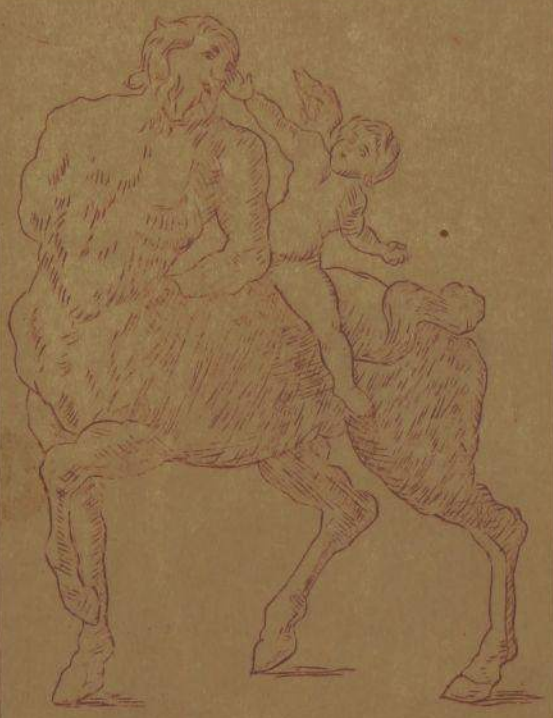
AMOR FATI....



ELYSIO DE CARVALHO

X, 3, 87

Ie ne fay rien
sans
Gayeté
(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin

VOYAGE

À

RIO-GRANDE DO SUL

(BRÉSIL)

PAR

AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE L'INSTITUT DE PARIS
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE PARIS
CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR
DES ORDRES DU CHRIST ET DE LA CROIX DU SUD, ETC., ETC.

ORLÉANS
H. HERLUISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE JEANNE-D'ARC, 17

1887

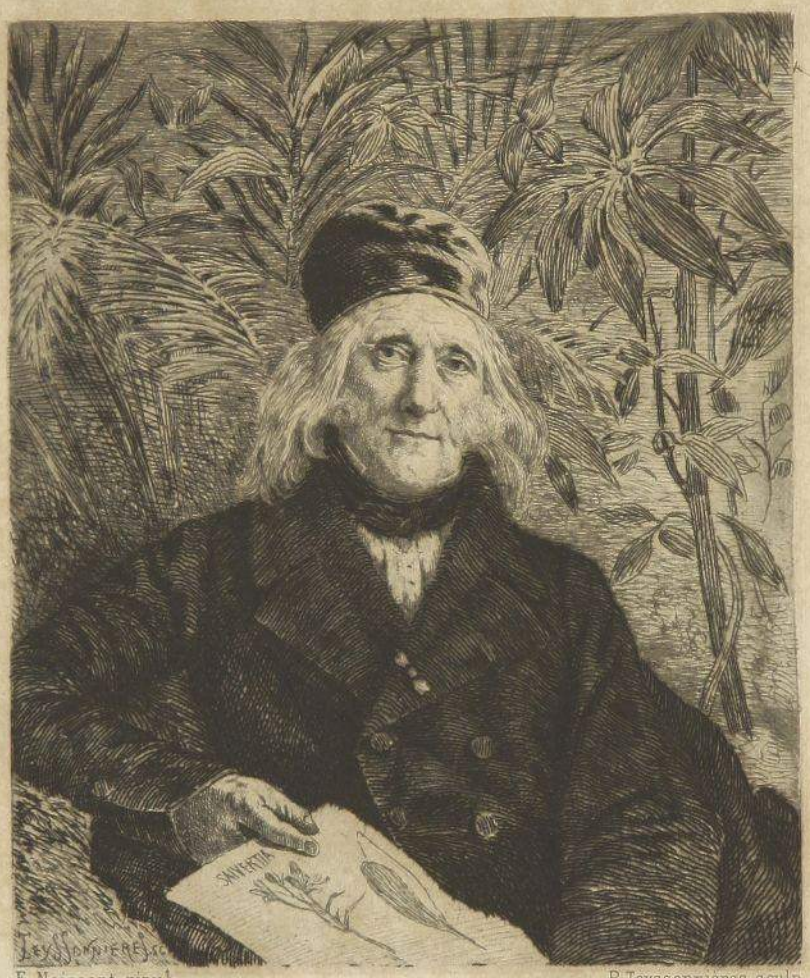
VOYAGE

À

RIO-GRANDE DO SUL

(BRÉSIL)

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.



E. Naissant pinx.t P. Teyssonnières sculp.

A. F. C. de SAINT-HILAIRE,

membre de l'Institut, professeur de botanique au muséum,

né à Orléans le 4 Octobre 1779 — mort à la Turpinière le 30 Septembre 1853.

H. Herluison, éditeur. Imp. A. Clément

VOYAGE

À

RIO-GRANDE DO SUL

(BRÉSIL)

PAR

AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE L'INSTITUT DE PARIS
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE PARIS
CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR
DES ORDRES DU CHRIST ET DE LA CROIX DU SUD, ETC., ETC.

ORLÉANS
H. HERLUISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE JEANNE-D'ARC, 17

—

1887

A Son Altesse Royale et Impériale

MONSEIGNEUR LE COMTE D'EU

MONSEIGNEUR,

Auguste Prouvansal de Saint-Hilaire fut, je crois, le premier savant français auquel il ait été donné de pénétrer dans l'intérieur du Brésil.

Parti de France pour Rio-de-Janeiro, le 1er avril 1816, avec l'ambassade du duc de Luxembourg, il employa six années à des explorations diverses à travers cet immense empire du Brésil. Il ne fit pas moins de 2,500 lieues à dos de mulet dans l'intérieur du pays, visitant tour à tour le Jequitinhonha, les sources du Rio S.-Francisco, le Rio Claro et l'Uruguay.

De retour à Paris en août 1822, il dut s'occuper d'abord des résultats scientifiques de ses voyages, et commença

en 1825 la publication de la *Flora Brasiliæ meridionalis*, qui lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences.

En 1830 paraissait sa première relation intitulée : *Voyage dans les provinces de Rio-de-Janeiro et Minas Geraes;* et en 1833 la deuxième, intitulée : *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil.*

Le 1er février 1821, sur les bords du ruisseau Guarapuità, près Belen, non loin des bords de l'Uruguay, il fut empoisonné par le miel de la guêpe Lechiguana et fit toujours remonter à cet accident l'origine de la longue et cruelle maladie qui retarda la publication de la troisième et de la quatrième partie de son voyage.

Ces deux ouvrages ne parurent qu'en 1848 et 1851 sous ces titres : *Voyage aux sources du Rio S.-Francisco et dans la province de Goyaz* et *Voyage dans les provinces de S.-Paul et Sainte-Catherine.*

Il mourut en 1853 à la Turpinière (Loiret), membre de l'Académie des sciences de l'Institut de Paris, professeur à la Faculté des sciences de Paris, Chevalier de la Légion-d'Honneur, des ordres du Christ et de la Croix du Sud, etc.

Un autre honneur lui était réservé.

Sa Majesté l'Empereur du Brésil, dans une audience particulière accordée à un Orléanais attaché à l'ambassade

de France, voulut bien manifester spontanément l'estime qu'Elle avait pour le savant dont le nom et les travaux étaient présents à sa mémoire.

Pour obéir aux dernières volontés d'Auguste de Saint-Hilaire, je publie actuellement la dernière partie de ce long voyage. C'est le journal rédigé chaque soir pendant une pénible exploration dans la province de Rio-Grande do Sul, poursuivie jusqu'à Montevideo, sur les bords de l'Uruguay et à travers les anciennes missions jésuitiques de cette contrée (1).

Ce journal de voyage, à cause même de sa date déjà ancienne, devra présenter aux lecteurs brésiliens un intérêt presque archéologique. Le temps et le progrès marchent si vite dans l'empire du Brésil, qu'il sera curieux, ce me semble, de posséder une description consciencieuse et détaillée, une sorte d'inventaire dressé en 1821 des lieux et des pays visités par l'auteur.

C'est ce qui m'encourage, Monseigneur, à solliciter de Votre Altesse la faveur de pouvoir inscrire son nom en tête de ce livre.

(1) J'ai cru devoir respecter l'orthographe des noms brésiliens, telle qu'elle avait frappé l'oreille de l'auteur et qu'elle se trouve reproduite dans ses manuscrits. Ainsi il écrit *Jiquitinhonha*, bien que l'usage ait consacré depuis la forme *Jequitinhonha*.

Cet auguste patronage serait un insigne honneur rendu à la mémoire du savant consciencieux qui avait voué au Brésil une affection sincère, qui n'y avait laissé que de bons souvenirs avec de précieuses amitiés et qui avait consacré à ce beau pays une grande partie de ses travaux et de son existence.

Daignez agréer, avec cette dédicace,
Monseigneur,
l'hommage du profond respect avec lequel
j'ai l'honneur d'être de
Votre Altesse Royale et Impériale
le très humble et très obéissant serviteur.

R. DE DREUZY.

La Turpinière, 3 janvier 1884.

En réponse à cette dédicace, Madame la Comtesse d'Eu daignait, le 5 mars 1884, nous faire savoir que Monseigneur le Comte d'Eu « *accepte avec plaisir la dédicace de la publication qui doit compléter les voyages d'Auguste de Saint-Hilaire. Le nom de ce savant est bien connu au Brésil, et ses travaux, qui ont fourni tant de renseignements sur une grande partie du pays, y jouissent depuis longtemps de la plus grande estime.*

« *C'est donc avec grand plaisir que nous apprenons que ce précieux ouvrage va être complété par un dernier volume.* »

Ces lignes sont la plus précieuse récompense de notre travail d'éditeur, et émanant de princes aussi éclairés, elles sont aussi une haute recommandation pour le lecteur.

VOYAGE

A

RIO-GRANDE DO SUL

(BRÉSIL)

CHAPITRE PREMIER

As Torres. — Prisonniers indiens employés aux travaux de la redoute. — *Itapera.* — *Estancia do meio.* — *Sitio do Ignacio.* — *Taramandahi.* — Firmiano piqué par un serpent. — *Fazenda do Arroio.* — Culture du manioc et du froment. — *As Pitangueras.* — Conversation avec l'hôtesse à travers la porte. — *Lagoa dos Barros.* — *Boa vista.* — Tannerie de José Egidio, baron de Santo-Amaro. — M. Gavet. — Description de la *Fazenda.* — *Sitio.* — *Capella do Viamão.* — Belle église. — Élevage des bestiaux.

As Torres, 4 l. (1), lundi 5 juin. — Toujours des sables et la mer. Mais tandis que les jours précédents nous n'apercevions devant nous qu'une plage blanchâtre qui, à l'horizon, se confondait avec le ciel, aujourd'hui du moins nous avons vu des mornes qu'on appelle *As Torres*, parce qu'effectivement ils s'avancent dans la mer comme deux tours arrondies. Du côté de l'ouest nous avons recommencé à apercevoir la grande Cordillère qui ne se montrait plus depuis longtemps. A environ une lieue d'ici, nous nous sommes trouvés sur le bord du *Rio Mambituba* (père du froid), qui traverse la plage pour se jeter dans la mer et qui sépare la province de Sainte-Catherine de la capitainerie de Rio-Grande; nous l'avons passé de la même manière que le *Rio*

(1) La lieue (*legua*) portugaise de 18 au degré, soit 6,173 mètres.

Araringuà. C'est aussi à la garde d'*As Torres* qu'on en paie le passage. Continuant notre route, nous sommes parvenus aux mornes qui portent ce nom; une pelouse très rase, un peu plus élevée que la plage, s'étend sur le bord de la mer au-dessus du plus septentrional des deux mornes. Comme on a le projet de faire des Torres le chef-lieu d'une paroisse, on a commencé à élever sur cette pelouse une église, dont il n'existe encore que la charpente. Après avoir passé devant cette église, nous sommes arrivés à une redoute que l'on achève en ce moment et près de laquelle est le logement des soldats du poste et celui de l'alferès qui les commande. Ces bâtiments sont situés sur le côté occidental du morne, et là j'ai joui d'une vue qui m'a paru d'autant plus ravissante que depuis plusieurs jours je n'ai sous les yeux que des sables arides battus par les flots.

Presque au pied du morne s'étend, parallèlement à la mer, un lac allongé, parfaitement tranquille et entouré de hautes *cypérées;* au delà sont des bois qui croissent sur un terrain plat. Sur la droite on voit encore des sables purs et enfin l'horizon est borné par la grande Cordillère, dont le sommet forme un immense plateau.

Arrivé à la maison de l'alferès je lui ai montré mes papiers; j'en ai été fort bien reçu et il m'a logé dans une petite maison où je serai seul et où l'on a la vue du lac. On avait commencé la redoute dont je parle plus haut lorsqu'on craignait que les Espagnols n'entrassent dans le Brésil et on la continue. Mais depuis *Laguna* jusqu'ici, la côte est basse et tellement battue par les flots, si dangereux pour les plus petites embarcations, qu'on ne devait guère craindre que les ennemis y effectuassent un débarquement.

Quoi qu'il en soit, la redoute est faite en terre; elle est tournée vers le nord et pourra recevoir quatre pièces de canon.

On emploie à la construire une trentaine de prisonniers faits sur *Artigas*. A l'exception d'un seul, tous sont des Indiens, chez la plupart desquels on démêle cependant quelques traces de sang espagnol. Les uns sont des Missions, les autres d'Entre-Rios, d'autres du Paraguay. Il paraît que le seul amour du pillage les avait réunis comme tant d'autres sous les bannières de leurs chefs.

Ces hommes sont tous petits ; ils ont la poitrine d'une largeur extrême, le teint d'un bistre foncé, les cheveux noirs et plats, le col très court, une physionomie vraiment ignoble. L'alferès fait l'éloge de leur douceur et de leur docilité. Quelques-uns s'étaient échappés et avaient fait le projet de retourner chez eux, en traversant la grande Cordillère; mais ayant trouvé dans le passage de la Serra des obstacles insurmontables, ils revinrent sur leurs pas et furent repris. Tous savent l'espagnol et *la lingua geral*. Cependant j'ai remarqué qu'en parlant cette dernière langue, ils se servent de plusieurs mots qui diffèrent en quelque chose de ceux qui se trouvent consignés dans le dictionnaire des jésuites.

As Torres, 6 juin. — J'étais tellement fatigué du voyage des jours précédents, que j'ai exigé de mon conducteur qu'il restât ici un jour. J'en ai profité pour mettre mes collections en ordre et pour me promener sur les mornes qui portent le nom d'*As Torres*. J'ai déjà décrit une partie de celui du nord, je vais en achever la description. Il est allongé, inégal et presque partout couvert de gazon; l'avance qu'il forme dans la mer est arrondie comme une tour ; elle présente aux flots une muraille de rochers taillés à pic et se termine par une plate-forme où croît une herbe extrêmement rase. Sur les flancs du morne s'élèvent, dans quelques parties, deux espèces de *cactus*, un grand *eryngium*, des *broméliées* et des arbrisseaux, parmi lesquels j'ai reconnu avec quelque surprise la *myrtée* appelée *pitangà*, que je n'avais pas vue sur toute cette côte.

Le plus méridional des deux principaux mornes est situé à quelques centaines de pas du premier ; il s'avance davantage dans la mer, mais il ne présente pas une forme aussi régulière et presque partout il est couvert de gazon. Du côté de la mer il est également à pic et offre une échancrure profonde, où les vagues viennent se briser contre des roches noires.

A l'entrée de cette échancrure, du côté du nord, est une caverne profonde où l'on n'entrerait probablement qu'avec beaucoup de peine, à cause de la mer et de la direction verticale des rochers.

Au delà de ce dernier morne, on en voit encore un troi-

sième beaucoup moins considérable que les deux autres, qui a la forme d'un bât et qui est presque entièrement couvert de gazon. Devant ce morne est un rocher exactement parallèle à sa coupe, ce qui forme une muraille verticale inaccessible.

C'est du premier de ces trois mornes que l'on jouit de la vue la plus agréable, puisque de certains points on a tout à la fois celle de la haute mer et du lac d'eau douce dont j'ai parlé hier.

Itapera, 7 juin, 3 l. — Après avoir continué à suivre la plage, dans un espace d'environ trois quarts de lieue, nous nous sommes un peu éloignés de la mer et nous sommes entrés dans une grande plaine humide couverte d'une herbe épaisse qui est en général disposée par touffes et où l'on voit çà et là de très petits bouquets de bois; la grande Cordillère s'élève à l'ouest de cette plaine et répand de la variété dans le paysage.

Le terrain est extrêmement sablonneux, et, principalement du côté de la Serra, des espaces considérables sont parsemés de *butiàs*. Dans ce moment on ne voit presque aucune plante en fleurs. L'herbe est jaunâtre, desséchée et ressemble pour l'aspect à celle des pâturages marécageux de la Sologne. L'*Eriocaulon*, n° 1805 (1), et une *Villarsia*, croissent très abondamment dans les parties les plus humides. Nous avons fait halte près d'une chaumière dans le voisinage de laquelle j'ai herborisé en attendant le coucher du soleil et je suis arrivé sur le bord d'un grand lac. Le maître de la chaumière m'a dit ce soir qu'à la suite de ce lac il y en avait trois autres qui communiquent ensemble par d'étroites saignées; que le plus septentrional, celui que j'ai vu, portait le nom de *Lagoa das conchas*; que tous les quatre réunis pouvaient avoir environ quinze lieues de longueur. Quand mon travail a été achevé, j'ai demandé au propriétaire de la chaumière la permission de faire faire mon lit dans sa maison et il me l'a accordée. Cette maison est bâtie avec des bâtons croisés re-

(1) Ce numéro et ceux que l'on trouvera plus loin se rapportent au catalogue descriptif dressé jour par jour, par Aug. de Saint-Hilaire. Ce catalogue et l'herbier du Brésil sont conservés au Muséum de Paris.

vêtus de feuilles de palmier; elle est également couverte de feuilles de palmier et elle se compose d'une grange sans porte et d'une chambre sans fenêtre et sans meuble, où le linge et les habillements de toute la famille sont étendus sur des bâtons.

Malgré l'indigence qu'annonce cette triste demeure, la maîtresse de la maison est certainement beaucoup mieux vêtue que nos paysannes. Son mari m'a dit que l'on cultivait dans les environs d'ici le manioc, les haricots, le froment et le maïs qui, en général, ne donne qu'un épi.

Ce canton dépend de la *Freguezia da Serra*, qui en est à quinze lieues, et par conséquent les habitants ne vont à la messe qu'aux fêtes de Pâques et meurent sans sacrements.

Ce voyage devient de plus en plus pénible, mes forces et mon courage s'épuisent; l'idée de ma mère est sans cesse présente à mon esprit et lorsque j'aurais si grand besoin de distraction, je ne vois autour de moi que des figures mécontentes. Je suis devenu peu à peu l'esclave de Joze Mariano (1); Firmiano (2) ne me parle plus qu'avec insolence; Manoel (3) est encore le mieux, mais il est d'une susceptibilité qui exige les précautions les plus fatigantes. C'est pour moi un supplice inexprimable de me trouver sans cesse au milieu de ces maussades personnages, et si ce soir j'ai joui de quelque tranquillité, c'est que je suis venu seul me réfugier dans cette chaumière.

Estancia do Meio, 4 1/2 l., 8 juin. — La maison où j'ai couché hier est si près de la mer, que toute la nuit je n'ai cessé d'entendre le mugissement des flots.

Le chemin continue à traverser la même plaine humide que j'ai déjà décrite et que le voisinage de la Serra, le mé-

(1) Muletier-métis, engagé à Ubá, près Rio-de-Janeiro ; chargé de ferrer les mulets, soigner les bâts, aller à la chasse, préparer les oiseaux.

(2) Serviteur libre *(camarada)*, nègre créole et affranchi, engagé à Saint-Paul. Ses fonctions étaient d'aller chercher les mulets au pâturage, de les charger et de les décharger.

(3) Indien Botocudo, amené par l'auteur des bords du Jiquitinhonha. Il était chargé de faire cuire les haricots et d'aider Manoel.

lange des bouquets de bois et des pâturages, l'aspect des *butiàs* (1) rendent extrêmement agréable.

Les bouquets de bois parsemés dans les pâturages ressemblent assez à ceux que nous appelons des remises; les arbres y sont très rapprochés, mais ils ont peu de vigueur et d'élévation. Peu à peu le chemin s'est rapproché de la Serra, et, à environ une lieue d'ici, nous avons aperçu le lac dont j'ai parlé hier et qui s'étend absolument au pied des montagnes. Jusqu'ici nous avons joui de cette vue charmante et la chaumière près de laquelle nous nous étions arrêtés est bâtie sur les bords mêmes du lac. Ce canton serait délicieux si les environs du lac étaient cultivés et couverts de maisons; mais le plus beau paysage a besoin d'être animé par la présence et les travaux de l'homme, et à peine aperçoit-on de loin en loin quelque misérable chaumière. Celle où j'ai fait halte est d'une telle malpropreté que je n'ose y faire mon lit.

Cependant la maîtresse de la maison y est habillée en dame comme celle de la chaumière d'Itapera; elle porte une robe de nankin bleu, à manches longues, et un fichu de mousseline; ses cheveux sont relevés avec un peigne. Pendant que j'écris, on étend une natte par terre, on y sert la soupe, et toute la famille s'accroupit autour de la natte. On m'a offert de prendre part à ce repas, mais j'ai refusé. J'ai demandé le nom du lac aux habitants de la maison, mais ils n'ont pu me le dire.

Quand on en parle, on dit simplement le lac, et comme il n'y en a pas d'autre, on est entendu de tout le monde.

Sitio do Ignacio, 9 juin, 3 l. — Toujours la même plaine, toujours des bosquets de bois agréablement parsemés au milieu des pâturages. Le terrain continue à être très sablonneux, mais il est un peu moins humide. L'herbe est épaisse, mais plus jaune encore que celle des pâturages où j'ai passé les jours précédents.

De loin en loin j'y trouve quelques fleurs, ainsi qu'au mois d'octobre on en voit encore dans nos campagnes; mais ici comme en France ces plantes tardives sont moins vigou-

(1) Palmier nain. V. *Voyage de Saint-Paul*, Aug. de Saint-Hilaire, t. II, p. 367.

reuses et leur inflorescence diffère souvent de celle qu'elles offrent quand elles fleurissent à l'époque ordinaire.

Il est rare de voir des arbres qui n'aient plus de feuilles, et les habitants du pays m'ont dit que les bois n'en étaient jamais entièrement dépouillés comme le sont, à cette même époque, ceux de Minas-Novas. Pendant longtemps, nous n'avons vu que des échappées du lac ; mais plus près d'ici, nous avons commencé à le mieux voir, et enfin, en arrivant au sitio, où nous avons fait halte, nous nous sommes trouvés sur ses bords.

Ce sitio n'est encore qu'une chaumière, mais elle a un peu plus d'apparence que celles d'hier et d'avant-hier. Nous n'y avons trouvé qu'un vieux nègre que son maître laisse ici pour recevoir les dépêches qui viennent de *Porto Alègre* et doivent être transmises à la garde d'As Torres. Ce nègre m'a dit que son maître avait sa principale habitation et ses plantations de l'autre côté du lac, et que ce sitio ne lui était de quelque utilité qu'à cause des bestiaux qu'il élève dans les pâturages voisins. Il en est de même, à ce qu'il paraît, de tous les cultivateurs du canton ; ils plantent sur la rive occidentale du lac, qui est couverte de bois, et ils ont leurs bestiaux sur cette rive, où les pâturages sont très bons.

Il s'en faut bien cependant qu'il y ait dans ces pâturages autant de bestiaux qu'ils en peuvent nourrir, mais les habitants du voisinage sont trop pauvres pour pouvoir en augmenter le nombre.

De l'autre côté du lac, c'est encore le manioc que l'on cultive le plus, mais on y plante aussi du maïs et des haricots. La canne à sucre y réussit bien ; le propriétaire du sitio où je dois coucher ce soir en a, à ce qu'il paraît, des plantations considérables et il en fait de l'eau-de-vie. J'ai vu un peu de coton autour des chaumières où j'ai fait halte hier et avant-hier. Depuis que j'ai quitté *Laguna*, le ciel a toujours été sans nuage et il avait à peu près la même teinte qu'en France pendant les belles gelées d'hiver. Aujourd'hui le temps s'est couvert et sans doute il aurait plu s'il ne s'était élevé un vent très violent. Comme toutes mes montres sont arrêtées depuis longtemps, je n'observe plus le thermomètre ; mais les nuits

me paraissent beaucoup moins froides qu'elles n'étaient, l'année dernière à la même époque, dans la capitainerie de *Goyaz ;* cette différence vient sans doute de ce qu'à *Goyaz* les jours étaient beaucoup plus chauds qu'ils ne sont ici.

Je me suis déjà plaint du changement de conduite de Firmiano; ce changement tient, non seulement aux mauvais exemples qu'il reçoit, mais encore à ce qu'il est devenu l'objet continuel des railleries de José Mariano et surtout du nègre Manoel. Il ne reste jamais court, il dispute, il répond par des grossièretés, et il prend ainsi l'habitude d'être malhonnête, de contredire et de tenir tête à tout le monde. L'oppression aigrit et change le caractère. On cherche à l'humilier, il se révolte et devient d'une humeur insupportable. Il y a si peu de suite dans ses idées, il a si peu de jugement et de connaissance des choses, qu'il est impossible de lui faire entendre raison. Il ne comprend pas combien il serait malheureux si je l'abandonnais; il avoue seulement qu'il est juste qu'il me serve, parce que je le nourris et que je l'habille. Son service est aussi désagréable qu'il est possible; il ne me montre plus aucun attachement, mais je le supporte par pitié, parce qu'il serait perdu si je le renvoyais et que j'espère qu'étant seul avec moi, il redeviendra ce qu'il était auparavant.

Sitio do Ignacio, 10 juin. — Il a plu toute la journée et en conséquence je suis resté ici. Quelques personnes donnent à la partie du lac qui avoisine le sitio le nom de Lagôa do Ignacio, mais pour le plus grand nombre c'est tout simplement le lac. J'ai dit hier que les plantes que je trouve encore en fleurs sont rabougries et peu vigoureuses. Ici, comme en Europe, cette floraison tardive est souvent la suite d'une mutilation due aux bestiaux. Ils broutent la tige principale; des bourgeons latéraux se développent, mais ils doivent nécessairement fleurir plus tard que l'époque ordinaire.

Taramandahi, 11 juin, 5 l. — L'aspect du pays que nous avons parcouru aujourd'hui est encore le même; le terrain toujours plat et sablonneux continue à présenter des pâturages parsemés de bouquets de bois et couverts d'une herbe épaisse et jaunâtre. De temps en temps nous avons eu des

échappées du lac, mais depuis le sitio d'Ignacio les montagnes s'en éloignent et prennent leur direction vers le sud-ouest.

On ne voit point de bestiaux dans la campagne; nous n'avons aperçu qu'une seule maison et nous n'avons rencontré qu'une troupe de prisonniers indiens, que l'on mène à Torres. Parmi eux étaient plusieurs femmes fort laides et encore plus dévergondées. Depuis la suppression des jésuites, les Indiens des Missions n'ont guère eu d'autres instituteurs que des soldats et des hommes corrompus; ils vivent actuellement de pillage au milieu des désordres de la guerre; faut-il s'étonner si leurs femmes ne connaissent plus la pudeur? Le comte de *Figueira*, gouverneur de la capitainerie de Rio-Grande, envoie les Indiens dont je viens de parler à Torres, parce qu'il a l'intention d'y former un *aldea*, et l'on ne peut qu'approuver un tel projet.

Le Brésil manque de bras, et il vaut encore mieux pour l'État qu'il soit peuplé par des Indiens, que de ne pas l'être du tout. Ceux que l'on envoie à Torres, non seulement ne pourront plus être nuisibles, mais ayant des femmes avec eux, ils auront bien vite oublié leur pays et deviendront, au bout de très peu de temps, citoyens de cette province autant que des Indiens peuvent l'être d'une province quelconque.

Le temps était fort beau ce matin, mais vers le soir il s'est couvert de nuages et il est tombé une pluie fine semblable à celle qui tombe souvent en France dans le mois de novembre. L'aspect du pays ainsi que le temps me rappelaient la Sologne et le voyage que ma famille a coutume d'y faire en automne; mon imagination saisit tout ce qui peut me retracer la France et ma famille; mes regrets se renouvellent à chaque instant; la solitude dans laquelle je vis me fatigue et m'effraye; je frémis à chaque instant de l'idée de ne plus revoir ma mère...

Nous sommes arrivés jusqu'au *Rio Taramandahi*, mais comme il était fort tard, nous ne le passerons que demain. Nous n'avons trouvé sur le bord de cette rivière qu'une espèce de hutte couverte de roseaux, où sont entassées une douzaine de personnes et près de laquelle est un petit hangar qui sert

d'abri à une pirogue; c'est sous ce hangar que nous devons coucher. Les plantes ont été changées dans la hutte au milieu d'une fumée épaisse.

TARAMANDAHI, 12 juin. — J'ai rarement passé une nuit aussi mauvaise. Lorsque nous avons été couchés, il s'est élevé un vent d'ouest, violent et extrêmement froid; j'ai tremblé toute la nuit et n'ai pu fermer l'œil. Quand j'ai été levé, je suis rentré dans la hutte, je me suis mis auprès du feu et j'ai eu beaucoup de peine à me réchauffer. Le maître de la hutte était indigné de ce que mes gens avaient pris les meilleures places sous le hangar et s'étaient fait des abris avec les malles, tandis qu'ils m'avaient laissé exposé à toute la rigueur du froid. D'après ce que m'a dit ce brave homme, le *Rio Taramandahi* se jette dans le lac vers le *sitio do Ignacio* et alors le lac prend son nom. Quand j'ai été un peu réchauffé, je suis sorti dans la campagne, j'ai suivi le bord de la rivière jusqu'à la mer. D'après tout ce que j'ai dit, on voit que le Rio Taramandahi établit une communication entre le lac et la mer, ou, pour parler plus exactement peut-être, la communication se forme et le lac se rétrécit au-dessus du point où le *Taramandahi* y apporte ses eaux. Depuis *Itapera*, le lac s'étend du nord au sud parallèlement à l'Océan, mais un peu au-dessus de la hutte où nous avons passé la nuit, il forme un coude, se dirige vers l'est et n'a plus guère jusqu'à la mer que la largeur du bras des Montées (1) à son embouchure. Ses bords, à une distance assez considérable, sont couverts d'un sable assez pur, où cependant j'ai trouvé quelques plantes. Comme le vent était d'une force extrême, je ne pouvais passer le rio; après m'être promené longtemps, je suis revenu à la hutte et j'y ai analysé mes plantes au milieu d'une épaisse fumée. A la campagne, et souvent dans les villes, il n'y a pas de cheminée et l'on fait le feu par terre au milieu de la cuisine; mais la fumée peut s'élever et elle s'échappe par les pignons qui sont ordinairement à jour. Dans la misérable demeure où j'ai passé la journée, elle n'avait pour issue qu'une porte étroite et elle m'aveuglait. La hutte n'a d'autre

(1) Sur le Loiret, près Orléans.

meubles que des *giraos* (1) disposés tout autour, une table et quelques poteries. De tous les hommes que j'ai vus hier, il n'y en a qu'un qui y demeure ordinairement ; les autres sont des amis et des compères qui avaient été à une fête dans le voisinage. Ils ont passé toute la journée à se chauffer, à faire cuire et à manger du poisson. Ce sont de très bonnes gens, tous blancs, qui cultivent la terre et paraissent fort pauvres.

Vers le milieu du jour, j'avais envoyé Firmiano chercher du bois; il est parti avec beaucoup d'humeur; au bout de quelques heures il n'était pas encore venu, et je commençais à croire qu'il avait pris la fuite, lorsqu'on l'a aperçu de loin, mais sans le moindre morceau de bois. Il a dit en arrivant qu'il avait été mordu par un serpent; je lui ai demandé à voir la plaie et j'ai reconnu, à coté de la cheville d'un des pieds, la trace des dents de l'animal; je me suis empressé d'y faire couler quelques gouttes d'alcali et j'en ai fait boire au malade quatre gouttes dans une tasse d'eau. J'ai répété ce traitement à environ une heure de distance; j'ai fait coucher mon Indien et il ne lui est survenu qu'une légère enflure au talon. Il avait eu le courage de mettre dans sa poche le serpent qui l'avait mordu; nous en avons tiré l'animal encore vivant. J'avais l'intention de le faire préparer, mais malheureusement il s'est perdu. Il avait à peine un pied de long, sa tête était très plate et sensiblement plus large que le cou; il était gris avec des bandes circulaires noires, et José Marianno m'a dit avoir vu des crochets venimeux.

Sur le soir, le vent s'est un peu calmé et nous avons passé la rivière de l'autre côté de laquelle est la maison de mon conducteur. Il m'a établi dans une misérable chaumière sans croisée, couverte de roseaux, où le vent et le froid pénètrent de tous les côtés et où je suis fort mal.

Taramandahi, 13 juin. — Le vent ne s'était apaisé hier soir que pour quelques instants ; il a bientôt recommencé

(1) Lits rustiques. V. *Voyage au Rio de S. Francisco*, Aug. S. H., tome I, page 189, et *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et Minas Geraes*, t. I, p. 396.

avec une violence extrême et il a continué toute la nuit et toute la journée avec un froid très vif. Mes gens, qui sont accoutumés à des chaleurs excessives, étaient transis et je n'étais guère mieux à mon aise. Nous ne pouvons faire de feu que dans la cuisine ; elle est sans porte et à jour de tous les côtés. Mon conducteur veut passer ici quelques jours pour réparer sa charrette et il est difficile de voir un lieu plus triste. Quelques misérables chaumières, mal closes, sont éparses sur le bord du Rio et de tous côtés l'on n'aperçoit qu'un sable pur dont le vent fait voler des tourbillons: l'image la plus parfaite de la misère et de la stérilité. Mon conducteur m'a dit qu'il possédait une autre maison, près de laquelle il a des plantations, mais qu'il venait ici de temps en temps parce que la pêche y est très abondante.

Taramandahi, 14 juin. — Le vent et le froid ont continué toute la nuit; j'ai cependant été faire une promenade, mais j'ai trouvé peu de chose. L'herbe des *campos* est jaunâtre et desséchée, et l'on n'y voit que des tiges défleuries. La charrette a été arrangée avec beaucoup de soin et mon conducteur me fait espérer que s'il trouve ses bœufs, nous partirons demain.

Fazenda do Arroio, 15 juin, 1 1/2 l. — Le propriétaire de la chaumière où m'avait établi mon conducteur est arrivé hier au soir et s'est plaint très amèrement de ce que tout avait été dérangé dans sa maison. Comme il n'y avait dans cette misérable chaumière que les quatre murs, sa plainte était sans fondement; j'ai fait semblant de ne rien entendre et il n'y a eu entre nous aucune discussion. Mes *camaradas* m'ont accoutumé à la patience et au silence; l'exercice de ces vertus ne me coûte plus rien.

Nous sommes partis fort tard, comme cela arrive ordinairement après un séjour. Le lac que j'ai suivi depuis *Itapera* ne finit point au *Rio Taramandahi*, il se continue beaucoup plus loin et toujours parallèlement à la mer et nous l'avons aperçu dans tout le chemin que nous avons fait aujourd'hui. Ainsi ce qu'on appelle le *Rio Taramandahi* n'est qu'une espèce de déchargeoir. Là seulement l'eau est salée; dans tout le reste

du lac elle est douce. Bientôt après avoir quitté la chaumière de Taramandahi, nous sommes entrés dans une vaste plaine parfaitement égale et couverte d'un gazon extrêmement ras, où paissaient un grand nombre de bêtes à cornes; quelques bouquets d'arbres rabougris épars çà et là.

La vue du lac et celle de la serra, que nous apercevions dans le lointain, répandaient de la variété dans le paysage. Peu à peu les bouquets de bois sont devenus plus considérables et l'herbe plus touffue; je n'y ai aperçu aucune fleur, mais parmi les plantes les plus communes, j'ai reconnu une *Mimose*, n° 1842, et la *Vernonie*, n° 1840.

Ces campos et ceux que j'ai traversés depuis Torrès portent le nom de *Campos de Viamão*, parce que la paroisse de Viamão est le lieu du voisinage le plus connu. Nous avons fait halte à une *Estancia* d'où dépendent les campos que j'ai traversés. C'est une petite maison assez mal entretenue, bâtie avec de la terre et des bâtons croisés, mais couverte en tuiles. Autour de la maison, j'ai vu plusieurs charrettes; sur les côtés sont des orangers, les *corraes* et quelques cases à nègres. J'ai demandé au maître de la maison la permission de passer la nuit chez lui; il me l'a accordée, mais sa réception a été extrêmement froide. Cependant il s'est un peu épanoui quand il m'a vu travailler; il avait un jeu de dominos dont il ne connaissait pas l'usage; je le lui ai appris et bientôt nous sommes devenus très bons amis.

Le manioc, d'après ce qu'il m'a dit, est encore la plante que l'on cultive le plus dans le voisinage. On y cultive aussi le froment qui rapporte de 10 à 30 pour 1. On prépare la terre avec la charrue et l'on sème à la main. Dans la Serra, où la terre est argileuse et où les vents sont moins violents, on peut planter le bananier et la canne à sucre, mais ces végétaux ne réussissent point ici. Il est à remarqner que, même dans la Serra, la canne à sucre n'est bonne à couper que la troisième année, mais elle produit deux fois de suite des rejets dont on peut tirer parti. Le vent d'ouest a encore continué aujourd'hui et n'a pas été moins froid. On l'appelle dans le pays *Minuano* et l'on s'accorde à dire qu'il ne dure jamais moins de trois à quatre jours.

As Pitangueras, 16 juin, 3 l. — La maison où j'ai passé la nuit dernière est située sur une petite éminence, d'où l'on domine une vaste étendue de plaine parsemée de bouquets de bois. Plusieurs amis de mon hôte étaient réunis chez lui hier au soir, et quand ils ont su le jeu de dominos, ils s'en sont amusés pendant fort longtemps. Ces hommes étaient tous blancs et avaient à peu près les tournures et les manières de nos bourgeois de campagne. Tous portaient un pantalon de coton ou de drap, des bottes et des éperons d'argent, une veste de drap et par dessus un poncho. Rien n'est beau comme les campos que nous avons parcourus aujourd'hui. Ceux du district de *Curitiba* sont ondulés et les bois *d'araucarias*, que l'on voit dans les fonds, rendent le paysage un peu austère. Ici le terrain est plus uni, s'il est possible, que nos plaines de Beauce, et, aussi loin que la vue peut s'étendre on découvre d'immenses pâturages. L'aspect de la campagne n'a cependant rien de monotone : une foule de bestiaux, de chevaux et de mulets sont dispersés dans ces vastes pâturages; on y voit çà et là des bouquets de bois; de temps en temps l'on a des échappées d'un lac qui, sans doute, est la continuation de celui d'Itapera; enfin, du côté de l'ouest, l'horizon est borné par les montagnes de la *Serra-Geral*, qu'on aperçoit dans le lointain. En quittant la *Fazenda do Arroio*, nous avons d'abord traversé une portion de campo parsemée de *butiàs*, où le terrain offrait un mélange de sable et d'un humus noirâtre. J'y ai retrouvé absolument les mêmes plantes que j'avais déjà recueillies parmi les *butiàs* des environs de *Villa nova*, principalement les *composées* n°s 1784 et 1789, la *rosacée* 1776, la *labiée* 1788, la *verbenacée* 1791 *bis*, etc.; un peu plus loin les *butiàs* sont devenues plus rares, et des espèces que je viens de citer, la *labiée* 1788 est presque la seule que j'aie retrouvée en abondance parmi ces palmiers; enfin quand les *butiàs* ont cessé, la végétation a entièrement changé et les pâturages n'ont offert aucune de ces mêmes espèces. Il est clair, d'après ce qui précède, que la présence des *butiàs* coïncide nécessairement avec celle de quelques autres plantes, de même que l'on ne manque jamais de trouver sur les bords de nos marais le *Linum radiola* là où l'on a vu la *Gentiana filiformis*. Où j'ai cessé d'apercevoir des *butiàs*, la terre est

devenue moins sablonneuse et les pâturages étaient principalement composés de graminées disposées par touffes épaisses. Si l'aspect des campos que j'ai parcourus aujourd'hui est plus agréable que celui des *campos geraes,* la nature des pâturages y est beaucoup moins bonne. Ce n'est plus cette herbe fine et tendre qui engraisse les mulets, lors même qu'on ne leur donne point de maïs. Ici l'herbe est dure et roide, aussi les bestiaux sont-ils généralement petits. J'ai fait halte à une estancia située à peu de distance du chemin, sur une éminence. Quand j'y suis arrivé, le jour était sur son déclin, le temps était parfaitement calme et le ciel sans nuage ; je découvrais devant moi une vaste plaine parfaitement unie et couverte de pâturages, où paissaient de nombreux bestiaux, et j'apercevais, au delà, les sommets de la *Serra geral* couverte de vapeurs blanchâtres. La nature avait un air de vie et de gaîté que je ne lui ai jamais vu depuis que je suis au Brésil et la tristesse qui m'accable s'est dissipée pour quelques instants. La maîtresse de l'estancia, qui était seule chez elle, ne m'a point fait entrer; elle m'a reçu de l'autre côté d'une porte coupée, mais elle m'a fait ouvrir sur le champ une chambre très commode et fort jolie, qui donne sur le dehors et où je me suis installé avec un plaisir extrême. C'est en effet, depuis Laguna, la première habitation décente où je passerai la nuit. J'ai été faire la conversation avec mon hôtesse, toujours de l'autre côté de la porte, et je l'ai trouvée gaie et causante; cependant elle prenait avec moi cet air froid et un peu dédaigneux qu'avait mon hôte d'hier au soir et que je n'ai vu à personne dans les Mines, lors même que je n'étais pas connu.

Mon hôtesse n'a pas tardé à s'apercevoir que j'étais étranger; je lui ai dit que j'étais Français et elle a eu toutes les peines du monde à se persuader que je fusse baptisé; sur le soir, son mari est arrivé, il m'a fait une visite et a été parfaitement honnête. Le lac que j'ai vu aujourd'hui n'est point, d'après ce qu'il m'a dit, celui d'Itapera, mais un autre qui ne communique point avec lui et porte le nom de *Lagoa dos Barros.*

Mon hôte se plaint de la mauvaise qualité des pâturages des environs et dit que le sabot des bêtes à cornes y devient d'une épaisseur démesurée.

Les terres du voisinage ne sont pas d'une bonne qualité et presque tous les propriétaires ont leurs plantations au pied de la Serra, qui cependant est déjà à trois lieues d'ici. Ce canton est encore de la *Freguezia da Serra*. Je vois dans ce pays quelques nègres esclaves, mais point de mulâtres. Tous les hommes libres que j'ai vus depuis Laguna étaient blancs ; ils ont souvent des couleurs et des cheveux blonds ; les femmes ont un beau teint et ne se cachent point à l'approche des étrangers. Tout le monde s'accorde à dire que ce temps est celui des pluies et que la sécheresse que l'on éprouve cette année n'est point ordinaire.

Boa vista, 17 juin, 6 l. — Ce matin, de bonne heure, mes hôtes m'ont envoyé, par une négresse, du *maté* et une assiette remplie de biscuits et de morceaux de fromage. Le *maté* m'a été servi, suivant la coutume, dans une petite gourde placée sur une serviette pliée en triangle. La gourde avait été sculptée avec soin et présentait divers dessins. La *bomba* (1), qui y était plongée, était d'argent. Nous avons traversé des campos semblables à ceux que j'ai parcourus hier, mais où l'herbe est encore plus desséchée parce que le terrain est moins humide. La partie de la Serra geral que nous apercevions dans le lointain n'est plus aussi élevée que les sommets devant lesquels nous avons passé les jours précédents. Nous avons vu deux ou trois estancias situées près du chemin ; à quelque distance d'ici, nous avons pris les devants, moi et le père de mon conducteur qui nous accompagne depuis Taramandahi ; cependant il y avait déjà longtemps qu'il faisait nuit quand nous sommes arrivés ici.

Cette estancia, qui est une des plus considérables de la capitainerie de Rio-Grande do Sul, appartient à *Jozé Egidio*, baron de *Santo-Amaro*, qui a commencé par être secrétaire du comte *da Barca*, s'est élevé peu à peu, est devenu conseiller du roi, a été créé baron et a fini par être disgrâcié. Ayant conçu l'idée heureuse de profiter de la situation favorable de sa *fazenda* pour y établir une tannerie, Jozé Egidio

(1) Tube muni d'une tête en forme de pomme d'arrosoir, avec lequel on aspire l'infusion du maté, sans être exposé à en avaler les feuilles.

a fait venir dans cette intention des ouvriers français. Lorsque je me suis présenté ici, on m'a dit qu'il était à Porto-Alègre, et l'on m'a conduit à M. *Gavet* qui était autrefois tanneur à Paris et que le baron a mis à la tête de sa nouvelle manufacture. Dès le premier instant, il m'a reçu avec politesse, mais lorsque je me suis nommé il a redoublé d'honnêteté; il m'a dit que le baron m'attendait depuis longtemps; il m'a fait entrer dans les appartements du maître et m'a fait préparer un très bon souper. Sur ces entrefaites la charrette est arrivée, mais les bœufs n'ont pu la traîner sur la colline où est située cette maison. A peine étais-je entré, que M. Gavet et moi nous nous sommes mis à parler de la France. M. Gavet l'a quittée il n'y a qu'un an et m'a appris une foule de choses que je ne savais point. A chaque instant je lui faisais des questions qui montraient une telle ignorance de ce qui s'est passé chez nous depuis quatre ans, qu'il en paraissait tout ébahi.

Je trouve ici le *Constitutionnel*, le *Times* et la *Gazette de Lisbonne*, et j'y passerai un jour pour me mettre au fait de ce qui s'est passé dans le monde depuis quelque temps. Je veux jouir aussi du plaisir d'entendre parler de la France et de causer avec un compatriote qui me paraît fort bien élevé.

Boa vista, 18 juin. — La fazenda de Boa vista a 28 lieues portugaises de circonférence et est entièrement composée de pâturages, la plupart excellents. On compte que trente mille bêtes à cornes pourraient vivre à l'aise dans cet espace de terrain; mais dans ce moment, il n'y en a ici que six mille parce que l'habitation a été administrée pendant quelque temps par un homme qui ne songeait qu'à ses intérêts et a beaucoup diminué le nombre des bestiaux. Celui des chevaux employés habituellement pour le service de l'habitation s'élève à cinq cents, et l'on trouve qu'il y en a à peine une quantité suffisante. Dans les estancias de ce pays, dont les bestiaux font à peu près tout le revenu, on n'a pas, à beaucoup près, besoin d'un aussi grand nombre d'esclaves que dans les sucreries ou pour l'exploitation des mines. Aussi n'y a-t-il ici que quatre-vingts nègres, en y comprenant ceux qui travaillent à construire les bâtiments de la tannerie et qui doivent ensuite y

être employés. Presque tous les nègres du baron sont *Minas*, nation bien supérieure à toutes les autres par son intelligence, sa fidélité et son amour pour le travail.

Les bâtiments de l'estancia sont situés sur une colline peu élevée qui domine une immense étendue de plaine. Le logement du maître se réduit à quelques pièces, mais elles sont meublées avec goût.

On est occupé en ce moment à construire la tannerie qui sera placée au pied de la colline et recevra l'eau avec abondance. Les bâtiments déjà commencés ont un air de grandeur qui annonce l'importance que doit avoir l'établissement. Le bassin est placé sous un toit dont la charpente est fort belle, et qui est soutenu par des colonnes en bois; il a deux cent cinquante pieds de longueur et cent cinquante de large. M. Gavet a déjà fait différents essais dont il est fort content. Il emploie pour tanner les cuirs l'écorce de *Mangue*, qu'on lui envoie des environs de *Santos;* il assure que cette écorce contient un sixième de tannin et qu'en en faisant usage on n'a pas besoin de plus de quinze jours pour préparer les cuirs.

Aucune partie du Brésil ne pourrait être mieux choisie que celle-ci pour y faire une tannerie, puisque nulle part les cuirs ne sont aussi communs et à aussi bon marché. Ainsi un cuir de bœuf ne se paie que 3 pataques (1) et un cuir de vache 2 pataques. On regarde comme une sorte de honte de monter une jument, et ces animaux sont si communs qu'on ne les vend pas plus de 1 à 1 pataque 1/2. Le baron en achète dans tout le voisinage uniquement pour les écorcher; il fait tanner leur cuir et avec leur graisse il fait faire du savon.

Sitio....., 19 juin, 3 l. — M. Gavet avait préparé quelques oiseaux pour un de ses amis, mais ils l'étaient si mal qu'il eût été difficile d'en tirer parti; quand il a vu ceux de José Mariano, il m'a témoigné le désir de prendre de ses leçons et m'a engagé à le lui laisser. Je me suis rendu à ses désirs, peut-être plus encore pour me débarrasser pendant quelque temps d'un homme qui m'est devenu odieux, que dans l'in-

(1) La pataque vaut 320 reis, soit 2 francs.

térêt de la collection, qui cependant ne peut manquer d'augmenter à Boa vista plus qu'à Porto alègre.

M. Gavet m'a accompagné pendant une lieue environ, et, dans cet espace, nous avons parcouru un pays plat et couvert de pâturages, comme celui que j'ai traversé les jours précédents. Au lieu où M. Gavet a pris congé de moi est une colline pierreuse, d'où l'on découvre une vue extrêmement étendue. Elle a si peu d'élévation que partout ailleurs on la remarquerait à peine; mais comme on ne juge que par comparaison, on lui donne le nom de *Morro-Grande*. Cette colline est couronnée par quelques pieds d'un arbre que j'ai déjà vu auprès de Boa vista et qui mérite d'être remarqué par son port extrêmement pittoresque. On l'appelle dans le pays *aroeira;* ses feuilles, comme celles des *arauras* de *Minas*, exhalent, quand elles sont froissées, une forte odeur de térébenthine et l'on estime beaucoup ses cendres pour faire du savon. Cet arbre est fort touffu, mais il ne s'élève qu'à une hauteur médiocre; il est tortueux et ses rameaux, qui commencent à peu de distance de la base du tronc, se divisent en un très grand nombre de ramules menues et chargées de feuilles.

Après le *Morro-Grande*, le terrain devient très sablonneux, les pâturages sont fort maigres et réduits presque partout à une pelouse rase. Çà et là sont des bouquets de bois où les arbres peu élevés, chargés de lichens et divisés dès la base en nombreux rameaux, rappellent les massifs de nos jardins anglais. J'ai vu çà et là des côtes basses et arrondies fort peu élevées, auxquelles on donne dans le pays le nom de *lombas*. Comme elles sont plus sèches que la plaine *(vargem)*, l'herbe y acquiert moins de vigueur, et les vaches, qui ont coutume de paître sur les lombas, ne mettent bas que tous les deux ans, tandis qu'elles mettent bas tous les ans dans les vargems.

Tous les jours précédents, je n'ai vu aucun ruisseau; on m'a dit cependant qu'il y en avait beaucoup dans le pays que j'ai traversé, mais que la sécheresse sans exemple de cette année les avait fait disparaître. Aujourd'hui, néanmoins, j'en ai traversé un auquel on donne le nom de *Arroio das aguas claras*, parce qu'effectivement il est d'une limpidité sans égale.

Il était presque nuit quand nous sommes arrivés à l'es-

tancia, où nous avons fait halte; elle appartient au commandant de la *Freguezia da Capella de Viamão*, et, comme toutes celles de ce pays, elle est située sur une petite éminence. La maison du maître est petite, mais elle est bien entretenue et fort propre : des lits, des tables et des bancs en forment tout l'ameublement. Le maître de la maison, à qui l'on a dit qui j'étais, m'a fort bien reçu. Il faisait très froid lorsque je suis arrivé et j'ai remarqué que toutes les portes et les fenêtres étaient ouvertes. En général, les habitants de ce pays souffrent plus facilement que nous les intempéries de l'air; il gèle presque toutes les nuits et cependant rien n'est fermé; il n'y a de feu dans aucune maison, ni même aucun moyen d'en faire.

On a souvent offert à mon conducteur de coucher dans les maisons où je me suis arrêté, mais il a constamment refusé; il couche avec mes gens et les siens auprès du feu qu'ils allument dehors pour faire la cuisine. Il s'étend sur un cuir, n'a presque rien pour se couvrir, et dort la tête nue; il n'est pas le seul qui soit insensible au froid : tous les voyageurs que je rencontre font de même. Il n'y a pas dans ce pays de ranchos comme dans les mines, et l'on s'embarrasse peu d'entrer dans les maisons, surtout lorsqu'il ne pleut pas.

20 juin, 5 l. — En sortant de l'estancia où j'ai passé la nuit dernière, j'ai quitté la charrette, et, accompagné du père de mon conducteur, j'ai suivi un autre chemin pour aller voir le village de *Viamão*, connu plus généralement dans le pays sous le nom de *Capella*. Ce village est, à ce qu'on dit, l'établissement le plus ancien de cette capitainerie.

La fondation de Porto-Alègre lui est bien postérieure, et dans l'intérieur du Brésil on ignore presque l'existence de cette dernière ville.

Les Mineurs et les Paulistes faisaient autrefois leurs achats de mulets dans les environs de Viamão; mais le prix de ces animaux ayant beaucoup diminué, les estanceiros négligèrent de faire des élèves. D'un autre côté, comme la population de la capitainerie devint plus considérable et s'étendit de la côte vers l'intérieur, les muletiers ne furent plus obligés de s'avancer aussi loin pour faire leur commerce; ils ont cessé de

venir jusqu'à Viamão, mais par habitude ils ont conservé au désert, qui s'étend entre *Lapa* et *Lages*, le nom de *Sertão de Viamão* et ils appellent en général *Campos de Viamão* les campos de cette capitainerie.

Viamão est situé sur une colline d'où l'on découvre une vaste étendue de campos légèrement ondulés au milieu desquels s'élèvent quelques bouquets de bois. Quoique la position du village soit très agréable, il a été presque abandonné depuis la fondation de Porto-alègre, qui est placé beaucoup plus avantageusement pour le commerce. Il se compose principalement de deux places contiguës et irrégulières, sur l'une desquelles est bâtie l'église. Depuis Saint-Paul, je n'en ai vu aucune qui puisse se comparer à celle-ci. Elle a deux tours, elle est parfaitement entretenue, d'une propreté extrême, très claire et ornée avec goût. On peut juger par les églises du Brésil ce dont ce peuple serait capable s'il avait des moyens d'instruction plus multipliés, et quelques bons modèles sous les yeux. Celui qui ne verrait en France que nos églises de villages, croirait que les arts sont chez nous dans l'enfance, tant le bon goût est blessé, tant les ornements en sont barbares, tant les règles de l'art y sont violées, tant on y trouve d'inconvenance; et cependant il n'est pas un des ouvriers qui y ont travaillé, qui n'ait eu des chefs-d'œuvre sous les yeux; mais ils n'ont point cherché à les imiter, parce qu'ils les ont regardés sans les voir et qu'ils n'en ont point compris les beautés. Ne faut-il pas conclure de là, que le sentiment des arts est plus naturel et plus grand chez les Brésiliens qu'il ne l'est chez nous, et que s'ils se livrent un jour à leur culture, elle leur coûtera moins de travail et d'efforts?

Lorsque j'ai passé à Viamão, j'y ai trouvé un grand nombre d'hommes rassemblés, je ne sais pourquoi; tous étaient blancs en général, grands et bien faits, et la plupart avaient des cheveux châtains et des couleurs. Ce qui m'a frappé, depuis que je suis dans cette capitainerie, est l'air de liberté qu'ont tous ceux que je rencontre, et l'aisance qu'ils montrent dans leurs manières; ils n'ont point cette langueur qui caractérise les habitants de l'intérieur; leurs mouvements sont plus vifs, il y a moins de mignardise dans leur politesse; en un mot, ils sont plus hommes.

Le pays que j'ai parcouru aujourd'hui est un peu ondulé, les maisons y sont plus communes et toujours situées sur de petites éminences. Les pâturages n'offrent qu'une pelouse presque rase. Il paraît qu'autrefois il y croissait une herbe épaisse où l'on mettait le feu chaque année; mais à force d'être broutés, ils ont été réduits à l'état où ils se trouvent aujourd'hui. Les bestiaux y sont petits, il en est de même des mulets, et quoique ceux-ci ne se vendent guère que 5 pataques, ils ne trouvent point d'acheteurs. Il était nuit quand nous sommes arrivés ici; le feu a été suivant la coutume allumé dehors, auprès de la charrette; mais comme le vent était très froid, j'ai demandé au maître de la maison la permission de passer la nuit chez lui et il m'a installé dans un bâtiment ouvert de tous les côtés, où il fait faire de la farine de manioc.

L'éducation des bestiaux n'exige dans ce pays que très peu de soin; on les laisse errer en toute liberté dans les pâturages et l'on n'a pas besoin, comme dans les mines, de leur donner du sel. La seule chose qui soit nécessaire est de les accoutumer à voir des hommes et à entendre leur voix afin qu'ils ne deviennent pas entièrement sauvages, qu'on puisse les marquer quand cela est nécessaire, se rendre maître de ceux que l'on veut tuer, et châtrer les taureaux. A cet effet, dans chaque estancia, on réunit de temps en temps tous les bestiaux; des hommes à cheval entourent les pâturages; ils jettent de grands cris et poussent les bestiaux vers un point qui est toujours le même. Là, on les tient réunis pendant quelque temps; ensuite on se retire et on les laisse se disperser en toute liberté. C'est ce qu'on appelle faire le *rodeio*, et le lieu où l'on rassemble les bestiaux porte aussi le nom de *rodeio*, ainsi que l'espace de terrain que l'on entoure pour faire cette espèce de battue. La fazenda de Boa vista est divisée en six rodeios, et l'on rassemble tous les huit jours les bestiaux de chaque rodeio. Les vaches mettent bas depuis le mois de septembre jusqu'au mois de janvier; à cette époque on va chercher les veaux dans les campos, on les enferme dans un *curral* et d'elles-mêmes elles viennent les allaiter matin et soir.

CHAPITRE II

Porto-Alègre. — Description de la ville. — Sa saleté. — Habitudes carnassières. — Le comte de *Figueira,* général. — Sa bonne administration. — Défaite d'Artigas à *Taquarembó.* — Prisonniers *Guaranis.* — Leur analogie avec les Cosaques. — Le *Caminho novo.* — Artigas. — Deux vaches hermaphrodites. — Grande sécheresse. — Difficulté d'organiser le service des vivres pour les troupes. — Solde arriérée. — Revenus de la capitainerie. — Système des fermes générales. — Leur adjudication faite à Rio-de-Janeiro. — Grands abus. — Junte criminelle. — Fruits. — Vignes. — Pas de cheminées. — Climat sain. — Le général Lecor. — Un bal. — Origines de la guerre. — Les habitants de cette capitainerie sont originaires des Açores. — Comparaison avec ceux de Sainte-Catherine et de Rio-Grande do Sul. — Suite de la description de *Porto-Alègre.*

Porto-Alègre, 21 juin, 2 l. — Depuis le lieu où j'ai fait halte hier au soir, jusqu'à Porto-Alègre, le pays continue à être un peu ondulé et les maisons deviennent encore plus communes. Elles sont petites, mais bien entretenues, et toujours bâties sur des éminences. Auprès de chaque maison est un groupe épais d'orangers, chargés dans ce moment d'un nombre prodigieux de fruits, et dans le voisinage on voit ordinairement une plantation de manioc entourée d'un fossé profond, et bordée, du côté de l'intérieur, d'une haie de cactus. A cet effet, l'on emploie deux espèces de ce genre, l'une qu'il faut rapporter à la section des *Cereus* et l'autre à celle des *Opuntia.* Les pâturages sont ras, presque entièrement desséchés et parsemés des fleurs d'un *Oxalis.* Un peu avant Porto-Alègre, le chemin, qui depuis longtemps se dirigeait du nord-est au sud-ouest, fait un coude vers l'ouest. On découvre la ville et on suit le sommet d'une colline qui, s'avançant dans un lac, commence le *Lagôa*

dos Patos, et forme un isthme sur lequel est située la ville de Porto-Alègre.

A gauche de la colline, en deça de la ville, est une vallée large et peu profonde, couverte de pâturages très ras, comme ils le sont tous aux environs d'ici. A droite de la colline, entre elle et le lac, s'étendent des terrains bas, parsemés de maisons, de campagnes, et couverts de plantations de manioc et de canne à sucre. Partout au Brésil les champs cultivés sont extrêmement éloignés les uns des autres; dans les terrains dont je parle, ils se touchent comme dans les parties de l'Europe les plus habitées et annoncent le voisinage d'une ville peuplée.

Le peu que j'ai dit de la position de Porto-Alègre indique assez combien elle est agréable; ce n'est plus la zône torride, ses sites majestueux et encore moins la monotonie de ses déserts, c'est le midi de l'Europe et tout ce qu'il a de plus riant.

En entrant dans cette ville, j'ai été frappé du mouvement qui y règne, du grand nombre de maisons à un ou deux étages qui bordent les rues, et de la quantité de blancs que l'on y rencontre. Ici, l'on voit très peu de mulâtres; la population se compose de nègres esclaves et en nombre beaucoup plus considérable de blancs, qui sont des hommes grands, beaux, bien faits, et dont la plupart ont le teint coloré et les cheveux châtains. Il est facile de saisir, dès le premier abord, que Porto-Alègre est une ville nouvelle : toutes les maisons y sont neuves; on en voit beaucoup qui ne sont pas encore achevées et auxquelles on travaille actuellement; mais depuis Rio-de-Janeiro je n'avais pas encore vu une ville aussi sale et peut-être même la capitale ne l'est-elle pas autant.

Jean Rodrigues, qui a la ferme des cuirs de cette capitainerie, m'avait donné une lettre de recommandation pour son associé, le capitaine *Joze-Antonio de Azevedo;* j'ai écrit à celui-ci, avant d'arriver, pour le prier de me louer une maison.

A une lieue d'ici, j'ai laissé la charrette en arrière, et j'ai pris les devants avec le père de mon conducteur. Je me suis présenté chez le capitaine, qui m'a parfaitement reçu, et m'a fait conduire à la maison qu'il m'a louée et qui est très grande et très commode. Le capitaine Joze-Antonio m'avait d'abord paru très froid, mais j'ai bientôt reconnu que ce que j'avais

pris pour de la froideur n'était que de la timidité et un manque d'usage. Il m'a remis une lettre de MM. Bourdon et Fry, qui en renfermait plusieurs de ma famille, où je n'ai heureusement trouvé que de bonnes nouvelles; mais j'ai été étonné de ne recevoir aucune lettre de Jean Rodrigues. J'ai été voir ce soir le *Sargento mòr João Pedro*, aide de camp du général qui demeurait à Rio-de-Janeiro, chez Jean Rodrigues; il m'a très bien accueilli et nous devons aller ensemble demain chez le général et chez différentes personnes auxquelles je suis recommandé. Depuis que je suis dans cette capitainerie, j'ai déjà eu l'occasion de m'apercevoir des habitudes carnassières de ceux qui l'habitent; des ossements de bestiaux sont épars autour des estancias, et quand on y entre on respire souvent une odeur de viande et de graisse.

Partout où nous nous arrêtions sur la route, mon conducteur demandait si on pouvait lui vendre *una manta*. Cette manta est une large lanière de viande sèche; on lui en faisait toujours présent. Lui et ses gens taillaient des morceaux de bois pour en faire des broches; ils coupaient des morceaux de la manta, les exposaient quelques instants au feu, et bientôt la manta était dévorée.

Porto-Alègre, 22 juin. — Accompagné du major João Pedro, je me suis rendu au palais pour présenter mon passeport au général et lui remettre les lettres de recommandation que j'avais pour lui. Après être montés, nous sommes entrés dans une petite pièce où j'ai été reçu avec dignité par un aide de camp, qui a été faire part au général de l'objet de ma visite; celui-ci, après avoir pris connaissance de mes papiers, m'a parlé avec beaucoup de politesse et m'a offert des chevaux, des domestiques et un logement dans le palais. Je l'ai beaucoup remercié et je me suis retiré au bout de quelques instants. Le *Comte de Figueira* (tel est le nom du général) appartient à l'une des premières maisons du Portugal. Avant sa nomination, il aimait beaucoup le monde; il était dissipé, fort répandu et passait pour être très étourdi. On fut généralement étonné de sa nomination et l'on plaignit le sort de la capitainerie qu'il allait gouverner. Arrivé ici, il voulut prouver qu'il méritait une meilleure réputation; il changea

de conduite, vécut fort retiré et se consacra entièrement aux affaires. Tout le monde s'accorde à faire l'éloge de sa probité et de son amour pour la justice; il n'est point aimé des principaux employés et des gens riches, qui redoutent sa droiture et son intégrité; mais il paraît l'être du peuple dont il tâche d'alléger les charges autant que le permettent les circonstances où se trouve cette capitainerie. Il a encore un très grand mérite aux yeux de ses administrés, c'est qu'il n'est point étranger à l'art de jeter le lacet, qu'il sait monter à cheval aussi bien qu'eux, qu'il se transporte avec la rapidité de l'éclair d'un point de la capitainerie à un autre point. Dernièrement, les soldats d'Artigas s'étaient jetés sur la province et avaient déjà enlevé plus de quatre-vingt mille bêtes à cornes. Le comte rassembla à la hâte huit cents hommes de milice et se mit à leur tête. Les troupes d'Artigas, quoique bien armées et beaucoup plus nombreuses, furent défaites à *Taquarembò*; on lui tua cinq cents hommes, on en prit quatre cents. Les Portugais ne perdirent qu'un seul homme, et depuis ce moment l'ennemi n'a pas reparu sur les frontières. Cependant, le merveilleux de cette affaire disparaît lorsqu'on connaît l'ennemi que les Portugais avaient à combattre. Ce sont presque tous de misérables Indiens, qui, à la vérité, montent à cheval avec une sûreté dont on n'a point d'exemple en Europe; ils se transportent et se jettent en peu d'instants à de très grandes distances; mais peut-être excellents pour un coup de main, ils n'ont ni valeur ni discipline, et quoique bien armés, fuient quand ils ne sont pas sûrs de l'emporter par le nombre. Les milices qui les ont battus à *Taquarembò* ne leur sont guère inférieures dans l'art de monter à cheval et de traverser les rivières à la nage. Ils ont la même connaissance du pays et des habitudes presque semblables aux leurs; ils l'emportent de plus par leur valeur naturelle et par cette immense supériorité que les blancs ont sur les Indiens, et enfin ils étaient alors animés par le désir de défendre leurs familles et leurs propriétés.

A l'exception de ceux que j'ai vus à Torrès, les prisonniers qu'on a faits à *Taquarembò* sont tous ici, où on les emploie à des travaux publics; il y a parmi eux une douzaine d'Espagnols de Montévidéo et quelques nègres qui avaient fui des estancias

decette capitainerie; tous les autres appartiennent à la nation des *Guaranis*. Il paraît qu'Artigas avait réuni un grand nombre de ces Indiens leur faisant croire que la capitainerie était entièrement dégarnie de troupes, qu'ils ne trouveraient aucune résistance et pourraient enlever impunément les bestiaux des estancias portugaises. Plusieurs prisonniers que j'ai questionnés m'ont assuré qu'ils étaient natifs du Paraguay, qu'ils travaillaient comme pions dans la province d'Entrerios et qu'ils avaient été forcés par Artigas à prendre les armes. Il est fort vraisemblable que ces hommes ne disent pas la vérité, et qu'ils s'étaient réunis à leur chef dans l'espoir du pillage. Quoi qu'il en soit, les prisonniers guaranis sont en général des hommes d'une taille médiocre, mais qui paraissent petits parce que leur corps a une largeur démesurée; ils ont le cou extrêmement court, la tête fort grosse et allongée, le visage très plein, les yeux peu divergents, fort longs et étroits, les sourcils arqués très longs, noirs et fournis, le nez long et gros, la bouche grande, les cheveux noirs et plats, le teint d'un bistre jaunâtre et les fesses très grosses. Parmi ces traits, ceux qui les distinguent particulièrement des autres nations indiennes que j'ai vues jusqu'ici, sont la forme allongée de leur tête, le peu de divergence de leurs yeux et la longueur de leur nez; ils ont aussi les épaules et la poitrine plus larges, les membres généralement plus charnus. Les Guaranis sont d'une laideur extrême, et leur physionomie porte une expression de bassesse due peut-être uniquement au sentiment de leur infériorité, à la dépendance où ils vivent habituellement, et à l'état de captivité auquel ils se trouvent actuellement réduits. En les regardant avec attention, on démêle au milieu des traits repoussants qui les caractérisent, un air de douceur qui n'est réellement que l'indice de leur caractère.

Quand Artigas était maître de Montévidéo, il avait donné à ses soldats une espèce d'uniforme qui consistait en une veste de drap bleu, avec un passepoil rouge; mais depuis qu'il a été obligé de sortir de cette ville, ses troupes s'habillent comme elles peuvent; quelques prisonniers portent encore des restes de leur ancien uniforme, les autres ont de mauvais vêtements de différentes couleurs et des chapeaux sans

bords. Plusieurs entortillent autour de leurs reins une couverture rayée, qui leur fait comme une espèce de jupon *(saia, cheripà)*. La plupart ont les cheveux longs et réunis en tresses; par leur physionomie et l'épaisseur de leurs membres, les Guaranis rappellent les Cosaques, comme ils les rappellent par leurs habitudes. On donne aux prisonniers une ration de farine et deux livres de viande par jour et ils trouvent qu'ils n'en ont pas assez.

Porto-Alègre, 24 juin.— J'ai été voir le comte de Figueira à une maison de campagne où il passe les soirées, et qui est située à environ trois quarts de lieue d'ici. Le chemin qui y conduit porte le nom de *Caminho novo*, parce qu'il a été ouvert récemment. Il fait suite à la grande route de Porto-Alègre, et, comme il est très plat, il est plus commode pour les charrettes que celui par lequel je suis arrivé. Il s'étend au nord de la ville, premièrement sur le bord du lac et ensuite sur celui de la rivière de *Gravatahy*, qui y porte ses eaux; d'un côté il est bordé d'une rangée de saules, il l'est de l'autre par des maisons de campagne et des jardins entourés de mimoses épineuses.

Les terrains plats et cultivés que j'avais à ma droite, lorsque je suis arrivé à Porto-Alègre, sont compris entre ce chemin et la colline, à l'extrémité de laquelle la ville est située. Il est difficile de voir une promenade plus agréable que celle du *Caminho novo;* elle rappelle tout ce que l'Europe a de plus riant. Le comte m'a parfaitement reçu, il m'a répété les mêmes offres de service et m'a invité à dîner pour dimanche. Pendant que j'étais chez lui, il a appelé un petit Guarani qui servait comme fifre dans les troupes d'Artigas, et dont il a fait un jockey. Il lui a demandé ce qu'il aimait le mieux, de rester avec lui ou d'aller rejoindre Artigas. « Aller rejoindre Artigas, » a répondu l'enfant avec vivacité. Quelques instants après, il a ajouté que c'était pour avoir le plaisir de revoir sa mère; mais il est évident que cette explication tardive, exprimée très froidement, ne lui a été inspirée que par la crainte d'avoir offensé le comte. Ce jeune Guarani est bien habillé; il est parfaitement nourri, mais, élevé dans les campos, accoutumé à la licence d'une guerre de parti, il préfère l'indé-

pendance dont il jouissait dans son pays, aux douceurs de la vie domestique accompagnée de quelque contrainte. Il est incontestable, d'ailleurs, qu'Artigas a un talent particulier pour se faire aimer des Indiens et des habitants des campos, et en même temps il paraît qu'il n'en a pas d'autre. Il n'a aucune connaissance de l'art militaire, et il est même très vraisemblable qu'il est sans valeur, puisqu'on ne le voit dans aucune affaire; mais il a les mêmes habitudes que les Indiens : il sait monter à cheval aussi bien qu'eux, il vit de la même manière, il s'habille avec une extrême simplicité, il répète à ses soldats qu'il ne travaille que pour assurer leur indépendance et celle de leurs enfants. Quand il essuie des revers, il pleure avec eux et leur dit qu'il est malheureux, que ce sont ses péchés et ceux de ses troupes qui attirent sur lui le courroux du ciel. On s'accorde à dire que ceux des soldats d'Artigas qui, dans toutes les occasions, ont montré le plus de valeur, sont des nègres fugitifs; cela est naturel, puisqu'ils combattaient pour leur liberté; mais, en outre, le nègre est plus brave que l'Indien, parce qu'il est moins étranger que lui à l'idée de l'avenir et c'est de cette idée que dérive la valeur qui consiste à tout risquer pour des avantages futurs.

Porto-Alègre, 26 juin. — J'ai été aujourd'hui dîner à la maison de campage du comte, et il m'a fait voir deux vaches qui montrent des indices assez singuliers du sexe masculin. Les caractères de la tête participent de ceux du taureau; la vulve est plus petite et moins rapprochée de l'anus que chez les vaches ordinaires; les quatre mamelles sont fort petites et par dessous existent deux corps gros, ovoïdes, semblables aux testicules du taureau. On avait abattu une de ces vaches en lui jetant le lacet, et j'ai moi-même reconnu l'existence de ces espèces de testicules, en les palpant et en les faisant mouvoir. On m'a assuré que ces deux animaux montraient plus de goût pour les vaches que pour les taureaux.

Depuis le 21, le *minuano* a cessé; le temps est parfaitement calme, le ciel, sans nuage, et le thermomètre indique environ 74° Farenheit au milieu du jour. A cette époque, les pluies tombent ordinairement en abon-

dance, et les plus anciens du pays ne se rappellent pas avoir vu une sécheresse pareille à celle qu'il fait cette année. Elle force les agriculteurs à différer leurs semailles de froment et les plantations d'orangers qui se font ordinairement dans cette saison. Le froment se récolte en décembre.

J'ai oublié de dire que les agriculteurs des environs de Laguna, qui cultivent le chanvre, jouissent de quelques privilèges ; c'est là ce qui les engage à continuer quoiqu'ils ne soient pas payés de leurs fournitures.

Porto-Alègre, 27 juin. — J'ai pour voisin un commissaire des guerres de l'ancienne armée portugaise, qui vient d'être envoyé ici afin d'organiser d'une manière régulière le service des vivres destinés aux troupes qui défendent cette capitainerie. Il trouve des obstacles, non seulement dans la nature du pays et les habitudes des soldats, mais plus encore dans la rapacité des chefs militaires accoutumés à profiter du désordre qui a régné jusqu'à présent dans cette branche du service. Il paraît, en effet, qu'on ne tient aucune écriture. Les officiers prennent les bestiaux des estanceiros et donnent des bons qui doivent être acquittés par la Junte de la fazenda réal. Pendant quelque temps, les paiements se sont faits avec exactitude, mais actuellement ils sont suspendus parce que les fonds manquent.

Les troupes stationnées sur la frontière de la capitainerie sont au nombre de trois mille, composées de miliciens du pays et d'une légion de Paulistes. La solde de ces hommes est arriérée depuis vingt-sept mois, et depuis trois ans ils vivent uniquement de viande rôtie, sans pain, sans farine et sans sel. La ration de chaque homme est de quatre livres de viande par jour et l'on ne prend que les parties les plus grasses et les plus charnues de l'animal. Les officiers mangent le foie avec la viande en guise de pain ; les soldats remplacent cet aliment en faisant torréfier une partie de leurs rations qu'ils mangent avec le reste rôti de la manière ordinaire.

Les miliciens du pays se sont facilement accoutumés à ce régime, qui diffère réellement peu de leur manière de vivre ordinaire, mais il paraît qu'il a occasionné des maladies et

principalement des dyssenteries parmi les Paulistes habitués à se nourrir de haricots et de farine beaucoup plus que de viande.

Porto-Alègre, 28 juin. — Les revenus de cette capitainerie se composent des droits de douane, de ceux de Santa-Victoria, du cinquième des cuirs qui sortent de la capitainerie, des dîmes et du passage des rivières.

Le cinquième des cuirs est affermé, et c'est à Rio-de-Janeiro que se fait l'adjudication. Une des conditions porte que le fermier fournira aux troupes stationnées sur quatre points, *Porto-Alègre, Rio-Grande*, l'*Aldea dos Anjos* et *Rio-Pardo*, de la viande au prix de 30 reis.

Il est bien évident que si l'on consultait le véritable intérêt de la capitainerie, l'adjudication ne se ferait pas à Rio-de-Janeiro, mais à Porto-Alègre, où l'on connait mieux la valeur du revenu mis en ferme. Mais ce qui doit surprendre bien davantage encore, c'est que les dîmes de cette capitainerie soient également abandonnées à un fermier général et que l'adjudication se fasse aussi à Rio-de-Janeiro.

Le système des fermes générales, qui prive l'État d'une partie de ses revenus, n'a point été adopté pour les capitaineries de l'intérieur; et cependant, s'il pouvait l'être raisonnablement, ce serait dans ces capitaineries où les ressources sont faibles, où l'on ne trouve pas toujours des décimateurs particuliers qui offrent une garantie suffisante et où la fazenda-réal se trouve par là embarrassée dans une foule d'affaires difficiles.

Mais comment se fait-il qu'on ait admis ce système dans une capitainerie riche, où les décimateurs particuliers très solvables se présentent en foule? Comment se fait-il qu'on adjuge la ferme générale à plus de trois cents lieues de la capitainerie, dans une ville où l'on n'en connaît pas les ressources, et où, par conséquent, il ne peut y avoir de concurrence?

Il est évident qu'un tel système n'a pu être adopté, ou du moins qu'il ne peut être conservé que pour favoriser des intérêts particuliers, et le ministère ne l'a prouvé que trop évidemment, puisque, dans la crainte du peu de concurrence qui pouvait avoir lieu, il a, par un décret, continué la ferme

pour six ans au dernier adjudicataire, violant ainsi, en deux points fondamentaux, la loi qui veut qu'il y ait adjudication et qu'elle se fasse pour trois années seulement. Le fermier général traite à l'amiable avec des sous-fermiers *(ramistas dizimeiros)*, qui perçoivent directement l'impôt et qui ont introduit dans cette perception divers abus dont se plaignent les propriétaires. Toutes les fois que ceux-ci marquent leurs bestiaux, les décimeurs devraient en enlever le dixième, mais il n'en est pas ainsi; ils ne prennent ce qui doit leur revenir que lorsque leurs trois années de ferme sont écoulées, et jusqu'à cette époque, ils ne distinguent par aucune marque leurs bestiaux de ceux des propriétaires.

De cette manière, ils se trouvent avoir, au bout de trois ans, des bêtes à cornes qui se sont engraissées, pendant un et deux ans, dans les pâturages d'autrui, sans qu'il leur en ait rien coûté, et ils n'ont couru aucune chance de mortalité, puisque si le propriétaire a perdu des bestiaux, il n'a aucun moyen de prouver que ceux du décimeur étaient du nombre.

Dans la dernière incursion qu'a faite Artigas, il a enlevé tous les bestiaux de quelques estancias, mais il n'a pn prendre qu'une partie de quelques autres. Partout où il en est resté, les décimeurs ont refusé de supporter la perte avec le propriétaire et ont prétendu conserver tous leurs droits sur les années qu'ils avaient laissées arriérées.

Porto-Alègre, 1er juillet. — Avant le gouvernement du *Marquis d'Alègrete*, prédécesseur du Comte de Figueira, on envoyait les criminels de cette capitainerie à Rio-de-Janeiro pour y être jugés. Mais comme à cette distance il était difficile de réunir des preuves suffisantes pour pouvoir les condamner et que personne ne se portait contre eux, on les laissait languir plusieurs années dans les prisons et on finissait par les mettre en liberté sans les juger. Le marquis d'Alègrete sollicita et obtint du roi la création d'une Junte criminelle, qui doit s'assembler tous les ans, composée du *général*, de l'*Ouvidor* et du *juiz de fora* de *Porto-Alègre*, du *juiz de fora* de *Rio-Grande* et de *Rio-Pardo*, et de deux *desembargadores*, qui se trouvent résider actuellement à Porto-Alègre. La composition de cette Junte présente un grand inconvé-

nient; c'est qu'elle force les *juiz de fora* de Rio-Grande et de Rio-Pardo à abandonner leurs fonctions ordinaires, et à s'éloigner, l'un de soixante et l'autre de trente lieues, de leur résidence habituelle.

Par suite de cette mollesse qui s'attache à tout ce qui tient à l'administration, la Junte est restée pendant plusieurs années sans s'assembler, et quand elle s'est réunie, ce n'a jamais été que pour peu de temps. Cette année, elle s'est séparée après avoir jugé quatre individus, et on compte deux cents accusés dans les prisons de Porto-Alègre. D'après ce que m'a dit un des membres de la Junte, les crimes sont très fréquents dans cette capitainerie, principalement parmi les nègres, et cela n'est pas étonnant, car on a l'habitude, à Rio-de-Janeiro, de faire vendre ici tous les esclaves dont on veut se débarrasser.

Les amandiers, les pêchers, les pruniers, les pommiers, les poiriers et les cerisiers réussissent très bien dans les environs de Porto-Alègre et y donnent de bons fruits; mais il n'y a qu'un petit nombre de personnes qui en aient planté et, en général, les espèces qui en ont été apportées ici sont d'une qualité inférieure. On a planté quelques oliviers qui ont produit de très bons fruits, mais en petite quantité. La vigne réussit très bien; quelques personnes ont fait du vin, mais comme il s'est trouvé d'une qualité inférieure, on n'en parle qu'avec mépris.

Les gens tant soit peu aisés sont accoutumés au vin généreux de Porto, et comme le peu de vin qu'on a fait jusqu'ici au Brésil est bien loin d'être aussi bon, on le dédaigne, on s'en moque, et par là on décourage ceux qui se livrent à des essais. Il est incontestable, cependant, que le vin le moins délicat vaudrait mieux pour les gens qui ne peuvent acheter du vin de Portugal, que l'eau ou l'eau-de-vie de sucre.

L'introduction générale d'une espèce quelconque de vin, parmi les Brésiliens, serait donc un véritable bienfait, et par conséquent le gouvernement devrait encourager, par tous les moyens possibles, la plantation de la vigne et la fabrication du vin dans les parties du Brésil où l'on peut avoir quelques espérances de succès, telles que cette capitainerie, celle de Goyaz, le district des Diamans et la Comarca de Sabara, dans la capitainerie des Mines.

Les amandiers et les pêchers fleurissent vers le commencement de septembre; la floraison des autres arbres forestiers se suit dans le même ordre qu'en Europe.

Porto-Alègre, 4 juillet. — Depuis plusieurs jours, le temps est devenu très froid; aujourd'hui il était sombre comme en France lorsqu'il va tomber de la neige, et il a plu une grande partie de la journée. Il gèle presque toutes les nuits, et le comte a pu ramasser assez de glace pour faire faire des sorbets. Accoutumé comme je suis aux chaleurs de la zône torride, je souffre beaucoup du froid; il m'ôte toute espèce d'activité et me prive presque de la faculté de penser.

Ce froid se renouvelle chaque année; tout le monde s'en plaint, et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que personne ne prend de moyens efficaces pour s'en garantir; on n'en connaît d'autre que d'entasser des vêtements sur son corps. Tous les habitants de Porto-Alègre portent, dans l'intérieur de leurs maisons, une épaisse capote qui gêne leurs mouvements et ne les empêche pas de trembler de froid, et aucun ne songe à échauffer ses appartements en les tenant bien clos et en y faisant du feu.

Il y a ici un grand nombre de jolies maisons bien bâties et bien meublées, et il n'y en a pas une où il y ait un poêle ou une cheminée. Les appartements sont très élevés; les portes et les fenêtres ferment mal; celles-ci ont souvent des carreaux cassés que l'on ne songe point à faire remettre et quelquefois on ne peut se procurer de jour qu'en tenant ouvertes les jalousies ou même les portes.

Il paraît, au reste, que se sont les Portugais qui ont apporté d'Europe l'habitude de se précautionner aussi peu contre le froid, car on m'assure qu'à Lisbonne les cheminées sont un objet de luxe.

Comme je l'ai déjà dit, la campagne est desséchée, on n'y trouve pas une seule fleur, on n'y voit pas voler un seul insecte; les pâturages ont une teinte grisâtre, les arbres et les arbrisseaux conservent leurs feuilles, mais elles sont d'un vert triste.

Je ne trouve absolument rien à faire, mais je crains d'autant plus de me mettre en route par le froid qu'il fait,

que d'ici à *Rio-Pardo*, où je me rendrais par eau, il paraît que je serais obligé de coucher dehors. D'un autre côté, quoique j'aie écrit deux fois à Boa-Vista, je n'entends plus parler de Jose Mariano, et ne sais ce qu'il devient. Je passe mon temps d'une manière fort triste.

Ici, les femmes ne se cachent pas ; mais il n'y a pas plus de société à Porto-Alègre que dans les autres villes du Brésil; chacun vit chez soi ou visite son voisin sans cérémonie, en veste ou en capote. On va souvent causer dans les boutiques, mais il n'y aucune assemblée. J'ai dîné, depuis que je suis ici, chez Joze-Antonio de Azevedo. D'ailleurs, quoique j'eusse apporté beaucoup de lettres de recommandation, qui m'ont valu des politesses, je n'ai reçu d'invitation de personne, si ce n'est du comte et du major Jean Pedro, qui ont vécu dans le monde et ont plus d'usage. En général, dans toutes les parties du Brésil que j'ai parcourues, l'étranger est reçu dans la maison de celui auquel il est recommandé, mais on ne l'invite pas ailleurs.

J'ai dîné aujourd'hui chez Jean Pedro avec un Espagnol des environs de *Sainte-Thérèze* (Angelo-Nuñez), qui a été victime de la tyrannie d'Artigas, et qui m'a beaucoup parlé de lui. Lorsque les Portugais entrèrent sur les terres de cet Espagnol, il se rendit à eux et eut l'occasion de leur être utile. Artigas redevint maître du pays et traita cet homme comme un traître. Il le traîna à sa suite pendant plusieurs mois, l'abreuvant d'ignominies et le nourrissant à peine. Pendant ce temps, ses bestiaux furent enlevés, ses propriétés furent également ravagées par les soldats d'Artigas et par les Portugais, et il est actuellement ici pour réclamer ce que ces derniers lui ont pris.

Les principaux partisans d'Artigas sont des Indiens civilisés, qui se sont attachés à lui pour pouvoir mener une vie licencieuse et voler impunément des bestiaux. Ce sont aussi des aventuriers blancs qui ne possédaient rien et voulaient s'enrichir en partageant les dépouilles des propriétaires riches. Plusieurs de ceux-ci ont pris la fuite et se sont retirés à Montévidéo ; d'autres, tout en détestant Artigas, ont pris du service sous ses ordres afin de sauver leurs propriétés.

Artigas a conservé l'ancien mode d'administration dans les villages dont il est maître; d'ailleurs, il n'y a pas d'autre loi que sa volonté et ses caprices. Il met les riches à contribution, condamne à la bastonnade ou à la mort, sans aucune règle, sans aucune formalité, et ne peut être considéré que comme un chef de bandits; son ignorance est extrême, mais il a pour secrétaire un moine défroqué, dans lequel il a une entière confiance et qui dirige toute sa conduite. Le gouvernement portugais a fait plusieurs fois des offres avantageuses à Artigas pour l'engager à mettre bas les armes; mais le moine, auquel on ne pouvait faire espérer que le pardon, l'a poussé à rejeter toutes les propositions qui lui ont été faites. Quelques-uns des chefs qui servent sous les ordres d'Artigas sont des propriétaires du pays qui, la plupart, ont été entraînés par les circonstances; d'autres, comme je l'ai dit, sont des aventuriers tirés de la lie du peuple.

M. João Pedro fut envoyé, il y a quelques années, par le marquis d'Alègrete, vers *Ortugues* (1), l'un des capitaines d'Artigas, qui est actuellement prisonnier à Rio-de-Janeiro, et qui, avant la Révolution, n'était qu'un simple *capataz* (2).

Connaissant la haine des colons espagnols contre les Européens, Jean Pedro se fit passer pour Brésilien, ne fit aucune difficulté de monter les chevaux fougueux qu'on lui présenta, but du maté sans sucre et par là il excita bientôt toute la confiance d'Ortuguez. Un des premiers soins de celui-ci fut de s'informer si le marquis d'Alègrete était bon écuyer, et lorsque Jean Pedro lui eut répondu que oui, il montra plus de considération pour le marquis. Ortugues se déchaîna beaucoup contre les rois; mais ses reproches tombaient uniquement sur la légèreté avec laquelle il prétendait que les souverains lèvent des troupes, et immédiatement après avoir achevé ses déclamations, il se vanta de l'autorité sans bornes qu'il exerçait sur ses soldats et sur les gens du pays. Elle était telle, en effet, m'a dit João Pedro, que pour les moindres causes, il envoyait les hommes à la mort. Il faisait

(1) *Ortugues* est probablement le même personnage que l'on connaît dans la ville de Rio-Grande sous le nom de *Torguez*.

(2) Chef d'un corps de métier.

paraître devant lui ceux dont il croyait avoir à se plaindre ; il les faisait se disculper et finissait par leur dire d'aller faire un tour de promenade. L'accusé se retirait, mais il était suivi par un affilié d'Ortugues qui le tuait. Les promenades d'Ortugues avaient passé en proverbe dans tout le pays. Cet homme mêlait à la férocité une sorte de dévotion. Il gémit beaucoup devant João Pedro de ce que des soldats venaient de dépouiller une chapelle. Il avait avec lui une image de la Vierge qu'on y avait enlevée ; il montrait un très grand respect pour cette image et avait commandé à Montévidéo des habillements pour la vêtir.

L'enlèvement des bestiaux a dû être une des premières conséquences de la guerre dans un pays où l'on ne se nourrit que de chair et dont les troupeaux font la principale richesse. Le nombre des bêtes à cornes, autrefois si considérable dans les campagnes de Montévidéo et l'Entre-Rios, a beaucoup diminué. Le général *Lecor* vient de défendre l'exportation des bestiaux et les *charqueadas* dans la capitainerie de Montévidéo, et Artigas a réduit ses soldats à la ration. Au milieu du désordre de la guerre, tout a été confondu dans l'Entre-Rios et les bestiaux y sont en quelque sorte devenus une propriété commune.

Le climat de Porto-Alègre est très sain; on n'y connaît point les fièvres intermittentes ; mais dans le temps du froid les rhumes et les maux de gorge y sont très communs. Dans la même saison, le tétanos se manifeste aussi très souvent, surtout à la suite de quelque blessure.

Porto-Alègre, 6 juillet. — Le froid continue, il a plu toute la journée et je n'ai pu sortir.

Jose Mariano est arrivé ; il m'a dit que les oiseaux qu'il a tués avaient été embarqués à Boa-Vista pour venir ici. Je crains beaucoup que la pluie et l'humidité ne les détériorent. José Mariano, en arrivant, a montré sa mauvaise humeur ordinaire; cet exemple a déjà fait impression sur les autres. Firmiano, qui avait été parfait pendant son absence, parait déjà moins gai et Manoel recommence à se plaindre.

Porto-Alègre, 8 juillet. — J'ai été voir le général et il

m'a dit, comme plusieurs autres personnes, que la saison était peu favorable pour aller aux Missions, que je serais arrêté par plusieurs rivières qui ne sont plus guéables dans cette saison; enfin que, finissant mon voyage par Rio-Grande, je parcourrais des dunes à l'époque où la végétation est en pleine vigueur, et les parties de la capitainerie, où je puis espérer le plus, dans le temps où il n'y a aucune fleur. Le général a ajouté qu'il était sur le point de partir pour Rio-Grande et m'a beaucoup engagé à l'accompagner. Je sais que je ne jouirai pas dans sa société de la liberté dont j'ai besoin pour mon travail, mais dans tous les cas, je n'aurais pu rien faire d'ici à un mois et je passerai ce temps plus agréablement.

De Rio-Grande, je me rendrai avec le comte jusqu'à Santa-Thérèsa, de Santa-Thérèsa à Montévidéo, et de là aux Missions. Pendant que j'étais chez le général, il a reçu une lettre du maréchal *Chayas,* qui commande dans les Missions, et qui lui écrit que les troupes d'Artigas se trouvent réduites à 250 hommes. Depuis la bataille de Taquarembò, *Frutuoso Rebero,* le plus habile de ses lieutenants, s'est rendu au général Lecor avec sa troupe, et elle a toujours été considérée comme la mieux disciplinée de celles qui ont soutenu le parti d'Artigas. Ces résultats brillants sont le fruit d'une seule action, où il n'y avait que huit cents Portugais-Brésiliens, mais tous étaient des hommes du pays, qui avaient les mêmes habitudes que leurs ennemis et combattaient pour ainsi dire à armes égales, avec la supériorité que donnent le courage et l'intelligence.

Cette guerre serait incontestablement terminée depuis longtemps, si au lieu de l'avoir commencée avec des troupes européennes, on eût, dès le début, opposé à Artigas des hommes du pays, et si le général Lecor n'avait adopté un système de temporisation contre lequel murmurent les officiers et les soldats.

Lorsque les troupes de Portugal, qui composent actuellement la division de Lecor, traversèrent la capitainerie, elles en traitèrent les habitants avec un mépris et une dureté dont ils ne parlent encore qu'avec ressentiment. Mais bientôt ils furent vengés par une humiliation que la cavalerie portu-

gaise essuya à *Serrito*. Ce fut là qu'on lui donna des chevaux, et comme tous ceux du pays, ces animaux, à demi-sauvages, n'étaient accoutumés ni à l'équipement de la cavalerie européenne, ni à ses manœuvres; ils s'épouvantèrent, jetèrent les cavaliers par terre, s'enfuirent dans les campos, et malgré les recherches que l'on fit faire par les habitants du pays, il y eut beaucoup de selles de perdues. Les soldats portugais, accoutumés à manger du pain, ne pouvaient vivre uniquement de viande. Quand ils entrèrent en campagne, il fallut traîner à la suite de l'armée près de deux cents charriots chargés de vivres et de bagages. Dans un pays découvert, où il n'y a aucune place fortifiée, l'armée ne pouvait forcer au combat un ennemi qui avait intérêt à l'éviter, et qui sait se transporter avec la rapidité de l'éclair d'un point sur un autre; elle était tout occupée à garder son bagage et n'était véritablement maîtresse que du point qu'elle occupait. Depuis que Lecor est entré à Montévidéo, il n'en a pas fait sortir la division et ne laisse point agir les troupes de la frontière, qui sont sous ses ordres, commandées par le maréchal *Curado*. En montrant aux insurgés une extrême indulgence, il s'est fait aimer par les habitants du pays, mais on lui reproche de porter cette indulgence jusqu'à l'excès; il paraît qu'il est poussé à ce système de douceur et de temporisation par le président du *Cabildo* de Montévidéo, qui a conservé sa place comme tous les employés espagnols, qui ont tous leurs parents et leurs amis parmi les insurgés (1).

Porto-Alègre, 10 juillet. — Comme cette capitainerie a été depuis longtemps le théâtre de la guerre, le gouvernement militaire y a déployé plus de force que dans les autres provinces. Les habitants se sont accoutumés à ses irrégularités, et chacun, ministre à son tour des injustices et des vexations qui l'entourent, les supporte avec moins de peine quand il en devient l'objet.

Le régime militaire plaît mieux que les lenteurs d'une administration ordinaire à des hommes peu instruits qui

(1) Ce que je dis ici sous l'influence des idées qui prédominaient alors dans la province de Rio-Grande doit être modifié. Lecor prit le seul parti qu'il devait prendre avec des troupes européennes.

mènent une vie active, sont toujours à cheval et ont toutes les habitudes des peuples demi-civilisés. Dans cette capitainerie, on n'a d'estime que pour les grades militaires et nulle part les employés civils et les juges ne jouissent d'une aussi faible considération. On fuit les formalités de la justice, et c'est devant le général que l'on porte la décision de presque tous les différends. Le caractère personnel et l'intégrité du comte, comparés à la vénalité ordinaire des ministres de la justice, ont dû contribuer aussi à inspirer cette confiance.

Porto-Alègre, 12 juillet. — Un Français, qui fait ici les affaires d'une maison de Rio-de-Janeiro, est venu m'inviter à passer la soirée dans une maison où il devait y avoir un petit bal. Ayant su que cette maison était une des plus recommandables de Porto-Alègre, je n'ai pas hésité à répondre à l'invitation qui m'était faite, et j'ai trouvé dans un salon bien meublé et tapissé de papier français une réunion de trente à quarante personnes, hommes et femmes. Comme tous étaient des parents et des amis intimes, il n'y avait dans les toilettes aucun apprêt. Les femmes étaient mises simplement et avec décence; la plupart des jeunes gens avaient un frac et un pantalon de toile blanche. On a dansé des contre-danses, des valses et des danses espagnoles; quelques femmes ont joué du piano, d'autres ont chanté avec beaucoup de goût en s'accompagnant de la guitare, et la soirée a fini par de petits jeux.

J'ai trouvé des manières honnêtes à toutes les personnes de la société. Les femmes causaient sans embarras avec les hommes; ceux-ci leur témoignaient beaucoup d'égards, mais je n'ai pas besoin de dire qu'ils ne leur montraient point cet empressement et ce désir de plaire qui peut-être, au reste, n'appartient qu'aux Français. Depuis que je suis au Brésil, je n'ai pas encore vu de réunion semblable. Dans l'intérieur, comme je l'ai dit cent fois, les femmes se cachent; elles ne sont que les premières esclaves de la maison et les hommes n'ont aucune idée des plaisirs qui s'allient avec la décence. Parmi les femmes que j'ai vues aujourd'ui chez M. *Patrico*, il y en avait de jolies; la plupart étaient fort blanches et

avaient des cheveux d'un châtain foncé et des yeux noirs; quelques-unes avaient de la grâce, mais chez aucune je n'ai retrouvé cette vivacité qui distingue les Françaises.

Les hommes étaient généralement très blancs et avaient des cheveux et des yeux de la même couleur que les femmes; ils étaient grands, bien faits; ils avaient de l'aisance, et rien de cette mollesse qui caractérise les Mineurs.

Porto-Alègre, 15 juillet. — On ne peut nier que dans cette guerre les Portugais n'aient été les agresseurs; elle est le fruit de la politique injuste du comte *da Baica* qui crut que, pour étendre leurs frontières, les Portugais ne pouvaient saisir un moment plus favorable que celui où les Espagnols étaient en insurrection contre leur souverain et divisés entre eux.

Il était sans doute nécessaire de prendre quelques précautions contre des voisins qui voulaient changer de gouvernement et qui avaient pris les armes, mais on pouvait se contenter d'établir un cordon sur les frontières, et le bien du pays exigeait que l'on gardât une neutralité à laquelle Artigas n'avait aucun intérêt à s'opposer. En supposant même que les Portugais restent maîtres de la contrée jusqu'au *Rio de la Plata,* ce qui est fort douteux, ils auront acheté bien cher cette augmentation de territoire par les dépenses qu'ils ont été obligés de faire et par l'appauvrissement de trois de leurs provinces les plus importantes, celles de Saint-Paul, de Rio-Grande et de Sainte-Catherine.

Avant de commencer la guerre, le ministre chargea le marquis d'Alègrete d'envoyer un officier à *Buenos-Ayres,* sous prétexte de réclamer des bâtiments portugais qui avaient été arrêtés dans ce port, mais dans la réalité pour sonder les intentions du gouvernement relativement à Artigas et savoir si la république naissante le défendrait dans le cas où il serait attaqué par les Brésiliens.

Pour arriver à Montévidéo, cet officier fut obligé de passer par le canton où commandait Ortugues et eut avec lui cette conférence dont j'ai déjà raconté les circonstances principales. Ortuguez lui donna des passe-ports et il parvint fort heureusement à Montévidéo, où il demanda au Cabildo

la permission de continuer librement son voyage. Les membres du Cabildo ne voulurent rien décider sans consulter Artigas qui, comme l'on sait, ne résidait jamais dans la ville. Celui-ci réprimanda fortement le Cabildo pour avoir reçu un étranger qui, disait-il, ne pouvait être qu'un espion, et donne ordre de renvoyer l'officier dans l'espace de vingt-quatre heures, en le faisant retourner par le chemin qu'il avait suivi.

Le traitement qu'on avait fait à cet officier et la protection qu'Artigas accordait aux nègres qui fuyaient de la capitainerie, furent les raisons qu'on allégua pour commencer la guerre.

On a dit à Rio-de-Janeiro que le parti d'Artigas avait fait le premier des incursions sur le territoire portugais et enlevé des bestiaux, mais il n'en est pas ainsi.

Un prêtre espagnol, très véridique, qui a été obligé de quitter l'Entre-Rios, où il était curé, et de se réfugier à Porto-Alègre à cause de son royalisme, m'a au contraire assuré que, même avant les premières hostilités, les estanceiros Portugais s'étaient souvent jetés sur les terres des Espagnols et avaient emmené un grand nombre de bêtes à cornes.

Quant à la barbarie que certains Portugais reprochent au parti d'Artigas, il paraît, de l'aveu des officiers les plus recommandables, qu'elle a été entièrement réciproque.

Les habitudes carnassières des habitants de cette capitainerie les rendent cruels et sanguinaires. A l'affaire de Taquarembò, ils ont massacré sans pitié des femmes et des enfants, et ils auraient tué tous les prisonniers si les officiers ne s'y fussent opposés.

En général, les Portugais et leur gouvernement ont beaucoup trop oublié que, dans cette guerre, le parti d'Artigas avait des droits égaux aux leurs. Ils ont affecté de traiter leurs ennemis comme des rebelles.

Cependant la conduite politique des Espagnols n'avait rien de commun avec le Portugal, qui a toujours agi pour son propre compte et jamais comme alliée du roi d'Espagne. Les Portugais devaient donc faire la guerre à leurs voisins comme une nation civilisée la fait à une autre nation; ce n'était point à eux qu'il appartenait de juger de la légitimité

du pouvoir des officiers d'Artigas. Ceux-ci devaient, par conséquent, être traités avec les égards dus au grade dont ils se trouvaient revêtus ; on n'avait aucun droit de leur mettre des menottes ainsi qu'on l'a fait quelquefois, et l'on ne devait point faire porter de fer aux soldats prisonniers comme à la plupart des Indiens que l'on a pris dans différentes affaires (1).

Les habitants de cette capitainerie sont originaires des Açores, comme ceux de Sainte-Catherine; cependant les uns et les autres se ressemblent peu : les premiers sont grands, les autres sont petits, ceux-là ont généralement de l'embonpoint, les autres sont maigres. Les habitants de Sainte-Catherine ont le teint jaunâtre, ceux de Rio-Grande do Sul sont très blancs; ils ont des couleurs et beaucoup plus d'aisance dans les manières. Cette différence tient évidemment à celle du régime et des habitudes.

Les habitants de Sainte-Catherine sont presque toujours sur l'eau ; ils pêchent ou travaillent la terre. Ceux de cette capitainerie sont continuellement à cheval ; ils se livrent à des exercices violents et respirent l'air pur du pays le plus sain de la terre. Les premiers ne vivent que de poissons et de farine de manioc, les autres mangent de la viande et souvent du pain.

Si, à une distance aussi petite, cette différence de mœurs et de nourriture en a pu produire d'aussi grandes dans la complexion entre des hommes sortis il y a si peu de temps du même pays, faut-il s'étonner que d'un changement total de climat et de nourriture il ait pu résulter des différences assez sensibles pour constituer les races. Il n'est personne qui n'ait observé que les nègres créoles sont beaucoup moins éloignés de la nôtre que ceux de la côte d'Afrique. On pourrait attribuer à l'éducation la supériorité que ceux-ci montrent sous le rapport de l'intelligence ; mais en même temps ils sont communément d'un noir moins foncé; leur tête est moins arrondie, leurs lèvres sont moins grosses, leur

(1) Comme je l'ai dit dans d'autres articles, Artigas n'était qu'un chef de brigands, et il est à croire que les hostilités furent commencées en même temps par ses soldats et par les Portugais.

nez moins épaté; enfin, il n'est personne qui, étant un peu exercé, ne distingue facilement un nègre créole d'avec un africain.

J'ai attribué aux Indiens, qui ont été faits prisonniers sur Artigas, une tête et un nez allongés. Ces traits n'existent pas chez tous, et dans ceux où ils se rencontrent, ils indiquent un mélange avec les Espagnols.

Porto-Alègre, 21 juillet. — Porto-Alègre, chef-lieu de la capitainerie de Rio-Grande do Sul, résidence du général et de l'ouvidor, est située dans la position la plus riante sur une presqu'île formée par une colline qui s'avance du nord au sud-ouest, dans le lac *dos Patos*. Ce lac, qui a 60 lieues de longueur, porte aussi à son origine les noms de *Lagoâ de Viamão* ou de Porto-Alègre. Il s'étend d'abord directement du nord au sud; ses eaux ont un courant sensible; elles sont ordinairement douces dans une étendue de 30 lieues. Le lac doit son origine à quatre rivières navigables, qui réunissent leurs eaux en face de Porto-Alègre, et qui, divisées à leur embouchure en un grand nombre de branches, forment un labyrinthe d'îles; trois de ces rivivières, le *Gravatahy*, qui en est la plus orientale, le *Rio dos Sinos* et le *Rio Cahy*, viennent du nord, prennent leur source dans la Serra-Geral et n'ont qu'un cours de peu d'étendue. La quatrième rivière, qui porte le nom de *Jacuhy* ou *Guaiba* (1), est beaucoup plus considérable que les autres; elle vient de l'ouest et reçoit dans son cours un grand nombre d'autres rivières.

La ville de Porto-Alègre s'élève en amphithéâtre sur l'un des côtés de la colline dont j'ai parlé, celui qui regarde le nord-ouest. Elle se compose de trois longues rues principales, qui commencent un peu en deçà de la presqu'île, du côté de la terre ferme, s'étendent dans toute sa longueur, parallèlement au lac, et sont traversées par d'autres rues beaucoup plus courtes, tracées sur le penchant de la colline. Plusieurs de ces rues transversales sont pavées, les autres ne le sont qu'en partie, mais toutes le sont fort mal. Dans la rue dite rue *da Praia*, qui est la plus voisine du

(1) Il porte ce dernier nom vers son embouchure.

lac, règne presque partout, devant chaque rangée de maisons, un trottoir formé par de larges pierres plates et devant lequel sont placées de distance en distance des bornes étroites et assez hautes.

Les maisons de Porto-Alègre sont couvertes en tuiles blanchies sur le devant, construites en briques sur des fondements en pierres, et bien entretenues; la plupart ont des croisées à carreaux; elles sont en général plus grandes que celles des autres villes de l'intérieur du Brésil et un assez grand nombre d'entre elles a un étage au-dessus du rez-de-chaussée, quelques-unes même en ont deux.

La rue da Praia, qui est la seule marchande, est extrêmement vivante; on y rencontre un grand nombre de gens à pied et à cheval, des mariniers et beaucoup de nègres portant des fardeaux. Elle est bordée de boutiques très bien garnies, de vendas qui ne le sont pas moins bien, et d'ateliers de divers ouvriers. A peu près à égale distance des deux extrémités de cette rue est une grande calle qui s'avance dans le lac et à laquelle on arrive par un large pont en bois, long de cent pas, acccompagné de garde-fous et soutenu par des piliers en pierre. Les marchandises que l'on décharge sont reçues à l'extrémité de ce pont, sous un hangar élevé, de vingt-trois pas de large, sur trente de long, soutenu par huit piliers en pierre, contre lesquels en sont d'autres en bois. La vue de cette calle serait d'un très joli effet pour la ville, mais on l'a masquée en construisant, absolument à l'entrée du pont, un bâtiment fort lourd et fort vilain, qui a quarante pas de longueur et qui est destiné à servir de douane.

Une des trois grandes rues, appelée rue *da Igreja*, s'étend sur la crête de la colline. C'est là que sont situés les trois principaux édifices de la ville : le Palais, l'Église paroissiale et l'Hôtel de la Junte. Ils sont bâtis l'un auprès de l'autre, sur la même ligne, regardant le nord-ouest, et en face, de l'autre côté de la rue, on a seulement élevé un mur d'appui pour ne pas les priver d'une des vues les plus délicieuses qui existent. Au-dessous de ce mur, sur le penchant de la colline, est une place malheureusement irrégulière, dont les terres sont soutenues par des pierres qui s'élèvent à peine au-dessus du sol et forment des compartiments disposés en losanges.

Au delà de la rue da Igreja, du palais, des édifices voisins de cette place et des maisons qui s'élèvent plus bas, on découvre le lac qui peut avoir la même largeur que la Loire à Orléans, et est borné par des îles basses couvertes de bois peu élevés ; entre elles, on voit serpenter les branches des quatre rivières dont j'ai parlé plus haut, mais il est impossible de déterminer, d'une manière bien exacte, à laquelle chacune de ses branches appartient, parce qu'avant d'arriver au lac elles se croisent et se confondent. Les eaux qu'on aperçoit dans la direction du *Gravatahy*, à l'extrémité la plus orientale du lac, y arrivent en décrivant une large courbe et se présentent comme une belle rivière distincte des eaux voisines : un peu plus vers le nord, d'autres eaux offrent un large bassin compris entre deux bandes de terre qui, toutes deux, se courbent en demi-cercle et ne laissent à leur extrémité qu'une ouverture assez étroite. Quelques portions de rivières se montrent derrière les îles, et, de ce mélange d'eau et de terre, il résulte la plus agréable variété. J'ajouterai, pour terminer ce tableau, que l'horizon est borné par les sommets de la Serra geral, qui prend sa direction de l'est vers le nord et se perd dans le lointain.

Pour jouir d'une vue d'un caractère différent, mais qui a aussi ses beautés, il suffit, lorsqu'on est au sommet de la ville dans la rue da Igreja, de se tourner du côté opposé à celui que je viens de décrire.

La partie du lac qui baigne la presqu'île du côté du sud-est forme un anse fort vaste et semi-elliptique, dont les eaux offrent une surface ordinairement tranquille. Une vallée, large et peu profonde, aboutit à la partie la plus enfoncée de l'anse ; sur les bords on a planté récemment, par les ordres du comte de Figueira, une allée fort large de figuiers sauvages qui, avec le temps, formera une très belle promenade. Au delà, le terrain est couvert d'arbres et principalement d'arbrisseaux ; on voit ça et là des maisons de campagne ; plus loin, enfin, s'étendent de vastes pelouses parsemées de buissons et de groupes d'arbres et des rangées d'arbrisseaux touffus qui dessinent les contours irréguliers d'un grand nombre d'enclos. Le lac fuit obliquement vers le sud, bordé de collines peu élevées ; à l'horizon il se confond

avec les nuages, et dans le lointain on aperçoit un rocher blanchâtre qui s'élève du milieu de ses eaux. Le paysage que l'on a sous les yeux, lorsqu'on se tourne du côté du nord-Ouest, est plus riant et plus animé; celui-ci a quelque chose de calme qui invite à la rêverie.

Les édifices bâtis au sommet de la colline n'offrent d'ailleurs d'autre beauté que celle de leur situation; on peut dire même qu'ils ne sont nullement en rapport avec la grandeur de la ville et les richesses de la capitainerie.

Le palais du gouverneur n'est qu'une maison fort ordinaire, à un étage et neuf croisées de face. L'intérieur, mal distribué, n'offre pas une pièce où l'on puisse recevoir une société aussi nombreuse que celle qu'on réunirait facilement à Porto-Alègre. L'hôtel de la Junte est beaucoup plus mesquin encore; il n'a que le rez-de-chaussée. L'église paroissiale, à laquelle on monte par un perron, a deux tours inégales; elle est claire et assez bien ornée; elle a deux autels, outre ceux qui accompagnent la Capella mór; mais elle est fort petite et j'ai à peine compté quarante pas de la Capella mór jusqu'à la porte.

Les autres édifices publics de Porto-Alègre ont aussi peu d'importance que ceux que je viens de décrire. Outre l'église paroissiale, on y voit deux églises qui ne sont pas encore achevées. Dans l'une, cependant, on célèbre la messe; l'autre n'est pas encore couverte et sa construction a été entièrement interrompue. La *Casa da Camara* n'est qu'une maisonnette qui n'a que le rez-de-chaussée. Un particulier, tant soit peu aisé, ne voudrait pas l'habiter. Ici, la prison ne fait point partie du bâtiment de la Casa da Camara. Il y en a deux qui sont fort petites et situées à l'entrée de la ville. A l'extrémité de la rue da Praia sont deux bâtiments voisins l'un de l'autre, qui servent de magasins pour la marine, de dépôt d'armes, et où l'on a établi, pour les besoins des troupes, des ateliers d'armuriers, de charronnage, de sellerie. J'ai admiré l'ordre, l'arrangement, je pourrais même dire l'élégance, qui règnent dans la salle où sont déposées les armes de réserve. Du côté du lac, où ces bâtiments ont leur façade, chacun présente une espèce de corps de logis allongé qui n'a que le rez-de-chaussée et à l'extrémité duquel est un pavillon à un étage.

Entre les deux bâtiments est un espace assez considérable auquel répond, sur un plan plus élevé, l'église *das Dores*, l'une de celles dont j'ai déjà parlé. En face de l'église, au delà des magasins et par conséquent plus près du lac, on voit une colonne surmontée d'un globe qui indique que la ville est le chef-lieu d'une justice. Devant elle on a fait une double jetée en pierre, qui doit servir de calle pour les deux magasins. Cet ensemble formerait un joli effet si l'église était achevée, si l'on avait nivelé le terrain qui s'étend entre elle et les deux magasins, et si ceux-ci, quoique construits à peu près sur le même modèle, ne présentaient pas des dissemblances choquantes. Hors de la ville, sur un des points les plus élevés de la colline où elle est construite, on a commencé un hôpital dont les proportions sont tellement grandes, qu'il ne sera probablement pas achevé de longtemps; mais sa position a été très heureusement choisie, puisqu'il est parfaitement aéré, assez éloigné de la ville pour qu'on n'ait à craindre aucune contagion, et assez rapproché en même temps pour que les malades soient à portée de tous les genres de secours. Si l'on a choisi le côté du nord-ouest de la presqu'île pour y construire la ville, c'est que les bâtiments ne peuvent mouiller que de ce côté. Cependant, il y a aussi des maisons sur le revers opposé de la colline, mais elles sont éparses ou mal alignées, entremêlées de terrains vagues, pour la plupart petites, mal bâties, et presque toutes habitées par des gens pauvres. Depuis que je suis ici, j'ai compté constamment de 20 à 25 bâtiments dans le port, et l'on m'a assuré qu'il y en avait souvent jusqu'à 50. Il peut y entrer des *sumacas*, des bricks et des trois-mâts.

Situé sur le bord d'un lac qui s'étend jusqu'à la mer, pouvant en même temps communiquer avec l'intérieur par plusieurs rivières navigables, qui ont leur embouchure devant son port, Porto-Alègre devait nécessairement devenir en peu de temps riche et florissant. Cette ville ne date que de 50 ans environ; déjà on y compte dix à douze mille âmes, et quelqu'un, qui est venu s'y établir il y a dix-sept ans, m'a dit que dans cet espace de temps elle avait augmenté des deux tiers. Elle peut être considérée comme l'entrepôt principal de la capitainerie, celui surtout des pays

situés au nord-ouest. Les négociants tirent presque toutes leurs marchandises de Rio-de-Janeiro et les distribuent dans les environs; en retour, ils expédient principalement des cuirs, du blé et de la viande sèche; c'est aussi de Porto-Alègre que sortent tous les *endaubages* qui s'expédient de la province. L'augmentation rapide de population a dû nécessairement rendre ici le terrain beaucoup plus précieux que dans les villes de l'intérieur; aussi y a-t-il ici très peu de jardins, beaucoup de maisons sont même sans cour et il résulte de là un inconvénient très grave, c'est que l'on jette toutes sortes d'immondices dans les rues et elles sont d'une malpropreté extrême. Les carrefours, les terrains vagues et surtout les bords du lac sont encombrés d'ordures; les habitants ne boivent que de l'eau du lac, et l'on voit sans cesse des nègres remplir leurs cruches au lieu même où d'autres viennent de nettoyer les vases les plus dégoûtants.

J'ai déjà dit que la population de Porto-Alègre se composait principalement de blancs, que les hommes étaient en général grands, bien faits, qu'ils avaient un beau teint; j'ai ajouté que les femmes étaient très blanches, qu'elles avaient des couleurs et que plusieurs d'entre elles étaient fort jolies, qu'elles ne se cachaient point, qu'elles causaient avec les hommes, qu'elles avaient des manières polies et un ton décent. Il n'y a sans doute pas ici autant de société que dans nos villes d'Europe, mais il y en a plus que dans toutes celles du Brésil. On se réunit dans plusieurs maisons pour faire de la musique et quelques femmes jouent agréablement de la guitare et du piano, instrument inconnu dans l'intérieur à cause de l'impossibité du transport. C'est dans la rue de la Praia, près de la calle, que se tient le marché; on y vend des oranges, des *mandubis,* de la viande sèche, du pain, des fagots de bois et des légumes, principalement des choux. Comme à Rio-de-Janeiro, ce sont des négresses qui débitent ces marchandises; plusieurs sont simplement accroupies par terre, d'autres se tiennent sous des baraques disposées sans ordre. On voit aussi, à Porto-Alègre, des nègres qui colportent des étoffes dans les rues. Un fruit qu'on y vend beaucoup aussi dans ce moment est celui de l'araucaria, qu'on appelle *pinhão,* nom que l'on donne en

Europe aux semences de pins pignons. On le sert bouilli ou légèrement rôti, avec le thé ou entre les repas, et l'on en envoie des présents à ses amis.

Porto-Alègre, 26 juillet. — Il paraît que le Comte partira demain pour Rio-Grande et je dois l'accompagner. Je n'emmènerai avec moi que Jose Mariano; Firmiano et *Laruotte* (1) s'embarqueront sur le lac avec mes effets. Quant au nègre Manoel, que je payais depuis Curitibà, sans qu'il me fût d'aucune utilité et dont j'endurais avec tant de patience les susceptibilités excessives, il m'a quitté au moment où il pouvait me rendre quelque service, puisqu'il devait conduire dans ce voyage deux mulets chargés de malles. La seule raison qu'il m'ait donnée est qu'il voulait retourner dans son pays. Je réduis donc mon bagage à deux malles qui seront portées par un des mulets du comte, conduit par le domestique de son aide-de-camp. Ce voyage me contrarie plus que je ne puis l'exprimer. Nous devons aller extrêmement vite ; nous arriverons tard, nous partirons de bonne heure; je ne jouirai d'aucune liberté; je ne pourrai absolument rien faire; j'aurai à peine le temps d'écrire ce journal. N'emmenant avec moi que Jose Mariano, dont le service est nul, je me trouverai à la merci de tout le monde et ne saurai ce que deviendront mes effets. D'un autre côté, il faut que je laisse ici presque tout mon bagage avec Laruotte et Firmiano, qui sont également dépourvus d'expérience. Je ne sais quand ils pourront s'embarquer, et il est très possible que je reste à Rio-Grande fort longtemps avant qu'ils arrivent, dépourvu de tout et ne sachant que devenir.

Porto-Alègre, 27 juillet. — Nous ne sommes point partis aujourd'hui comme nous le devions, parce qu'il a plu toute la journée; le temps se passe, je ne fais rien et ce voyage se prolonge beaucoup plus que je n'aurais voulu.

(1) Domestique français.

CHAPITRE III

Capella do Viamão. — Population de la capitainerie. — *Boa vista.* — Administration des villages (*povos*) des missions. — Palmarès. — Nègres esclaves. — *Estancia dos Barros.* — Les capitaines généraux. — *Estancia de S. Simão.* — *Bujuru.* — *Mostardas.* — Bestiaux, moutons. — *Freguezia do Estreito.* — *Rio Grande-do-Sul.* — Réception du Comte de Figueira. — Exportations, sables. — Le lac *dos Pathos.* — Gains excessifs du fermier général. — Bal chez le *Sargente mor Matheus da Cunha-telles.* — Position de *Rio grande.* — Mauvaise éducation des jeunes filles. — Négociants presque tous européens. — Maladies. — Village *do Norte.*

Capella do Viamao, 28 juillet. — Il a plu et tonné toute la nuit et il pleuvait encore ce matin, lorsque j'ai reçu une lettre de M. *Lemos*, l'aide-de-camp du général, où il m'annonçait que celui-ci voulait partir dans l'après-dîner et m'invitait à déjeûner. Je me suis donc rendu au palais avec tous mes effets, assez mécontent d'être obligé d'affronter le mauvais temps et les mauvais chemins. J'ai trouvé le comte déjeunant et il m'a dit qu'il s'était décidé à partir parce que les pluies empêchent les habitants de Porto-Alègre de l'accompagner et que par un beau temps la moitié de la ville se serait crue obligée de le suivre jusqu'à *Viamão*. Lorsque je suis descendu, j'ai trouvé à la porte du palais Jose Mariano, qui m'a annoncé avec beaucoup d'humeur qu'aucun des domestiques du comte ne voulait s'occuper de mes effets. Je suis retourné chez moi fort triste et maudissant la faiblesse que j'ai eue de ne pas rejeter l'offre que m'a faite le comte de voyager avec lui. Au bout d'une couple d'heures, celui-ci m'a fait appeler par un soldat, et je suis promptement retourné au palais. Mes effets étaient déjà partis. Le comte m'a fait donner un cheval, il a envoyé sa voiture en

avant et nous nous sommes mis en route accompagnés d'une vingtaine d'officiers, dont les uns nous ont suivis pendant une lieue, les autres pendant deux lieues, et dont une demi-douzaine est venue jusqu'ici. Le comte allait quelques pas en avant; ceux qui l'accompagnaient marchaient derrière lui en silence, en parlant à mi-voix. Le comte est gai, sans morgue, sans hauteur; il met ceux qui vivent avec lui à leur aise; mais l'autorité absolue dont il est revêtu inspire tant de respect, que tout le monde se tient à une distance très grande de lui et qu'on ne lui parle qu'avec l'air de l'humilité la plus profonde.

Il a toujours plu depuis Porto-Alègre jusqu'ici. La nuit nous a surpris dans le chemin; il faisait extrêmement glisssant, cependant nous sommes arrivés sans accident.

Le Comte, qui est bon et ne veut être à charge à personne, n'avait pas donné avis de son arrivée. Il s'est installé dans une maison dont le propriétaire est absent et nous nous sommes bientôt mis à table. Une partie des mulets est arrivée après nous, mais les conducteurs nous ont annoncé qu'il y en avait d'autres qui n'avaient pas pu aller plus, loin et du nombre était celui qui portait mes malles; il a fallu envoyer d'autres mulets pour remplacer les premiers et mes effets sont arrivés tout mouillés. Ce n'est sans doute pas le dernier accident qui leur arrivera. Tout ce que je désire, c'est de sauver ce journal et le livre de botanique; je fais le sacrifice de tout le reste. La voiture du comte est arrivée plus tard encore que les effets, et les domestiques nous ont dit que les chevaux avaient eu beaucoup de peine à venir.

Dans cette capitainerie, tout le monde a un grand nombre de chevaux; mais on n'en prend pas le moindre soin; on n'a point de maïs à leur donner, et dans cette saison, où les pâturages sont très mauvais, ces animaux deviennent maigres et s'affaiblissent. Pour le moindre voyage, il faut donc nécessairement s'embarrasser d'un grand nombre de chevaux de rechange, ou bien, quand on passe par une estancia, on y laisse son cheval et l'on en prend un autre. On fait peu de cas des chevaux, on ne s'y

attache point et les estanceiros ne connaissent guère ceux qui leur appartiennent qu'à la marque.

J'avais déjà traversé le pays que j'ai parcouru aujourd'hui; il est, comme je l'ai dit, ondulé et présente des pâturages entièrement ras, parsemés de petits bouquets de bois. Sur les éminences, on voit de loin en loin de petites maisons et dans leur voisinage des champs défendus des bestiaux par des fossés profonds, de l'autre côté desquels est une haie de cactus. Tous ces jours derniers, on voyait à Porto-Alègre la fumée des pâturages auxquels on avait mis le feu de l'autre côté du lac. C'est dans cette saison que cette opération se fait tous les ans.

Les oliviers réussissent fort bien dans les environs de Porto-Alègre et j'y ai mangé des olives délicieuses; ce n'est cependant encore qu'un objet de curiosité; mais lorsque la population augmentera et que les terres seront plus divisées, la culture de l'olivier pourra devenir pour ce pays une nouvelle source de richesse. Le défaut de bras s'oppose actuellement à ce que les Brésiliens profitent de toutes les ressources qu'offre le pays, mais il est bon qu'ils les connaissent pour qu'ils puissent en profiter quand le moment sera venu.

D'après les états qui m'ont été communiqués par M. Jose Féliciano *Fernando Pinheiro,* qui est juge de la douane et s'occupe dans ce moment de la publication d'une *Histoire de la Capitainerie*, sa population s'élève à 32,000 blancs, 5,399 hommes de couleur libres, 20,611 hommes de couleur esclaves, et 8,655 Indiens. Dans les missions en particulier on compte 6,395 indiens et 824 blancs (1). Tout ceci s'accorde avec ce qui m'a été dit par d'autres personnes.

Boa-Vista, 29 juillet 1820, 6 l. — Le temps était encore couvert aujourd'hui, cependant il n'a pas plu. J'ai fait la première moitié du chemin en voiture avec le Comte, et le reste à cheval. Tant que nous avons été en voiture, je lisais au comte des articles de la *Biographie des hommes vivants*; venaient ensuite les commentaires, les anecdotes, et c'est

(1) D'après les rapports des administrateurs, la population des missions ne s'élève pas au delà de 3,000 guaranis portugais. (*Note de l'auteur.*)

ainsi que le temps s'est passé. J'aurai peu de choses à ajouter à ce que j'ai déjà écrit sur ce pays. Les pâturages continuent à être grisâtres et desséchés; on n'y voit toujours aucune fleur. J'avais oublié de dire qu'à environ trois quarts de lieue de Boa-Vista le chemin traverse un petit lac qu'on appelle *Lagoa da Estiva*; dans le voisinage sont des marais immenses.

Le comte m'a dit que les villages des Missions *(povos)* étaient administrés de la manière suivante : Les hommes et les femmes travaillent pour la communauté; on emmagasine les produits, on distribue à chaque famille ce dont elle a besoin pour sa consommation, on vend le reste et on emploie le produit à acheter des instruments de fer et des vêtements dont on fait la répartition. L'administration de la communauté est confiée à un *cabildo*, composé d'Indiens et dirigé par un Portugais. Ce mode de gouvernement est exactement celui qui avait été adopté par les jésuites, mais les intérêts de ces pères étaient ceux des Indiens. Les administrateurs, au contraire, qui sont toujours des gens de rien, sans honneur et sans probité, ne songent qu'à s'enrichir aux dépens de ces malheureux. Aucun homme recommandable ne se présente pour remplir cette place, parce que les émoluments en sont peu considérables et qu'elle ne procure aucune considération.

Boa-Vista, 30 juillet. — Nous avons passé ici la journée. J'ai fait une très longue promenade, mais elle ne m'a presque rien procuré. Les campos sont desséchés et il est extrêmement rare qu'on y aperçoive quelque fleur. Les environs de Boa-Vista présentent une immense plaine et quelques côteaux (*lombas*). Le terrain offre des pâturages au milieu desquels on voit de petits bouquets de bois, dont les arbres sont entièrement des *Tillandsia*, l'*usneoides* et une autre espèce. Les endroits bas sont actuellement couverts d'eau. Les plantes qui dominent dans ces marais sont un grand *Eryngium*, dont les feuilles piquantes ressemblent parfaitement à celles des *Bromé-liées*, et un *Eriocaulon* à larges feuilles.

M'étant égaré, je me suis dirigé vers une maison que

j'apercevais dans le lointain; j'y ai trouvé une femme qui travaillait accroupie sur une petite estrade. Elle m'a reçu assez poliment, mais sans se déranger, et m'a donné un nègre pour m'indiquer le chemin. A peine avons-nous été seuls, que cet homme m'a témoigné un étonnement de ce que j'étais à pied. Dans ce pays, les gens les plus pauvres, les esclaves eux-mêmes ne font pas un pas sans être à cheval.

On trouve une foule de plantes européennes dans les rues de Porto-Alègre, les environs de la ville et même ici autour de l'habitation; elles n'ont point actuellement de fleurs; cependant j'ai cru reconnaître avec certitude le *Conium maculatum,* le *Rumex pulcher,* l'*Urtica-dioica,* le *Guarium Robertianum,* un *Linum,* l'*Alsine media.*

Palmares, 31 juillet, 6 l. — Pendant toute la journée nous avons trouvé une plaine immense, couverte de pâturages, où sont parsemés de loin en loin quelques petits bouquets de bois. Excepté les deux *Oxalis,* n° 1811 et n° 1814 *bis,* je n'y ai vu absolument aucune fleur. Jusqu'à l'estancia où nous avons fait halte, je ne me rappelle pas avoir aperçu d'autre maison que celle de *Capivary.* Elle tire son nom d'une rivière qui coule auprès et se jette dans le *Lagoa dos pathos.* Ce cours d'eau est navigable depuis la maison dont j'ai parlé et par conséquent il est fort utile aux cultivateurs qui habitent près de ses bords. C'est par cette rivière que le propriétaire de Boa-Vista reçoit de Porto-Alègre les objets dont il a besoin et c'est par elle qu'il compte envoyer à cette ville ses cuirs tannés. Il y avait autrefois un pont sur le Capivary, auprès de la maison du même nom, mais il est presque entièrement tombé.

Dans le voisinage de l'estancia de Palmarès, les pâturages sont extrêmement ras, ce qui a toujours lieu près des habitations, parce que c'est là principalement que paissent les bestiaux. Les bâtiments de cette estancia se composent de quelques chaumières éparses et de la maison du maître, qui est couverte en tuiles, mais petite et à un seul étage. L'intérieur est presque sans meubles et n'offre aucune commodité.

Le maître de la maison nous disait cependant qu'il possédait 10 à 12 mille bêtes à cornes, ce qui forme un capital d'environ 250 mille fr. et suppose en même temps des esclaves et un grand nombre de chevaux. Il paraît en général que cette capitainerie est extrêmement riche, mais on ne trouve ni dans l'ameublement des maisons, ni dans la manière de vivre des habitants, rien qui annonce cette richesse. La plupart des estanceiros disent que, sans diminuer le nombre de son troupeau, un propriétaire peut vendre tous les ans la cinquième partie du nombre des bêtes à cornes qui forment son fond. Quelques autres estanceiros prétendent qu'on peut aller jusqu'au quart et même jusqu'au tiers. Je crois que la différence des localités doit en apporter beaucoup dans la multiplication et par conséquent dans la quantité des bestiaux que l'on peut vendre annuellement. Les vaches commencent à mettre bas à trois ans.

Comme je l'ai dit, les habitants de Rio-de-Janeiro qui sont mécontents de leurs nègres les vendent pour cette capitainerie, et quand on veut effrayer un nègre, on lui dit qu'on l'enverra à Rio-Grande. Cependant, il n'y a peut-être pas au Brésil de pays où les esclaves soient plus heureux que dans cette capitainerie. Les maîtres travaillent ainsi que les esclaves, se tiennent moins éloignés d'eux et leur témoignent moins de mépris. L'esclave mange de la viande à discrétion ; il n'est pas vêtu plus mal qu'ailleurs; il ne va jamais à pied ; sa principale occupation consiste à galoper dans les campos, ce qui est un exercice plus sain que fatigant; enfin, il fait sentir sans cesse aux animaux qui l'entourent une supériorité qui le console de la bassesse de sa condition et le relève un peu à ses propres yeux.

Estancia dos Barros, 1er août, 5 l. — Continuation de la même plaine, pas le moindre mouvement de terrain, très peu de bouquets de bois. Dans le voisinage de Palmarès, des butiàs nombreux, épars ça et là dans les pâturages, et qui tous ont environ 10 à 12 p. Partout le terrain est sablonneux. Nous n'avons vu qu'une maison entre Palmarès et l'estancia où nous avons fait halte. Celle-ci est moins riche en troupeaux que celle de Pal-

marès et la maison est encore plus dégarnie. Depuis Palmarès, nous voyageons sur la langue de terre qui s'étend entre le lac et la mer. Ici, cette presqu'île n'a, m'a-t-on dit, que trois lieues de large.

Les capitaines généraux représentent le roi dans leurs capitaineries et sont investis des pouvoirs les plus étendus. Leur autorité est tout à la fois militaire, administrative et judiciaire, et il n'y a aucun grade au-dessus du leur. Cependant ce grade n'est que temporaire et lorsqu'ils quittent leurs capitaineries, ils reprennent celui qu'ils avaient avant. — Le comte de Figueira m'a dit avoir défendu au curé de Porto-Alègre d'enterrer dans son église. — Il y a à Porto-Alègre trois manufactures de poterie qui ont quelque importance. Ces poteries sont bien faites et la plupart coloriées en rouge, comme celles de Sainte-Catherine, mais elles sont beaucoup moins fines. Elles sont faites avec une argile noire qu'on tire des terrains marécageux voisins de la ville, et qui devient jaunâtre en cuisant.

Quand j'ai quitté Porto-Alègre, la violette et plusieurs espèces de narcisses fleurissaient dans les jardins; j'y ai vu quelques autres fleurs, mais en petite quantité, et l'on peut dire qu'elles avaient paru hors de saison. Cependant, en général, il y a ici beaucoup moins de régularité qu'en France dans la succession des plantes d'ornement, ce qui tient à ce que l'année ne se partage pas aussi régulièrement entre le froid et le chaud. Pendant que j'étais à Porto-Alègre, nous avons éprouvé des chaleurs assez fortes et immédiatement après un froid très vif. Les fruits sont mûrs en décembre, janvier et février; ils se succèdent à peu près dans le même ordre qu'en Europe, cependant leur maturité se presse davantage et il arrive qu'on mange en même temps des fruits qui, en France, ne paraissent jamais dans le même mois.

Estancia de S. Simão, 2 août, 10 l. — Continuation de la même plaine, presque aucun arbre dans les pâturages, pas le moindre mouvement de terrain. A cinq lieues de l'estancia de Barros, nous avons trouvé une chaumière. Le terrain est partout fort sablonneux, mais il l'est encore bien davantage autour de cette maison. Les pâturages sont encore

plus desséchés que les jours précédents. Pendant huit mois, il n'est tombé aucune pluie et les bestiaux ont beaucoup souffert. Depuis Boa-Vista nous n'avons pas rencontré un seul voyageur; ceux qui se rendent de Porto-Alègre à Rio-Grande ont coutume de s'embarquer sur le lac, ce qui fait que cette route est peu fréquentée.

A une lieue d'ici, nous avons laissé sur la droite l'*Estancia dos Povos*, qui a douze lieues. Elle appartenait au roi, mais il en a fait présent à l'intendant de la police, *Paulo Fernandez*. Le roi ne connaissait certainement pas la valeur de l'objet qu'il donnait, ni probablement Paulo Fernandez celle du présent qu'il a reçu. Nous sommes arrivés à la nuit au lieu où nous avons fait halte. Quoique le comte ne fasse prévenir personne de son arrivée, pour ne point incommoder les cultivateurs, on devine les endroits où il doit s'arrêter, et nous trouvons les maisons préparées pour le recevoir.

Dans cette capitainerie, on cultive beaucoup le manioc; cette plante produit au bout de deux ans; elle perd ses feuilles en hiver et à l'entrée de cette saison on a soin d'en couper les rameaux. On ne la cultive point sur la presqu'île qui s'étend entre le lac dos Pathos et la mer. Ici le ricin perd ses feuilles. Dans le quintal de toutes les estancias où nous passons, je vois un grand nombre de sureaux; ils se couvrent dans ce moment de feuilles nouvelles. On en forme des enclos à cause de la promptitude avec laquelle ils végètent.

Bujuru, 3 et 4 août, 20 l. — *Jose Marcellino,* gouverneur de cette capitainerie, avait fait venir des Indiens du village des Missions (*povos*), pour les établir près de Porto-Alègre, à l'*Aldea dos Anjos*, où l'on devait instruire la jeunesse des deux sexes. Afin de subvenir aux frais de cet établissement, il créa l'estancia dos Povos. Comme je l'ai dit, cette estancia a été donnée depuis par le roi à *Paulo Fernandez,* l'intendant de la police. On y compte 12,000 bêtes à cornes et cependant le titre de la dotation porte qu'elle n'est que le commencement des récompenses que le roi destine à l'intendant. Depuis San Simão jusqu'ici, nous avons continué

à traverser un terrain parfaitement plat et sablonneux, couvert de pâturages assez maigres.

A cinq lieues de San Simão se trouve le village de *Mostardas,* chef-lieu d'une paroisse qui s'étend sur l'isthme dans une longueur de 25 lieues et comprend 1,500 habitants au-dessus de deux ans. Le village est bâti au milieu des sables et se compose d'environ quarante maisons, qui forment une rue fort large et très courte à l'extrémité de laquelle est l'église, située à une égale distance des deux rangs de maisons. Parmi celles-ci il y en a quelques-unes qui sont couvertes en tuiles, mais la plupart ne sont que de pauvres chaumières. En face de *Mostardas,* du côté de l'ouest, est un lac qui porte le même nom que le village. Il est très poissonneux, mais comme on n'y trouve que des poissons d'eau douce, qui sont remplis d'arêtes, tels que le *trahira,* les habitants du pays, accoutumés à manger de la viande, les dédaignent.

Le propriétaire de Palmarès avait été au devant du général et ne nous a quittés qu'avant-hier matin. Le commandant du district, chez lequel nous avons couché hier au soir, est aussi venu au-devant de nous jusqu'à l'estancia de San Simão. Le curé de Mostardas n'a pas été à notre rencontre à plus d'un quart de lieue, mais il avait préparé un excellent dîner. Il nous a fait voir son église dont la capella mòr, nouvellement construite, est assez jolie. La nef est beaucoup plus ancienne et tombe en ruine, mais on pense à la rebâtir.

On ne plante point de manioc sur la paroisse de Mostardas, mais en revanche on y cultive du froment et du seigle. Les bestiaux y sont généralement petits, mais leur chair est d'un très bon goût. Ce sont les moutons qui font la principale ressource du pays. Chaque estanceiro possède un troupeau qui se compose souvent de plusieurs milliers de bêtes, et avec leur laine les femmes font au métier des ponchos très grossiers qui se vendent dans le pays 6 pat. et qu'on envoie à Porto-Alègre, Rio-Grande et d'autres parties de la capitainerie. Ces ponchos sont blancs avec des raies brunes ou noires et ne sont guère portés que par les nègres et les Indiens.

On prétend dans le pays que les brebis mettent bas deux fois dans l'année, en mai ou juin et ensuite en décembre ou janvier; mais il est à croire, comme me l'a fort bien dit le commandant du district, que celles qui ont mis bas en juin ne sont pas les mêmes qui mettent bas en janvier. Comme on abandonne entièrement les troupeaux à eux-mêmes, on ne peut avoir à cet égard une entière certitude. La laine des moutons et des mères se coupe en octobre, mais on tond en mars celle des agneaux de juin. Les moutons se châtrent à l'âge de six mois par le retranchement total des testicules, ou à un an et plus par la torsion des vaisseaux spermatiques. Comme je l'ai dit plus haut, on n'a absolument aucun soin des troupeaux, on ne les garde point, et la seule précaution que l'on prenne est de les placer dans quelque pâturage abrité, voisin de l'habitation. Il résulte de là qu'on perd un très grand nombre d'agneaux: à peine les brebis ont-elles mis bas, que les *urubus* et les *caracaràs* se jettent sur leurs petits et leur mangent les yeux s'ils ne sont pas courageusement défendus par les mères. Il en périt aussi beaucoup parce qu'ils ne peuvent suivre le reste du troupeau avec lequel ils se trouvent confondus.

Après avoir quitté Mostardas, nous avons eu bientôt à notre gauche un lac qui porte le nom de *Lagoa do Peixe*, mais qu'on n'aperçoit point quand on est sur la route. Ainsi nous cheminions entre deux lacs, celui de *Mostardas* et celui *do Peixe*. Nous avons fait halte à la maison du commandant du district qui porte le nom de *Guaritas* mais je n'ai pu écrire ce journal hier au soir, parce que les mulets de charge se sont égarés et qu'ils ne sont arrivés qu'au milieu de la nuit. Le lac do Peixe se prolonge derrière la maison où nous sommes couchés; il a peu de profondeur et ses eaux sont saumâtres. Comme il est très voisin de la mer, les habitants du pays ont coutume d'ouvrir de temps en temps une saignée qui communique avec l'Océan; le lac se remplit de poissons et l'on en prend sans aucune peine. Dans les environs de *Guaritas*, les terres sont imprégnées de sel et les pâturages communiquent un très bon goût à la chair des bestiaux.

Aujourd'hui le temps a été affreux, mais je n'en ai point souffert, parce que je vais dans la voiture du comte.

Nous avons fait halte chez un capitaine dont la maison est petite, mais commode. Partout il y a peu de meubles, mais je ne puis m'empêcher d'admirer les lits. Les draps sont très fins, garnis de mousseline brodée ; les couvertures, couvre-pieds, sont d'indienne, et celui du comte toujours de damas. Partout on nous sert à manger lorsque nous arrivons; le repas se compose uniquement de viande : ce sont des volailles et de la vache qui paraissent sous différentes formes, rôties, bouillies ou fricassées. Nulle part nous n'avons mangé de légumes, si ce n'est à *Barros* où l'on nous a donné un plat de navets excellents. La viande est succulente et d'un bon goût, mais comme on la mange aussitôt qu'elle vient d'être tuée, elle est toujours d'une dureté extrême.

Partout on nous sert du pain et du vin excellents.

Freguezia do Estreito, 5 août, 6 l. — Le terrain est toujours parfaitement égal et sablonneux. Les pâturages qui le couvrent sont entièrement ras et parsemés, comme ceux des environs de Porto-Alègre, des deux *Oxalis*, n°s 1811 et 1814 *bis*, et de la *Composée* n° 1846. Une lisière de bois maigres et rabougris se prolonge du côté de l'est, parallèlement au chemin. On voit un plus grand nombre de maisons que dans tout le reste de la route.

Tous les cultivateurs se plaignent de la sécheresse qu'il a faite pendant huit mois; les bestiaux ne trouvent dans la campagne qu'une herbe desséchée ; ils sont d'une excessive maigreur et tous les jours on en trouve un grand nombre morts dans les campos.

A quelques lieues d'ici, l'isthme se rétrécit sensiblement. Il n'a plus qu'une demi-lieue de large, et du chemin l'on aperçoit le lac dos Pathos. Nous avons fait halte à un petit village qui porte le nom de *Freguezia do Estreito*, parce qu'il est situé à l'endroit le plus étroit de l'isthme et qu'il est le chef-lieu d'une paroisse. Le curé est venu au-devant du général et lorsque nous approchions l'on a fait partir des pétards. Les premières maisons que nous avons vues sont situées sur le bord de la route et presque enterrées dans le sable.

Quand le général a été descendu de cheval, le curé l'a

conduit à son église, qui n'est pas encore achevée et n'a rien de remarquable. Il nous a ensuite menés à sa maison, et en attendant le dîner, il nous a promenés dans son jardin, où nous avons vu un très beau berceau de vigne et différentes sortes de légumes, de la chicorée, des oignons, de la moutarde, des navets, qui réussissent parfaitement dans ce pays, du céleri, des choux, des brocolis et même des choux-fleurs. Les narcisses, les violettes et les pêchers y sont actuellement en fleurs. Le dîner a été fort bon et se composait de viandes, de poissons et de légumes. A la nuit, il y a eu illumination.

Le village d'Estreito était autrefois situé un peu davantage vers l'est, mais, comme les maisons ont été enterrées par les tourbillons de sable que le vent amène sans cesse des bords de la mer, on les a transportées au lieu où elles sont actuellement et où, sans doute, elles auront bientôt le même sort. Elles sont au nombre de quarante, écartées les unes des autres, petites, et généralement en assez mauvais état. Ces maisons ont un toit en chaume assez élevé et sont rangées autour d'une grande place carrée couverte de gazon. Presque toutes ne sont habitées que les dimanches et les jours de fête. La paroisse d'*Estreito* s'étend depuis celle de *Mostardas* jusqu'à l'extrémité de l'isthme et a 19 lieues de longueur sur une largeur peu considérable, qui est celle de l'isthme même. Les deux tiers de la population sont composés d'esclaves, ce qui ne doit pas étonner, puisque le *Norte*, qui fait partie de la paroisse, est le port de Rio-Grande do Sul.

Rio-Grande do Sul, 6 août, 6 l. — Après la paroisse d'Estreito, l'isthme s'élargit; le terrain est toujours sablonneux et couvert de pâturages très ras. On y voit un grand nombre de bêtes à cornes, mais elles sont d'une excessive maigreur. Les chaumières continuent à être assez communes. A environ une demi-lieue de Norte, le lieutenant général *Marques*, qui commande la partie la plus orientale de la frontière, est venu au-devant du général accompagné des principaux habitants du village. Comme nous n'avons fait qu'y passer, je n'en pourrai pas faire

une description détaillée. Il fait partie, comme je l'ai dit, de la paroisse d'Estreito et son église n'en est qu'une succursale.

Nous avons traversé deux rues larges, bien alignées, dont les maisons, qui se touchent, sont assez jolies et en bon état; plusieurs ont un étage outre le rez-de-chaussée. En marchant dans les rues, on y enfonce jusqu'à la cheville dans un sable très fin amené par les vents. A l'entrée du comte dans le village, on a tiré des pétards, on a sonné les cloches et il s'est rendu à l'église. Le comte y a été reçu par le curé qui nous avait accompagnés depuis Estreito jusque-là. On nous avait préparé un dîner, mais le comte a voulu passer dès le soir même à Rio-Grande-do-Sul. Nous nous sommes embarqués sur une barque conduite par des rameurs vêtus de blanc qui, de temps en temps, criaient : Vive le comte de Figueira, et ce cri était répété par l'équipage des bâtiments qui se trouvaient dans le port. Il était déjà nuit quand nous sommes arrivés à Rio-Grande. Le comte a été reçu à la calle de la ville par les membres de la *Camara*, tous en costume, leur bâton à la main. Autant qu'il m'a été possible d'en juger à la nuit, la calle avait été fort ornée. Vers le milieu du pont qui y conduit, on a dressé un petit arc-de-triomphe, et à l'extrémité de ce même pont on a élevé deux piédestaux immenses surmontés chacun d'une statue. Ces divers ouvrages sont en bois et en toile peinte, et ont été exécutés par un Français.

Le comte a été conduit sous un dais à l'église, qui bientôt s'est remplie de monde, et on l'a fait asseoir sur un fauteuil dans la capella-mòr. Celle-ci était tendue de bandes de damas rouge comme aux plus grands jours de fête, et les gradins du maître-autel étaient chargés d'une immense quantité de flambeaux allumés; on a chanté un *Te Deum* en musique, et lorsqu'il a commencé, on a donné aux principaux assistants, surtout aux officiers, des cierges allumés. Après le *Te Deum*, un prédicateur est monté en chaire et a fait le panégyrique du comte. Il a longtemps parlé de ses nobles aïeux, de ses nobles aïeules; il a répété cent fois que le vainqueur de Taquarembò avait toutes les vertus; il a dit que c'était un original sans copie, que le peuple était con-

tent et satisfait et mille autres flatteries également grossières et mal exprimées. Pendant tout ce temps, le Saint-Sacrement était resté exposé, mais les assistants n'en étaient pas plus respectueux et l'on causait à peu près comme dans une halle.

Après le discours, le prêtre a donné la bénédiction et le comte s'est rendu à la maison du lieutenant général Marques, où nous l'avons suivi. Nous avons été reçus dans un joli salon et bientôt l'on nous a fait passer dans une salle à manger où l'on avait servi un très beau dîner. La table était couverte d'une foule de plats contenant des viandes fricassées et des ragoûts de toute espèce. Un second service, composé de rôti, de salade et de pâtisserie, a succédé au premier; on a retiré les viandes et ajouté de nouvelles pâtisseries aux premières. Ensuite on s'est levé de table et on nous a fait passer dans une autre pièce où nous avons trouvé un dessert magnifique composé de toutes sortes de bonbons et de confitures. Il n'y avait d'autre fruit que des oranges de l'espèce délicieuse, qu'on appelle *embigudas*; elles viennent de Bahia. Après le dessert on a servi le café, puis les liqueurs. Pendant tout le dîner on avait déjà porté beaucoup de santés; on a continué à en porter avec les liqueurs. La séance s'est prolongée fort avant dans la nuit et la plupart des convives étaient plus qu'étourdis quand ils se sont retirés. Je n'ai pu m'empêcher d'admirer la femme du lieutenant général, qui, à l'âge de soixante-quatorze ans, a répondu à toutes les santés, qui a bu plus que tout le monde, mangé de même et qui a conservé tout son jugement et une vivacité de répartie rare chez les jeunes gens. Les Portugais et les Brésiliens, quand ils boivent du vin, le boivent toujours pur, et, dans les grands repas, le cruel usage de porter des santés les excite à en prendre avec excès.

Rio-Grande do Sul, 7 août. — Tout le monde était aujourd'hui triste et fatigué. J'ai été faire une visite à la femme du lieutenant général, qui, seule peut-être de tous les convives du souper d'hier au soir, ne paraît point

s'en ressentir. Outre cette visite, j'en ai fait une au curé de Rio-Grande qui sait le français et n'est pas absolument étranger à l'histoire naturelle. Il a chez lui une nièce qui a aussi du goût pour cette science et qui a appris sans maître à parler notre langue.

Comme il m'est absolument impossible d'avoir tout mon monde et mon bagage dans la maison que nous occupons et qui est encombrée, j'ai prié le curé de me procurer une petite maison où je puisse m'établir quand Laruotte sera arrivé. Je l'ai prié aussi de me découvrir un jeune homme capable d'apprendre à préparer les oiseaux, parce que Jose Marianno est venu me dire qu'il voulait me quitter et s'embarquer pour Rio-de-Janeiro. Il me quitte, dit-il, parce qu'on l'a laissé mourir de faim depuis Porto-Alègre jusqu'ici; il prétend que les domestiques du comte ne l'appelaient jamais pour dîner, et, lorsqu'il venait de la viande pour les soldats, il fallait, pour en avoir sa part, se précipiter dessus comme les urubùs sur un cadavre. Il est absolument possible que tout cela soit vrai, mais je crois que la mauvaise humeur de Jose Marianno vient aussi en grande partie de ce qu'il n'a pu dominer ses compagnons de voyage comme il est habitué à dominer ma petite caravane.

Rio-Grande do Sul, 8 août. — Ce matin Jose Marianno est entré dans ma chambre et m'a demandé mes effets pour les nettoyer. Cette politesse, à laquelle je ne suis point accoutumé, m'a fait pressentir qu'il n'avait plus envie de me quitter. Je lui ai dit que j'avais déjà pris des informations sur une autre personne et qu'ainsi il était nécessaire qu'il me dît décidément quelles étaient ses intentions. Il m'a répondu alors qu'il continuerait à m'accompagner, mais à condition que je l'excuserais auprès de son colonel. Pour se faire valoir, il prétend, en effet, qu'il est soldat du régiment de cavalerie de la capitainerie des Mines. J'ai fait semblant d'avoir oublié que je l'avais pris sur un chemin allant nu pieds et je lui ai promis tout ce qu'il a voulu.

Depuis que nous avons quitté Porto-Alègre, le temps a

toujours été nébuleux, comme en France au mois de décembre, et aujourd'hui il fait un très grand vent. D'après ce que m'ont dit le curé et d'autres personnes, il en règne ici d'impétueux pendant toute l'année; ceux de l'ouest et du sud-ouest sont les plus fréquents durant le temps des froids et ils amènent des tourbillons d'un sable fin qui pénètre jusque dans les meubles les mieux fermés, qui remplit les rues et a déjà englouti un grand nombre de maisons. En été, c'est le vent du nord-est qui domine et il balaie une petite partie des sables qui se sont amoncelés pendant l'hiver. Tous les légumes et arbres fruitiers d'Europe réussissent très bien à quelques lieues de Rio-Grande, mais les vents font souvent tomber les fleurs des arbres et détachent les jeunes fruits.

Rio-Grande do Sul, 9 août. — La ville de Rio-Grande est située à environ une lieue de la barre du *lac dos Pathos*, à l'entrée d'une espèce d'anse ou de canal qui s'étend dans la direction de l'est à l'ouest et est compris entre la terre ferme et une île appelée *Ilha dos Marinheiros* (voyez l'article du 16 août). Du côté de l'ouest, il n'y a entre l'île et la terre ferme qu'un passage étroit, navigable uniquement pour les pirogues. Je me suis promené aujourd'hui sur les terrains qui se trouvent compris à l'est de la ville, entre elle, le lac, le Rio-Grande (1) et le lac da Mangueira. Ils sont très plats, marécageux, un peu baignés par des eaux salées, composés de sable et d'une terre fort noire, et couverts principalement de *graminées* et du *Salicornia*, n° 1829. Cette plante est celle qui se trouve à Rio-de-Janeiro, près la tannerie de Sigueira et qui produit une soude excellente dont S. Lambert fit l'analyse lors de notre arrivée à Rio-de-Janeiro. Elle est ici très abondante et pourrait donner lieu à une nouvelle branche de commerce. Je compte faire part de cette découverte au baron de S. Amaro, qui a le projet d'établir chez lui une fabrique de savon et qui m'a déjà demandé des ren-

(1) Les quatre rivières forment devant Porto-Alegre ce qu'on appelle improprement le lac; mais le déchargeoir qui le continue et s'étend depuis S. Gonçalo jusqu'à la mer porte le nom de *Rio-Grande*. (*Note de l'auteur.*)

seignements sur les lieux où j'ai trouvé le Salicornia. Quant aux graminées qui croissent avec elle, elles ne sont point en fleurs en ce moment, mais je présume qu'elles appartiennent à l'espèce n° 1667.

En suivant les bords du lac, du côté de l'est, on découvre le village appelé *Norte*, qui termine la presqu'île que j'ai parcourue pour venir ici et qui est plus à l'est que Rio-Grande do Sul. Il n'y a point de fontaine ni de source autour de Rio-Grande do Sul, mais on trouve à la profondeur de quelques palmes une eau assez bonne dont les habitants font usage. Quand on creuse un puits, on a soin d'y enfoncer un ou deux poinçons afin d'empêcher le sable de l'encombrer (*Cacimba*). Pour puiser l'eau, les nègres se servent d'une corne de bœuf fixée par le milieu à un long bâton. Le curé de Rio-Grande m'a dit que la valeur des marchandises exportées de la province dans le courant de l'année dernière s'élevait à quatre millions de cruzades ; elles consistent principalement en viandes sèches, cuirs et froment ; on exporte aussi des crins et des cornes de bœufs.

Rio-Grande do Sul, 10 août. — Je voulais aller me promener à pied jusqu'à la mer, mais, étant parti trop tard, je n'ai pu faire cette course. Je n'ai été que jusqu'à la *Mangueira*, espèce d'anse que l'on rencontre à environ un demi-quart de lieue au sud-est de la ville et qui s'étend à peu près de l'est à l'ouest dans l'espace de deux lieues.

On a fait nouvellement, à travers les marais, un chemin très large qui conduit de la ville à la *Mangueira*. Il est bordé de fossés pour l'écoulement des eaux. Ce chemin deviendrait fort agréable si l'on avait soin d'y planter des arbres, et cela serait d'autant plus nécessaire qu'il n'y en a aucun aux environs d'ici et qu'on y est entièrement privé d'ombrage. Du côté de l'est et du sud-est s'étendent, comme je l'ai dit, des marais fangeux.

A l'ouest et au sud-ouest, on n'y voit que des sables d'une finesse extrême qui fatiguent la vue par leur couleur blanchâtre; ils forment des monticules qui s'avancent

jusqu'aux maisons situées sur les derrières de la ville, s'élèvent aussi haut qu'elles et menacent à chaque instant de les engloutir. J'ai vu des nègres qui étaient occupés à déblayer les alentours de la maison de leur maître, et ils m'ont dit qu'ils étaient sans cesse obligés de répéter ce travail. Ces monticules de sable s'étendent en général du sud au nord, direction qui résulte de celle des vents qui les forment; mais ces mêmes vents les font voler par tourbillons, les augmentent, les diminuent, les changent de place, et il ne croît au milieu d'eux que quelques plantes appartenant aux diverses variétés du *Séneçon* blanchâtre et rampant *N° 1853 bis.*

Rio-Grande do Sul, 11 août. — En 1818, la quantité de viande sèche qui sortit de la barre de Rio-Grande pour les pays étrangers, tels que la Havane, les États-Unis, s'éleva à deux cent mille arrobes. On porta à six testons (600 reis) par arrobe l'impôt, qui jusqu'alors n'avait été que de deux testons (200 reis). En 1819, l'exportation ne fut plus que de quarante mille arrobes, et on pense qu'elle sera encore moindre cette année. Les bâtiments qui tirent plus de quatorze palmes ne peuvent passer la barre (1). Il n'y a pas assez de fond devant la ville de Rio-Grande do Sul, pour qu'il puisse y mouiller d'autres bâtiments que des schooners (yachts); ceux qui sont plus considérables mouillent devant le village du *Norte,* qui peut être considéré comme le port de *S. Pedro.* Il est donc très vraisemblable que cette ville, qui n'a véritablement pas de port, qui est située dans le terrain le plus stérile, au milieu des marais et des sables, qui enfin est menacée sans cesse d'être ensevelie par ces derniers, il est vraisemblable, dis-je, que cette ville serait bientôt abandonnée, si l'on n'y avait placé la douane et si l'on n'était obligé d'y transporter toutes les marchandises qui arrivent au Norte.

J'ai décrit le lac dos Pathos comme commençant à Porto-Alègre, mais cela n'est peut-être pas rigoureusement exact. Les eaux qui coulent devant cette ville appartiennent en

(1) V. Joze Feliciano, qui dit dix-huit à vingt-deux. (*Note de l'auteur.*)

très grande partie au *Jacuhy*, qui est infiniment plus considérable que les Rios *Cahy*, *Sinos* et *Gravatahy* (1).

A la vérité, après avoir longtemps coulé de l'ouest à l'est, la première de ces rivières prend sa direction vers le sud, au point où est située la capitale de la capitainerie, mais en formant ce coude elle ne s'élargit point brusquement comme cela semblerait nécessaire pour qu'on pût légitimement lui donner le nom de lac ; au contraire, jusqu'à la pointe d'*Itapuan*, qui est environ à neuf lieues de Porto-Alègre, elle s'agrandit progressivement comme toutes les rivières (2).

La manière dont les habitants du pays considèrent ces eaux s'accorde avec ce qui précède. La rivière qui nous occupe porte effectivement le nom de *Jacuhy* jusqu'au lieu appelé *Fréguézia-Nova*, qui est à douze lieues environ de Porto-Alègre. A la *Fréguézia-Nova*, on commence à l'appeler *Guaiba* et elle conserve ce nom jusqu'à *Itapuan* (3).

Au delà de ce point, ce sont toujours les mêmes eaux qui s'étendent jusqu'à Rio-Grande et elles ne reçoivent même d'autre rivière un peu considérable que celle du *Camaqua*, qui vient de la *Cochilla centrale* peut-être ; par conséquent serait-on en droit de leur laisser le nom de rivière, puisqu'un véritable lac est une étendue d'eau sans cours, qui ne communique point avec la mer? Cependant, comme, au delà

(1) Le *Jacuhy* est beaucoup plus considérable que les Rios *Cahy*, *Sinos* et *Gravatahy* en particulier ; mais je crois que toutes ensemble ces rivières apportent plus d'eau au lac que le *Jacuhy*. (*Note de l'auteur.*)

(2) Les Rios *Cahy*, *Sinos* et *Gravatahy* ne se jettent point dans le *Guaiba;* mais ces quatre rivières se réunissent dans un réservoir commun où l'on distingue parfaitement l'embouchure de la dernière d'entre elles; celle-ci ne décrit point de coude jusqu'à son embouchure; mais elle aboutit totalement au réservoir qui se prolonge dans la direction de l'embouchure des Rios *Cahy*, *Sinos* et *Gravatahy*. Il n'est pas vrai qu'il n'y ait aucune différence notable entre la largeur de l'embouchure du Jacuhy et celle du réservoir où il se jette; il en existe une fort sensible, et c'est cette différence qui fait donner aux eaux qui s'étendent de *Porto-Alegre* à *Itapuan* un nom particulier, quelquefois celui de Lagoa de *Viamão* ou de *Porto-Alegre*, plus souvent celui de *Rio de Porto-Alegre*. (*Note de l'auteur.*)

(3) Quelques personnes appliquent le nom de *Guaiba* au *Jacuhy* au-dessus même de la *Freguezia-Nova;* mais s'il doit changer de nom, il est, ce me semble, naturel que ce soit à l'endroit où il augmente sensiblement de largeur. (Voir sur tout ceci le journal du 18 juin 1821.) (*Note de l'auteur.*)

d'*Itapuan*, le *Guaiba* s'étend brusquement et occupe une surface de onze à douze lieues, c'est-à-dire au moins sextuple de celle que les eaux couvraient auparavant, on leur a donné le nom de *Lagoa dos Pathos*, depuis *Porto-Alègre* jusqu'à *Itapuan*.

Le Guaiba avait coulé du nord au sud; le Lagoa dos Pathos prend sa direction du nord-est vers le sud-ouest et s'étend dans un espace de trente lieues environ, jusque vers la pointe de *Canguçû*, sans éprouver de rétrécissement très sensible. A Canguçû il se resserre, forme un coude, et, jusqu'à la barre, il se dirige du nord au sud. C'est dans cet espace, qui peut avoir environ sept lieues, qu'il porte proprement le nom de Rio-Grande.

De Porto-Alègre jusqu'à la ville de Rio-Grande, les navigateurs sont obligés, pour éviter les bancs de sable et les bas-fonds, de suivre une certaine route qu'on appelle *Canal da Navigacão* et ordinairement canal tout seul, qu'on a eu soin d'indiquer par des balises jusqu'à *Itapuan*. Dans le *Rio Guaiba*, ce canal décrit différents zigs-zags et a en général trois brasses de fond; au delà d'*Itapuan*, il s'étend directement du nord au sud, traverse le lac, se rapproche de la pointe de *Christovão-Pereira*, qui est à la rive orientale du lac. Entre *Itapuan* et *Christovão-Pereira*, il a une étendue d'environ neuf lieues, et quatre brasses de fond. Depuis *Christovão-Pereira* jusqu'au delà de la *Freguezia do Estreito*, il continue à s'éloigner peu à peu de la rive orientale du lac, toujours avec quatre brasses; il remonte ensuite vers le nord-ouest jusqu'à la pointe de Canguçu, qui est à la rive occidentale, se prolonge du nord-est au sud-ouest en suivant cette même rive jusqu'à la barre de *San Gonçalo*, et, de là, il se dirige vers le sud-est pour arriver au port *da Norte* et à la barre. Tout ce que j'ai écrit dans cet article est le résultat de quelques renseignements verbaux et plus encore de l'examen d'une carte qui m'a été prêtée par le comte de Figueira.

J'ai déjà dit que, jusqu'à présent, les dîmes de la capitainerie avaient été mises à l'enchère à Rio-de-Janeiro. Le comte, qui voudrait éclairer le roi sur la perte qu'il essuie par ce mode de perception, a recueilli des notes sur le prix

auquel le fermier général a cédé aux sous-fermiers les différentes portions de la dîme. Il en résulte que pour les six ans de bail le fermier général retire des sous-fermiers de neuf cent soixante et onze contos à sept cent mille reis, tandis qu'il ne paie au roi que deux cents cinquante contos. D'après ce que m'ont dit le comte et le curé, la douane a produit six comptes de reis pendant le mois dernier. J'ai dit, en date du 10, qu'il serait à désirer que l'on plantât des arbres sur les bords du chemin de la Mangueira, mais, comme le terrain est montagneux et imprégné de sel, il serait difficile peut-être de trouver des espèces qui puissent y réussir; cependant il me semble que l'on pourrait essayer avec succès l'aricinnia qui croît naturellement dans des terrains semblables.

Rio-Grande, 12 août. — D'après ce que j'ai dit, en date du 10, sur le *Guaïba* et le *Jacuhy*, il est clair qu'il sera nécessaire de changer quelque chose à ma description de Porto-Alègre. Il faudra dire que le *Guaiba*, après avoir longtemps coulé de l'est à l'ouest, forme un coude, change de direction et prend son cours du nord au sud; il faudra ajouter qu'à sa rive gauche, et immédiatement au-dessus de ce coude; il reçoit presque au même point les eaux de trois rivières navigables qui prennent leur source dans la *Serrageral* et n'ont qu'un cours de peu d'étendue; que deux d'entre elles, la plus occidentale appelé *Cahy*, et le *Rio dos Sinos*, qui est augmenté des eaux du *Rio de Santa-Maria*, viennent du nord, et que la troisième, *Gravatahy*, vient de l'est-nord-est; que ces rivières sont disposées entre elles en manière d'éventail; qu'à leur embouchure est un labyrinthe d'îles basses et couvertes de bois, entre lesquelles serpentent des canaux variés par la forme et l'étendue qui se croisent, se confondent et se divisent tour à tour; qu'en face de ces îles et immédiatement au-dessous du coude dessiné par la *Guaiba*, la presqu'île fait face à l'embouchure des trois rivières *Cahy*, *Sinos* et *Gravatahy*.

On voit à sa rive gauche une presqu'île formée par une colline qui s'avance dans le fleuve, dans la direction du nord-est au sud-ouest, en face la ville de Porto-Alègre et s'élève en

amphithéâtre du côté de la presqu'île qui regarde le nord-ouest. Il faudra aussi changer quelque chose à la description de la vue dont on jouit de la place et de la rue da Igreja, dire que du côté de l'Orient, on voit le coude formé par le fleuve lorsqu'il prend sa direction vers le sud et ajouter que les eaux qui dessinent cette courbure, n'offrant aucune île dans une assez grande largeur, se présentent comme une belle rivière distincte des eaux voisines. D'ailleurs, en mettant le mot rivière de Guaiba à la place du mot lac, quand cela sera nécessaire, je pourrai conserver le reste de mes descriptions (1). Aujourd'hui le vent a été très violent, des tourbillons d'un sable extrêmement fin remplissaient l'air; je suis sorti pour quelques instants et j'ai été très incommodé par le sable qui entrait dans mes yeux et couvrait mes vêtements. Toutes les boutiques et les vendas étaient fermées.

Rio-Grande, 13 août. — Le sargente mor Matheus da-Cunha-Telles, chez lequel nous logeons, avait invité le comte à un bal, et il avait fait préparer à cet effet une grande maison voisine qui n'est pas encore habitée. Nous nous y sommes rendus vers les sept heures et nous avons trouvé une soixantaine de femmes réunies dans un salon que l'on avait tapissé de papiers français. Toutes étaient parfaitement mises; elles portaient des robes de soie blanche, des souliers et des bas de soie ; jeunes et vieilles, toutes avaient la tête nue, les cheveux relevés avec un peigne et ornés de fleurs artificielles. Elles étaient assises autour du salon sur plusieurs rangs de chaises placées les unes devant les autres. Les hommes, beaucoup moins nombreux que les dames, se tenaient debout. Les officiers étaient tous en uniforme, en pantalon et en bottes ; les autres hommes portaient un frac, une chemise dont le jabot était de dentelle, un gilet blanc le plus souvent de soie, des bas de soie blancs, des souliers à boucles, enfin une culotte blanche de soie ou de casimir. Ils avaient au côté une de ces petites épées longues d'un pied à un pied et demi en usage chez les Portugais et chez les officiers de la marine anglaise, et ils tenaient à la main un chapeau à trois cornes.

(1) Il est clair que l'article du 18 juin 1821 rend cet article entièrement nul.

Plusieurs prêtres, entre autres le curé de la paroisse, ont assisté au bal et l'un d'eux faisait partie de l'orchestre : tous étaient en soutane. Le bal a commencé peu d'instants après l'arrivée du comte, mais je n'ai rien vu de plus languissant. Il fallait pour ainsi dire obliger les hommes à faire danser les dames et excepté le comte aucun homme ne leur adressait la parole. On a dansé des anglaises et des valses. Chez les Portugais, cette dernière danse n'a point la rapidité qu'on lui donne en Allemagne et en France, et l'on y fait un grand nombre de poses souvent très voluptueuses. Une très jeune personne a dansé un solo, mais, tout en rendant justice à ses grâces, je n'ai pu m'empêcher de trouver inconvenant qu'une mère honnête exposât ainsi sa fille aux regards de tous. Comme je ne trouvais personne avec qui je pusse causer et que je m'ennuyais mortellement, j'ai pris le parti de me retirer aussitôt que le souper a commencé.

On a dit mille fois que si le général Lecor et le maréchal Curado étaient restés si longtemps sans agir contre Artigas, c'est qu'ils en avaient reçu l'ordre de la cour et l'on a toujours attribué à des raisons politiques cette inaction dont le soldat murmure. Ce qu'il y a de certain, c'est que si elle a été quelquefois le résultat d'ordres supérieurs, elle ne l'a pas été dans tous les temps ; car le comte m'a communiqué des dépêches de Thomas Antonio qui ont été écrites avant la bataille de Taquarimbò et où le ministre dit expressément qu'il a donné ordre au général Lecor de faire mettre en mouvement les troupes du général Curado. Le grand âge de celui-ci est probablement la seule et véritable cause de son inaction.

Rio-Grande, 14 août. — Le propriétaire d'une estancia située à Camaquan près de la rive orientale du lac dos Pathos m'a dit que les cotonniers réussissent parfaitement dans ses terres ; mais le coton qu'ils produisent est d'une qualité très inférieure. Les environs de *Rio-Pardo* et principalement la paroisse de *Taquary* sont à ce qu'il paraît la partie de cette capitainerie qui produit le plus de froment.

Rio-Grande, 15 août. — Cette capitainerie est certainement l'une des plus riches de tout le Brésil et l'une de celles que

la nature a le plus favorisée. Elle est située sur le bord de la mer et coupée de lacs et de rivières qui offrent des moyens faciles de communication. La terre y produit avec abondance le froment, le seigle, le maïs et les haricots, et des essais ont prouvé que tous les arbres, les légumes et les grains de l'Europe y réussiront également bien quand on voudra les cultiver. De vastes pâturages y nourrissent d'innombrables bestiaux et les cultivateurs ne sont pas obligés de faire, comme les propriétaires de mines et de sucreries, des avances considérables en esclaves. Il n'est point rare de trouver des estancias qui aient depuis dix jusqu'à quarante mille crusades de revenu, et, comme ils ne font presque aucune dépense, leur fortune doit augmenter dans une progression rapide.

Rio-Grande, 16 août. — J'ai déjà parlé de la position de Rio-Grande, ce que j'ai dit exige quelques développements. Cette ville est bâtie vers l'extrémité d'une langue de terre très étroite qui a environ deux lieues de longueur de l'est à l'ouest et est comprise entre la *Mangueira* et le *Rio Grande* ; j'ai parcouru cette presqu'île dans l'espace d'environ une lieue.

Comme je l'ai déjà dit, j'ai trouvé à son extrémité orientale des terrains marécageux qui se prolongent en une étroite lisière sur les bords de la Mangueira ; ailleurs je n'ai vu que des sables amoncelés, blanchâtres et d'une finesse extrême, où croissent çà et là quelques pieds de *Séneçon* (*1833 bis*). Dans toute la partie de la presqu'île où je me suis promené, je n'ai aperçu aucun arbre et il est très possible qu'il y ait à Rio-Grande des femmes qui n'en aient jamais vu d'autres que quelques orangers et quelques pêchers et quelques figuiers sauvages plantés dans leurs jardins.

Comme je l'ai déjà dit, la ville de Rio-Grande est située au bord du lac, sur la langue de terre dont je viens de faire la description, à l'entrée d'une espèce d'anse ou de canal compris entre cette même langue de terre et une île appelé *ilha dos Marinheiros*. Cependant, ce n'est pas celle-ci que l'on voit en face de la ville, c'en est une autre beaucoup moins considérable, qui porte le nom d'*ilha dos Cavallos*, et je l'ai trouvée rase et marécageuse. Il n'y croît d'autres plantes arbores-

centes qu'une *myrsinée,* haute d'environ quatre à cinq pieds. Presque partout elle n'offre que des *graminées* et la *Salicorne, N° 1829,* et après ces espèces, je ne me rappelle pas en avoir connu d'autres que le *Statice* de l'espèce recueillie au *Cabo frio,* une *ombellifère,* le *Tétragonia N° 1853* et le *Polygonum N° 1855,* dont la tige est ligneuse, mais qui, d'ailleurs, est remarquable par sa ressemblance avec le *Polygonum aviculare.*

Je n'ai pas été dans l'île *dos Marinheiros,* mais on s'accorde à dire qu'elle a 2 lieues et demie de longueur. Elle est en grande partie couverte de bois, et c'est là qu'on envoie chercher celui qui est nécessaire pour l'hôpital et la caserne. On y trouve une eau excellente dont j'ai pu juger la qualité, puisque c'est celle que nous buvons à la table du major Matheus.

Le comte était invité aujourd'hui à un bal chez un des négociants les plus riches de la ville. Nous avons trouvé un grand nombre de femmes très parées, réunies dans un joli salon; c'étaient pour la plupart celles qui avaient paru au premier bal; elles ont des yeux et des cheveux noirs, souvent un beau teint et des couleurs; mais en général elles manquent de grâce, ce don de la nature a besoin d'être cultivé par l'éducation et les femmes de ce pays n'en reçoivent point.

Dans toutes les parties du Brésil que j'ai parcourues jusqu'ici, il n'existe ni école ni pension pour les filles élevées au milieu des esclaves; elles ont sous les yeux dès l'âge le plus tendre l'exemple de tous les vices et prennent tout à la fois l'habitude de l'orgueil et de la bassesse. Il y en a une foule qui n'apprennent ni à lire ni à écrire, on leur enseigne à faire quelques coutures, à réciter des prières qu'elles n'entendent pas et c'est à peu près tout; aussi les Brésiliennes sont-elles en général étrangères aux charmes de la société et aux plaisirs de la conversation. Dans ce pays-ci cependant, où les femmes se cachent moins que celles des capitaineries de l'intérieur, elles ont, il faut en convenir, quelques idées de plus; elles sont moins embarrassées, elles causent un peu davantage, mais à quelle distance infinie elles sont encore des femmes européennes?

Chez les hommes de Rio-Grande, qui tous sont des négo-

ciants, je retrouve à peu près la froideur et les manières dédaigneuses des habitants de Rio-de-Janeiro. Ce sont en partie des Européens, nés dans une classe inférieure et qui n'ont reçu aucune éducation. Ils commencent par être commis de boutiques et font ensuite des affaires pour leur propre compte. Comme les bénéfices du commerce sont très considérables dans ce pays, ils ne tardent pas à faire une fortune à laquelle ils ne seraient jamais arrivés dans leur patrie; leur orgueil croît à mesure qu'ils s'enrichissent et ils y mettent le comble en achetant de la secrétairerie d'État l'Ordre du Christ qui n'est trop souvent aujourd'hui que l'enseigne de la richesse et le fruit de la corruption. Hors de Rio-de-Janeiro, je n'ai vu nulle part un aussi grand nombre d'hommes décorés ; ce n'est autre chose qu'une des preuves de la richesse du pays.

Rio-Grande, 17 août. — Comme l'air de ce pays est continuellement renouvelé par les vents, certaines maladies, telles que les fièvres intermittentes, y sont entièrement inconnues. Les plus communes sont les dyssenteries, les maux de poitrine, les maux de gorge, les rhumes, qui proviennent des changements continuels de température.

Les Brésiliens sont en général serviables et généreux; mais l'habitude de châtier leurs esclaves émousse leur sensibilité. A cette cause il s'en joint encore une autre dans cette capitainerie ; la facilité avec laquelle les habitants peuvent renouveler leurs chevaux les empêche de s'y attacher et ils peuvent impunément traiter ces animaux sans aucune pitié; ils vivent pour ainsi dire au milieu des boucheries, le sang des bestiaux coule sans cesse autour d'eux et dès leur enfance ils s'accoutument au spectacle de la mort et des souffrances. Il ne faut donc pas s'étonner, s'ils sont encore plus insensibles que le reste de leurs compatriotes. On parle ici des malheurs des autres avec un sang-froid inaltérable; on raconte qu'un bâtiment s'est perdu, que l'équipage est noyé, comme on raconterait des événements qui n'intéressent personne.

Rio-Grande, 18 août. — J'ai été aujourd'hui me promener au Norte, village situé, comme je l'ai dit, à l'extrémité de la

presqu'île qui sépare le lac dos Pathos de la mer. Des barques, appelées *catraias*, qui vont également à la rame et à la voile, servent à transporter ceux qui se rendent de Rio-Grande au Norte, ou de ce village à la ville.

Les habitants du pays distinguent ces deux endroits simplement par les noms du sud et du nord, mais le village do-Norte s'appelle proprement S. José do-Norte et il fait partie d'une paroisse qui porte le nom de *Frequezia de Nssa Sñra do conceição do-Estreito-do-Norte de Rio-Grande de S.-Pedro*. Cette paroisse s'étend sur la presqu'île dans une longueur d'environ dix-huit lieues, et l'on y compte 2,000 âmes, dont les deux tiers d'hommes de couleur, nègres et mulâtres, libres ou esclaves, et un tiers de blancs. La moitié de cette population est dispersée dans la campagne, le reste habite le village do-Norte, qui se compose de 127 feux.

Ce village est assez ramassé, entouré de sables, comme la ville de S.-Pedro, et l'on en voit des monticules jusque dans les rues. Celles-ci sont fort larges et au nombre de trois principales. Les maisons se touchent comme dans nos villes, elles sont blanchies et en général bien entretenues; plusieurs ont un étage outre le rez-de-chaussée et annoncent de l'aisance. Je suis entré dans quelques-unes des principales et je les ai trouvées assez bien meublées. L'Église est très petite et n'a rien de remarquable. Ce n'est qu'une succursale de celle du village d'Estreito : sous tous les rapports, le village de Norte a été extrêmement peu favorisé par le gouvernement.

Il ne peut mouiller que des yachts devant S.-Pedro do Sul et au contraire tous les bateaux qui passent par la barre peuvent mouiller devant le Norte ; mais c'est à S.-Pedro qu'est la douane et par conséquent il faut y conduire sur des *hiates* toutes les marchandises qui arrivent au Norte, même celles qui doivent être ensuite consommées dans ce village. On conçoit facilement combien ces transports sont favorables à la contrebande, et ils ont en outre l'inconvénient de multiplier les risques et les dépenses. Cependant comme le centre du commerce du midi de la capitainerie se trouve depuis longtemps fixé à S.-Pedro, que les négociants les plus riches du pays y ont leurs maisons et leurs magasins et que l'on a fait de cette ville le siège de l'administration, il est évident qu'il

ne faudrait pas la priver brusquement des privilèges dont elle jouit actuellement, quelque contraires qu'ils soient à la nature des choses. Mais si l'on établissait un bureau de douane au Norte, sans supprimer celui du sud, le Norte rentrerait sans secousses dans les droits que sa position semble lui assurer, sa population et son commerce augmenteraient peu à peu, les inconvénients qui ont lieu aujourd'hui cesseraient d'exister, du moins en partie, et aucun intérêt ne serait sensiblement lésé.

CHAPITRE IV

La barre de Rio-Grande. — Profondeur variable. — M. Francisco Ignacio da Silveira, curé de Rio-Grande. — Système de temporisation du général Lecor à Montevideo. — Influence du climat. — Description de Rio-Grande. — Décadence probable de cette ville. — Son commerce. — Naissances en 1819 et 1820. — Rio das Pellotas. — Visite chez M. Chaves. — Navigation sur le canal et le *Rio das Pellotas*. — Description de l'habitation et de la tannerie de M. Chaves. — La paroisse de *San-Francisco-de-Paula*. — M. *Paiva*, fermier général des dîmes. — Deux Français établis à San-Francisco-de-Paula. — État d'exportation de Rio-Grande depuis 1805 jusqu'à 1819. — Culture du chanvre. — Les esclaves des charqueadas mal traités. — M. Chaves. — San-Francisco-de-Paula. — Importation à Rio-Grande.

Rio-Grande, 19 août. — Le comte a été aujourd'hui à la barre et je l'ai accompagné. Nous nous sommes embarqués sur une galère qui appartient au roi et qui était montée par des rameurs vêtus de blanc. On compte environ deux lieues de Rio-Grande à la barre. Le canal de navigation suit presque toujours la direction du nord au sud et est indiqué par des balises qui ont l'inconvénient de n'être que des bâtons très faibles et qui par conséquent peuvent être facilement emportées par le courant. Parvenus à la barre, nous avons débarqué d'abord à la pointe du sud où le terrain n'offre que des sables. Sur le bord est une assez grande maison couverte en chaume, où l'on a établi une garde d'*ordenancas*, chargés de visiter les bâtiments qui sortent pour s'assurer s'ils ne s'y trouve aucun déserteur. Auprès de ce bâtiment sont quelques pièces de canons destinées à défendre l'entrée de la barre, mais qui n'ont point d'affût. Nous nous sommes embarqués à la pointe du sud, nous avons traversé la barre qui a peu de largeur, nous nous sommes ren-

dus à la pointe du nord, où l'on a également placé quelques pièces de canon.

De Laguna jusqu'à Rio-Grande, la nature elle-même a pourvu à la défense de la côte et ici, où la barre présente par elle-même tant de difficultés, elle pourrait être encore défendue par un feu croisé partant des deux rives. Auprès des batteries est une maison couverte en tuiles destinée à recevoir un détachement de soldats. Au delà on voit une tour carrée qui sert de balise aux navigateurs et qu'on découvre de six lieues en mer ; dans les alentours sont quelques chaumières bâties sans ordre.

Rien n'égale la tristesse de ces lieux. D'un côté l'on voit l'Océan qui mugit et de l'autre le fleuve. Le terrain, extrêmement plat et presque de niveau avec les eaux de la mer, n'offre que des sables blanchâtres où croissent à peine quelques plantes éparses, principalement le séneçon. Les chaumières, mal entretenues, n'annoncent que la misère : des débris de navires à demi enterrés dans les sables rappellent d'affreux malheurs et l'âme se remplit peu à peu de mélancolie et d'effroi. Le refoulement des eaux du fleuve produit par la mer et le défaut de profondeur sont les causes des difficultés que présente la barre et des naufrages qui ont lieu si fréquemment. Pour les prévenir on a pris cependant différentes précautions. La tour dont j'ai parlé indique l'entrée du fleuve aux navigateurs. Un homme est toujours occupé à sonder la barre et par des signaux l'on fait connaître aux bâtiments si la quantité d'eau, qui varie sans cesse, leur permet d'entrer ; ceux-ci font aussi des signaux pour indiquer la quantité d'eau qu'ils tirent ; enfin, lorsqu'ils entrent ou sortent, le pilote de la barre se place dans une barque *catraia* sur un banc de sable vaseux du canal de navigation, et par le moyen d'une flamme qu'il incline d'un côté ou de l'autre, il montre la route qu'il faut suivre. Le pilote reçoit dix mille reis de chaque bâtiment qui sort et autant de ceux qui entrent.

La barre de Rio-Grande présente une singularité fort remarquable, c'est qu'elle ne reste pas constamment à la même place. Depuis une vingtaine d'années, on passait par un canal plus septentrional que la barre actuelle, mais les sables l'ont encombré peu à peu, il s'est entièrement fermé dans le cou-

rant de l'année dernière et à présent il donnerait à peine passage à des pirogues. La nouvelle barre avait commencé à s'ouvrir il y a environ cinq ans et elle est devenue complètement navigable vers l'époque où l'autre s'est fermée. On peut y entrer par tous les vents de l'est au sud et du sud à l'ouest (1).

Rio-Grande, 27 août. — Rio-Grande s'étendait autrefois bien davantage du côté de l'ouest. Les sables ont enseveli des rues entières. La population s'est avancée peu à peu vers l'est; on a conquis des terrains sur le lac en y jetant des sables et des décombres. Des maisons qui se trouvaient il y a trente ans au milieu de la ville sont aujourd'hui à son extrémité occidentale. Ce n'est guère, au reste, que depuis l'insurrection des colonies espagnoles que cette ville a commencé à fleurir et qu'ont été bâties la plupart des maisons un peu considérables qu'on y voit aujourd'hui.

Comme la barre est très dangereuse et que la viande sèche des environs d'ici est d'une qualité inférieure à celle de Buenos-Ayres et de Montévidéo, c'est principalement dans ces ports qu'on l'allait chercher autrefois ; mais depuis la guerre, Rio-Grande est devenu le centre de ce commerce et par conséquent un point très important pour le Brésil. Dans toute la capitainerie de Rio-Grande do Sul il n'y a aucun couvent. S'il faut croire ce que l'on dit, les prêtres ne sont pas plus édifiants qu'ailleurs. On paie aux curés une demi-pataque pour la communion pascale. Il y en a d'extrêmement riches. Celui de Rio-Grande (2) est une des personnes de cette ville auxquelles j'étais recommandé ; c'est un homme d'une soixantaine d'années qui n'est pas sans instruction et a beaucoup de goût pour l'histoire naturelle. Il m'a fort bien reçu et m'a rendu plusieurs petits services, mais j'avoue que j'ai été peu édifié de voir dans sa maison un aussi grand nombre de jeunes personnes. L'une est sa filleule, l'autre sa nièce, la

(1) Tout ce que je dis ici sur la barre de Rio-Grande doit être changé. V. le journal du 18 juin 1821.

(2) M. Francisco Ignacio da Silveira. Cet excellent pasteur n'existe plus. Les habitants de Rio-Grande le regretteront toujours.

troisième une fille adoptive. Parmi elles, au reste, la nièce, Dona Maria-Clémencia, offre une espèce de phénomène, elle a appris le français sans aucun maître et le parle même un peu ; elle a beaucoup lu ; elle n'est point sans instruction et cause très bien.

Comme je l'ai déjà dit bien des fois, les habitants de cette capitainerie passent pour ainsi dire leur vie à cheval et souvent ils se transportent à de très grandes distances avec une rapidité qui semble au-dessus des forces humaines. Un jeune homme de ma connaissance vient de faire en deux jours les soixante lieues portugaises que l'on compte entre Rio-Grande et Sainte-Thérèse. Cependant un exercice aussi violent a souvent des inconvénients graves pour la santé, il a occasionné plus d'une fois des crachements de sang et il n'est pas rare de voir dans ce pays des gens attaqués d'anévrismes.

Les Portugais depuis la guerre ont enlevé aux Espagnols un nombre prodigieux de bestiaux; ils sont accusés par ceux-ci d'avoir commencé ces enlèvements avant même que les hostilités commençassent, et de leur côté ils reprochent aux Espagnols d'avoir les premiers donné l'exemple de ces vols. Un officier très honnête qui accompagne le comte et qui paraît véridique m'a raconté qu'au commencement de la guerre, il commandait sur la frontière un détachement de soldats en qualité d'Alféres et qu'on lui avait donné l'ordre le plus exprès de ne point agir contre les Espagnols, quelque chose qui arrivât ; que ceux-ci faisaient continuellement des incursions sur les terres des Portugais, que leur commandant recevait leurs esclaves fugitifs et les faisait passer dans l'intérieur à Artigas ; qu'un jour, perdant toute patience, il s'était décidé à repousser la force par la force et qu'il en avait été puni par la prison.

D'après le caractère bien connu des Gauchos, il est permis de croire que lorsque l'indépendance fut proclamée ils profitèrent des premiers moments de désordre pour aller voler des bestiaux dans les estancias portugaises et que les Portugais de leur côté en enlevèrent dans les estancias espagnoles. Il n'est pas étonnant en même temps que le gouvernement portugais ait sévèrement défendu à ses officiers de commencer toute espèce d'hostilité tant qu'il n'eût pris décidément aucun parti.

On ne rencontre presque pas un officier qui ne jette les hauts cris contre le système de temporisation qui a été adopté par le général Lecor. On dit que le résultat de ce système a été de dépeupler trois capitaineries, celles de Saint-Paul, de Sainte-Catherine et Rio-Grande et d'entraîner l'État dans des dépenses énormes. On ajoute que Lecor, tout en usant de douceur envers les propriétaires de la campagne de Montévidéo, pouvait en même temps pousser la guerre avec activité contre Artigas, conduite qui, ce me semble, n'aurait point été incompatible. Cependant, pour justifier Lecor, on doit dire qu'il trouvait les plus grands obstacles dans les habitudes des troupes qu'il avait sous ses ordres.

On ne peut refuser à l'armée portugaise européenne de la valeur et de l'expérience, mais elle n'avait aucune connaissance de ce pays et elle devait rester sans utilité au milieu d'une guerre de parti qui emprunte un caractère particulier à des mœurs et des habitudes absolument étrangères aux Européens. Comment par exemple des Européens auraient-ils pu se contenter de vivre uniquement de viande sans sel, sans farine et sans pain! Dès qu'il leur fallait une autre nourriture, il était nécessaire que l'armée fût accompagnée d'un bagage considérable et dès lors elle ne pouvait agir avec la rapidité qui était indispensable. Les chasseurs, accoutumés à une guerre d'escarmouche, ont été, de toute la division, la troupe dont on a tiré le plus de parti; mais la cavalerie avait des principes trop certains, elle n'était pas assez habituée à monter des chevaux à demi sauvages et à en changer continuellement pour pouvoir tenir contre celle d'Artigas. Je sais indirectement par Mr. D. D. D. S. que la division du général Lecor a coûté au gouvernement portugais 14 millions de crusades, depuis son passage à Sainte-Catherine jusqu'en 1819.

Rio-Grande, 28 août. — Il y a déjà plusieurs jours que le comte de Figueira a quitté Rio-Grande. Je ne l'ai pas suivi parce que mes préparatifs n'étaient pas encore achevés. J'avais fait le projet de me rendre d'ici par eau à un village nouveau et, dit-on, très florissant, qui est situé près du *Rio de S° Gonçalo*, canal qui établit une communication entre le lac *Mirim* et le lac *dos Pathos* et je devais accompagner dans ce

voyage un Charqueador appelé Chaves (1), qui est un des hommes les plus éclairés de ce pays. Mais comme il paraît que M. Chaves a envie de différer son départ et que je ne fais rien ici, j'ai envie de renoncer à cette excursion.

J'ai observé souvent dans mes voyages combien l'influence du climat est puissante. Elle s'étend jusque sur les animaux; car sous la zone torride, les chiens aboient peu; ils sont timides, ils fuient à la moindre menace; et dans cette capitainerie, au contraire, ils aboient beaucoup et souvent ils poursuivent les passants avec audace et acharnement. Rien n'est si commun dans cette capitainerie que les vols de bestiaux; on a tellement l'habitude de ce genre de larcin qu'on le regarde presque comme légitime et qu'on a imaginé un mot honnête pour l'exprimer.

Rio-Grande, 29 août. — M. Chaves m'a dit aujourd'hui qu'il partait demain, ce qui m'a fait un très grand plaisir, car ce voyage s'est déjà prolongé beaucoup trop; l'idée de ma mère me poursuit sans cesse et je compte à présent les instants que je passe loin d'elle. Le soleil reste un peu plus longtemps sur l'horizon, il ne fait plus froid et tous les pêchers sont chargés de fleurs. J'ai été me promener très loin sur les bords de la Mangueira et j'ai trouvé en fleurs un *cerastium* et deux arenarias et des composées. Les différentes courses que j'ai faites sur la langue de terre où est bâtie Rio-Grande m'ont prouvé qu'elle est entièrement couverte de sable, si ce n'est sur les bords du Rio-Grande, et ceux de la Mangueira.

Rio-Grande, 30 août. — Il s'est élevé aujourd'hui un vent très violent qui nous a encore empêchés de partir. J'ai déjà parlé dans plusieurs articles de ce journal de Rio-Grande et de sa situation; je vais réunir aujourd'hui les traits principaux de mes descriptions. A *Canguçû*, le lac *dos Pathos* se resserre, forme un coude et jusqu'à la barre il se dirige du nord-ouest au sud-est; dans cet espace, qui peut avoir environ 7 lieues, il perd son premier nom et on lui donne celui de

(1) M. Antonio José Gonçalves Chaves.

Rio-Grande. A une lieue de la barre est une presqu'île fort étroite qui s'étend de l'est à l'ouest dans un espace d'environ deux lieues et est resserrée entre deux anses ou canaux : l'un au sud, qu'on appelle la *Mangueira*, est formé par une avance des eaux du fleuve dans les terres ; l'autre, au nord, se trouve compris entre la langue de terre elle-même, et les îles *dos Cavallos*, et *dos Marinheiros*, dont la première a peu d'étendue et dont la deuxième a environ deux lieues de longueur et ne laisse à son extrémité entre elle et la terre ferme qu'un passage étroit à peine navigable pour les pirogues.

L'extrémité orientale de la presqu'île, les bords de la Mangueira et du fleuve, offrent des terrains marécageux et baignés par les eaux de la mer. Partout ailleurs sont des sables amoncelés, blanchâtres et d'une finesse extrême, où il ne croît guère d'autres plantes que quelques pieds épars d'un séneçon.

C'est vers l'extrémité orientale de la presqu'île, à l'entrée du canal compris entre elle et les îles, qu'est bâtie la ville de Rio-Grande de San-Pedro do Sul, résidence d'un Juiz de Fora et chef-lieu d'une paroisse (1). Elle s'étend parallèlement au canal, par conséquent de l'est à l'ouest, et elle se compose de six rues très inégales, traversées par d'autres extrêmement étroites, appelées *becos*. La plus longue des rues, appelée rue *da praïa*, s'étend sur le bord du canal, celle qui vient ensuite est un peu moins longue ; les quatre autres sont d'autant plus courtes qu'elles s'éloignent davantage de cette dernière et la plus longue d'entre elles ne va guère qu'à la moitié de la rue da Praïa. Comme toutes ces rues commencent vers le même point, il résulte de leur longueur et de leur position respective que la ville présente dans son ensemble à peu près la forme d'un triangle allongé dont la base est à l'est.

La rue da Praïa est large, mais elle n'est pas parfaitement droite ; elle est bordée de jolies maisons couvertes en tuiles et bâties en briques, qui toutes ont des croisées à carreaux, dont un assez grand nombre est à un étage et dont plusieurs ont des balcons en fer. C'est dans cette rue qu'on voit à peu près toutes les boutiques et la plupart des vendas, les unes et

(1) École nationale de latin, ouverte le 2 octobre 1820.

les autres également bien garnies. Dans le reste de la ville on ne compterait guère plus de six à huit maisons à étages, et les quatre dernières rues se composent presque uniquement de misérables chaumières dont le toit est assez élevé, mais qui sont fort mal entretenues, petites, bâties avec de la terre et des bâtons croisés et où demeurent des gens pauvres, des ouvriers et des pêcheurs. Dans les deux rues principales, on voit des dalles devant les maisons, d'ailleurs aucune n'est pavée ; on y enfonce dans le sable et l'on y marche difficilement à cause du sable dont elles sont remplies.

Vers l'entrée de la ville est un petit fort (redoute) en terre, que l'on a construit il y a environ vingt-cinq ans, et qui est si mal placé qu'il semblerait destiné seulement à battre la ville (1). Auprès de ce fort est une place carrée, bordée d'assez vilaines maisons écartées les unes des autres et au milieu de laquelle est un large puits en pierre qni fournit de très bonne eau. Vers le milieu de la rue da Praïa on a laissé une interruption d'environ 600 pas dans le rang des maisons le plus voisin de l'eau et de cette manière on a formé sur le bord du lac une plage allongée, où croît un gazon très fin et qui pourrait être fort jolie si on y plantait quelques arbres. De cette place on découvre au delà des eaux l'île *dos Cavallos* et celle *dos Marinheiros*, et au nord-est on aperçoit dans le lointain le Norte et les bâtiments qui sont à l'ancre devant ce village. Cette vue cependant est peu agréable, elle n'offre aucun point sur lequel l'œil puisse s'arrêter avec plaisir. Les îles sont, comme je l'ai dit, extrêmement plates, et tout dans le paysage semble être de niveau.

Vers l'une des extrémités de la place dont je viens de parler est une très belle calle. Elle est formée par un hangar qui a 16 pas de long sur 20 de large, et dont le toit, couvert en tuiles est soutenu par des poteaux en bois qui sont fort légers. On décharge les marchandises sous ce hangar, à l'aide d'une grue, l'on y monte par deux escaliers et tout autour on a placé des bancs. Le pont par lequel on arrive au hangar est en bois. Il a 70 pas de longueur avec sa culée, et il est bordé de garde-fous contre lesquels sont appuyés des bancs.

(1) On a commencé à le détruire en 1826.

Outre l'Église paroissiale, il n'y a à Rio-Grande que deux autres, celles de Saint-François et do Carmo. Les deux premières présentent une singularité assez remarquable ; c'est qu'elles sont adossées l'une à l'autre. L'Église paroissiale a deux tours et six autels, outre celui de la Capella-mór. D'ailleurs elle est petite et n'a rien de remarquable, non plus que les deux autres. Le bureau de la douane est bâti sur la place presque en face de la calle et mérite à peine d'être cité. Il en est de même de l'hôtel de ville (*casa da camara*), très petite maison qui n'a que le rez-de-chaussée, et dont un particulier ne se contenterait pas. Il y a à Rio-Grande un hôpital où l'on reçoit les soldats de ligne, les miliciens et quelques pauvres. Rien n'est plus triste que la position de Rio-Grande puisque de tous côtés l'on ne découvre que des sables, des marais, et des eaux, et que, dans tous les alentours, on n'aperçoit rien qui puisse récréer la vue, pas même un arbre. Il n'y a qu'un très petit nombre de maisons qui aient un jardin, et ce n'est en général qu'un carré de terre étroit où cependant l'on cultive des légumes avec succès ; on y voit encore quelques pêchers, des figuiers, et quelques orangers. On a aussi coutume d'y planter le figuier N°.... parce que sa croissance est rapide et qu'il peut donner un bel ombrage.

La situation de Rio-Grande est aussi peu favorable pour le commerce qu'elle est triste, puisque les hiates seuls peuvent mouiller devant la ville et que les embarcations plus considérables sont obligées de rester au Norte. Si cette ville est florissante, c'est donc uniquement parce qu'on y a placé la douane et qu'on est obligé d'y transporter toutes les marchandises qui arrivent au Norte. Qu'on la prive de cet avantage artificiel et entièrement contraire à la nature des choses, elle ne tardera pas à tomber en décadence.

Quoi qu'il en soit, cette ville est en ce moment le centre d'un commerce très considérable, celui de la viande sèche, des cuirs, des suifs et du froment, fournis par la portion la plus considérable de la capitainerie. On y compte plusieurs négociants fort riches ; l'ameublement des maisons ainsi que la mise des hommes annoncent généralement de l'aisance. Cependant ce n'est guère que depuis huit ans environ, c'est-à-dire depuis l'insurrection des colonies espagnoles, que cette

ville a commencé à fleurir. Avant cette époque, on n'y voyait que des chaumières. Comme dans toutes les villes commerciales, les journées d'ouvriers et la main d'œuvre sont fort chères à Rio-Grande, mais la viande y est à fort bon marché, le pain moins cher et plus abondant que dans les autres parties du Brésil, parce qu'on recueille beaucoup de froment dans les environs. Comme il n'y a point de bois à Rio-Grande, il est fort cher. Celui qu'on y brûle vient de Camaquan près le lac. A la vérité, il en croît dans l'île dos Marinheiros, mais il est réservé pour la consommation de l'hôpital, du corps de garde et celle de quelques pauvres à qui on permet de l'aller chercher.

Dans une des rues de Rio-Grande, il se tient un petit marché (*quitanda*) où des négresses accroupies vendent des légumes, tels que des choux, des oignons, des salades et des oranges. Comme je l'ai dit, il n'y a point ici de fontaine ni de source d'eau douce, mais derrière la ville, entre les monticules de sables (cet endroit s'appelle *Geribanda*), on a creusé des puits où à quelques palmes de profondeur on trouve une très bonne eau. Les nègres vont la chercher dans des barils et la puisent avec des cornes de bœufs au milieu desquelles est enfoncé un long bâton, instrument qu'ils appellent *Guampa*. La population de Rio-Grande se monte à environ deux mille individus, parmi lesquels il y a beaucoup d'Européens et seulement un petit nombre de mulâtres. Le sang y est en général fort beau; les hommes sont bien faits et d'une figure agréable. Les femmes ont de beaux yeux, elles sont généralement jolies, mais elles ont peu de délicatesse dans les traits et peu de grâce dans les manières ; cependant, comme je l'ai déjà dit, elles sont pourtant infiniment supérieures à celles des capitaineries centrales.

Rio-Grande, 2 septembre.— Les divers produits des bestiaux sont ici les premiers objets qui se présentent sous la main et on les emploie de toutes les manières. J'ai déjà dit que lorsqu'un nègre allait chercher de l'eau, il était toujours armé d'un long bâton enfoncé dans une corne de bœuf; je vois ici des cornes de bœuf dans des murs d'enclos et quand on veut transporter des sables ou des briques, on se sert en

guise de voiture d'un cuir traîné sur la terre par deux bœufs et attaché à leur joug par le moyen d'une corde également de cuir. On sent que de cette manière on ne peut charroyer qu'une très petite quantité de matériaux, et qu'ainsi l'on multiplie inutilement les journées et qu'on allonge le travail. A en juger par leur lenteur et le peu de moyens qu'ils prennent pour économiser le temps, on dirait que les Brésiliens se croient éternels.

Rio-Grande do Sul, 3 septembre. — C'est, comme je l'ai dit, depuis huit ans environ que le commerce de Rio-Grande a pris de l'importance et que cette ville est devenue florissante. Avant cette époque, Montévidéo et Buenos-Ayres étaient principalement en possession du commerce des cuirs et de la viande sèche, mais le commerce s'est reporté dans cette capitainerie depuis que les colonies espagnoles de cette partie de l'Amérique sont devenues le théâtre des discordes civiles, et la plaine de Montévidéo, en particulier, celui d'une guerre extérieure. On compte (Math. da Cunha T.) que dans le courant de la guerre actuelle, les Portugais ont enlevé un million de bêtes à cornes sur les estancias espagnoles; l'on a même été obligé de défendre les charqueadas dans les environs de Montévidéo pour que le pays ne fût pas affamé. La capitainerie de Rio-Grande do Sul est donc devenue plus riche en bestiaux aux dépens de ses voisins, dans le même temps qu'elle jouissait du moins à l'intérieur d'une paix qui favorisait son commerce et dont les mêmes voisins étaient privés.

Il y a huit ans, on ne voyait guère ici que des chaumières et actuellement on y compte un grand nombre de maisons fort jolies et à un étage. Alors un seul hiate suffisait au commerce de Rio-Grande et aujourd'hui les négociants de cette ville en possèdent plus de cent qui chargent de mille à deux mille *alqueires*. Il sortait environ quatre vingt mille cuirs chaque année du port de Rio-Grande, mais en 1813 l'exportation s'est élevée à 215,500; en 1814, à 298,140 ; en 1815, à 269,830; en 1816, à 207,525; en 1817 à 172,045; en 1818, à 189,280; en 1819, à 150,860. Ces détails sont de la dernière exactitude, puisqu'ils m'ont été communiqués par le sargente mór Matheus da Cunha Telles, qui est associé de João Rodrigues Pereira

de Almeida, pour la ferme des cuirs. M. Matheus m'a aussi donné la note des quantités de cuirs qui sont sorties pendant les mêmes années de Porto-Alègre, mais il ne la regarde que comme approximative : il évalue à 150,000 ceux qui ont été exportés de cette ville en 1813 ; à 170,000, ceux qui l'ont été en 1814; à 155,000, l'exportation de 1815; à 140,000, celle de 1816 ; et enfin à 125,000, celle des trois années 1817, 1818 et 1819. Par ces exportations on peut juger de celle de la viande sèche et des suifs, puisque chaque animal produit 4 arrobes de viande sèche, et 12 de suifs. Les estanceiros tuent un grand nombre de bestiaux pour leur nourriture, mais la consommation des cuirs est à peu près dans la même proportion, parce que, comme je l'ai dit, on les emploie dans ce pays à mille usages différents. Si les exportations ont été moins considérables en 1819 et cette année-ci, c'est qu'il y a eu une disette de sel qui n'a pas permis de tuer un aussi grand nombre de bestiaux que les années précédentes. On s'attend donc que le prix des bestiaux diminuera dans le courant des prochaines charqueadas, parce que les estanceiros, qui d'ailleurs sont généralement assez riches pour pouvoir attendre, seront cependant forcés de vendre, afin de ne pas épuiser leurs pâturages et pour éviter que leurs bestiaux, étant en trop grand nombre, ne deviennent sauvages. Pour chaque animal que l'on tue, il faut un demi-alqueire de sel. La quantité de froment qui sort annuellement de Rio-Grande s'élève à 200,000 alqueires. On l'expédie dans de grands sacs de cuirs qui contiennent 8 alqueires.

Rio-Grande do Sul, 4 septembre. — D'après ce que m'a dit le curé de Rio-Grande, sa paroisse a soixante lieues de long sur 20 de large environ et dans cette étendue elle comprenait, en 1819, 5,125 individus, savoir : 1,195 blancs, 1,388 blanches, 17 Indiens, 26 Indiennes, 61 mulâtres libres, 98 mulâtresses libres, 32 nègres libres, 38 négresses libres, 1,391 nègres et mulâtres esclaves, 879 négresses et mulâtresses esclaves.

Dans cette année, les naissances se sont élevées à 225, et les morts à 163, savoir : 38 blancs, 25 blanches, 2 Indiennes, 6 mulâtres libres, 4 mulâtresses libres, 4 nègres libres,

5 négresses libres, 4 mulâtres esclaves, 4 mulâtresses esclaves, 44 nègres esclaves, 27 négresses esclaves.

Bords du Rio das Pellotas, 5 septembre 1820.—J'avais été hier au soir chez M. Chaves, et il m'avait dit qu'il partirait ce matin. Effectivement, sur les dix heures, nous nous sommes embarqués dans une *lanche* et nous avons été gagner le yacht de M. Chaves qui était à l'ancre à peu de distance de Rio-Grande. J'ai emmené avec moi Firmiano et laissé Laruotte à la ville. Quant à José Marianno, il a passé tout le temps que j'ai été à Rio-Grande à l'estancia de la Manguera, située entre l'anse du même nom et le lac, et il y a fait une très belle collection d'oiseaux. Cette estancia appartient à un ami de M. Matheus da Cunha Telles, le lieutenant *Viera*, qui a parfaitement traité José Marianno. Pour me débarrasser de celui-ci pendant une partie de mon voyage à Montévidéo, j'ai prié le lieutenant général Marques de le recommander à quelqu'un de San-Miguel, lieu situé à l'extrémité du lac Mirim; j'ai retenu son passage sur un yacht qui doit se rendre à San-Miguel, et, jusqu'à ce que j'y sois arrivé, il m'attendra en chassant et préparant des oiseaux.

Je reviens à mon voyage d'aujourd'hui. Nous nous sommes dirigés d'abord vers le nord puis vers le nord-ouest, suivant toujours la même route que les bâtiments qui se rendent à Porto-Alègre. Jusqu'à Itapera le canal de navigation est fort étroit et les eaux qui s'étendent sur les côtes du canal ont peu de profondeur ; ce n'est pas fort étonnant, puisque leur volume augmente peu entre Itapuan jusqu'à Rio-Grande et qu'en même temps au midi d'Itapera elles se répandent sur une surface beaucoup plus considérable que celle qu'elles recouvrent auparavant. Il résulte de tout ceci que la navigation du lac est très difficile et que, pendant les tempêtes, qui sont très fréquentes, il s'y perd souvent des bâtiments.

Aujourd'hui le temps était très calme, nous avancions avec lenteur et nous ne sentions pas le mouvement le plus léger. Nous avons d'abord eu à notre droite les côtes voisines de Rio-Grande et à notre gauche l'île dos Marinheiros. Nous avons passé ensuite devant l'île de *Torutamu* qui est au-des-

sous de celle dos Marinheiros. On y aperçoit des bois, et, m'a-t-on dit, quelques maisons.

Sur la rive orientale du lac, nous avons laissé derrière nous des monticules de sable que l'on appelle *arenas gordas*, et du même côté nous avons vu une petite île qui porte le nom d'*Ilha dos ovos*, parce que, dit-on, un nombre prodigieux de différentes sortes d'oiseaux y va déposer ses œufs.

Cependant, une pluie très forte nous a forcés de descendre dans le yacht, et j'ai été privé du plaisir de voir les lieux par lesquels nous passions. Je ne suis monté sur le pont qu'à l'entrée du Rio de San-Gonzalo, qui n'est véritablement pas une rivière, mais un canal étroit établissant une communication entre le lac dos Pathos et le lac Mirim. On dit (M. Chaves) que le courant du Rio de San-Gonzalo se dirige selon les vents, tantôt vers le lac dos Pathos, tantôt vers le lac Mirim, mais que dans les crues, c'est vers le lac dos Pathos qu'il prend sa direction. A l'entrée du Rio de San-Gonzalo, le lac dos Pathos a, dit-on, 2 l.

Là, nous avons quitté la route de Porto-Alègre et nous sommes entrés dans la rivière qui peut avoir la largeur de la Loire devant Orléans. Les bords, très plats, sont couverts de pâturages parsemés de quelques arbres. La nuit nous a bientôt surpris et il m'a été impossible de distinguer les objets.

On compte 7 l. de Porto-Alègre à l'entrée du Rio de San-Gonzalo; nous avons encore fait 2 l., ensuite nous sommes entrés dans une autre rivière appelée *Rio das Pellotas*, sur le bord de laquelle est située l'habitation de M. Chaves, où nous sommes arrivés après avoir fait encore une demi-lieue.

Le Rio das Pellotas a, m'a-t-on dit, 12 l. de cours et il est navigable pour les yachts dans un espace d'une demi-lieue. Au-delà il est embarrassé par des troncs d'arbres et des branchages. Le voyage d'aujourd'hui a été fort agréable. M. Chaves est un homme d'esprit qui sait le latin, le français, qui a lu l'histoire et qui cause fort bien. Il appartient à la classe des charqueadores, qui sont les fabricants de viande sèche. Les charqueadores achètent les bestiaux des estanceiros; ils les font tuer et dépecer, ils en font saler et sécher la viande, et ensuite ils la vendent aux marchands.

Les marées se font sentir à Rio-Grande, mais elles n'y ont rien de régulier. Les vents ont sur elle une très grande influence.

Bords du Rio das Pellotas, 6 septembre 1820.—Comme il était fort tard lorsque nous arrivâmes hier à la maison de M. Chaves, je n'en ai pu rien dire encore.

Elle est située de la manière la plus favorable, puisque les yachts peuvent remonter jusque-là et même beaucoup plus haut. Le bâtiment du maître n'a que le rez-de-chaussée, mais il est fort long, couvert en tuiles et un peu élevé au-dessus du sol. L'intérieur est divisé en pièces très grandes qui communiquent les unes avec les autres et qui en même temps ouvrent sur le dehors. On m'a établi dans un cabinet obscur, qui donne sur une salle où l'on mange, genre de distribution qui se retrouve dans tout le Brésil. Des tables, des chaises, des canapés composent l'ameublement de M. Chaves; les commodes et les secrétaires sont des meubles entièrement nouveaux dans le Brésil et on ne les trouve que dans un très petit nombre de maisons. Le Rio das Pellotas, qui a à peu près la largeur de l'Essonne devant Pithiviers, passe à côté de l'habitation. Il serpente dans une vaste plaine, et du côté opposé est une petite côte où l'on voit quelques maisons couvertes en tuile. Devant celle de M. Chaves s'étend une belle pelouse et au delà on voit plusieurs longues rangées de gros bâtons enfoncés dans la terre. Ils ont environ 4 pieds, et sont terminés chacun par une petite fourche. Ces fourches reçoivent de longues perches transversales, et c'est sur celles-ci que l'on fait sécher la viande dans le temps des charqueadas. Sur le côté de ces séchoirs est le bâtiment où l'on sale la viande et où est construit le bassin du réservoir appelé *tangui*. Quand l'animal est tué, on le dépèce, on en sale les morceaux et on les met les uns sur les autres dans le bassin où ils s'imprègnent de saumure. Au bout de 24 heures on les en retire, et c'est alors qu'on les étend sur les séchoirs, où ils restent 8 jours, quand le temps est beau. La viande sèche ne peut guère se conserver plus d'une année. De ce pays on l'exporte principalement à Rio-de-Janeiro, Bahia et la Havane, où elle sert de nourriture aux nègres. Les bestiaux maigrissent

pendant l'hiver, mais ils engraissent lorsque la terre se couvre d'une herbe nouvelle. C'est en novembre, lorsqu'ils ont déjà repris quelque embompoint, que commencent les charqueadas, et elles durent jusqu'en avril et mai.

Au delà du séchoir que je viens de décrire, M. Chaves a un jardin entouré de fossés et de mimoses épineuses actuellement dépourvues de feuilles. C'est le plus grand jardin que j'aie vu depuis que je suis au Brésil, si j'en excepte quelques quintas des environs de Saint-Paul. Il se compose de longues allées obliques de pêchers entremêlés d'orangers. Ces allées aboutissent à un centre commun, et entre elles sont des carrés de légumes, tels que choux, fèves, laitues, et petit pois. J'ai aussi vu dans ce jardin des pommiers, des poiriers, des pruniers, des cerisiers et de la vigne qui s'élevait à la hauteur d'appui. M. Chaves se plaint de ce que les espèces d'arbres fruitiers qui ont été introduites dans ce pays sont toutes d'une qualité inférieure.

Le jardin de M. Chaves a été planté tout nouvellement; j'y ai admiré des pêchers qui ne sont encore qu'à la troisième année, et ont déjà 12 à 15 pieds; des orangers de quatre ans atteignent la même hauteur.

Il a plu toute la journée, et je n'ai pu me promener dans la campagne.

Rio das Pellotas, 7 septembre. — Quoique le temps fût à la pluie, j'ai fait aujourd'hui une longue herborisation, et j'ai recueilli plusieurs plantes qui se rapportent à des genres d'Europe. C'est l'anémone N° 1864, la renonculacée N° 1843 *bis*, le *Cerastium N° 1871* et le *Carex N° 1865*. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les espèces qui chez nous appartiennent à ces genres fleurissent également au commencement du printemps.

Les pelouses sont déjà du plus beau vert, mais les marais n'offrent encore qu'une herbe desséchée. Dans les bouquets de bois, à peu près le tiers des arbres et des arbrisseaux ont perdu leurs feuilles pendant l'hiver et ils ne commencent point encore à se couvrir de feuilles nouvelles. Lorsque j'ai passé à la freguezia d'Estreito, j'y ai vu de jeunes pêches déjà formées. Ici, comme à Rio-Grande, la végétation

est beaucoup moins avancée, car les pétales des fleurs de pêchers ne font que commencer à tomber.

Rio das Pellotas, 8 septembre. — J'ai été aujourd'hui, avec M. Chaves, à la paroisse de San-Francisco-de-Paula. Nous étions en cabriolet découvert. Rien n'est joli comme le pays que nous avons parcouru. Il offre une vaste plaine dont quelques parties sont légèrement ondulées. Partout le terrain présente des pelouses parsemées d'arbres et de bouquets de bois où paissent des chevaux et des bêtes à cornes. Un grand nombre de jolies maisons couvertes en tuiles s'élèvent ça et là, et chacune d'elles a un jardin entouré de fossés profonds en deça desquels est une haie d'*Opuntias* ou de broméliées. Quelques enclos sont faits avec des mottes de gazon, d'autres avec des têtes de bœufs armées de leurs cornes et pressées les unes sur les autres. Dans les jardins, la plupart assez vastes, sont plantés des orangers, des pêchers, de la vigne, des légumes, quelques fleurs. Du côté du couchant l'horizon est borné par la Serra do Tapes, à l'est, et le Rio de San-Gonzalo, qui établit une communication facile entre ce beau canton et toutes les parties du lac Mirim et du lac dos Pathos. L'aspect du pays rappelle tout ce que l'Europe a de plus riant, et les jardins, où l'on ne voit que de jeunes arbres, les maisons construites récemment, donnent à ces campagnes un air de fraîcheur et de nouveauté qui les embellit encore.

Avant d'aller à la paroisse de San-Francisco-de-Paula, qui est à un demi-quart de lieue du canal de San-Gonzalo, nous nous sommes rendus à une maison située sur le bord même du canal en face de la paroisse, et qui appartient au fermier général des dîmes, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Devant cette maison, le canal de San-Gonzalo peut avoir la même largeur que le bras des Montées en face de la solitude de Plissai ; des yachts y passent sans cesse et animent le paysage ; de l'autre côté du canal s'étend une lisière de bois. J'ai été reçu chez le fermier général dans un salon bas dont les murs sont simplement blanchis, mais qui est très propre, meublé avec élégance, ce qui m'a rappelé certaines maisons de campagne des environs de Hambourg. Plusieurs marchands de Rio-Grande, et quelques proprié-

taires du voisinage, tous très bien mis, étaient rassemblés chez le fermier général. Parmi eux, était un vieillard, qui s'établit dans ce canton, il y a vingt ans environ, et qui en fut le premier habitant. Alors les bords du canal étaient couverts de bois et très marécageux; il les défricha et exhaussa le terrain, et il vendit par portions une grande partie de sa propriété.

Le pays que j'ai décrit tout à l'heure, et qui s'étend entre le Rio das Pellotas, le Rio San-Gonzalo et la paroisse de San-Francisco, appartient à des charqueadores, et les maisons dont j'ai parlé sont leurs habitations. Ils ne pouvaient choisir un local plus favorable puisqu'ils reçoivent sans aucune difficulté les bestiaux qu'on élève dans les gras pâturages situés au midi du Jacui, et qu'ensuite ils embarquent leur viande sèche et leurs cuirs sur le Rio das Pellotas, ou le Rio de San-Gonzalo. Parmi eux sont des hommes fort riches. M. Chaves, par exemple, qui a commencé par être commis, jouit d'une fortune de six cent mille francs.

L'établissement des charqueadores sur les bords du Rio de San-Gonzalo a donné lieu à la formation de la paroisse de San-Francisco.

Après avoir quitté la maison de M. *Paiva*, le fermier général des dîmes, nous nous sommes rendus à ce village, qui, comme je l'ai dit, est éloigné d'un demi-quart de lieue du Rio de San-Gonzalo et situé dans une vaste plaine; il fut érigé en chef-lieu de paroisse et déjà on y compte plus de 100 maisons. On suit un plan régulier dans la construction de ce village. Les rues sont assez larges et alignées ; la place publique sur laquelle est bâtie l'église est petite, mais fort jolie. Le devant de la plupart des maisons est propre. On ne voit pas à San-Francisco-de-Paula, une seule chaumière; tout y annonce l'aisance. Les maisons n'ont à la vérité que le rez-de-chaussée, mais toutes sont bien bâties ; elles sont couvertes en tuile et garnies de croisées à carreaux de vitres.

Les hommes que j'ai rencontrés étaient mis proprement, et j'ai vu plusieurs boutiques garnies de toute sorte de marchandises. Les habitants de San-Francisco sont des ouvriers et principalement des négociants. Quelques maisons de Rio-Grande s'y sont transportées et il est à croire que d'ici à peu

de temps ce village s'augmentera d'un très grand nombre de nouveaux habitants, attirés par la position favorable, par la beauté du pays et la richesse de ceux qui y sont déjà établis. A la vérité, S.-Francisco-de-Paula est un peu éloigné du Rio de S.-Gonzalo, mais le chemin qui conduit du canal au village est très beau, et il est vraisemblable qu'il ne tardera pas à être bordé de maisons et que bientôt il ne formera plus qu'une des rues du village. Les terres de la paroisse de S.-Francisco offrent un mélange de sable et de terre noire, et sont propres à tous les genres de culture; mais, comme je l'ai dit, elles sont très divisées et appartiennent à des charqueadores qui ne s'occupent point de cultiver et se contentent d'avoir un jardin. Les vivres qui se consomment dans le pays viennent en grande partie de la Serra dos Tapes, qui est à quatre l. de S.-Francisco, où le sol est fertile, et où l'on cultive avec avantage le maïs, les haricots et surtout le froment.

Deux Français se sont établis à S.-Francisco-de-Paula. J'ai été leur rendre visite. L'un d'eux, M. T., est un chirurgien gascon, fort jeune encore, que j'avais vu à Rio de Janeiro et qui m'avait diverti par sa vanité. Depuis cette époque il a connu le monde, il s'est marié ici et est devenu plus sensé. Cependant, je lui ai encore trouvé ce défaut de prudence et cet esprit de dénigrement que les Français montrent beaucoup trop souvent quand ils sont en pays étranger. Il m'a fait des gens de cette contrée une peinture vraie sous beaucoup de rapports, mais exagérée sous plusieurs autres. J'en rapporterai les traits qui s'accordent avec mes propres observations. Les habitants de cette capitainerie sont riches et n'ont d'autre ambition que de le devenir davantage; mais leur fortune contribue peu à rendre leur existence plus agréable; ils se nourrissent mal et ne connaissent aucun divertissement honnête. Les instants qu'ils ne donnent pas à leurs affaires, ils les emploient à jouer, ou à former de petites intrigues les uns contre les autres. La plupart sont ignorants et sans éducation; comme ils n'ont reçu aucun principe d'honneur ni de morale, ils portent généralement peu de bonne foi dans les affaires.

Le deuxième Français que j'ai été voir est un homme d'esprit, mais fort singulier. Il y a longtemps qu'il a quitté son

pays, il parle parfaitement le portugais et compose même des vers dans cette langue. Cependant il n'a point oublié la sienne et en cela il peut être cité comme une exception, car il y a une telle ressemblance entre notre langue et le portugais qu'au bout d'une couple d'années presque tous les Français qui vivent beaucoup avec les portugais mêlent les deux idiomes.... M. T. montre du jugement, de l'instruction, de la gaieté, mais il croit avoir des révélations; il s'imagine que la Vierge lui parle et qu'elle fait des miracles en sa faveur. Cette folie au reste ne l'a porté qu'à des actes de vertu. Il se croit appelé à enseigner la jeunesse et souvent il a été donner des leçons dans les campagnes les plus éloignées pour obéir, m'a-t-il dit, aux ordres de la Vierge qui avait été touchée par les prières que de bonnes mères de famille lui adressent pour leurs enfants. C'est par ordre de la Vierge qu'il s'est fixé à S.-François-de-Paule et il y instruit les enfants sans demander de rétribution à personne, n'acceptant même que ce qui est nécessaire pour satisfaire aux besoins les plus urgents de la vie. J'ai été touché de l'air de persuasion et de la simplicité avec laquelle il me parlait des révélations dont la Vierge l'honore; je ne l'ai pas été moins de l'attachement qu'il montre pour ses enfants et de la douceur avec laquelle il leur parle. Je tâche, me dit-il, de leur expliquer l'Évangile, je leur parle de Jésus enfant: je le leur représente beau et aimable, tel qu'il devait être et je le leur propose pour modèle. M. T... se loue beaucoup de la docilité et des bonnes dispositions de ses disciples; mais il se plaint que les parents détruisent son ouvrage. Il gémit sur le peu de religion des prêtres, sur le défaut général d'instruction, et sur l'avidité, le manque de bonne foi des habitants de cette capitainerie.

Je vais inscrire l'extrait des états d'exportation de Rio-Grande pendant plusieurs années. Ils m'ont été communiqués par M. Chaves.

ANNÉE 1816. *Viande sèche.* Pour Rio-de-Janeiro, 169,879 arrobes; Bahia, 236,371; Fernambouc, 215,136; Sainte-Catherine, 950; Campos, 2,000; Havane, 74,230..... Total: 707,116 à 700 # = 494,981,200 #. — *Suif.* Pour Rio-de-Janeiro, 36,698 arrobes; Bahia, 14,242; Fernambouc, 4,836; Sainte-Catherine, 640; Campos, 159; Havane, 480. Total: 57,055 à 1,200 # = 68,466,000 #. — *Graxa.* Pour Rio-de-Janeiro, 4,836;

Sainte-Catherine, 390; New-York, 56. Total : 5,282 à 1,200 # = 6,338,400 #. — *Crins*. Pour Rio-de-Janeiro, 657 1/2 arrobes à 700 # = 460,250 #. — *Barils de viande salée*. Pour Rio-de-Janeiro, 250 à 9,600 # = 2,400,000 #. — *Cuirs de bœuf*. Pour Rio-de-Janeiro, 153,866; Bahia, 26,224; Fernambouc, 7,555; Sainte-Catherine, 300; Campos, 32; Guernesey, 4,407; Porto, 11,452; New-York, 13,675; Havane, 1,311; Alexandrie, 6,816. Total : 225,638 à 1,200 # = 270,765,600 #. — *Cuirs de jument*. Pour Rio-de-Janeiro, 1,746; Guernesey, 63; New-York, 320. Total : 2,129 à 400 # = 851,600 #. — *Alqueres de froment*. Pour Rio-de-Janeiro, 224,958 1/2; Sainte-Catherine, 2,023. Total : 226,981 1/2 à 1,600 # = 363,070,400 #. — *Cornes*. Pour Rio-de-Janeiro, 365,700; Bahia, 500; Fernambouc, 21,100; Guernesey, 700; Porto, 4,800; New-York, 96,800; Havane, 24,350; Alexandrie, 14,500. Total : 528,450 à 1,000 # = 5,284,500. *Total des exportations :* 1,212,617,950 #.

Année 1817. *Viande sèche*. Pour Rio-de-Janeiro, 164,180 arrobes; Bahia, 234,103; Fernambouc, 61,260; Sainte-Catherine, 2,771; Laguna, 800; Maragnon, 12,075; Campos, 3,500; Montevideo, 8,800; Havane, 72,796. Total : 560,285 à 1,360 # = 761,987,600 #. — *Suif*. Pour Rio-de-Janeiro, 21,584 1/2; Bahia, 10,719; Fernambouc, 1,070; Sainte-Catherine, 400; Maragnon, 125; Campos, 110; Salem, 15. Total : 34,023 1/2; à 1,920 # = 65,325,120 #. — *Graxa*. Pour Rio-de-Janeiro, 5,268; Bahia, 30 Sainte-Catherine, 114; Laguna, 50; Campos, 20; Montevideo, 2,722. Total : 8,204 à 1,920 # = 15,751,680 #. — *Crins*. Pour Rio-de-Janeiro, 478; Bahia, 38; Salem, 81. Total : 597 à 2,560 # = 1,528,320 #. — *Barils de viande salée*. Pour Rio-de-Janeiro, 100; Montevideo, 644. Total : 744 à 12,800 # = 9,523,200 #. — *Cuirs de bœuf*. Pour Rio-de-Janeiro, 138,754; Bahia, 15,890; Fernambouc, 5,063; Maragnon, 85; Havane, 59; Salem, 3,190; Anvers, 6,193. Total : 169,234 à 1,440 # = 243,696, 960 #. — *Cuirs de jument*. Pour Rio-de-Janeiro, 3,389; Salem, 4,000. Total : 7,389; à 400 # = 2,955,600 #. — *Alqueres de froment*. Pour Rio-de-Janeiro, 102,409 Bahia, 141; Fernambouc, 4,093; Sainte-Catherine, 1,503; Campos, 100; Montevideo, 1,200. Total : 109,446 à 2.000 # = 218,892,000 #. — *Cornes*. Pour Rio-de-Janeiro, 172,489; Bahia, 8,000; Fernambouc, 16,800; Havane, 14,500; Salem, 36,000. Total : 247,789 à 2,000 # = 4,955,780 #. *Total des exportations de 1817 :* 1,324,616,260 #.

Année 1818. *Viande sèche*. Pour Rio-de-Janeiro, 187,484 arrobes; Bahia, 227,898; Fernambouc, 88,909; Sainte-Catherine, 6,840; Capitainerie du Saint-Esprit, 2,500; Havane, 120,790. Total : 634,421 à 1,600 #. = 1,015,073,600 #. — *Suif*. Pour Rio-de-Janeiro, 34,390 arrobes; Bahia, 11,699; Fernambouc, 1,377; Sainte-Catherine, 330; Capitainerie du Saint-Esprit, 50; Havane, 60. Total : 47,906 à 2,000 # = 95,812,000 #. — *Graxa*. Pour Rio-de-Janeiro, 8,055; Fernambouc, 124; Sainte-Catherine, 400. Total : 8,579 à 2,000 # = 17,158,000 #. — *Crins*. Pour Rio-de-Janeiro, 304; New-York, 2,422. Total : 2,726 à 2,560 # = 6,978,560 #. — *Barils de viande salée*. Pour Rio-de-Janeiro, 324; Montevideo, 29. Total : 353 à 12,800 # = 4,518,400 #. — *Cuirs de bœuf*. Pour Rio-de-Ja-

neiro, 158,152; Bahia, 14,840; Fernambouc, 2,410; Sainte-Catherine, 120; New-York, 4,536; Havane, 44. Total : 180,102 à 1,440 # = 259,346,880 #. — *Cuirs de jument*. Pour Rio-de-Janeiro, 773; Sainte-Catherine, 1,108; New-York, 109. Total : 1,990 à 400 #=796,000 #.— *Cornes*. Pour Rio-de-Janeiro, 243,696; Bahia, 4,400; Fernambouc, 3,120; Havane, 24,600; New-York, 20,000. Total : 295,816 à 2,000 # = 5,916,320 #. *Total des exportations* de 1818 : 1,405,599,760 #.

Année 1819. *Viande sèche*. Pour Rio-de-Janeiro, 165,458 arrobes; Bahia, 204,193; Fernambouc, 148,069; Sainte-Catherine, 5,650; Maragnon 8,700; Havane, 44,990. Total : 577,060 à 1,600 # = 923,296,000 #. — *Graxa*. Pour Rio-de-Janeiro, 5,902 arrobes; Fernambouc, 246; Sainte-Catherine, 120; Montevideo, 800. Total : 7,068 à 2,000 # = 14,136,000 #. — *Suif*. Pour Rio-de-Janeiro, 30,651 1/2 arrobes; Bahia, 9,240; Fernambouc, 2,393; Sainte-Catherine, 308; Maragnon, 110. Total : 42,702 1/2 à 2,000 # = 85,405,000 #. — *Crins*. Pour Rio-de-Janeiro, 211 1/2 arrobes; Bristol, 6,000; Boston, 2,588... Total : 157,551 à 1,500 # = 236,323,500 #. — *Cuirs de jument*. Pour Rio-de-Janeiro, 2,604 à 320 # = 833,280 #. — *Alq. de froment*. Pour Rio-de-Janeiro 110,254 1/2; Fernambouc, 1,112; Sainte-Catherine, 751 1/2; Montevideo, 100. Total : 112,218 à 1,280 #. = 143,639,040 #. — *Mules*. Pour Surinam, 203; Cayenne, 80. Total : 283 à 2,000 # = 1. 566,000 #. — *Cornes*. Pour Rio-de-Janeiro, 205,978; Fernambouc, 8,280; Maragnon, 2,500; Havane, 9,970; Bristol, 16,000. Total : 242,728 à 2,000 # = 4,854,560 #. *Total des exportations de 1819* : 1,409,753,640 #.

En 1805, Il a été exporté de Rio-Grande 196,762 cuirs de bœuf, 574,051 arrobes de viande sèche, 40,684 arrobes de suif, 95,061 alq de froment, 254,471 cornes. — *En 1806*. 183,405 cuirs de bœuf, 475,258 arrobes de viande sèche, 36,832 arrobes de suif, 62,863 alq de froment, 232,004 cornes. — *En 1807*. 231,784 cuirs de bœuf, 600,135 arrobes de viande sèche, 44,712 arrobes de suif, 93,298 alq de froment, 279,620 cornes. — *En 1808*. 141,456 cuirs de bœuf, 494,102 arrobes de viande sèche, 37,036 arrobes de suif, 108,648 3/4 arrobes de froment, 232,681 cornes, 920 barils viande salée. — *En 1810*. 200,985 cuirs de bœuf, 564,150 arrobes de viande sèche, 44,773 arrobes de suif, 143,983 alq de froment, 224,694 cornes, 753 barils de viande salée. — *En 1811*. 230,870 cuirs de bœuf, 5,802 cuirs de jument, 713,953 arrobes de viande sèche, 58,229 1/2 arrobes de suif, 152,271 1/2 alq de froment, 333,949 cornes, 508 barils de viande salée. — *En 1812*. 223,821 cuirs de bœuf, 826,486 arrobes de viande sèche, 69,617 1/2 de suif, 151,185 1/4 alq de froment, 297,766 cornes, 177 barils de viande salée. — *En 1813*. 224,474 cuirs de bœuf, 756,635 arrobes de viande sèche, 69,103 arrobes de suif, 257,342 alq de froment, 172,698 cornes, 4,935 arrobes de graxa, 455 barils de viande salée. — *En 1814*. 285,578 cuirs de bœuf, 959,295 arrobes de viande sèche, 82,545 1/2 arrobes de suif, 211,926 1/4 alq de froment, 254,068 cornes, 8,518 1/2 arrobes de graxa, 790 barils de viande salée. — *En 1815*. 277,241 cuirs de bœuf, 754,060 arrobes de

viande sèche, 58,093 arrobes de suif, 255,782 arrobes de froment, 286,830 cornes, 4,617 1/2 arrobes de graxa, 1,237 barils de viande salée.

Rio das Pellotas, 9 septembre. — J'ai fait aujourd'hui une longue herborisation, mais elle ne m'a rien procuré. Comme je l'ai dit, l'herbe des pelouses est déjà très verte ; mais il n'en est pas de même de celle des pâturages un peu éloignés des habitations et qui n'est pas aussi continuellement broutée par les bestiaux. Les feuilles desséchées de l'année dernière y cachent encore les pousses nouvelles, on n'y voit aucune fleur et les campos ont toujours la teinte grisâtre de l'hiver. M. Chaves envoie à Rio-Grande son hiate, chargé de viande sèche, je dois profiter de cette occasion et je partirai ce soir.

Rio das Pellotas, 10 septembre. — Un vent très violent s'est élevé hier au soir, il a continué jusqu'à présent et ne m'a pas permis de partir. Comme le climat de ce pays ressemble beaucoup à celui de l'Europe, les plantes du Portugal ont dû réussir ici, toutes les fois que leurs graines y ont été semées, ou même lorsqu'elles ont été apportées par hasard et jetées sur la terre. On trouve dans les jardins et dans le voisinage des habitations plusieurs espèces qui appartiennent à la flore d'Europe et qui se sont multipliées avec tant d'abondance que l'on pourrait presque douter si leurs graines ont été apportées avec celles des légumes cultivés, ou si elles sont indigènes. Je peux citer la *mauve commune*, la *moutarde*, une *caryophyllée*, le *poa annua* qui forme presque toutes les pelouses, une *linaire* et le *rumex pulcher*, l'*Alsine media* et quelques autres. La *renoncule* N°... est moins abondante que les espèces précédentes, mais il m'est difficile de croire qu'elle soit naturelle au pays. Il sera nécessaire de comparer en Europe toutes ces plantes avec les espèces auxquelles elles me semblent se rapporter, pour constater s'il n'y a pas réellement quelque différence.

Depuis le ministère du marquis de Pombal, le gouvernement portugais a cherché à introduire la culture du chanvre dans cette capitainerie ; mais jusqu'à ce moment ses efforts ont été inutiles. Les cultivateurs ont craint d'abord qu'on ne s'emparât, sans aucune rétribution, du fruit de leur

travail, et sûrs du bénéfice que produit la culture du froment, ils n'ont pas voulu se livrer à des essais dont le résultat leur semblait incertain. Je ne doute pas cependant que le chanvre ne réussisse très bien dans les terres humides, noires et mêlées de sable qui sont si fréquentes dans ce pays. M. Chaves m'a montré du chanvre, qu'il a récolté chez lui dans du terrain semblable et que j'ai trouvé beau quoiqu'il soit un peu gros. Il a le projet de se livrer à cette culture, et à cet effet, il doit remettre un mémoire au comte da Figueira.

Rio das Pellotas, 11 septembre. — Il a fait aujourd'hui un temps affreux, je n'ai pu mettre les pieds dehors, et le vent m'empêche toujours de partir. La table de mon hôte est servie très abondamment; c'est principalement le bœuf qui s'y présente sous toutes les formes; d'ailleurs, nous mangeons du pain et nous buvons du vin. Les nègres des *charqueadas*, sont traités avec beaucoup de dureté. M. Chaves passe pour un des charqueadores les plus humains, cependant lui et sa femme ne parlent jamais à leurs esclaves qu'avec une extrême sévérité, et ceux-ci semblent trembler devant leurs maîtres. Il y a toujours dans la salle un petit nègre de 10 à 12 ans, qui se tient debout prêt à aller appeler les autres esclaves, à donner un verre d'eau et à faire toutes les petites commissions nécessaires pour le service intérieur de la maison. Je ne connais pas une créature plus malheureuse que cet enfant. Il ne s'assied point, jamais on ne lui sourit, il ne joue jamais, il passe sa vie tristement appuyé sur la muraille et est souvent martyrisé par les enfants de son maître. Quand la nuit vient, le sommeil le gagne, et quand il n'y a personne dans la salle, il se met à genoux, pour pouvoir dormir; cette maison n'est pas la seule où l'on ait ainsi l'usage d'avoir toujours un petit nègre auprès de soi pour s'en servir ainsi en cas de besoin.

J'ai dit que dans cette capitainerie les nègres étaient traités avec douceur et que les blancs se familiarisaient avec eux plus qu'ils ne font ailleurs. Cela est vrai des esclaves des estanceiras qui sont peu nombreux, mais il n'en est pas ainsi de ceux des charqueadas qui étant en grand nombre se communiquent réciproquement tous les vices qu'ils apportent de

la capitale et par conséquent il est plus nécessaire peut-être de les conduire avec rigueur.

On est venu aujourd'hui me réveiller de très bonne heure, et me dire que le vent était tombé et que nous pouvions partir. Je me suis embarqué sur le hiate de M. Chaves, avec un de ses amis et nous avons suivi la route par laquelle nous étions venu. J'aurai peu de chose à ajouter sur le pays.

Les bords du Rio de S°-Gonzalo et du Rio das Pellotas, sont très plats, la campagne est riante et couverte de bouquets de bois et de pâturages. Arrivés au Norte, nous sommes montés dans une sumaca qui appartient à M. Chaves, et de là nous nous sommes rendus à Rio-Grande sur la lancha. La première personne que j'ai vue en arrivant est José Marianno. Il m'a dit qu'il était parti pour S.-Miguel, mais qu'il n'avait été que jusqu'à S.-Francisco-de-Paula, parce que le hiate sur lequel il s'était embarqué devait rester vingt jours devant cette paroisse. J'ai fait semblant d'ajouter foi à cette fable, mais je suis sûr que s'il est revenu c'est parce qu'il se sera ennuyé du voyage. Ce que je trouve fort désagréable dans tout ceci, c'est d'être obligé de l'emmener avec moi.

J'ai retrouvé ici le comte de Figueira qui a déjà été jusqu'à Santa-Thérésa, forteresse située sur la frontière, et qui en est revenu. Il m'a reçu avec sa bonté ordinaire et m'a fait beaucoup de questions sur mon voyage de S.-Francisco-de-Paula. M. le comte de Figueira a acquis les plus justes droits à l'amour et à la reconnaissance des habitants de cette capitainerie puisqu'il l'a sauvée deux fois des ravages d'Artigas ; mais ce n'est pas pour cette seule raison qu'il est devenu l'idole de ce peuple. Le marquis d'Alegrete son prédécesseur était un homme faible qui laissait le commandant de district et le moindre officier exercer en liberté une autorité despotique sur leurs inférieurs. Il était environné d'aides de camp qui vendaient toutes les grâces et dont l'exemple était suivi par la plupart de ceux qui avaient quelque pouvoir. La capitainerie était livrée au plus affreux brigandage ; mais tout a changé de face depuis que le comte a été nommé gouverneur général et s'est entouré autant qu'il a pu d'hommes honnêtes ; il a tout vu par lui-même ; il a écouté tout le monde, et il a rendu justice au pauvre comme au riche. Ce n'est pas un homme instruit,

il n'a que des idées communes, mais il a l'avantage de connaître parfaitement la province qu'il gouverne et qu'il a parcourue tout entière ; il a l'esprit droit, il est juste, il est bon, gai, poli, ouvert et pénétré du désir ardent de faire le bonheur du peuple, d'empêcher les vexations des subalternes. Comme je l'ai dit, il a encore un très grand mérite aux yeux des habitants de cette capitainerie, il monte à cheval aussi bien qu'eux, il est actif, se transporte avec promptitude d'un lieu dans un autre et se conforme sans peine à toutes les circonstances.

Rio-Grande, 13 septembre. — Les gouverneurs avaient ici une maison, mais elle n'a pas été entretenue et elle n'est plus en état de les recevoir. Il y a à Rio-Grande deux prisons, l'une civile et l'autre militaire, toutes deux très petites et séparées de l'Hôtel-de-Ville. Parmi les négociants de Rio-Grande, plusieurs nés en Europe ont commencé par être mariniers et ne savent pas même lire.

Comme je l'ai déjà dit dans mon voyage des Mines, les Portugais qui s'établissent au Brésil, presque tous grossiers et sans éducation, retardent la civilisation de ce pays beaucoup plus qu'ils ne l'avancent.

Lorsqu'un des États de l'Europe est en guerre, toutes ses provinces fournissent des soldats, et par conséquent, si la nation devient belliqueuse, elle doit le devenir tout entière. Il n'en est pas de même du Brésil, la frontière méridionale de cette contrée n'a joui depuis longtemps que de très courts intervalles de paix ; mais, à l'exception des quelques troupes qu'ont envoyées Saint-Paul et Sainte-Catherine, tous les soldats qui ont fait la guerre contre l'Espagne ont été tirés de cette capitainerie. Aucune recrue n'a été fournie par les provinces du centre, ni celles du nord. Il résulte de là que, pendant que les habitudes de cette capitainerie sont devenues toutes militaires, les peuples des autres provinces sont tombés de plus en plus dans l'inertie et la mollesse. Il est clair, cependant, qu'il est de l'intérêt du souverain d'un empire aussi vaste de laisser le moins de différence possible entre les provinces qui le composent, et de tâcher d'y introduire le même esprit. Je sais que les Mineurs et les Goyannais auraient eu

de la peine à s'accoutumer à la manière de vivre de ce pays, mais elle est encore moins éloignée de la leur que de celle des Européens, et l'on n'a pas craint de faire venir des régiments du Portugal.

La frugalité des Mineurs et leur peu de besoins les rendrait certainement moins incapables que les Européens de se faire aux habitudes de cette contrée, et ils y auraient été moins inutiles. Pour introduire plus facilement le même esprit militaire dans les diverses provinces du Brésil, on aurait pu, ce me semble, renvoyer chaque année une partie des anciens soldats des autres capitaineries dans leurs foyers, et les remplacer par de nouvelles recrues. Cette capitainerie aurait été en quelque sorte une école pour les autres. Elle y aurait puisé de l'activité, un esprit militaire, et cet esprit national qui n'y existe pas, et que la guerre fait toujours naître.

Rio-Grande, 14 septembre. — S.-Francisco-de-Paula est de toute la justice de Rio-Grande le village où l'on compte le plus de charqueadas. Il y en a, dans ce moment, dix-huit sur cette paroisse, et le terme moyen de bêtes à cornes qui y ont été tuées depuis quelques années est d'environ cent vingt mille. La paroisse de S.-Francisco est bornée au nord par la rivière de *Camaquã*; au midi, par l'*Arroio das Pedras* et le *Rio Pairatinim;* à l'est, par le *lac dos Pathos* et le *Rio de S.-Goncalo;* à l'ouest, par la *Serra dos Tapes*.

Quoiqu'il y ait déjà plusieurs mois que l'on ne tue plus dans les charqueadas, on sent encore, dans les alentours, une odeur assez forte de boucherie, et par là, on peut juger combien cette odeur doit être désagréable dans le temps où l'on tue. A cette époque, on dit que l'on ne peut approcher des charqueadas sans être couvert de mouches. Lorsque je me représente cette foule d'animaux égorgés, le sang qui coule par torrent, des ossements entassés, cette prodigieuse quantité de morceaux de chair exposés sur les séchoirs, il me semble que ces lieux doivent inspirer le dégoût et l'horreur.

J'ai déjà fait observer bien des fois que les Mineurs ne tenaient point à leur pays. En effet, aucune habitude particulière ne les y retient, et ils n'ont pas de peine à en trouver un meilleur. Il faut ajouter aussi que l'intelligence, qui leur

est naturelle, les garantit partout des moyens faciles de subsister. Les habitants de cette capitainerie, au contraire, ne sortent jamais de chez eux, parce qu'ils savent qu'ailleurs ils seraient obligés de renoncer à l'habitude d'être sans cesse à cheval, et que nulle part ils ne trouveraient de la viande en aussi grande abondance. Ils craignent surtout de s'embarquer, et tous les bâtiments qui font le commerce de cette capitainerie sont montés par des étrangers.

Il résulte des états qui m'ont été communiqués par M. Chaves, que la valeur des objets importés à Rio-Grande en 1816 s'élève à 1,000,441,380 reis. Les plus fortes valeurs ont été fournies par *Rio-de-Janeiro*. Cette ville a envoyé ici 12,496 alqueres de sel, 4,676 alq. de farine de manhoc, 567 de riz, 10,657 arrobes de sucre blanc, 989 arrobes de sucre brut, 89 corbeilles de confiture de coings, une grande quantité de boîtes de confitures, du chocolat, 1,012 1/2 arrobes de café, 36 caisses de thé, 604 pipes de vin, 659 barils de vin, 938 pipes d'eau-de-vie de sucre, 71 barriques de bière, des vins et des liqueurs en bouteilles, 27 barils de jambons, 1 caisse de jambons, 100 corbeilles de lard, 217 barriques de morues sèches, 188 barils de beurre, du fromage de divers pays, 746 anchouettes d'olives, 31 barils et 36 bouteilles d'olives, 6,833 arrobes de tabac, 620 esclaves, des toiles, entre autres 167,904 1/2 aunes de toile de coton des Mines, des draps, des drogues, de la faïence, des verreries, de la mercerie, quincaillerie, des modes, des meubles, en un mot toutes les marchandises qui viennent de l'Europe. Les marchandises envoyées de *Bahia* à Rio-Grande s'élèvent à 91,307,200. Ce sont : 35,285 alq. de sel, 400 alq. de farine, 201 de riz, 108 pipes de vin, 7 barils de vin, 35 pipes d'eau-de-vie, 12 esclaves, 364 arrobes de sucre blanc, 11 arrobes de sucre moscavade, 4,628 arrobes de chaux, 1/2 arrobe d'étoupe du pays, des meubles et diverses marchandises d'Europe. Les marchandises venues de *Pernambouc* s'élèvent à 21,357,800. Ce sont : 20,850 alq. de sel, 573 arrobes de sucre, 4 pipes de vin, 16 barils de vin, 1/2 pipe d'eau-de-vie de sucre, 4 esclaves, 28 arrobes d'étoupe du pays, 1,000 cocos, des meubles et quelques articles d'Europe. Les importations de *Sainte-Catherine* se montent à 11,752,900. Ce

sont : 27,943 alq. de farine, 3,724 alq. de riz, 174 arrobes de sucre blanc, 44 arrobes de sucre moscavade, 212 barils de mélasse, 732 arrobes de café, 169 pipes d'eau-de-vie de sucre, 6 barils d'eau-de-vie de sucre, 38 esclaves, 296 pacotes de riscados, 7 pacotes de toile de lin, 15 arrobes de fil de coton, 11 arrobes de coton en laine, 500 cruches, 195 peaux de cerfs tannées, 504 alq. de maïs, 169 de mandobis, 81 douzaines de planches, 414 pièces de bois de construction, 6,520 ripas, 40 portes, 30 portadas, 36 mocos de chaux, 4,000 tuiles, 6,000 briques, et des marchandises d'Europe. *Santos* a envoyé pour 26,641,800 de marchandises, savoir: 1,534 arrobes de sucre blanc, 848 arrobes de sucre moscov., 18 alq. de farine de manhoc, 76 de riz, 7 arrobes de café, 43 arrobes de tabac, 2 barils de vin, 43 pipes d'eau-de-vie de sucre, 11 esclaves, 4,739 aunes de coton, 17 sacs de fils de coton, 200 alq. de chaux, 500 douzaines de ripas, 20 vigas, 8 1/2 douzaines de gamelles, et quelques articles d'Europe. Les envois faits par *Paranagua* se montent à 4,459,500, savoir : 246 alq. de riz, 250 alq. de mate, 282 paniers de maté, 14 arrobes de café, 30 arrobes de lard, 2 esclaves, 2 meules de moulin, 1,582 ripas, 184 douzaines de caibras, 206 1/2 douzaines de planches, 107 portadas, 415 vigas, 9 pans de prumo, 8 vagonteas, 149 1/2 mocos de chaux. Il est venu directement de *Lisbonne :* 7 pipes de vin, 26 barils de vin, 276 bouteilles de vin, 72 mesures d'eau-de-vie, 4,600 alq. de sel, des saucisses, du chocolat, quelques étoffes de l'Europe et de l'Inde, 50 coignées, 100 houes, 198 serpes, montant en tout à 8,741,410. *Porto* a fourni 122 pipes de vin, de l'huile, des chapeaux, des coignées, des houes, de la quincaillerie, etc., ensemble 22,648,300. *S°-Sebastiaô*, dans la province de S°-Paulo, a envoyé 86 pipes d'eau-de-vie de sucre, 800 arrobes de sucre blanc, 90 arrobes de moscov., 90 arrobes de café, 416 arrobes de tabac, 8 esclaves, quelques poteries et quelques marchandises d'Europe, ensemble 1,113,310. *Paraty* a fourni 4 pipes de vin, 57 pipes d'eau-de-vie de sucre, 3 barils d'oranges, 38 arrobes de tabac, 15 arrobes de sucre brut, 26 arrobes de café, 30 alq. de farine de manhoc, 54 corbeilles de lard, quelques bagatelles d'Europe, ensemble 431,900. L'*Ilha-Grande* a envoyé 16 pipes d'eau-de-vie

de sucre, montant à 960,000. *Campos de Goitacazes* a fourni 87 pipes d'eau-de-vie de sucre, 4 de mélasse, 1,823 arrobes de sucre blanc, 506 arrobes de sucre mosc., 1,160 aunes de coton, 33 alq. de riz, ensemble 9,458,600. La *capitainerie du Saint-Esprit* a fourni 135 arrobes de fil de coton, 540,000 1/2 aunes de coton, 1 esclave, 12 alquer. de riz, ensemble 720,000. *Rio-de-S.-Francisco* a envoyé 2,091 alq. de farine, 261 alq. de riz, 2 caras de sucre, 42 arrobes de café, 30 P^s de bitas, 10 mocos de chaux, 100 1/2 douzaines de ripas, montant à 1,855,000. *Cananéa* a envoyé 2,289 alq. de chaux, 93 douzaines de ripas, 34 vigas, ensemble 383,500. *Laguna* a fourni 1,600 alq. de farine, 400 alq. de Mandobis, ensemble 824,000. De l'île de *Boa-Vista* (Cap Vert), il est venu 7,930 alq. de sel, s'élevant à 3,172,000, et de l'*île de Mai*, 4,200 alq., s'élevant à 1,680,000. *Gibraltar* a fourni 1,514 alq. de sel, 1 d'huile, du genièvre, quelques jambons et un peu de papier, ensemble 901,600. De *Cadix*, il est venu 1,568 alq. de sel, formant 620,000. De *Philadelphie*, 30 alq. de sel, du genièvre, une petite quantité de vinaigre, du goudron, et quelques meubles, ensemble 624,000. De *Guernesey*, 10 pipes de vin, 600,000; du vinaigre, de la bière, de la faïence verreries, ensemble 160,000. De *New-York*, 1,800 alq. de sel, 10 pipes de genièvre, 1/2 pipe d'eau-de-vie, du biscuit, du goudron et des meubles, formant 2,653,000.

Rio-Grande, 15 septembre. — Le major Matheus da Cunha Telles, chez lequel demeure le comte, lui a encore donné aujourd'hui un bal; il y avait moins de monde que dans les autres, cependant j'y ai encore compté cinquante et quelques femmes, toutes mises avec beaucoup d'élégance et de bon goût. Les hommes étaient moins nombreux que les femmes, et il fallait les solliciter pour les décider à faire danser ces dernières; je n'ai rien à ajouter aux observations que j'ai faites sur elles. Elles ont pour la plupart la peau blanche, des couleurs, des yeux et des cheveux noirs, plusieurs sont jolies, mais toutes manquent de grâce; elles se tiennent mal, et sont avec les hommes ou trop libres, ou trop timides. En général, cependant, elles paraissent avoir de l'esprit naturel, et eu égard au peu d'éducation qu'elles reçoivent, on doit s'é-

tonner qu'elles causent aussi bien. Quant aux hommes, ils sont peu empressés auprès des dames, leur parlent rarement, et ne montrent pas le moindre désir de leur plaire. Sur les minuit, on a fait passer les femmes dans un salon où était servi le souper, et où elles ont été accompagnées par le comte, son aide-de-camp, deux ou trois autres hommes et moi. Le comte a offert son bras à une dame, nous en avons tous fait autant, mais les femmes de ce pays sont si peu accoutumées à cette politesse, qu'elles n'y répondent qu'avec une excessive gaucherie.

Le souper se composait d'un nombre prodigieux de plats serrés les uns contre les autres, mais tous très bons. Lorsqu'on a eu mangé, tout le monde a passé dans une autre pièce où était servi un dessert magnifique. Cet usage de servir le dessert dans une autre pièce que celle où l'on a dîné ou soupé est général dans tous les repas d'apparat. Comme aux autres bals où j'ai assisté, il y avait encore à celui-ci plusieurs prêtres, et entre autres le curé de la paroisse, qui avait amené sa nièce et ses filles adoptives.

Rio-Grande, 16 septembre. — On cultive, comme je l'ai dit, la canne à sucre dans la serra de S° - Antonio, au nord de Porto-Alègre; on cultive aussi la manhoc autour de cette ville, mais plus au midi ces plantes ne réussissent plus. Ainsi Porto-Alègre doit être considéré comme leur limite méridionale. La culture du coton s'étend beaucoup plus loin, cette plante produit encore beaucoup de *canguçù* sur les bords du lac *dos Pathos*, mais le coton qu'il donne est d'une qualité inférieure. Lorsque je suis arrivé ici, le comte a recommandé au sargente-mór Matheus da Cunha Telles de me procurer des moyens de transport jusqu'à Montévidéo; celui-ci a dit au comte qu'il s'en occuperait. Cependant, jusqu'au départ du comte pour Sainte-Thérèse, on ne m'a plus parlé de rien, et comme je voyais le sargente-mór toujours extrêmement affairé, je n'osai pas lui parler de moi. Cependant quand le comte est parti, j'ai su qu'on me destinait une charrette parfaitement arrangée, qui d'abord avait été préparée pour lui.

Pendant l'absence du comte, je suis resté seul avec M. Matheus, nous nous sommes liés davantage, je lui ai parlé de

mon départ, et il m'a répété que quand je voudrais me mettre en route, il me suffirait de l'en prévenir quelques jours d'avance. Sur ces entrefaites, je suis parti pour S.-Francisco-de-Paula, et, jusqu'à mon retour, j'ai ignoré de quelle manière je ferais mon voyage. Arrivé ici, je me suis expliqué franchement avec M. Mathéus, et j'ai su qu'il voulait me prêter jusqu'à Sainte-Thérèse et même plus loin, si cela était nécessaire, sa charrette, ses nègres et ses bœufs. J'ai été fort contrarié de cette extrême générosité, qui doit beaucoup gêner M. Mathéus; cependant je me trouve dans la nécessité d'accepter ses offres, puisque personne ne veut me louer de charrette, ni de bœufs. De son côté, le comte de Figuera me fait présent des chevaux qui me sont nécessaires, et il s'occupe de me trouver un bon soldat pour m'accompagner.

Rio-Grande, 17 septembre. — Encore un bal, et c'est le comte qui l'a donné. Tout s'y est passé comme dans les bals précédents. L'usage de porter des santés entraîne toujours les convives à des excès, et après le souper, on est généralement plus que gai.

Je fais pour ce voyage des provisions très considérables, parce qu'on m'assure qu'excepté de la viande, je ne trouverai absolument rien jusqu'à Montévidéo. On me fait même craindre de ne plus trouver après Sª-Thérésa de moyens de transport.

Les poiriers sont actuellement en fleurs, les pêchers sont noués, les coignassiers se couvrent de premières feuilles, on aperçoit des boutons aux orangers.

L'homme chez lequel le comte a été reçu à son arrivée ici porte, comme je l'ai dit, le nom de Mathéus da Cunha Telles. Il est né aux îles Açores, il a fait fortune dans ce pays, et devenu sargente-mór, il s'est associé avec Jean Rodrigues pour la ferme des cuirs. Il m'a paru très simple dans son intérieur, mais il est libéral et magnifique pour ses hôtes; il a fait, dans différentes circonstances, des sacrifices immenses pour le roi ; c'est lui qui reçoit tous les officiers qui vont à Montévidéo, et il a même gardé chez lui, pendant quarante jours, tout l'état-major du baron de Laguna. Il a deux maisons, l'une très petite qu'il habite, et l'autre beaucoup plus grande et à un étage, qui n'est destinée que pour ses hôtes.

Elle est mal distribuée, comme toutes les maisons portugaises. Les chambres à coucher sont encore de petits cabinets obscurs qui ouvrent sur de grandes pièces ; d'ailleurs, elle est meublée avec tout le luxe de nos plus jolies maisons d'Europe, et partout on pourrait citer la salle de réception comme un modèle d'élégance. Depuis que nous sommes ici, la table n'a pas été servie avec moins de luxe. Un vin de Porto délicieux brille dans des carafes et des verres de cristal, les mets sont présentés dans des plats de faïences anglaises extrêmement fines, et le dessert dans des assiettes de porcelaine. La chère est excellente, mais il y a beaucoup trop de profusion dans les mets ; presque à chaque repas on enlève les deux tiers de ceux qu'on a mis sans que personne y ait touché. La dépense que M. Mathéus a faite depuis que nous sommes chez lui doit être très considérable, car tout est extrêmement cher à Rio-Grande, et le comte a à sa suite plus de trente personnes, dont une grande partie est restée ici pendant son voyage de Sª-Thérésa.

Rio-Grande, 18 septembre. — Le comte s'est embarqué aujourd'hui pour la *Fréguezia de S.-Francisco-de-Paulo*, avec M. *Lemos*, son aide de camp, et le sergente-mór, Mathéus. Comme je ne dois plus le revoir, je lui ai fait mes adieux, et ce n'a pas été sans attendrissement, car depuis deux mois que je le connais, il n'a cessé de me combler de marques d'amitié. Je regrette aussi beaucoup M. Lemos, militaire plein d'honneur, gai, d'une bonté extrême, qui a cherché, comme le comte, à me rendre toutes sortes de services, et avec lequel je m'étais lié d'une manière assez particulière. Lorsque nous arrivâmes ici, le comte me dit qu'il me donnerait deux soldats pour m'accompagner dans le voyage que je vais entreprendre. Je le remerciai beaucoup, mais je n'en acceptai qu'un, parce que je n'ai jamais rien gagné pour mon repos à augmenter ma suite.

Un Pauliste, appelé Teixeira, fils du propriétaire de *Cocambahy*, désirait vivement m'accompagner, mais sa grande amitié pour José Marianno me l'a fait refuser. On m'a donné un volontaire de Rio-Grande, qui a débuté par me demander de l'argent, ce qui n'est pas d'un fort bon augure.

CHAPITRE V

Arroio das Cabeças — Le lieutenant *Vieira*. — Chiens gardiens de troupeaux, appelés *ovelheiros*. — Estancia do silveio. — Invasion des sables. — Culture du blé. — Estancia do Velho-Terras. — Estancia de Jose Correio. — Le *Maté*. — Les campos neutraes. — Propriété disputée. — Estancia da Tapera. — Estancia de Jose Bernardes. — Estancia de Francisco Correio. — Estancia de Medanos Chico. — Estancia de Corral-Grande. — Chiripà. — Ophtalmies causées par le sable. — Jerebatubà. — M. Delmont, Français. — Revenus des estancias, d'après lui. — Estancia de Chuhy. — Estrados. — Culture du maïs. — Chevreuils. — Rio et Serra de S.-Miguel. — Joli paysage. — Forteresse de S.-Miguel. — Morro da vigia. — Estancia Angelo Nûnez, lieu projeté pour y former un village. — Chuhy. — Le capitaine Manoel Joaquim de Carvalho. — Limites entre Rio-Grande et Montévidéo.

Arroio dos Cabeças, 19 septembre, 3 l. — Au coucher du soleil, thermomètre à 12 degrés. J'ai quitté aujourd'hui Rio-Grande, où j'ai passé un mois très agréable, en bonne compagnie, faisant bonne chère et traité par tout le monde avec les plus grands égards. Il était temps cependant que je partisse, car le repos des villes me rend indolent, je travaille, mais c'est avec une extrême lenteur, et pouvant disposer de tout mon temps, j'en profite moins. Au contraire, le mouvement des voyages m'anime, et comme je n'ai que peu d'instants à moi, je les remplis tous. Avant de quitter Rio-Grande, j'ai laissé trois caisses d'oiseaux et de mammifères au major Mathéus, en le priant de les faire passer au major João Pedro de Souza Ferreira, à Porto-Alègre ; je lui ai laissé aussi une malle remplie de papier à dessécher les plantes et d'autres petits objets, pour qu'il me l'envoyât à Montévidéo, chez un ecclésiastique auquel je suis recommandé, et qu'on appelle le P. Joze-Gomes Rebeiro.

Au moment du départ, on m'a amené quatre chevaux, dont le comte a bien voulu me faire présent, et qui sont fort bons, principalement celui que je monte. Une foule d'incidents, qui se présentent presque toujours quand je commence un voyage, m'ont retenu à Rio-Grande jusqu'à onze heures. Depuis longtemps Jéoz Marianno m'engageait à passer, en quittant cette ville, par l'estancia du lieutenant Jozé Vieira, chez lequel il a passé un mois pour tuer et préparer des oiseaux. Désirant remercier le lieutenant, je me suis rendu aux désirs de Jose Marianno, qui a été pendant tout le voyage d'une amabilité à laquelle je ne suis plus accoutumé.

Nous avons laissé la charrette suivre la route directe, et nous avons pris le devant par un autre chemin, côtoyant presque toujours la Mangueira; nous avons marché pendant longtemps sur une pelouse très fine, mais nous avions à notre droite des monceaux de sable pur, au milieu desquels il ne croît guère d'autre plante que le séneçon n° 1853 *bis*. On appelle ce séneçon à Rio-Grande *Mal me queres*. Au bout de deux lieues, nous sommes arrivés à la maison du lieutenant Vieira, située vers l'extrémité de l'isthme qui sépare la Mangueira du lac dos Pathos. Elle est nouvellement construite, couverte en tuiles et fort jolie. J'ai été introduit dans un salon bien meublé, et ensuite le maître de la maison m'a conduit à une terrasse qu'il a pratiquée sur son toit, et d'où l'on découvre la Mangueira, Rio-Grande et une immense étendue de pays ; cette vue cependant n'a rien d'agréable, parce que la verdure ne s'y montre, dans la campagne, que par petits intervalles, et que l'on n'aperçoit de tous côtés que d'immenses espaces couverts d'un sable fin et blanchâtre. La maison du lieutenant Vieira en est entièrement entourée, et il est obligé d'occuper continuellement ses nègres à déblayer son jardin.

Après avoir quitté le lieutenant Vieira , nous nous sommes dirigés, à travers les champs, vers la maison où j'ai fait halte, et où j'avais déjà couché lorsque j'accompagnais le comte de Figueira, au commencement de son voyage à Sª-Thérésa. Cette maison appartient à un particulier de Rio-Grande appelé Justino, qui ne l'habite que par intervalle. Il n'est pas ici dans ce moment, j'ai demandé

à son capator la permission de coucher dans la maison, il me l'a d'abord refusée, mais je me suis fait connaître, et j'ai rappelé que j'avais déjà couché dans la maison lors du passage du comte, et la porte m'a été ouverte. Le lieutenant Vieira a un troupeau de moutons qui, comme tous ceux de ce pays, reste toujours dans le campos, mais qui est gardé par un de ces chiens dont parle l'abbé Casal, et qu'on appelle *ovelheiro*.

Voici ce que le lieutenant m'a raconté sur ces animaux. On prend un jeune chien avant qu'il ait ouvert les yeux, on le sépare de sa mère, on force une brebis à lui donner son lait, et on lui fait une petite hutte que l'on place au milieu du troupeau. Les premiers êtres vivants qui s'offrent à sa vue sont des moutons, il s'accoutume à eux, il prend pour eux de l'affection et s'établit leur défenseur, et repousse avec courage les chiens sauvages et les autres animaux qui viennent les attaquer. Il s'accoutume à venir manger matin et soir à l'estancia ; d'ailleurs, il ne quitte plus le troupeau, et lorsque les brebis s'éloignent de l'habitation, il se prive plutôt de nourriture que de les abandonner.

Estancia do Silveio, 20 septembre, 5 l. — La maison de M. Justino n'est qu'une chaumière, mais son jardin est extrêmement bien soigné et l'un des plus grands que j'aie vus au Brésil. Dans les Mines et Goyaz, un jardin n'est presque jamais qu'un petit coin de terre où sont entassés sans ordre des orangers, des caféiers, des bananiers, dont on ne prend aucun soin. Les jardins que j'ai vus jusqu'à présent dans la capitainerie de Rio-Grande ne ressemblaient en rien, il est vrai, à ces lieux délicieux où, chez nous, l'art embellit la nature, et où tout est consacré au plaisir des yeux, mais, du moins, on y trouve de l'ordre et de la symétrie ; on y voit peu de fleurs, mais des arbres fruitiers et plusieurs de nos légumes, tels que diverses espèces de choux, des laitues, des petits pois; dans celui de M. Justino, les arbres sont disposés en quinconce et fort bien alignés, les légumes eux-mêmes sont plantés avec symétrie, et le terrain est assez bien nettoyé. M. Justino suit, pour ses arbres fruitiers, une pratique digne d'éloge, et qui ne peut manquer d'avoir d'heureux

résultats, c'est de greffer les mêmes espèces les unes sur les autres. Le voisinage de Rio-Grande lui permet de tirer un bénéfice assez considérable de ses fruits et de ses légumes, et le Rio-Grande lui fournit un moyen de transport facile.

Il est à remarquer que pour soigner ce jardin, il emploie douze nègres, et certainement trois jardiniers français suffiraient pour cultiver beaucoup mieux un espace de terrain semblable. Les nègres sont naturellement peu actifs ; quand ils sont libres, ils ne travaillent généralement qu'autant qu'il est strictement nécessaire pour ne pas mourir de faim ; lorsqu'ils sont poussés par la crainte, ils travaillent mal et avec une excessive lenteur.

J'ai commencé à voyager aujourd'hui sur la presqu'île qui sépare le lac *Mirim* de la mer, et s'étend dans la même direction que cet autre isthme qui se trouve entre l'océan et le lac dos Pathos. Le terrain que j'ai parcouru aujourd'hui, plus plat que nos plaines de Beauce, n'offre pas la plus légère ondulation ; pendant quelques instants, nous avons traversé des sables, mais ensuite nous avons toujours marché sur une pelouse très rase ; cependant, principalement sur la droite, nous apercevions encore des sables dans le lointain.

Malgré l'égalité du terrain, l'aspect de la campagne n'a rien de monotone. Un grand nombre de chevaux et de bêtes à cornes paissent dans les pâturages.

Les maisons sont peu écartées les unes des autres, on voit ça et là quelques petits bouquets d'arbres, et continuellement on passe devant quelques champs de blé ; excepté deux maisons qui sont couvertes en tuiles et parmi lesquelles il faut compter celle où j'ai fait halte, toutes les autres ne sont couvertes qu'en chaume; elles sont petites, meublées de la manière la plus mesquine, et construites avec des bâtons croisés et une terre d'un gris foncé. On est frappé du contraste que présentent les maisons avec la toilette des femmes qui les habitent. J'ai vu à la fenêtre d'une de ces chaumières une jeune personne charmante dont les cheveux étaient arrangés avec goût, et qui portait une jolie robe d'indienne et un fichu de soie.

Les pâturages sont beaucoup moins verts que ceux de la

Fréguezia de S. Francisco de Paula, parce que le terrain n'est pas aussi humide. Il n'y a en fleurs qu'un petit nombre d'espèces de plantes, mais presque toutes sont fort communes; l'*Oxalis* n° *1871* émaille les pelouses d'un rouge agréable, et avec lui l'on trouve abondamment le *Cerastium* n° *1875*, l'*Anémone* n° *1861*, un autre *Oxalis* n° *1875 5°*, le *Carex* n° *1875 ter*, et la *Composée* n° *1875 quater*, qui, quelquefois, presque à elle seule, couvre des espaces considérables. Comme celles qui fleurissent en Europe au commencement du printemps, la plupart des plantes que je trouve en fleurs sont petites et d'une consistance délicate.

Les plantes qui fleurissent dès à présent n'ont eu qu'une végétation fort courte; elles ont tiré peu de sucs de la terre, ces sucs étaient noyés dans une grande quantité d'eau, et elles ont été peu réchauffées par les rayons du soleil; par conséquent, il ne faut pas s'étonner si elles sont molles, si elles s'élèvent aussi peu, et si elles ont besoin d'un temps si considérable pour sécher dans l'herbier. Les plantes d'Europe et celles que je cueille ici dans ce moment étant arrachées et ensuite exposées au soleil, se flétrissent beaucoup plus promptement que celles de la zone torride, parce que ces dernières contiennent généralement beaucoup moins de parties aqueuses. Dans tout le pays que j'ai parcouru aujourd'hui, la terre présente un mélange de sable et d'humus d'un gris foncé. Cette terre cependant a très peu de profondeur; par dessous est un sable pur, fin et jaunâtre, semblable à celui de Rio-Grande, et comme il arrive souvent que les bestiaux enfoncent la couche supérieure de terre végétale, le sable prend dans ces endroits la place des pâturages. Mon hôte m'a assuré que l'étendue de ceux-ci diminuait chaque année; il est vraisemblable qu'autrefois toute cette isthme était couverte par les eaux, qui se seront retirées peu à peu ; lorsqu'elles n'avaient plus qu'une profondeur peu considérable, des plantes aquatiques y auront pris naissance et elles auront formé une première couche de terreau, qui aura recouvert le sable, et aura été augmentée par les détritus des végétaux qui auront succédé aux plantes aquatiques.

Quoi qu'il en soit, le blé vient parfaitement dans ces terres; on les laboure avec l'araire, et quoique les sillons ne soient

pas parfaitement droits comme nos plaines, j'ai encore été étonné de les trouver si bien tracés. A cause des bestiaux qu'on laisse errer librement dans les campagnes, on est obligé d'entourer tous les champs. On creuse autour un fossé profond; du côté des champs, on forme avec des mottes de gazon une espèce de petit mur qui, des deux côtés, descend en talus, et est fait avec un très grand soin; entre ces mottes, on plante des raquettes et des broméliées à grandes feuilles épineuses, qui s'étalent en larges rosettes, et quoique ces végétaux s'élèvent peu, ils forment bientôt des espèces de haies très difficiles à franchir.

En arrivant ici, j'ai trouvé devant la maison tout l'appareil d'une halte militaire. Des soldats couchés par terre achevaient leur dîner. Leurs fusils étaient réunis en faisceaux. Les chevaux qu'ils allaient monter étaient sellés et bridés, et un nombre prodigieux de chevaux de rechange étaient réunis en troupeau. Comme le peu de soldats qui restaient à Artigas après la bataille de Taquarembó s'est retiré au nord de l'Entre-rios, la partie de la frontière voisine de Sª-Thérésa ne court plus le risque d'être attaquée de longtemps. Le comte de Figueira a donné ordre aux troupes qui garnissaient cette forteresse de se retirer, et il a permis aux miliciens de rentrer dans leurs foyers. Ce sont ces soldats que j'ai rencontrés ici à mon arrivée; j'ai demandé au propriétaire de cette estancia la permission d'entrer chez lui, mais il m'a dit que la maison était pleine, et m'a engagé à attendre le départ des militaires. Ils se sont retirés à la fin de la nuit, et alors j'ai été reçu dans la maison. Mon hôte est un bon vieillard, dont l'hospitalité est connue dans le pays. Il m'a donné un très bon souper, et m'a servi du pain et du vin, et m'a fait préparer un bon lit. Sa maison est propre, les murs en sont blanchis, mais l'on y voit peu de meubles.

Estancia do Velho-Terras, 21 septembre, 5 l. — Le bon Silveio a voulu me faire déjeûner ce matin, et ce repas, comme celui d'hier au soir, était entièrement composé de viandes. Dans ce pays, on ne mange guère autre chose. De la viande rôtie, de la viande bouillie, de la viande hachée ou coupée par petits morceaux, toujours de la viande, et le plus

souvent de la vache ou du bœuf. Le pays que j'ai parcouru aujourd'hui est absolument semblable à celui que j'ai traversé hier; il est aussi égal, et n'offre encore que des pâturages extrêmement ras, où paissent de nombreux bestiaux. Les maisons sont beaucoup moins communes.

A environ deux lieues de l'estancia do Silveio, j'ai commencé à apercevoir à ma droite un grand lac, qui s'étend parallèlement au chemin. A peu près à une lieue d'ici, je me suis arrêté quelques instants à une estancia située sur les bords du lac, et qui se compose de quelques chaumières fort basses, et construites encore en bois et en terre grise. J'ai été reçu par une femme d'un certain âge, gaie, honnête, fort causeuse. Elle est mise en dame comme toutes les femmes de ce pays. A peine ai-je été entré dans la maison, qu'elle m'a fait servir deux matés, et, suivant l'usage, dans une petite gourde à bec recourbé, où était plongée une bomba d'argent. La maison fait face au lac; elle en est peu éloignée, et le terrain qui la sépare descend en pente. Il est couvert de gros arbres peu élevés, mais très touffus, écartés les uns des autres. A leurs pieds croissent de grandes lianes qui, après s'être appuyées contre leurs troncs, serpentent dans leur branchage, et forment un couvert impénétrable aux rayons du soleil. Une petite portion du lac qu'on aperçoit sous cet ombrage fait perdre ce qu'il aurait de trop sombre. La maîtresse de cette estancia m'a dit que le lac pouvait avoir trois lieues de long, qu'il s'appelait *Lagoa de Caiova* (peut-être celui que Casal appelle Cajuba), et qu'il donnait son nom à l'estancia. En causant avec cette femme, je lui ai demandé de quelle manière on fumait la terre où l'on sème du froment. Autrefois, m'a-t-elle dit, on enfermait les bestiaux dans un curral, auprès de la maison, et l'on transportait le fumier dans de petites voitures sur les terres que l'on voulait ensemencer, mais dans cette partie de la capitainerie, tout le monde a renoncé à cette pratique; aujourd'hui, l'on entoure de pieux une partie du terrain que l'on doit mettre en culture, et tous les soirs l'on y renferme des bestiaux. Quand on juge que cette partie du champ a reçu assez d'engrais, on transporte la clôture plus loin, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le champ tout entier soit fumé.

Lorsque je sortais de l'estancia de Caiova, un des deux nègres de la charrette m'a fait remarquer qu'on était occupé à tuer une vache, et m'a invité à en demander un morceau; on m'en a donné de fort bonne grâce une énorme portion, et l'on n'a pas voulu d'argent; mais j'ai dû, je crois, cette faveur, à ce qu'on a su que j'étais fort lié avec le comte, et qu'on espère de lui quelque grâce. A peine ai-je été arrivé au lieu où j'ai fait halte, que mon soldat a allumé un grand feu; il a coupé la viande en longs morceaux de l'épaisseur d'un doigt, il a taillé en pointe l'extrémité d'un bâton d'environ deux pieds de long, il l'a enfoncé en guise de broche dans une des pièces de viande, a passé dans celle-ci d'autres morceaux de bois transversaux, pour qu'elle restât bien étendue; il a enfoncé la branche obliquement dans la terre, exposant au feu l'un des deux côtés de la viande, et quand il a jugé ce côté suffisamment rôti, il a exposé l'autre côté au feu. Au bout d'un quart d'heure, ce rôti pouvait être mangé, c'était une sorte de beefseack succulent, mais d'une extrême dureté. Dans le voyage que j'ai fait avec le comte, j'avais déjà vu ses pions et ses soldats préparer leur nourriture de cette manière.

J'ai fait halte à une chaumière construite en terre grise, comme toutes celles de ce pays. En attendant la nuit, j'ai été herboriser, et j'ai reconnu que le lac de Caiova finissait à peu de distance de la chaumière; un peu plus loin, on en voit deux autres d'une étendue beaucoup moindre, qui n'ont pas de nom particulier, et qu'on comprend sous la dénomination générale de *Lagoas de Caiova*. Les nègres du major Mathéus m'ont dit qu'il demeurait auprès d'ici un homme qui, avant mon départ de Rio-Grande, avait été chargé par leur maître de me chercher une charrette, et qu'il en avait trouvé une. J'ai fait venir cet homme, il m'a dit qu'effectivement il avait découvert quelqu'un qui consentait à me conduire jusqu'à Montévidéo pour deux cent mille reis, qu'il avait écrit à ce sujet au major, mais qu'il n'avait reçu aucune réponse. M. Mathéus m'avait déjà parlé de cette proposition, mais il ajoutait qu'elle n'était pas acceptable. Cependant, comme on m'assure que j'aurai beaucoup de peine à trouver une charrette à Sainte-Thérèse, et que je suis hu-

milié de la générosité du major, j'ai été sur le point de louer la charrette en question.

Estancia de José Correio, 5 l., 22 septembre. — Encore deux matés avant de partir. L'usage de cette boisson est ici général ; on prend du maté à l'instant où l'on se lève, et ensuite plusieurs fois dans la journée. La cafetière pleine d'eau chaude est toujours devant le feu, et aussitôt qu'un étranger entre dans la maison, on lui offre aussitôt un maté. Le nom de maté est proprement celui de la petite gourde où l'on sert la boisson, mais on le donne aussi à la liqueur elle-même, ou à la quantité de liqueur que contient la gourde ; ainsi l'on dit que l'on a pris deux ou trois matés quand on a vidé la gourde deux ou trois fois. Quant à la plante qui fournit cette boisson, on l'appelle *herva de mate,* ou simplement *herva.* La gourde peut contenir environ un verre d'eau ; on la remplit d'herbe jusqu'à moitié, et par dessus l'on verse de l'eau chaude. Quand l'herbe est d'une bonne qualité, on peut verser jusqu'à dix à douze fois de l'eau chaude dans le maté sans renouveler l'herbe. On connaît que celle-ci a perdu sa force et qu'il faut la changer, lorsqu'en y versant de l'eau, il ne se forme plus d'écume à sa surface. Les véritables amateurs de maté le prennent sans sucre, et alors on l'appelle *mate chimarrão.* La première fois que j'ai goûté cette boisson, je l'ai trouvée très insignifiante, mais je m'y suis bientôt accoutumé, et actuellement je prends plusieurs matés de suite avec plaisir, lors même qu'on n'y a pas mis de sucre. Je trouve au maté un léger parfum mêlé d'amertume, qui n'est pas sans agrément. On a beaucoup vanté cette boisson, on a dit qu'elle était diurétique, qu'elle guérissait les maux de tête, qu'elle délassait le voyageur de ses fatigues, et dans la réalité, il est très probable que son amertume la rend stomachique, et, par conséquent, elle est peut-être nécessaire dans un pays où l'on avale une énorme quantité de viande sans la mâcher. Ceux qui sont accoutumés au maté prétendent qu'ils ne preuvent s'en priver sans être incommodés.

Dans un espace d'environ deux lieues, depuis l'*estancia da Velho-Terras* jusqu'à *Capilha,* le terrain que j'ai parcouru est absolument semblable à celui que j'avais traversé les

FOLDOUT

Foldout

jours précédents; il est aussi égal et couvert d'une pelouse très rase, où fleurissent encore les plantes que j'ai indiquées en date du 20. Chemin faisant, j'ai rencontré un homme qui demeure à trente lieues d'ici, et qui retournait chez lui avec sa femme. Il n'y en a pas une, dans ce pays, qui ne monte à cheval avec une extrême sûreté, et souvent elles font de cette manière de fort longs voyages. Celle dont je viens de parler m'a dit qu'à Saint-Miguel, Sainte-Thérèse, et dans les environs, il y avait une foule d'estanceiros qui n'avaient pas l'idée la plus légère de religion, que beaucoup de gens ne se confessent jamais, et qu'on en rencontrait même qui, à l'âge de quinze ou seize ans, n'avaient jamais été à la messe; cela n'est pas fort étonnant, puisque, entre la frontière et Rio-Grande, on ne la dit qu'à Capilha, où j'ai passé aujourd'hui.

Capilha n'est qu'un hameau composé de quelques chaumières et d'une très petite chapelle qui dépend de la paroisse de Rio-Grande, mais qui est desservie par un chapelain. Ce hameau est situé dans une position assez agréable, sur les bords du *lac Mirim*. Silveiro m'a dit que sa maison était à cinq lieues du lac et à cinq lieues de la mer. Au-dessous de *Caiova*, l'isthme commence à se rétrécir; mes hôtes d'hier au soir m'ont assuré que leur habitation était seulement à deux lieues du lac et à trois lieues de l'océan; à Capilha, il n'y a plus que deux lieues entre le lac et la mer. Depuis Capilha jusqu'ici, dans un espace de trois lieues, nous avons toujours côtoyé le lac, marchant sur une plage triste et monotone, couverte d'un sable fin et blanchâtre.

Au delà de cette plage, les sables amoncelés par les vents ont formé une rangée non interrompue de monticules, sur lesquels croissent quelques arbres rabougris, tels que la *myrsinée*, le *figuier*, le *caentro*. Derrière le monticule, le terrain recommence à être parfaitement égal et couvert de pâturages.

A une lieue de Capilha, on trouve le lieu appelé *Tahim*, où sont cantonnés quelques soldats. Autrefois, Tahim formait la limite des divisions portugaises. Au delà étaient les champs neutres (*campos neutraes*), qui s'étendaient dans une longueur de trente lieues jusqu'à l'estancia de

Chuhy, où commençaient les possessions espagnoles. Si ce que l'on m'a dit est vrai, les campos neutraes furent originairement peuplés par des Portugais qui, lors du traité, furent obligés d'abandonner leurs possessions. Des hommes pauvres, voyant une aussi grande quantité de terre sans propriétaire, songèrent à s'y établir, et en sollicitèrent la possession des commandants portugais de la frontière. Ceux-ci, pour ne point se compromettre, n'accordèrent pas d'autorisation directe, mais ils promettaient de fermer les yeux sur cette violation de traité, et recommandaient aux cultivateurs de tâcher de s'arranger avec les commandants espagnols, qui, pour de l'argent, laissaient faire tout ce qu'on voulait. Les campos neutraes se peuplèrent ainsi une deuxième fois de Portugais. Mais aujourd'hui que ces terres sont considérées comme faisant partie des domaines portugais, les premiers propriétaires se présentent avec des titres en règles accordés par le roi, et prétendent qu'ils leur donnent des droits plus réels que n'en ont les derniers venus, qui se sont établis par fraude, contre la foi d'un traité. Il paraît que les autorités sont disposées à décider en faveur des propriétaires les plus anciens. J'ai fait halte à une estancia dont le maître est absent, et où je n'ai trouvé qu'un nègre. Cet homme ne vit que de viande, sans farine et sans pain, et, dans ce pays, il en est de même de tous les esclaves.

Estancia da Tapera, 3 l., 23 septembre. — Entre le pays que j'ai parcouru et la mer est un beau lac extrêmement étroit, qui a douze lieues de long, et qui, commençant à la hauteur de *Tapera*, s'étend parallèlement au lac Mirim et à la mer jusqu'à *Capaõ da Franco*, à une lieue et demie de l'estancia *do Curral-Grande*. Sur les cartes, on donne à ce lac le nom de *lagoa da Mangueira*, mais, dans le pays, il est connu sous celui de *Lagoa do Albardaõ*. C'est le *Lagoa comprida* de M. Chaves. De la pointe septentrionale de ce même lac, on voit un large *banhado* qui s'avance vers Rio-Grande, et qui, quand il se rapproche de cette ville, se divise, m'a-t-on dit, en différentes branches, dont l'ensemble imite les doigts de la main ; un autre banhado termine le lac du côté du sud et se prolonge jusqu'à *Jerabatuba*.

On appelle *banhado* des terrains baignés, comme l'indique leur nom, par une petite quantité d'eau, qui, quelquefois, a de l'écoulement. Il y croît ordinairement de grandes herbes; ils ne sont point aussi fangeux que les marais proprement dits, et peuvent être considérés comme une sorte d'intermédiaire entre les marais et les lacs. Entre celui da *Mangueira* et la mer, à la hauteur d'Estiva, près l'*estancia do Velho-Terras*, le terrain s'élève et forme une espèce de croupe, qui s'étend jusqu'à la hauteur de l'estancia de Joao Gomez. Cette croupe a reçu, à cause de sa forme, le nom d'Albardão, qui signifie grand bât, et de là le nom de Lagoa do Albardão. Je tiens ces renseignements des habitants du pays, qui m'ont paru les mieux instruits. Pour compléter cette petite topographie, je dois ajouter qu'immédiatement avant d'arriver à la garde de *Tahim*, j'ai passé un ruisseau appelé *Arroio Tahim*, qui tire son origine de la partie méridionale du *banhado* septentrional du lac *do Albardão*, et qui établit une communication entre ce même lac et le lac *Mirim*. L'*arroio das Cabeças*, qui coule auprès de la *Chacara do Justino*, et se jette dans le Rio-Grande, n'est qu'une des branches qui terminent ce même banhado, et par conséquent le lac do Albardão communique tout à la fois avec le lac Mirim et le lac dos Pathos.

Presque aussitôt après avoir quitté l'estancia de José Correio, nous avons traversé une espèce de mare, qu'on appelle *Passo do fundo do Curral alto*, et où la charrette avait de l'eau jusqu'au moyeu. Cette mare est la partie la plus basse d'un banhado qui vient de Capilha, et communique avec l'Arroio dos Cabeças. En deça du passo, ce banhado se divise en deux branches entre lesquelles se trouve le chemin. Celle de la droite finit à l'*estancia de Tapera*, où j'ai fait halte aujourd'hui, celle de la gauche se prolonge parallèlement au lac jusqu'à son extrémité méridionale; il est facile de juger, au reste, que l'étendue et la profondeur des banhados doivent varier suivant la saison, et même suivant la quantité d'eau qui tombe dans une même saison.

Les pâturages que j'ai traversés aujourd'hui sont moins ras que ceux des jours précédents, parce que les bestiaux ne sont plus tout à fait aussi nombreux. L'herbe nouvelle ne

fait que commencer à poindre au milieu des touffes desséchées. Le terrain est toujours également plat.

Depuis la maison où j'ai passé la nuit dernière jusqu'ici, je n'ai vu qu'une seule estancia, celle du *Curral alto*. Comme les bœufs du major Mathéus commençaient à être très fatigués, j'ai envoyé mon soldat à cettee stancia, pour demander, la porteria à la main, quelques paires de bœufs. Quand je suis arrivé, on en avait amené deux paires, et le propriétaire m'a dit qu'il ne pouvait m'en offrir davantage, parce qu'on lui avait enlevé tous les autres pour les troupes qui viennent de quitter Sainte-Thérèse. Je lui ai offert de lui payer ce qu'il demanderait pour ceux qu'il voulait bien me prêter, mais il n'a rien accepté, et il m'a même forcé à prendre deux tasses de café. Cet homme, d'ailleurs, se plaint hautement, comme beaucoup d'autres, des vexations que commettent les militaires, qui usent de violence pour s'emparer des chevaux des estanceiros, et qui ensuite les vendent; quelquefois aussi, ils prennent des vaches dans les campos, les tuent pour manger une couple de livres de viande, et abandonnent le reste.

L'estancia où j'ai fait halte n'est qu'une chétive chaumière sans aucun meuble, accompagnée de quelques cases à nègres. Lorsque je suis entré, la maîtresse de la maison s'occupait à coudre, et elle était accroupie sur des planches élevées au-dessus du sol par quelques pierres, et recouvertes d'une peau de mouton. Elle est assez bien mise, et, quoique timide, elle répond aux questions que je lui adresse. Toutes les femmes que je vois depuis Rio-Grande sont jolies. Elles ont des yeux et des cheveux noirs et en même temps elles sont très blanches. Elles l'emportent certainement sur les Françaises par la beauté de leur teint. J'ai temoigné à mon hôte le désir d'avoir de la viande. Dans l'instant il a été chercher une vache dans les champs, il l'a tuée ; il a laissé mon soldat mettre de côté les morceaux qui lui convenaient, il n'a pas même regardé ce qu'il prenait et n'a pas voulu entendre parler de paiement ; cependant on m'assure que cet homme n'est pas riche et sa demeure comme sa toilette n'annoncent que l'indigence.

Estancia de Jozé Bernardes, 24 septembre, 3 l. 1/2. — De l'estancia de Tapera, on aperçoit le lac Mirim, mais en continuant sa route on le perd bientôt de vue. Le terrain que j'ai traversé aujourd'hui est toujours également plat et n'offre toujours que des pâturages. Comme les bestiaux sont moins nombreux, l'herbe ne forme plus un pelouse rase ; elle s'élève en touffes qui sont encore desséchées comme au cœur de l'hiver ; je ne me rappelle pas avoir vu de maison.

Les bois sont plus rares que jamais ; à peine aperçoit-on de loin en loin quelques buissons ou quelques petits bouquets d'arbres rabougris ; je n'ai pas vu aujourd'hui autant de fleurs dans les campos que les jours précédents. En général la végétation paraît moins avancée. Les plantes les plus communes actuellement en fleurs sont : L'*Anémone* n° *1864*, le *Cérastium* n° *1875*, un autre *Cérastium*, le *Carex* n° *1875 ter* et un *Oxalis* rouge, qui n'est plus le n° *1874*. J'ai revu aujourd'hui avec étonnement un palmier qu'on m'avait déjà montré à Palmares. Ses feuilles sont ailées, il ressemble un peu au butià, mais il s'élève un peu davantage, son tronc est plus gros et entièrement chargé d'écailles qui ne sont que la base des feuilles anciennes.

Suivant mon usage, j'ai envoyé mon soldat en avant demander au maître de l'estancia où j'ai fait halte la permission de m'arrêter chez lui, et j'ai été parfaitement reçu. L'estancia de Jozé Bernardes se compose, comme toutes les autres, de la maison du maître et de quelques cases à nègres et d'une cuisine qui forme une petite chaumière à part, suivant la coutume de presque tout le Brésil. La maison du maître est couverte en chaume, comme celles que j'ai vues depuis l'estancia de Silveira : elle est basse comme le sont également toutes les autres et construite aussi avec des bâtons croisés et de la terre grise qui est celle de tout le pays. L'intérieur de la maison se compose de deux pièces, la *salla* et la chambre du propriétaire qui n'est séparée de la première que par un rideau. La *salla* est très propre, mais sans fenêtre, et l'ameublement consiste uniquement en deux chaises en cuir, une table, un bois de lit, dont le fond est garni d'un cuir, comme cela est l'usage partout, et enfin d'une estrade

sur laquelle la maîtresse de la maison travaille accroupie, et qui est formée par des planches clouées sur deux pièces de bois. J'ai demandé à Jozé Bernardes où il se fournissait de bois, il m'a répondu qu'il venait d'acheter les débris d'un hiates qui avait échoué il y a peu de temps à Capilha, mais qu'ordinairement lui et ses voisins allaient chercher leur bois sur les bords de l'*Arroio del Rey*, à deux journées d'ici pour les voitures.

Jozé Bernardes est fils d'un ancien contrebandier, qui a servi de guide au général Lecor de Rio-Grande à Montévidéo, et qui m'a donné l'itinéraire que je dois suivre. Cet homme fut un des premiers qui s'établirent dans ces campos après le traité qui les déclarait neutres. Depuis que les Portugais sont devenus tout à fait maîtres du pays, son fils, Jozé Bernardes, réclama du marquis d'Alégrete le terrain qu'il occupe et qui n'avait jamais été donné à personne; sa requête donna au secrétaire intime du marquis l'idée de se faire mettre en possession de ce même terrain et le pauvre Jozé Bernardes se vit bientôt dans la nécessité d'abandonner sa maison. « Après le jour où j'ai perdu ma mère, me disait-il, il ne peut y en avoir de plus triste pour moi que celui où je quitterai la chaumière qui m'a vu naître. »

Estancia de Francisco Correió, 4 l. 1/2, 25 septembre. — Il est impossible d'être meilleur que Jozé Bernardes; il a été pour moi aux petits soins, et cela sans aucune importunité; il m'a donné deux poules, du pain, du son pour mes chevaux et n'a voulu accepter aucune rétribution. Je m'étais muni à Rio-Grande de quelques bagatelles pour faire des présents ; mais si je continue à recevoir la même hospitalité, il ne me restera bientôt plus rien.

Depuis que j'ai quitté Rio-Grande, il n'a cessé de faire un vent très violent et très froid : aujourd'hui surtout, le temps était extrêmement désagréable et la vue de la campagne était parfaitement en harmonie avec la tristesse du temps. Une véritable journée d'hiver. Dans les campos, qui sont toujours aussi plats, l'herbe est encore entièrement desséchée et d'une teinte grise; les pelouses mêmes sont encore jaunâtres; les arbres, qui avaient perdu leurs feuilles, ne commencent pas

même à bourgeonner et je n'ai vu presque aucune fleur. A mesure que je m'éloigne de Rio-Grande, la végétation me paraît moins avancée; mais c'est aujourd'hui surtout que la différence m'a paru sensible. Je n'ai presque cessé d'apercevoir le lac de Albardão. A moitié chemin, j'ai vu sur ces bords des bouquets de bois un peu plus considérables que tous ceux devant lesquels j'ai passé les jours précédents. Deux ou trois maisons qui toujours sont des chaumières. Encore des butiàs épars dans les campos.

Comme mes bœufs me pouvaient plus avancer, j'ai envoyé à une lieue d'ici mon soldat demander des bœufs dans une estancia et je l'ai suivi de très près. La maison appartenait à une femme veuve à laquelle j'ai offert une rétribution pour le travail de ses bœufs, mais elle l'a refusée en me priant seulement de ne pas les emmener au delà de l'estancia, où je dois passer la nuit. Cette femme était occupée à filer de la laine pour faire de ces *ponches* grossiers que l'on donne aux nègres et qu'on emploie en même temps en guise de *chiripa* (1). Elle m'a aussi montré de la toile de lin parfaitement faite. Le lin a été recueilli sur son terrain, filé et tissé dans sa maison; pour fumer la terre où l'on sème cette plante on se sert du moyen que j'ai décrit en date du 21. J'ai fait halte à une estancia qui se compose d'une misérable chaumière toute à jour et de quelques cases à nègres. Cette maison est occupée par un très jeune homme et tout y est dans le plus grand désordre.

Estancia de Medanos Chico, 5 l., 26 septembre. — J'ai encore été obligé de prendre des bœufs chez Francisco Correió, mais je ne les ai gardés que pendant deux lieues. Avant de partir, j'ai offert à cet homme de lui payer le travail de ses bœufs, mais comme il ne m'a fait aucune réponse, je n'ai rien déboursé. Continuation de la même plaine.

Depuis trois jours, les pâturages ne sont plus aussi ras; mais l'herbe y est entièrement desséchée et les fleurs continuent à être extrêmement rares; celles que l'on voit appartiennent toujours aux mêmes espèces. Les bouquets de bois

(1) Voir p. 131-27 septembre.

deviennent chaque jour moins communs, les arbres y sont tortueux et ont des branches très étalées. J'ai observé qu'ici il n'y en a guère que le dixième qui n'ait pas perdu ses feuilles pendant l'hiver et les nouveaux bourgeons ne se montrent pas encore ; les arbres qui ont conservé leurs feuilles sont ceux qui en ont de dures et d'un vert foncé ; parmi eux, j'ai remarqué des *Myrtées*, des *Myrsinées*, l'*Onagraire* n° *1886*, le *Combreta* n° *1885*, le *Coentro*, qui a fleuri pendant tout l'hiver, etc. Je ne dois pas oublier non plus la *Nyctaginée* n° *1850*, arbrisseau qui se trouve dans les bois et tous les buissons, et qui est aussi en fleurs depuis le commencement des froids. Il est à remarquer que, dans ce moment, la campagne est aussi desséchée qu'elle le sera en France dans un mois environ ; mais ici nous allons voir dans quelques semaines les champs se couvrir d'une verdure nouvelle et en France l'on est dans l'attente de l'hiver. Ainsi se ressemblent l'automne et le printemps de la vie : l'un et l'autre offrent les mêmes signes de faiblesse ; celui-ci est embelli par l'espérance et l'autre n'inspire plus que des craintes.

J'ai toujours vu à la gauche du chemin le lac do Albardâo, dont on aperçoit même l'autre rive. Point de maison. L'estancia où j'ai fait halte se compose d'une chaumière habitée par le maître, d'une autre chaumière qui l'est par les esclaves, et d'un hangar sous lequel sont des ustensiles aratoires. J'ai été reçu dans une salla dont tout l'ameublement consiste en deux bois de lits, un banc et une table. Depuis la maison de Silveira, je ne vois plus de jardin, mais auprès de toutes les estancias sont un ou deux champs de blé entourés de la manière que j'ai décrite.

A mesure qu'on avance vers le sud, les terres deviennent plus propres à la culture du froment ; auprès de Rio-Grande on ne recueille guère que 30 à 40 pour 1. Ici déjà, on récolte de 80 à 100 pour 1. Mon hôte m'a dit que lorsqu'une terre a été fumée, elle peut produire quatre années de suite et même davantage avant qu'il soit nécessaire de la fumer de nouveau, et si au bout de ces quatre ans on recommence à la fumer, on peut encore l'ensemencer quatre années de suite sans y mettre d'engrais. Dans les terres nouvelles, on

donne jusqu'à cinq labours au terrain avant les semailles qui se font en juin ; on moissonne en janvier ; la récolte se fait en janvier avec des faucilles. Tous les cultivateurs se plaignent de la rouille. Le froment s'est vendu l'année dernière 4 fr. l'alquere. On est occupé dans ce moment à labourer la terre pour y semer du maïs et des haricots qui se recueilleront en janvier. Autant que j'en puis juger de souvenir, les épis de maïs sont à peine dans ce pays-là moitié de ceux qu'on récolte dans les Mines.

J'étais à peine arrivé à cette estancia qu'un soldat de la Légion de Rio-Grande s'est présenté à moi en me disant qu'il était à mes ordres ; je me suis imaginé que ce n'était là qu'un compliment et je n'ai pas fait grande attention à lui ; mais, peu d'instants après, Jozé Marianno m'a dit que cet homme était envoyé par le comte pour m'accompagner ; je l'ai fait venir et effectivement il m'a confirmé ce qu'avait dit Jozé. M. Lemos lui a donné ordre de me rejoindre, mais on ne l'a chargé d'aucune lettre ; ainsi je ne sais véritablement pas pourquoi on l'envoie. A-t-on jugé que le premier soldat était incapable ? le second était-il destiné à le remplacer ? dois-je les garder tous les deux ? C'est-ce que j'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je trouvais que c'était déjà assez d'un soldat dans un pays aussi hospitalier que celui-ci. Ces hommes se présentent avec autorité ; ils intimident les cultivateurs, se permettent quelquefois des violences et j'aurais voulu ne rien devoir dans ce voyage qu'à moi, à mon argent et à la bienveillance des habitants. Quoi qu'il en soit, je compte emmener ces deux hommes jusqu'à la maison d'un Français, appelé Ambroise Delmont, qui demeure à deux journées d'ici, et comme il connaît mieux le pays que moi, je me conduirai d'après ses conseils.

C'est avant-hier que j'ai vu le premier troupeau de moutons, il était très considérable, mais sans chien, ni pasteur ; on m'a dit que depuis Tahim beaucoup de cultivateurs avaient des troupeaux.

A peu de distance de la maison de Jozé Bernardes est une sorte de petit lac, qui communique avec le lac do Albardâo. Cet homme m'a dit qu'autrefois ce lac n'était qu'un banhado ; mais les bestiaux, à force d'y marcher, ont enfoncé les terres

et l'eau du lac s'y est répandue. On m'a dit que de l'estancia de Jozé Bernardes il y avait deux lieues jusqu'au lac Mirim. La veuve Ignacio, où j'ai pris des bœufs, en compte de chez elle trois jusqu'au lac et deux jusqu'à la mer ; enfin l'on m'a assuré qu'il y avait quatre lieues de l'estancia de Francisco Correia jusqu'au lac Mirim.

Estancia do Curral-Grande, 4 l., 27 septembre. — Le terrain est toujours aussi plat et n'offre toujours que des pâturages ; les arbres deviennent de plus en plus rares. L'herbe des campos continue à être aussi élevée et aussi desséchée que les jours précédents. Toujours point de fleurs, les bestiaux et les chevaux sont un peu moins nombreux. Depuis Rio-Grande les uns et les autres sont petits et de vilaine race, principalement les chevaux ; je ne marche que depuis neuf jours, je n'ai fait que de très petites journées et les miens ne peuvent déjà plus aller. Ces animaux ne sont accoutumés à manger ni sel ni maïs, ils n'en veulent point et les pâturages qui sont desséchés ne leur donnent aucune force. D'ailleurs mes gens ne font que galoper et courir ça et là dans les campos après les bœufs de rechange, mais il n'y a rien à dire, parce que dans ce pays personne ne s'embarrasse des chevaux ; un cheval cependant est un objet de quelque valeur, puisqu'on ne peut en avoir un bon sans le payer un demi-double (40 fr.).

J'ai fait halte à une estancia qui se compose de quelques chaumières près desquelles sont des champs de blé. J'ai été installé dans une maisonnette isolée où est un bois de lit et qui sert de grange. Le blé battu est dans de grands tonneaux, et les épis de maïs réunis en paquets sont attachés aux chevrons de la chaumière.

Après avoir pris le thé, j'ai été herboriser dans un bois marécageux qui s'élève près de l'estancia. Les arbres qui le composent sont assez grands, tous sont dépourvus de feuilles et n'ont pas même encore de jeunes bourgeons ; leurs rameaux sont tortueux et étalés. Au-dessous de ces arbres sont des arbrisseaux qui ont conservé leurs feuilles et à leurs pieds croît une herbe qui dans ce moment est du plus beau vert ; ce bois m'a rappelé les nôtres tels qu'ils sont au com-

mencement du printemps. Un *Ceraiste*, qui est ici très commun et ressemble à notre *Stellaire* commune, ajoutait encore à l'illusion.

Lorsque je revenais de mon herborisation, on m'a appelé pour voir téter de petits chiens qui sont destinés à devenir *ovelheios*. Les brebis étaient enfermées dans le curral; on en a pris une, on l'a jetée par terre sur le côté et deux hommes l'ont tenue immobile; on a mis auprès d'elle deux petits chiens qui se sont précipités sur ses mamelles et les ont bientôt épuisées. Après cela on a lâché la brebis et les petits chiens ont été enfermés avec quelques agneaux dans une cahutte placée au milieu du curral. On fait téter ces animaux deux fois par jour et quand ils commencent à manger on a bien soin de ne leur donner que de la viande cuite, afin qu'ils ne dévorent pas les agneaux.

J'ai déjà vu à cette estancia des Espagnols. Ils portent le *chiripà,* espèce de ceinture qui descend presque jusqu'aux genoux, à la manière d'une petite jupe, et qui est faite de cette étoffe grossière qu'on emploie pour les ponches.

Firmiano me disait l'autre jour : « Si ma mère n'était pas morte, je ne serais point avec vous. Ma mère aurait pleuré quand j'eusse été sur le point de partir et je serais resté avec elle. » Ces paroles, dans la bouche d'un homme aussi grossier, ont été pour moi un reproche cruel.

Le sable que le vent chasse continuellement dans les yeux rend à Rio-Grande les ophtalmies très fréquentes.

Jerebatuba, 28 septembre, 3 l. — Comme il n'y avait point de bœufs à l'estancia de Curral-Grande, j'ai envoyé un de mes soldats en demander à une estancia voisine. Il est bientôt revenu et m'a dit que le propriétaire de l'estancia offrait de m'en prêter quelques paires jusqu'à Chuhy, mais à condition que je lui donnerai une attestation portant que je les lui avais requis. J'ai accepté la proposition, l'homme m'a amené ses bœufs et je lui ai inutilement offert une rétribution. Cette générosité n'est pas au reste fort méritoire, car dans ce moment on met en réquisition les bœufs et les charrettes du pays, pour conduire à Rio-Grande le bagage des troupes qui étaient à Sainte-Thérèse, et l'estanceiro dont je

viens de parler, en me prêtant ses bœufs, échappe à une corvée beaucoup plus forte.

Pays toujours aussi plat et couvert d'une herbe desséchée; végétation aussi peu avancée; même absence de fleurs, presque point d'arbres, quelques maisons qui ne sont toujours que des chaumières. Dans la première moitié du chemin, j'ai toujours vu le lac do Albardâo et les monticules de sable qui le bordent du côté de la mer.

L'estancia où je me suis arrêté appartient à un Français nommé *Monsieur Delmont;* il m'a confirmé tout ce que j'ai écrit ces jours derniers sur la culture des terres et il m'a dit que lorsqu'on cultivait un terrain pour la première fois, on commençait ordinairement par y mettre du maïs. Auprès de presque toutes les estancias on plante abondamment une grande graminée qu'on appelle *canna do reino,* et que je regarde comme l'*Arundo donax*. Avec ses tiges on fait des quenouilles ; on en forme aussi des espèces de claies pour faire sécher les fromages; enfin on les emploie en guise de lattes.

Jerebatuba, 29 septembre. — Je suis resté ici aujourd'hui à la sollicitation de M. Delmont ; dans l'après-dîner, plusieurs voyageurs ont passé par l'estancia; on leur a servi du maté et ils sont remontés à cheval presque sans avoir rien dit. Ceux qui voyagent dans ce pays ont en général la coutume de mettre pied à terre à toutes les maisons qu'ils rencontrent et d'y prendre le maté. J'ai été me promener ce soir dans un petit bois situé auprès de l'estancia dans une vallée humide et j'ai encore été frappé de la ressemblance de ce bois avec ceux de l'Europe tels qu'ils sont au commencement du printemps. Les arbres y sont dépouillés de feuilles ; au-dessous d'eux croît le *pau-d'agua,* qui conserve les siennes et qui le plus souvent ne s'éléve qu'à la hauteur d'un arbrisseau. L'herbe offre ce vert tendre qui a tant de charme au mois de mai dans nos bocages et nos prairies. La charmante *Liliacée* n° *1897* est d'un bleu aussi agréable que notre pervenche et elle a plus de grâce ; à côté d'elle croît le *Guanium* n° *1899,* qui peut-être n'est autre chose que notre herbe-à-Robert; enfin un *Céraiste* remplace, comme je l'ai dit, notre stellaire.

M. Delmont prétend que les estanceiros ne peuvent pas vendre chaque année un nombre de bêtes à cornes plus considérable que le dixième de leur fonds ; il ajoute que son beau-père, qui a une estancia considérable auprès de Rio-Grande, s'estime heureux quand il vend 400 bêtes à cornes et il en a 6 à 7,000 ; enfin il dit que lui-même, qui possède 600 bêtes, en a marqué 132 l'année dernière. On marque les bestiaux à un an, on les vend de 3 à 5 ans, par conséquent l'on en perd et l'on en consomme beaucoup dans l'intervalle. Tant de personnes m'ont assuré à Porto-Alègre et dans les environs que les estanceiros pouvaient vendre le cinquième, qu'il est presque impossible que cela soit faux pour ce pays, mais il n'en serait pas de même de Rio-Grande jusqu'ici. Ce qui prouve qu'il doit y avoir une différence, c'est qu'à Boa-Vista on m'a dit que les vaches mettaient bas tous les ans dans les vargem et M. Delmont m'assure qu'ici elles ne mettent bas que tous les trois ans. Dans ce pays on laisse les chevaux et les juments errer en toute liberté dans les campos et se multiplier comme bon leur semble (1).

Estancia de Chuhy, 30 septembre, 5 l. — Pays toujours plat et couvert de pâturages où l'herbe est desséchée. Absolument aucun arbre; à droite dans le lointain la Serra de S.-Miguel; à gauche, la mer qui est à environ une demi-lieue du chemin, mais qu'on aperçoit de temps en temps dans le lointain. M. Delmont a absolument voulu m'accompagner jusqu'ici. A trois lieues de son habitation, nous sommes entrés dans une maison, la seule que nous ayons vue dans tout le chemin. Des femmes, entourées des plus jolis enfants qui soient au monde, travaillaient de l'aiguille accroupies sur une estrade élevée d'environ un pied au-dessus du sol et sur laquelle étaient étendues des peaux de moutons. Ces estrades, appelées *estrados,* sont d'un usage général; c'est un meuble essentiel dans une salla ; on y voit en outre une table, une couple de chaises et quelquefois un bois de lit destiné pour les étrangers. Les maîtres de la mai-

(1) M. Chaves dit qu'un estanceiro qui possède 10,000 bêtes à cornes n'en vend ordinairement que 600.

son couchent dans une petite chambre séparée. Ici, jamais les appartements n'ont de plancher ni de plafond.

Un peu avant d'arriver au ruisseau de Chuhy, nous sommes entrés dans une autre chaumière fort mal arrangée. Nous sommes ensuite remontés à cheval et nous sommes arrivés à l'Arroio-Chuhy. Ce ruisseau communique à une de ses extrémités avec le lac do Albardâo, et à l'autre extrémité avec la mer. Il sert en quelque sorte d'égoût aux banhados qui l'avoisinent. Quand ses eaux sont très abondantes, elles ont un cours et se jettent dans la mer; mais lorsque leur volume diminue, les sables bouchent bientôt leur embouchure et souvent elles restent stagnantes pendant plusieurs mois. A l'endroit où l'on passe le ruisseau, il est bordé de petits arbrisseaux au-dessous desquels la végétation est aussi fraiche que dans les bois dont j'ai parlé hier et en date du 27. Cela prouve assez ce que disent les habitants du pays, que si les pâturages sont actuellement aussi secs, cela tient à ce que cette année il est tombé très peu de pluies. Nous avons fait halte à une estancia située de l'autre côté du ruisseau et qui appartient au beau-frère de M. Delmont. La maîtresse de la maison m'a invité à souper avec elle et pour la première fois depuis que je suis dans cette capitainerie, j'ai vu réciter les grâces après le repas et les enfants demander à leur mère sa bénédiction.

Depuis Rio-Grande jusqu'ici, cette maison et celle de Silveio sont aussi les seules où je vois de ces petits oratoires qu'on trouve partout dans les Mines. Ils se pourrait cependant qu'ici on les plaçât dans la chambre où couchent le maître et la maîtresse de la maison, et où l'étranger n'entre pas.

Ici on passe la herse sur la terre, autant de fois qu'il est nécessaire pour la rendre meuble. Quand j'ai dit que l'on donnait de 3 à 5 labours aux terres, c'est y compris celui qui est destiné à couvrir les semences. Le maïs se plante en quinconce, et on laisse environ trois palmes de distance entre les différents pieds; deux des labours se réservent pour l'époque où le maïs a déjà atteint environ une palme et demie et l'on a soin de museler les bœufs avec de petits paniers pour qu'ils ne mangent pas les jeunes plantes.

S.-Miguel, 1er octobre. — Je suis sorti aujourd'hui de Chuhy accompagné de Firmiano et de mon second soldat pour aller d'abord chez le commandant du district lui demander si je ne trouverais pas une charrette à louer dans le voisinage, et pour me rendre de là à la Serra de S.-Miguel. Après avoir fait 2 l., en traversant des pâturages où l'on n'aperçoit pas un seul arbre, je suis arrivé chez M. J. Rodrigues, dont la maison, située à une lieue et demie de là, n'est qu'une pauvre chaumière. Il m'a fait prendre le maté et nous avons causé assez longtemps. Il m'a assuré que dans ce moment il n'y avait aucune charrette aux environs d'ici, mais en même temps il m'a promis d'écrire à un Espagnol qui habite Sainte-Thérèse pour l'inviter à me louer la sienne, et il a ajouté que dans le cas où cette charrette ne serait pas disponible, je pourrais profiter d'une de celles qui vont actuellement à Sainte-Therèse pour transporter le bagage des troupes. Le commandant m'a confirmé ce que je savais déjà sur le désordre qui règne depuis longtemps dans cette partie de la capitainerie, et il est facile de s'en faire une idée quand on songe que tout ce pays est une conquête nouvelle dont la possession n'est pas encore assurée, qu'il est éloigné de la résidence du capitaine général, et que le gouvernement militaire y est seul en vigueur.

De chez le commandant, je me suis dirigé vers S.-Miguel, guidé par mon soldat, en traversant des pâturages sans suivre de chemin. J'ai vu dans cette course, qui n'est que de 3 l., un grand nombre de chevreuils. Dans ce pays, où l'on dédaigne la chasse comme un exercice trop modéré et trop peu important, ces animaux se multiplient beaucoup et sont peu fuyards. Il en est de même des perdrix, qui depuis Rio-Grande se trouvent en grande abondance. Les pâturages que j'ai parcourus aujourd'hui sont de meilleure qualité que ceux où j'ai passé les jours précédents et l'herbe y est un peu moins desséchée. Dans les plus humides, j'ai trouvé plusieurs espèces de *Vicia* et le *Lathyrus* n° *2006* (1).

(1) 2,006. Légumineuse. *Lathirus*. Fleur bleu violet, style aplati, spatulé, obtus, velu en dessous à l'extrémité. Ovaire glabre. Même. lieu, c'est-à-dire pâturages humides près S.-Miguel.

Un peu avant d'arriver à la Serra, on trouve la rivière qui lui donne son nom. Là un soldat du détachement de Guerillas, cantonné à S.-Miguel, est venu me complimenter de la part du capitaine qui commande ce détachement. La rivière a peu de largeur, mais elle est assez profonde. Nos chevaux l'ont traversée à la nage, nous l'avons passée dans une pirogue et nous nous sommes trouvés à l'extrémité septentrionale de la Serra qui s'étend à peu près du N.-O. au S.-E et peut avoir, m'a-t-on dit, 5 lieues de longueur.

Ce lieu offre le plus joli paysage que j'aie vu depuis Rio-Grande. Jusqu'à présent j'avais toujours traversé une plaine uniforme sans le plus léger mouvement de terrain, et uniquement animée par la présence des bestiaux qui y paissent. Ici une rivière serpente au milieu d'un pâturage couvert d'une herbe verdoyante. Sur la rive droite sont quelques chaumières ; sur la rive gauche s'étend une vaste pelouse au delà de laquelle on voit la Serra qui n'a guère plus d'élévation qu'une colline ordinaire. Son sommet présente une croupe inégale et arrondie, couverte de grosses pierres au mileu desquelles s'élève un petit fort ruiné entouré d'arbustes et de groupes pittoresques de cierges et de raquettes. Le capitaine des Guérillas m'a rejoint de l'autre côté de la rivière. C'est un grand mulâtre à cheveux blancs d'une figure assez rébarbative ; mais il m'a fait toutes sortes de politesse. Nous sommes montés sur la Serra, et, après avoir fait quelques pas, nous sommes arrivés à la demeure du capitaine, qui n'est qu'une chétive chaumière composée d'une salla et de deux petites chambres. Les portes y sont remplacées par des nattes qui se retirent pendant le jour et se placent à l'entrée de la nuit. Le capitaine m'a d'abord fait prendre le maté et ensuite il m'a mené à la forteresse, qui est située à quelques pas de sa maison et par conséquent à l'extrémité septentrionale de la Serra. Elle est construite en pierres de tailles prises sur les lieux mêmes ; ses murs ont peu d'élévation et peu d'épaisseur ; elle présente un carré dont chaque angle est flanqué d'un bastion. Cette forteresse a été construite autrefois par les Espagnols ; mais depuis longtemps on l'a laissée tomber en ruines. Elle n'a plus de porte, son intérieur sert de coral, l'herbe croît sur ses murailles

et tout autour s'élèvent des groupes serrés de cierges épineux.

Des murs de la forteresse on découvre une vue d'une immense étendue et partout de vastes plaines couvertes de pâturages. Du côté de l'ouest, le Rio de S.-Miguel serpente dans la campagne bordé d'une lisière de bois serrés, rabougris et encore presque entièrement dépourvus de feuilles. On m'assure que du côté de l'est on aperçoit dans le lointain le lac Mirim, mais les brouillards m'ont empêché de le voir. Dans tout le pays que l'on découvre on ne voit qu'une maison, celle du malheureux Angelo Nunez (1) dont j'ai déjà eu l'occasion de parler dans mon journal.

Après être sorti de la forteresse, nous avons passé devant les baraques qui servent de logement aux soldats. Ce sont de petites maisons extrêmement basses, bâties en terre et couvertes en paille, toutes rangées sur la même ligne. En face d'elles est le corps de garde, chaumière dont le milieu est entièrement ouvert. Les soldats qui étaient cantonnés ici sont actuellement presque tous en permission. Ce sont des guérillas, corps de volontaires formé dans le courant de cette guerre par un estanceiro appelé Bento Gonzalo. D'après ce qu'on m'a dit, cet homme avait d'abord réuni une douzaine de déserteurs et s'était mis à leur tête, ensuite cette troupe a été autorisée par les chefs militaires et portée à un nombre assez considérable d'hommes, tous volontaires.

San-Miguel, 2 octobre. — J'ai été herboriser aujourd'hui dans la Serra de S.-Miguel et j'ai été extrêmement content de cette course. Depuis Saint-Paul, je n'avais pas encore fait une aussi bonne journée. Parmi les plantes que je trouve, un grand nombre appartient à des genres de la flore européenne, et quoique j'aie parcouru des lieux secs et découverts, les plantes que j'ai recueillies sont, en général, faibles et d'une consistance molle. Autour de la forteresse, où le terrain est un peu humide, l'herbe est très verte, et il y croît beaucoup d'arbrisseaux. Plus loin le terrain devient sec, les arbrisseaux sont fort rares, et partout l'on voit de grosses pierres épaisses.

(1) Voir p. 138, 2 octobre.

La Serra a très peu de largeur, elle n'a que la hauteur d'une colline ordinaire et présente des croupes arrondies interrompues en plusieurs endroits. J'étais accompagné dans cette promenade par Firmiano, et un homme qui va à pied parce qu'il n'est pas de cette capitainerie.

Le *Morro da Vigia*, qui est environ à une lieue de la forteresse et qu'on regarde comme le point le plus élevé de la Serra, a été le terme de notre promenade. Dans ce moment on découvre la forteresse, des baraques, des soldats, l'estancia d'Angelo Nunez, une immense étendue de campos et la rivière de S.-Miguel qui décrit mille détours dans la campagne.

D'après ce que m'ont dit le capitaine des guérillas et Angelo Nunez, cette rivière (Arroio de S.-Miguel) commence au lac *dos Oulmaês* près d'*Angostura*, qui forme les nouvelles limites de la capitainerie. Il traverse d'abord des terrains marécageux, décrit mille détours, forme une île, passe ici et va se jeter dans le lac Mirim à *Pontal de S.-Miguel*, qui est à l'extrémité de ce lac et où peuvent mouiller les yachts. De S.-Miguel au lac, on compte 2 l. 1/2 en ligne droite. En hiver, les yachts remontent jusqu'ici, mais en été ils sont arrêtés à l'embouchure de la rivière par des sables et une énorme quantité d'Aguapé (Pontedina). On pêche dans la rivière de S.-Miguel plusieurs espèces de poissons, tels que des pentados, des jondias et des trahiras.

En quittant le *Morro da Vigia*, nous nous sommes rendus à un chemin qui conduit de S.-Miguel à la garde de *Canhada-Chica*, où sont cantonnés quelques hommes. Arrivés à la hauteur de l'estancia d'Angelo Nuñez, nous avons recommencé à traverser des campos et nous nous sommes dirigés vers cette estancia. Angelo Nuñez était avant la guerre le propriétaire le plus riche du pays, mais il a été également maltraité par les Portugais et les Espagnols, et est actuellement presque ruiné. Sous prétexte qu'il avait pris parti pour les patriotes, ses voisins Portugais se sont jetés sur ses terres ; ils ont enlevé ses bestiaux et jusqu'aux meubles de sa maison. Une des plus grandes injustices qu'aient commises les Portugais dans cette guerre est d'avoir affecté de considérer comme crime de rebellion la résistance des Es-

pagnols. Les Portugais n'agissaient point comme alliés du roi d'Espagne ; ils s'emparaient pour leur propre compte du territoire de leurs voisins et par conséquent il était très naturel que ceux-ci se défendissent. Ils pouvaient être traités comme ennemis, mais ne devaient pas l'être comme rebelles.

Quoi qu'il en soit, le comte de Figueira vient encore de porter un coup au malheureux Angelo Nuñez, en s'emparant au nom du roi du terrain où est située son estancia. L'intention du comte est de fonder un village sur ce terrain, et l'on ne peut nier que sous plusieurs rapports ce local soit très heureusement choisi. Les cultivateurs des environs d'ici sont trop éloignés de Capilha pour recourir au chapelain qui y réside, et, par conséquent, il est nécessaire d'élever une autre église sur la péninsule si l'on ne veut pas qu'une grande partie de ses habitants perdent toute idée de religion et de morale. Il est bon aussi que, sans envoyer à Rio-Grande, ils puissent se fournir des marchandises qui leur sont nécessaires et qu'ils trouvent quelques ouvriers dans leur voisinage.

Dans un pays où il y a de l'argent, il est nécessaire, pour le bien du commerce, d'offrir aux habitants des moyens de le dépenser. Le lieu choisi par le comte pour y former un village offre une plaine agréable entourée de coteaux. Il est protégé par le fort ; enfin, il n'est pas à plus d'une demi-lieue de la rivière de S.-Miguel que les yachts peuvent remonter dans la saison des eaux ni à plus deux lieues et demie du Pontal de S.-Miguel, où se jette cette même rivière et qui forme l'extrémité du lac Mirim. Le village eût été beaucoup mieux situé sans doute au Pontal même ou sur les bords de la rivière de S.-Miguel, à l'endroit où je l'ai passée pour arriver au fort ; mais on n'a pu songer à ces deux points, puisqu'en hiver le terrain est entièrement couvert d'eau dans les temps de pluies. L'endroit auquel le comte a donné la préférence a déjà même l'inconvénient d'être fort humide ; il y en a d'autres encore, il faut en convenir ; c'est que les eaux n'y sont pas bonnes et qu'on ne trouve dans le voisinage d'autres bois que ceux qui bordent la rivière de S.-Miguel et qui ne peuvent servir pour la construction ; mais, quelque lieu qu'on eût choisi depuis Capilha jusqu'ici,

il est incontestable qu'on y aurait éprouvé la même disette de bois.

Les habitants du voisinage disent que ce pays n'est pas assez peuplé pour que le village puisse se former d'ici à bien des années, et ils ajoutent que les individus qui ont déjà demandé des terres pour y construire étant extrêmement pauvres ne peuvent réellement avoir d'autre intention que de les revendre. Cependant je suis persuadé que si l'on construisait une église dans cet endroit et qu'on y envoyât un prêtre, les estanceiros des environs y bâtiraient bientôt des maisons pour pouvoir y passer les dimanches et les jours de fête, et par conséquent il s'y établirait en peu de temps des tavernes, et ensuite des ouvriers et des marchands. On prétend donner au nouveau village le nom de *Castello-Branco*, qui est celui du Comte.

Chuhy, 3 octobre. — Après avoir déjeuné, j'ai pris congé du capitaine *Manoel Joaquim de Carvalho*, de qui j'ai reçu toute sorte de politesses et qui m'a conduit à cheval jusqu'à la rivière de S.-Miguel. Cet homme n'était qu'un simple soldat, mais il a fait de tels prodiges de valeur que, dans un pays où il n'y a presque que des blancs, on l'a élevé, malgré sa couleur, au grade de capitaine. En général, les hommes de cette capitainerie sont extrêmement courageux ; on cite d'eux mille traits qui montrent la plus grande intrépidité. On les trouve toujours prêts pour les coups de main les plus hardis ; mais en même temps il est difficile de les assujettir à une discipline régulière. Sans aucune peine ils quitteront pour combattre leur maison et leur famille, mais après la victoire ils veulent retourner chez eux ; ils ne déserteront jamais par lâcheté ; tous les jours ils désertent parce qu'on les laisse dans l'inaction. Lorsque, avant l'affaire de Taquarembó, le comte de Figueira fit un appel aux habitants de la capitainerie, ce furent pour la plupart des déserteurs qui se réunirent à lui, et ils se présentèrent non seulement parce qu'ils voyaient leur pays menacé, mais encore parce que le comte avait promis de laisser ceux qui le suivraient retourner chez eux quand l'ennemi serait vaincu.

Pour me rendre de S.-Miguel ici, j'ai fait deux lieues à

travers des campos couverts d'une herbe desséchée et où l'on ne trouve pas un seul arbre. La rivière de Chuhy, dont j'ai déjà parlé, formait autrefois la limite des *Campos Neutraes*, et alors il y avait une garde espagnole sur la rive droite du ruisseau. Depuis que le général Lecor s'est rendu maître de Montevideo, le lieutenant-général *Manoel Marquez, de Souza*, resta cantonné pendant près d'une année sur cette même rive avec environ cinq cents hommes. Ces troupes furent ensuite transportées à Sainte-Thérèse, et emportèrent avec elles les matériaux des baraques qu'elles avaient construites à Chuhy ; le lieutenant-général passa environ huit mois à Sainte-Thérèse, mais ni là, ni à Chuhy, il n'y eut aucun engagement entre lui et les Espagnols. Le général Marquez dépendait du capitaine-général de Rio-Grande, cependant la rivière de Chuhy était considérée comme la limite de la Capitainerie, et ce n'est que dans le courant de cette année-ci que la frontière a été avancée jusqu'à *Angostura*.

Par un arrangement qu'il est difficile de comprendre, le comte de Figueira et le Cabildo de Montevideo envoyèrent chacun sur la frontière un officier pour traiter des limites nouvelles.Ces deux hommes, après s'être concertés, reculèrent la ligne de division jusqu'à Angostura qui est à peu près à 13 lieues au midi de Chuhy, et ils décidèrent qu'elle passerait par les marais (*banhados*) de *Canhada-Grande* et de *S.-Miguel*, qu'elle suivrait le *Rio de S.-Luiz*, jusqu'à son embouchure dans le *Lac Mirim*, qu'ensuite elle se prolongerait sur la rive occidentale du lac à une distance de deux portées de canon, qu'elle passerait par l'embouchure du *Rio Saboiaty*, remonterait jusqu'à celle du *Rio Iaguarão*, qu'elle suivrait le cours de cette rivière jusqu'aux *Serras d'Acegua* et qu'enfin elle irait de là traverser le *Rio Negro*.

Depuis que je suis dans l'estancia de Chuhy, j'y suis parfaitement traité. Le maître de la maison (Joaquin Silveira) est absent ; mais sa femme, qui est sœur de M. Delmont, fait très bien les honneurs de chez elle. Toutes les femmes que j'ai vues depuis Rio-Grande ont causé avec moi, m'ont fait des politesses, et j'ai vu qu'en général elles avaient beaucoup de bon sens, peut-être même plus que leur mari.

CHAPITRE VI

Sainte-Thérèse. — Forteresse. — Location d'une charrette. — Excessive cherté de toutes choses. — Moisson et battage du blé. — Angostura. — Castilhos. — Droits sur les marchandises qui passent de Rio-Grande à Montévidéo. — Chevaux sauvages. — Castilhos (suite). — Chafalote. — D. Carlos Conxas. — Villa da Rocha. — Herborisation au Cerro-Aspro. — Marque des bestiaux. — Arroio de las Piedras. — La messe à Rocha. — Passion du jeu. — Arroio de Jose Iñacio. — Gahuchos ou Garuchos. — Estancia dos Bragados. — Prière du soir, les grâces. — Villa de S.-Carlos. — Beurre. — Clôtures en courges épineux.

Sainte-Thérèse, 4 octobre, 7 lieues. — J'avais fais tuer à Chuhy une vache pour mes gens ; mais mon hôtesse n'a pas voulu que je la payasse, et elle m'a forcé d'accepter le cheval qu'elle m'avait prêté pour aller à S.-Miguel. Je dois cet excès de politesse aux petits services que j'ai rendus à M. Delmont, à l'idée qu'ils ont donnée de mon crédit et au désir que l'on a de m'engager à solliciter du général Lecor le congé d'un frère qui est sur la frontière.

D'après ce que j'entends dire à tout le monde, il paraît cependant que je ne dois pas uniquement à mes soldats et au grade de colonel qu'on veut absolument m'attribuer les services qu'on m'a rendus depuis Rio-Grande et l'hospitalité dont j'ai été l'objet. Partout on donne à manger gratis aux voyageurs qui se présentent et l'on ne fait pas difficulté de leur prêter des chevaux. Avant que je quittasse l'estancia de Chuhy, la maîtresse de la maison m'a montré des toiles de lin extrêmement fortes, tissées dans sa maison, d'autres toiles faites de lin et de coton et enfin des étoffes de laine grossières destinées à l'habillement des nègres. Presque tous

les habitants de ce pays sont issus des îles Açores et leurs pères en ont apporté ce genre d'industrie. Le lin se sème ici en juin, il se traite absolument comme le blé, et se recueille en décembre. Il m'a paru inférieur pour la qualité à celui qui croît en France.

Le pays que j'ai traversé aujourd'hui offre des pâturages où l'on ne voit aucun arbre et qui sont aussi secs que ceux où j'ai passé les jours précédents. Toujours aucune fleur ; le terrain est un peu moins égal principalement aux environs de Sainte-Thérèse. J'avais envoyé en avant un de mes soldats pour me procurer un logement. Le commandant de Sainte-Thérèse est venu au-devant de moi à cheval et m'a offert sa maison ; il m'a dit qu'il viendrait ici demain une charrette que je pourrais louer et en conséquence je renverrai celle du major Matheus. J'ai été obligé d'interrompre hier mon article sur les nouvelles limites de la Capitainerie de Montévidéo et de celle de Rio-Grande ; je vais le continuer aujourd'hui.

Comme le roi de Portugal n'a point encore pris possession pour son propre compte des terres situées entre Chuhy et le Rio de la Plata, on a cru qu'il ne pourrait sans inconséquence réunir de sa propre autorité une partie de ce territoire à la Capitainerie de Rio-Grande et c'est pour cela qu'on a fait intervenir dans cette affaire le cabildo de Montévidéo. Mais, dans aucun temps, le cabildo, dont les fonctions sont toutes municipales, n'a eu le moindre droit ni même la moindre autorité sur les terres voisines de Sainte-Thérèse, et par conséquent il n'a pu donner ce qui ne lui appartient pas. Il y a plus. En supposant même qu'il eût eu le droit de faire la donation dont il s'agit, il est clair que la dépendance où il se trouve suffirait pour ôter à cette donation toute sa validité. Le consentement du cabildo ne donne donc aucun droit au Portugal et il eût autant valu que le roi, sans entrer dans aucune explication, déclarât purement et simplement que l'autorité du gouverneur de Rio-Grande s'étendrait jusqu'aux limites nouvelles. Il eût mieux valu encore qu'on laissât subsister les choses comme elles étaient jusqu'à un arrangement définitif, puisqu'il ne peut résulter pour le Portugal aucun avantage de la nouvelle démarcation et que cet arrangement

jette un jour défavorable sur la bonne foi de son gouvernement.

Sainte-Thérèse, 5 octobre. — J'ai été aujourd'hui avec mon hôte visiter la forteresse; elle est située à l'extrémité septentrionale de la croupe d'une colline allongée, qui s'étend du nord au sud; elle est en partie fondée sur le roc, et elle présente un pentagone dont les côtés sont inégaux et dont les angles sont flanqués de cinq bastions. Il y avait autrefois dans l'intérieur du fort des casernes, une chapelle, un atelier d'armurier et des magasins, mais ces bâtiments sont en partie détruits et la porte même du fort est presque entièrement brisée. D'après ce qu'on m'a dit, le fort de Sainte-Thérèse fut commencé par les Portugais et il a été achevé par les Espagnols qui y ont dépensé des sommes considérables. Mais dans la guerre de 1810 à 1812, ils cherchèrent à le détruire pour empêcher les Portugais d'en profiter et ils le laissèrent dans l'état où il est aujourd'hui. Cependant, comme les murailles n'ont point été endommagées, il est à croire qu'on pourrait le rétablir sans faire de très grandes dépenses. La position de ce fort a été extrêmement bien choisie; car, sur ce point de la frontière, l'on ne peut se rendre du nord au sud sans passer sous ces murailles, puisqu'à l'est il n'y a qu'un espace de quelques portées de fusil entre elles et la mer, et qu'à l'ouest s'étendent de vastes marais, au delà desquels est le lac dos Palmarès, également bordé de marais du côté de l'occident. D'ailleurs rien n'égale la tristesse de ce pays.

D'un côté de la colline, on voit au delà d'une pelouse des sables blanchâtres amoncelés et la mer qui mugit; de l'autre côté, les marais couverts de hautes *Cypéracées* et plus loin les eaux du lac. Au delà du fort, sur la croupe de la colline, sont deux rangées de maisonnettes très basses, construites en terre ou en paille et couvertes en chaume, qui servaient de logement aux troupes. Parmi ces espèces de cahuttes sont quelques tavernes qui probablement ne se soutiendront pas longtemps, à présent qu'il ne reste plus ici qu'une demi-douzaine de soldats.

Sainte-Thérèse, 6 octobre. — J'ai été herboriser hier et

aujourd'hui dans les environs de Sainte-Thérèse, mais j'ai trouvé peu de plantes. Plusieurs espèces d'Europe se sont naturalisées dans le hameau, entre autres la *Bourache*, la *Vipérine commune*, l'*Anethum fœniculum*, la *Violette*, le *Silène*, enfin la *Mauve commune* que j'avais déjà trouvée en abondance auprès de toutes les maisons depuis Rio-Grande jusqu'ici.

Sainte-Thérèse, 7 octobre. — Le temps est affreux et je n'ai pu partir pour faire les 30 lieues, qu'il y a d'ici à *Maldonado*. J'ai loué une charrette avec quatre paires de bœufs pour soixante-dix pesos. Ce prix est exorbitant, cependant ici on ne le trouve pas trop élevé, tout dans ce pays est excessivement cher ; un pion ne se loue pour guère moins de neuf à dix pesos par mois; j'ai vu payer des demi-brodequins fort mal faits vingt-cinq francs et j'ai moi-même donné cinq pataques pour un raccommodage de fusil fort mal fait que j'aurais payé une pataque et demie dans les Mines. Il n'y a point du tout de bois à Sainte-Thérèse et pour faire la cuisine on est obligé d'en faire venir de la rive occidentale du lac dos Palmares. Cependant on emploie aussi un petit arbrisseau très épineux qu'on appelle *Epinha-da-Cruz*, et qui croît à S.-Miguel et autour d'ici parmi les pierres. Cet arbrisseau brûle très bien même étant vert. J'en ferai la description un autre jour.

Sainte-Thérèse, 8 octobre. — J'ai été aujourd'hui me promener avec mon hôte jusqu'à un paturage *(patreiro)* que la nature elle-même a pris soin d'enclore de tous les côtés par de vastes marais et qui a 7 lieues de tour. Comme les titres de celui qui s'en disait le propriétaire n'ont pas paru suffisants au comte de Figueira, il en a pris possession pour y mettre les chevaux et les bœufs qui appartiennent au Roi.

Depuis Rio-Grande jusqu'ici, j'entends tous les agriculteurs se plaindre de la rouille. On fait la moisson avec de grandes faucilles très étroites qui forment la moitié d'un ellipse allongée et oblique. Le moissonneur met à sa main gauche des doigtiers de roseau, de la même main il prend une poignée de tiges au-dessous des épis et il coupe la paille

au-dessous de sa main. On laisse le chaume. Pour battre le blé on fait deux curraes dont l'un a une forme quelconque et communique avec un autre qui est parfaitement circulaire. On arrache l'herbe de ce dernier curral, on le balaye avec soin et on y répand les épis. On réunit des juments sauvages dans le premier curral, de là on les fait passer dans le curral circulaire et on le ferme. Des hommes à cheval poursuivent les juments à grands coups de fouets, ils les forcent à tourner en rond, et, en en foulant les épis avec leurs pieds elles en font sortir le grain. Cette méthode de battre le blé est extrêmement défectueuse. Non seulement les épis ne se vident pas parfaitement, mais encore, comme l'on n'a pas soin de battre le curral, beaucoup de grains s'enfoncent dans la terre et restent perdus. J'ai vu moi-même les deux curraes que j'ai décrits et je dois les autres détails que j'ai donnés à mon hôte, M. *José Féliciano Bêzerra*, qui lui-même a cultivé beaucoup de blé.

Angostura, 9 octobre, 6 l. — Quelques collines peu élevées succèdent à celles où est bâtie Sainte-Thérèse et ensuite le terrain redevient extrêmement plat. Il est couvert d'une herbe desséchée que n'ont pu traverser les pousses nouvelles. Il paraît que dans ce pays, où les pâturages s'élèvent assez haut, on a coutume d'y mettre le feu. J'ai traversé hier des campos où cette opération avait été faite récemment. Aucun arbre, aucune maison dans tout l'espace de terrain que j'ai parcouru jusqu'ici. Le chemin s'éloigne peu de la mer et du côté de l'occident on ne cesse point de voir le lac dos Palmares qui s'étend depuis Sainte-Thérèse jusqu'ici. Vers l'extrémité sur la rive occidentale s'étendent des collines d'un effet assez pittoresque qu'on appelle *Cerro-da-Maturranga* et qui se rattachent au Cerro de S.-Miguel. Dans ce pays on donne le nom de *Cerro* à des chaînes de collines ou à des portions de chaînes. Le *Cerro* est pour les petites élévations ce que les *Serras* sont pour les hautes montagnes. Le *Cerro da Maturranga* est couvert de palmiers assez pressés les uns contre les autres et qui ont donné leur nom au lac.

J'ai fait halte à la garde d'*Angostura*, placée à l'extrémité

frontière de la Capitainerie de Rio-Grande. Elle se compose dans ce moment d'une vingtaine d'hommes commandés par un sous-lieutenant, mais il paraît que leur nombre ne tardera pas à être diminué. Une chaumière sert de logement aux militaires et par derrière en sont deux autres plus petites où ils font leur cuisine. Le paysage qu'on découvre de la garde d'Angostura est assez agréable. A droite on aperçoit l'extrémité du lac et devant la maison s'étendent des pâturages qui à une certaine distance sont parsemés de palmiers et au delà desquels on voit le Cerro-da-Maturranga, également couvert de ces arbres. J'avais vu hier à Sainte-Thérèse le lieutenant qui commande à Angostura ; il a pris le devant pour me recevoir, et, comme on veut absolument que je sois colonel, j'ai été reçu par le détachement sous les armes et le lieutenant a voulu me donner une garde que j'ai refusée.

J'ai vu aujourd'hui sur les bords du chemin un troupeau de cerfs qui paissaient tranquillement avec des autruches ; ils ne se sont pas même enfuis à notre approche. Ici l'on m'a montré plusieurs petits jeunes chiens qui ont été pris par les soldats dans les campos et qui appartenaient à une de ces bandes sauvages qui errent dans les campos et qu'on appelle dans le pays *chimaroés*. Ces animaux, originairement échappés des habitations, n'ont rien qui les distingue d'une manière particulière. Tous ceux que j'ai vus étaient des métis, mais les uns tenaient davantage du dogue, les autres du chien courant, etc. Les chiens sauvages commencent à devenir assez rares chez les Portugais entre Rio-Grande et Sainte-Thérèse, parce que les fazendeiros dont ils dévorent les bestiaux en tuent le plus qu'ils peuvent.

Castilhos, 10 octobre, 6 l. — Aujourd'hui l'aspect du pays a entièrement changé. Ce n'est plus une plaine nue et parfaitement égale, le terrain est ondulé et des butiàs y sont parsemés ça et là ; tantôt ils laissent entre eux une distance assez grande, tantôt ils sont rapprochés et forment des groupes. Ces arbres sont plus gros et plus élevés que ceux *guaruparu*, puisqu'ils atteignent 15 pieds environ, mais ils offrent absolument les mêmes caractères. Ce matin le lieutenant de la garde d'Angostura m'a fait manger crue la jeune

pousse d'un de ses palmiers ; son goût m'a rappelé celui de la châtaigne crue, mais il est infiniment plus délicat.

A environ quatre lieues d'Angostura, au lieu appelé *Arguejo,* nous sommes entrés dans la maison d'un vieillard, autrefois fort riche, mais que la guerre a réduit à la mendicité. Des livres latins font sa lecture ordinaire et l'on soupçonne dans le pays que c'est un ancien Jésuite ; il est marié avec une Indienne et en a eu plusieurs enfants.

Vers la maison de cet homme, j'ai vu sur ma gauche, c'est-à-dire du côté de l'est, un lac qu'on appelle le lac de *Castilhos,* et qui a environ deux lieues de longueur. Il reçoit les eaux de plusieurs ruisseaux, et quand il est très plein il communique avec la mer par un canal étroit auquel on donne le nom de *Balisas.* Lorsque ce canal est ouvert, les eaux du lac deviennent salées, quand il est fermé elles sont douces. Le chemin s'étend parallèlement à la mer; on peut même l'apercevoir vers Arguejo et l'estancia où j'ai fait halte n'en est éloignée que de quatre lieues. M Jozé Féliciano Bèzerra, mon hôte de Sainte-Thérèse, et le lieutenant d'Angostura m'ont accompgné jusqu'à une lieue d'ici à un endroit appelé par les Portugais du nom de propriétaire *Casa-da-Molina.*

Cette maison est une chaumière comme celle des Portugais, mais elle est plus propre et moins nue. La salla où j'ai été reçue est garnie de bancs et de chaises et dans un des angles est un grand buffet en forme d'armoire dont les battants ouverts laissaient voir une grande quantité de plats et d'assiettes de faïence. Cette salla est aussi peu plafonnée que celle des Portugais, mais la charpente en est blanchie comme les murailles. De cette maison dépend une venda où étaient entassés plusieurs surons de matés venant de la Capitainerie de Rio-Grande, un grand suron de piment, quelques marchandises européennes et des ponches rayés de différentes couleurs parmi lesquelles domine le bleu. Ces ponches se font à Cordova. J'ai fait halte à une estancia qui appartient à la sœur d'Angelo-Nuñez, et se compose de plusieurs chaumières basses construites en terre grise et parmi lesquelles on distingue à peine la maison du maître. Dans la salle où j'ai été introduit sont deux bois de lit, autant

de tables, des chaises de paille peintes en rouge et sur l'une des tables une de ces petites chapelles portatives, telles qu'en ont les Portugais. Les murs sont blanchis, mais elle n'est ni plafonnée ni planchiéée. Lorsque je suis entré, j'ai trouvé dans cette salle le maître et la maîtresse de la maison, et plusieurs jeunes personnes de dix à quinze ans, d'une figure vraiment angélique, une peau fine, des couleurs, de grands yeux noirs, une petite bouche, des cheveux châtain foncé. Ces jeunes personnes, qui sont les filles du maître de la maison, portent ainsi que leur mère une robe d'indienne et un fichu de coton, elles ont les cheveux tressés et relevés avec un peigne. La mère porte des bas et des souliers, les filles ont les jambes nues.

J'ai été reçu avec une froideur extrême, mais peut-être le dois-je moins au caractère particulier de mes hôtes qu'à celui de la nation. Quoi qu'il en soit, il est neuf heures et jusqu'à présent on ne m'a rien offert que du maté.

On a mis récemment quelques droits sur les principales marchandises qui passent de la capitainerie de Rio-Grande à celle de Montévidéo. Ces droits se perçoivent à Sainte-Thérèse au profit de la dernière de ces capitaineries. L'herva de maté paye 26 0/0 du prix d'achat qu'on suppose être 12 testons (25 sous). Les bêtes à cornes payent 240#, les mulets 400#, les poulains 200#, les juments 100#.

J'ai commencé à décrire la manière de battre le blé ; je vais achever ce que j'ai à dire à ce sujet. Lorsque le grain est sorti des épis, on en sépare la paille avec des fourches à trois fourchons très rapprochés et on achève de le nettoyer en le jetant à l'air contre le vent avec des pelles. Pour le vendre et le transporter, on le met dans de grands sacs faits avec des cuirs crus et entiers. C'est ainsi qu'il arrive à Rio-de-Janeiro.

Nous avons rencontré aujourd'hui, à peu de distance d'Angostura, quelques troupes de juments sauvages qui caracolaient et galopaient dans les pâturages. Lorsque nous avons passé, une de ces troupes a pris l'épouvante, quelques juments ont passé à droite du chemin, les autres sont restées du côté opposé. Alors nous avons vu un mâle courir après

la plus petite troupe et la forcer de rejoindre l'autre. Autrefois les chevaux sauvages étaient extrêmement communs dans les campos neutrães, mais depuis que ces campagnes se sont peuplées davantage, on a tué un très grand nombre de ces animaux pour en avoir les cuirs. Dans les campagnes où les chevaux sauvages sont nombreux, ils sont très redoutables pour ceux qui voyagent avec des chevaux domptés. Ils s'approchent de ceux-ci, les incorporent dans leur troupe et fuient avec eux dans les campos. Dans la campagne de 1810 à 1812, D. Diogo marchait dans sa voiture suivi d'un très grand nombre de chevaux de rechange. On raconte qu'un jour un officier vint lui dire qu'on voyait dans le lointain une troupe considérable de chevaux sauvages (*bagoalada*), et l'engagea à faire tirer sur cette troupe pour l'effrayer. D. Diogo méprisa ce conseil, mais bientôt les chevaux sauvages se mêlèrent avec les siens ; ceux qui étaient attelés à la voiture se mirent à galoper au milieu des autres, et le général courut beaucoup de risques.

Quand on veut faire la chasse aux chevaux sauvages, on forme avec des pieux un enclos (*marguem-marche*) allongé de forme parabolique ouvert à l'extrémité la plus large, fermé à l'extrémité opposée. Des hommes à cheval courent après les chevaux sauvages, les poursuivent et les forcent à entrer dans l'enclos où ils se trouvent pris comme dans un filet. J'ai vu aujourd'hui des parcs (*curraes*) très jolis, formés de butias plantés en rond très près les uns des autres ; leur feuillage se confond et produit un effet très agréable. Ces arbres se transplantent étant déjà grands et reprennent fort bien. Dans ce pays on se sert du pétiole des feuilles anciennes des butias pour faire du feu.

Castilhos, 11 octobre. — Il a plu toute la journée et j'ai été obligé de rester ici. Je ne dois pas m'étonner si mes hôtes m'ont fait souper si tard hier au soir, voici quelle est leur manière de vivre : Ce matin on a apporté dans leur chambre de grands plats de maïs cuit dans du lait. Vers une heure on a servi le dîner dans la salla et l'on m'a invité à y prendre part ; il se composait de trois plats qui ont été servis les uns après les autres : le premier, de côtes de bœuf rôties, le second de viande

bouillie et le troisième de *mazamorra cangica*. On a mangé du pain et bu du vin de *Cordova*. Après le dîner, le maître de la maison m'a demandé si je voulais faire la sieste, j'ai répondu que non; il s'est retiré dans sa chambre avec sa femme et ses enfants et ils n'ont reparu que deux ou trois heures plus tard.

Quand on a ainsi dormi pendant le jour, il est facile de ne se coucher qu'à minuit. Après avoir fait la sieste, mes hôtes se sont fait apporter le maté qu'ils boivent sans sucre. A l'entrée de la nuit, on a ouvert la petite chapelle dont j'ai parlé et où est renfermée une figure de la Vierge et l'on a mis devant une chandelle allumée. Je ne dois pas oublier de dire qu'à la fin du dîner chacun a rendu grâces en joignant les mains de la même manière qu'on le fait chez nous, et quand on s'est levé de table, une négresse a récité les grâces tout haut. En dînant, j'ai voulu boire à la santé du maître et de la maîtresse de la maison, mais on m'a averti que dans ce pays ce n'était pas l'usage. « Chez nous, m'a dit mon hôte, on ne fait point de cérémonies, nous méprisons la politesse affectée des Portugais. »

Les hommes que je vois ici et ceux que j'ai rencontrés portent un *chiripà*, morceau d'étoffe de laine dont on fait une ceinture et qui couvre les cuisses en descendant jusqu'aux genoux comme un petit jupon. Ils ont de larges pantalons d'une toile de coton faite dans la maison et l'extrémité de chaque jambe se termine par des franges au-dessus desquelles est souvent un point à jour. Il n'y a ici aucune proportion entre la toilette des hommes et celle des femmes; celles-ci sont mises comme des dames, les hommes à peine un peu mieux que nos paysans de France.

Dans ce pays, on met le feu aux pâturages avant le printemps, dans les mois d'août et de septembre.

Chafalote, 12 octobre, 5 lieues. — Le pays continue à être ondulé et couvert de pâturages. La petite chaîne de collines qui commencent à S.-Miguel continue à se prolonger parallèlement au chemin. Jusqu'ici les butiàs sont rares, mais ils deviennent plus communs dans le voisinage de cette habitation; à environ une demi-lieue d'ici, on voit une maison ;

d'ailleurs il n'y en a pas d'autres. Les pâturages sont composés d'une herbe fine et beaucoup meilleure qu'avant Ste-Thérèse; aussi les bestiaux sont-ils plus beaux. La pluie qui est tombée hier rend le chemin fort mauvais ; une grande quantité d'eau s'était rassemblée dans les fonds et nous avons éprouvé beaucoup d'embarras.

J'ai fait halte chez ces hommes pour lesquels j'avais une lettre de recommandation et dont l'habitation se compose de plusieurs maisons toutes couvertes en chaume, mais parmi lesquelles il y en a deux ou trois qui sont bâties en briques. Lorsque je suis arrivé, beaucoup de gens étaient occupés à charger une charrette. J'ai demandé à celui qui m'a paru le mieux vêtu s'il était le maître de la maison ; il ne m'a rien répondu, mais il m'a conduit à la principale maison et ensuite il s'est retiré. Là, j'ai trouvé trois femmes bien mises qui m'ont parfaitement accueilli et se sont mises à causer avec moi. A l'exception d'une qui est fort jolie, toutes ont passé la première jeunesse, mais elles ont de la grâce et de l'aisance dans les manières, de la politesse sans affectation, en un mot, à peu près la tournure de nos dames de château bien élevées. Les hommes, au contraire, m'ont peu parlé; ils ont des manières communes, ils m'ont fait peu de politesses et ne paraissent que des paysans. Toujours le chiripà et les pantalons, que j'ai décrits ; cependant ce costume n'est pas celui du maître de maison; ceux-ci portent avec une veste courte un pantalon ordinairement de drap de coton.

Je ferai observer successivement plusieurs différences entre les Espagnols et les Portugais, mais d'après ce qui précède on en peut déjà noter une fort remarquable. Chez les Portugais, et je ne parle ici que de ceux de la Capitainerie de Rio-Grande, ce sont les hommes qui reçoivent les étrangers et qui font presque toutes les politesses. Aujourd'hui j'ai éprouvé tout le contraire et l'on m'a dit que je retrouverais ces mêmes coutumes à peu près chez tous les Espagnols. Hier et aujourd'hui, mes hôtes ont montré un grand mépris pour les Portugais de l'intérieur, lorsque je leur ai raconté que chez ces derniers les femmes ne se montraient jamais. Mes hôtes ne se sont point ouverts

avec une entière franchise, mais il est assez clair qu'ils détestent leurs voisins.

Le propriétaire de *Castilhos* et celui de *Chafalote* sont restés plusieurs mois dans les prisons de Porto-Alègre, parce qu'ils avaient, à ce qu'on assurait, favorisé le parti des insurgents ; mais comme le disait très bien le propriétaire de Castilhos, quand même cela eût été vrai, c'est notre roi que nous aurions offensé ; nous n'étions point responsables de notre conduite aux Portugais, et surtout, n'agissant point au nom du roi d'Espagne, ils n'avaient pas le droit de nous punir. Les habitants de ce pays se sont trouvés dans une position très embarrassante. Les insurgés les obligeaient à embrasser leur parti et les Portugais leur en faisaient un crime. La maîtresse de cette maison s'était réfugiée à Rio-Grande pour se sauver des patriotes, et ce fut pendant ce temps-là que les Portugais traînèrent dans les prisons de Porto-Alègre son frère qui était resté ici.

Lorsque je suis arrivé dans cette maison, les dames m'ont demandé si j'avais dîné : j'ai répondu que non ; elles m'ont dit alors qu'elles allaient me faire servir un petit goûter et au bout d'un quart d'heure on a apporté du pain et un plat de viande, qui, en France aurait suffi pour six personnes. A souper, nous avons eu absolument comme à Castilhos : d'abord un plat de rôti, puis un plat de viande bouillie nageant dans le bouillon. Le rôti est d'un goût délicieux, mais d'une extrême dureté. Ce sont toujours de très grandes tranches de peu d'épaisseur que l'on présente au feu, d'abord d'un côté, puis de l'autre, en enfonçant, comme je l'ai dit, la broche verticalement. Dans plusieurs maisons cette broche est de fer.

Villa de Rocha, 13 octobre, 7 lieues. — J'ai quitté mes hôtesses enchanté de leur honnêteté. Le pays que j'ai parcouru aujourd'hui offre encore des pâturages excellents ; mais on y voit peu de bestiaux et il en est de même des campagnes qui s'étendent entre Angostura et Castilhos. Elles étaient autrefois couvertes de troupeaux innombrables, mais ils ont singulièrement diminué pendant la guerre. Les butiàs sont rares. Le terrain est toujours ondulé et sur la

droite se continue la petite chaîne de collines dont j'ai déjà parlé.

A deux lieues de Chafalote, à l'endroit que l'on appelle *D. Carlos*, on passe un ruisseau bordé de bois rabougris et buissonneux qui ressemblent à nos taillis ; tous ceux que j'ai vus depuis Rio-Grande sont semblables à celui-ci.

Il y a une couple de maisons à D. Carlos, il y en a encore une au lieu appelé *Conxas*, mais ce sont les seules. J'ai rencontré plusieurs grandes charrettes, qui, probablement, avaient été conduire des cuirs à *Maldonado*. J'ai fait halte à la *Villa de Rocha*, dont je parlerai avec détails lorsque je l'aurai parcourue. Je loge ici chez un Français pour lequel M. Bêzerra m'avait donné une lettre de recommandation et qui est établi dans ce pays depuis un très grand nombre d'années. Il m'a parfaitement accueilli, et comme je lui ai témoigné le désir d'aller herboriser dans les petites montagnes voisines de la villa, il m'a engagé à passer chez lui la journée de demain.

Villa de Rocha, 14 octobre. — Accompagné de Firmiano et de Matheus, celui de mes deux soldats qui a le plus d'intelligence, j'ai été herboriser aujourd'hui au *Cerro-Aspero* (1), petite montagne qui fait partie de cette chaîne peu élevée, comme je l'ai dit, qui, commence à S.-Miguel et se prolonge parallèlement à la mer. Mon hôte m'avait donné une lettre pour un estanceiro qui demeure sur le chemin et qu'il priait de me servir de guide.

Lorsque je suis arrivé chez ce cultivateur, il était occupé à faire marquer ses bestiaux ; beaucoup de gens étaient réunis, ils galopaient après les bêtes qui devaient être marquées. On leur jetait un lacet aux cornes, un autre aux jambes, on les faisait tomber et on leur appliquait un fer rouge sur la peau. J'ai remarqué que pour faire chauffer ce fer, on brûlait avec des morceaux de bois des têtes et des jambes de vaches couvertes de leur cuir. Avant d'arriver à la maison où j'ai vu ce travail, j'ai passé à un demi-quart de lieue d'ici un ruisseau qu'on appelle *Arroio de Rocha*. Il

(1) Prononcez *Aspro*.

prend sa source, m'a-t-on dit, à 5 ou 6 lieues de cette ville, dans un lac qu'on appelle *Laguna de Rocha* et que j'ai aperçu dans le lointain du côté de la mer, lorsque j'étais au Cerro-Aspero. Cette petite montagne est couverte de gros quartiers de rochers entassés entre lesquels croissent des arbrisseaux, principalement une *Composée* à feuilles très fines à rameaux en corymbe, dont les fleurs ne sont pas encore développées (*2160*). J'y ai vu enfin quelques palmiers. Les herbes les plus communes sur cette montagne sont l'*Oxalis* n° *2080*, l'*Anémone* n° *2072*, une *Composée ;* et du haut du Cerro-Aspero on découvre une immense étendue de pays où le terrain est ondulé et couvert de pâturages, et dans le lointain on voit du côté de l'est le lac de Rocha.

On m'a engagé à Rocha à prendre beaucoup de précautions lorsque je parcourrais le Cerro-Aspero, parce que, disait-on, les rochers de cette montagne servent de repaire à des tigres. Je l'ai parcouru en tous sens, et je n'ai aperçu aucun de ces animaux. Il est très certain qu'autrefois ils étaient fort communs dans ce pays, mais pendant la guerre le mouvement des troupes à fait prendre la fuite au plus grand nombre. Je causais ce soir avec mon hôte sur le caractère des habitants de ce pays et tout ce qu'il m'a dit confirme ce que j'ai lu sur les mœurs du Paraguay et ce qui m'a été répété par beaucoup de Portugais.

Les vastes campagnes que je parcours sont habitées en grande partie par des Indiens civilisés et plus encore par des métis qui n'ont aucune propriété, vont d'une estancia dans une autre, se mêlent sans cérémonie aux habitants de la maison et mangent de la viande avec eux tant qu'ils en ont envie. De temps en temps ces hommes aident les estanceiros dans leurs travaux et sont payés excessivement cher, mais jamais ils ne mettent rien de côté. Quand ils ont un chiripà et un ponche, leur ambition est satisfaite et tout le reste de leur argent, ils le dépensent en jouant, en buvant de l'eau-de-vie. Des Indiens et des métis, ces mœurs ont passé aux hommes blancs ; presque personne n'amasse ; on gagne de l'argent avec facilité, on le dépense de même et la fureur du jeu est devenue à peu près générale. Un homme croit avoir beaucoup fait pour ses enfants, quand il leur a

donné un pantalon et une chemise. Les poches remplies de pésos, il va à la *pulperia* et revient chez lui sans avoir une obole. On sent combien un étranger actif et économe doit avoir d'avantage dans un tel pays.

Avant la guerre, les Européens qui venaient s'établir ici y faisaient une fortune rapide; souvent on les avait vus à l'aumône et au bout de peu de temps ils possédaient des esclaves, une maison et des marchandises. Ils faisaient alors sentir leur supériorité aux Américains ; ils leur montraient leur mépris, et de là cette haine que ceux-ci concevaient contre eux et les vengeances qu'ils ont exercées. La guerre a singulièrement appauvri ce pays ; mais s'il continue à être tranquille, il ne tardera pas à redevenir ce qu'il était autrefois.

Arroio de las Piédras, 15 octobre, 3 l. 1/2. — J'ai quitté fort tard la ville de Rocha, pour pouvoir auparavant aller à la messe. L'église, fort différente de celles des Portugais, est très basse, longue, extrêmement étroite, couverte en paille et construite en briques. Elle n'est point plafonnée et n'a qu'un seul autel. On n'y voit aucun ornement, mais elle est fort propre. Les femmes se placent sur deux rangs auprès du sanctuaire et restent comme les Portugaises à genoux ou accroupies. Les hommes les plus marquants s'asseoient sur deux bancs placés l'un devant l'autre vers le milieu de l'église à quelque distance des murailles ; les autres hommes restent serrés les uns contre les autres entre ces bancs et les portes.

Il y a dans l'église de Rocha une petite tribune où étaient deux musiciens, l'un avec un violon, l'autre avec une harpe. Ils ont chanté la messe en s'accompagnant de leurs instruments, mais le peuple n'a pas chanté avec eux, et comme chez les Portugais personne n'avait de livre. On faisait acte de présence, mais peu de gens paraissaient prier. Les femmes étaient très bien mises, les hommes l'étaient fort mal. Je n'en ai pas vu un qui eût un habit ; à l'exception de deux ou de trois qui avaient les cheveux coupés, les autres les avaient noués avec un ruban. Les mieux vêtus portaient une capote et une veste courte, les autres un ponche de ceux faits dans le pays ou de finette sans doublure. Pendant

la messe, on se bat la poitrine et l'on fait des signes de croix moins souvent que chez les Portugais, mais après s'être signé l'on a grand soin de baiser son pouce. On n'oublie pas non plus de faire, comme les Portugais, des signes de croix sur sa bouche pendant que l'on baille.

J'ai demandé à la femme de mon hôte si l'on chantait la messe tous les dimanches ; elle m'a répondu que non, mais que cela arrivait assez fréquemment. La ville de Rocha ne ressemble en rien aux villes et aux villages portugais. Elle est à peu près carrée et se compose d'environ 45 maisons qui n'ont qu'un rez-de-chaussée. Elles sont assez hautes, la plupart très petites, construites en briques, et couvertes en chaume ; les plus considérables sont étroites et allongées, les autres presque carrées.

Il n'y a de crépi que le sommet des pignons ; les fenêtres ont un volet en bois et point de jalousie.

On voit à Rocha plusieurs boutiques assez bien garnies ; les marchands font venir de Montévidéo et de Maldonado, sur des charrettes, les objets dont ils ont besoin. L'eau que l'on boit à Rocha vient du ruisseau dont j'ai déjà parlé, mais elle n'est pas très bonne ; comme personne ne fait rien sans être à cheval, pas même les esclaves, c'est à cheval qu'on va chercher l'eau ; à cet effet, on place le baril destiné à cet usage sur une espèce de traîneau formé de trois morceaux de bois disposés en triangle ; à l'un de ces morceaux de bois tient une courroie dont le cavalier attache l'autre extrémité à sa selle, et le cheval, en avançant, traîne le triangle et le baril. On transporte de la même manière les fagots de bois qu'on va chercher pour l'usage de la cuisine sur le bord du ruisseau.

Lorsque je voyageais avec le comte de Figueira, sa voiture était attelée de six chevaux, et, en outre, deux cavaliers aidaient à la tirer au moyen d'une corde de cuir qui, d'un côté, était attachée au train, et de l'autre à leur selle. En quittant Rocha, j'ai vivement remercié mon hôte, M. Juan Barbote et sa femme, qui m'ont témoigné beaucoup d'honnêtetés. J'allais partir lorsqu'une vieille femme s'est présentée à moi et m'a dit qu'un des chevaux que j'ai achetés à Sainte-Thérèse lui appartenait. Elle m'en donnait quelques preuves

quand j'ai su que le cheval avait été enlevé pendant la guerre, et en conséquence je ne me suis pas cru obligé de le restituer. Cependant, j'ai demandé à M. Barbote si cette femme était dans le besoin, parce que, dans ce cas, je lui aurais donné une couple de piastres ; mais, comme il m'a assuré qu'elle ne manquait de rien, je n'ai point fait mon présent.

Le pays que j'ai parcouru jusqu'ici est ondulé et offre encore d'excellents pâturages. A l'ouest, se continue la petite chaîne de collines dont j'ai parlé tous les jours précédents ; à l'est, on voit le lac de Rocha qui, m'a-t-on dit, est séparé de la mer par une langue étroite. Lorsqu'il est très plein, ses eaux, qui sont habituellement salées, s'ouvrent un passage et communiquent avec la mer.

J'ai fait halte à une estancia dont les bâtiments se composent de deux tristes chaumières, l'une habitée par le maître et où est une *pulperia*, l'autre qui sert de cuisine. Celle-ci n'a point de porte la nuit, et quand il fait froid, on en ferme l'entrée avec un cuir. En général, depuis Rio-Grande jusqu'ici, les cases à nègres et les cuisines ne se ferment pas d'une autre manière ; celles-ci ont ordinairement deux ouvertures et l'on met le cuir du côté d'où vient le vent. Il n'est pas non plus une estancia autour de laquelle on ne voie des têtes de vaches, des ossements de bestiaux, des rognures de cuir et souvent des intestins et des lambeaux de viande. Il n'y avait ici, lorsque j'y suis arrivé, que deux enfants chargés de garder un champ de blé qui n'est point entouré de fossés, mais ils ont été chercher le maître de la maison qui a paru bientôt après.

Celui-ci m'a confirmé tout ce que m'a dit son beau-frère Juan Barbote sur les mœurs de ce pays. Les enfants savent jouer aux cartes aussitôt qu'ils savent monter à cheval ; c'est presque dire aussitôt qu'ils savent marcher ; de très bonne heure également ils s'accoutument à boire de l'eau-de-vie et ces deux passions ne les abandonnent qu'au moment où ils cessent d'exister. « Je devrais, me dit mon hôte, être aussi riche que mon beau-frère, mais dans ce pays il n'y a guère que les étrangers qui économisent ; quant à nous, nous dépensons notre argent aussitôt que nous le gagnons et nous vivons toujours mal. Mon beau-frère a commencé avec trois

onces qu'il avait empruntées et aujourd'hui il a dix nègres, plusieurs négresses, la meilleure maison de Rocha, une boutique bien garnie, une briqueterie, une boulangerie, un atelier de serrurerie, une charrette, des bestiaux, etc. » Mais cet amour du travail, cet esprit d'ordre et d'économie qu'apportent ici les Européens, ils ne les communiquent jamais à leurs enfants. Ceux-ci, élevés parmi nous, prennent tous nos défauts et passent leur vie de la même manière que nous et dissipent souvent la fortune de leur père.

Arroio de Joze Iñacio, 16 octobre, 5 lieues. — Terrain inégal, toujours d'excellents pâturages, point de bois, si ce n'est sur le bord de quelques ruisseaux, quelques maisons de loin en loin. A l'ouest, continuation de la même chaîne de collines. Je me suis arrêté à un endroit nommé *Garção*, où est une pulperia ; près de là coule un ruisseau bordé de bois rabougris qui reçoit plusieurs autres ruisseaux et va se jeter dans un lac appelé *Laguna-de-Garção* ; celui-ci s'étend parallèlement à la mer au nord du lac de Rocha. Les eaux de ce lac sont salées et quand elles sont hautes elles s'ouvrent uu passage à travers la langue de terre étroite qui les sépare de la mer.

A l'endroit où l'ai fait halte est aussi un ruisseau bordé de bois où d'autres petits ruisseaux que j'avais passés dans le chemin vont porter leurs eaux et qui lui-même se jette dans un troisième lac qu'on nomme *Laguna de Jose Iñacio*. Ce dernier, comme les deux précédents, tantôt communique avec la mer et tantôt est fermé. D'après tout ceci, on voit que, depuis *Angostura* jusqu'ici, il règne une chaîne de lacs qui commence à celui de Castilhos et s'étend parallèlement à la mer et à peu de distance d'elle.

Dans les environs de Rocha, ainsi que daus tout le pays que j'ai parcouru hier et aujourd'hui, on ne cultive point de froment ou l'on en cultive peu, et l'on ne voit autour des maisons aucune espèce de plantation. On ne s'occupe que de l'éducation des bestiaux. Autrefois ces campagnes en étaient couvertes mais leur nombre a beaucoup diminué depuis la guerre. Les Portugais en ont enlevé et les insurgents n'ont pas moins contribué à leur destruction.

Ces hommes sans religion et sans morale, la plupart Indiens ou métis, que les Portugais désignaient sous le nom de *Garruchos* ou *Gahuchos* et dont j'ai déjà peint les mœurs, ne tardèrent pas à se réunir à Artigas et à ses capitaines lorsque ceux-ci levèrent l'étendard de la révolte. Le cri de *Viva la Patria !* n'était pour eux que le signal du pillage ; quelquefois ils enlevaient les bestiaux pour les vendre et jouer avec l'argent qu'ils en recevaient. Ils les tuaient sans nécessité et n'en tiraient pas même le cuir. Chaque capitaine n'était qu'un chef de brigands qui, la plupart du temps, agissait pour son compte et n'obéissait aux ordres de personne. L'amour du pillage et de la licence était le mobile du soldat, l'amour du commandement celui du chef. Ces hommes cependant avaient sans cesse à la bouche le mot de patrie et on était si accoutumé à le leur entendre répéter que le temps où gouvernaient les insurgents ne s'appelle dans le pays que *le temps de la Patrie*.

J'ai fait halte à une maison bâtie en terre qui n'annonce que l'indigence, mais dont les habitants sont proprement vêtus. Plusieurs hommes portent, par-dessus le pantalon à franges que j'ai décrit, un autre pantalon de velours de coton. On m'a invité à souper et j'ai accepté. Le couvert a été mis sur une nappe en fort mauvais état ; j'ai eu seul une cuillère, une assiette et une fourchette, les autres convives ont mangé à même le plat avec des morceaux de corne taillés en forme de nacelle ou de chausse-pieds à une extrémité et pointue à l'autre. Le souper consistait en une fricassée de poulet et un plat de rôti. J'ai inutilement essayé de manger de ce dernier mets ; la viande en était d'une telle dureté qu'il m'était impossible de détacher les moindres fibres des morceaux que je mettais dans ma bouche ; il n'y a pas de dents humaines capables de triturer quelque chose d'aussi coriace. En général, je suis persuadé que les gens de ce pays avalent presque toujours leur viande sans la mâcher.

Estancia dos Bragados, 3 lieues (espagnoles), 17 octobre. — Toujours de belles campagnes couvertes d'excellents pâturages. Le terrain continue à être ondulé et sur la droite se

prolonge la même chaîne de collines. Point de bois depuis l'Arroio de Joze-Iñacio jusqu'ici. Les maisons deviennent plus communes. Près cette estancia coule un ruisseau, mais on ne voit pas sur ses bords un seul arbrisseau. Ce ruisseau, me dit mon hôte, se jette dans celui de S.-Carlos qui réunit ses eaux à celui de Maldonado.

Ici on recommence à cultiver du froment et les enclos sont aussi bien faits que chez les Portugais. L'on cultive aussi le maïs, dont on mélange quelquefois la farine à celle du froment pour faire du pain. Il paraît que, dans ce pays, tous les estancieros usent de cet aliment, mais en petite quantité. Lorsque je suis arrivé ici, on était occupé de chauffer le four pour y cuire du pain, et l'on se servait à cet effet d'ossements de bestiaux entremêlés d'un peu de bois ; j'ai encore mangé avec mes hôtes qui ne parlent qu'avec effroi du temps de la patrie. Les soldats patriotes entraient chez les estancieros, prenaient ce qui était à leur convenance, principalement les armes, ils tuaient des bestiaux, emmenaient les chevaux et il fallait encore paraître satisfait : souvent, un nègre, un mulâtre, un Indien se faisait lui-même officier et il allait avec sa bande voler les estancieros. On parle surtout avec horreur d'un certain...; au contraire on dit beaucoup de bien de *Frutuoso Rivera*, qui vient de se rendre au général Lecor et est actuellement à Montévidéo.

A l'entrée de la nuit on a ouvert la petite chapelle et on a mis devant une chandelle allumée ; après le repas on a rendu grâces en joignant les mains ; ensuite le maître de la maison a pris un morceau de pain qui était sur la table et l'a baisé en prononçant ces paroles : *Pâo de Deos*.

Dans les campagnes qui s'étendent entre Rio-Grande et Sainte-Thérèse, ce sont les *charqueadores* qui vont dans les estancias acheter les bestiaux des propriétaires. Depuis que je suis sur les possessions espagnoles, je trouve en très grande abondance autour de toutes les estancias le *Carduus marianus*, le *Silène* n° *1861*, le *Bursa pastoris*, le *Poa annua*, et un *Médicago* qui est déjà très commun sur toutes les pelouses depuis Rio-Grande jusqu'à Sainte-Thérèse. L'*Erisemum officinale* n'est pas rare non plus depuis Sainte-Thérèse jusqu'ici. Hier et aujourd'hui j'ai encore vu faire

usage pour aller chercher de l'eau du petit traîneau que j'ai décrit.

Villa de S.-Carlos, 18 octobre, 2 lieues (espagnoles). — Avant mon départ de l'estancia *dos Bragados*, mes hôtes m'ont fait goûter de leur beurre qui est excellent. On en fait ici beaucoup plus que chez les Portugais. Le lait y est très crémeux dans cette partie de l'Amérique comme au Brésil. Les vaches cessent de donner du lait quand elles n'ont plus leur veau.

La ville de S.-Carlos, où j'ai fait halte, est située dans dans la plaine, près d'un ruisseau qui porte le même nom qu'elle. Ce ruisseau s'écoule en serpentant et de chaque côté il est bordé d'une lisière d'arbrisseaux parmi lesquels un *Berberis* est extrêmement commun. Les pâturages des alentours sont d'une verdure admirable.

A l'ouest, se prolonge la même chaîne de collines qui, dans le lointain, décrit un demi-cercle en prenant sa direction vers la mer. Au sud-ouest, on aperçoit à l'horizon la tour de *Maldonado*. S.-Carlos peut être deux fois aussi grand que Rocha et est également carré. Les rues sont assez larges, mais elles ne sont point pavées, et quand il pleut, il y fait beaucoup de boue. Les maisons sont, en général, écartées les unes des autres, séparées par des enclos, bâties en brique sans crépi et plus grandes que celles de Rocha. Les plus considérables ont un toit à l'italienne, ce que je n'ai encore vu nulle part depuis que je suis en Amérique. Les autres sont simplement couvertes en chaume.

Ici, comme à Rocha, on ne se sert pour bâtir ni de chaux ni de ciment ; on emploie la terre du pays qui est une argile d'un gris foncé, qui, étant battue, forme un mortier tenace et durable. Pendant la guerre, beaucoup d'habitants ont quitté cette ville ; l'on y voit des maisons désertes et d'autres qui étaient commencées et qu'on n'a pas achevées. De chaque maison dépend un petit terrain presque toujours en friche et entouré de courges épineux qui forment une clôture impénétrable. L'immobilité de ce végétal, le vert foncé de sa tige et la couleur rouge des maisons communiquent à cette ville un air de tristesse qui contraste d'une

manière singulière avec la gaîté des campagnes environnantes.

Au milieu de la ville est une grande place carrée et couverte de gazon, dont l'église occupe le côté occidental. Depuis longtemps je n'en ai pas vu une aussi grande. Elle est bâtie en briques, elle a deux tours élevées et un petit portail. Je n'en ai pas encore visité l'intérieur. Les habitants de S.-Carlos sont des marchands et des agriculteurs ; mais ceux-ci n'y viennent que le dimanche. Cette ville a un alcade et est le chef-lieu d'une paroisse qui commence à Sainte-Thérèse et est séparée de celle de Maldonado par le ruisseau dont j'ai déjà parlé.

CHAPITRE VII

Maldonado. — Un jeune chirurgien français établi à Maldonado. — Excellente qualité des terres. — L'amiral *Jurien.* — M. *Ébert*, négociant français. — Les officiers du *Colosse* et de la *Galathée.* — *Ilha dos lobos.* — Loups marins. — *Arroio del Sauce.* — *Pâo de Assucar.* — Haine des Espagnols contre les Portugais. — La jument *madrinha.* — *Arroio de Solis grande.* — Pas d'assiettes. — En plein air, *Arroio de Solis Chico. Zorilho*, animal à liqueur puante. — *Arroio de Merelis.* — Serpents.

Maldonado, 19 octobre. — Hier au soir je reçus la visite d'un jeune chirurgien français établi dans le pays, qui m'invita, avec beaucoup de politesse, à aller aujourd'hui me promener à Maldonado. Ce matin il est venu me chercher et je suis monté à cheval emmenant avec moi Firmiano et Mathias. Nous avons traversé une plaine riante où le Rio de S.-Carlos coule en serpentant, et qui est bornée du côté de l'ouest par la petite chaîne que je suis depuis S.-Miguel. Arrivé ici, je suis descendu chez le chirurgien que j'ai trouvé logé dans une maison extrêmement petite, mais arrangée avec ce goût, cette élégance qui sont devenus pour nous une habitude et un besoin et dont les peuples de ces contrées ont si peu d'idée. Après avoir fait ma toilette, je me suis rendu chez Angelo Nunez qui m'avait invité à loger chez lui, et de là je suis allé faire une visite au colonel portugais qui commande ici. Je lui ai montré la porteria du comte de Figuera et il m'a très bien reçu. Comme il a habité longtemps Villa-boa, nous avons parlé longtemps de cette ville et de ses habitants. Je n'ai pas encore pris une idée suffisante de Maldonado pour en faire une description détaillée, cependant je vais déjà rapporter ce que j'ai vu.

Cette ville est située à environ un quart de lieue de la mer, en face d'une anse qui offre un très bon mouillage pour la plus grande partie des vaisseaux. Le terrain qui s'étend de la ville à la mer est extrêmement sablonneux. En face du port, à l'extrémité de la ville, est une tour carrée qui sert de vigie. Les rues de Maldonado sont bien alignées et assez larges, elles ne sont pas pavées ; mais comme la terre y est très sablonneuse, il n'y fait jamais de boue. Les maisons sont généralement écartées les unes des autres ; quelques-unes sont bâties avec de la chaux et du sable, comme celles de Rocha et de S.-Carlos. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, mais elles sont assez élevées. Les unes moins considérables, sont couvertes en chaume, les autres ont un toit plat caché par un prolongement des murailles qui a environ trois palmes de hauteur et au-dessous duquel règne une corniche. Au milieu de la ville est une grande place carrée dont l'un des côtés est occupé par une église qui avait été commencée avant la guerre et interrompue depuis. La partie de cet édifice qui est déjà bâtie l'est avec de la chaux et des briques. Les murailles sont épaisses et le portail, qui est déjà fini, n'est pas sans majesté.

Les casernes sont belles, mais elles ont été fort endommagées par les Anglais, lorsqu'ils descendirent ici. La maison du cabildo et celle de la douane mériteraient à peine de servir d'habitation à des particuliers aisés.

Maldonado est habité par des négociants ou des agriculteurs. Dans les environs de cette ville on cultive beaucoup le froment. Les terres sont si bonnes qu'on se dispense de les fumer, et, malgré cela, on peut y semer du blé quatre années de suite sans les laisser reposer. Les pâturages des environs sont excellents, et les bestiaux y sont beaucoup plus beaux qu'entre Rio-Grande et Sainte-Thérèse ; mais leur nombre a singulièrement diminué pendant la guerre et le général Lecor a même été obligé de défendre les charqueadas pour qu'ils puissent recommencer à multiplier. Ainsi, ce pays qui exportait autrefois une si grande quantité de cuir, de suif, de viande sèche, n'exporte plus aujourd'hui que les cuirs des bestiaux qui se consomment sur place.

Maldonado, 20 octobre. — Il y a, dans ce moment, dans le port de Maldonado, un vaisseau de guerre français et une frégate sous les ordres du contre-amiral *Jurien*. J'ai été lui rendre visite aujourd'hui et j'en ai été parfaitement accueilli. M. Jurien est un homme gai, honnête, sans aucune morgue et d'une bonté extrême. Tous les marins qui sont sous ses ordres en font le plus grand éloge et lui paraissent extrêmement attachés. Il m'a dit qu'il serait à Rio-de-Janeiro au mois de mai prochain et m'a offert de retourner en France avec lui. Je désirerais bien ardemment pouvoir profiter de cette offre. Les officiers que j'ai vus n'ont pas été moins honnêtes que l'amiral et principalement le chirurgien-major et un officier du génie attaché à l'expédition. Ces messieurs ont eu la bonté de me montrer le bâtiment qui s'appelle *le Colosse*. J'ai éprouvé une satisfaction bien douce en me retrouvant au milieu d'un si grand nombre de Français.

La salle où l'on reçoit, dans les maisons de Maldonado, est grande, blanchie et peu meublée eu égard à sa grandeur. Les femmes se mettent mieux que les hommes. Parmi ceux-ci, ont n'en voit point qui portent le frac ; presque tous n'ont qu'une veste ronde. Les Espagnols ont une politesse beaucoup moins cérémonieuse que les Portugais et il paraît qu'il règne entre eux plus de franchise et d'égalité.

Maldonado, 21 octobre. — L'homme le plus riche de Maldonado est un négociant français nommé *Ebert*. Lorsque je suis arrivé ici, je me suis présenté chez lui. Il m'a parfaitement reçu et m'a invité à dîner pour aujourd'hui avec les officiers du *Colosse* et de la *Galathée*. Il n'y avait à ce dîner que des Français et, depuis le départ du duc de Luxembourg, je ne m'étais pas encore trouvé à une réunion aussi nombreuse de compatriotes.

J'ai retenu aujourd'hui une charrette pour aller à Montévidéo ; elle me coûtera trois piastres par jour et deux piastres de plus pour tout le voyage. Ce pays n'est plus riche, mais le prix des journées et de la main-d'œuvre y est resté tel qu'il était au temps de sa splendeur. J'ai vu ce soir un homme en guenilles qui refusait d'aller à cheval d'ici à

Montévidéo pour soixante francs, ce qu'il peut faire aisément en deux jours.

Devant l'anse qui forme le port de Maldonado est une île qu'on appelle *Ilha de Gurite*, où, m'a-t-on dit, l'on trouve de l'eau. Du temps du roi d'Espagne, il y avait une garde dans cette île (1) et depuis que les Portugais sont maîtres du pays, ils en ont replacé une de leur nation. Auprès de l'île de Gurite en est une autre à laquelle on a donné le nom d'*ilha dos Lobos*, parce qu'elle sert de refuge aux loups marins qui sont communs dans ces parages. A l'époque des chaleurs, ces animaux viennent en grand nombre sur le rivage. Comme leur organisation les oblige à marcher avec lenteur, on fond sur eux et on les tue à coups de bâtons avant qu'ils aient le temps de se remettre à l'eau. Leur peau fournit une fourrure estimée et l'on tire de l'huile de leur chair. La chasse du loup marin est actuellement affermée pour le compte du Portugal.

Arroio del Sauce, 22 octobre, 3 lieues (espagnoles). — J'ai quitté aujourd'hui Maldonado ; je me suis rendu à S.-Carlos, j'ai fait charger ma nouvelle charrette et je suis parti après avoir dîné chez un chirurgien du pays qui a fait ses études à Buenos-Ayres, et paraît fort aimable.

Le pays que j'ai parcouru est inégal, et des rochers, à fleur de terre, se montrent sur la colline comme dans la petite chaîne dont j'ai si souvent parlé. Les pâturages sont excellents, mais on y voit très peu de bestiaux. Plusieurs chaumières dans la campagne. J'ai passé devant des champs de blé qui n'étaient point entourés et j'ai été surpris de ce qu'ils n'étaient pas mangés par les bestiaux. Voici ce qui m'a été dit à ce sujet. Les gens pauvres qui n'ont point d'esclaves ne creusent pas de fossés autour de leurs champs, mais le jour et la nuit ils font de temps en temps des rondes pour écarter les animaux, et c'est de cette manière qu'ils sauvent leurs récoltes. Il me semble qu'il serait moins pénible de faire peu à peu des fossés.

A une petite distance d'ici, j'ai vu, sur la gauche, un lac

(1) Probablement celle que Cazal appelle *Ilha de Maldonado*.

qu'on appelle *Laguna da Barra*, qui communique avec la mer. J'ai fait halte à une estancia dont les bâtiments ont été brûlés et où il ne reste plus qu'une misérable chaumière. Au-dessous de cette habitation coule une petite rivière qu'on appelle *Arroio do Sauce*, parce qu'elle est effectivement bordée de saules de l'espèce n° *2132, sexto*. Cette rivière se jette dans le lac da Barra.

Pão-de-Assucar, 23 octobre, 4 lieues (espagnoles). — De tous les côtés, de petites montagnes ou souvent des rochers se montrent presque à fleur de terre. Toujours la vue d'une montagne plus élevée qui porte le nom de *Paô de Assucar*, quoiqu'elle n'ait pas du tout la forme d'un pain de sucre. Les pâturages sont excellents, mais depuis longtemps je n'ai vu aussi peu de bestiaux. Mon charretier et l'homme chez lequel je dois passer la nuit m'ont dit qu'ils avaient été détruits par les troupes de la patrie.

Autrefois ce pays était extrêmement riche, une foule d'hommes, la plupart mulâtres ou Indiens, y vivaient sans y rien posséder et cependant sans rien faire. Ils allaient d'un estancia à une autre, et comme une vache ne coûtait alors qu'une piastre, on s'embarrassait peu d'avoir dans sa maison une personne de plus à nourrir. Beaucoup de gens venaient dans ce pays du Paraguay et du Chili, pour passer ainsi leur vie dans l'oisiveté en se gorgeant de viande et pouvoir en même temps gagner beaucoup d'argent, lorsque par hasard il leur prenait envie de travailler. Lorsque l'insurrection s'est déclarée, ces hommes, qui n'avaient rien à perdre, se sont joints à Artigas ou à ses capitaines et se sont mis à voler les cultivateurs paisibles. Souvent ils tuaient un bœuf uniquement pour en avoir la langue ou pour tirer une courroie de son cuir; c'est ainsi que, sans nécessité et sans aucun avantage pour eux-mêmes, ils ont détruit une si grande quantité de bestiaux.

Aujourd'hui, il n'existe presque aucun de ces hommes. On en a tué beaucoup, d'autres ont été fait prisonniers, ceux qui restaient ont suivi Artigas, et actuellement qu'une vache coûte jusqu'à cinquante francs et que les estancieros sont beaucoup moins riches, ils ne souffriraient plus aussi facilement chez

eux des gens qui vécussent à leurs dépens sans leur être d'aucune utilité.

Depuis Rio-Grande jusqu'à Sainte-Thérèse, j'ai vu des champs de blé auprès de presque toutes les estancias. Les cultivateurs sont laboureurs et en même temps ils élèvent des bestiaux. D'après ce que m'a dit mon hôte, il n'en est pas de même dans ce pays. Les estancieros se bornent, en général, à élever des bestiaux. Ceux qui cultivent la terre sont moins riches et possèdent seulement quelques vaches afin d'en tirer le lait. Leurs habitations ne s'appellent pas estancias ; on leur donne le nom de *chacara*.

L'homme chez lequel j'ai fait halte a aussi peu d'amour pour les Portugais que les autres habitants de ce pays et, il faut en convenir, il est très excusable, car, lorsque le général *Silveira* passa par ce canton, il lui enleva ses bestiaux ; il lui promit de les lui faire payer mais, jusqu'à présent, on ne lui a pas donné un sou. Mon hôte m'assure que les Espagnols de ces contrées détestent les patriotes au moins autant que les Portugais et que tout ce qu'ils désirent, c'est de rentrer sous l'obéissance du roi d'Espagne ; mais le témoignage de cet homme est un peu suspect parce qu'il est né en Europe. Comme tous ses compatriotes, il se berce de l'espoir de voir arriver bientôt une escadre espagnole. C'est, en général, la chimère des Européens, ils attendent l'escadre comme les royalistes français attendaient l'armée qui devait les délivrer du joug des révolutionnaires.

Páo d'Assucar, 24 octobre. — Comme le pain de sucre est la montagne la plus élevée de tout ce pays et que je pouvais, par conséquent, espérer d'y trouver plus de plantes qu'ailleurs, je suis resté aujourd'hui pour avoir le temps d'y monter. En sortant de l'habitation, j'ai passé un ruisseau qui porte le nom d'*Arroio del Potrera del pão d'Assucar* et qui se jette dans le lac da Barra. Après avoir fait un quart de lieue environ à travers d'excellents pâturages, je suis arrivé au pied de la montagne. Elle n'a qu'une élévation médiocre, il s'en faut bien aussi qu'elle soit escarpée ; cependant je n'y suis monté qu'avec beaucoup de peine, parce de tous côtés elle est couverte de rochers entre lesquels croissent des

plantes épineuses, principalement l'*Espinha da Cruz* et la *Mimose* n° *2144*.

Parvenu au sommet de la montagne, j'ai reconnu qu'elle était voisine de la mer, et, du côté de la terre, j'ai découvert une immense étendue de pays assez montueux, où des rochers se montrent à nu sur le sommet des collines. Je suis revenu à la maison après avoir fait une récolte assez belle. Les plantes les plus communes sur le Paô-d'Assucar sont, outre l'*Espinha da cruz* et la *Mimose* n° *2144*, que j'ai déjà citées tout à l'heure, plusieurs *Cortex*, la *Composée* n° *2160*, qui est rameuse dans la base et dont les ramilles dressées et très nombreuses forment une sorte de boule. Au sommet j'ai vu en abondance la *Composée* n° *2149* et la *Labiatiflore* n° *2082*, dont les fleurs ont une odeur délicieuse.

Pão d'Assucar, 25 octobre. — J'avais un très grand nombre de plantes à examiner; cependant, comme le soleil se lève de très bonne heure, j'ai été prêt à partir avant dix heures.

J'étais réveillé même avant le jour, car mes hôtes, qui font une longue sieste, sont sur pied dès que le coq chante. La charrette avait à peine fait quelques pas que la jument qui sert de guide *(madrinha)* à ma petite troupe de chevaux a mis bas et je me suis vu forcé de revenir ici. Lorsqu'on voyage avec des chevaux de rechange, la meilleure manière de les empêcher de s'écarter dans les pâturages et de se perdre est d'avoir une jument à laquelle ils s'attachent bientôt, qu'ils suivent partout et à laquelle on met des entraves tous les soirs.

J'ai profité du séjour forcé que j'ai fait aujourd'hui ici pour aller herboriser sur des montagnes qui font face au Paô-d'Assucar et qu'on appelle *Cerro de las Animas*. Le chemin qui, depuis l'*Arroio del Sauce*, se dirige à peu près toujours vers l'ouest, passe entre les deux montagnes à environ une lieue (espagnole) du *Cerro de las Animas* et un quart de lieue du pain de sucre.

Cette dernière montagne est isolée mais le Cerro de las Animas fait partie d'une chaîne qui doit sans doute se rattacher encore à celle qui m'a paru commencer à S.-Miguel. Je

serais porté à croire que le Cerro de las Animas est plus élevé que le pain de sucre, mais il parait l'être moins parce qu'il n'est pas isolé comme lui. Il est beaucoup moins pierreux, presque partout il est couvert de pâturages que j'ai été étonné de trouver presque desséchés. Les pentes du Cerro de las Animas sont peu escarpées ; cependant dans quelques parties j'ai eu beaucoup de peine à monter à cause des *Espinhas da Cruz* qui embarrassaient de tous les côtés ma marche. Outre cet arbrisseau, on trouve encore très abondamment une autre *Composée* n° *2160*, dont les ramules, nombreux et serrés, forment une touffe arrondie. Un arbrisseau également assez commun dans ces montagnes est une *Composée* dont les fleurs sont purpurines et les rameaux peu nombreux. Le sous-arbrisseau n° *2161* est couvert de jolies fleurs en entonnoir qui sont d'un blanc bleuâtre et présentent dans le fond de leurs coupes des stries rayonnantes, alternativement jaunes et bleues. On trouve aussi très abondamment dans ces montagnes l'*Iridée* n° *2136* qui jouit d'une très grande réputation dans tout le pays comme rafraîchissante et qu'on appelle *Canchahayac*. Dans les fonds, des espaces considérables sont uniquement couverts du *Lathyrus* n° *2166* qui s'élève à une hauteur d'environ quatre pieds en formant des tapis épais d'un beau bleu. Du haut du Cerro de las Animas, j'ai encore joui d'une vue très étendue, celle de la mer et des campagnes plus basses que le Cerro.

Arroio de Solis Grande, 26 octobre, 5 lieues. — A peu de distance du pain de sucre, nous avons aperçu la mer mais bientôt nous l'avons perdue de vue. Toujours d'excellents pâturages, et, à droite, la continuation du Cerro de las Animas. Des rochers se montrent presque partout à fleur de terre sur les petites montagnes qui composent cette chaîne. Quelques maisons de loin en loin. Comme on m'a averti qu'entre l'Arroio-de-Solis et Montévidéo je ne trouverais plus de bestiaux et que la viande commençait à me manquer, je me suis arrêté à l'*Estancia de Vierra* et j'y ai acheté un bœuf moyennant quatre piastres, sans le cuir et le suif, ce qui est excessivement cher, relativement aux prix anciens. On a jeté à l'animal un lacet autour des cornes

et un autre aux jambes; on l'a fait tomber, on lui a coupé les jarrets, on l'a égorgé avec un couteau et on l'a découpé. Toute cette opération s'est faite avec une très grande promptitude. Tous les habitants de la capitainerie de Rio-Grande et ceux de ce pays savent tuer et dépecer les bestiaux. On peut, avec juste raison, les appeler un peuple de bouchers.

J'ai fait halte à une pauvre chaumière située près d'une petite rivière appelée *Arroio de Solis Grande*. Cette rivière semblerait être un bras de mer, car ici les eaux sont salées, quoique l'on soit à deux lieues de la mer. J'ai été fort bien accueilli par deux femmes qui habitent cette chaumière, et, quand leur souper est venu, elles m'ont invité à y prendre part. Depuis Castilhos, j'ai remarqué que chez aucun cultivateur on ne se sert d'assiette. On étend sur la table une nappe grossière presque toujours extrêmement sale, on y sert les plats avec des cuillères et des fourchettes ; chacun prend au plat et mange sa viande comme il peut. Dans les Mines, au contraire, les gens les plus pauvres ont des assiettes et le repas est toujours servi sur du linge propre.

Les femmes chez lesquelles j'ai fait halte m'ont dit beaucoup de mal des Portugais, mais après s'être bien assurées que je n'appartenais pas à cette nation. « Que désirez-vous donc? leur dis-je; voudriez-vous rentrer sous l'obéissance du roi d'Espagne ou être indépendants ? » Je n'ai pu obtenir une réponse catégorique, mais l'on m'a avoué que l'on n'aimait pas les Européens à cause du mépris avec lequel ils traitaient les créoles.

Arroio de Solis Chico, en plein air, 27 octobre, 7 lieues. — Ce matin, mes hôtesses m'ont prévenu que des miliciens espagnols, de la garde de *Mesquito* où je devais faire halte, avaient dans le pays une très mauvaise réputation et qu'on leur attribuait des vols et même des meurtres qui se sont commis dans le voisinage. J'ai été en avertir Matheus qui paraît le plus sensé de mes soldats, mais j'ai vu qu'il savait déjà tout et qu'il était très effrayé. Nous sommes montés à cheval et nous avons continué à suivre la grande route qui se dirige encore vers l'ouest.

A peu de distance de Solis-Grande, nous avons perdu de vue la chaîne du Cerro de las Animas qui prend sa direction vers le nord. Le pays que nous avons traversé offre d'excellents pâturages, il est ondulé mais il n'offre plus de collines pierreuses. Le chemin est bordé dans beaucoup d'endroits de deux larges bandes de fleurs d'un bleu pourpre, celles d'un *Echium* n° *2173*, que j'ai commencé à voir à Sainte-Thérèse et qui, probablement, n'est que notre *Echium vulgare*.

Comme le temps était mauvais, j'ai laissé mon cheval; je suis monté dans la charrette et je m'y suis endormi profondément. Lorsque je me suis réveillé, le charretier a fait arrêter ses bœufs et m'a dit que nous étions arrivé au lieu où nous devions faire halte. J'ai été étonné de voir qu'il n'y avait en cet endroit aucune maison et j'ai appris que, pendant que je dormais, nous avions fait une lieue plus loin que la garde de Mosquito. Il était clair que mes gens, effrayés de ce qu'on leur avait conté au sujet de cette garde, avaient profité de mon sommeil pour faire avancer mon charretier. Comme je me trouvais privé par là de petites commodités dont j'ai besoin pour travailler je n'ai pu m'empêcher de témoigner mon mécontentement à celui de mes soldats qui se trouvait là et de lui dire que j'étais surpris que des militaires fussent accessibles à de telles craintes. Il m'a assez mal répondu, et quand son camarade est arrivé ils ont été faire du feu fort loin de celui que mes gens avaient allumé et ont fait leur cuisine à part. Ces hommes vont le matin chercher les chevaux au pâturage et les y remettent le soir; d'ailleurs, ils ne me sont d'aucune utilité et ne se prêtent absolument à rien; il est clair qu'ils sont mécontents, mais je ne puis en deviner la cause. Ils auront sans doute été prévenus par Jozé Marianno ou même par Firmiano qui, quand je lui fais des reproches, va faire de faux rapports pour s'en venger. De son côté, Jozé Marianno répète partout qu'il me quittera. Mon hôtesse du Páo-d'Assucar m'en avertissait en me disant qu'il paraissait être un très méchant homme et elle ne se trompait guère.

Je trouve des différences très sensibles entre la physionomie des Espagnols et celle des Brésiliens. Les uns et les autres

ont, en général, la tête allongée; mais les premiers l'ont plus grosse et plus large, leur teint est plus fortement coloré, leurs yeux sont plus grands, leur nez est plus long : peut-être ont-ils une physionomie plus belle, mais elle a moins d'expression.

Les *zorilhos* sont communs dans ces campagnes; nous avons souvent senti leur odeur fétide, mais c'est aujourd'hui que j'en ai vu un pour la première fois et j'avoue que la crainte d'être atteint par la liqueur qu'il lance sur son ennemi m'a empêché d'en approcher de très près. Il m'a paru de la grosseur d'une fouine; sa queue, recouverte de longs poils, était recourbée sur son dos et il fuyait en bondissant. Un chien qui me suit depuis Rio-Grande a été l'attaquer, un jet de liqueur puante l'a bientôt obligé de battre en retraite. Le pauvre chien a été se rouler dans la poussière, se frotter sur l'herbe; mais, malgré tout cela, il est à croire qu'il infectera encore longtemps.

Arroio de Merelis, 28 octobre, 7 l. — Le chemin se dirige toujours vers l'ouest; les pâturages continuent à être excellents; les bestiaux sont toujours très rares; le terrain est ondulé. Entre Castihos et S.-Carlos, nous avons toujours marché à trois ou quatre lieues de la mer; depuis, nous en avons été beaucoup plus près et aujourd'hui, nous en avons eu des échappées. Derrière nous, nous découvrons le pain de sucre, et devant nous, dans le lointain, le Montévidéo.

A l'endroit appelé *Pando*, nous avons passé un ruisseau assez large, bordé d'arbrisseaux comme celui de Solis-Chico. Là sont plusieurs maisons dispersées dans la campagne. Tout le pays que j'ai parcouru est très beau, l'herbe du pâturage commence à être d'une verdure charmante et elle est parsemée de fleurs parmi lesquelles les plus communes sont celles de l'*Echium* n° *2173*, de la *Composée Labiatiflore* n° *2002*, et du *Silène* n° *1861 bis*, dont les deux derniers se trouvent très abondamment depuis Sainte-Thérèse. Depuis S.-Carlos, je vois des espaces assez considérables couverts d'un *Cynara* qui ressemble singulièrement à notre artichaut commun, par ses grandes feuilles épineuses pinnatifides et blanchâtres mais dont les fleurs sont plus petites. Le goût des feuilles de l'in-

volucre et du réceptacle est le même que celui de notre artichaut et les tiges de la plante n'en ont pas un moins agréable. Les Espagnols coupent quelquefois cette plante pour la donner aux chevaux. D'autres la font sécher pour la brûler en guise de bois.

J'ai fait halte à une assez jolie maison qui appartient à un apothicaire de Montévidéo dont j'ai reçu un très bon accueil. L'air honnête de mon hôte et de sa femme n'annonçait certainement pas des intentions hostiles ; cependant mes soldats ont encore pris l'épouvante et ils ont été s'établir à un demi-quart de lieue de la maison, ce qui est fort incommode parce que Firmiano les a suivis et que la charrette reste sans être gardée. J'ai été faire mes représentations à ces hommes, mais elles n'ont eu aucun succès. Quand les chevaux sont lâchés dans les pâturages, ils ne songent plus qu'à manger et n'aident en quoi que ce soit ; je suis presque décidé à les envoyer quand je serai à Montévidéo.

Depuis Rio-Grande jusqu'à Sainte-Thérèse, nous avons vu fort peu d'oiseaux et ils n'appartiennent qu'à un petit nombre d'espèces différentes. En revanche, les serpents sont extrêmement communs ; il ne s'est presque pas passé de jour sans que José Marianno en ait préparé quelques-uns et nous en voyons continuellement sur les bords du chemin.

CHAPITRE VIII

Montevideo. — *Padre Gomes.* — Chevalier *del Host.* — L'auteur s'égare la nuit dans la banlieue. — Général *Lecor.* — Bonne administration. — Danses de nègres. — Vice-amiral *Jose-Rodrigo Ferreira Labo*, colonel *Frangini.* — M. *Cavailler.* — M. *Larenhaya*, curé de Montévideo. — Son herbier. — Invasion rapide des plantes européennes. — Bal chez le général Lecor, spectacle. — Herborisation au *cerro* de Montévidéo. — Rédaction d'un troisième mémoire sur les plantes dont le *placenta* devient libre après la fécondation. — Genre *Pelletiera.* — M. *Payredon*, ancien gouverneur de Buénos-Ayres. — D. *Miguel Barreron.* — Entretiens sur ce pays. — Cimetière. — M. *More.* — Bibliothèque publique. — Hôpital. — Négociation du *duc de Richelieu* avec Buénos-Ayres pour en donner le gouvernement au *duc d'Orléans.* — Continuée par M. *Decazes* au profit du *prince de Lucques.*

Montévidéo, 29 octobre. — Toujours de magnifiques campagnes couvertes de l'herbe la plus fine et la meilleure. A une distance assez grande de Montévidéo, on voit des maisons et plus on approche de la ville, plus elles deviennent communes. Avant la guerre, ce pays devait être extrêmement vivant, mais aujourd'hui les nombreuses maisons qui avoisinent la ville sont à demi détruites et entièrement abandonnées. Elles ont été ruinées par les troupes des insurgents pendant les vingt-deux mois qu'elles sont restées cantonnées autour de la place. Avant d'arriver à Montévidéo on aperçoit, de loin, les tours de l'église paroissiale et le Morne, large et peu élevé, qui fait face à la ville de l'autre côté de la baie et sur le sommet duquel est une forteresse.

C'était aujourd'hui dimanche ; il y avait autant de mouvement dans les faubourgs de Montévidéo que dans ceux de nos grandes villes de province. A chaque pas, je rencontrais

des gens à cheval et des groupes d'hommes et de femmes qui allaient à la promenade. Beaucoup d'enfants faisaient aller des cerfs-volants, jeu entièrement inconnu au Brésil ; d'autres jouaient à la balle, ce qui ne se voit également point chez les Brésiliens. Des chevaux attendaient tranquillement devant toutes les *pulperias* que leurs maîtres eussent fini leur partie ou se fussent enivrés.

J'avais pris avec moi Matheus et nous sommes entrés ensemble dans la ville, demandant le *Padre Gomes*. Les rues que nous avons traversées pour aller chez lui ne sont pas très larges mais elles sont tirées au cordeau. Devant les maisons sont de larges pierres qui servent de trottoir et sont séparées du reste de la rue par des bornes en bois. Les maisons sont à un étage, construites en briques et ont un toit plat. La place est carrée et assez grande. J'ai été frappé de l'extrême malpropreté des rues et de la place publique.

Arrivé chez le Padre Gomes, je lui ai présenté les lettres que j'avais pour lui ; il m'a dit qu'il avait reçu celle que je lui ai écrite de Maldonado, mais qu'il n'avait pu me trouver une maison. Cette nouvelle, jointe à la froideur de celui qui me l'apprenait, m'a donné de l'humeur et j'ai été la porter chez un autre négociant à qui je suis recommandé et entre les mains duquel j'ai compté le prix de la charrette. Il m'a fait beaucoup d'offres de service, mais il ne m'a pas indiqué de maisons plus que le Padre Gomes. Cependant je suis retourné chez ce dernier où j'avais laissé Matheus et il m'a donné une lettre pour un prêtre de ses amis qui demeure hors de la ville. J'ai envoyé Matheus dire au charretier d'arrêter au lieu où il le rencontrerait et je me suis rendu seul chez le prêtre. Ce dernier, malgré la chaleur excessive, a couru tous les faubourgs avec moi pour découvrir une maison, mais nos recherches ont été inutiles. Quand nous sommes revenus chez lui, je mourais de faim, j'étais accablé de chaleur et de fatigue et véritablement désespéré de ne savoir que devenir ni que faire de mes chevaux et de mon bagage. Le dîner du bon prêtre m'a rendu un peu de courage ; sa maison est trop petite pour qu'il m'y logeât, mais je lui ai demandé la permission de faire venir ma charrette dans son voisinage. J'ai été effectivement la chercher et je me

suis établi devant la maison du prêtre. Sur ces entrefaites, le Padre Gomes est arrivé et s'est souvenu d'un homme qui possède une boulangerie hors de la ville et qui a dans cet endroit une chambre de réserve. Nous avons été chez lui et effectivement il m'a laissé deux petites chambres, l'une pour moi, l'autre pour mes gens. Dans l'intervalle, les soldats étaient partis à cheval pour la ville avec le charretier et ce n'est qu'à la nuit que j'ai pu m'installer dans ma nouvelle demeure.

Montévidéo, 30 octobre. — A peine ai-je été levé que je me suis préparé à aller à la ville. J'ai été trouver le chevalier *del Host* que j'avais connu à Rio-de-Janeiro, et qui est un des aides-de-camp du général Lecor. Il m'a parfaitement accueilli et nous avons beaucoup causé de nos amis de Rio-de-Janeiro, principalement du comte de *Flemming* et de M. *Dalborga*. Ce chevalier del Host est, m'a-t-on dit, né en Toscane; il quitta sa patrie lors de l'invasion des Français; il alla offrir ses services à l'empereur d'Allemagne et, lorsque celui-ci s'allia avec Bonaparte, il vint servir le Portugal. Accompagné du chevalier, je me suis rendu à la maison du général ; mais comme il était occupé, il ne m'a pas reçu et a dit au chevalier de me ramener à sept heures du soir. Toujours accompagné du chevalier, j'ai été chez M. *Henera* qui est assesseur du général et qui passe pour un jurisconsnlte instruit. M. Henera m'a promis de me conduire demain chez le curé de la ville, M. *Larenhaya,* dont on vante les connaissances en histoire naturelle.

Le chevalier m'a encore conduit chez les dames *Ourivas,* où il passe la moitié de sa vie et que l'on compte parmi les personnes principales de la ville. Leur maison est grande et fort belle, les pièces que j'ai traverées sont propres et bien meublées. Quand je suis entré, une de ces dames touchait du piano et les autres travaillaient de l'aiguille. Je leur ai trouvé un bon ton, des manières très honnêtes, mais extrêmement froides. Plusieurs hommes étaient réuuis chez ces dames, mais ils m'ont paru encore plus froids et plus graves que les femmes.

Après le dîner, j'ai été chez le Padre Gomes, qui s'est

montré beaucoup plus affectueux que la première fois; il m'a dit qu'il avait trouvé un coral pour mettre mes chevaux pendant la nuit, et que, pendant le jour, je pourrais les envoyer au pâturage, les faisant garder par mes soldats. Je suis retourné chez moi pour faire part à ceux-ci de cet arrangement et, contre mon attente, ils ne m'ont fait aucune objection.

De là, je suis retourné à la ville et je me suis rendu avec le chevalier chez le général. Je l'ai trouvé au dessert. Je lui ai présenté la dépêche du comte de Figueira, il en a pris lecture, m'a fait asseoir à côté de lui et m'a fait présenter un verre de vin. Le *général Lecor* est un homme de cinquante ans, grand, maigre, dont les cheveux sont très blonds, le visage et les yeux noirs, dont la physionomie est froide mais annonce la bonté. Il m'a fait avec indifférence deux ou trois questions fort vagues et c'est là que s'est bornée toute notre conversation. C'est au moment où j'ai pris congé de lui qu'il m'a dit, assez froidement, qu'il était prêt à me rendre les services qui dépendraient de lui. Accoutumé aux manières affectueuses du comte de Figueira et de M. João Carlos d'Oyenhausen, je me suis retiré, je l'avoue, peu flatté d'une telle réception.

Quand j'ai été sorti, le chevalier m'a donné le soldat qui lui sert de domestique pour m'accompagner jusque chez moi; mais à la porte de la ville, l'officier de garde a dit à cet homme que, s'il sortait, il ne pourrait plus rentrer. Alors je l'ai congédié et j'ai pris le parti de m'en aller seul. Mais la nuit était d'une obscurité profonde et à peine ai-je eu fait quelques pas que j'ai perdu la trace du chemin. Le terrain assez vaste qui s'étend entre la ville et les premières maisons du faubourg est extrêmement inégal ; dans certains endroits sont des excavations plus ou moins profondes, et dans d'autres on rencontre des rochers. Dans le lointain, j'apercevais une lumière et j'ai cru que je ne pouvais mieux faire que de me diriger directement vers elle ; mais, à chaque pas, je tombais dans quelque trou ou je m'enfonçais dans une touffe d'épines. J'ai fini par ne plus voir la lumière et je suis arrivé à une masure où le terrain était plus inégal encore qu'il n'avait été jusqu'alors. Le vent était extrêmement violent; de

temps en temps, il tombait de la pluie, et, voyant qu'il était difficile d'avancer davantage, je me suis décidé à retourner sur mes pas et à me diriger vers la ville dont j'apercevais les lumières. Arrivé à la porte, j'ai frappé très fort. La sentinelle est venue au bruit et m'a demandé ce que je voulais. Je lui ai répondu que je désirais parler à l'officier de garde, et, au bout de quelques instants, celui-ci s'est présenté de l'autre côté de la porte. Je lui ai rappelé que je lui avais parlé, il y avait environ une demi-heure, lorsque j'avais passé, accompagné du soldat du chevalier del Hort, et je lui ai demandé s'il n'y aurait pas moyen de rentrer en ville. Il m'a répondu qu'il venait, dans l'instant même, d'envoyer les clefs au gouverneur, mais qu'il ne demandait pas mieux de me laisser escalader la porte. Quoiqu'elle ne soit pas fort haute, je doute qu'en plein jour j'eusse pu tenter l'aventure, à plus forte raison ne l'eussé-je pas fait de nuit.

Voyant qu'il ne fallait plus songer à coucher dans la ville, j'ai prié l'officier de m'indiquer quelques moyens pour trouver une maison. Il m'a répondu qu'en suivant toujours le rivage de la baie, sans m'écarter des sables, j'en trouverais infailliblement une au bout de très peu de temps. Je me suis dirigé vers l'eau, et, m'imaginant marcher sur le sable, je suis entré dans l'eau jusqu'aux genoux. La marée était haute, l'eau venait jusqu'aux rochers. Au risque de me casser cent fois le cou, je grimpais sur les pierres, je descendais, je traversais de petits ruisseaux, mais, enfin, un redoublement d'obscurité m'a averti que j'allais bientôt rencontrer une habitation. Une troupe de chiens en défendaient l'entrée et se sont mis à aboyer avec fureur. D'une main, je leur ai présenté mon bâton, et, de l'autre, je me suis mis à frapper à une fenêtre. Une voix d'homme, très forte, m'a répondu qu'il était heure indue et que je pouvais poursuivre ma route. J'ai demandé, pour l'amour de Dieu, qu'on ne laissât pas un pauvre voyageur égaré passer la nuit dehors, exposé au froid et à la pluie. On a eu pitié de moi, la porte s'est ouverte et l'on m'a offert de coucher dans la maison. Cependant, comme je n'aurais eu d'autre lit que la terre, et que j'avais froid et que j'étais mouillé, j'ai demandé avec instance que l'on me conduisît jusque chez moi ; mais, pendant long-

temps, on a résisté à toutes mes prières. Enfin, cependant, le maître de la maison s'est levé sans dire une seule parole, il a été mettre un pantalon et des bottes et il m'a offert un cheval. Je lui ai dit que je préferais aller à pied et nous sommes partis. Tout le long du chemin, il ne cessait de me répéter : « Je ne conçois pas qu'un homme puisse aller seul à pied à travers les champs par une nuit aussi obscure. Moi-même, qui connais si bien tout ce canton, je ne serais certainement pas venu ici à cheval, si vos discours ne m'eussent touché le cœur. » Je suis enfin arrivé chez moi à bon port et j'ai renvoyé mon guide, après l'avoir récompensé.

Montévidéo, 31 octobre. — Il est difficile de savoir quel sera le sort de ce pays ; mais, s'il doit rester au Portugal, on ne saurait nier que le général Lecor n'ait pris le meilleur moyen pour éteindre la haine des Espagnols contre les Portugais et pour leur faire aimer leur nouveau souverain. Tandis que les Espagnols de la rive occidentale du Rio de la Plata se déchirent entre eux, Montévidéo jouit d'une paix profonde. Les formes de l'administration n'ont point été changées; les impôts n'ont pas été augmentés et l'on en applique le produit aux besoins du pays et au payement des fonctionnaires espagnols. Le général écoute tout le monde, rend la justice à tous, favorise autant qu'il peut les habitants du pays et maintient, parmi ses troupes, la plus sévère discipline. C'est le gouvernement portugais qui paye les dépenses de ses troupes; le général tire tous les mois cinquante comptes de reis sur la banque de Rio-de-Janeiro pour subvenir à leurs besoins, et, comme la division est composée de Portugais, cette somme est prise sur les revenus du Portugal et non sur ceux du Brésil.

J'ai dîné aujourd'hui chez le Padre Gomes, qui devient d'une politesse et d'une complaisance extrême. J'ai remarqué que les convives, qui tous étaient Portugais, mais qui sont depuis longtemps établis dans ce pays, mêlaient beaucoup d'espagnol dans leur langage. L'espagnol et le portugais se ressemblent tellement que, lorsqu'on sait l'un de ces deux idiomes, on comprend l'autre facilement, mais il résulte de là qu'il est très difficile de parler l'un et l'autre sans les con-

fondre. Dès l'instant que j'ai entendu des Espagnols, je les ai toujours compris lorsqu'ils m'adressaient la parole et eux m'entendent également, quoique je ne leur parle que portugais. Il m'échappe cependant beaucoup de choses dans une conversation générale, principalement quand ce sont des femmes qui parlent, parce qu'elles prononcent avec plus de volubilité que les hommes.

Montévidéo, 1er novembre. — J'ai encore dîné chez le Padre Gomes qui veut bien s'occuper de me procurer des moyens de transport pour aller plus loin. C'était aujourd'hui fête; en me promenant dans la ville, je suis arrivé à une petite place où dansaient plusieurs groupes de nègres. Des mouvements violents, des postures ignobles, des contorsions hideuses, forment toutes les danses de ces Africains, mais ils sont passionnés pour cet exercice et s'y livrent avec une sorte de fureur. Lorsqu'ils dansent, ils oublient tout, avec l'esclavage; ils oublient l'univers, ils s'oublient eux-mêmes, ils ne pensent plus, ils sont tout entiers au plaisir. L'homme blanc, tourmenté par son intelligence, ne saurait ainsi savourer la volupté sans aucun mélange. Une foule d'idées étrangères se présentent à son imagination au milieu de ses plaisirs et en diminue la vivacité. Il ne peut jamais, comme le nègre et comme l'Indien, se débarrasser entièrement de l'idée de l'avenir et du passé ; dans l'instant même où la volupté l'enivre de ses délices, il n'est point encore satisfait ; son imagination lui avait promis davantage, il regrette ses rêves et forme déjà de nouvelles espérances.

Montévidéo, 2 novembre. — Depuis longtemps, Jozé Marianno répétait partout qu'il me quitterait lorsqu'il arriverait à Montévidéo et j'attendais tous les jours que, pour la centième fois, il me demandât son compte. C'est hier qu'il m'a enfin annoncé qu'il n'irait pas plus loin. « Ce que vous me donnez, m'a-t-il dit, ne me suffit pas. Je vais partir pour Rio-de-Janeiro, si vous ne me donnez pas de quoi m'habiller et me chausser. — Je ferai aujourd'hui votre compte, lui ai-je répondu, et vous pourrez vous en aller quand bon vous semblera. » Ce matin, effectivement, je lui ai lu son

compte et je lui ai dit que je le paierais à la ville. Je me suis rendu avec lui chez le chevalier del Host et j'ai raconté à celui-ci toute l'histoire. Il m'a engagé à patienter encore et le désir de compléter ma collection d'oiseaux m'a décidé à garder un homme qui m'était odieux. Je lui ai donc offert un double. Il a consenti à rester moyennant cette augmentation, mais nous sommes convenus que le double serait décompté sur ses appointements s'il me quitte avant mon retour à Porto-Alègre.

Aujourd'hui le chevalier del Host m'a présenté chez le vice-amiral *J. C. Iozé Rodrigo Ferreira Lobo*, chez le lieutenant-colonel *Gonjâo*, assistant du quartier-maître général, et chez le colonel *Frangini*. Je n'ai rencontré que l'amiral et le colonel et j'ai été parfaitement reçu de tous les deux. M. Frangini parlait très bien le français, il est instruit et a du talent.

Montévidéo, 3 novembre. — Il y a ici un négociant français fort riche nommé *Cavailler*, chez lequel logeait le contre-amiral Jurien. J'ai été voir ce dernier dans le moment de mon arrivée et en même temps j'ai fait une visite à son hôte. Depuis le départ du contre-amiral, je suis retourné chez M. Cavailler et aujourd'hui ilm'a engagé à dîner. Il a été beaucoup question de mes voyages. C'est un sujet qui doit m'intéresser ; cependant, je me tiens sur la réserve autant que je puis, afin de ne point prendre l'habitude de raconter sans cesse mes aventures. M. *Chapre*, beau-frère de M. Cavailler, qui exerce ici la médecine, m'a présenté ce soir chez M. Larenhaya, curé de Montévidéo, dont on m'a fait l'éloge dès Porto-Allègre et qui, m'avait-on dit, cultive l'histoire naturelle avec succès. J'ai trouvé un homme d'une cinquantaine d'années, qui a le visage long mais plein, le nez démesurément long, un sourire très agréable, de grands yeux mais qui annoncent de l'esprit et de la vivacité. Il m'a reçu avec politesse et bientôt il a été question de botanique. J'ai eu aujourd'hui un plaisir que je n'avais pas goûté depuis Rio-de-Janiero, et qui a été très grand pour moi : celui de causer de la science qui m'occupe sans cesse avec un homme qui la cultive avec un véritable succès. Sans le secours d'un herbier, sans avoir jamais communiqué avec un botaniste,

M. Larenhaya, seulement avec quelques livres, est parvenu à déterminer parfaitement un grand nombre de genres difficiles. Il a rédigé un catalogue de 700 plantes qu'il a recueillies auprès de Montévidéo, et j'ai observé que la plupart appartiennent à des genres de la flore d'Europe : cela prouve l'analogie des deux climats et elle est confirmée par la facilité avec laquelle les plantes européennes croissent dans ce pays.

M. Larenhaya vit pour la première fois, il y a dix ans, un pied de *Myagrum* n° *2217*, et aujourd'hui il couvre à lui seul presque tout l'espace qui s'étend entre la ville et les faubourgs. Les plantes européennes sont ici des tyrans qui s'emparent de terrains très étendus et en chassent les espèces indigènes. Celles des plantes qui, dans leur pays natal, ne se trouvent qu'isolées, telle que l'*Echium* n° *2173*, vivent ici en société et s'attachent pour ainsi dire aux pas de l'homme, entourent son habitation, bordent les chemins où ils passent et recouvrent les pâturages qu'ils parcourent le plus souvent. Outre les deux espèces que j'ai nommées plus haut, on peut citer encore un *Erycinum*, un *Cinara*, un *Anthemis*, un *Beta*, que je ne puis m'empêcher de considérer comme appartenant à l'Europe. Le *Silène n° 1861 bis* se mêle à toutes ces plantes et se retrouve encore dans les lieux les plus écartés.

Montévidéo, 4 novembre. — C'était aujourd'hui la fête du général Lecor. Le Cabildo a donné un bal en son honneur. Le général m'avait fait inviter hier par le chevalier del Host et aujourd'hui je me suis rendu à son hôtel à l'heure indiquée. J'ai trouvé les principaux officiers de l'état-major, et, entre autres, ceux auquels j'ai été présenté avant-hier, rassemblés dans une grande salle.

Le chevalier m'a présenté à ceux que je ne connaissais pas encore et parmi lesquels je dois citer le colonel *Manoel Marquez*, fils du lieutenant-général que j'ai vu à Rio-Grande. Le général est entré et il est impossible d'être plus honnête qu'il n'a été pour moi. Il m'a fait d'abord asseoir auprès de lui sur un sofa et nous avons beaucoup causé de mes voyages. Nous avons passé dans la salle à manger, il m'a fait

placer à sa droite pendant tout le repas, il m'a comblé de politesses et m'a dit qu'il me donnerait un guide pour m'accompagner dans le reste de mon voyage.

Après le dîner, il m'a demandé si je voulais aller au spectacle, j'ai accepté et il m'a fait placer à côté de lui dans sa loge qui est voisine du théâtre. La salle est assez grande mais elle n'est point plafonnée et est entièrement dépourvue d'ornements; elle n'a que trois rangs de loges, y compris celles des étages supérieurs. Les hommes sont asssis au parterre, sur des bancs ; le théâtre est petit et les décorations vilaines. On a joué deux pièces, une tragédie et une petite comédie. On ne peut pas dire que les acteurs, du moins les principaux, soient extrêmement mauvais, mais ils ne s'élèvent pas non plus au-dessus du médiocre. Dans la tragédie, dont le héros est Viriate, tous les artistes portaient l'ancien costume espagnol. Je n'ai guère compris cette pièce, parce que mes voisins m'adressaient sans cesse la parole. J'ai mieux suivi la comédie dont voici le sujet : Un homme a la manie de chercher des trésors et l'un de ses amis veut tâcher de le guérir. Il entre dans son sens et lui fait croire qu'il est magicien, qu'il a commerce avec les démons et que le trésor tant désiré peut être découvert par ces moyens. On fait passer le héros par une suite de mystifications ; à la fin de la dernière, son mari et sa femme paraissent dans un nuage et on lui dit qu'une bonne femme et un ami sincère sont le seul trésor digne d'envier. On voit qu'il n'y a dans tout cela ni intrigue, ni comique, ni esprit. Pendant tout le temps que le spectacle a duré, les assistants n'ont pas donné le plus léger signe d'approbation, et, d'après ce qu'on me dit, ils restent constamment très paisibles.

Après le spectacle, nous nous sommes rendus au bal qui a eu lieu dans une grande salle de la Casa do Cabildo (l'hôtel de ville). Elle était absolument sans ornement, mais j'ai été surpris de voir, à l'une de ses extrémités, le portrait du roi de Portugal au-dessous duquel étaient deux sceptres croisés, placés sur un coussin de velours. Les hommes étaient debout, les femmes étaient assises sur des banquettes.

Celles-ci étaient toutes parfaitement mises ; il y en avait un grand nombre de très jolies et toutes avaient des grâces

et une politesse que je n'ai pu m'empêcher d'admirer. Je ne crois pas qu'en France, dans une ville d'une population semblable, on puisse former une réunion de femmes d'un ton aussi parfait. Celles de Montévidéo n'ont pas sans doute la gaieté et la vivacité des Françaises, mais peut-être ont-elles plus de noblesse dans leurs manières. Quant aux hommes, je ne pourrais que répéter ce que j'ai déjà dit sur leur froideur.

Tous les genres de rafraîchissements étaient servis avec une très grande promptitude à ceux qui demandaient. Mais si, à Rio-Grande, il y avait dans tous les bals une table servie avec une inutile profusion, il faut convenir que celle du bal du Cabildo de Montévidéo faisait peu d'honneur à sa générosité. On aurait pu croire qu'elle était destinée au goûter d'une demi-douzaine d'enfants. Après avoir passé une couple d'heures dans cette assemblée, j'en suis sorti et j'ai été coucher chez M. Cavailler.

Montévidéo, 5 novembre. — J'ai été me promener aujourd'hui au *Cerro de Montévideo*, cette montagne qui fait face à la ville de l'autre côté de la baie. Je suis parti à cheval avec Joaquim qui portait mon porte-feuille et nous avons d'abord suivi le bord de la baie. Nous avons trouvé une petite rivière qui porte le nom de *Rio-Seco* et la marée basse nous a permis de la passer à gué.

Une seconde rivière, le *Rio de Miguelette*, nous a offert plus de difficultés; elle est moins large que l'autre, mais elle est profonde, vaseuse et ses bords fangeux servent d'habitation à un grand nombre de crabes. Nous n'avons pu la traverser comme l'autre et nous avons été obligés de suivre ses bords pendant longtemps avant de trouver un endroit guéable. A une petite distance, ils sont couverts de l'herbe a plus fraîche et la plus abondante au milieu de laquelle j'ai vu un grand nombre de plantes que je ne connaissais pas encore.

Continuant notre chemin à travers des campagnes magnifiques couvertes d'excellents pâturages, nous sommes arrivés au pied de la montagne. Elle est isolée, elle a peu d'élévation et présente, comme je l'ai dit, la forme d'un cône dont l'arête

est fort oblique. Au sommet, on a construit un fort qui domine l'entrée de la baie et de ce point j'ai joui d'une vue très belle; je découvrais d'un côté des pâturages immenses, de l'autre le *Rio de la Plata*, la baie, la ville de Montévidéo et son port couvert de bâtiments.

La baie a une forme ovale et s'avance dans les terres du nord au sud. A son entrée une langue de terre la sépare de cette partie de l'embouchure du fleuve qu'on pourrait presque considérer comme appartenant à la mer, et s'étend du nord-est au sud-ouest. C'est à l'extrémité de cet isthme qu'est bâtie la ville de Montévidéo. La végétation du *Cerro de Montevideo* est presque artificielle et se compose principalement de l'*Echium* n° *2173*, d'un *Miagrum* et du *Silène* n° *1861 bis*. Cela confirme ce que j'ai déjà dit, que ces plantes se sont attachées aux pas des Européens, avec lesquels elles se sont introduites dans ce pays. On ne les trouve pas autour du Cerro et elles couvrent la montagne où l'on a bâti un fort et qui est sans cesse parcourue par les soldats.

Montévidéo, 10 novembre. — Lorsque j'allais au Cerro, je vis les bords du *Rio do Miguelete* couverts de l'herbe la plus fraîche au milieu de laquelle étaient parsemées un grand nombre de fleurs. Tous ces jours derniers il a fait une forte chaleur accompagnée d'un vent très violent; je suis retourné aujourd'hui sur les bords du ruisseau et j'ai été étonné de voir qu'en si peu de temps l'herbe avait perdu sa fraîcheur, que les fleurs s'étaient presque flétries. Si, après avoir cueilli une fleur, je ne la mettais pas sous presse dans l'instant même, ses feuilles se roulaient et ses fleurs étaient bientôt fanées. Sous la zone torride, au contraire, j'ai souvent tenu assez longtemps des plantes exposées au soleil, et elles ne se flétrissaient point. Tout ceci confirme ce que j'ai déjà dit que la quantité de parties aqueuses contenues dans les plantes n'est point exactement en raison inverse de l'intensité de la chaleur, car, si cela était, une fleur détachée de sa tige ne devrait pas se faner ici plus que sous les tropiques.

Montévidéo, 14 novembre. — J'ai passé tous les jours où je n'ai point écrit ce journal à arranger mes collections, à faire des emplettes et des visites. J'ai aussi rédigé un troi-

sième mémoire sur les plantes dont le placenta central devient libre après la fécondation et je l'ai envoyé à Maldonado, où il doit être remis au commandant de l'*Ariège*, bâtiment de guerre français qui est venu apporter des vivres au *Colosse* et qui va bientôt retourner en Europe. J'ai renfermé ce mémoire dans une lettre aux administrateurs du Muséum ; en outre, j'ai écrit, par la même occasion, à M. Deleuze, à ma mère, à M. Franchet, à M. Pelletier, et j'annonce à ce dernier que je lui ai dédié, dans mon mémoire un genre nouveau sous le nom de *Pelletiera*.

L'éloignement où je suis de la ville me fait malheureusement perdre beaucoup de temps. J'ai souvent été obligé d'y coucher et alors j'ai toujours trouvé un lit chez M. Cavailler qui continue à avoir toutes sortes d'honnêtetés pour moi, je n'en reçois pas moins de son beau-frère et de sa belle-sœur, M. et Mme Chapre, et de M. *More*, Français qui demeure chez lui. Accompagné de ce dernier, j'ai été rendre visite à M. *Payredon*, qui m'avait fait l'honneur de venir me voir, mais qui ne m'a pas trouvé.

M. Payredon est fils d'un Français; il a voyagé en Europe, il parle assez bien notre langue et est extrêmement honnête. On sait que pendant assez longtemps il a été à la tête de la République de Buenos-Ayres; personne ne l'a gouvernée avec autant de sagesse que lui. Il n'a cependant point été question entre nous de politique; nous avons seulement parlé du Brésil, dont M. Payredon a parcouru la côte. Dans toute la conversation il a montré de l'esprit et du jugement.

J'avais témoigné à Don A. Nunez le désir d'avoir quelques renseignements sur l'histoire de ce pays, il m'avait promis des notes qu'il ne m'a pas données ; mais son frère m'a présenté, ces jours derniers, chez don *Miguel Barreron*, qu'il m'a dit être fort instruit de ce qui s'est passé ici depuis la révolution. Lorsque je vis don Miguel pour la première fois, je ne restai chez lui que quelques instants, mais aujourd'hui j'y ai passé une couple d'heures. Don Miguel est un petit homme très maigre, âgé d'environ trente-cinq ans; ses cheveux, noirs et touffus, frisent naturellement; son visage est étroit et pointu; son teint est d'une pâleur extrême; ses yeux, noirs et ardents, sont profondément enfoncés dans sa tête;

il s'exprime avec feu et avec vivacité et montre de l'instruction et de l'esprit.

Nous avons d'abord parlé de l'Europe, et, peu à peu, j'ai fait tomber la conversation sur ce pays. Ce que m'a dit don Miguel confirme ce que je pensais déjà. Un des plus grands obstacles à l'indépendance et au repos de cette contrée est le peu d'union qui règne entre les habitants. Non seulement ils veulent être libres, mais chaque ville, chaque canton, chaque village prétend à une indépendance particulière et ne peut s'entendre avec les villes voisines, même sur des intérêts communs. Il subsiste, depuis longtemps, une très grande rivalité entre la ville de Montévidéo et celle de Buenos-Ayres, jalouse des avantages qu'un excellent port procure à sa voisine. Montévidéo, de son côté, cherche à priver Maldonado de ces mêmes avantages et l'on a vu Buenos-Ayres faire la guerre à Santa-Fé, etc.

Les mœurs d'une grande partie des habitants de la campagne sont encore un obstacle à l'indépendance du pays. Ces hommes, dont la dureté, l'indifférence et l'égoïsme font le caractère, qui sont étrangers à tout sentiment de religion et d'humanité, qui ont aussi peu de prévoyance que les Indiens, dont plusieurs tirent leur origine, ces hommes, dis-je, prendront toujours la licence pour la liberté et seront toujours prêts à suivre le premier chef qui favorisera leurs penchants pour le désordre et le pillage. Les habitants des villes sont sans doute bien supérieurs aux campagnards ; pour la plupart, ils sont également sans morale, sans bonne foi.

On s'était imaginé en Europe que l'on retrouverait les Anglo-Américains dans les Espagnols d'Amérique ; mais on ne songeait pas que ceux-ci, descendants de vils aventuriers, n'avaient aucun de ces sentiments nobles, qui seuls peuvent conduire à la liberté, tandis que l'Amérique anglaise est, en grande partie, peuplée de sectaires exaltés et vertueux. Les gens de ce pays ne s'ouvrent point sur leurs sentiments politiques ; quoique le gouvernement portugais ait toujours montré une grande tolérance, chacun se tient sur la réserve ; quelques personnes laissent entrevoir ce qu'elles pensent, mais on ne dit pas franchement comme chez nous : « Tels sont mes sentiments, et je m'en fais gloire. »

Les royalistes, qui ont été traités par les Portugais moins favorablement que les insurgents, sont encore ceux qui s'expriment avec le moins de précaution. Ce parti se compose, presque uniquement, des Espagnols nés en Europe et qui attendent une escadre d'Espagne avec la même confiance que les royalistes français attendaient, au commencement de notre révolution, les armées de l'empereur ou du roi de Prusse.

Quant aux Américains, ils s'accordent tous sur un point, leur haine contre leurs compatriotes, auxquels ils ne peuvent pardonner les humiliations qu'ils en ont éprouvées; d'ailleurs, s'ils veulent être indépendants, ils s'entendent peu sur la manière de le devenir. Les hommes les plus sages avouent qu'il y a dans ce pays trop peu de vertus pour que le gouvernement républicain puisse lui convenir et demandent un souverain avec une constitution libérale. Les uns jettent les yeux sur *Saint-Martin*, d'autres voudraient un étranger, etc.

Montévidéo, 16 novembre. — J'ai encore couché tous ces jours-ci à la ville. J'aurais voulu avoir des renseignements certains sur ce qui s'est passé dans ce pays depuis la révolution, mais je vois que je n'en obtiendrai de personne, et, malheureusement, j'ai sacrifié à ce désir un temps considérable que j'eusse bien mieux employé si j'avais recueilli des plantes et que je les eusse observées.

J'ai rencontré à Montévidéo un subrécargue hambourgeois, appelé *Benke*, qui a la manie des insectes. Cet homme a pris, pour le servir pendant qu'il était à terre, un de ses matelots, jeune homme d'un caractère doux, qui montre beaucoup de zèle pour former des collections et paraît désirer s'instruire. Un Français, appelé *Jourdan*, m'a dit, il y a quelques jours, que M. Benke ne demanderait pas mieux que son jeune homme m'accompagnât. J'ai été voir M. Benke, mais il ne m'a parlé de rien. Hier, cependant, j'ai pris la résolution de m'expliquer avec lui à cet égard, mais j'ai appris qu'il venait de partir pour Buenos-Ayres, où il compte rester quinze jours. J'ai parlé au jeune homme, qui m'a paru avoir un très grand désir de me suivre. Sûr de lui, j'ai écrit par deux bâtiments différents à M. Benke, pour le prier de me céder son domestique et je lui ai dit de me faire parvenir sa réponse par l'en-

tremise de M. Jourdan. Cette petite négociation ne m'empêchera cependant pas de partir. Si M. Benke consent à ce que je lui demande, le chevalier del Host m'enverra le jeune homme à la colonie du Saint-Sacrement et je donnerai congé à Jozé Marianno. J'ai eu tant à souffrir de la part de ce dernier, son caractère est si détestable, il est toujours si méchant et si capricieux, que je ne puis m'empêcher de désirer ardemment que M. Benke ne me refuse pas ce que je lui demande.

J'ai rencontré à Montévidéo le bon pilote que j'ai vu à Parnagua et qui m'a rendu des services ; il m'a conduit chez lui et m'a présenté à sa femme. Toutes celles de ce pays ont des manières honnêtes et décentes, même lorsqu'elles appartiennent à une classe inférieure.

Montévidéo, 18 novembre. — On n'enterre point ici dans l'église, comme c'est la coutume chez les Portugais. Le cimetière est situé hors de la ville, à peu de distance des murailles ; mais il est extrêmement petit, hors de proportion avec le nombre des habitants et l'on ne donne guère aux fosses plus d'un pied et demi de profondeur. Sur la plupart on met ordinairement une petite croix noire au milieu de laquelle est une petite planche peinte en blanc où sont inscrits le nom et l'âge de la persone morte. On voit dans ce cimetière un seul monument un peu plus remarquable ; il est dû à don Miguel Barrerron, qui l'a fait élever à la mémoire de sa mère, lorsqu'il gouvernait Montévidéo en qualité de délégué d'Artigas.

J'ai vu, avec horreur, dans le cimetière de Montévidéo, un petit nègre, entièrement nu, qui était étendu sur la terre sans sépulture et, d'après ce que m'a dit M. More, qui m'accompagnait, on a souvent ce spectacle révoltant, lorsqu'on se promène dans ces tristes lieux. M. More m'a raconté qu'étant un jour avec un Anglais dans un petit bâtiment qui est à une extrémité du cimetière et où sont entassés des ossements, ils furent effrayés d'un bruit qu'ils entendirent. Il avait été causé par une négresse qui venait de sauter pardessus les murailles. Elle s'avança d'un air abattu vers le corps d'un nègre qui gisait sur la terre entièrement nu,

comme celui que j'ai vu moi-même, elle le couvrit de fleurs et de feuillage, ensuite elle se retira.

MONTÉVIDÉO, 19 novembre. — J'ai fait observer plusieurs fois que les enfants Brésiliens n'avaient ni goût, ni vivacité, qu'on ne les voyait point jouer et qu'ils passaient souvent des journées entières presque sans se mouvoir et sans sourire ; il n'en est pas ainsi de ceux de ce pays. Ils s'agitent, ils sautent, ils courent ; dans ce moment, c'est le jeu du cerf-volant qui les occupe et, d'après ce qu'on m'a dit, il en succédera d'autres à celui-là, selon les différentes saisons de l'année. Il est impossible de ne pas reconnaître ici les influences du climat.

D'après ce que j'entends dire, les hommes de ce pays ne sont pas beaucoup moins paresseux que les Brésiliens ; mais, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'observer, nulle part on ne se livre au travail avec plaisir à moins que, de bonne heure, on n'en ait contracté l'heureuse habitude. Sans cela on ne travaille qu'autant qu'on y sera poussé par quelque intérêt puissant. On est paresseux dans ce pays parce qu'on y gagne sans peine beaucoup d'argent ; cependant les habitants de cette contrée n'ont point cet air languissant et efféminé qu'ont les Brésiliens ; ils mettent moins de lenteur dans leurs mouvements; en un mot, s'ils ne sont pas actifs, ils ont naturellement plus de dispositions à l'activité. Les Français riches travaillent pour la plupart aussi peu que les Brésiliens, mais ils montrent, au milieu de leur oisiveté, une vivacité que ceux-là ne portent jamais dans leurs affaires les plus importantes.

Je compte faire faire ici deux caisses où je renfermerai un paquet de plantes et tous les oiseaux que Jozé Marianno a tués depuis Rio-Grande ; je laisserai ces deux caisses à M. Cavailler pour qu'il les expédie au Muséum sur le navire français *le Bayonnais*, capitaine Chevalier, qui doit bientôt partir d'ici pour le Havre. J'ai déjà écrit à *Maler* à ce sujet, à M. *Deleuze*, à M. *Le Chanteur*, à M. *Montagnac*, directeur des contributions au Havre et directeur de la douane de la même ville et à MM. Lefèvre-Roussac et Labanègue auxquels doit être remis le connaissement. Je prie M. Deleuze de sol-

liciter du ministre une permission pour que les caisses ne soient visitées qu'à Paris. Je lui dis que je désire qu'elles soient remises à ma famille et je l'invite à s'entendre à ce sujet avec Mme *Le Chanteur*. Je prie celle-ci de les recevoir chez elle, à moins qu'elle ne juge plus convenable de les envoyer à *Orléans*. Je demande au directeur des douanes du Havre de différer sa visite jusqu'à ce que l'ordre du ministre arrive de Paris ; enfin, je prie M. Montagnac de m'appuyer auprès du directeur. J'ai laissé toutes ces lettres entre les mains de M. Cavailler.

J'ai dîné aujourd'hui chez M. Payredon et il n'a pas été question de politique plus qu'à ma première visite. M. Payredon a quarante-trois ans. Quoiqu'il ait la tête un peu lourde, il a cependant l'air spirituel et de la noblesse dans la physionomie ; il est poli; ses manières sont distinguées, il cause agréablement, il parle le français avec facilité et montre tout à la fois de l'esprit et du jugement.

Il est arrivé aujourd'hui à Montévidéo un brick espagnol avec trois députés des Cortès chargés de faire des propositions à la République de Buenos-Ayres. On dit qu'avant d'entrer dans cette ville ils écriront à ceux qui la gouvernent pour savoir de quelle manière on veut les recevoir. Tout le monde assure qu'ils ne seront pas écoutés.

Montévidéo, 23 novembre. — J'ai couché cette nuit à la ville et j'ai commencé la matinée par aller chez le colonel Frangini qui m'avait promis de me procurer de la poudre. Le général a défendu qu'on en vendît, aussi en ai-je cherché inutilement pendant quinze jours. M. Frangini, qui a toujours été rempli de complaisance pour moi, est attaché à l'état-major, c'est un homme aimable et instruit, il parle assez bien le français et cause agréablement, il a un jugement sûr, de la finesse dans l'esprit, mais un peu de penchant à la satire.

De chez lui, je me suis rendu chez l'abbé Larenhaya où j'ai passé toutes mes soirées lorsque j'ai couché à la ville. Il m'avait promis de me conduire à la bibliothèque publique et à l'hopital civil, et en effet, nous avons successivement visité ces deux établissements. La bibliothèque est placée dans

une des salles d'un bâtiment qui occupe à peu près le centre de la ville et qu'on appelle *Forte do Governador*. Ce bâtiment avait été commencé lorsque Montévidéo était sous la domination espagnole et il était destiné pour le gouverneur de la ville. Il formait les quatre côtés d'une cour carrée et devait avoir le rez-de-chaussée et un étage, mais il n'y en a qu'une partie d'achevée. Encore aujourd'hui, c'est dans le Forte do Governador que demeure le gouverneur de la place et c'est aussi là que sont les caisses publiques et le tribunal d'appel créé par le gouvernement portugais depuis qu'il est maître de ce pays.

La salle qui renferme la bibliothèque est petite mais ornée avec goût. Le nombre des livres ne s'élève guère à plus de deux mille et plusieurs ouvrages ont été dépareillés par des vols qu'on a faits à différentes époques, pendant les troubles que ce pays a essuyés. La bibliothèque n'a été formée que depuis la révolution et les appointements du bibliothécaire furent assurés par un legs. Elle est fermée dans ce moment ; elle sera bientôt ouverte au public.

L'hôpital n'a rien de remarquable à l'extérieur ; il peut contenir cent malades, mais, jusqu'à présent, on n'y a fait de dispositions que pour une cinquantaine ; il est tenu par des infirmiers payés. Les salles sont basses, mal aérées, et, quoiqu'elles soient tenues très proprement, elles ont beaucoup d'odeur. Chaque malade a un lit séparé qui se compose de deux petits tréteaux et d'un cadre formé par un cuir sur lequel on étend un matelas fort mince.

Depuis que les Portugais sont à Montévidéo, on a formé dans l'hôpital un établissement pour les enfants trouvés. Comme dans toutes les maisons de ce genre, on les dépose extérieurement dans un tour d'où ils passent dans l'intérieur de la maison ; ils sont ensuite confiés à des nourrices dont les unes les allaitent chez elles et les autres dans l'hôpital même. Il y a trois ans que cet établissement existe. La première année, on apporta quarante enfants, mais, depuis, les expositions ont été en diminuant. La salle où sont les enfants est séparée par deux petites cours de celle où sont les malades, cependant il me semble qu'elle est encore trop voisine de ceux-ci pour que l'air n'y soit pas infecté de quelques miasmes.

Il y a encore dans l'hôpital une salle particulière pour les vénériens, une autre pour les infirmes et des loges pour les fous. Cet établissement possède des biens et l'on supplée à ce qui lui manque de revenu par l'application de quelques impôts particuliers. L'église de l'hospice, autrement dit Église de la Miséricorde, a une assez jolie façade; elle est régulière, mais petite, peu ornée, et n'offre rien de remarquable que deux énormes coquilles du genre des cames, qui servent de bénitiers.

Après être sorti de l'hôpital, j'ai été me promener avec l'abbé Larenhaya sur le rivage de la baie derrière les murs qui entourent la ville. L'espace étroit qui s'étend entre eux et la baie est en grande partie couvert de rochers entremêlés de sable et de flaques d'eau. J'y ai trouvé plusieurs plantes intéressantes telles que le *Tetragonia,* deux *Atriplex*, deux *Chénopodium*, dont l'un est le *Murale* n° *2254*, l'*Hydrocolte* n° *2447*, les *Composées* n° *2237 bis*, et n° *2237 quater*.

J'ai dîné chez le Padre Gomes où j'ai appris que ma charrette était prête et, en conséquence, j'ai arrêté mon départ à lundi matin. On m'a remis une lettre de M. Benke qui refuse de me céder son domestique ; j'ai été faire part à celui-ci de la détermination de son maître ; il en avait déjà été instruit par une autre lettre et m'a paru fort affligé de ne pouvoir m'accompagner. M. Benke cherche à lui inspirer des craintes sur mon compte en lui disant qu'il ne me connaît pas et le capitaine du bâtiment lui fait de grandes menaces. Elles étaient entièrement inutiles, je n'ai nulle envie d'emmener ce jeune homme contre la volonté de ceux dont il dépend et lui-même m'a dit qu'il était incapable de quitter son maître en son absence.

L'honnêteté de ce garçon, sa douceur, le goût qu'il montre pour l'histoire naturelle, me le font beaucoup regretter. Me voilà encore une fois livré à la méchanceté de Jozé Mariano, à la grossièreté de mes soldats et à l'humeur de Firmiano. Sur le soir, j'ai été faire mes adieux à quelques personnes, entre autres à M. Payredon qui avait eu la complaisance de m'envoyer une lettre de recommandation pour un de ses amis à Buenos-Ayres.

J'ai fait tomber la conversation sur les députés des Cortès et, pour la première fois, nous avons parlé politique. M. Payredon prétend que ces députés ont été envoyés uniquement pour qu'on pût dire à la nation espagnole qui ne veut point la guerre contre l'Amérique : « Vous voyez qu'on a fait, pour rapprocher les Américains de la mère-patrie, toutes les démarches qu'il était possible de tenter ; mais nos envoyés ont été traités avec ignominie, Il est de notre devoir de venger notre honneur insulté. » — « Mais, ajoutait M. Payredon, quoique divisés entre eux sur la forme du gouvernement qui leur convient, les Américains sauront se réunir contre les Espagnols. Les habitants de Buenos-Ayres abandonneront leur ville, s'il le faut, ils se retireront dans les campagnes, couperont les vivres à leurs ennemis, les harcéleront sans cesse et ne leur laisseront aucun repos. » — « Nous pourrons, me disait un de ces jours un autre Américain, nous soumettre à l'Angleterre, au Portugal, à la France, jamais aux Espagnols. Sous le gouvernement du roi d'Espagne, ce pays était florissant, il était riche, il avait un commerce florissant, il payait peu d'impôts et l'administration particulière des villes était confiée à des Américains, mais les emplois militaires et le gouvernement ne l'étaient jamais qu'à des Espagnols ; ils traitaient les Américains avec mépris et les humiliations sont ce que l'on pardonne le moins. C'est presque toujours l'amour-propre offensé qui a causé les révolutions. »

Les Espagnols-Américains et ceux d'Europe sont nés du même sang, ils ont la même religion, les mêmes coutumes, ils parlent la même langue, mais ils se détestent avec plus de fureur que deux nations différentes et rivales, parce que les haines des fils contre leurs pères sont toujours les plus envenimées.

M. Payredon, ancien gouverneur de Buenos-Ayres, m'a donné tous les détails de l'intrigue qui a été le prétexte de son expulsion. Lorsqu'il était à la tête du gouvernement de Buenos-Ayres, un colonel français vint le trouver de la part du *duc de Richelieu*, alors ministre des relations extérieures en France ; il lui présenta un plan qui consistait à donner à à l'Amérique espagnole du Sud un gouvernement monar-

chique constitutionnel et à mettre le *duc d'Orléans* sur le trône. De son côté le ministère français s'engageait à faire reconnaître par l'Espagne et par les autres puissances d'Europe l'indépendance de l'Amérique et à aplanir les difficultés qui pouvaient naître de la part de l'Angleterre. M. Payredon répondit au colonel français qu'il ne dépendait pas de lui seul d'accepter les propositions du ministère français, mais qu'il en ferait part aux autres membres du gouvernement. Elles parurent à ceux-ci, comme à lui-même, conformes aux véritables intérêts de leur patrie, et tous convinrent d'envoyer un député à Paris pour y traiter secrètement de cette affaire. Dans l'intervalle, le ministère changea en France et le député de Buenos-Ayres trouva M. *Decazes* à la tête du Conseil. Il lui fut présenté, mais le ministre lui dit que n'ayant point entendu parler de cette négociation, il en référerait au roi. Dans une conférence, il lui répondit que l'ensemble du plan avait l'agrément de son souverain, mais au lieu du duc d'Orléans, qui ne pouvait renoncer à ses droits éventuels à la couronne de France, il proposa le *prince de Lucques*, qui appartenait à la maison d'Espagne et qui, étant célibataire, pouvait épouser une princesse portugaise et eût concilié plus d'intérêts. Cette négociation prit de plus en plus de consistance, mais M. Payredon fut éloigné du gouvernement tandis qu'on la poursuivait de Buenos-Ayres. Son successeur publia les pièces relatives à toute l'affaire et il paraît que le député qui avait été envoyé à Paris est sur le point de revenir.

M. Payredon pense qu'il n'y a pas dans sa patrie assez de vertu et d'union pour qu'un gouvernement républicain puisse lui convenir ; il ajoute en même temps qu'on n'y trouverait pas un homme qui eût assez de prépondérance et une supériorité assez généralement sentie pour qu'on puisse en faire un roi. Il conclut de là qu'il faudrait à Buenos-Ayres un prince étranger appuyé par quelque grande puissance, et il ajoute que telle est l'opinion de tous ceux qui ne fondent point leurs espérances de fortune sur la ruine de leur pays.

M. Payredon m'a dit que, dans le cours des conversations qu'il eut avec le colonel français dont j'ai parlé, celui-ci lui

avait proposé de le faire monter sur le trône ; il serait possible que cette proposition ne fût qu'une sorte d'épreuve ; mais, quoi qu'il en fût, M. Payredon la rejeta en disant qu'il était trop peu supérieur à ses compatriotes pour mériter un tel honneur et pour pouvoir le soutenir.

CHAPITRE IX

Paroisse de *las Piedras*. — Povo de *Canclones*. — Notes sur la ville de Montévidéo. — Colonel Manoel Marguez *de Souza*. — Povo de *Santa Luzia*. — Estancia de *Suarez*. — Povo de *San Joze*. — Courses de chevaux. — Rancho de *Pavon*. — Culture du froment. — En plein air sur le bord d'un ruisseau près l'estancia de *Duron*. — *El Colha* (village). — En plein air sur le bord du ruisseau *del Sauce*. — *Riachuelo*.

Paroisse de las Piedras, 28 novembre, 4 lieues. — J'ai quitté avec regret la jolie ville de Montévidéo, où une foule de personnes m'ont donné des marques d'intérêt et de bienveillance. Je dois mettre à leur tête l'excellent Padre Gomes, le chevalier Del Hort, M. Cavaillon, M. Morse, M. Payredon et le colonel Frangini. Depuis les politesses que m'a faites le général, le jour que j'ai dîné chez lui, ses faveurs se sont bornées à un passe-port fort insignifiant. Je suis parti avec une nouvelle charrette qui est construite fort solidement, mais qui est très pesante. Les bœufs que j'ai achetés sont fort beaux, mais ils ne sont pas accoutumés à tirer ; à peine avons-nous été en route qu'un des jougs s'est cassé, on l'a raccommodé comme l'on a pu, mais bientôt les bœufs ont refusé d'avancer et nous serions encore dans le chemin, si un brave homme qui allait devant nous avec sa voiture ne fût venu à notre secours. Il a même poussé la complaisance jusqu'à me donner un nouveau joug et il n'a voulu accepter aucune rétribution.

Le pays que j'ai parcouru pour venir jusqu'ici est agréablement ondulé il offre d'excellents pâturages, et, de loin en loin on aperçoit quelques maisons ordinairement ombragées par des hombres (*Phytolaca-dioica*), arbre que l'on a la cou-

tume de planter autour des habitations parce qu'il croît rapidement et devient extrêmement touffu. D'ailleurs, on ne voit aucune trace de culture, et les bestiaux si nombreux avant la guerre, sont aujourd'hui extrêmement rares. Au milieu du chemin, j'ai fait dételer les bœufs pour les laisser paître une couple d'heures. Tel est l'usage des habitants du pays lorsqu'ils voyagent et c'est celui que j'adopte dès aujourd'hui.

Je partirai le plus tôt qu'il sera possible ; on ne changera plus les plantes. Le matin, on les changera dans la charrette pendant que les bœufs se reposeront et je profiterai de ce temps pour herboriser. J'ai fait halte à un hameau qui se compose d'une chapelle et de quelques maisons et qui, cependant, est le chef-lieu d'une paroisse.

Un Français, qui a établi ici une tannerie, et qui est en ce moment à Montévidéo, m'avait donné une lettre pour sa femme qui est Espagnole. Je la lui ai présentée ; je lui ai dit que j'étais parti de fort bonne heure de la ville, et, cependant, il était neuf heures quand on m'a offert à manger. Le souper servi sur une nappe, qui, sans doute, reparaissait tous les jours depuis six mois, se composait d'un rôti très dur, d'un plat de fèves de marais et d'une assiette de fraises.

Avant que je sois couché, Laruotte est entré dans ma chambre pour me dire bonsoir. Depuis quelque temps, il paraît triste, il devient brusque et maussade ; il s'effarouche de tout et il ne voit que des ennemis dans tous ceux qui m'accompagnent. Ce soir, il paraissait encore plus affligé qu'à l'ordinaire. Je l'ai pressé de m'en dire la raison, il a fondu en larmes ; il m'a avoué que ce voyage lui devenait insupportable et qu'il soupirait après l'instant où il arriverait à Rio-de-Janeiro. J'ai tâché de ranimer son courage, mais, voyant que je n'y réussirais pas, j'ai fini par lui dire que, s'il avait trop de chagrin de m'accompagner plus loin, il valait mieux qu'il me quittât à présent, parce qu'étant très près de Montévidéo, je pourrais y retourner et prendre de nouvelles mesures pour la suite de mon voyage. Il ne m'a rien répondu et je l'ai envoyé se coucher.

Povo de Canclones, 29 novembre, 5 lieues. — Ce matin Laruotte ne m'a rien dit ; nous nous sommes remis en route

et j'ai tâché de l'égayer en causant avec lui, en lui rappelant nos voyages, les gens qui nous ont le mieux accueillis et les endroits où il s'est le moins ennuyé. Le pays continue à être légèrement ondulé et couvert des meilleurs pâturages que j'eusse vu depuis que je suis en Amérique. L'herbe y est tout à la fois fine, épaisse et assez haute ; mais on ne voit toujours point de bestiaux. Entre *las Piedras* et *Canclones*, je n'ai aperçu que deux maisons ; toujours point de culture.

Arrivé à Canclones, je me suis rendu à la maison du curé, qui est actuellement à Montévidéo, et j'ai remis une lettre de lui à un de ses parents qu'il a laissé dans sa maison. Cet homme m'a donné la chambre du curé, mais ce n'est qu'à neuf heures qu'il m'a offert à manger et, n'ayant pas mangé depuis six heures du matin, je serais tombé d'inanition si je n'avais pris quelque chose dans l'intervalle. Le parent du curé m'a vu manger et ne m'a absolument rien dit à ce sujet; il a paru le trouver tout naturel. Sur le soir, j'ai été voir le colonel qui commande les troupes de la capitainerie de Rio-Grande en garnison ici ; mais je ne l'ai pas trouvé.

Le *Rio do Prato*, après avoir coulé du nord-est au sud-ouest, s'élargit brusquement à l'ouest au delà de la pointe *das Piedras*, à l'est, au delà de la *Ponta-brava* et il se termine par une large baie demi-elliptique, qui a quarante lieues de largeur, depuis le *cap Sainte-Marie* jusqu'au *cap Saint-Antoine*. Immédiatement au-dessus de la Ponta-brava est un isthme qui s'étend du nord-est au sud-ouest entre la partie du fleuve qu'on pourrait presque considérer comme appartenant à la mer et une baie ovale qui s'avance d'environ 3 lieues dans les terres, dans la direction du nord au sud. C'est à l'extrémité de cet isthme qu'est située la ville de Montévidéo, dont la forme est irrégulière, mais se rapproche du carré long.

Tout autour de la ville règnent des murailles qui, du côté de la terre, sont flanquées d'une citadelle et qui, du côté du fleuve, ont peu d'élévation et sont défendues par des batteries. Ces fortifications sont en mauvais état et assez insignifiantes par elles-mêmes. La ville est divisée en carrés symétriques par des rues assez larges et tirées au cordeau dont les unes longitudinales et les autres transversales. Un seul bâtiment

nuit à la régularité de cet ensemble, c'est celui appelé *Forte-del-Governador*, qu'un gouverneur eut la fantaisie de faire construire dans la direction des quatre points cardinaux. Les rues de Montévidéo ont été pavées depuis l'occupation des Portugais, les trottoirs qui les bordent sont peu élevés et séparés du milieu de la rue par des bornes en bois qu'on a remplacées dans quelques endroits par de vieilles pièces de canon. On ne voit pas de boue dans les rues parce que le terrain est sablonneux ; cependant, comme on ne les balaie jamais, elles sont d'une extrême malpropreté.

Les maisons de Montévidéo sont bâties en briques et assez généralement blanchies sur le devant. Elles ont toutes un toit plat et souvent un étage, outre le rez-de-chaussée. On en voit de fort grandes qui annoncent la richesse. Les croisées ont des carreaux de vitres, celles du rez-de-chaussée sont communément garnies de barreaux de fer, les autres ont des balcons. Les appartements sont mal carrelés ; les murailles, simplement blanchies, n'ont aucune tenture ; les meubles sont peu nombreux et ils offrent souvent une disparate choquante : ainsi, avec d'assez vilaines choses, des murailles nues et des lits sans rideaux, on verra un secrétaire en bois d'acajou, des tables du même bois et de jolis vases de fleurs sous des bocaux de cristal. Les maisons n'ont point de jardin, mais chacune a dans sa cour quelques pieds de vigne, des rosiers ou d'autres arbustes. En général on est dans ce pays passionné pour les fleurs et il est peu de gens qui n'en élèvent, dans des pots ou des caisses, sur le toit de leurs maisons.

La place publique est grande et carrée, mais elle n'est point pavée et les maisons qui la bordent n'ont aucune régularité.

A l'une des extrémités d'un des côtés est l'église paroissiale et, vis-à-vis, la *Casa do Cabildo*. La place serait beaucoup plus belle si ces deux monuments occupaient le milieu des deux côtés opposés. D'ailleurs, l'église est fort belle, grande et bâtie en briques ; elle a deux tours qui servent de clochers et font partie de sa façade. Elle a deux bas-côtés séparés de la nef par des piliers d'ordre dorique ; elle est pavée en marbre, éclairée par une coupole assez élégante ; j'ai compté 75 pas depuis le sanctuaire jusqu'à la porte. Les

ornements y sont rares, mais elle est suffisamment parée de son élégante simplicité. Le sanctuaire, comme dans nos églises, est continu avec la nef, ce qui convient mieux à la majesté de ces édifices que la construction portugaise.

Outre cette église, il n'y en a à Montévidéo que deux autres qui appartiennent à des établissements publics, celle du couvent des Cordeliers et celle de l'hôpital.

La Casa do Cabildo, où le corps municipal tient ses séances et où sont aussi les prisons, est un édifice à un étage, dont la façade est assez belle, mais qui n'est pas encore entièrement achevé.

C'est la baie qui sert de port; il n'y a point de quai proprement dit. L'espace qui s'étend entre les murs du port et les premières maisons est d'une extrême saleté et celles-ci peuvent être comptées parmi les plus vilaines de toute la ville. Au commencement du port est une jetée triangulaire où l'on décharge les marchandises, mais il n'y a point de hangar pour les recevoir. D'un côté de ce petit môle est un bâtiment où se tiennent les officiers de la douane, et, en face du môle, est un grand corps-de-garde.

L'extrémité du port est défendue par une petite forteresse. Les murs qui bordent le port ont peu d'élévation et ils laissent voir la baie couverte de navires, les campagnes qui la bordent et le Cerro, qui s'élèvent à son entrée du côté opposé. Le couvent des Cordeliers n'a rien de remarquable. L'église qui en dépend est petite et basse ; outre le maître-autel qui est orné de dorures, on en voit plusieurs adossés des deux côtés. J'ai été plus que surpris, je l'avoue, de voir les paroles suivantes écrites sur les murs de cette église : *Todas las vezes que se besasse el habitô a los religiosos de N. P. S. F. se garvan 5 annos y 5 quarantenas de perdon por concession de N. S. P. Juan XXII.*

Les états formés l'année dernière portent la population de Montévidéo à 15 mille âmes, parmi lesquelles il y a peu de nègres et encore moins de mulâtres. Cette ville, si l'on excepte celle de Rio-de-Janeiro, est la plus vivante de toutes celles que j'ai vues, depuis que je suis en Amérique.

La plupart de ses habitants sont des négociants et l'on y voit un très grand nombre de boutiques fort bien garnies ;

les denrées y sont à bon marché, mais la main-d'œuvre extrêmement chère. Tous les matins, il se tient un marché de légumes et de fleurs devant la citadelle et les hommes blancs ne se font aucun scrupule d'y aller faire leurs provisions. Comme il n'y a point de bois dans les environs de Montévidéo, on fait venir celui que l'on consomme de dix lieues environ et l'on brûle aussi les tiges desséchées du *Cynara Cardoncellus*, plante qui, comme je l'ai dit, couvre autour de la ville de Montévidéo un terrain considérable.

Il est arrivé quelquefois que, dans les crues, l'eau de la baie s'est trouvée potable, mais, en général, elle est salée et l'on ne boit que de l'eau de pluie conservée dans des citernes. On a de ces espèces de puits dans un grand nombre de maisons, mais les personnes qui n'en ont pas chez elles achètent de l'eau que l'on amène du faubourg sur de petites charrettes.

Le lait se vend d'une manière assez singulière. Des enfants, à cheval, le colportent par la ville dans des bouteilles de grès attachées aux deux extrémités d'un cuir dont le milieu est appuyé sur leur selle et ils l'annoncent aux acheteurs absolument sur le même ton que nos ramoneurs de cheminées offrent leurs services au public.

La présence de la division portugaise à Montévidéo y anime accidentellement le commerce ; mais depuis la destruction de bestiaux qui a été le résultat de la guerre, les exportations, qui étaient immenses, ont singulièrement diminué. L'administration portugaise a pris la sage mesure de défendre la fabrication des viandes sèches afin de laisser aux bestiaux le temps de multiplier et, tandis qu'autrefois il entrait annuellement dans la ville, pour être ensuite envoyés au dehors, un million cinq cent mille cuirs, sans parler de ceux qui passaient en contrebande ; il n'en entre plus aujourd'hui que dix-huit à vingt-cinq mille qui sont le résultat de la consommation du pays.

Autrefois, tous les habitants de Montévidéo vivaient dans l'aisance, et, encore aujourd'hui, les pauvres y sont rares. Cette classe, malheureuse et avilie, à laquelle on donne chez nous le nom de populace n'y existe pas ; au-dessous des artisans, qui la plupart gagnent beaucoup d'argent et vivent dans l'abondance, il n'y a plus que des esclaves. Ceux-ci sont

généralement mieux traités, mieux nourris, mieux vêtus que ceux du Brésil et ils ont également un air de liberté et de contentement que n'ont pas ces derniers.

Les hommes de Montévidéo sont pour la plupart bien mis; ils sont graves, beaucoup moins affectueux que les Brésiliens, et ont une politesse plus froide ; cependant leurs manières ont quelque chose de plus noble et de plus distingué. Les femmes ne se renferment point dans l'intérieur de leur maison, elles reçoivent des visites, elles s'habillent avec goût et propreté, elles sortent dans les rues et vont acheter dans les boutiques. Elles ont généralement la peau fine, de beaux yeux, des traits délicats et sont fort blanches. Leur premier abord est assez froid, elles ne se lèvent point pour recevoir les hommes et se contentent de leur faire un léger signe de tête ; elles montrent peu de vivacité, mais elles ont un excellent ton ; elles causent avec beaucoup d'agrément ; elles paraissent animées du désir de plaire et cependant elles n'ont aucune affectation. On se réunit dans plusieurs maisons pour faire la conversation et pour danser. Peu de femmes sont musiciennes, mais presque toutes savent jouer sur le piano des valses et des contredanses et elles ne se font point prier pour se faire entendre. On n'observe pas entre les femmes de différentes classes cette distance immense qui existe chez nous. Les femmes de tous les rangs ont de la douceur et des manières agréables. Il y a à Montévidéo beaucoup de femmes publiques mais elles n'attaquent jamais les passants, comme cela arrive dans les grandes villes d'Europe.

Les habitants de cette ville affectent de mépriser les Brésiliens à cause d'un vice qu'on leur reproche avec tant de raison, et qui, effectivement, paraît beaucoup plus rare dans ce pays.

Avant la guerre, il y avait dans le faubourg de Montévidéo presque autant d'habitants que dans la ville, mais toutes les maisons ont été ravagées par les insurgés ; ils ont brûlé les charpentes et n'ont laissé que les murailles.

Ces maisons, bâties en briques comme celles de la ville, sont écartées les unes des autres, et chacune avait un jardin entouré de cactus ou d'agaves. Ces haies existent encore, mais elles n'enferment plus que des terrains incultes où le

chardon croît en abondance. Quelques maisons ont été rétablies, mais c'est le plus petit nombre. Cependant, quoique le faubourg n'offre que des ruines, l'aspect est encore charmant. Ces maisons éparses, entourées d'enclos et de pâturages, la vue de la baie et des navires qui la couvrent, celle des belles compagnes qui la bordent et du Cerro qui s'élève à son entrée, celle enfin de la ville dominée par le dôme et les tours de l'église paroissiale, tout cela forme l'ensemble le plus agréable.

Povo de Canclones, 30 novembre. — Ce matin, on est venu m'annoncer que les bœufs n'avaient point été renfermés hier au soir dans le coral et qu'ils s'étaient échappés dans les campagnes. Cette négligence de mes soldats m'a désolé. Je vois que je ne puis compter sur ces hommes ; ils sont toujours mécontents , ne m'obéissent point et vivent entre eux en mauvaise intelligence. Vers les midi, les bœufs ont été retrouvés : mais, dans l'intervalle, j'avais été invité à dîner par le colonel *Manoel Marquez de Souza,* qui commande ici, et je ne suis point parti.

J'ai mangé chez le colonel avec plusieurs officiers de Saint-Paul et nous avons beaucoup parlé de leur pays. Le dîner était fort beau, très bien servi et m'a fait oublier tous les désagréments de cette journée, dont il est inutile de faire le détail, et qui m'avaient jeté dans un découragement que je n'avais pas éprouvé depuis bien longtemps.

Povo de Santa-Luzia, 1er décembre, 2 lieues. — Mathéus, l'un de mes soldats, m'avait dit hier qu'il lui était impossible de conduire seul la charrette et les bœufs ; que Joaquim Neves, l'autre soldat, s'étant blessé à Montévidéo, ne pouvait plus l'aider et il me priait, en conséquence, de demander au colonel Marquez un de ses amis qu'il a trouvé ici. Dès hier, j'ai effectivement parlé au colonel qui m'a promis de faire pour moi tout ce qui dépendrait de lui, mais, en même temps qu'il ne lui était pas permis d'envoyer un de ses soldats au delà de la colonie ; qu'au reste, cela ne devait m'embarrasser en aucune manière, parce que le commandant de la colonie ne ferait aucune difficulté de me donner un autre homme.

Ce matin je suis retourné chez le colonel pour lui reparler de mon affaire et je lui ai dit que s'il était possible d'avoir, au lieu d'un soldat, un pion sûr et fidèle, je le préférerais beaucoup. Étant à Montévidéo, j'avais déjà prié le Padre Gomes de me trouver un pion, espérant que je serais plus obéi par un homme que je paierais, que par des soldats qui me coûtent aussi cher, mais qui, ne connaissant que la discipline militaire, font fort peu de cas de mes ordres.

Le Padre Gomes, et même des Espagnols, m'ont assuré que l'on chercherait inutilement un homme tel qu'il m'en faudrait un, et que la guerre avait achevé de démoraliser les gens de la campagne ; qu'ils étaient actuellement capables de tuer un homme pour s'approprier la plus légère bagatelle. Le colonel Marquez ne m'a pas tout à fait répété la même chose, mais il m'a dit que pour me procurer un pion il faudrait qu'il s'adressât à l'Alcade, qu'il faudrait ensuite que celui-ci fît des recherches et que tout cela prendrait beaucoup de temps. J'ai donc accepté un soldat ; je suis retourné à la maison ; j'ai fait apeler Joaquim et, mettant un demi-double dans la main, je lui ai signifié que je n'avais pas besoin de ses services. Cependant, comme j'ai vu que cette résolution l'affligeait beaucoup, j'ai eu la faiblesse de lui dire qu'il pouvait continuer à me suivre et j'ai fait la sottise de lui laisser le demi-double dont il ne manquera pas de se servir pour s'enivrer.

La petite ville de Canclones est le chef-lieu d'une paroisse et est administrée par un cabildo. Elle est bâtie au milieu d'une vaste plaine, sur un terrain un peu incliné ; sa forme est à peu près carrée et l'on y compte environ 300 maisons, mais, dans ce nombre, il y en a très peu qui soient bâties en briques et aient un toit plat ; la plupart ne sont que des chaumières fort basses, construites en terre, qui annoncent une extrême indigence. Presque toutes les maisons ont un enclos, à peu près inculte, entouré de haies peu élevées et, si ce n'est dans le voisinage de l'église, elles sont, en général, écartées les unes des autres. Le tout forme un ensemble qui produit un effet assez singulier et qui n'est pas désagréable à la vue. Les rues sont larges, assez droites ; aucune n'est pavée. La place publique, où l'on bâtit en ce moment une église nouvelle, est assez grande.

On éprouve dans cette ville deux inconvénients très graves, la disette de bois et celle d'eau. Le bois vient de Santa-Luzia, et, quand on ne veut pas boire de l'eau de citerne, il faut en aller chercher fort loin.

La ville de Canclones a sensiblement augmenté depuis quelques années. Ces plaines que j'ai parcourues ces jours derniers étaient autrefois très peuplées; mais pendant la guerre les campagnards abandonnèrent leurs maisons qui étaient construites en terre et dont il ne resta bientôt plus aucun vestige, et ils vinrent se réfugier ici. Les habitants de Canclones vivent en général fort misérablement et on leur reproche dans le voisinage leur penchant au plaisir et à l'oisiveté.

Pour venir ici, j'ai encore traversé un pays légèrement ondulé et couvert d'excellents pâturages. J'ai passé deux ruisseaux dont l'un s'appelle *Canclon-Chico*, et l'autre *Canclon-Grande*. Tandis que dans la plaine, l'herbe commence à jaunir, elle est encore du plus beau vert sur le bord de ces ruisseaux, et au milieu d'elles naissent quelques arbustes, la plupart épineux. C'est à ces deux ruisseaux que la ville de Canclones doit son nom. En arrivant à Santa-Luzia j'ai été présenter au curé une espèce de lettre apostolique et circulaire que M. l'abbé Larenhaya m'a donnée pour tous ceux de la province et où il les invite, en faisant beaucoup mon éloge, à me donner l'hospitalité. J'ai été très bien vu par celui de Santa-Luzia. J'avais aussi une lettre du colonel Marquez pour un alférez qui commande un détachement de troupes de Rio-Grande cantonné ici, et il m'a fait toutes sortes d'honnêtetés et d'offres de service.

Estancia de Suarez, 2 décembre, 4 lieues. — Santa-Luzia est beaucoup moins grande que Canclones, mais sa position est encore plus agréable. Comme ce village est bâti sur un terrain plat, on découvre à la fois de presque tous les point, une plus grande étendue de pâturages et, d'un côté, l'on voit dans la plaine une lisière assez large de bois du vert le plus tendre qui dessine les sinuosités d'un ruisseau. Santa-Luzia, malgré son peu d'étendue, est cependant le chef-lieu d'une paroisse et est administrée par un cabildo.

Les maisons ne sont que des chaumières comme celles de *Canclones;* elles sont également écartées les unes des autres, mais moins basses et moins petites. Les enclos qui en dépendent ne sont pas entièrement incultes ; on y voit des arbres fruitiers et principalement des figuiers remarquables par leur grandeur. Vers le milieu du village est une grande place où est bâtie l'église, qui est fort petite. Santa-Luzia, par son ensemble, m'a frappé par sa ressemblance avec certains villages de France.

Les habitants de ce lieu passent généralement pour être beaucoup moins paresseux que leurs voisins. Ils cultivent un peu de blé et les bois qui croissent sur les bords du ruisseau dont j'ai parlé leur fournissent un objet de commerce assez important. Ils en font des fagots qu'ils vont vendre à Montévidéo ou à Canclones. Ils savent aussi faire du charbon à la manière d'Europe et le vendent également à Montévidéo. Enfin, d'autres habitants de Santa-Luzia rassemblent des cuirs dans les campagnes et les transportent dans la capitale de la province. Ce matin, avant de partir, j'ai été faire une herborisation sur les bords du ruisseau de Santa-Luzia, qui coule à environ un demi-quart de lieue du village.

Depuis Montévidéo jusqu'ici, je n'avais pas rencontré dans la campagne un seul arbuste, ni même un seul arbrisseau, mais, entre le village et les bois qui bordent le ruisseau, les pâturages sont parsemés de petits buissons formés par une *Mimose* épineuse, dont le feuillage est d'un vert luisant et foncé. Les bois qui croissent sur les deux rives du ruisseau n'ont guère que la hauteur de nos taillis de douze ans. Cependant le *Saule* n° *2132 bis*, qui en fait partie, s'élève bien davantage. Ce ne sont plus ici les verts sombres des forêts de la zone torride ; c'est un vert plus tendre peut-être et plus agréable à la vue que celui de nos bosquets quand le printemps vient de les revêtir d'un feuillage nouveau. L'herbe qui croît sous les arbrisseaux est aussi d'une extrême fraîcheur, et j'y ai trouvé plusieurs plantes intéressantes qui, comme la plupart de celles de ce pays, appartiennent à des genres de la flore européenne. C'est la *Véronique* n° *2287*, le *Ceraiste* n° *2289*, le *Carex* n° *2290 ter*, le *Phleum* n° *2288*, le *Callitriche* n° *2286 bis*.

En quittant Santa-Luzia j'ai encore trouvé le ruisseau et, au delà, j'ai retrouvé de vastes campagnes, toujours recouvertes d'excellents pâturages. J'ai fait halte à une estancia qui se compose de plusieurs chaumières disposées sans ordre, ombragées par des *hombres* et bâties sur un terrain assez propre, entourées d'une haie sèche. Cet ensemble n'annonce pas la richesse, mais il a quelque chose de frais et de champêtre qui plaît aux regards. Derrière l'estancia est un vaste verger où sont plantés, sans aucune symétrie, des arbres fruitiers qui tous appartiennent à l'Europe ; ce sont des poiriers, des cognassiers, des figuiers superbes, des pêchers.

J'ai été reçu dans la plus grande des chaumières. La chambre où je dois coucher est presque sans meuble et n'est éclairée que par une croisée étroite. Pendant que je travaille, la maîtresse de la maison, assise sur un banc, nettoie successivement la tête de tous ses enfants et un grand jeune homme, de 15 à 16 ans, vient de se faire faire la même opération. Ici l'on ne m'a pas offert la moindre chose.

Povo de San-Jozé, 3 décembre, 3 lieues. — En nous rendant à l'estancia de Suarez, nous nous étions un peu écartés du chemin. Pour pouvoir le regagner, nous avons été obligés de traverser un ruisseau où la charrette s'est embourbée et ce n'est qu'après plusieurs heures d'efforts et de travail qu'on est parvenu à la faire marcher. Un de mes soldats a été emprunter des bœufs dans le voisinage ; ils ont été amenés par un garucho qui a aidé à les atteler et qui a aussi été très utile par ses bons conseils. Quand nous avons été hors d'embarras, j'ai voulu récompenser cet homme, mais, pendant que je cherchais quelque argent, il a disparu avec ses bœufs. Chez nous, en pareille circonstance, un homme d'une classe inférieure n'aurait pas manqué d'attendre qu'on lui donnât une rétribution et il l'aurait demandée, si l'on eût tardé à la lui offrir.

Le pays que j'ai parcouru est légèrement ondulé et offre toujours d'immenses pâturages où l'on voit très peu de bestiaux. Les chevaux et les juments y sont beaucoup moins rares. Toujours point de culture. A environ un demi-quart de lieue du village de *San-Jozé,* coule un ruisseau qui lui

donne son nom. Ses bords sont, comme ceux du Rio de Santa-Luzia, dessinés par une lisière de bois où domine le *Saule* n° *2132 bis*, arbre médiocre dont le feuillage léger est du vert le plus tendre et dont le port est élégant et pittoresque. Les pâturages qui avoisinent cette lisière de bois offrent une herbe extrêmement fraîche.

Avant d'arriver à San-Jozé, j'ai vu, sur le chemin, une multitude d'hommes à cheval qui paraissaient attendre quelque chose. J'ai demandé ce que c'était et l'on m'a dit qu'il allait y avoir une course de chevaux, Cet exercice est fort goûté des gens de ce pays et de ceux de Rio-Grande. La course consiste à savoir lequel, de deux ou de plusieurs chevaux atteindra le premier le but indiqué et leur agilité est l'objet de gageures souvent fort chères.

Avant d'arriver à San-Jozé, j'ai chargé mon nouveau soldat d'aller porter au curé la lettre de l'abbé Larenhaga, mais il est bientôt venu me dire que le curé était sorti et qu'il n'y avait personne dans sa maison. Je m'y suis rendu avec le soldat, j'ai demandé aux voisins où était leur pasteur et, comme personne n'a pu me l'indiquer, j'ai été me présenter, avec une lettre du colonel Marquez, chez le major qui commande les troupes portugaises cantonnées ici. J'en ai été très bien reçu et il m'a donné une chambre dans la maison qu'il occupe. Un peu avant la nuit, j'ai été me promener dans le village avec deux jeunes officiers qui demeurent avec le major.

San-Jozè est plus grande que *Santa-Luzia*, mais moins que *Canclones*. On y voit quelques maisons bâties en briques et dont le toit est plat ; mais la plupart ne sont que des chaumières. Elles sont fort écartées les unes des autres, toutes ont un enclos qui reste toujours en friche et est entouré de haies, tantôt sèches et tantôt fournies de cierges épineux. Les rues sont larges, mais ne sont point pavées. La place publique est assez grande; l'église, qui donne sur la place, est petite et sans ornement.

Les officiers qui m'ont accompagné dans ma promenade autour de San-Jozé m'ont dit que les habitants de ce village vivaient, pour la plupart, dans l'indigence et l'oisiveté. Leur existence même ne peut s'expliquer que par les vols de che-

vaux et de bestiaux qu'ils commettent dans la campagne et qu'ils vendent ensuite à Montévidéo ou ailleurs. Les habitants de Montévidéo vont à pied dans la ville et quelquefois même ils font à pied des promenades dans la campagne; mais il n'en est pas de même de ceux des villages que je viens de traverser. Ils sont toujours à cheval ; on va à cheval au cabaret ; c'est à cheval que l'on va faire ses emplettes, chercher de la viande ou de l'eau ; on monte même à cheval pour aller à la messe. J'ai rencontré dans les rues de San-Jozé quelques femmes qui portaient des robes de soie et, d'après ce que m'ont dit les mêmes officiers, quelques-unes sont aimables ; mais les hommes sont en général grossiers et sans éducation et l'on voit quelquefois dans les bals des femmes et des hommes en chiripà.

Rancho de Pavon, 3 lieues, 4 décembre. — Depuis Montévidéo jusqu'ici, le pays présente une immense plaine légèrement ondulée où, quelque loin que la vue puisse s'étendre, on ne découvre que des pâturages. Ils ne sont point émaillés de mille fleurs comme nos prairies, et l'on n'y voit pas un arbuste ni même un sous-arbrisseau. L'herbe y atteint la même hauteur que dans nos prés secs du milieu de la France ; elle est très fine et se compose principalement de *graminées*, parmi lesquelles les n^os^ *3203* et *2206*, où en général les stipas sont très communes. Ces pâturages sont certainement les meilleurs que j'aie vus depuis que je suis en Amérique.

Les bestiaux y sont fort beaux, mais, depuis la guerre, ils sont devenus très rares ; les chevaux et surtout les juments le sont beaucoup moins. On ne voit d'autres bois que ceux qui bordent quelques ruisseaux et ils ont peu d'élévation. L'arbre le plus commun est le *Saule* n° *2132 sexto*. Il est à observer qu'il ne vient de bois que sur les bords des ruisseaux les plus grands : ceux de Canclon-Chico, Canclon-Grande, Santa-Luzia, San-Jozé et enfin Pavon.

Il n'y a point d'arbres sur le bord des ruisseaux plus petits, mais l'herbe y est d'une extrême fraîcheur. Dans ce moment les pâturages ont la même couleur jaunâtre que nos prairies peu de temps avant qu'on les fauche, mais partout où il y a

de l'humidité l'herbe est encore du vert le plus tendre, et l'on y trouve beaucoup de plantes en fleurs. Quoiqu'on ne voie dans la campagne aucune culture et très peu de maisons, elle a cependant un air de gaîté qui charme, qui sans doute est dû en partie aux teintes du ciel dont l'azur est aussi agréable que dans le midi de l'Europe. Dans le voisinage des maisons et des villages, il y a toujours des espaces considérables couverts de *Cinara cardoncellus* et de *Carduus Marianus*. Les chemins sont ordinairement bordés de deux lisières bleues formées par les fleurs de l'*Echium*, et l'*Avena Sativa* n° *2207* est tellement commune dans les pâturages qu'on serait tenté de la considérer comme indigène.

J'ai fait halte à une pauvre chaumière, petite, extrêmement basse, sans meubles et habitée par des gens qui parraissent être dans la dernière indigence. Le maître de la maison et sa femme sont couverts de haillons, mais leur fille est mise en dame. Nulle part, en Europe, on ne trouve une telle disproportion entre l'habitation des gens et leur toilette. Mon hôte, qui cultive le froment, m'a dit que les semailles se faisaient depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août, et que les récoltes commençaient dans le mois où nous sommes. On ne laisse jamais reposer la terre et cependant on ne la fume point, mais, immédiatement après la moisson, on passe la charrue sur son terrain ; de cette manière on enterre la paille et en pourrissant elle tient lieu d'engrais.

En plein air, sur le bord d'un ruisseau, près l'estancia de Duron, 4 lieues, 5 décembre. — Pays semblable à celui que j'ai parcouru tous les jours précédents, c'est-à-dire qu'il est légèrement ondulé et offre d'excellents pâturages. J'ai encore remarqué que ceux-ci diffèrent de nos prairies, parce qu'ils sont composés plus exclusivement de graminées et qu'on n'y voit qu'un très petit nombre de fleurs apparentes. Quoique peu varié, l'aspect de la campagne ne fatigue pas comme celui des immenses déserts de Goyaz et des Mines.

L'air de gaîté qui règne dans tout ce pays tient peut-être en partie à l'idée de richesse et d'abondance que donnent d'aussi excellents pâturages, mais il est dû davantage à

la couleur du ciel qui est d'un bleu tendre extrêmement agréable à la vue et à la lumière, qui, sans éblouir comme sous les tropiques, a partout une vivacité et un éclat inconnus dans le nord de l'Europe.

Mon nouveau soldat a pris le devant pour aller reconnaître la maison où je voulais m'arrêter et il est venu me dire qu'elle offrait encore moins de commodité que celle où j'ai passé la nuit dernière ; alors je me suis décidé à faire halte en plein champ et nous nous sommes arrêtés auprès d'un ruisseau. Il est bordé, à droite et à gauche, d'une lisière d'arbres d'un vert si tendre et si gai qu'on peut à peine lui comparer celui de nos bosquets, peu de temps après qu'ils se sont revêtus de feuilles nouvelles. Ces arbres n'appartiennent qu'à un petit nombre d'espèces. Les plus communs sont le n° *2330* et le *Saule* n° *2132 sexto,* qui s'élève jusqu'à soixante pieds et dont le feuillage élégant, les rameaux tortueux et en petit nombre produisent un effet charmant. Au-dessous de ces bois croissent des graminées épaisses et d'un beau vert. Pour travailler, je me suis assis sur cette herbe, à l'ombre d'un arbre touffu n° *2330;* ses fleurs, quoique peu apparentes, embaument l'air de leurs parfums. Le *cardinal* fait retentir l'air de ses chants. Je ne vois point le ruisseau, mais je l'entends murmurer entre les arbres. Ces lieux charmants rappellent les bocages les plus délicieux de l'Europe.

El Colha, 6 décembre, 6 lieues. — Toujours un pays ondulé, d'excellents pâturages, point de maison ni de culture, de loin en loin des troupeaux de chevaux ou de juments, mais point de bêtes à cornes. Pour la première fois depuis Montévidéo, j'ai vu des sous-arbrisseaux dans quelques pâturages bas et humides ; ils n'étaient point en fleurs, mais ils m'ont paru appartenir à la famille des composées.

J'ai fait reposer les bœufs sur le bord d'un ruisseau qui porte, m'a-t-on dit, le nom d'*Arroio del Rosario* et dont les deux rives offrent encore une lisière de bois qui, pour la fraîcheur, peuvent rivaliser avec ceux du ruisseau d'hier et présentent les mêmes espèces. A peu de distance du ruisseau, j'ai vu des rochers sur une côte. J'ai été y faire une herbori-

sation et je suis revenu fort content de cette course. Dans les pays tempérés, tels que celui-ci et l'Europe, où la végétation reste interrompue pendant plusieurs mois, les plantes fleurissent presque toutes ensemble ou à de courts intervalles les unes des autres ; entre les tropiques, au contraire, elles ont toutes la force pour fleurir, et, quoique les espèces soient plus nombreuses, on n'en trouve pas à la fois une aussi grande quantité qui portent des fleurs.

J'ai fait halte au petit village de *Colha*, qui est situé sur une espèce de plate-forme et se compose de quelques misérables chaumières éparses et dans le plus mauvais état. L'église est fort petite et couverte de chaume comme les maisons des particuliers ; ceux-ci, qui sont fort pauvres, cultivent la terre et sèment du froment ; mais il paraît qu'ils n'en récoltent que pour leurs besoins. J'ai fait halte chez le curé, vieillard presqu'en enfance, qui habite une pauvre chaumière où il y a à peine assez de place pour nous deux, quoique je n'aie fait décharger que deux de mes malles. Accompagné par lui, j'ai été rendre visite à l'Alcade et je ne l'ai pas trouvé beaucoup mieux logé.

En plein air, sur le bord du ruisseau del Sauce, 7 décembre, 4 lieues. — Le pays est un peu moins inégal mais il n'offre toujours que d'immenses pâturages. Point de maisons, point de culture, point de bestiaux, mais quelques troupeaux de chevaux et de juments. A environ 3 lieues de *Colha*, nous avons rencontré un ruisseau nommé *Arroio del Mimiano*, sur le bord duquel sont des rochers entremêlés d'arbrisseaux. Celui près duquel j'ai fait halte coule sur un lit de cailloux entre deux haies peu élevées où domine toujours le *Saule* n° *2132 sexto* et le n° *2330*. Une herbe du plus beau vert croît sous les arbres ; le *cardinal* y fait entendre son ramage en voltigeant de branches en branches, et le paisible *capivara* vient sans aucune méfiance brouter l'herbe presque aux pieds du voyageur. Nos bourgs n'ont pas plus de fraîcheur, ils ne sont pas plus vivants ni plus champêtres.

Vers le milieu du chemin, mes bœufs se sont trouvés tellement fatigués que j'ai consenti à ce que mes soldats en prissent deux qui paissaient dans la campagne, mais en ar-

rivant j'ai bien recommandé qu'on les chassât du côté d'où ils venaient. Sur le soir, mes soldats sont venus me dire qu'il en manquait deux des miens. Il paraît qu'ils ont été volés.

Riachuelo, 8 décembre, 5 lieues. — Ce matin, de très bonne heure, tous mes gens se sont mis en campagne pour retrouver les bœufs, et ils en ont découvert un qui était attaché dans un bois, près d'une chaumière. Il est à croire qu'il aura été volé par les hommes qui l'habitent. L'autre bœuf ne s'est pas retrouvé. Cette aventure, assez désagréable pour moi, a encore donné lieu à mes gens de se répandre en invectives contre les Espagnols. Rien n'égale la haine que leur portent les habitants de Rio-Grande, et celle que les Espagnols ont en général contre les Portugais n'est guère moindre. Prétendre que ce pays fasse partie des possessions portugaises, c'est vouloir unir des éléments contraires. Les Portugais d'Europe de la division du général Lecor ne partagent pas cette animosité ; mais si on eût laissé agir les habitants de Rio-Grande et les paulistes, ce pays eût été le théâtre d'une guerre d'extermination. Les Espagnols, pour échapper au danger, se seraient unis et le sang coulerait probablement encore.

Comme les bœufs dont je me suis servi hier ne s'étaient pas éloignés, j'ai pris le parti de m'en servir encore aujourd'hui, ayant l'intention de donner avis de tout ce qui s'est passé au commandant et à l'alcade de Colha.

Le pays que j'ai parcouru pour venir ici est assez inégal et n'offre toujours que des pâturages à perte de vue. Point de maisons, de culture, ni de troupeaux. Depuis Montévidéo, j'ai vu quelquefois des cultivateurs à cheval dans la campagne, mais je n'ai rencontré qu'une seule charrette de voyageurs. La chaleur a été excessive aujourd'hui et tous les jours derniers, mais ici elle fait suer comme en Europe et n'attaque pas les nerfs comme celle de la zône torride.

J'ai fait halte à une estancia où j'ai demandé la permission de passer la nuit ; elle m'a été accordée de très bon cœur, mais la maison était si sale et si puante que je n'ai pas eu le courage d'y faire faire mon lit. Dans la capitainerie des Mines,

la plus pauvre chaumière est propre et n'a aucune odeur ; dans celle de Rio-Grande, on trouve déjà des maisons assez sales ; ici celles de la campagne sont pour la plupart dégoûtantes et l'on y respire une odeur de graisse et de suif qui soulève le cœur. Les habitants de Montévidéo sont peut-être supérieurs à ceux de Rio-Grande et de Porto-Alègre, mais les campagnards de cette partie de l'Amérique sont certainement au-dessous de ceux de la capitainerie de Rio-Grande, quoique les mœurs des uns et des autres aient beaucoup de rapport. La différence tient, je crois, à ce que, dans la capitainerie de Rio-Grande, les habitants de la campagne, fils ou petits-fils d'hommes des îles Açores, sont des blancs de race pure tandis que les campagnards espagnols sont en grande partie des métis d'Européens et d'Indiens, et ceux dont le sang n'est point mélangé ont adopté, par imitation, les mœurs du plus grand nombre.

Quand je ne couche pas dans une maison, je travaille dans une charrette et j'y fais faire mon lit, mais le peu d'espace que me laisse mon bagage rend cette demeure fort peu commode. Dans mes autres voyages, ma nourriture se bornait à du riz et des haricots, mais les gens qui me servaient ne faisaient pas d'autre repas que moi. Comme je commençais avant eux, j'étais toujours sûr de pouvoir manger. Il n'est pas de même aujourd'hui ; chacun fait sa cuisine de son côté et se gorge de viande. Quand je demande quelque chose, il semble que ce soit un vol que je fais. Firmiano se hâte, quand nous arrivons, de se remplir la panse, il ne songe plus à moi et le peu qu'il me prépare n'est pas mangeable. Je viens de passer un jour et demi sans prendre autre chose que du thé et du chocolat.

CHAPITRE X

Colonia do Sacramento. — Don *Antonio de Souza,* gouverneur. — Herborisation au *Rio de la Plata.* — Description de la colonie. — *San Pedro. San Juan.* — Cerro de San Juan. — Cochons sauvages. — Le tigre *Uncus pintadus.* — En plein air, bords de l'*Arroio* de *las Turas.* — Ancienne estancia des Jésuites. — *Rinção.* — *Arroio* de *las Vaccas.* — Estancia près le village de *las Vibozas.* — Chardons. — *Povo de las Vibozas.* — Estancia de Don *Gregorio.* — Description de las Vibozas. — Cabarets. — *Lespinillo.* — *Arenal-Chico.* — Le Rosaire et les grâces. — *Povo de San-Salvador.* — Don *Isidoro Mentraste.* — Arroio de *Biscotcho.* — *San-Domingos-Suriano.* — Hersage avec une branche d'arbre. — *Vaquiano.* — Le *Rio Negro.* — *Charruas.* — Pillage de Suriano. — Description. — Légion de paulistes. — Manque de prêtres.

Colonia do Sacramento, 9 décembre, 3 lieues. — Toujours d'immenses pâturages composés d'une herbe excellente. Le terrain devient de plus en plus égal à mesure que l'on approche de la *colonie du Saint-Sacrement.* J'y suis entré avec le soldat qui m'avait été donné à Canclones et avec lequel j'avais pris les devants. L'arrivée de la colonie est assez triste. On passe devant de petites maisons autour desquelles sont plantés quelques légumes; on aperçoit le Rio de la Plata dont on peut découvrir l'autre rive et qui ressemble à la mer; à l'extrémité d'une langue de terre fort basse, on voit la ville qui se compose d'un petit nombre de maisons ramassées et bâties en pierre.

J'ai commencé par me rendre chez M. *Antonio-Francisco de Souza,* qui est ministre de la douane et pour lequel j'avais une lettre de recommandation très pressante du Padre Gomez. Après les premiers compliments, je lui ai dit que je désirais aller à Buenos Ayres et je lui ai demandé si je trouverais

quelque embarcation pour m'y conduire; il m'a répondu qu'il ne s'en présenterait probablement pas avant une vingtaine de jours, et, en conséquence, j'ai renoncé au projet que j'avais formé d'aller passer deux ou trois jours sur l'autre rive du Rio de la Plata. Ainsi j'aurai été à dix lieues d'une des villes les plus célèbres de l'Amérique méridionale et je retournerai en Europe sans l'avoir vue. M. de Souza m'a engagé à faire une visite au gouverneur et m'a dit que dans l'intervalle il me chercherait une maison.

Le gouverneur n'était pas à la ville; j'ai été le voir à la campagne. Je lui ai montré le passe-port du comte de Figuera, qui est beaucoup plus honorable que celui du général Lecor; il m'a fort bien reçu et il m'a invité à dîner. Dans l'intervalle, la charrette est arrivée et j'ai été installé par Don Antonio de Souza dans une maison située près de la rivière à environ un quart de lieue de la ville et où demeure un sergent portugais qui en cultive le jardin.

Le dîner que le gouverneur m'a donné était fort bien servi et j'ai été comblé d'honnêtetés par les convives. Le gouverneur se loue de la docilité des habitants du pays et ne leur reproche guère que leur penchant à voler des bestiaux. On en a formé un régiment de cavalerie de milice qui se conduit bien; mais il n'y a, dans tout le régiment, que trois officiers qui sachent écrire.

Pendant le dîner, il a été beaucoup question de la conduite du baron de Laguna, et le gouverneur dit, avec juste raison, qu'elle a été plus utile à la cause des Portugais que n'eût fait une guerre poussée avec activité. Les Espagnols, que les Portugais laissaient tranquilles, ont continué à se disputer entre eux, mais ils ont fini par se lasser d'un tel état de chose et, séduits par la douceur de l'administration portugaise, ils se sont successivement rendus au général Lecor. Un de leurs chefs disait souvent que c'était la modération de ce général qui perdait les Espagnols.

Colonie du Saint-Sacrement, 10 décembre. — Ce matin, de très bonne heure, j'ai été herboriser sur les bords du Rio de la Plata. Le terrain est très sablonneux; cependant j'y ai trouvé une assez grande variété de plantes. Le *Plan-*

tain n° *2350*, la *Légumineuse* n° *2347*, celle n° *2349*, etc., sont assez communes dans les endroits secs ; la *Cypéracée* n° *2359* l'est dans les endroits humides ; en quelques endroits, la *Lobélie* n° *2556 bis*, et la *Campanula* n° *2360 bis*, forment de jolis tapis couverts de fleurs blanches et couleur de chair. Le vent était d'une force extrême et le fleuve, dont on n'aperçoit pas l'autre rive, à cause de sa grande largeur, ressemblait à la mer.

Colonie du Saint-Sacrement, 11 décembre. — J'ai dîné aujourd'hui chez M. *Antonio-Francisco de Souza*, qui paraît connaître les hommes et avoir bien observé. Il dit que, dans leurs négociations avec la France, les habitants de Buenos-Ayres n'étaient pas de bonne foi, qu'ils semblaient accéder aux propositions du ministère français pour faire reconnaître leur indépendance, mais que, dans la réalité, il ne voulaient point d'un souverain étranger et encore moins un prince de la maison de Bourbon.

Il ajoute que le peuple de Buenos-Ayres n'obéit pas à ses magistrats parce que ceux-ci n'ont à leur disposition aucune force qui les entoure, et il pense que des troupes étrangères pourraient seules contenir ce peuple actuellement accoutumé à la licence et au mépris de l'autorité. Cependant, il croit en même temps que la République naissante rejettera constamment ce remède et il la juge destinée à parcourir encore plus d'un siècle de révolutions qui l'affaibliront de plus en plus.

Un débarquement d'Espagnols pourrait seul suspendre les haines, et M. de Souza pense, avec tous les gens qui connaissent le pays, qu'un débarquement, s'il avait lieu, n'obtiendrait aucun succès. Les Espagnols pourraient, il est vrai, s'emparer de Buenos-Ayres ; mais ils seraient sans cesse harcelés par les gens du pays, et obligés de tirer tous leurs vivres du dehors. M. de Souza est né en Portugal, mais il habite ce pays depuis longtemps et il m'a dit que la hauteur avec laquelle les Espagnols traitaient les Américains justifiait la haine de ces derniers. Non seulement ceux-ci étaient exclus des places par le gouvernement, mais encore ils étaient accablés de mépris par les Espagnols européens qui venaient s'enrichir dans ce

pays et étaient presque toujours des hommes de la lie du peuple. Les négociants, tous européens, refusaient constamment de prendre des Américains pour commis et ceux-ci restaient étrangers à tous les genres d'affaires.

Telles sont les assertions de M. de Souza : il mérite trop de confiance pour que je les révoque en doute ; mais en même temps il m'est impossible d'attribuer uniquement à un préjugé le refus que faisaient les Espagnols d'Europe d'employer les Américains. Ne retrouvant pas dans ceux-ci cette activité qui les avait eux-mêmes conduits à la fortune, il était naturel qu'ils leur préférassent des compatriotes chez lesquels ils pouvaient espérer de rencontrer la même qualité.

Colonie du Saint-Sacrement, 12 décembre. — La situation de la colonie a une ressemblance frappante avec celle de Montévidéo ; comme cette dernière ville, la colonie est bâtie à l'extrémité d'une presqu'île qui s'avance dans le Rio de la Plata et dont un des côtés de cette presqu'île, celui du septentrion, est également borné par une baie qui forme un assez bon port ; cependant il ne faudrait pas chercher ici autre chose qu'une représentation en miniature de la capitale de la province. La baie de la colonie est beaucoup moins grande que celle de Montévidéo. La presqu'île, qui s'étend de l'est à l'ouest, est étroite et fort basse ; enfin la ville, presque carrée, n'a guère plus de cent maisons. Elle est protégée, du côté de la terre, par une muraille en mauvais état et défendue, du côté de la mer, par des batteries. On y entre par une seule porte ; le terrain y est inégal ; les rues sont étroites, elles sont mal pavées ou ne le sont pas du tout, d'une extrême malpropreté et bordées en partie par des murs de cour souvent en pierres sèches. Les maisons sont bâties en pierres fort petites et la plupart ont un toit. Devant la porte de la ville est une place irrégulière sur laquelle est bâti l'hôpital militaire, petit bâtiment régulier, mais assez vilain. La maison du gouverneur se fait remarquer parce qu'elle est plus grande que toutes les autres ; d'ailleurs elle n'a rien qui mérite de fixer l'attention. L'église paroissiale a deux tours qui servent de clocher ; elle est petite, assez jolie et, comme à Montévidéo, le sanctuaire y est continu avec la nef.

D'après tout ce que j'ai dit plus haut, il est facile de concevoir que la vue dont on jouit du port de la colonie doit avoir beaucoup d'analogie avec celle de Montévidéo, mais elle est moins agréable parce que les campagnes qui bordent la baie sont ici très plates et que l'œil ne rencontre aucun point sur lequel il puisse se reposer.

La colonie est mal peuplée et les habitants sont presque tous des négociants qui vendent aux habitants de la campagne. Si le pays était moins désert, cette ville, bien située pour le commerce, ne pourrait manquer d'acquérir de l'importance; mais elle n'en a aucune, parce que la consommation est très faible et leurs exportations presque nulles. Lorsque autrefois les Portugais étaient possesseurs de la ville, resserrés par les Espagnols dans d'étroites limites, ils avaient mis à profit jusqu'au moindre petit coin de terre et il existe encore de grands arbres fruitiers qui ont été plantés par eux et ont échappé aux désastres de la dernière guerre. Les Espagnols, devenus entièrement maîtres du pays, négligent les plantations des Portugais. Mais depuis que les troupes de cette nation sont entrées ici, les soldats, tous européens, se sont mis à cultiver la terre aux alentours de la ville et l'on y voit une foule de jardins plantés de légumes. Le gouverneur en a un très grand où il récolte toutes les productions du midi de l'Europe. Presque tous les officiers ont un jardin et chaque compagnie a le sien.

San-Piedro, 12 décembre, 4 lieues. — J'ai quitté aujourd'hui la colonie où j'ai reçu toutes sortes d'honnêtetés du gouverneur et de M. Antonio-Francisco de Souza. Pour venir ici, j'ai traversé un pays un peu ondulé, presque entièrement couvert de *Cynara Cardoncellus*. Point de bestiaux, mais plusieurs troupes de chevaux sauvages. Il y en a aujourd'hui un grand nombre de domptés qui se sont échappés et joints aux chevaux sauvages, parce que, pendant la guerre, les estancieros ne pouvaient plus donner les mêmes soins à leurs propriétés. Nous étions partis de bonne heure, nous devions laisser reposer les bœufs sur le bord d'un ruisseau et ensuite nous remettre en route pour aller jusqu'à San-Juan. A peine étions-nous arrivés au bord du ruisseau

que chacun a été faire son fagot de tiges de chardons pour pouvoir faire du feu. Jozé Marianno a trouvé qu'il ne s'allumait pas assez vite, il s'est avisé d'ouvrir une poire à poudre qui était suspendue à son cou et il a répandu de la poudre sur les charbons ardents. Dans l'instant même la flamme s'est communiquée à la poire, elle a sauté en l'air avec une forte détonation ; l'imprudent a eu le visage, le cou, la poitrine et les mains brûlées, et Firmiano, qui se trouvait à côté de lui, a aussi été fort maltraité. Je les ai pansés avec de l'huile. J'ai fait mettre les bœufs à la charrette et nous nous sommes rendus à une petite habitation voisine du lieu où l'accident est arrivé. Jozé Marianno sera probablement quelque temps sans faire usage de ses mains; il jure que de sa vie il ne touchera un fusil et parle de retourner à Montévidéo. Je verrai demain quel parti il faudra prendre.

L'habitation où nous avons fait halte se compose de trois chaumières également basses, petites et malpropres : l'une à demi ruinée, qui sert de cuisine, une autre où demeure le propriétaire, et la troisième où l'on m'a installé. Celle-ci a deux entrées dont une seule peut se fermer et encore n'est-ce qu'avec un cuir ; une tête de vache et quelques morceaux de bois mal taillés servent de sièges; le lit enfin n'est autre chose qu'un cadre fermé grossièrement avec un cuir cru, et placé sur des sacs pleins de blé. A peine les malles ont-elles été placées dans cette misérable demeure que le tonnerre a commencé à se faire entendre. Depuis plusieurs jours, il faisait une chaleur excessive. Un orage s'est formé et bientôt la pluie est tombée par torrents. Un vent impétueux la poussait dans la chaumière qui bientôt a été remplie d'eau et tout ce qui n'était pas renfermé dans les malles a été mouillé.

J'ai vu dans le Brésil des chaumières bien pauvres, mais je n'en ai pas vu d'aussi misérables que depuis Montévidéo jusqu'ici. Entre Sainte-Thérèse et Montévidéo, les cultivateurs espagnols sont mieux logés et plus propres. Il n'y a point ici de bichos de pieds, mais les maisons sont remplies de puces et ces insectes m'ont souvent privé de sommeil.

Tous les fruits et les légumes de l'Europe réussissent parfaitement à Montévidéo et dans ce pays. J'ai mangé à la colonie d'excellentes olives qui avaient été recueillies dans les

environs. J'y ai aussi mangé des guignes assez bonnes, mais d'une espèce très petite.

San-Juan, 2 lieues, 14 décembre. — Pays un peu ondulé, toujours presque entièrement couvert de *Cynara cardoncellus*. Cette plante était moins commune autrefois, parce que les bestiaux en broutaient les tiges quand elles étaient encore nouvelles; mais, aujourd'hui qu'il n'y a plus de troupeaux dans les pâturages, les chardons y multiplient en toute liberté. On ne peut traverser, soit à pied ou à cheval, les campagnes dont ils se sont emparés, et celà est fort incommode pour les cultivateurs, qui ont sans cesse besoin de courir après les chevaux et le bétail. Cependant il s'en faut bien que ce végétal soit inutile; les chevaux et les bestiaux aiment beaucoup ses jeunes pousses ; ils mangent aussi ses fleurs avec plaisir ; enfin, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, ses tiges desséchées remplacent le bois à brûler et font, même à Montévidéo, l'objet d'un petit commerce.

Nous avons fait halte à une estancia qui a plusieurs lieues d'étendue, mais où les bestiaux ont été détruits comme partout ailleurs. Le maître de la maison porte une veste déchirée et n'a que la tournure d'un paysan ; sa femme, au contraire, est mise en dame, à la propreté près. Tous les bâtiments de l'habitation se composent d'une misérable chaumière où les propriétaires font leur demeure, d'une autre chaumière qui sert de cuisine, d'un four à cuire le pain et d'un hangar où l'on met sécher la viande. Nous avons vu manger nos hôtes, et, comme ceux d'hier, ils n'avaient d'autres cuillères que des coquilles de moules et d'autres fourchettes que leurs doigts; quant au couteau, il ne manque jamais, parce que chacun en porte un à sa ceinture.

On m'avait dit qu'il y avait dans le voisinage d'ici un cerro qui porte le nom de *Cerro de San-Juan*. Je m'y suis rendu avec un guide que le gouvernement de la colonie m'a donné pour me conduire jusqu'au village de *Vibozas* et sans lequel nous nous serions cent fois égarés dans ces vaste campagnes où l'on ne rencontre personne, où l'on voit si peu de maisons et qui sont coupées d'un très grand nombre de chemins.

Le Cerro de San-Juan n'offre qu'une série de collines, mais, comme le pays est très plat, leur élévation est assez grande pour qu'on puisse découvrir de leur sommet une immense étendue de pays. Les collines qui composent le cerro sont très pierreuses; autour sont de vastes pâturages légèrement ondulés; d'étroites lisières de bois indiquent le cours de quelques ruisseaux, et, dans le lointain, on découvre le Rio de la Plata qui n'est qu'à une lieue. On aperçoit dans la campagne quelques juments, mais point de bêtes à cornes. En revenant, nous nous sommes arrêtés quelques instants devant une misérable chaumière où était entassée une famille nombreuse. On m'a offert le *matésito* que j'ai bu sans descendre de cheval.

Les habitants de cette chaumière, m'a dit mon guide, n'ont pas de bestiaux ; mais ils vivent de la chair des cochons sauvages qu'ils prennent en leur jetant le lacet. Ces animaux ne sont que des cochons domestiques qui se sont échappés dans la campagne et y ont prodigieusement multiplé. Ils ont la même origine que les chiens et les juments sauvages.

Sur le soir, Mathéus est venu me dire que, tout près de la maison, un tigre mangeait le poulain de ma jument; il a appelé mon chien pour voir ce qu'il ferait quand il apercevrait le tigre, mais le pauvre animal ne s'en est pas même approché assez près pour le voir. A peine l'a-t-il eu senti, qu'il a pris la fuite. Ces tigres (*uncus pintadus*) étaient autrefois communs dans ces campagnes, mais la diminution des bestiaux, le tumulte de la guerre, les ont rendus assez rares.

En plein air sur les bords de l'Arroio de las Turas, 15 décembre, 6 lieues. — Pour venir ici, j'ai d'abord suivi le chemin par lequel j'avais passé pour aller au cerro. A quelques pas de l'estancia de San-Juan, j'ai traversé l'arroio du même nom, qui de chaque côté est bordé d'une lisière de bois semblables à ceux que j'ai déjà décrits. De tous ceux que j'ai passés depuis Montévidéo, ce ruisseau est le dernier qui se jette dans le Rio de la Plata. A peu de distance de là, j'ai passé un autre ruisseau également bordé de bois, l'Arroio

do Miguelete, qui réunit ses eaux à celui de San-Juan. Jusqu'à l'Arroio do Miguelete et un peu au delà, le terrain est un peu montueux, mais bientôt il redevient simplement ondulé. Au delà de l'Arroio de San-Juan commencent les terres d'une estancia qui appartenait aux Jésuites et qui, après leur destruction, fut donnée à la maison des orphelines de Buenos-Ayres. Cette estancia, qui s'étend jusqu'à l'*Arroio de las Vaccas*, forme un *rincâo* de 14 lieues qui offre d'excellents pâturages, mais où les bestiaux n'ont pas été plus épargnés qu'ailleurs.

Le nom de rincâo, qui signifie proprement un coin, s'applique à toute étendue de terre séparée par des rivières ou d'autres barrières naturelles que les bestiaux ne peuvent franchir. Un rincâo est une sorte d'enclos formé par la nature et l'on sent, par conséquent, combien de tels terrains sont précieux pour leur propriétaire.

Sur les bords de l'*Arroio de las Turas* était autrefois un rancho qui dépendait de l'estancia des orphelines ; mais il a été détruit pendant la guerre et nous avons fait halte en plein air. La *Mimose* en arbre n° *2389* nous a servi d'abri. Jozé Marianno souffre beaucoup de ses brûlures et Firmiano avait ce soir une fièvre très forte. Je les panse tous les deux avec du cérat.

Une estancia près le village de las Vibozas, 16 décembre, 5 lieues. — Nous avons fait halte pour faire reposer les bœufs sur les bords d'un ruisseau qui porte le nom d'*Arroio de las Vaccas* et se jette dans l'*Uruguay*.

Jusque-là, un pays ondulé et d'immenses pâturages, qui ne diffèrent pas de ceux que j'ai parcourus jusqu'à présent. L'herbe est toujours d'une finesse extrême, d'immenses espaces sont couverts de chardons, et, dans plusieurs endroits, l'*Avena sativa* n° *2207* est aussi abondante que si on l'avait semée. Les chemins continuent à être bordés d'*echium* et le *Lolium* n° *2290* n'y est guère moins commun.

La chaleur a été excessive aujourd'hui ; j'ai travaillé dans ma charrette pendant tout le temps de la halte. Le thermomètre y était à 32° de Réaumur et je suais à grosses gouttes. Firmiano et Jozé Marianno sont fort souffrants et l'ardeur

du soleil n'a certainement pas peu contribué à les incommoder.

L'aspect du pays change un peu après l'Arroio de las Vaccas. Le terrain devient moins égal et les bois sont moins rares qu'ils n'ont été depuis Montévidéo. D'abord, on en voit, sur les bords de l'Arroio de las Vaccas, une lisière assez large qui fuit dans la campagne et plus loin, sur la droite, on aperçoit d'autres bois au milieu desquels coule l'*Arroio de las Vibozas* et qui peuvent avoir un demi-quart de lieue de largeur.

Après l'Arroio de las Vaccas, nous avons traversé d'immenses champs de chardons très serrés qui ont beaucoup gêné notre marche. La chaleur avait fatigué les bœufs, ils ne pouvaient plus avancer, il faisait déjà nuit. J'ai pris le parti de faire arrêter la charrette devant une chaumière située à un quart de lieue du village de las Vibozas. J'ai été parfaitement reçu par le propriétaire et par sa femme, qui est une Indienne. Cette chaumière est beaucoup moins sale que celles où je me suis arrêté depuis la colonie du Saint-Sacrement. On m'a fait souper, moi et mes gens. Le repas se composait d'*ossudos*, de viande bouillie et de bouillon assaisonné avec du piment, mélange qui est loin d'être désagréable.

Povo de las Vibozas, 17 décembre, un quart de lieue.— J'avais envoyé, dès hier au soir, le vaquiano au village avec la lettre circulaire de l'abbé Larenhaya. Le curé est à Buenos-Ayres, mais un dominicain qui le remplace m'a fait dire qu'il me recevrait de son mieux. Arrivé ici, j'ai été installé dans la maison du curé qui n'est qu'une pauvre chaumière très obscure, presque sans meubles ; j'ai bientôt reçu la visite du dominicain qui a été fort honnête, et celle de l'alcade, qui ne l'a pas été moins. Celui-ci se plaint beaucoup de la destruction des bestiaux, de la cherté de la viande et de la misère qui a été la suite des troubles politiques.

Mes effets étaient à peine déchargés que le tonnerre s'est fait entendre, la pluie a commencé à tomber et elle a duré toute la journée. Pendant l'été, le temps est généralement fort beau dans ce pays comme dans la capitainerie de Rio-Grande ; mais, pendant l'hiver, les pluies sont très fréquentes.

Ainsi, il arrive dans ces contrées absolument le contraire de ce qui a lieu dans la capitainerie des Mines et de Goyaz. Le temps où la sécheresse se fait sentir dans ces provinces est ici celui des pluies et la saison où il tombe le plus d'eau dans les Mines et Goyaz est ici celle du beau temps.

Povo de las Vibozas, 18 décembre. — Ce matin le temps était très chargé, j'hésitais sur le parti que je devais prendre lorsque l'alcade m'a dit que, conformément aux ordres qu'il avait reçus du gouverneur de la colonie, il m'avait cherché un vaquiano, qu'il venait de m'en trouver un très bon et qu'il m'engageait à me mettre en route très promptement parce que le ruisseau ne tarderait probablement pas à augmenter. J'ai fait qelques objections, il a insisté avec chaleur et je me suis décidé à partir. J'ai appelé mes gens et je leur ai donné l'ordre de charger, mais Mathéus m'a assuré qu'en mettant mes bœufs au pâturage, il avait été voir l'endroit où l'on passe la rivière, que le terrain était extrêmement glissant et que les bœufs ne pourraient pas avancer. Je me suis rendu chez l'alcade; il a paru de fort mauvaise humeur de ce que je refusais de partir et m'a dit, assez malhonnêtement, que j'avais trop de confiance dans mes gens. Je lui ai répondu que, pour n'être pas trompé, j'irais moi-même voir le chemin et que je me déciderais ensuite. Conduit par un jeune homme avec lequel Mathéus paraissait très bien, je me suis rendu à la rivière et j'ai trouvé le passage qu'on m'a fait voir réellement impraticable. Je suis revenu au village et j'ai déclaré à l'alcade que je resterais. Il s'est montré fort mécontent et a soutenu que l'on ne m'avait pas mené à l'endroit où les charrettes avaient coutume de passer et que l'on cherchait à m'induire en erreur. Je commence à croire qu'il a quelque raison, parce que Mathéus m'a demandé de l'argent et qu'il a passé toute la journée à danser avec des Indiennes; que, le soir, il est venu me dire que ce qu'il allait me raconter allait me prouver combien était fondée sa méfiance contre les Espagnols; que neuf d'entre eux avaient formé le projet de l'assassiner pour lui voler son ponche et son pistolet, mais qu'il avait été averti à temps par le maître d'une pulperia nouvellement établi dans le village; qu'il avait passé au milieu des assassins son

pistolet à la main et que personne n'avait osé l'attaquer. Je n'ai pas cru un seul mot de toute cette histoire et j'ai engagé Mathéus à bien vivre avec les Espagnols parce que telle était la volonté des supérieurs. Quoi qu'il en soit, je ne sais pourquoi l'alcade a un désir si grand de me voir partir, car je ne demeure point dans sa maison et je ne lui suis à charge en aucune manière. Depuis que je suis ici, ce que j'ai mangé m'a toujours été envoyé par la veuve d'un Portugais qui prend soin du ménage du curé.

Estancia de Don Grégorio, 19 décembre, 2 lieues. — Le village de Las Vibozas se compose des plus misérables chaumières que j'aie jamais vues, mais sa position est charmante. Il est bâti sur le penchant d'un coteau. Au-dessous du village règne une large lisière de bois composée d'arbres et d'arbrisseaux fort beaux, peu rapprochés et qui, pour la plupart, forment des buissons épineux. La petite rivière de Las Vibozas coule au fond du vallon, et, de l'autre côté, s'élève un côteau dont le penchant est couvert de bois et le sommet couronné par des pâturages. Les chaumières qui composent ce village, basses, fort petites, écartées les unes des autres, sont pour la plupart rangées autour d'une place couverte de gazon et dont la forme est celle d'un carré allongé. L'église occupe le côté le plus élevé de la place ; elle est petite et couverte en chaume comme les maisons. Celles-ci n'ont point de jardin proprement dit, mais un enclos formé de haies sèches et où sont ordinairement plantés des pêchers.

Les habitants de Las Vibozas vivent presque tous dans l'indigence. La plupart sont des Indiens ou des métis originaires du Paraguay, des Missions de l'Entre-rios, et qui, probablement, vinrent se fixer dans ce pays lorsqu'il était couvert de bestiaux et qu'on y gagnait beaucoup d'argent sans travailler. Ces hommes s'occupent aujourd'hui à couper du bois sur le bord de la rivière et le conduisent sur des charrettes au port de Las Vaccas qui n'est qu'à trois lieues de Las Vibozas et d'où il est embarqué pour Buenos-Ayres et Montévidéo. Plusieurs propriétaires sèment du froment, mais en petite quantité ; cependant, comme la destruction des bestiaux rendra, pendant longtemps, les moyens d'existence fort

difficiles, on commence à sentir la nécessité de se livrer davantage à l'agriculture.

Dans un village d'une population semblable à celle de Las Vibozas, à peine en France y aurait-il un cabaret ; mais ici il y en a au moins une demi-douzaine. C'est là que les Indiens et les métis passent la moitié de leur vie et qu'ils laissent le peu d'argent qu'ils gagnent. Les cabarets, dans tout ce pays, sont absolument semblables à ceux du Brésil. Des bouteilles d'eau-de-vie, des comestibles, des ponchos, quelques étoffes, un peu de mercerie et de quincaillerie, y sont rangés sur des planches. Un large comptoir s'étend d'une muraille à l'autre parallèlement à la porte et forme uue barrière entre le marchand et les marchandises d'un côté, et les acheteurs ou les buveurs de l'autre. Ceux-ci se tiennent debout ou quelquefois se couchent sur le comptoir, causant tristement, jouant ou chantant leurs refrains langoureux, tandis que le cheval attend patiemment à la porte.

Ce matin, de bonne heure, l'alcade m'a envoyé un vaquiano ; il a eu la complaisance de m'accompagner lui-même jusqu'au gué qui n'est réellement pas celui où mes soldats m'avaient conduit, et, par conséquent, il est clair que ces messieurs s'étaient arrangés de manière à me faire rester un jour de plus au village de Las Vibozas. Je ne dois pas, au reste, le regretter beaucoup, car j'ai fait une très belle herborisation dans les bois qui bordent la rivière. L'arbre le plus commun dans ce bois est la *Mimose* n° *2389*. L'arbrisseau épineux n° *2402* croît aussi très abondamment.

C'est après avoir fait environ un quart de lieue dans ces bois que nous sommes arrivés au gué. La charrette a eu de l'eau jusqu'au moyeu ; cependant nous avons passé sans beaucoup de peine. A peu de distance des bois qui bordent la rivière, les pâturages sont semés, comme dans les environs de Santa-Luzia, d'une mimose qui forme de petits buissons épineux. Le terrain continue à être assez inégal ; les pâturages sont toujours très beaux, mais l'herbe commence à y être presque sèche.

J'ai fait halte à l'estancia d'un homme qui autrefois était riche, mais dont la guerre a beaucoup diminué la fortune. Il était absent lorsque je suis arrivé ; mais j'ai été parfaitement

reçu par sa femme et sa belle-sœur qui m'ont fait faire, ainsi qu'à mes gens, un très bon dîner. La viande était parfaitement tendre, parce qu'elle avait été gardée, ce qui prouve que, si elle est ordinairement si dure, c'est uniquement parce qu'on la cuit mal ou qu'on la mange aussitôt après que l'animal a été tué. Mon hôtesse et sa sœur paraissent avoir été fort bien élevées ; elles causent très bien et montrent cet empressement à obliger, ce désir de plaire sans aucun mélange d'affectation que je n'ai encore vu que chez les Espagnoles-Américaines. En leur apprenant que les troupes de l'*Indépendance* sous les ordres de *Saint-Martin* venaient d'avoir des succès au Pérou, je leur ai fait très grand plaisir, parce qu'elles ont un frère qui commande dans cette armée en qualité de colonel.

Sur le soir, Don Grégorio est arrivé et, quoique assez froid comme le sont les Espagnols, il ne s'est pas montré moins honnête et moins hospitalier que sa femme et sa belle-sœur. Il m'a raconté que, pendant la nuerre, il avait été successivement la victime de tous les partis, que les Espagnols d'Europe, les troupes de Buenos-Ayres et celles d'Artigas l'avaient également maltraité, que ses bestiaux avaient été tués, que sa maison avait été pillée, qu'il avait été obligé de se réfugier à Buenos-Ayres d'où il n'était sorti que pour venir ici depuis que les Portugais ont pris possession du pays.

La maison de Don Grégorio est beaucoup mieux arrangée et plus propre que celles que j'ai vues dans la campagne depuis Montévidéo; cependant elle est aussi couverte en chaume et ne se compose également que de deux pièces, l'une qui donne sur le dehors et où l'on reçoit les étrangers, et l'autre qui communique avec la première et où couchent les maîtres de la maison. La cuisine est, suivant la coutume, dans une chaumière séparée.

Lespinillo, 20 décembre, 5 lieues. — Comme les bœufs que j'ai achetés à Montévidéo sont déjà très fatigués, j'ai été obligé d'en acheter deux autres à Don Grégorio. Ils sont fort médiocres et m'ont coûté vingt et une piastres ; je suis encore très heureux d'avoir trouvé cette occasion, car, actuellement,

ces animaux sont extrêmement rares et personne ne veut se défaire de ceux qu'il possède.

Pays ondulé, toujours des pâturages, jusqu'ici point de maison, point de bois, point de culture et aucun voyageur. La campagne se dessèche à vue d'œil. L'herbe y est presque aussi jaune que nos champs de blé quand on va faire la moisson. Depuis Sainte-Thérèse j'avais vu le *Carduus Marianus* autour de toutes les habitations, aujourd'hui j'ai traversé d'immenses portions de campos qui en étaient entièrement couvertes. En général, la végétation du pays que j'ai parcouru aujourd'hui est presque entèirement artificielle. Le vaquiano, pour abréger le voyage, nous a fait passer loin de la route et, partout où il n'y avait point de chardon, la terre était couverte d'*Echium* n° *2173* et de *Lolium* n° *2292*, plantes qui probablement ne sont point indigènes.

Pour venir ici, nous avons traversé quelques ruisseaux, mais, comme ils ont fort peu de largeur, il ne croît point d'arbres sur leurs bords. Nous avons fait reposer les bœufs à celui qu'on appelle *Arenal-Chico*, nous n'y avons pas même trouvé des tiges de chardon desséchées pour faire du feu et il a fallu se contenter de manger du fromage et du pain. Je n'ai point vu de bestiaux dans la campagne, mais, en revanche, nous avons traversé d'immenses troupeaux de juments sauvages. Les chevaux sont moins communs, parce qu'on leur fait la chasse tandis qu'on méprise les femelles. Nous avons aussi vu beaucoup de chiens marrons et Mathéus en a pris un tout jeune que je compte élever. Les cochons marrons sont aussi très communs dans ces campagnes ; mes gens en ont pris quatre : un mâle, une femelle et deux jeunes ; mais on est tellement accoutumé dans ce pays à laisser perdre les meilleures choses, qu'ils n'ont gardé que les deux jeunes et les parties de la femelle qui leur ont paru les plus délicates.

Au lieu où nous avons fait halte sont quelques maisons éparses dans les campagnes. J'ai pris les devants avec le vaquiano pour aller voir celle qui est la plus voisine du chemin et je n'ai trouvé qu'une misérable chaumière toute délabrée, d'une saleté extrême, encombrée de femmes et d'enfants. J'ai été presque tenté de m'arrêter sur les bords du

ruisseau voisin ; cependant la dernière nuit que j'ai passée dans ma charrette a été si mauvaise que j'ai préféré dormir dans cette maison malgré la répugnance que m'inspire la malpropreté qui y règne.

A peine ai-je été descendu de cheval que la maîtresse de la maison m'a demandé si je voulais goûter ; j'ai accepté ; elle m'a fait porter dehors une petite table et a placé dessus un plat immense rempli de viande et de bouillon. Comme la faim me pressait, j'ai pris un morceau de viande et je me suis mis à le manger à la manière des gens du pays, sans couteau, sans fourchette, sans farine et sans pain. On m'a offert à souper, mais je n'ai pas pu me résoudre à faire deux repas de suite de la même manière. Après son souper, la maîtresse de la maison s'est mise à genoux les bras étendus en croix, elle a récité le rosaire. Le reste de la famille est resté assis. Dans toutes les maisons, l'esclave ou le domestique qui a servi à table récite les grâces tout haut. Chacun fait le signe de la croix et personne n'oublie de baiser son pouce, comme cela est généralement l'usage quand on vient de se signer.

Povo de San-Salvador, 21 décembre, 3 lieues. — L'herbe des champs est entièrement desséchée et ce n'est plus que sur les bords du ruisseau que l'on trouve des plantes en fleurs. Le *Carduus Marianus* a remplacé le *Cynara cardoncellus* et couvre des espaces de terrain très considérables. Les bestiaux mangent les jeunes pousses comme celles de l'autre chardon, mais ses tiges sont trop grêles pour servir de combustible. Jusqu'ici, le pays est encore ondulé et couvert de pâturages.

Le village de San-Salvador est situé sur un terrain plat et se compose de chaumières petites, basses, écartées les unes des autres, mais en meilleur état que celles du village de Las Vibozas. Elles sont également bâties en terre et le toit se prolonge au delà des murailles pour donner de l'ombre tout autour de la maison. L'église paroissiale est étroite, extrêmement basse et couverte en chaume. Il y a encore dans ce village un bon nombre de pulpérias, dont une, très bien garnie, appartient à un Gênois.

A un demi-quart de lieue de San-Salvador coule la rivière du même nom, qui a près de trente lieues de cours et se jette dans l'Uruguay à environ 6 lieues du village. Des bâtiments qui tirent jusqu'à 14 palmes d'eau peuvent remonter jusqu'ici, mais, plus loin, la rivière cesse d'être navigable. Des barques viennent de Buenos-Ayres à San-Salvador pour prendre du bois et c'est à cela à peu près que se borne le commerce du pays depuis que les troupeaux ont été détruits. J'ai été voir la rivière et je lui ai trouvé la même largeur environ que le *bras des Montées* (1). Elle serpente dans la campagne et, comme toutes les rivières un peu considérables, elle est bordée d'arbres peu élevés. Il y avait dans le port une petite lanche nouvellement arrivée de Buenos-Ayres et qui attend son chargement de bois.

J'étais recommandé ici au receveur de l'impôt qui m'a conduit à sa maison, située à une demi-lieue du village. C'est encore une chaumière distribuée comme toutes celles du pays, mais bien arrangée et d'une propreté extrême. J'ai été moins étonné de la voir, sous ce rapport, si différente des autres, quand j'ai su que le maître était fils d'un Italien et qu'il avait longtemps habité la capitainerie de Rio-Grande ; sa femme est très bien mise et fort honnête. Au repas, on m'a donné une assiette, mais les maîtres de la maison mangeaient à même le plat, ce qui prouve combien cet usage est général à la campagne, car mes hôtes peuvent être comptés parmi les principaux personnages du pays.

Don *Isidoro Mentraste* possède un troupeau de moutons très considérable ; et, comme il a été assez heureux pour qu'on n'y touchât point pendant la guerre, il a au moins quelque chose à manger pendant que ses voisins meurent de faim ou achèvent, pour pouvoir subsister, de détruire le peu de bestiaux qui leur reste. J'ai demandé à Don Isidoro ce qu'il faisait de la laine de ses moutons et j'ai appris qu'il la laissait entièrement perdre. « Mais ne pourriez-vous pas en faire faire des tissus comme on en fait à Rio-Grande, dans le Tucuman et ailleurs ? — Cela est vrai, mais personne ici ne connaît ce genre d'industrie. — Vous devriez au moins en-

(1) Bras du Loiret, près Orléans.

voyer votre laine à Montévidéo où je suis sûr qu'elle se vendrait facilement et avec avantage. De plus, vos moutons débarrassés de leur toison pendant les chaleurs se porteraient mieux et engraisseraient davantage. — Je crois cela comme vous, mais il faudrait que, la première année, je perdisse mon travail parce que, la laine que mes moutons portent actuellement, n'ayant jamais été coupée, ne pourrait probablement pas servir. » Celui qui m'a fait cette réponse est un des hommes les plus éclairés du pays; il a du jugement et de l'esprit. Que doit-on, d'après cela, attendre des autres? Le mépris que les Espagnols européens témoignaient aux habitants de ces contrées n'est-il point excusable, quand on voit jusqu'à quel point d'inertie ces derniers étaient parvenus ?

La chaleur a été aujourd'hui excessive ; à 5 heures du soir le thermomètre de Réaumur indiquait 25° et il m'a été impossible d'aller herboriser avant la soirée tant je me sentais affaibli et accablé. Depuis Sainte-Thérèse jusqu'ici l'usage de faire la sieste est général ; à peine a-t-on dîné que l'on se couche et l'on ne se lève plus que 4 ou 5 heures après. Le sommeil d'un homme qui fait la sieste est une chose sacrée et il faut pour le réveiller des raisons aussi puissantes que chez nous pour réveiller quelqu'un à une heure après minuit. Cet usage est excessivement désagréable pour moi qui ne dors point pendant le jour. Les habitants de ce pays soupent et se couchent fort tard ; ils se lèvent de très bonne heure et on me laisse à peine reposer 4 à 5 heures, ce qui me fatigue beaucoup.

San-Domingo-Suriano, 22 décembre, 4 lieues. — Pour aller de San-Salvador à *San-Domingos-Suriano*, on traverse la rivière un peu au-dessus du village où déjà elle est guéable et ensuite on la côtoie à une certaine distance. Elle est, comme je l'ai déjà dit, bordée de deux lisières d'arbres ; le *Carduus Marianus* couvre presque tout le terrain que nous avons traversé jusqu'à l'*Arroio de Biscotcho*, et entre ses tiges il n'y a plus qu'une herbe jaune et desséchée. La maturité de ces chardons coïncide toujours dans ce pays avec celle du blé, aussi est-on sur le point de faire la moisson.

Je me suis arrêté, pour faire reposer les bœufs, à une es-

tancia située près de l'Arroio de Biscotcho. La maison, quoique plus propre que ne sont généralement celles des Espagnols, n'annonce que l'indigence, et les manières du propriétaire. qui est né dans le Tucuman, sont celles d'un simple paysan. Cependant cet homme m'a reçu parfaitement. Il a arrangé sa chambre de manière que je pusse travailler commodément; il nous a donné de la viande et du lait et n'a pas voulu d'argent. Cet homme se plaint des vols de chevaux et de bestiaux dont il est souvent la victime. Don Isidoro m'avait déjà dit que ces larcins étaient extrêmement fréquents autour de San-Salvador et il avait ajouté qu'il y avait des gens qui ne connaissaient pas d'autres moyens d'existence.

Les gens de la campagne, la plupart Indiens ou métis, mènent une vie animale, étrangers à tout sentiment de religion et de morale. Les prêtres espagnols sont certainement plus réguliers que les ecclésiastiques Brésiliens ; mais ils ne s'occupent guère plus de l'instruction de leurs ouailles; ils ne catéchisent jamais les enfants et il n'y a point de maître d'école dans les villages.

Depuis Biscotcho jusqu'ici, toujours des chardons et de l'herbe desséchée. Cependant, aux approches du village, le terrain devient plus humide et change de nature. Depuis Montévidéo il avait été excellent et d'un gris foncé ; ici il offre un mélange de sable, de débris de coquilles et de terre végétale grisâtre.

Avant d'entrer au village, j'ai envoyé mon vaquiano chez le curé avec la lettre de l'abbé Larenhaya. Il est revenu avec une lettre du curé dans laquelle celui-ci me dit qu'il était dernièrement à Montévidéo, qu'il a été prévenu de mon arrivée par Monsieur Larrenhaya lui-même et qu'il me recevrait de son mieux. Il m'a effectivement très bien accueilli ; mais je n'ai guère profité de sa société parce que j'ai été tourmenté toute la soirée d'un mal de dents cruel. Sur le soir, j'ai cependant été chez le major portugais qui commande ici, mais je ne l'ai point trouvé.

En me promenant hier autour de San-Salvador, j'ai vu un homme qui hersait son terrain en faisant passer dessus une grosse branche d'arbre traînée par des bœufs et garnie de

ses ramules et de ses feuilles. Don Isidoro m'a dit qu'on ne connaissait pas d'autre herse dans le pays.

J'ai parlé plus d'une fois de mon vaquiano, sans donner l'explication de ce terme. Un homme qui est vaquiano d'un pays est celui qui le connaît parfaitement bien. Un bon vaquiano peut seul être un bon guide, aussi ces deux mots sont-ils devenus synonymes. Je présume que vaquiano vient de vacca. Le vaquiano a dû être d'abord celui qui connaissait les chemins que les vaches avaient coutume de suivre et qui savait les retrouver lorsqu'elles se perdaient.

Le soldat que le colonel Manoel Marquez de Souza m'a donné m'a servi de vaquiano jusqu'à la colonie. Là, le gouverneur de cette ville m'a donné un vaquiano pour m'accompagner jusqu'à Vibozas, et, de village en village, j'en ai successivement demandé aux alcades. Voyageant avec une charrette fort lourde et des bœufs fatigués, je ne puis indifféremment suivre tous les chemins ; le passage des rivières exige beaucoup de précautions et un guide m'est absolument nécessaire.

San-Domingos-Suriano, 23 décembre. — J'ai passé une journée très mauvaise, souffrant continuellement des dents et de la tête. Cependant cela ne m'a point empêché de me promener dans le village et sur les bords du *Rio Negro*.

Le village de San-Domingo a été originairement fondé par une horde de *Charruas*, comme le dit Arzaio ; mais il était alors situé à quelque distance du lieu où il l'est aujourd'hui. Les Charruas se sont mêlés avec les Espagnols et d'autres Indiens; il n'en existe plus de races pures et à peine trouve-t-on aujourd'hui quelques vieillards qui sachent encore un petit nombre de mots de la langue de leurs pères. Suriano a beaucoup souffert pendant les derniers troubles qui ont agité cette partie de l'Amérique. Vers le commencement de la guerre, une flotille espagnole remonta le Rio Negro et les troupes qui étaient à bord firent feu contre le village. Un capitaine de Buenos-Ayres, appelé *Soller*, commandait dans les environs un parti d'Américains. On alla lui dire que les Espagnols mettaient San-Domingos au pillage. « Autant vaut-il, répondit le capitaine, qu'il soit pillé par nous, » et, effec-

tivement, il donna à ses troupes l'ordre du pillage qui dura cinq jours.

Suriano est bâti au bord du Rio Negro, sur un terrain très plat, bas et humide, formé d'un mélange d'humus, de sable et de débris de coquilles. De tous les villages que j'ai traversés depuis la colonie, celui-ci est le plus considérable, ses rues sont assez larges ; à l'exception d'un très petit nombre de maisons qui sont bâties en briques et ont un toit plat, les autres sont construites en terre et couvertes en chaume ; mais elles sont en assez bon état. Elles sont toutes écartées les unes des autres et entourées d'un enclos presque toujours en friche formé de *Cierges* ou de haies sèches. L'église est bâtie en briques.

Le Rio Negro peut avoir ici à peu près la même largeur que la Seine au-dessus de Paris ; ses bords, très plats et couverts de pâturages et de bois, sont extrêmement riants. Des sumacas et même des brigantins peuvent remonter jusqu'ici, et, dans ce moment, la vue de la rivière est animée par la présence de quelques petits bâtiments de guerre portugais et de plusieurs bâtiments de comerce. Suriano, comme San-Salvador, fournit à Buenos-Ayres du bois à brûler que l'on coupe sur les bords du Rio Negro, et, de plus, les cuirs et les suifs des bestiaux que l'on tue dans le pays. Le *Rio Negro* se jette dans l'*Uruguay* à environ une lieue de San-Domingo et il a plusieurs embouchures dont la plus large et la plus profonde est celle de *Jaguari*, par laquelle passent les bâtiments pour remonter la rivière.

D'après ce qui précède, il est facile de voir que si ces belles campagnes jouissaient de quelques années de paix, si les bestiaux y devenaient moins rares et que le commerce pût y fleurir encore, San-Domingos-Suriano est situé de manière à acquérir promptement une grande importance.

Je suis retourné ce soir chez le major qui commande ici; il m'a parfaitement reçu et m'a promis un vaquiano pour me conduire à la *Capilha de Mercédès*. Le détachement qu'il commande appartient à la Légion de Saint-Paul. Les hommes qui composent cette légion sont presque tous mariés; on leur avait promis qu'ils ne seraient absents de chez eux que pendant deux ans et en voilà déjà quatre qu'ils sont hors

de leur pays. Ils sont mal nourris : leur solde est arriérée de 27 mois depuis leur départ, époque à laquelle on les habilla ; on ne leur a donné qu'une veste, un pantalon et un punche. Il résulte de là que leur mécontentement est extrême et il en déserte tous les jours un grand nombre. Mais au moins ces hommes ne désertent que pour rentrer dans leurs foyers et il n'en est pas de même des Portugais d'Europe, qui, n'ayant dans le Brésil ni asile, ni parents, ni appui, désertent presque toujours pour se réunir aux ennemis de leur pays. On dit qu'il y en a beaucoup dans l'Entre-Rios parmi les troupes qui sont sous les ordres de *Ramirez*.

Depuis longtemps il n'y a plus d'évêque à Buenos-Ayres ; par conséquent, il ne se fait plus de prêtres dans ce pays et une foule de paroisses sont sans pasteurs. Mon hôte me disait aujourd'hui que, quand on tirerait tous les religieux de leur couvent pour leur confier des cures, il y aurait encore des paroisses qui resteraient vacantes. Le gouvernement de Buenos-Ayres a envoyé un chanoine à Rome pour traiter des affaires ecclésiastiques de ce pays ; on sait qu'il a été bien reçu, mais jusqu'ici sa négociation n'a point eu de résultat et il est difficile qu'elle en ait de longtemps, car il est évident que la cour de Rome ne peut être la première à reconnaître l'indépendance de Buenos-Ayres et comment, sans la reconnaître, traiter avec son gouvernement ?

CHAPITRE XI

Estancia de Brita. — Trente ans de blé dans le même champ. — *Capelha de Mercedes.* — Description. — En plein air, rive droite du Rio-negro, en face de la Capelha de Mercedes. — *Encampemento do rincão de las Galinhas.* — Brigadier *João Carlos Sandanha Oliviera e Daun.* — Description. — L'*Uruguay.* — Deux tigres et deux autruches pour le Muséum. — *Ramirez.* — Note sur les Indiens *Charruas.* — *Sanga una da Funda.* — *Romão-Chico.*

Estancia de Brita, 24 décembre, 3 lieues. — Le pays que j'ai parcouru pour venir jusqu'ici est aussi inégal et entièrement couvert de *Cinara Cardoncellus,* dont les tiges serrées sont, ici comme ailleurs, impénétrables pour les chevaux et les bestiaux. Cette plante, malgré l'utilité dont elle est sous quelques rapports, cause cependant un extrême préjudice et il est évident qu'elle ne pourra plus être détruite. Elle sera un triste monument des discordes civiles qui se sont agitées dans ce beau pays.

J'ai fait halte à une estancia qui, comme toutes les autres, se compose de plusieurs chaumières éparses. Celle qu'habite le maître se compose encore d'une grande salle meublée de chaises peintes et d'une chambre à coucher. La salle est tenue très proprement, ce qui n'est pas fort commun. Les maîtres de la maison m'ont invité à dîner et à souper, mais leurs enfants, dont plusieurs sont mariés, ne se sont pas mis à table avec nous. Nous avons mangé moitié dans des assiettes, moitié à la gamelle. Les femmes sont toujours mises en dames, les hommes en campagnards avec le chiripà, le caleçon à franges et les bottes de peau de jambe de génisse.

Mon hôte a fait venir un très beau champ de blé et il m'a dit que, depuis trente ans, il recueillait du froment dans cette même terre sans l'avoir laissée se reposer, ni sans l'avoir jamais fumée d'une autre manière qu'en enterrant chaque année, par un labour, la paille de l'année précédente. Depuis la colonie j'ai questionné plusieurs cultivateurs sur le produit du froment, et il résulte de leurs réponses, qu'année moyenne, ce grain rend 20 pour 1 dans les bons terrains. Dans les terres neuves on recueille jusqu'à 50 pour 1. Suivant la nature de la terre, on la prépare par deux, trois ou quatre labours.

Partout où je passe, j'entends les habitants du pays faire l'éloge de la discipline des troupes portugaises et du caractère des soldats portugais, principalement des Paulistes. En général, depuis Montévidéo, je ne retrouve plus chez les Espagnols cette haine que portent aux Portugais les habitants des campagnes qui s'étendent entre Sainte-Thérèse et Montévidéo. On rejetterait comme une absurdité l'idée d'appartenir définitivement aux Portugais ; mais on ne parle jamais d'eux avec mépris ou animosité. Cette différence tient à ce qu'ils sont entrés ici lorsque le pays, fatigué et ruiné par les troupes de la *patrie,* aspirait après le repos; et non seulement ils n'ont fait aucun mal, mais ils ont été des libérateurs. Au contraire, les habitants de la campagne de *Rocha Maldonado* ont eu à supporter le passage de la division portugaise, lorsque les soldats, récemment arrivés d'Europe, étaient encore enflés des succès qu'ils y avaient obtenus et traitaient les Américains avec mépris ; mais ce qui a surtout excité leur animosité, c'est que, pendant la guerre, ils ont eu principalement affaire aux troupes et à l'administration de Rio-Grande qui les poursuivaient avec l'acharnement et l'animosité que devait entraîner une rivalité nationale.

Capelha de Mercedes, 25 décembre, 4 lieues. — Ce matin on est venu me dire que les bœufs avaient disparu hier au soir et que je ne pouvais partir. Les soldats avaient été les garder sur les bords du ruisseau qui coule près de l'estancia de Brito et, pendant ce temps, ces animaux s'étaient écartés. Mon excellent hôte a envoyé deux nègres à leur poursuite et, sur les midi, ils ont été retrouvés.

De mes deux soldats, Mathias se montre plein de zèle, mais l'autre ne songe absolument qu'à manger et dormir. Mathias m'a fait, avant-hier, beaucoup de plaintes de son camarade et je lui ai presque promis de lui en faire donner un autre par le brigadier *Joâo Carlos Saldanha* qui commande les troupes stationnées à quelques lieues d'ici, au *Rinçao das Galinhas.*

Depuis mon arrivée à Montévidéo jusqu'à présent, j'ai témoigné à tout le monde le désir de louer un pion du pays pour conduire ma charrette ; mais il n'est personne qui ne m'ait répété qu'il me serait impossible de trouver un homme de confiance. Cela suffit pour prouver jusqu'à quel point les habitants de la campagne d'une classe inférieure se sont démoralisés.

Toujours des chardons et des pâturages jaunâtres. Nous avons fait halte à un quart de lieue de *Mercedes,* sur le bord d'un ruisseau ; mais alors nous ne savions pas que nous étions aussi près d'un village, et les bœufs, qui avaient marché par la plus grande chaleur du jour, avaient absolument besoin de repos. Un peu avant d'arriver à Mercédès, on jouit tout à coup d'une vue délicieuse. On découvre tout le village qui s'étend sur le penchant d'un côteau au pied duquel coule le Rio-Negro. Cette rivière, qui peut avoir la même largeur que le Loiret devant Plissai, fuit dans la campagne en serpentant entre deux lisières de bois assez épais. Une île, également couverte de bois, s'élève du milieu de ses eaux et contribue à embellir le paysage.

La plupart des maisons du village de Mercédès sont bâties autour d'une grande place régulière dont la forme est celle d'un carré long. L'église est située vers le milieu de la place et isolée comme celles de la plupart des villages portugais. Elle est bâtie en pierres, mais, par une assez singulière bizarrerie, on a donné à sa façade la figure d'un triangle. Le cimetière est à côté de l'église, ce qui a assez généralement lieu dans tout ce pays où l'on n'enterre point dans l'intérieur de temples. On voit à Mercédès un plus grand nombre de maisons en briques et à toit plat que dans tous les villages que j'ai traversés depuis la colonie et les pulpérias y sont très multipliées, très garnies. Mercédès n'est pas mieux situé pour le commerce que Suriano; mais le voisinage de la division portugaise, cantonnée depuis longtemps à deux lieues

d'ici, a dû nécessairement animer le commerce de ce village et y répandre de l'argent.

Avant d'arriver à Mercédès, j'avais envoyé mon vaquiano avec mes porterias chez un capitaine portugais qui commande ici un détachement. Il m'a fait donner un logement dans une maison dont le propriétaire tient une pulpéria. Celui-ci était absent lorsque je suis arrivé, mais j'ai été fort bien reçu par son commis.

Lorsque je me suis mis à mon travail, cet homme est venu me faire une longue consultation sur sa santé, et, bon gré mal gré, il a bien fallu que je m'érigeasse en médecin et que je fisse des ordonnances. Cependant le malade d'aujourd'hui n'a pas été aussi reconnaissant que l'honnête bohémien d'Urussanga, car, après m'avoir pris tout mon temps, il m'a fait payer un verre de vin que j'ai envoyé prendre dans sa boutique. Ce n'est pas tout : vers les minuit, son maître est arrivé ; grand tapage dans la maison : on va, on vient, on ouvre les portes, on les ferme ; quoiqu'il y ait une chambre à côté de la mienne, c'est celle-ci que le commis a choisie pour faire souper son maître et une discussion fort vive s'est engagée entre eux. Comme j'étais extrêmement fatigué, je m'endormais pour quelques minutes ; mais une phrase, articulée d'une voix plus haute, me réveillait bientôt. La patience m'a enfin échappé ; je me suis levé, j'ai appelé Laruotte en lui disant de m'aider à transporter mon lit dans la cour et, pendant que Laruotte s'habillait, j'ai accablé le commis de duretés ; mais c'était véritablement contre son maître qu'elles étaient dirigées. A tous mes discours, ce dernier est resté du sang-froid le plus imperturbable, fumant tranquillement *sa* cigare sans prononcer une parole. J'ai fini par me mettre à rire et j'ai pris le rôle d'observateur. Mon hôte a achevé *sa* cigare, il a arrangé la table où il avait mangé et sa propre personne avec toute la tranquillité et le sérieux qu'il est possible d'imaginer ; il m'a fait une révérence profonde, m'a souhaité une bonne nuit et a été se coucher.

En plein air, sur la rive droite du Rio-Negro, en face de la Capella de Mercedes, 26 décembre. — Il était cinq heures du matin quand nous avons commencé à passer

la rivière et à plus de 3 heures du soir nous n'avions pas encore fini : les chevaux, les bœufs surtout, ont donné beaucoup de peine ; mais la charrette m'en a donné bien davantage. On a commencé par essayer de la faire passer en appuyant le timon sur la barque qui sert ordinairement pour le passage ; mais, comme elle la faisait enfoncer, il a fallu avoir recours au capitaine qui commande dans le village et le prier de mettre en réquisition une des barques du commerce. Le caporal portugais chargé du passage de la rivière a lui-même choisi la barque qui lui a paru la meilleure, on y a attaché le timon de la charrette, on a lié à ses roues deux grandes futailles vides, on a déployé la voile de la barque, on s'est en même temps servi de rames et de perches et, après un temps fort long, la voiture est arrivée à bon port.

Ce sont des soldats paulistes qui, sous les ordres du caporal dont j'ai parlé plus haut, font le service du passage de la rivière. On les change tous les trois mois et on leur donne trois piastres de haute paye ; on ne force personne, mais il se présente toujours assez d'hommes qui sont bien aises de gagner cet argent.

Encampamento do Rincao de las Galinhas, 27 décembre, 2 lieues. — Le pays que nous avons traversé est couvert de pâturages, mais le voisinage de la rivière y a entretenu un peu plus de fraîcheur que n'en ont ceux que j'ai traversés les jours précédents. Elle coule entre deux lisières de bois et dessine mille sinuosités. La vue de la campagne est charmante. Dans le voisinage du camp, j'ai quitté la charrette et, accompagné de Mathias, je me suis rendu chez le brigadier *Joâo Carlos Saldanha Oliveira e Daun,* qui commande la ligne de troupes portugaises chargée de la défense de l'Uruguay. Je lui ai présenté le passeport du comte de Figuera et nne lettre de recommandation du chevalier dell' Horte. Il m'a parfaitement bien reçu, m'a fait déjeuner et il m'a invité à prendre mes repas chez lui pendant tout le temps que je serais ici. Il ne s'en est pas tenu là, il m'a fait donner une maison, il a envoyé de la viande à mes gens en leur faisant dire d'en aller chercher tous les jours une ration ; enfin, il a confié mes chevaux et mes bœufs à la garde du caporal.

Le Rio-Negro, après avoir coulé à peu près dans la direction de l'est à l'ouest jusqu'à environ une lieue de l'Uruguay, se dirige brusquement vers le sud, mais bientôt il décrit une nouvelle courbure et renvoie ses eaux à celle du fleuve ; de ces diverses sinuosités, il résulte une presqu'île, d'environ 18 lieues carrées, d'une forme presque triangulaire, qui se trouve comprise entre l'Uruguay et le Rio-Negro et ne va communiquer avec la terre ferme que par une langue de terre à peine longue d'une lieue. C'est cette presqu'île qu'on appelle le *Rinçâo de las Galinhas*. Avant la guerre elle appartenait à la famille *Huedo*, l'une des plus opulentes du pays, et ne faisait qu'une partie de ses vastes domaines.

Le rinçâo peut être considéré comme la clef de la province d'Entre-rios et, en même temps, il est impossible de trouver un point aussi facile à défendre. Les Portugais ont bientôt senti tout l'avantage de cette position et le Rinçâo de las Galinhas est devenu célèbre par le long séjour qu'y ont fait les troupes de S.-Paul et de Rio-Grande sous les ordres du lieutenant-général Corado. Ce sont des Européens qui y sont aujourd'hui cantonnés et ils sont peu nombreux.

Le corps auquel on a donné le nom de Réal-Bragança est situé assez agréablement dans un lieu assez élevé, presque sur le bord d'une espèce d'anse formée par le Rio-Negro. Comme on craignait que les eaux de cette anse, restant sans écoulement, n'eussent quelques inconvénients pour la santé du soldat, on a ouvert un canal qui communique avec le lit de la rivière, et le terrain qui fait face au camp, de l'autre côté de l'eau, est devenu une île. La rivière qui serpente et les bois serrés qui dessinent ses bords procurent au camp une vue charmante. Les barraques qui le composent, bâties avec de la terre et des bâtons croisés et couverte en chaume, présentent peu de régularité. Celles des officiers sont un peu plus grandes que celles des soldats, mais construites de la même manière. Tous les officiers ont un jardin où ils font cultiver les légumes de l'Europe ; et chaque compagnie de soldats a également le sien. La maison du général n'a qu'une chaumière comme les autres, mais l'intérieur est commode et tenu avec une extrême propreté.

La présence des troupes portugaises a attiré au Rinçâo un

assez grand nombre de marchands, et il est à croire que, même après le départ de ces troupes, il subsistera encore ici une espèce de hameau.

Encampamento do Rincao das Galinhas, 28 décembre. — Ce matin, de très bonne heure, j'ai herborisé sur les bords du Rio-Negro et j'ai été assez content de ma promenade. Après le déjeuner, le général, qui me comble d'honnêtetés, m'a invité à aller voir avec lui les bords de l'Uruguay ; j'ai accepté et nous sommes montés en cabriolet. J'ai dit que le Rinçâo ne tenait à la terre que par une langue de terre longue d'une lieue. Les Portugais ont placé des batteries de distance en distance et ils ont garni les intervalles de branchages, genre de fortification qui suffirait pour défendre la presqu'île d'un ennemi qui ne sait rien faire qu'à cheval et qui n'avait point d'artillerie, ou qui n'en avait qu'une très mal servie.

L'Uruguay est ici un fleuve majestueux ; j'ai jugé qu'il avait ici au moins la même largeur que la Loire devant Orléans. Ses deux rives sont plates et bordées de bois assez élevés où l'on trouve des arbres propres à la construction et à la menuiserie.

Depuis quelque temps, les Portugais ont rassemblé dans le Rinçâo vingt mille bestiaux destinés à la nourriture de leurs troupes et ils comptent porter ce nombre jusqu'à trente mille.

Le pays qui s'étend au nord du Rio-Negro a été beaucoup moins maltraité pendant la guerre que les campagnes que je viens de parcourir ; il s'y trouve encore un très grand nombre de bêtes à cornes ; mais, comme les estanceiros ont, pour la plupart, quitté leurs maisons pendant les troubles, on n'a plus fait de rodeos, le bétail n'a plus été marqué et est devenu sauvage *(alsado)*. Les Portugais, profitant de cette circonstance, font faire des battues par leurs soldats ; ceux-ci chassent devant eux tous les bestiaux qu'ils rencontrent et font ainsi des prises très considérables. Personne, il est vrai, ne peut démontrer qu'une vache et un taureau qui n'est pas marqué est à lui ; cependant on doit reconnaître, ce me semble, que le bétail qui se trouve sur un terrain appartient au propriétaire de ce terrain, comme le gibier appartient au pro-

priétaire d'une terre aussi longtemps qu'il y reste. D'après cela, il est évident que le mode adopté par les Portugais, pour s'assurer des bestiaux, est contraire à la justice, puisque, par là, quelques estancias sont entièrement épargnées et d'autres dépouillées entièrement. Les troupes portugaises protègent le pays et lui ont rendu la tranquillité dont il était privé depuis longtemps ; il est donc de toute justice que les habitants du pays pourvoient à leur subsistance, mais la charge devrait être répartie entre tous, suivant les moyens de chacun et, par conséquent, il semblerait qu'au lieu de faire faire ainsi la battue, il serait plus juste d'obliger chaque estanceiro de fournir une certaine quantité de bestiaux en raison de celle que l'on présume exister sur son terrain ou de l'étendue de sa propriété. Cependant, il faut aussi convenir que ce mode présenterait de sérieuses difficultés à cause de l'état sauvage des bestiaux.

Quoi qu'il en soit, j'ai eu le plaisir de voir dans le Rinçâo une image des campagnes que je viens de parcourir, telles qu'elles devaient être , d'après ce qu'on raconte, avant que la guerre désolât ces contrées. Les bestiaux, très rapprochés les uns des autres, courent les pâturages ; pendant que les uns paissent, d'autres ruminent ou sont étendus sur l'herbe et ce tableau vivant varie à chaque instant.

Encampamento do Rincao das Galinhas, 29 décembre. — Les soldats cantonnés ici reçoivent pour ration deux livres de viande par jour et, alternativement, du pain, du biscuit et de la farine. Leur solde est arriérée depuis 27 mois. Le général *Saldanha*, petit-neveu de Pombal, est aussi distingué par sa naissance illustre que par son mérite personnel. Il a une figure noble, de beaux yeux et beaucoup de douceur dans la physionomie. On le regarde comme un très bon militaire et le grade auquel il est parvenu, quoiqu'il ne paraisse pas avoir plus de trente-cinq ans, peut lui faire espérer la plus belle carrière. Il sait le français, l'anglais et l'espagnol ; il est poli sans affectation et a des manières distinguées. Son amabilité, son esprit conciliant et sa douceur l'ont rendu l'idole des soldats et des gens du pays. Sa table est ouverte à tous ses officiers et il est au milieu d'eux comme au milieu de ses égaux.

Il avait chez lui deux autruches et deux tigres dont il a eu l'honnêteté de me faire présent; je les ai acceptés, mais en lui demandant la permission de les offrir de sa part à notre Muséum. Ces animaux seront envoyés d'ici au chevalier dell' Hort, auquel j'ai écrit, et il aura la bonté de les envoyer à M. Muller, à Rio-de-Janeiro, auquel j'écris également. Les deux autruches sont tellement apprivoisées qu'elles allaient courir dans la campagne et revenaient coucher chez leur maître. Les tigres sont deux femelles et appartiennent à deux espèces différentes ; l'une, d'un gris roussâtre, est de celle que les Espagnols appellent mal à propos lion ; l'autre individu est de l'espèce qu'on nomme ici proprement tigre, et *onça pintada* dans l'intérieur du Brésil. Ces deux animaux sont aussi privés que leur naturel le permet. L'*onça pintada* n'a que trois mois et a été élevé par une jeune fille de douze ans qui la faisait dormir avec elle ; cette jeune fille s'est absentée depuis peu de temps, l'once a été confiée à un soldat et celui-ci la prend entre ses bras, l'embrasse et la caresse; cependant, quelquefois, elle pousse des rugissements affreux, montre les dents et l'on voit qu'elle ne se prête qu'avec répugnance aux caresses que lui fait son gardien.

L'armée d'*Artigas* n'existe plus et tout le monde assure que les habitants du Paraguay le tiennent prisonnier. C'est actuellement *Ramirez* qui commande dans l'Entre-rios. Ce Ramirez avait commencé par être l'un des capitaines d'Artigas et il a fini par lui faire la guerre. Il est craint et détesté des peuples qu'il gouverne et, tous les jours, il lui déserte des officiers et des soldats qui viennent chercher un asile chez les Portugais. Les uns demandent à prendre du service parmi les troupes portugaises, les autres sollicitent la permission de s'établir dans le pays.

Ramirez vit en paix avec les Portugais, sans que cependant il existe entre eux aucune convention. Il écrivit dernièrement au général Saldanha pour réclamer ses déserteurs; mais celui-ci a refusé de les livrer. Parmi ceux qui ont quitté Ramirez pour se mettre entre les mains des Portugais, il faut compter les *Charruas* , l'une des nations indiennes les plus célèbres de cette partie de l'Amérique. Le général Saldanha a eu une conférence avec eux et a été à même d'observer quel-

ques-unes des particularités de leurs mœurs. Voici ce qu'il m'a raconté :

Quand un des Indiens a envie de la femme d'un autre, il va la lui demander ; si ce dernier ne veut pas lui céder, ils se battent jusqu'à ce que l'un d'eux succombe et la femme est le prix du vainqueur. Ils font leurs huttes avec des pieux qu'ils entourent de nattes par-dessus lesquelles ils en mettent d'autres pour servir de toit. Les hommes montent à cheval et lancent les boules aux chevaux ou aux autruches, ils n'ont pas d'autre occupation ; ce sont les femmes qui font la cuisine, qui arrangent les huttes, tressent les nattes, prennent soin des enfants et font les *caipis*, espèce de manteau qui forme l'unique vêtement des hommes. M. Saldanha a même vu un chef qui obligeait sa femme à lui tenir la gourde au maté pendant qu'il buvait les bras croisés.

Le *caipi* dont je viens de parler est une bande de cuir de poulain, assez longue et large d'environ 3 pieds. L'extérieur conserve son poil et le dessous est peint avec beaucoup de régularité de lignes droites ou courbes de diverses couleurs. J'ai vu l'un de ces manteaux chez le général ; j'ai voulu m'assurer si ces couleurs avaient quelque fixité, mais je me suis convaincu qu'elles n'en avaient aucune.

Les Charruas forment une nation errante. Le général Lecor avait donné ordre à Saldanha de tâcher de les réunir en village et ils s'y sont refusés. Ils en donnent une bonne raison ; c'est qu'ils sont si sales qu'au bout d'une couple de jours il règne déjà dans leur camp une odeur tellement infecte qu'on ne saurait y rester (1).

Sanga una da Fonda, 30 décembre, 4 lieues. — J'ai quitté aujourd'hui le Rinçâo pénétré de reconnaissance pour les bontés du général. Les officiers qui sont sous ses ordres ont aussi été pour moi d'une honnêteté extrême. Ils ont gé-

(1) Je crois avoir commis une erreur dans cet article. Les Charruas ne sont point venus de l'Entre-rios. Ils ont toujours vécu de ce côté de l'Uruguay. Ils avaient embrassé le parti d'Artigas, et se sont rendus aux Portugais quand ceux-ci ont été maîtres du pays.

néralement un bon ton et des manières affectueuses. Plusieurs d'entre eux savent le français, presque tous ont fait la guerre en France et ils parlent de la France avec les plus grands éloges. Il paraît, malheureusement, que les idées ultra-libérales ont beaucoup pénétré parmi eux; ils parlent aussi de Bonaparte avec enthousiasme et gémissent tous sur son sort. J'ai eu avec l'un d'eux une petite discussion dans laquelle j'ai cherché à lui prouver que, si le séjour du roi au Brésil a des inconvénients graves pour les Portugais d'Europe,ils devraient s'y résigner sans peine parce que ces inconvénients préviennent des maux bien plus grands encore; qu'en effet, le retour du souverain de Lisbonne entraînerait la révolte des Brésiliens et que, sans le Brésil, le Portugal serait réduit à peu de chose, et qu'avec ce malheur, les Portugais d'Europe éprouveraient encore celui d'être obligés de se transporter en Amérique et de combattre leurs frères; que si, d'un autre côté, le Portugal se révoltait contre la maison de Bragance pendant qu'elle est en Amérique, ils perdraient les avantages du commerce du Brésil qui sont encore si grands pour lui et deviendrait bientôt la proie de quelques-unes des grandes puissances d'Europe.

Lorsqu'on a été chercher mes bœufs, le caporal, à la garde duquel ils avaient été confiés, a dit à mes gens qu'il les avait remis au porteur d'un ordre signé du général. Celui-ci a voulu lui-même tirer cette affaire au clair ; il est monté à cheval, il a été parler au caporal et il s'est trouvé que celui-ci a tout simplement laissé échapper les bœufs. Le général est revenu me dire que je ne devais pas être inquiet sur leur compte parce que rien ne pourrait sortir du Rinçâo sans sa permission, qu'il allait mettre des hommes en campagne pour les retrouver ; en attendant, il m'a fait donner quatre paires de bœufs appartenant au roi, six chevaux qui sont également au roi, et, de plus, il m'a fait présent de deux autres chevaux qui lui appartenaient à lui-même. Au moment où je suis parti, il m'a donné un vaquiano et m'a remis des lettres de recommandation pour les commandants portugais de tous les lieux où je dois passer jusqu'à Belem.

J'ai laissé Joaquim au Rincâo pour qu'il vînt me rejoindre avec les bœufs quand ils seront retrouvés et je me suis mis

en route. Arrivé à la palissade qui défend l'entrée du Rinçâo et au milieu de laquelle on n'a laissé qu'une étroite ouverture gardée par un détachement de soldats, je me suis présenté à un officier de garde qui a été fort honnête et m'a laissé passer sans aucune difficulté.

Les campos que j'ai traversés pour venir jusqu'ici, après être sorti du Rinçâo, n'offrent plus une herbe aussi élevée, parce que le terrain est moins bon. Nous avons fait halte sur les bords d'une espèce de ravin où les eaux pluviales se rassemblent et n'ont point d'écoulement. Comme la sécheresse a été très grande cette année, l'eau est presque épuisée et nous n'avons eu d'autre boisson qu'une bourbe noirâtre. Mathias et le vaquiano avaient été arranger les bœufs et ils sont revenus avec les morceaux les plus délicats d'une génisse qu'ils avaient prise avec le lacet, qu'ils ont tuée et dont ils ont laissé la plus grande partie. J'ai été fort contrarié de ce qu'ils se sont permis ce vol et je leur ai dit que je désirais que rien de semblable n'arrivât à l'avenir, parce que je savais que cela était contraire aux intentions du général.

Romão Chico, 31 décembre, 4 lieues. — Le pays est ondulé, le terrain un peu sablonneux, l'herbe presque rase. A notre droite nous avons aperçu presque toujours l'Uruguay dans le lointain. A environ trois lieues de Sanga Fonda, j'ai trouvé Joaquim avec mes bœufs. Pendant qu'on raccommodait quelque chose à la voiture, je suis entré dans une chaumière et je me suis mis à causer avec la maîtresse de la maison. Je savais que j'étais sur les terres d'un propriétaire fort riche appelé *Don Benedito Chaim* qui fut du nombre des royalistes que le général Lecor envoya l'année dernière à Rio-de-Janeiro pour s'être prononcé trop hautement contre les Portugais lorsqu'il était question de l'arrivée d'une escadre espagnole. « Ma chaumière, m'a dit la femme avec laquelle je m'entretenais, a été brûlée il y a peu de temps ; mais je sais très bien qui y a mis le feu. — Qui peut avoir commis une action si horrible? lui répondis-je. — L'homme d'affaire du *Maturrango*. Ne voyez-vous pas qu'il veut absolument nous faire sortir d'ici; mais est-il juste que les Matturrangos aient toutes les terres

et que les pauvres gens comme nous n'aient pas où reposer sa tête ? Dans le temps de la guerre, nous avons eu la permission de nous établir ici et nous espérons bien que le général portugais nous donnera celle d'y rester. » Voici l'explication de tout ceci :

Dans le temps où Artigas gouvernait cette province, beaucoup de gens lui demandaient les terres qui appartenaient au roi, celles des émigrés, des royalistes, des Européens; et il accorda tout ce qu'on voulut. Le général Lecor n'a pas précisément confirmé ces donations, mais, fidèle à son système de favoriser le parti des insurgés parce qu'il est le plus nombreux, il a permis aux hommes, ainsi établis sur le chemin d'autrui, d'y rester jusqu'à nouvel ordre.

Quant au mot *Maturrango*, voici ce qu'il signifie : c'est un sobriquet injurieux que l'on donne à ceux qui ne savent pas monter à cheval et, en général aux Européens. Dans ces campagnes, où l'on ne fait cas absolument que du talent de monter à cheval, on sent qu'il ne peut y avoir de plus grandes injures que celles qui désignent un mauvais écuyer. Le mot de maturrango a dû, par conséquent, s'appliquer aux hommes que l'on avait le plus en horreur, aux royalistes, aux émigrés, à ceux que l'on regardait comme les ennemis du pays. Aurait-on pu supposer, en effet, que tels hommes sussent monter à cheval !

J'ai fait halte à une espèce de hutte construite avec quelques cuirs et qui cependant est une pulpéria. Il y avait si peu d'espace dans cette chétive demeure que j'ai été obligé de travailler dans ma charrette où j'ai eu une excessive chaleur. Au reste, quoique mon hôte soit logé fort mesquinement, il a laissé mes gens manger de sa viande tant qu'ils ont voulu et il n'a accepté aucune rétribution.

Il paraît que mes gens prennent goût au genre de vol dont ils ont fait hier l'apprentissage. Tous, à l'exception de Laruotte, ont été garder les bœufs et les chevaux sur les bords d'un ruisseau voisin et n'ont emporté avec eux que de la farine et du sel. Laruotte, qui est sorti peu de temps après eux, a trouvé une génisse attachée avec un lacet à peu de distance du lieu où ils étaient. Il est assez clair qu'elle avait été

attachée par eux et qu'elle devait avoir le même sort que celle d'hier au soir. Je sais très bien que le bétail est ici infiniment plus abondant que de l'autre côté du Rio-Negro, mais ce n'est pas une raison pour le voler. — Thermomètre, à 5 heures, 29 degrés.

CHAPITRE XII.

Estancia de *Velharo*. — Estancia de... — *Pai Sando*. — En plein air, aux bords du *Queguay*. — Estancia do *Renente Jacintho*. — Bords du *Rio de San Joze*. — Colonel *Galvão*. — Bonne administration des Portugais. — Leur situation politique sur le bord de l'Uruguay. — Estancia de *Guabiju*. — Lieutenant-colonel *Jñatio Joze*, *Vicente de Fonsera*. — En plein air, sur les bords du ruisseau *Chapicui*. — Bords du ruisseau de *Daiman*. — Paresse des Métis. — Inconvénients du mélange des Indiens ayec les blancs. — Camp du *Salto*. — Aversion des soldats de Rio-Grande pour les soldats paulistes. — Marchands. — Indiens et Indiennes. — Maladies vénériennes. — Détails sur l'*Entre-Rios*. — Brigandages de *Ramirez*. — Indiennes Baïkurus.

Estancia de Velharo, 1er janvier 1821, 4 lieues. — Depuis Montévidéo, je n'avais parcouru aucun pâturage aussi ras que ceux d'hier et d'avant-hier. Aujourd'hui, le terrain était meilleur et l'herbe avait la même élévation qu'à l'ordinaire. Les campos sont plus secs que jamais, autour d'ici principalement on ne trouve pas un seul brin d'herbe qui soit encore vert. Nous avons eu beaucoup de peine à passer le ruisseau qui coule auprès de cette estancia et qui lui donne son nom ; il a fallu décharger la charrette; la chaleur était extrême et tout le monde a été de la plus mauvaise humeur.

J'avais une lettre du général Saldanha pour le propriétaire de cette fazenda, l'un des membres de la famille de Huedo (1), qui possède une étendue immense de terre aux environs d'ici. MM. Huedo ont quitté leurs propriétés pendant la guerre et ce n'est que depuis quatre mois qu'ils y sont

(1) La carte du Brésil porte : *Estancia Hacdo*.

revenus. Je n'ai pas été étonné, par conséquent, de trouver cette maison aussi mal meublée ; mais quand j'ai su que les propriétaires demeuraient ici avant la guerre, j'ai été surpris, je l'avoue, de n'y voir qu'une chétive chaumière bâtie en terre et sans plafond.

Au reste, j'ai été parfaitement bien reçu et j'ai encore trouvé aux dames un ton excellent. C'est à MM. Huedo qu'appartient le Rinçâo das Galinhas ; ils y possédaient, avant la guerre, quarante mille bêtes à cornes et, dans le moment où les troubles commencèrent, ils refusèrent cent vingt mille piastres pour ce terrain. Depuis que la province est pacifiée ils ont prié le général Lecor de reconnaître leur droit de propriété et il s'y est d'abord prêté sans aucune difficulté. Ils ont cru, d'après cela, qu'ils pouvaient rétablir l'estancia qu'ils possédaient dans le Rinçâo et, en conséquence, ils ont acheté des esclaves et fait les dépenses préliminaires qui leur ont paru nécessaires. Ils allaient se remettre en possession de leur estancia lorsque le général leur a fait signifier que le Rinçâo, offrant une position militaire très avantageuse pour l'armée, devait rester une propriété royale. MM. Huedo sont alors partis pour Montévidéo afin de faire valoir leurs droits que le général lui-même avait précédement reconnus par écrit. Ils ont fait offrir au général de lui vendre le Rinçâo, mais il a constamment refusé de les admettre en sa présence et s'est contenté de leur faire proposer, par un tiers, une rente perpétuelle de trois mille piastres. MM. Huedo ont rejeté cette offre, non seulement parce que la somme est beaucoup au-dessous de la valeur de l'objet, mais encore parce que rien ne leur en garantit le paiement. De l'argent comptant pourrait seul les satisfaire ; mais, comme les Portugais ne sont ici que d'une manière précaire, il est clair qu'ils ne peuvent donner de l'argent pour un terrain qu'ils évacueront peut-être d'ici à peu de temps. Il eût donc été plus juste et plus conforme aux règles de la justice qu'a adoptées l'administration portugaise de reconnaître le plus authentiquement possible les droits de la famille Huedo et d'engager les membres qui la composent à prendre patience jusqu'à ce que les circonstances permettent qu'on les réintègre dans leur propriété ou qu'on leur en paye la véritable valeur.

ESTANCIA DE. . . . . , 3 lieues, 2 janvier. — Le terrain est ondulé comme il l'a été les trois jours précédents. Je continue à ne rencontrer aucun voyageur et les maisons où je fais halte sont à peu près les seules que je vois dans les campagnes. L'herbe est entièrement desséchée si ce n'est sur le bord des ruisseaux. Toujours d'immenses étendues de terrain couvertes de *Carduus Marianus* et de *Cynara Cardoncellus*. L'estancia où j'ai fait halte appartient à un homme qui habite Montévidéo, mais il a ici un *capatò* qui veille à ses intérêts; cet homme m'a très bien reçu; il m'a donné autant de viande que j'en ai voulu; mais sa maison est en si mauvais état, il y fait tant de vent, que j'ai mieux aimé travailler dans ma charrette.

Je vois que je puis avoir la conscience parfaitement en repos au sujet des bestiaux que mes gens ont été tuer ces jours derniers dans la campagne. Comme je l'ai dit, il y a encore beaucoup de bestiaux de ce côté-ci du Rio-Negro; mais ils n'obéissent point aux rodeos; ils sont entièrement sauvages et n'ont pas même de marque. On regarde donc comme une chose très simple d'aller dans les campagnes courir après ces bestiaux et de les prendre pour en manger la chair. Un nègre qui m'a servi de guide a été prendre une vache dans les pâturages voisins; mes gens en ont fait autant de leur côte, et enfin d'autres hommes, qui sont venus après moi, ont aussi été tuer leur vache et cependant mon hôte avait sous son hangar une énorme quantité de viande et en offrait de très bonne grâce à tout le monde. Ainsi, pour le souper d'une demi-douzaine de personnes, il y a eu 3 vaches de tuées à peu près.

Comme les terres que je parcours depuis quelques jours m'ont paru excellentes pour la culture du froment, j'ai demandé à mon hôte si l'on n'en semait point dans le pays. Il m'a répondu qu'il n'y avait personne qui sût labourer, mais que quelques habitants, pour faire du pain, tiraient de la farine de Montévidéo. Comme il y a encore des bestiaux dans le pays, chacun se repaît de viande ou travaille uniquement autant qu'il est nécessaire pour se vêtir, se procurer du tabac et du maté et l'on passe la plus grande partie de sa vie dans l'oisiveté.

Quelques hommes sont arrivés ici en même temps que moi ; ils se sont assis devant la porte de la maison sur des têtes de vaches ; il ont fait rôtir de la viande et ils l'ont dévorée sans sel et sans pain et ils ont ainsi passé leur journée sans rien faire, presque sans se rien dire, pendant que leurs chevaux, tout sellés, les attendaient patiemment, attachés à des pieux.

Pai Sando (1), 3 janvier, 4 l. — Le terrain est toujours ondulé, toujours des chardons et une herbe desséchée par l'ardeur du soleil. J'ai pris les devants avec le vaquiano pour me rendre au village de Sando. J'avais une lettre de recommandation du général pour le major qui commande un détachement de Paulistes cantonné ici, mais cet officier était absent et je me suis présenté, pour avoir une maison, à un lieutenant qui le remplace. Après bien des embarras et une grande perte de temps, on m'a installé dans une boulangerie où j'étais si mal, que j'ai aussitôt pris la résolution de dormir dans ma charrette. J'ai éprouvé les mêmes embarras pour m'assurer d'un vaquiano, pour avoir un coral où je pusse faire enfermer mes bœufs pendant la nuit, enfin pour me procurer un peu de viande pour demain. La journée tout entière s'est passée en courses que l'excessive chaleur a rendues très fatigantes. Je courais encore à onze heures du soir et je n'ai pas trouvé un instant pour écrire mon journal, ni même pour aller jusqu'à l'Uruguay qui coule au-dessus de ce village.

Sando ne fut, originairement, qu'une estancia qui dépendait de Yapéju, village situé de l'autre côté de l'Uruguay et l'un de ceux que les Jésuites avaient fondés pour les Indiens. Des Espagnols, attirés par la situation agréable de ce lieu, vinrent peu à peu s'y fixer et il s'y forma un hameau ; il fut entièrement abandonné pendant la guerre ; mais, depuis que le pays jouit des douceurs de la paix, des hommes des campagnes voisines de Buenos-Ayres et de l'Entre-Rios sont venus s'établir ici. Les principaux habitants font le commerce et ont des pulpérias ; les autres

(1) La carte écrit : *Puy Sandu.*

se louent aux marchands comme charretiers ou comme pions dans les estancias.

Sando est bâtie sur le penchant d'un côteau, au-dessus duquel est un terrain plat de peu de largeur qui s'étend jusqu'à l'Uruguay ; mais, quoique ce village ne soit pas situé tout à fait sur le bord de l'eau, on y jouit cependant de la vue du fleuve qui coule majestueusement entre deux lisières de bois. A l'exception de deux ou trois maisons qui sont bâties en briques et ont un toit plat, les autres ne sont que de pauvres chaumières. Elles sont écartées les unes des autres et chacune a un petit enclos en friche et entouré de haies sèches. L'église est fort petite et couverte en chaume. Comme l'Uruguay est encore navigable jusqu'ici et beaucoup plus loin, il est facile de voir que Sando est située très avantageusement pour le commerce et peut, avec le temps, devenir un point important.

En plein air, sur les bords du Queguay, 4 janvier, 5 l. — Terrains ondulés, pâturages toujours desséchés, chaleur excessive. Nous avons fait halte près d'un ruisseau bordé de bois, mais les plantes en fleurs y étaient aussi rares que dans la campagne. Ce voyage est extrêmement fatigant et peu profitable. Je ne trouve plus de plantes ; Laruotte, tout occupé des arrangements de la voiture, ne cherche point d'insectes, et José Marianno, pour ne pas se donner la peine de chasser, répète qu'il n'y a pas d'oiseaux. Dans ce pays on ne met pas le feu aux pâturages, mais ils brûlent très souvent par l'imprudence des fumeurs qui y jettent des restes de cigares encore allumés, et, dans cette saison où les pluies sont fort rares, l'herbe reste très longtemps sans repousser quand elle a été consumée. Aussi, les estancieros redoutent-ils excessivement l'incendie des pâturages. Nous en avons vu hier une immense étendue qui venait d'être brûlée et aujourd'hui nous avons encore traversé de très grands espaces uniquement couverts d'une cendre noire.

Il faisait presque nuit quand nous sommes arrivés sur les bords de la rivière de *Quéguay*. Elle peut avoir, au lieu où nous l'avons traversée, à peu près la même largeur que le bras des Montées devant la solitude de Plissay ; elle coule

sur un lit de pierres glissantes; dans ce moment, elle a peu de profondeur, mais, après les pluies un peu longues, elle cesse d'être guéable. Il paraît qu'elle est fort poissonneuse, car, en quelques instants, Mathéus a pris une quantité considérable de poissons.

Mes gens pêchent à la ligne sur les bords de tous les ruisseaux où nous nous arrêtons et je vois qu'ils sont toujours heureux. Les habitants du pays ne veulent manger que du bœuf et de la vache; il n'est donc pas étonnant que le gibier et le poisson soient très abondants.

Estancia do Tenente Jacintho, 5 janvier, 3 lieues. — Il m'a été impossible de dormir cette nuit ni les précédentes à cause des puces qui, depuis Montévidéo jusqu'ici, sont peut-être plus abondantes que dans aucune partie du monde. On en est couvert aussitôt qu'on entre dans une maison et ma charrette en est remplie. La privation de sommeil, jointe à l'excessive chaleur, me fatigue extrêmement. Aussitôt que je monte à cheval l'envie de dormir me gagne, et, pour n'y pas succomber, j'ai été obligé aujourd'hui de faire une partie du chemin à pied. Le pays que j'ai parcouru est encore ondulé; les pâturages sont excellents, mais presque entièrement desséchés. La maison où j'ai fait halte est abandonnée ou habitées eulement par un nombre prodigieux de chauves-souris. Pendant toute la journée la chaleur a été insupportable; à 5 heures, le thermomètre de Réaumur indiquait encore 29° à l'ombre.

Bords du Rio de San-Jozé, 6 janvier, 4 lieues. — Nous n'avions que 4 à 5 lieues à faire pour parvenir au camp de San-Jozé, mais, comme le vaquiano ne savait pas le chemin, nous avons marché pendant onze heures sans pouvoir arriver, et la nuit étant sur le point de nous surprendre, nous avons été obligés de faire halte sur le bord de l'*Arroio Malo* qui se jette dans l'Uruguay un peu au-dessous du camp. Dans le chemin, nous nous étions déjà arrêtés sur le bord d'un autre ruisseau bordé d'arbres et appelé *Quebracho*, qui se jette dans le Quéguay.

Un peu avant le *Québracho*, nous avions encore traversé un

autre petit ruisseau appelé Arroio de San-Jose qui porte ses eaux à l'Uruguay. C'est presque uniquement sur le bord des eaux que je trouve encore quelques plantes, les pâturages n'offrant plus qu'une herbe jaune et desséchée. Depuis le *Rio-Negro*, la végétation est moins européenne. Les *Myrthées*, les *Malvacées* et les *Mimoses* deviennent plus communes. J'avais trouvé un *Cassia* à la colonie, sur les bords du Rio de la Plata ; j'en ai recueilli un deuxième auprès de Suriano ; enfin j'en ai trouvé aujourd'hui un troisième. Depuis quelques jours les *Vernonies* sont aussi abondantes et je n'en avais aperçu aucune dans les environs de Montévidéo. Pour la première fois depuis l'estancia de Boa-Vista, j'ai vu aujourd'hui une *Mélastomée* n° *2524 bis*. Il serait possible, au reste, que la différence de saison eût autant de part que la latitude à la différence de végétation. Le *Saule* n° *2132 sexto* est toujours l'arbre le plus commun sur le bord des ruisseaux.

Nous n'avions pas eu de pluie depuis le village de Vibozas ; aujourd'hui il a fait de l'orage ; il est tombé un peu d'eau et sur le soir la chaleur était moins forte.

Camp de San-Joze, 7 janvier, 1 lieue. — Nous sommes arrivés de bonne heure au camp de San-Joze. J'avais pris les devants avec Mathias et j'ai été remettre une lettre du général Saldanha au colonel *Galvão* qui commande la légion de Saint-Paul cantonnée ici ; il m'a parfaitement reçu, m'a promis des chevaux et des bœufs et m'a fait donner une maison. A peine y ai-je été installé que j'ai été remettre une lettre de recommandation à M. *Iñatio Joze Vicente da Fonsera*, lieutenant-colonel de l'artillerie de Saint-Paul, fils du colonel João Vicente, écrivain de la junte de la même ville. J'en ai été très bien accueilli, il m'a fait également toutes sortes d'offres de service. Vers le soir, un major, appelé Simplicio, est venu me voir et m'a dit que je lui avais été recommandé : il a envoyé chercher mon linge pour le faire blanchir et m'a fait un très beau présent de biscuits. En général, j'ai reçu des honnêtetés de tous les officiers que j'ai eu occasion de voir. J'ai déjeuné et dîné chez le colonel et, sur le soir, nous nous sommes promenés dans le camp. Il n'y a qu'un an environ qu'il a été formé et voici pour quel motif :

Dans le temps des grandes eaux, le Quéguay cesse d'être guéable et, par conséquent, on ne pourrait alors faire passer des troupes du Rinçâo dans cette partie de la province. On a donc jugé, avec raison, qu'il était nécessaire d'avoir de ce côté du Quéguay un corps de troupes permanent et l'on a formé ce camp. Il était impossible de choisir un local plus agréable. Le camp a été tracé au bord de l'Uruguay, sur un terrain peu élevé. Cette rivière, qui est ici un peu moins large que la Loire devant Orléans, coule majestueusement entre deux lisières étroites d'arbres élevés et touffus et au delà elle couvre la rive droite du fleuve.

On voit, en face du camp, des palmiers épars au milieu des pâturages. Les baraques des soldats, entièrement construites en paille, sont rangées avec symétrie et forment des rues bien alignées. Les officiers ont de petites maisons bâties en terre et couvertes en chaume ; à chacune des extrémités du camp est une rangée de boutiques et de tavernes ; on y voit même un billard. Dans la partie la plus voisine de la rivière on a formé une très grande place allongée, vers le milieu de laquelle est une petite chapelle.

Le général Saldanha doit bientôt quitter le Rinçâo pour venir ici et l'on est occupé à lui construire une maison très jolie sur les bords de la rivière à quelques portées de fusil du camp. Cette maison est couverte en chaume, mais commode et fort grande. Elle domine la lisière de bois qui borde la rivière et dont on pourrait faire à peu de frais un jardin anglais charmant. Devant la maison est un enclos très grand divisé en carrés par des allées qui aboutissent à un centre commun et sont plantées de palmiers, de peupliers, d'orangers et de pommiers. Chacun se demande quel sera le sort de cette province et il est vraiment bien difficile de répondre à cette question.

Artigas était un chef de brigands qui aurait porté la guerre dans la capitainerie de Rio-Grande et l'eût ravagée si les Portugais n'avaient commencé par se rendre maîtres de ce pays. Par ce moyen, ils ont assuré la tranquillité de la rive orientale du Rio de la Plata. L'administration qu'ils y ont établie offre un modèle de prudence et de douceur. Ils ont poussé la modération tellement loin, qu'à l'exception de

la viande, le pays ne fournit absolument rien aux troupes portugaises qui le protègent. Par conséquent, les provinces de la rive orientale, au lieu d'être de quelque utilité au Portugal, lui ont coûté et lui coûtent encore des sommes immenses. Peut-il en être dédommagé par la possession définitive de ces provinces? Je ne saurais le croire. En effet, le traité le mieux cimenté ne saurait transformer les Américains-Espagnols en Portugais et il est incontestable que, du moment où ils seront abandonnés à eux-mêmes, il se formera encore, dans les campagnes, de nouvelles bandes, qui en criant « *viva la patria* » iront piller les estancieros et achèveront de tuer le peu de bestiaux qui reste encore. Il serait donc nécessaire que, pendant très longtemps, le Portugal entretînt ici des troupes et la possession définitive ne ferait que nécessiter une prolongation de dépenses très onéreuses pour un royaume aussi pauvre. Dira-t-on que, si la rive orientale était définitivement réunie au Brésil, on pourrait alors faire supporter les dépenses des troupes portugaises aux habitants de la province? Mais ne serait-il pas également impolitique et inconséquent de traiter les Espagnols, devenus sujets, plus mal qu'on ne les traitait quand on pouvait les considérer en quelque sorte comme les habitants d'un pays conquis? Mais la supposition même que je viens de faire ne porte sur aucun fondement. En effet, quel traité peut garantir, en Portugal, la possession définitive de ce pays? S'il était fait avec le roi d'Espagne, il n'aurait aucune valeur pour les Espagnols-Américains, et leur rendrait les Portugais odieux. Il serait plus raisonnable, sans doute, de déterminer secrètement les cabildos, les alcades et les principaux habitants à offrir au roi de Portugal la souveraineté définitive du pays. Cependant, il est évident qu'accepter de pareilles offres, ce serait déclarer la guerre à l'Espagne qui pourrait facilement se venger sur le Portugal. Il est donc à croire que les choses resteront encore longtemps dans la situation où elles sont, parce qu'il est extrêmement difficile de les arranger. Le Portugal a sauvé ces provinces, elles seraient perdues s'il les abandonnait; il ne pourrait donc, sans honte, retirer ses troupes; mais si l'honneur le lui permettait, il lui serait, je crois, facile d'établir un cordon de troupes, sur les frontières de Rio-

Grande. Les Américains-Espagnols sont trop affaiblis pour oser, de longtemps, attaquer les Portugais chez eux. Le Portugal s'épargnerait des dépenses énormes dont il ne peut espérer, de longtemps, de tirer aucun profit ; et les trois capitaineries, qui se sont épuisées pour soutenir cette guerre, pourraient recommencer à fleurir.

Camp de San-Joze, 8 janvier. — Ce matin, de bonne heure, j'ai été herboriser sur les bords de l'Uruguay. Cette lisière étroite de bois qui les couvre se compose principalement du *Murmelero Brabo* n° *2500*, arbre qu'on emploie dans la construction et le charronnage, du *Saule* n° *2132 sexto*, dont le feuillage a conservé autant de fraîcheur qu'il en avait au commencement du printemps. L'espace couvert de bois est presque de niveau avec les eaux et, excepté pendant l'été, il est baigné par elles ; aussi ne croît-il, sous les arbres, qu'un très petit nombre de plantes herbacées. On m'a dit qu'il en était ainsi non seulement des bois voisins du camp, mais encore de presque toute la lisière qui borde l'Uruguay. Au delà, le terrain s'élève par une pente douce et il n'offre plus que des pâturages.

C'est la légion de Saint-Paul qui est cantonnée ici, les soldats qui la composent se font remarquer par leur bonne tenue, leur obéissance et leur tranquilité. J'ai beaucoup de plaisir à causer avec ces hommes de leur patrie et de leurs connaissances. — A 4 heures, thermomètre à 25°.

Estancia de Guabiju, 9 janvier, 3 lieues. — Ce matin, le lieutenant-colonel Inâcio Joze Vicente da Fonsera est venu me chercher pour faire avec lui une promenade sur le bord de l'Uruguay. Il a fait ses études à Coïmbre, il n'est pas entièrement étranger à l'histoire naturelle et sa société a rendu cette promenade fort agréable. Comme j'avais peu de chemin à faire aujourd'hui, je ne suis parti qu'à deux heures.

Avant que je ne me misse en route, le colonel m'a donné deux jougs, dix bœufs et cinq chevaux appartenant au roi ; il m'a offert de l'argent, des soldats pour m'accompagner, en un mot, tout ce dont j'aurais besoin. Je ne saurais, en général, avoir trop de reconnaissance pour MM. les officiers

de l'armée portugaise. Je suis comblé par eux de politesses et de marques d'estime.

En sortant du camp, nous avons d'abord traversé des espaces considérables couverts de *Cynara Cardoncellus*, puis nous sommes descendus dans un vallon solitaire parsemé de palmiers qui m'ont paru appartenir à la même espèce que les butiàs de Sainte-Catherine et de Rio-Grande et auxquels on donne également ce nom dans le pays. Le vallon est encore embelli par un ruisseau dont les sinuosités sont dessinées par une lisière d'arbres serrés et d'un beau vert. Ce ruisseau, qu'on appelle *Arroio de Nhacurutu*, se jette dans l'Uruguay.

J'ai fait halte à une estancia qui appartient au colonel Galvão et où il fait mettre depuis peu de temps beaucoup de bestiaux sauvages pris dans les campos. Il n'y a à cette estancia d'autres bâtiments que quelques huttes construites en paille et destinées pour les pions.

Il y a une foule d'officiers portugais qui, comme le colonel Galvão sont devenus propriétaires d'estancias dans cette province et les ont peuplées de bestiaux. Le gouvernement a dû voir avec plaisir ces établissements se former, parce que leurs propriétaires auront actuellement un intérêt personnel à conserver cette province à leur souverain. Cependant, l'état actuel est tellement précaire qu'un Portugais ne peut, ce me semble, sans témérité, devenir propriétaire dans ce pays. Mais, dira-t-on, pourquoi les Portugais, qui seront devenus légitimes possesseurs d'un terrain dans ce pays, seraient-ils troublés dans leur propriétés, dans le cas même où l'armée portugaise se retirerait ? La haine ne connaît ni règle, ni justice ; mais, d'ailleurs, quand les Espagnols reconnaitraient, comme cela doit être, la légitimité des acquisitions faites par les Portugais, reconnaitraient-ils également comme légitime la possession de bestiaux qui, à la vérité, étaient devenus sauvages, mais qui ont été pris sur des terrains où les Portugais n'avaient aucun droit.

En plein air, sur les bords du ruisseau Chapicui, 10 janvier, 3 lieues. — Le terrain a été, hier et aujourd'hui, beaucoup plus inégal qu'il n'était avant San-Joze et principa-

lement avant le Rio Negro. Les pâturages sont un peu moins desséchés et d'une nature excellente.

Peu après être sortis de l'*estancia de Guabiju*, nous avons traversé le ruisseau du même nom qui va se jeter dans l'Uruguay, rivière dont nous nous écartons toujours fort peu et que nous avons aperçue aujourd'hui de temps en temps. Le nom de *Guabiju* est celui d'un arbre médiocre dont on mange le fruit. Je n'ai point vu cet arbre ; mais d'après ce qu'on m'en a dit, je soupçonne qu'il appartient à la famille des *Myrthées* ; quant au nom de *Nhacurutu* que porte le ruisseau dont j'ai parlé hier, c'est, dans ce pays, celui que l'on donne aux oiseaux de nuit. La campagne n'est plus aussi découverte ; le terrain que j'ai parcouru hier était, comme je l'ai dit, parsemé de butiàs, celui que j'ai parcouru aujourd'hui était parsemé de cette *Mimose* n° 2389, qui forme des arbres médiocres et touffus. Nous avons fait halte sur les bords d'un ruisseau, le *Chapicui*, qui se jette dans l'Uruguay et est bordé, comme les autres, d'arbres touffus et peu élevés. Le vent était très fort et j'ai été obligé de travailler dans la charrette où j'ai été fort incommodé de l'excessive chaleur qu'il y faisait.

En plein air, sur les bords du ruisseau de Daiman, 5 l.—Le terrain continue à être plus inégal, les pâturages sont excellents et un peu moins desséchés. J'ai encore vu quelques pieds de chardons épars çà et là, mais cette plante ne couvre plus à elle seule des espaces considérables. A une lieue environ de *Chapicui-Chico*, nous avons traversé un autre ruisseau, le *Chapicui-Grande*, qui se jette également dans l'Uruguay. De l'autre côté de ce ruisseau, le chemin se divise, l'embranchement de la droite n'est que la continuation de la route du *Salto*, celui de la gauche conduit à la *Purification*, petite ville qu'Artigas avait construite sur les bords de l'Uruguay, mais qui a été entièrement réduite en cendres ; les uns disent qu'Artigas lui-même y mit le feu lorsqu'il se vit contraint de passer de l'autre côté de l'Uruguay, d'autres assurent que le feu, ayant pris par accident aux pâturages voisins, s'étendit jusqu'à la ville et la consuma.

A peu de distance du *Chapicui-Grande* sont quelques col-

lines pierreuses d'où l'on découvre une très grande étendue de terrains couverts de pâturages. Nous avons fait halte au milieu du jour sur le bord d'un ruisseau appelé *Arroio del Hervidero,* qui est actuellement presque à sec. J'y ai travaillé sous des arbres peu élevés, mais touffus qui me procuraient un assez bel ombrage. Au bout de quelques heures, nous nous sommes remis en route et nous nous sommes arrêtés sur le bord de la rivière de *Daiman.* Plus considérable que toutes celles que nous avons traversées depuis le *Queguay,* elle coule comme lui sur un lit de pierres et, dans ce moment, elle a peu de profondeur. Elle est un peu moins large que le bras des Montées avant Plissai (1), et serpente entre deux lisières d'arbres peu élevés, mais serrés et touffus, qui ont conservé la fraîcheur qu'ils avaient au commencement du printemps.

Aujourd'hui et ces jours derniers nous avons été fort tourmentés par un insecte aptère d'un rouge vif qui, malgré sa petitesse extrême, cause des démangeaisons très désagréables. Ces animaux, à peine visibles, habitent ordinairement les gazons, d'où ils se répandent sur tout le corps des personnes qui s'y couchent.

J'ai oublié de dire qu'au-dessous de San-Joze on voyait, de l'autre côté du fleuve, des rangées de pierres calcaires. Il y avait là un four à chaux qui a été détruit pendant la guerre. D'autres fours, où l'on faisait également de la chaux avec de la pierre calcaire, ont eu le même sort. On peut citer, entre autres, celui de l'estancia des Orphelines près l'Arroio de San-Jurez.

Depuis l'estancia de Guabiju, je n'ai pas vu de maison et, depuis Sando, où j'ai vu un champ de maïs planté par des Indiens, je n'ai vu aucune trace de culture. Ces Indiens, me disait mon vaquiano à propos de ce champ, sont de grands travailleurs. Ce vaquiano est un métis Espagnol. Si, à ses yeux, les Indiens sont de grands travailleurs, quelle doit être la paresse de ceux qui ne le sont qu'à demi! Les métis d'Indiens et de blancs sont, à mon avis, inférieurs aux Indiens eux-mêmes , sinon par l'intelligence, du moins par l'activité.

(1) Près Orléans.

J'en ai eu assez de preuves dans la capitainerie de Saint-Paul et ce que je vois dans ce pays achève de me confirmer dans cette opinion. Le gouvernement portugais devrait donc éviter que les deux races se confondissent et les Jésuites rendaient un véritable service à l'État en ne souffrant pas que leurs Indiens communiquassent avec les blancs. Les habitants de la capitainerie de Rio-Grande doivent leur supériorité sur ceux de ce pays à ce qu'ils se sont conservés jusqu'à présent presque sans mélange de sang indien. Mais il est bien à craindre que Rio-Grande ne perde cet avantage si, comme on le dit, on permet aux Indiens et aux Indiennes des Missions de sortir de leurs villages et de se répandre dans la Capitainerie.

Camp du Salto, 11 janvier, 3 lieues. — Le thermomètre, à 4 heures, 29°. — Le terrain continue à être inégal, les pâturages sont excellents et un peu moins desséchés. Nous marchons toujours à peu de distance de l'Uruguay, dont nous avons eu hier une très belle échappée eu arrivant au Daiman.

J'ai pris les devants avec Mathias, et, arrivé au camp, j'ai présenté au colonel, qui commande ici le régiment de dragons de Rio-Grande, des lettres de recommandation que j'avais pour lui ; l'une du général Saldanha, l'autre du lieutenant-colonel Inâtio Joze Vicente da Fonsera. J'ai été très bien reçu. Le colonel m'a fait donner une maison, il a donné des ordres pour que mes bœufs et mes chevaux fussent soignés et il a fait tuer une vache pour mes gens. J'ai déjeuné et dîné chez lui avec plusieurs officiers, entre autres le capitaine Joze Rodrigues que j'avais déjà vu chez le général Saldanha.

Le camp du Salto a été formé au bord de l'Uruguay, sur un terrain assez élevé, mais sa position est infiniment moins agréable que celle de San-Joze. Là, rien ne masque la vue, et de tous les points on découvre le fleuve qui coule majestueusement ; ici, au contraire, il est caché par les bois qui le bordent, et ce n'est qu'en jetant les yeux sur la droite qu'on l'aperçoit, décrivant dans la campagne de larges et élégantes sinuosités entre deux lisières de bois touffus. Les baraques

des soldats sont faites en paille et disposées avec symétrie ; mais il s'en faut qu'elles soient aussi bien faites que celles de San-Joze. Les maisons des officiers, et en particulier celle du colonel, offrent une très grande différence. Cela tient à ce que le camp de San-Joze a été fait par des Paulistes, et, comme les hommes de la capitainerie de Saint-Paul apprennent tous les métiers, il a dû se trouver, parmi ceux qui sont venus sur les bords de l'Uruguay, des menuisiers et des charpentiers. Les habitants de la capitainerie de Rio-Grande, au contraire, n'apprennent aucun métier, ils en savent assez quand ils savent monter à cheval.

Au Rinção das Galinhas, où il n'y a que des Européens, on voit beaucoup de jardins potagers très bien tenus ; à San-Joze, il y en a peu, et ici, il n'y en a pas du tout. A San-Joze j'étais salué par tous les soldats qui me rencontraient et plusieurs m'abordaient avec heaucoup de politesse, me faisaient des questions. Ici, aucun soldat ne me salue, aucun ne parle, ni à moi, ni à mes gens. Les hommes de la capitainerie de Rio-Grande ont l'air plus mâles que ceux de toutes les autres capitaineries ; ils sont plus militaires, mais ils sont moins polis, ils sont moins spirituels, il y a plus d'âpreté dans leurs manières. Ils sont infiniment supérieurs aux Espagnols, parce quə la plupart d'entre eux sont des blancs de race pure ; mais, comme leur pays est presque semblable à celui des Espagnols, ils doivent avoir beaucoup de ressemblance, par leurs habitudes et leurs mœurs, avec ceux-ci. Qu'on laisse les habitants de Rio-Grande se mêler ave les Indiens, que l'on continue à négliger leur éducation morale et religieuse, et bientôt ils ne seront plus que des Garuchos.

Le colonel m'a dit que ses soldats sympathisaient peu avec les Paulistes, et que, quoiqu'il y eût à San-Joze un très bon hôpital, tandis qu'il n'y en avait pas ici, les malades aimaient mieux rester ici, où ils sont fort mal, que de se laisser transporter au milieu des Paulistes, où ils seraient bien. L'éloignement des habitants des deux capitaineries les uns pour les autres ne doit pas étonner, parce que leurs mœurs sont entièrement différentes. Comme à San-Joze, il y a au camp du Salto un assez grand nombre de marchands ; l'on y voit

des boutiques très bien garnies où les marchandises ne sont pas fort chères. Au-dessus du camp, on voit beaucoup de maisonnettes habitées par des Indiens de tous les pays qui, pour la plupart, sont venus de l'Entre-Rios se réfugier ici. Ces hommes vivent dans l'oisiveté pendant que leurs femmes et leurs filles se prostituent aux soldats. Ces femmes leur donnent des maladies vénériennes dont ils ne guérissent pas parce que les remèdes manquent et l'on sait d'ailleurs que ces maladies, communiquées à un blanc par une Indienne, sont beaucoup plus dangereuses que lorsqu'elles l'ont été par une négresse ou une blanche. A peine ai-je été arrivé que le colonel a fait appeler, pour causer avec moi, un jeune Français qui est ici commis de boutique. Ce jeune homme, neveu d'un riche négociant de Buenos-Ayres, avait fait venir du Paraguay un chargement d'herbes sur lequel il espérait gagner beaucoup d'argent. Ramires, voulant s'attacher le privilège exclusif de ce commerce, a confisqué son chargement et celui de tous les négociants qui s'étaient livrés à la même spéculation. Il lui a fait essuyer d'autres vexations, et ce jeune homme est venu se réfugier parmi les Portugais qui lui ont accordé toute espèce de protection.

Comme les détails qu'il m'a donnés sur l'Entre-Rios m'ont été confirmés par beaucoup d'autres personnes, je vais les transcrire ici. Ce pays est livré, actuellement, à la plus affreuse anarchie ; tout homme qui a quelque influence sur ses voisins prend le titre de capitaine et se livre à mille excès. Ramires n'est que le plus audacieux de ces brigands ; on le déteste, mais on le redoute. Cependant il n'est guère obéi que là où il se trouve ; partout c'est à celui qui, dans le commencement, se montre le plus fort, que l'on prête obéissance. La désunion la plus grande règne entre les habitants de cette malheureuse province ; ils ne savent ce qu'ils veulent et si quelques hommes ont une idée raisonnable, ils n'osent en faire part aux autres, de peur qu'on ne leur en fasse un crime. Les habitants des campagnes, dont le caractère a toujours été détestable, sont parvenus au dernier degré de la démoralisation. Le meurtre est devenu si commun et se commet avec tant de sang-froid, qu'il n'est, pour ainsi dire, plus regardé comme un crime. Un homme en assassine un

autre pour lui enlever la moindre bagatelle et personne n'en est étonné. Au milieu de tant de désordres, on a tué tous les bestiaux des estancias, et, actuellement, les habitants du pays sont réduits à manger des chevaux et tous les quadrupèdes qu'ils prennent. Les hommes les plus sensés font, en secret, des vœux pour que les Portugais prennent possession du pays, mais personne n'ose manifester ce désir, de peur d'être traité comme un traître.

Camp du Salto, 12 janvier. — Thermomètre à 4 heures, 29°. — Ce matin, de très bonne heure, j'ai été me promener sur les bords de l'Uruguay ; ici, comme à San-Joze, ils sont couverts d'une lisière de bois, mais les arbres y sont plus touffus, plus serrés ; ils s'élèvent plus haut et ne laissent entre eux aucun passage. En suivant les bords du fleuve, du côté de l'embouchure, je suis arrivé à *Salto* après avoir fait environ un quart de lieue. Ce serait se faire une idée fausse du Salto que de croire qu'il y a ici une cascade, comme son nom semble l'indiquer. On ne voit autre chose que deux lignes de rochers peu éloignées l'une de l'autre et qui traversent le fleuve dans toute sa largeur. La plus basse est presque droite, l'autre est oblique. Dans quelques endroits, les rochers s'élèvent d'un ou deux pieds au-dessus du lit de la rivière ; dans d'autres endroits, ils s'abaissent brusquement et l'eau se précipite également de deux à trois pieds; ailleurs ils s'élèvent seulement de quelques pouces ; l'eau, qui les rencontre dans son cours rapide, fait effort contre eux, bondit en écumant, les couvre et se fait entendre au loin. C'est jusque-là seulement que l'Uruguay est navigable, mais le général Saldanha m'a dit que le gouvernement avait le projet de faire faire un canal latéral par les troupes cantonnées dans le pays.

Quand même cette province ne resterait pas au Portugal, il résulterait encore pour lui de grands avantages de ce canal, puisque les habitants des Missions pourraient alors faire parvenir par eau, jusqu'à Buenos-Ayres et Montévidéo, les produits de leurs terres.

Camp du Salto, 13 janvier. — Le thermomètre à 1 heure,

28° 1/2. — Je ne suis point sorti aujourd'hi ; j'ai arrangé les plantes, les insectes, et après avoir beaucoup travaillé, je me suis mis à peu près au courant.

Le colonel m'a fait appeler ce matin pour me faire voir quelques Indiennes Baikurus (1), qui ont passé tout récemment l'Uruguay pour se soustraire à la famine. La nation à laquelle ces femmes appartiennent avait pris parti pour Artigas et l'a longtemps soutenu. Les Baikurus sont chrétiens, ou, pour mieux dire, baptisés, et ne sont, à ce qu'il paraît, guère moins civilisés que les Guaranis. Ces femmes avaient la tête et les pieds nus, un grand châle de laine sur leurs épaules, une chemise de coton en guise de jupe, une pièce d'étoffe en laine rayée de bleu, de blanc et de rouge qui leur fait environ une fois et demi le tour du corps et est attachée avec une ceinture. Ce sont les femmes Baikurus qui font elles-mêmes ces tissus, qui les teignent avec des feuilles et des racines qu'elles connaissent. Je n'ai démêlé dans la physionomie de celles que j'ai vues chez le colonel aucun trait qui les distinguât bien particulièrement des autres nations indiennes. Elles avaient la tête ronde, les cheveux noirs et très lisses, le nez peu épais, le teint d'un jaune clair, le visage assez plat. Un enfant nouveau-né que portait une de ces femmes était d'une couleur à peu près aussi foncée que celle de sa mère.

J'ai entendu ces femmes parler entre elles, et j'ai trouvé dans la prononciation de leur langue les caractères généraux de la prononciation de toutes les langues indiennes. Cependant celle-ci m'a paru distinguée des autres par une prosodie qu'elles n'ont point ; les sons ont plus de clarté et sont moins gutturaux. L'r se prononce,à la vérité, d'une manière très grasse, mais ce grasseyement même n'est pas sans quelque agrément. J'ai écrit quelques mots *guaikurus* sous la dictée de ces femmes, mais je n'ai pas eu le temps de leur en faire ensuite la lecture, ainsi je ne puis répondre de leur exactitude comme de celle des mots d'autres langues indiennes dont j'ai fait un vocabulaire.

Les troupes qui sont ici se composent d'une centaine de

(1) La carte écrit Guaycurus.

Paulistes de la Légion, du régiment de dragons de Rio-Grande et des milices du Rio-Pardo. Officiers et soldats, tous montrent un extrême mécontentement, et il faut convenir que ce n'est pas sans raison, car il y a 30 mois que ces hommes ne reçoivent pas de paye. J'ai mangé chez le colonel avec plusieurs officiers, mais je les ai trouvé très différents des officiers paulistes. Ceux-ci sont généralement ouverts, communicatifs et aiment à causer ; les autres, au contraire, sont froids et parlent peu.

On assure ici que le Portugal s'est entièrement soulevé contre la maison de Bragance. Si les Brésiliens sont assez sages pour ne pas se laisser séduire par ce dangereux exemple, ils ne perdront absolument rien à la séparation du Portugal, mais que deviendra ce royaume, livré à lui-même et privé des ressources que lui offre encore le commerce du Brésil ? Des puissances étrangères, saisiront le prétexte des divisions intestines, auxquelles il ne manquera pas d'être livré, pour se mêler de ses affaires et il ne tardera probablement pas à perdre son indépendance.

CHAPITRE XIII.

Salto-Grande. — Habitations d'Indiens *guaranis.* — Hameau de *Manduré.* — *Ilha de San-Antonio.* — Indiens *minuanos* et *charruas.* — Halte sur le bord d'un petit lac près l'estancia de *Dresnal.* — Estancia *do tenente Mendez.* — Ravages causés par le gouvernement d'Artigas. — Camp de *Belem.* — Solde arriérée. — *Ilha do mico.* — Restes de la population des villages indiens fondés par les *jésuites.* — Docilité des Indiens et leurs mauvaises mœurs. — Sage administration des jésuites. — Tolérance des Portugais. — En plein air, bords du ruisseau de *Guabiju.* — En plein air, bords du ruisseau de *Mandiju.* — Juments sauvages, cerfs et autruches. — Garde de *Guaraïm.* — Sage politique du général *Lecor.* — Bords de la rivière Guaraïm. — En plein air, bords d'un ruisseau. — Nid d'autruche.

Salto-Grande, 14 janvier, 3 lieues. — Pendant tout le temps que je suis resté au camp du Salto, j'ai mangé chez le colonel ; il ne m'a pas rendu autant de services que celui de Saint-Paul, mais il a eu pour moi toutes sortes d'honnêtetés et d'égards. Il m'avait offert plusieurs soldats pour m'accompagner, mais comme ils m'eussent donné beaucoup d'embarras sans m'être d'aucune utilité, je n'ai accepté qu'un caporal qui doit me servir de vaquiano. Le colonnel m'avait d'abord promis de venir ce soir me rejoindre ici ; il paraît qu'ensuite il aura changé de projet, car il n'est pas venu, et j'étais à peine à un quart de lieu du camp, que j'ai été rejoint par un alfères qui m'a dit avoir reçu l'ordre de m'accompagner et de me faire voir ce qu'il pourrait y avoir d'intéressant sur la route. L'alfères a indiqué au caporal le chemin qu'il devait faire suivre à la charrette et nous avons marché à peu de distance de l'Uruguay. Jusqu'ici, nous n'avons

pas perdu de vue cette belle rivière qui serpente majestueusement entre deux lisières de bois touffus et rend ces campagnes délicieuses.

Entre le camp et le lieu où j'ai fait halte, nous avons vu sur les bords de la rivière plusieurs hameaux habités par des Indiens guaranis qui sont venus de l'Entre-Rios se réfugier ici. Leurs maisons ne sont que des cabanes qui souvent n'ont que la hauteur d'un homme et sont construites, comme les baraques du camp, avec les feuilles et la tige d'une graminée dure et très lisse.

Auprès de ces chétives demeures est quelquefois un hangar où sont suspendus des lambeaux de viande ; souvent aussi on voit autour de ces chaumières quelques plants de maïs, de citrouilles ou de melons d'eau. Souvent on ne s'est pas donné la peine de bêcher tout le terrain où l'on a semé ces dernières plantes, mais, au milieu d'une terre en friche, on a fait de distance à autre quelques trous où l'on a jeté des grains qui ne manquent jamais de lever ; ce qui prouve quelle est la fertilité du sol. Les Indiens, au reste, ne sont pas les seuls que j'ai vus cultiver de cette manière. A l'exception des jardins potagers des soldats Portugais, je n'ai vu entre le Rinção das Galinhas et le Salto, c'est-à-dire dans un espace de cinquante lieues, qu'un quartier de terre environ qui fût cultivé ; il était planté de maïs et appartenait à des Indiens de Sando. Cependant je me rappelle que, passant près d'une maisonnette dans le voisinage de Rinção, je fus appelé par un homme qui me criait de ne pas marcher sur ses plantations. Je cherchais où elles pouvaient être et ne voyais partout que des pâturages ; mais, en examinant avec attention, je découvris, au milieu de l'herbe, quelques jeunes pieds de melons d'eau sur lesquels mon cheval était, effectivement, sur le point de marcher.

Je reviens aux Indiens dont j'ai commencé de parler. Hommes et femmes, tous ceux que j'ai vus étaient assis par terre ; les hommes ne faisaient rien, mais plusieurs femmes étaient occupées à coudre. Quelques-uns étaient assez bien mis pour des gens de la campagne ; mais plusieurs hommes n'avaient qu'un caleçon de toile et plusieurs femmes une simple jupe de toile de coton et une chemise de même étoffe. Les

villages d'où ces Indiens sont originaires sont du nombre de ceux qui avaient été fondés par les Jésuites ; ces hommes sont, par conséquent, baptisés ; plusieurs sont d'un sang mélangé ; entre eux ils parlent le guarani, mais tous savent l'espagnol; chaque hameau a été formé par plusieurs familles qui, réunies à un chef, ont quitté leur pays pour se soustraire aux vexations qu'elles essuyaient et surtout à la famine qui, pour un Indien, est le plus grand des fléaux.

Des hameaux où j'ai passé, le plus considérable et le mieux arrangé est celui qu'on appelle *Manduré,* du nom de son chef. Cet homme, moins pauvre que ne le sont communément les Indiens, avait été nommé, par les chefs des insurgés, commandant d'un petit village d'Indiens situé à peu près en face du camp et aujourd'hui détruit. Il finit par se brouiller avec Artigas et Ramires, et, craignant pour sa sûreté, il vint se rendre aux Portugais avec les hommes qui lui étaient subordonnés. Il paraît que ce service a été représenté au général Lecor comme beaucoup plus important qu'il n'était réellement, car il lui accorda le titre de lieutenant-colonel avec une solde assez considérable. Son hameau domine l'Uruguay et est situé dans une position charmante, immédiatement au-dessus des bois qui bornent le fleuve et s'étendent, par une pente douce, jusqu'au bord de l'eau.

Je me suis arrêté avec l'alfères qui m'accompagne à la maison de *Manduré.* C'est un homme déjà âgé qui nous a reçu avec une indifférence stupide ; mais le père d'une femme avec laquelle il vit et qui est presque blanc a fait un peu mieux les honneurs de la maison. Cette femme et sa sœur étaient occupées à coudre et j'ai remarqué qu'elles ne manquaient pas d'habileté. Le hameau de *Manduré* est un point historique assez remarquable, car ce fut un peu au-dessous qu'après avoir perdu la bataille de Taquarimbo, Artigas passa l'Urugay pour la dernière fois.

Après être sorti du hameau de Manduré, nous en avons trouvé un autre devant lequel est une île qu'on appelle *Ilha de San-Antonio* et qui est couverte de bois. Près de là nous sommes venus faire une halte à une estancia peu éloignée du fleuve et qui appartient à Manduré. Il n'y a ici d'autre bâtiment qu'une cabane construite en paille et quelques hangars,

dans l'un desquels j'ai vu, avec quelque étonnement, un petit métier pour faire des punches. C'est sans doute un reste de l'industrie que les Jésuites avaient cherché à communiquer aux Indiens, car, depuis Montévidéo jusqu'ici, je n'ai pas vu un seul de ces métiers aux Espagnols.

Dans les cabanes dont je viens de parler il n'y a d'autre meuble qu'une lampe en terre, un girão et un hamac de laine. Sous les hangars pendent de tous les côtés des morceaux de viande, et une douzaine d'Indiens et d'Indiennes sont étendus par terre sur des cuirs, serrés les uns contre les autres. Je remarque que le hamac n'est pas moins goûté des Indiens de ce pays que de ceux de la côte du nord de Rio-de-Janeiro. C'est le meuble par excellence des hommes qui aiment à passer leur vie sans rien faire et sans penser, et, par conséquent, il n'en est pas qui convienne mieux aux Indiens. Le balancement du hamac leur procure une sorte d'étourdissement délicieux pour des hommes dont l'existence est entièrement végétative.

Après avoir pris quelques instants de repos, je suis remonté à cheval avec l'alfères pour aller voir le *Salto-Grande*. Nous avions pour guide un homme de l'estancia de Manduré. Il n'y a pas plus de cascade au *Salto-Grande* qu'au *Salto-Chico ;* mais la rivière se trouve barrée par une large bande de rochers d'un rouge noirâtre et d'une hauteur à peu près égale, qui s'élèvent de quelques pieds au-dessus des eaux et au milieu desquels croissent, çà et là, quelques arbrisseaux. Les eaux du fleuve s'échappent, en mugissant, par quelques canaux étroits qu'elles se sont ouverts au milieu de ces rochers. Dans plusieurs endroits, elles forment de petites chutes ; quelquefois elles passent sous une voûte étroite ; ailleurs, elles s'engloutissent entièrement et reparaissent plus loin. La bande de rochers s'étend jusqu'à la pointe d'une île couverte de bois serrés et du plus beau vert.

Là elle est interrompue, mais elle recommence plus bas, de l'autre côté de l'île. Cette belle nappe d'eau qui se trouve arrêtée par les rochers et se prolonge irrégulièrement, les formes variées des récifs crevassés, les accidents que produisent les eaux en s'ouvrant un passage, le contraste de la verdure des arbres avec la teinte foncée des pierres, l'île, les

bois qui la recouvrent et ceux qui bordent la rivière, tout se réunit pour former au Salto-Grande un paysage qui n'a rien de majestueux, mais qui est riant et pittoresque.

Pendant que nous marchions, j'ai causé avec l'alféres sur divers sujets. Il m'a parlé, entre autres, des Indiens appelés *Minuanos* par les uns, *Charruas* par les autres. Ces deux nations se sont unies, il a y déjà très longtemps, ce qui fait qu'on donne indifférement les deux noms à la peuplade actuelle; mais il paraît qu'aujourd'hui il n'existe plus autant de Charruas que de Minuanos. Ces sauvages sont divisés en petites bandes soumises à différents chefs, mais ceux-ci ne jouissent que d'un pouvoir très limité et souvent on refuse entièrement de lui obéir. Quand un homme est mécontent de son chef, il le quitte et va se réunir à une autre bande. Les hommes ne font absolument rien que courir les campagnes et jeter les boules aux cerfs, aux autruches et aux chevaux.

Les femmes sont chargées de tout le reste. Je me rappelle que le général Saldanha m'a dit avoir vu un cacique qui faisait tenir par la sienne la petite gourde dans laquelle on a coutume de boire le maté. Les Charruas ne mangent point la chair des bestiaux, ou du moins ils n'en mangent que quelques parties. L'ivrognerie est leur passion dominante; ils sont prêts à tout donner pour une bouteille d'eau-de-vie, et jusqu'aux plus petits enfants, tous boivent de cette liqueur avec excès. Il est possible qu'autrefois ils aient porté la barbote, comme le dit Azzuco, mais aujourd'hui, ils ne connaissent plus cet usage.

Le même auteur assure aussi qu'ils ont des punches, mais, actuellement, leur unique vêtement est, avec le chiripa, cette espèce de manteau que j'ai déjà décrit et qu'ils appellent *caïpi*. Pour armes, ils ont de longues lances et un petit arc et ils portent leurs flèches derrière leur dos, dans un carquois aplati et à peu près carré. Ils montent à cheval à poil, ils ne font point usage de mors et ne se servent, pour conduire leurs chevaux, que d'une corde ou d'une lanière de cuir.

On a souvent tenté de les réunir en villages, mais toujours inutilement. « Si Dieu, disent-ils, avait voulu que nous fus-

sions Espagnols ou Portugais, il ne nous aurait pas faits Minuanos. Nous passons notre vie, ajoutent-ils, d'une manière plus agréable que vous ne passez la vôtre, puisque vous travaillez et que nous ne faisons autre chose que manger, boire et dormir. »

Parmi les Indiens qui sont ici, nous avons trouvé un enfant de huit à dix ans, d'une figure assez agréable, avec lequel nous nous sommes mis à causer. Il nous a raconté qu'il avait perdu son père et sa mère, mais qu'il avait passé l'Uruguay avec un vieillard et une vieille femme qui prennent soin de lui et qui sont également ici. L'alfères a appelé la vieille femme, il a tiré un double de sa bourse et l'a offert à la vieille pour qu'elle consentît à lui laisser l'enfant; mais elle a constamment rejeté cette proposition, protestant que l'enfant était le sien.

En plein air, sur le bord d'un petit lac, près l'estancia de Dresnal, 7 lieues. — J'étais sur le point de partir, lorsque le capitaine d'un de ces hameaux d'Indiens où j'ai passé hier, est arrivé, revêtu de son uniforme et accompagné de quelques hommes armés de fusils, et m'a dit que le colonel Barreto lui avait donné l'ordre de me servir de guide jusqu'au gué où l'on passe le ruisseau de *Taperi-Grande* (1).

Tout en cheminant, nous nous sommes mis à causer et l'Indien m'a raconté qu'il avait été à Montévidéo, que le général Lecor l'avait parfaitement accueilli, qu'il l'avait beaucoup engagé à faire des plantations, à élever des vaches pour avoir du lait et qu'il lui avait dit que, quand les habitants de l'Entre-Rios seraient bien fatigués de se disputer, il enverrait quelques centaines d'hommes pour s'emparer du pays.

Arrivé sur les bords du ruisseau de *Taperi,* j'ai renvoyé les Indiens en leur donnant la pièce. Mon caporal portugais avait recruté une Indienne au Salto, et, sans aucune cérémonie, ll marchait avec elle auprès de la charrette. Jugeant que cet exemple serait dangereux pour mes gens, je me suis débarrassé de cet homme en lui disant que, le chemin n'offrant aucune difficulté, je n'avais plus besoin de lui.

(1) La carte dit Tapebu.

A environ trois quarts de lieue d'ici, nous avons trouvé une estancia, mais comme les bâtiments se réduisaient à une couple de hangars encombrés d'Indiennes et d'Indiens, je me suis décidé à aller plus loin. Auprès du camp du Salto le terrain est pierreux, ensuite il est mêlé d'nne grande quantité de sable; les pâturages sont pendant quelque temps assez mauvais, mais, bientôt, ils deviennent meilleurs; cependant ils sont loin d'avoir ici la qualité de ceux de Montévidéo.

Le pays est très inégal. Nous avons fait halte auprès d'un petit lac ombragé par des arbres touffus; la chaleur était excessive; à 4 heures, le thermomètre indiquait 29° à l'ombre et le temps était à l'orage.

Estancia do Tenente Mendez, 15 janvier, une lieue. — Thermomètre à 2 heures, 25°. — Comme le temps était à l'orage, je me suis arrêté à cette estancia où j'ai été parfaitement reçu par le propriétaire qui est Portugais et fait partie des milices de Rio-Pardo. Le pays que j'ai parcouru depuis le Rio-Negro n'était pas autrefois aussi désert qu'il l'est aujourd'hui. Un grand nombre d'Espagnols, dont plusieurs étaient européens, y possédaient des estancias où ils élevaient des troupeaux et où souvent même ils cultivaient du froment.

Sous le gouvernement d'Artigas, il suffisait, pour essuyer toutes sortes de vexations, d'être riche, d'être né en Europe ou d'être dénoncé au général comme étant d'un parti opposé au sien. La persécution fut plus grande encore que dans le voisinage de Montévidéo. On mit à mort une foule de propriétaires aisés, les autres prirent la fuite. Les habitations furent, pour la plupart, détruites de fond en comble et il ne resta dans le pays que des pions, des métis, des hommes sans principes, sans morale et sans propriété. Parmi les hommes autrefois établis dans le pays, il y en avait une foule qui n'avait aucun titre de propriété. Eux ou leurs pères s'étaient établis sur un terrain qui n'était occupé par personne et y vivaient tranquillement sans penser qu'on pût jamais les troubler dans leur possession. Depuis que les Portugais sont maîtres du pays, le général Lecor a fait un arrêté par lequel il déclare que les hommes qui jouissaient ainsi

d'un terrain, sans aucun titre, et ne se présenteraient pas dans l'espace de deux mois, perdraient toute espèce de droits sur ce terrain et qu'il serait donné à qui le demanderait. Il permet, en même temps, qu'avec le consentement des autorités, on s'établisse sur les terres de propriétaires pourvus de titres, mais à condition qu'on les leur achète aussitôt qu'ils se présenteront. Une foule d'officiers brésiliens, qui appartiennent soit aux troupes de ligne, soit aux milices éloignées de leurs maisons, essuyant sans cesse des retards dans le payement de leur solde, ont profité des dispositions de l'arrêté du général et ont formé des estancias où ils placent des bestiaux sauvages qu'ils ont fait prendre dans les campos.

Le lieutenant Mendes a acheté pour 5 mille crusades une estancia qui a trois lieues de long sur une de large et sans aucun bétail. Il y a joint un terrain de 3 lieues qui n'avait point de propriétaire et qu'il a obtenu des autorités compétentes. Les bâtiments de l'estancia qu'a achetée le lieutenant Mendes ont échappé aux désastres de la guerre et n'offrent encore que de misérables chaumières. Tout le monde m'assure qu'il en était de même dans tout ce pays de celles des Espagnols les plus riches, et celle de Velharo, qui subsiste encore, en est une preuve. Les estancieros de ce pays, ceux même qui avaient le plus de fortune, menaient une vie grossière; étrangers à toutes jouissances délicates, ils ne connaissaient guère qu'une manière de dépenser leur argent, c'était le jeu.

Camp de Belem, 15 janvier, 3 lieues. — Thermomètre à 4 heures, 29°. — Auprès de l'estancia do Tenente Mendes coule l'*Arupaï* (1), rivière qui n'est guéable que dans les temps des grandes sécheresses. Le major qui commande à *Bélem* avait eu la bonté de m'envoyer un vaquiano; mais le lieutenant a voulu m'accompagner jusqu'à la rivière et il a été très utile, par les bons conseils qu'il donnait à mes gens, pendant que nous passions l'*Arupaï*.

Avant d'y arriver, nous avons traversé un pâturage où l'herbe était fort épaisse, mais très dure. Le lieutenant m'a

(1) Les cartes portent Ygarupey.

dit que, dans ce pays, on avait coutume de mettre le feu aux pâturages de cette nature, parce que, sans cette précaution, l'herbe naissante reste longtemps étouffée par les tiges et les feuilles anciennes, et que, par conséquent, les bestiaux ne peuvent la brouter.

L'*Arupay* peut avoir ici un peu plus de largeur que n'en a le bras des Montées devant la solitude de Plissai, près Orléans. Il s'est trouvé heureusement guéable, et nous l'avons passé sans aucune peine. Depuis qu'une nouvelle ligne de démarcation a été tracée, comme je l'ai dit ailleurs, entre les capitaineries de Rio-Grande et de Montévidéo, l'Arupay forme, sur ce point, la limite des deux capitaineries et sa rive droite se trouve déjà sous la juridiction de Rio-Grande. Après avoir fait environ une lieue, traversant toujours un pays inégal et couvert de pâturages, nous sommes arrivés à une espèce de petit plateau d'où l'on découvre parfaitement l'Uruguay et où sont deux ou trois chaumières. Ceux qui les habitent sont des miliciens détachés du camp de Belem. J'ai demandé à l'un d'eux la permission de m'arrêter quelques heures dans sa maison; il me l'a accordée de la meilleure grâce du monde et j'ai su de lui que la colline où nous étions formait autrefois l'emplacement de Belem, mais qu'Artigas avait fait mettre le feu à ce village, il y a environ quatre ans, dans une de ses retraites.

J'avais à peine fait décharger quelques malles que j'ai vu arriver un assez grand nombre de personnes à cheval; c'était le major qui commande à Belem, accompagné du curé, d'un capitaine et de quelques officiers. Ces messieurs, après m'avoir complimenté, m'ont engagé à laisser la charrette cheminer par derrière et à me rendre au camp. Le major m'a fait mille politesses et m'a installé dans sa maison.

Pendant le jour j'ai fait plusieurs petits arrangements toujours indispensables après plusieurs jours de marche, et, sur le soir, j'ai été me promener autour du camp avec le major. Les soldats qu'il commande sont au nombre d'environ trois cents; ils font partie des milices du Rio-Pardo et sont, pour la plupart, mariés. Il y a environ un an qu'ils sont ici et, jusqu'à présent, on ne leur a donné aucune solde, aucun vêtement et rien autre chose pour se nourrir que de la

viande qui est fournie par les estancieros du voisinage et qu'on ne leur paye pas. Cependant, il n'y a qu'un petit nombre de soldats qui aient déserté. Dans le temps présent, la nation portugaise est peut-être la seule au monde qui soit capable de donner de tels exemples d'obéissance et de fidélité.

Camp de Belem, 17 janvier. — Thermomètre à 2 heures, 28 degrés. — Ce matin, de bonne heure, j'ai fait à pied une très longue course dans le voisinage du camp et, sur le soir, j'ai été me promener en bateau sur le *Jacui* et sur l'*Uruguay* avec le major. L'ancien emplacement de Belem, quoique agréable, présentait l'inconvénient d'être éloigné d'un demi-quart de lieue de la rivière et l'on sent combien cet inconvénient est grave dans un pays où l'on ne connaît d'autres moyens, pour se procurer de l'eau, que d'en aller chercher aux rivières ou aux ruisseaux voisins.

Lorsque les Portugais ont cru devoir former un camp dans ce canton, ils ont cherché un local plus favorable et il était difficile de mieux choisir qu'ils n'ont fait. Le camp n'est pas situé au bord de l'Uruguay, mais sur le sommet d'une colline qui s'élève à quelques centaines de pas du Jacui, rivière qui, à peu de distance de là, va se jeter dans le fleuve.

Le Jacui n'a guère que 3 lieues de cours et ne devient considérable qu'à peu de distance du camp. Là, c'est une belle rivière, large à peu près comme le bras des Montées, dont le courant est à peine sensible, dont la surface n'offre pas l'ondulation la plus légère et qui serpente entre deux lisières de bois peu élevés, mais touffus. Au point où elles se jettent dans l'Uruguay, leurs eaux confondues couvrent une surface assez considérable et sont divisées en différents canaux par des îles couvertes d'arbres, dont la plus considérable, appelée *Ilha Grande* ou *Ilha do Mico,* est la seule à laquelle on ait donné un nom.

Dans cette île croissent deux arbres, le *Vaporaitu* et le *Guabiju,* qui donnent, m'a-t-on dit, un fruit agréable au goût, et l'*Ypa* (le *capathio* des Espagnols) que je crois être une *Bignonée,* d'après la description qui m'en a été faite et qui fournit un très bon bois pour le charronnage et la construction.

Au bas des îles, qui sont au nombre de six, l'Uruguay se

rétrécit et coule avec rapidité. D'après tout ce que je viens de dire, il est facile de se figurer combien ces lieux doivent être ravissants. Il n'y en aura peut-être pas de plus délicieux au monde, si les bords du Jacui ou de l'Uruguay sont habités un jour par des hommes industrieux, si un jour des maisons de campagne et des jardins bordent ces rivières et qu'au milieu des arbres qui couvrent les îles dont j'ai parlé, on aperçoive des plantations et quelques demeures. Les bois qui bordent le Jacui et l'Uruguay n'ont rien de la majesté des bois vierges, mais ils n'en ont pas non plus les teintes sombres.

C'est toujours le *Saule* n° *2132 sexto* qui y domine, et, dans cette saison même où tout est desséché dans la campagne, le vert de son feuillage et celui des arbres voisins conserve, tout en offrant des nuances diverses, une fraîcheur qu'ont à peine au commencement du printemps les bocages les plus riants de l'Europe.

Les baraques qui composent le camp de Belem sont petites et construites en chaume comme celles du Salto. Comme on a le projet d'établir ici une population permanente, on y a déjà tracé une grande place qui forme un carré allongé autour de laquelle les maisons seront bâties. Un rang de baraques forme actuellement un des côtés de la place, quelques boutiques occupent le côté opposé; suivant l'usage, l'église, qui n'est encore qu'un hangar couvert en chaume, a été construite à l'extrémité la plus élevée de la place et en face est la maison du major.

Camp de Belem, 18 janvier. — Je comptais partir ce soir, mais il a fait de l'orage toute la journée et j'ai été forcé de rester ici. Autour du camp, il y a un grand nombre de baraques d'Indiens. Ces malheureux sont les restes de la population des villages fondés par les Jésuites dans l'Entre-Rios et qui aujourd'hui n'existent plus. Déjà, il y a quatre ans, le maréchal Chayas qui commandait les sept villages, aujourd'hui portugais, incendia tous ceux qui étaient situés entre l'Uruguay et le Paraguay. Les habitants prirent la fuite, mais un grand nombre d'entre eux se réunirent et formèrent dans l'Entre-Rios, mais beaucoup plus au sud, un village nouveau appelé *Cambahy*.

J'ai déjà dit combien les Indiens étaient attachés à Artigas; vraisemblablement pour cette raison, Ramires s'est déclaré leur mortel ennemi et, comme il voulait les exterminer tous, ils ont abandonné *Cambahy, Yapeju*, et les autres villages qui subsistaient encore dans l'Entre-Rios, et sont venus chercher leur salut parmi les Portugais. Depuis le mois d'août dernier, plus de trois mille de ces infortunés ont passé l'Uruguay au gué de *Guaraïm;* beaucoup d'autres l'ont traversé au Salto, à Belem et dans les Missions, et l'on assure qu'il est à peine resté dans les villages quelques vieillards et quelques infirmes absolument incapables de se déplacer.

Comme la plupart des hommes ont été tués pendant la guerre, ce sont principalement des femmes et des enfants qui sont venus se réfugier chez les Portugais. La plupart de ces Indiens ont été dirigés sur la Capelha d'Allegrette où il paraît qu'on veut leur donner des terres. Parmi ceux qui sont restés à Belem, les hommes se louent comme pions dans le voisinage, quelques enfants servent les officiers ou même les soldats du camp et les femmes se prostituent. Ils n'est pas un seul de ces Indiens qui possède quelque chose; cependant, les hommes sont passablement vêtus, les femmes le sont encore mieux, mais les enfants sont généralement couverts de haillons ou presque nus. C'était aujourd'hui dimanche, la plupart des femmes avaient des robes d'indienne, mais toutes étaient sans bas et sans souliers. Si j'en excepte les coroados des environs de Rio-de-Janeiro, de tous les Indiens que j'ai vus jusqu'à présent les Guaranis sont les plus laids; ils sont en général trapus, leur tête est démesurément grosse, leur cou fort court, leur figure plate, leur poitrine très large. Ce sont les seuls Indiens que j'aie vus dont on puisse dire avec vérité qu'ils ont la peau d'une couleur cuivrée, et chez eux cette couleur n'est point artificielle, car on l'observe chez les plus petits enfants.

L'imprévoyance qui caractérise généralement les Indiens se retrouve chez les Guaranis avec les défauts qui en sont la suite au même degré que chez les autres nations indiennes, mais ils se distinguent principalement par leur humilité, leur obéissance et leur servilité, ce qui fait, qu'en général, ils sont assez estimés comme pions. Les enfants sont toujours

prêts à faire ce qu'on exige d'eux et jamais on ne les entend murmurer ni répondre.

Outre les milices du Rio-Pardo, il y a ici une compagnie de lanciers guaranis tirés des villages qui appartiennent aujourd'hui aux Portugais et le major se loue beaucoup de l'obéissance de ces hommes, de la patience avec laquelle ils supportent la faim et toutes les privations.

Si les femmes guaranis s'abandonnent aux hommes avec tant de facilité, c'est véritablement moins par libertinage que par une suite de ce même esprit de servilité qui les empêche de rien refuser. Ici la plupart des miliciens ont une Indienne pour maîtresse. Ces femmes ne leur sont pas sans utilté parce qu'elles savent blanchir et cousent passablement. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les enfants qui naîtront de ces unions passagères seront nécessairement abandonnés de leurs pères, qu'ils seront mal élevés, parce qu'ils le seront par des Indiennes, qu'ainsi ils ne différeront point des Gauchos Espagnols, et que, peu à peu, la race blanche s'altérera dans la capitainerie de Rio-Grande.

Les Jésuites, qui connaissaient parfaitement les Indiens, avaient senti que ce n'était point en les entretenant des mystères ou même en cherchant à leur faire sentir la sublimité de la morale évangélique, qu'ils parviendraient à leur faire goûter la religion chrétienne ; ils avaient senti que des idées toutes fondées sur l'avenir rebuteraient des hommes qui ne s'élèvent pas au delà du présent, si elles n'étaient, en quelques choses, enveloppées d'images sensibles ; ils cherchèrent donc à les attacher à la religion en parlant à leurs sens, ils élevèrent de beaux temples, ils les ornèrent avec magnificence, ils célébraient avec pompe les cérémonies de la religion et ils y joignirent l'harmonie des instruments. Les Indiens qui montraient le plus de dispositions pour la musique en reçurent des leçons et plusieurs d'entre eux devinrent très habiles. Malgré la suppression de l'ordre, le goût et la connaissance de la musique ne se sont pas entièrement éteints chez les Guaranis et j'ai été ce soir régalé d'une sérénade dont les acteurs n'auraient certainement été égalés par nos ménétriers de village. Lorsqu'elle a été achevée, j'ai donné la pièce aux musiciens, ils ont été sur-le-champ à la taverne, un

instant après nous leur avons entendu chanter un hymne qui fut composé pendant la guerre en l'honneur d'Artigas. En Europe, c'eût été un crime; la tolérance des Portugais est telle que le commandant n'y a pas même fait attention. Cette totérance est digne des plus grands éloges sans doute, mais il est des cas où la sévérité était un devoir et où j'ai vu user d'une indulgence poussée trop loin.

Peu de temps avant mon arrivée, un Indien des environs du Salto tua son fils étant ivre ; revenu à lui, il alla implorer le pardon et on ne lui infligea pas le moindre châtiment. Il est de la politique des Portugais de bien traiter ceux des habitants de l'Entre-Rios qui sont venus se réfugier au milieu d'eux; c'est un moyen de se faire désirer dans cette province; mais on ne voit pas qu'il puisse jamais y avoir de raison pour ne pas infliger le moindre châtiment à l'auteur d'un crime atroce. Il me semblerait même nécessaire de faire sentir aux Indiens que si l'on veut bien les nourrir, les protéger, on n'est point disposé cependant à souffrir leurs désordres, qu'ils ne sont plus sous le commandement d'Artigas, qu'ils vivent sous un gouvernement régulier.

L'eau de tous les ruisseaux que j'ai passés depuis Montévidéo est très potable; cependant il s'en faut bien qu'elle égale celle des ruisseaux de la capitainerie des Mines. La meilleure que j'aie bue dans ce pays-ci est celle d'une fontaine voisine du Salto.

Le jour que j'ai couché au Salto-Grande, l'enfant dont j'ai parlé s'est agenouillé à l'entrée de la nuit devant une lampe que l'on avait mise par terre, il a récité sa prière tout haut en guarani et il l'a terminée en chantant un cantique également en langue vulgaire.

En plein air, au bord du ruisseau de Guabiju, 19 janvier, 3 lieues. — Pendant les deux jours que je suis resté à Belem, j'ai été comblé d'honnêtetés par le major *Jozé Francisco Martins,* commandant du détachement qui y est cantonné, et par le capitaine *Francisco Alves de Zambuyeo.* Ces deux messieurs ont absolument voulu m'accompagner pendant une lieue environ et m'ont ensuite laissé entre les mains d'un vaquiano qui doit m'accompagner jusqu'au Guaraïm. Le

pays que nous avons parcouru est peu inégal, mais creusé d'un assez grand nombre de ravins qui, pendant l'hiver, servent de réceptacles aux eaux pluviales et en général restent secs pendant l'été. Ces ravins, auxquels on donne le nom de *sanga*, sont assez communs depuis Montévidéo jusqu'ici ; ils n'ont que quelques pieds de profondeur, mais c'est assez pour gêner le passage des charrettes.

Les pâturages sont composés d'une herbe fine et rappellent, par la bonté, ceux de Montévidéo. D'après ce que m'a dit le vaquiano, ils étaient autrefois couverts d'un grand nombre de bestiaux et alors l'herbe était presque rase. Les bestiaux avaient été tués pendant la guerre, et les pâturages, moins broutés, ont repris leur première vigueur. Dans ceux que les troupeaux réduisent à une pelouse, une foule de plantes, et principalement les espèces annuelles, se détruisent, et quelques graminées vivaces qui peuvent supporter ces broutements répétés, s'emparent du terrain. Mais quand une pelouse reste longtemps sans être broutée, les racines qui étaient restées dans la terre et n'étaient pas encore mortes émettent des feuilles et des tiges nouvelles ; des graines apportées par les animaux, germent au milieu de ces plantes. Les anciennes espèces reparaissent peu à peu et la pelouse redevient à peu près ce qu'elle était primitivement.

A environ une lieue du camp de Belem nous avons passé le *Jacui*, qui, quoique à peu de distance de son embouchure, n'est déjà plus qu'un faible ruisseau. Deux lieues plus loin, nous avons trouvé un autre ruisseau qui se jette également dans l'Uruguay et porte le nom de *Guabiju*. Il est bordé d'arbres assez touffus. La charrette a eu beaucoup de peine à le passer, parce que ses bords sont assez escarpés. De l'autre côté sont deux cabanes habitées par des Indiens et entièrement construites avec des feuilles de graminées, comme les baraques des soldats portugais. Ces cabanes sont si petites et tellement encombrées de femmes et d'enfants que j'ai mieux aimé coucher en plein air, sur les bords du ruisseau, que de m'y arrêter.

Le major m'a donné cinq vaches, prises parmi celles destinées à la nourriture des soldats, et quoiqu'il y eût d'autre viande, mes soldats ont voulu en tuer une en arrivant ici.

L'instant où se fait cette expédition est pour mes gens un moment de bonheur ; la joie resplendit sur toutes les figures ; personne alors ne se fait prier pour travailler, chacun veut avoir le plaisir de contribuer à dépecer l'animal, tous l'environnent armés d'un grand couteau, et à peine a-t-il rendu le dernier soupir, qu'ils se jettent dessus comme les urubus sur les cadavres. L'idée de pouvoir bientôt se gorger de viande est un des motifs du plaisir, mais ce n'est point le seul ; le plus grand est de tuer la vache et de la mettre en pièces, indépendamment de toute espérance de pouvoir bientôt satisfaire leur gloutonnerie. Cette passion est cependant, il faut l'avouer, une de celles qui dominent les habitants de la capitainerie de Rio-Grande. Mathias répète qu'on est dans le paradis lorsqu'on mange et qu'il n'y en a pas d'autres. Le ciel de Mahomet est encore moins grossier.

En plein air, au bord du ruisseau de Mandiju, 20 janvier, 5 lieues. — Thermomètre à 2 heures, 27°. — Comme j'étais dévoré par les puces lorsque je couchais dans ma charrette et que j'y étais extrêmement mal couché, j'ai pris le parti de dormir dessous dans mon lit et je me trouve très bien de ce changement. Pays inégal, d'excellents pâturages : point de bestiaux, mais une prodigieuse quantité de juments sauvages, beaucoup de cerfs et d'autruches. Au milieu de ces déserts c'est un amusement que de voir ces animaux courir dans les campos. Les cerfs sont toujours plusieurs emsemble. Comme on ne les chasse jamais, ils se laissent approcher de très près et les autruches ne sont guère plus sauvages. A chaque pas on rencontre des cailles et personne n'y fait la moindre attention.

Depuis Belem, je trouve l'herbe beaucoup moins desséchée ; on ne voit pas une seule plante en fleurs. Nous avons fait reposer les bœufs sur les bords d'un ruisseau qui se jette dans l'Urugay et porte le nom d'*Arroio-do-Canario*. Il est aussi bordé d'arbres touffus. Un peu plus loin nous avons vu la place d'une estancia qui appartenait, avant la guerre, à un homme qui a donné son nom au ruisseau. Cet homme qui, probablement, était des îles Canaries, comme son nom semble l'indiquer, cultivait, m'a-t-on dit, le froment et diver-

ses plantes d'Europe. Il est mort pendant la guerre; son estancia a été détruite de fond en comble et l'on ne sait pas ce que ses enfants sont devenus.

Avant les troubles qui ont agité ce pays, il paraît qu'on y voyait quelques estancias, mais aujourd'hui il en existe à peine qnelques vestiges.

Nous avons fait halte sur les bords d'un ruisseau dont le nom, qui est guarani, signifie coton. La charrette a eu une peine extrême à passer ce ruisseau, parce que ses bords sont assez escarpés et embarrassés de branchages. J'ai éprouvé aujourd'hui une assez vive inquiétude parce que la charrette, guidée par le vaquiano, s'avançait dans la campagne sans suivre de chemin. Ayant aperçu un petit bouquet de bois, ce qui est une rareté dans ce pays, je m'y suis rendu pour voir si je n'y découvrirais pas quelques plantes et j'y ai trouvé la première *Cannée* que j'aie vu depuis Rio-Grande. Pendant que j'herborisais, la charrette allait toujours, mais j'avais recommandé à Laruotte de la suivre des yeux. Je ne la voyais plus quand je suis remonté à cheval, mais Laruotte m'a assuré qu'il avait bien remarqué la direction qu'elle avait prise ; cependant, au bout de quelques minutes, le pauvre garçon était déjà complètement désorienté. Nous avancions dans la campagne, nous cherchions les points les plus élevés pour voir si nous ne découvririons point la caravane, mais nous n'apercevions rien, et malgré nos recherches, nous ne pouvions retrouver les traces de la voiture. Je savais que ce pays est entièrement désert, et, par conséquent, il était clair qu'en avançant davantage nous aurions la chance presque certaine de ne pas rencontrer de maison et de mourir de faim. A notre place un homme du pays, muni de son lacet et de ses boules, n'eût pas éprouvé la moindre inquiétude, puisque de tout côté les cerfs et les autruches lui eussent offert des moyens assurés de subsistance ; mais nous n'avions point de fusil et tous les deux, également maladroits, nous n'aurions pu nous en servir, quand même nous en eussions eu. Je jugeai donc que ce que nous avions de mieux à faire était de retourner sur nos pas et de chercher la cabane à laquelle nous avions couché. Ayant fait beaucoup de détours, je ne savais pas trop à la vérité si, allant en ligne droite, nous la trouverions à

notre droite ou à notre gauche, mais nous devions nécessairement rencontrer le ruisseau de Guabiju que nous apercevions dans le lointain, indiqué au milieu des pâturages par une ligne ondulée d'arbres et d'arbrisseaux. J'ai donc formé le projet de le suivre, d'abord du point où je l'aurais rencontré jusqu'à l'Uruguay et si, dans ce trajet, je n'eusse pas trouvé la cabane, je serais revenu sur mes pas et j'aurais remonté le ruisseau jusqu'à l'endroit où nous l'avons passé hier. Pour exécuter ce plan, je m'étais mis en marche et j'étais déjà arrivé au petit bois où j'avais perdu la charrette de vue, lorsque j'ai aperçu un de mes soldats qui me cherchait et avec lequel je suis retourné vers la voiture.

Garde de Guaraim, 21 janvier, 5 lieues. — Pays très plat, d'excellents pâturages où l'herbe est un peu moins jaune qu'elle n'était dans les campagnes de Rio-Negro lorsque je les ai traversées, mais où l'on ne voit absolument aucune fleur. Si, dans une saison plus avancée, on trouve ici plus de verdure qu'il n'y en avait il y a un mois environ du côté de Sando et de l'estancia de Velharo, cela tient, sans doute, à ce que la végétation du pays où je suis actuellement participe davantage de celle des tropiques et que beaucoup de plantes y ont une consistance qu'on n'observe pas chez les espèces des campagnes de Montévidéo. Les plantes les plus vertes sont pour la plupart des sous-arbrisseaux qui me paraissent appartenir à la famille des composées également si communes dans les pâturages des tropiques,

Depuis Belem, nous continuons à nous éloigner de l'Uruguay; nous en avons souvent eu des échappées hier et avant-hier : mais aujourd'hui nous ne l'avons presque point perdu de vue. Il est toujours bordé d'arbres, mais ils ne forment qu'une lisière étroite et ses rives ont peu d'élévation au-dessus du niveau de l'eau. Après avoir quitté *Mandiju*, nous avons vu les vestiges de plusieurs estancias et, entre autres, une plantation assez considérable de pêchers. Ces habitations ont été détruites pendant la guerre ; les propriétaires sont morts ou ont pris la fuite ; les bestiaux ont été complètement détruits et le pays est aujourd'hui absolument désert.

Depuis *Castilhos*, nous avons souvent trouvé des œufs d'au-

truche dans les campos et nous en avons fait d'excellentes omelettes; mais, jusqu'à présent, je n'en avais jamais vu plus de deux ou trois ensemble et ils étaient toujours posés immédiatement sur la terre. Aujourd'hui nous avons fait lever une autruche. Elle en couvait vingt et un placés sur des brins d'herbes qui couvraient la terre et formaient une sorte de nid sans aucun art.

A environ deux lieues de Mandiju, nous avons trouvé un autre ruisseau, celui de *Tacombre* qui est également bordé d'arbres, parmi lesquels domine toujours le *Saule* n° *2132 sexto* et l'*Euphorbiacée* n° *2559* appelée *Sarandi*. Rien n'égale la peine que nous avons eue à passer ce ruisseau, nous y avons perdu plus de quatre heures et l'essieu de la charrette a été cassé. Arrivé ici j'ai su que le vaquiano nous avait fait prendre un chemin où jamais les charrettes n'ont passé et qu'il faudrait une journée pour aller d'ici à l'endroit où le *Guaraim* est guéable et où nous aurions dû arriver dès aujourd'hui si nous avions suivi le véritable chemin. J'ai fait quelques reproches au vaquiano; cependant, comme je ne voulais pas qu'il prévînt contre moi celui qui doit le remplacer, j'ai chargé Laruotte de lui donner quelque chose et pour cela je lui ai remis ma bourse pour qu'il y prît quelque monnaie. Laruotte a trouvé beaucoup plus simple de lui donner tout ce qu'il y avait dans la bourse et certainement cet homme aura été fort étonné d'être ainsi récompensé de m'avoir aussi mal guidé et d'avoir fait casser l'essieu de ma charrette.

Ce pauvre Laruotte devient chaque jour plus stupide et plus lent, il n'y a presque pas de jours où il ne me perde quelque chose; il n'est jamais prêt quand il faut partir, les soldats crient après lui et le lendemain il faut encore attendre.

Garde de Guaraim, 25 décembre. (Je date aujourd'hui du 25, parce qu'il y a eu des erreurs dans les dates précédentes.) Le thermomètre à 2 heures, 28°. — Je m'étais heureusement muni à Montévidéo d'un essieu de rechange ; il a fallu le faire placer et j'ai passé ici la journée. Il y a dans cet endroit une garde d'une quinzaine d'hommes détachés de Belem et commandés par un alfères. Leurs baraques, construites de la même manière que celles de Belem, sont situées à l'embou-

chure d'un petit ruisseau qui n'a pas de nom et qui se jette dans l'Uruguay.

Ici ce fleuve a presque la même largeur que la Seine au-dessous du Jardin des plantes et il est bordé d'une lisière très étroite d'arbres touffus et peu élevés. De la garde, on entend le bruit que produisent les eaux en rencontrant des rochers dans leur cours. A cet endroit la rivière est guéable et c'est là qu'ont passé les trois mille Indiens dont j'ai déjà parlé. Le village de *Cambai*, d'où ils venaient pour la plupart, est situé de l'autre côté de l'Uruguay, à quelques lieues de la garde et il est occupé aujourd'hui par un détachement des troupes de Ramires.

Les soldats de ce détachement se présentent souvent sur l'autre rive de l'Uruguay et invitent les Portugais à venir les visiter et à échanger avec eux du tabac et du maté contre des melons d'eau, mais les Portugais n'ont jamais répondu à ces invitations et l'on ne peut que donner des éloges à cette prudence, quand on réfléchit au peu de bonne foi des troupes espagnoles qui ont fait cette guerre. Ce qui n'est pas tout à fait aussi louable, c'est la permission qu'a demandée l'alfères au major de passer la rivière et d'aller attaquer les Espagnols.

Il me paraît probable que le Portugal a des vues sur l'Entre-Rios ; mais la politique du général Lecor tend à faire désirer les Portugais. Appelés par les Espagnols, ils ne peuvent plus être considérés, ni par les nationaux, ni par les étrangers, comme des conquérants mais comme des libérateurs. Au contraire, s'ils étaient agresseurs, les Espagnols se réuniraient contre eux et il faudrait encore répandre du sang. Cependant, comme il n'y a ni ensemble, ni unité dans l'administration des provinces portugaises, je ne serais pas surpris que, pendant que Lecor suit ses plans avec la sagesse et la modération qu'il a toujours montrées, ils ne fussent dérangés de ce côté-ci par l'irréflexion des militaires de Rio-Grande et leur animosité contre les Espagnols.

Quoi qu'il en soit de tout ceci, je ne vois pas ce que le Portugal a à gagner à s'étendre jusqu'au Paraña. L'Uruguay, dit-on, n'est pas encore une assez forte barrière puisque, dans plusieurs endroits, on peut le passer à gué. Mais est-ce donc un si grand malheur d'être obligé de garder sa frontière sur

quelques points. Quand les Portugais s'étendront jusqu'au Paraña, il faudra qu'ils maintiennent des troupes dans l'Entre-Rios pour maintenir les habitants du pays et ils ne seront pas moins obligés d'en laisser, pour le même objet, dans la capitainerie de Montévidéo. Ainsi, il faudra augmenter le nombre des soldats sous les armes, faire des dépenses considérables et de longtemps on ne peut attendre aucune indemnité d'un pays entièrement ruiné.

Je reviens à la garde de Guaraim. Cette rivière a son embouchure à environ une lieue au-dessous de la Garde et là, m'a-t-on dit, il est presque aussi large que l'Uruguay. Malgré les rochers qui embarrassent son cours, il est venu quelquefois des barques des Missions jusqu'au Salto. L'alfères qui commande ici a voulu me faire partager son repas et j'ai pu juger par là de la triste manière de vivre des troupes cantonnées ici. Nous avons mangé deux fois dans la journée : la première fois, on a servi un petit plat de poissons avec une poignée de farine, et la deuxième fois, quelques bouchées de viande grillée sur les charbons. Pour charmer sa faim, l'alfères n'a cessé de prendre du maté dans l'intervalle de ses repas.

L'Uruguay est, dit-on, très poissonneux, et j'en ai eu la preuve ce soir, car un des soldats du détachement qui avait été pêcher à la ligne est revenu avec une douzaine de *Tarahiras* longues au moins d'un pied et demi. On peut considérer les dumestes comme un des fléaux qui désolent ce pays, les maisons en sont remplies, on les trouve par milliers dans les cuirs et ils remplissent l'air. Je ne cesse de visiter mes malles et j'y retrouve continuellement soit des larves, soit des insectes parfaits. Ils n'ont pas encore attaqué le corps des oiseaux, mais ils ont endommagé plusieurs becs. Les ailes de plusieurs chauves-souris ont été fort endommagées; je redouble de soins, je fais des visites continuelles dans les malles et je ne puis me débarrasser de ces odieux insectes.

Bords de la rivière de Guaraim, 26 janvier, depuis 1 h. jusqu'à 4 heures du soir, le thermomètre, 30°. — Il a fallu aujourd'hui aller gagner le gué du Guaraim, où nous aurions dû arriver avant-hier, si nous avions eu un meilleur vaquiano.

Sans suivre de route tracée, nous avons marché dans la campagne à peu près parallèlement à cette rivière dont une lisière d'arbres serrés et touffus nous indiquait le cours. Le pays est presque plat et couvert de pâturages excellents, mais l'herbe en est basse et serrée. Elle conserve encore un peu de verdure, mais je n'y ai vu d'autres plantes en fleurs que l'*Amaryllis* n° *2565 ter*.

A dix heures, la chaleur était déjà si forte que les bœufs n'avaient plus la force d'avancer et nous avons été obligés de nous arrêter devant une petite cabane qui a été construite par un caporal du détachement du Guaraim et où il compte avoir quelques vaches et faire quelques petites plantations. La cabane est construite en forme de four avec les feuilles de graminées dont j'ai déjà parlé. J'y ai passé plusieurs heures et j'y ai travaillé fort à l'aise auprès de la cabane, sous des hangars qui servent de demeure à des Indiens que le caporal a loués comme pions.

Comme la chaleur avait été excessive toute la journée, nous n'avons pu nous mettre en route que fort tard et le soleil était déjà couché quand nous sommes arrivés au gué du Guaraim. Là, cette rivière est bordée d'arbres serrés et touffus mais peu élevés, dont le tronc n'a, en général, que la grosseur de nos taillis de 18 ans. Le *Guaraim* peut avoir ici la largeur de l'Essonne devant Pithiviers. Il est peu profond et coule avec rapidité sur un lit de pierres. Ce n'est qu'avec une peine extrême qu'on est parvenu à le faire passer aux bœufs qui avaient été extrêmement fatigués. Les soldats, les pions et Firmiano veilleront tour à tour pendant la nuit pour garder les bœufs et les chevaux.

En plein air, sur les bords d'un ruisseau, 27 janvier, 4 lieues 1/2. Depuis 11 heures jusqu'à 1 heure, le thermomètre 29°. — Pays très plat, terrain sablonneux ou caillouteux, pâturages assez bons, mais où l'herbe est basse et peu fournie, encore un peu de verdure, mais aucune plante en fleurs, si ce n'est l'*Amaryllis* n° *2565 ter* et celle n° *2566*. On ne voit dans la campagne aucune maison, aucun bétail ; cependant on y comptait autrefois plusieurs estancias, mais elles ont été détruites de fond en comble pendant la guerre.

Les troupeaux de juments sauvages sont toujours communs. Mon vaquiano a pris avec les boules un cheval dompté et marqué qui se trouvait mêlé dans ces troupeaux. Nous avons fait reposer les bœufs dans un endroit humide où il y a encore quelques fleurs d'eau. Il y croît quelques petits arbres et des arbrisseaux qui forment un fourré très épais et tout autour l'on voit de grandes herbes fort dures qui appartiennent à la famille des Composées. Ici, comme en France, les plantes de cette famille sont celles qui fleurissent les dernières. Pour la France, on peut citer comme exemple : les *Inules*, l'*Eupatoire*, les *Asters*, etc.

Pendant notre halte, nous avons entendu tonner ; le ciel s'est couvert de nuages épais ; nous nous attendions à un orage, mais nous en avons été heureusement quittes pour la peur. Le lieu où nous nous sommes reposés est peu éloigné d'un des gués de l'Uruguay appelé *Passo de San-Pedro*.

Après nous être remis en route, nous avons fait encore environ une lieue et demie et nous nous sommes arrêtés auprès d'un très petit ruisseau qui n'est point bordé d'arbres, mais auprès duquel sont plusieurs pieds de Mimose épars dans les pâturages.

Avant cette dernière guerre, le Guaraim servait de limite à la capitainerie de Rio-Grande ; ainsi, c'est véritablement aujourd'hui que nous sommes rentrés dans cette capitainerie. Pour célébrer notre heureuse arrivée sur les terres portugaises, j'ai fait du punch et j'en ai régalé tout mon monde. Sur le soir, mes soldats ont vu un homme qui se cachait parmi de grands *Eryngium* qui couvrent un marais voisin de l'endroit où nous nous sommes arrêtés : ils ont été à sa poursuite mais ils n'ont pu l'atteindre ; il est à croire que ce sera quelque nègre fugitif.

J'ai encore vu aujourd'hui un nid d'autruche de 24 œufs. L'espace qu'il couvrait était un peu creux, mais je crois qu'il avait été simplement enfoncé par leur poids et celui de la mère. Par dessous les œufs, il y avait un peu d'herbe très sèche et très foulée, qui, probablement, était celle même qui couvrait la terre avant que l'autruche y pondît.

CHAPITRE XIV

Bords du ruisseau de *Sª Anna*. — Indien gaikuru vu à Bélem. — Mots du dialecte de ces Indiens. — Réflexions sur le Portugal et le Brésil. — Les *Dumestes*, insectes nuisibles. — Tigres. — En plein air, bords du ruisseau de *Garapuita*. — Miel de guêpes. — Empoisonnement. — En plein air à la source du *Garapuita*. — Les trois Indiens mangent du même miel sans incommodité. — Cette guêpe est appelée par les Guaranis *Lechiguana*. — Ingratitude de Firmiano. — Incapacité des Indiens à concevoir autre chose que le moment présent. — En plein air près du ruisseau d'*Imbuha*. — En plein air, près d'un ruisseau sans nom. — Estancia de *S. Marcos*. — *Rinção de Sanclon*. — Mœurs. — Retour à la barbarie. — Aucune religion.

En plein air, sur le bord du ruisseau de Santa-Anna, 28 janvier, 4 lieues. — Le tonnerre s'est fait entendre pendant toute la nuit, et, de moment en moment, des éclairs paraissaient à l'horizon comme une lumière pâle et tremblante. La pluie n'a cependant commencé qu'au point du jour. Comme nous étions en plein champ, j'ai jugé qu'il valait encore mieux la recevoir en avançant qu'en restant à la même place ; je suis monté dans la charrette et nous nous sommes mis en marche.

La pluie n'a cessé qu'à notre arrivée au ruisseau sur le bord duquel nous avons fait halte, mais pendant toute la journée il en est tombé par intervalles. Je ne pouvais travailler dans la charrette où l'eau entrait lorsqu'elle n'était pas fermée et où je ne voyais pas clair quand elle l'était. Tout le jour s'est passé de la manière la plus triste et la plus désagréable.

Il y a dans le voisinage d'ici une garde de quelques soldats détachés de Belem ; je dois y laisser le vaquiano que j'ai

amené de Guaraim et en prendre un autre, mais, malheureusement, mon guide ne sait pas où cette garde est postée. Il l'a cherchée pendant plus de deux heures et n'a pu la trouver. Il faudra que demain matin de bonne heure mes gens se mettent en campagne pour tâcher de la découvrir. Il n'y a ici personne qui puisse nous donner des renseignements, car il n'est pas au monde de pays plus désert. Les juments et les autruches y sont extrêmement communes. Mon vaquiano dit qu'il y a aussi beaucoup de tigres dans tout ce canton et Mathias a vu ce soir les traces de l'un de ces animaux.

Lorsque j'étais à Belem, le major fit venir un *Guaikuru* qui, depuis peu, a passé l'Uruguay et s'est réfugié dans le camp. Cet homme peut avoir une quarantaine d'années; il est grand, se tient parfaitement droit et a quelque chose de noble dans la physionomie; son teint est d'un bistre cuivré, sa tête est grosse et très ronde, ses cheveux très noirs et plats, ses yeux singulièrement arqués, sa poitrine est extrêmement large. Pour vêtement, il porte un ponche qui, attaché autour de ses reins avec une ceinture de cuir, passe d'un côté sous une aisselle, et, de l'autre côté, a deux pointes liées sur l'épaule. On croirait que cet homme a cherché à imiter le costume des anciens Romains. Il nous a dit qu'il était d'un village appelé *San-Xavier*, qui n'est pas, a-t-il ajouté, fort loin de *Santa-Fé* et du *Rio-Salgado*. Je l'ai extrêmement étonné en lui lisant les mots de sa langue qui m'avaient été communiqués par les femmes guaikurus. Il les a trouvés presque tous exacts et il m'en a donné quelques autres que je copie à la suite de cet article.

Après avoir causé plusieurs fois avec cet homme, je me suis avisé de chercher dans *Azzarra* le chapitre des Guaikurus et j'ai été fort étonné d'y lire que, du temps de l'auteur, il n'existait plus qu'un homme de cette nation ; voilà déjà deux familles de cette nation que je vois, l'une au Salto, l'autre à Belem ; j'ai aussi vu à Belem un enfant guaikuru qui n'a plus ni père, ni mère. Les Portugais m'ont assuré que cette nation était fort loin d'être éteinte.

J'ai trouvé à Belem un Hambourgeois qui a quitté son pays étant encore enfant, qui a longtemps habité l'Entre-Rios, qui, actuellement, tient une venda à Belem. Cet homme,

dont tout le monde fait beaucoup de cas, m'a dit qu'il avait vu, dans la juridiction de Santa-Fé, un village appelé *Aé-Garras*, qui est entièrement peuplé de Guaikurus ; il ajoute que ces hommes sont baptisés, qu'ils sont industrieux, que leurs femmes fabriquent divers tissus et qu'ils sont nombreux. Il paraît extraordinaire qu'*Azzarra* se soit trompé à ce point; mais ne serait-il pas possible qu'il y ait eu deux nations du même nom et que le Guaikuru d'*Azzarra* appartînt à une autre peuplade que ceux que j'ai vus ?

MOTS DE LA LANGUE DES GAIKURUS.

cabeça . . .	*caik.*	pescoço. . .	*cosote.*
ceo	*pigome.*	braços . . .	*lāva* (5).
sol.	*navarrèra* (1).	dedos . . .	*pallacate.*
lua	*sirahègo.*	maô	*apokenal lakalè.*
estrelas. . .	*avakatni.*	pes	*litil* (6).
terra. . . .	*llèva* (2).	passaro. . .	*cohò.*
Homem . .	*iallè.*	peixe. . . .	*nahi.*
mulher. . .	*alo.*	carne . . .	*lahāte.*
menino. . .	*notoleke.*	agua. . . .	*ivariàke* (7).
pai.	*ita.*	fogo	*ānnorĕkĕ* (8).
mai	*ihalè* (3).	viado. . . .	*navanèke.*
filho. . . .	*yalèke* (4).	cavallo. . .	*sipĕgăkă.*
filha. . . .	*yalè.*	vacca. . . .	*vaccà* (9).
cabellos . .	*lavè.*	avestrus . .	*mănik.*
olhos. . . .	*gotè.*	bom. . . .	*iàmăcătà.*
nariz. . . .	*limèke.*	maô	*naiapèk.*
boca. . . .	*allape.*	paô	*cōippăk* (10).
dentes . . .	*lovè.*	folha. . . .	*lavè.*
lingua . . .	*lolegaranote.*		

(1) La prononciation de l'*r* est extrêmement grasse.

(2) On appuie longtemps sur les deux *ll*.

(3) On élève la voix en prononcant la dernière syllabe.

(4) On élève sensiblement la voix en prononcant les deux dernières syllabes.

(5) L'avant-dernière syllabe longue, la dernière prononcée avec plus de force et une voix plus élevée.

(6) Le dernier *i* participe du son de l'*e*.

(7) Dans *lahàte* et *ivariàke*, l'*e* final ne se fait pas sentir plus que notre *e* muet.

(8) La première syllabe très longue, les autres très brèves, la deuxième un peu moins fermée que notre *é*

(9) On accentue la dernière syllabe.

(10) Après la première syllabe une interruption, la dernière prononcée rapidement.

negro . . .	*avedack.*
branco. . .	*lāllāgārèk.*
vermelho. .	*ēttŏkē* (1).
sol.	*dahasuhà.*
Deos. . . .	*Lāssīgŏ.*
um	*onalek* (2).
Bom dia . .	*lācŏme.*
daonde vens? . .	*matti que gaià?*
en venho da minha terra. . . .	*Sattica quedaia ha.*
casa . . .	*ivò.*
quando he que V. C. que ir na sua terra.	*mālāi ōppēlē* (e fermé).
quando he que en hei de ver à minha terra. . . .	*mallakio savana. iā hà.*
egreja . . .	*atamaki.*
dormir. . .	*sīllācŏ.*
comer . . .	*canoke.*
beber . . .	*nieto.*

Je priai le Guaikuru de me réciter quelque chanson dans sa langue et de m'en donner l'explication. Voici celle qu'il me dicta :

sōēnĕr nĕtăpèk sŏlēntĕ iă hà. .	*eu estou cantando e me recordo a minha terra.*
sōēnĕr nĕtăcō tioi nĕtăpèk sŏlēnte ĭtāl	*eu me recordo men pai e esto chorando.*
tŏsădēn.	*sara elle vivo?*
ŏtlēià solente ĭŏhā	*eu me recordo muito da minha molher.*

Les syllabes que j'indique par un accent grave se prononcent avec une élévation de voix très marquée. Il est très possible que je me sois trompé dans la séparation des mots que me dictait le Guaikuru, car je n'avais pour les distinguer entre eux d'autres données que les repos, presque toujours peu sensibles, qu'on laisse dans toute les langues entre les mots que l'on articule.

En plein air, sur les bords du ruisseau de Santa-Anna, 29 janvier. A 4 heures, thermomètre 22°. — Sur le soir, lorsque je finissais ce journal, mes gens ont aperçu un tigre auprès de l'endroit où nous avions fait du feu et où il restait encore quelques charbons allumés. José Marianno lui a tiré un coup de pistolet, mais il l'a manqué et l'animal s'est retiré dans le bois qui borde le ruisseau.

(1) On appuie sur le double *tt*.

(2) Les autres nombres n'existent pas ; les Gaïkurus se servent à présent de mots espagnols.

Il a plu et tonné toute la nuit et ce n'est que sur les trois heures du soir que le temps s'est mis au beau. Dès la pointe du jour, le vaquiano et Joaquim ont été à la recherche de la garde, mais ils sont revenus sans avoir rien découvert. Elle n'était pas sous les ordres du major qui commande à Belem mais sous ceux du maréchal Abreu, et il est à croire qu'elle aura été retirée sans que le major ni l'alfères du Guaraim en aient rien su. Comme le vaquiano m'assure qu'il ne connaît pas le chemin au delà du ruissau de Santa-Anna, que ce pays est entièrement désert et qu'on n'y voit aucune route tracée, je renvoie cet homme demain matin au Guaraim avec Joaquim Nevez, et je charge ce dernier d'une lettre pour l'alfères où je le prie de m'envoyer un autre vaquiano qui puisse me conduire jusqu'à l'estancia la plus voisine.

Joaquim et le nouveau vaquiano ne pourront être revenus avant deux jours ; ainsi j'aurai éprouvé le désagrément d'être arrêté pendant trois jours au milieu d'un désert et, jusqu'à présent, par un temps effroyable. A la vérité, depuis que je suis ici, il n'a pas plu dans la charrette, mais j'y suis extrêmement à l'étroit et ne puis y travailler qu'avec beaucoup de peine, craignant à chaque instant de perdre, au milieu de tant de malles et de bagages, ma loupe, mes plumes, mes canifs, etc. Ma charrette est devenue d'ailleurs le repaire d'une foule d'insectes malfaisants ou incommodes. Les dumestes y pullulent, les puces et les punaises m'y dévorent pendant la nuit, la viande qu'on pend à la couverture y attire une multitude de mouches qui, réveillées par la lumière, volent par centaines autour de ma tête et m'incommodent extrêmement.

Depuis Montévidéo, je ne vois plus aucun serpent, les oiseaux sont très rares dans les campos et ceux qui se trouvent dans les bois se réduisent à un petit nombre d'espèces. J'ai vu aujourd'hui un très grand nombre d'individus de celle appelée *Diagoes* à Porto-Alègre et nous avons entendu le chant du *Tahar* (*Chaja* d'Azzarra).

Quant aux mammifères, excepté les cerfs, nous n'en voyons aucun. Tout le monde m'avait dit que l'on trouvait en très grande abondance, dans les campagnes que je viens de parcourir, un très petit tatou que les Espagnols appellent *molita*

et qu'on dit être fort bon à manger ; mais nous n'en avons pas vu un seul.

Je ne sais ce que devient en ce moment le Portugal. Le roi est trop attaché au Brésil et à la manière de vivre qu'il a adoptée depuis qu'il est à Rio-de-Janeiro pour retourner à Lisbonne. Mais si lui ou ses fils prennent jamais ce parti, le Brésil sera bientôt perdu pour la maison de Bragance, et ses provinces, comme les colonies espagnoles, deviendront le théâtre des discordes civiles. La crainte de retomber dans la dépendance du Portugal portera les Brésiliens à la révolte ou du moins elle leur en servira de prétexte. Mais, comme l'obéissance que les diverses provinces du Brésil rendent à leur souverain est le seul lien qui les unisse, il est évident qu'elles se sépareront quand ce lien ne subsistera plus. Sans parler du Para et de Fernambouc, la capitainerie des Mines et celle de Rio-Grande, déjà moins éloignées, diffèrent plus cependant que la France et l'Angleterre ; comment les habitants, abandonnés à eux-mêmes, pourraient-ils s'entendre et concourir à former un même État? Qu'on ne cite point l'exemple des États-Unis, qu'on ne compare point des sectaires enthousiastes avec des hommes la plupart sans morale et sans vertus. Les Brésiliens, pris en masse, sont certainement bien au-dessus des Américains-Espagnols, cependant il n'y a pas parmi eux de véritable patriotisme ; je ne les crois pas beaucoup plus susceptibles d'élans généreux. Dans une insurrection, on verra des chefs ambitieux se former des partis, rassembler autour d'eux cette foule de gens oisifs et sans fortune dont le Brésil pullule; ces troupes et leurs chefs seront sans doute supérieurs en intelligence à celle d'Artigas, mais ils n'en feront pas moins de mal et le Brésil tombera dans une anarchie à peu près semblable à celle qui désole les colonies espagnoles.

En plein air, sur les bords du ruisseau de Santa-Anna, 30 janvier. De 1 heure à 4 heures, le thermomètre à 26°. — Comme je l'avais projeté, j'ai fait partir ce matin le vaquiano et Joaquim pour la garde du Guaraim ; avant qu'ils se missent en route, Mathias est venu nous dire qu'il venait de voir quatre tigres, deux grands et deux petits, qui étaient

occupés à manger le meilleur de mes chevaux. On a été à leur poursuite, mais ils se sont retirés dans les bois qui bordent le ruisseau.

De bonne heure j'ai fait nettoyer la charrette et tuer les dumestes qui la remplissaient; j'ai moi-même visité les malles et j'ai tué une multitude de ces insectes, mais la peine que j'ai prise a été à peu près inutile; toute la journée il en est revenu d'autres; l'air en était rempli et, ayant par hasard soulevé une des malles sur le soir, j'ai trouvé dessous des milliards de ces animaux, quoiqu'on n'en eût pas laissé un seul dans la visite qui en a été faite le matin. Quand elle a été achevée, je suis monté à cheval avec Mathias et j'ai été me promener sur les bords de l'Uruguay qui n'est qu'à une très petite distance du passo de Santa-Anna. Cette rivière peut avoir à peu près la même largeur que la Seine au-dessus de Paris, elle coule avec lenteur et décrit de larges et élégantes sinuosités. Ses bords sont peu élevés au-dessus de son lit et seulement couverts d'arbrisseaux épars; en deça, les pâturages ont conservé beaucoup de fraîcheur, mais la partie la plus voisine du fleuve est presque uniquement couverte de cette graminée à feuilles raides et coupantes avec lesquelles sont construites les baraques du Salto, de Belem, etc.

Sur les bords de la rivière, nous avons vu les traces de plusieurs tigres, nous avons reconnu l'endroit où ils s'étaient couchés dans l'herbe, enfin, nous avons vu dans les pâturages les ossements de plusieurs chevaux et de plusieurs cerfs mangés par eux. Quand un animal meurt naturellement, ses os restent les uns à côté des autres, mais ceux que nous avons vus étaient dispersés ça et là et nous avons reconnu dans les crânes les trous faits par les griffes des tigres. Je n'ai pas encore rencontré autant de cerfs que dans ma promenade d'aujourd'hui, nous en apercevions de tous les côtés et nous en avons compté jusqu'à trente environ d'une seule bande.

En plein air, sur les bords du ruisseau de Garapuita, 1er février. — N'ayant pu écrire ce journal hier au soir, je profite, pour y suppléer, du temps où nous restons arrêtés pour faire reposer les bœufs. De très bonne heure, je partis à cheval pour aller herboriser, accompagné de Mathias et de

Jozé Marianno. Nous suivîmes pendant assez longtemps les bords du Rio de Santa-Anna, nous le traversâmes, et, de l'autre côté, nous trouvâmes des pâturages semblables à ceux que nous venions de parcourir ; l'herbe y est assez verte, ce qui, sans doute, est dû aux dernières pluies ; elle est peu élevée, mais d'une qualité excellente ; on n'y voit aucune fleur, le terrain est parfaitement égal.

Arrivés auprès d'un endroit humide, couvert de la graminée appelée santa-fé, nos chevaux refusèrent d'avancer, tous leurs mouvements annonçaient la frayeur ; leur respiration était précipitée et nous jugeâmes à ces signes qu'il y avait quelque tigre couché dans l'herbe. En effet, à peu de distance de là, nous reconnûmes sur la terre les traces de l'un de ces animaux. Continuant notre course, nous traversâmes un ruisseau bordé d'arbres qui porte le nom de *Garapuità*. Nous le suivîmes jusqu'à son embouchure dans l'Uruguay et nous trouvâmes sur ses rives un grand nombre de baraques abandonnées et presque détruites. Nous entrâmes dans l'une d'elles et nous y trouvâmes deux sacs de cuir et un bonnet de liberté, fait de grosse toile grise, qui montrait assez que des Espagnols insurgés avaient été cantonnés dans cet endroit pendant la guerre. Ces baraques étaient faites comme les huttes des Indiens sauvages ou comme celles que les voyageurs ont coutume de construire quand ils passent la nuit dans les bois, c'est-à-dire qu'elles formaient de petits berceaux de 3 ou 4 pieds, sur lesquels étaient étendues des branches.

Arrivés à l'embouchure du Garapuità, nous suivîmes l'embouchure de l'Uruguay qui peut avoir dans cet endroit la même largeur que le Loiret devant le Poutil et est bordé d'une étroite lisière d'arbres. Nous trouvâmes une pirogue sur ses bords et comme nous avions aperçu près du ruisseau de Santa-Anna quelques cavaliers qui galopaient dans le lointain, nous conclûmes, probablement avec raison, que c'étaient des Espagnols et que la pirogue avait servi à les transporter sur cette rive. Continuant à marcher, nous découvrîmes un petit corral et nous vîmes quelques hommes qui, nous ayant aperçus, se cachèrent entre les arbres. Mes compagnons décidèrent dans l'instant que c'étaient des insurgés espagnols; mais, ne voyant pas trop pourquoi ils seraient venus s'éta-

blir dans ces déserts, je pensai que ce pourraient être plutôt quelques-uns de ces Indiens qui sont venus récemment se réfugier de ce côté de l'Uruguay. « Si nous n'étions que nous deux, dit Jozé Marianno à Mathias, nous irions jusque-là. » Je regardais cette visite comme inutile ; mais, jugeant qu'il était essentiel que mes gens ne me crussent pas moins de courage qu'eux, j'ai dit que je ne demandais pas mieux que d'aller en avant. Nous vîmes le corral et quelques baraques, mais personne ne se présenta. J'ai su, par le vaquiano qui est arrivé hier au soir, que c'était dans cet endroit qu'avait été la garde, mais, probablement, elle aura été retirée ; personne ne s'est présenté à notre approche, et, comme je l'avais pensé, quelques Indiens auront pris la place des soldats.

En revenant, nous passâmes auprès de l'endroit où nos chevaux avaient donné tant de signes de frayeur, mais, cette cette fois-ci, ils passèrent sans difficulté, ce qui prouve que la même cause n'existait plus. Je n'étais pas sans quelque inquiétude sur la charrette ; si les hommes que nous avons avons vus galoper dans le lointain étaient des Espagnols, ils pouvaient l'attaquer pendant notre absence, car il ne restait pour la défendre que des hommes qui ne peuvent être considérés que comme des enfants. Ce fut donc avec une grande satisfaction que je retrouvai tout comme je l'avais laissé.

A peine étions-nous arrivés, que Jozé Marianno et Mathias remontèrent à cheval sans me rien dire ; je m'imaginai qu'il leur avait pris fantaisie d'aller à la recherche de ces hommes que nous avions vus à notre approche se cacher dans le bois, et je commençais à craindre qu'ils ne commissent quelque imprudence. Je me mis à manger et je les vis bientôt revenir. Dans la promenade de la veille, nous avions passé auprès d'une ruche de guêpes qui était suspendue à environ un pied et demi de terre à une branche d'arbrisseau ; elle était à peu près ovale, de la grosseur de la tête et d'une consistance cartonnée comme celle de nos guêpiers d'Europe. Mathias et Jozé Marianno avaient été détruire ces guêpiers et ils en avaient tiré le miel.

Nous en mangeâmes tous les trois. Je fus, à ce qu'a dit Jozé Marianno, celui qui en mangeai le plus et je n'ai pas

évalué ce que j'ai pris à deux cuillerées. Bientôt j'éprouvai une douleur d'estomac plus incommode que vive, je me couchai par terre sous la charrette la tête appuyée sur mon portefeuille et je tombai dans une sorte de sommeil extatique pendant lequel je me suis vu transporté dans les espaces célestes ; j'entendis une voix qui s'écria : « Il ne sera point perdu, il y a un ange qui le protège. » Dans cet instant, ma sœur vint me prendre par la main. Elle était vêtue de blanc, elle avait une ceinture autour du corps et son visage portait une empreinte inexprimable de calme et de sérénité ; elle me prit par la main sans me regarder et sans proférer une parole et me conduisit devant le tribunal de Dieu. Je me rappelai les dernières paroles de la parabole du bon Pasteur et je me réveillai.

Je me levai, mais je me sentis d'une telle faiblesse qu'il me fut à peine possible de faire cinquante pas, je retournai sous la charrette, je me recouchai et je me sentis presque aussitôt le visage baigné de larmes que j'attribuais à l'attendrissement que m'avait causé le songe dont j'ai fait le récit. Je rougis de cette faiblesse et je me mis à sourire ; mais, malgré moi, ce sourire, se prolongeant, devint convulsif et je me cachai la tête pour que mes gens ne le remarquassent pas. Cependant j'eus encore la force de donner quelques ordres à Firmiano, et dans l'intervalle Jozé Marianno arriva. Il me dit d'un air gai, mais pourtant un peu égaré, qu'il était ivre et qu'il courait les bois depuis une demi-heure. Il s'assit alors sous la charrette, s'appuyant contre la roue et il m'invita à prendre place à côté de lui. Je me traînai jusque-là avec beaucoup de peine ; je me sentis d'une faiblesse extrême et j'appuyai la tête sur l'épaule de Jozé Marianno.

Ce fut alors que commença la plus cruelle agonie ; un nuage épais obscurcit mes yeux et il ne me fut plus possible de distinguer que l'azur du ciel mêlé de quelques nuages et les traits de mes gens. Je tombai dans le dernier degré d'affaiblissement, je n'éprouvais point de grandes souffrances, mais toutes les angoisses de la mort. Cependant j'ai parfaitement conservé le souvenir de tout ce que j'ai vu, de tout ce que j'ai entendu, et le récit que m'a fait Laruotte est parfaitement conforme à ce que je me rappelle. « Il y a bientôt deux ans, dis-je à Jozé

Marianno, que nous avons fermé les yeux à mon ami ; vous allez aujourd'hui recevoir mon dernier soupir. — Je suis bien mal aussi, me répondit-il, nous allons mourir ensemble dans ce désert. » Je demandai du vinaigre concentré, j'en respirai plusieurs fois avec force, je me sentais un peu ranimé pour quelques secondes, mais bientôt je retombai dans le même anéantissement. Laruotte était absent quand je commençai à tomber dans cet état, mais je le fis appeler et il m'a soigné de son mieux. Avec lui, j'avais autour de moi Firmiano, le pion indien, Mathias et Jozé Marianno qui étaient également très incommodés.

« Mes amis, leur dis-je en portugais, je sens que je vais expirer dans ce désert, loin de ma famille et de mon pays, les ombres de la mort m'environnent, je vais rejoindre ces anges qui m'appellent pour les suivre. Je n'étais pas méchant, je ne fis jamais de mal à personne, mes fautes sont entre moi et Dieu qui me pardonnera, j'espère, qui me punira peut-être. » Un combat cruel mais de courte durée se passa dans mon âme. « Ma mère et mon neveu n'ont pas besoin de moi. Mais ce pauvre Firmiano, que j'ai tiré de ses déserts, que deviendra-t-il quand je ne serai plus ? Mathias, recommande-le au comte de Figuera; qu'il ne devienne l'esclave de personne. » Je voulus l'éloigner, mais ensuite je le rappelai auprès de moi et je vis quelques larmes couler de ses yeux. « Mathias, je vous pardonne le mal que vous m'avez fait. Laruotte, vous savez que mes collections appartiennent au Muséum d'histoire naturelle; mes manuscrits doivent être remis à ma famille. »

Le songe que j'avais fait lorsque j'avais commencé à tomber dans cet état se présentait sans cesse à mon imagination et je me sentis comme poussé par une force invisible à le raconter. Les paroles que je viens de rapporter ne furent point dites de suite, comme je viens de l'écrire, mais à de longs intervalles et d'une manière entrecoupée. J'aurais voulu parler français, mais il ne se présentait à ma mémoire que des mots portugais, et, lors même que j'adressais la parole à Laruotte, c'était presque toujours en portugais.

Lorsque je commençai à tomber dans cet état singulier, j'essayais de boire du vinaigre et de l'eau, mais, ne me trouvant pas mieux, je demandai de l'eau tiède pour voir si je

pourrais rendre le miel qui m'avait fait tant de mal. Je m'aperçus que, chaque fois que j'en avalais, le nuage que j'avais devant les yeux se levait pour quelques instants et je me mis à en boire à longs traits et presque sans interruption. D'après ce que m'a dit Laruotte, je dois en avoir pris seize pintes.

Je lui demandais sans cesse un vomitif; il en chercha un dans les malles ; mais, comme il était troublé par tout ce qui se passait, il ne put en trouver. Comme il était dans la charrette et que j'étais dessous, je ne pouvais le voir ; cependant il me semblait qu'il était sous mes yeux et je lui reprochais sa lenteur ; c'est là la seule erreur dans laquelle je sois tombé pendant cette agonie.

Cependant Jozé Marianno se releva sans que je m'en aperçusse ; mais bientôt mes oreilles furent frappées des cris qu'il poussait ; dans cet instant, je me trouvai un peu mieux, le nuage qui me couvrait les yeux devint un peu moins épais et aucun des mouvements de cet homme ne m'échappa. Il déchira ses vêtements avec fureur, resta entièrement nu, prit un fusil, en tira un coup. Mathias lui arracha son arme des mains ; alors il se mit à courir dans la campagne, appelant à son secours, de toutes ses forces, Notre-Dame de l'Apparition, demandant ses armes, criant que toute la campagne était en feu, que l'on allait laisser brûler les malles, qu'il fallait les fermer. Le pion indien chercha à le retenir, mais, voyant qu'il n'y réussissait pas, il prit le parti de s'en aller.

Jusqu'alors, Mathias n'avait cessé de me donner des soins, mais lui-même avait commencé par être fort malade ; cependant, comme il avait vomi très promptement et qu'il est d'un tempérament robuste, il avait promptement repris ses forces ; il s'en faut pourtant qu'il fût entièrement rétabli. Laruotte m'a dit après que sa figure était effrayante et d'une pâleur extrême. « Je vais aller, dit-il tout à coup, donner avis de ce qui se passe à la garde. » Cela était une folie, puisque lui et nous, nous étions éloignés de dix lieues de la garde et qu'il était déjà tard. Il monte à cheval, se met à galoper dans la campagne ; mais bientôt Laruotte le vit tomber, il se releva, se mit à galoper une deuxième fois, mais bientôt il retomba

et, quelques heures après, on le trouva profondément endormi dans l'endroit où il était tombé.

Je me vis encore demi-mourant avec un homme furieux et deux enfants pour me soigner, car Laruotte et Firmiano ne peuvent être considérés comme des hommes. Jozé Marianno me donnait les inquiétudes les plus vives ; dans le même instant je pensais qu'il n'était pas impossible que les Espagnols vinssent nous attaquer et cette crainte acheva de bouleverser mes idées. Lorsque j'étais plus mal, il m'avait semblé voir le chien du guide qui m'avait quitté la surveille. Je demandai à Laruotte et à Firmiano si ce n'était point une illusion, ils m'assurèrent que non, je conçus alors l'espérance de voir arriver Joaquim et un nouveau guide ; elle me ranima et je ne cessais plus de demander si l'on ne voyait pas venir quelqu'un.

Cependant Jozé Marianno vint s'asseoir auprès de moi ; il était plus calme et avait mis quelque chose autour de ses reins. « Mon maître, me disait-il, donnez-moi de l'eau, je suis dans le feu. — Vous voyez, mon ami, combien je suis malade, mais le ruisseau est à peu de distance d'ici. — Embrassez-moi, mon maître ; il y a si longtemps que je suis avec vous et je fus toujours un serviteur fidèle. » Je lui pris la main et je lui dis quelques paroles pour le tranquilliser.

Cependant l'eau chaude, dont j'avais pris une quantité prodigieuse, finit par faire son effet ; je vomis avec beaucoup d'eau une partie des aliments que j'avais pris le matin. Je me trouvais beaucoup mieux, je distinguais bien clairement la charrette, les pâturages et les arbres ; le nuage ne couvrait plus que la partie supérieure des objets ; quelquefois il s'abaissait un peu, mais il se relevait bientôt. Je reconnus que j'étais presque nu et j'en eus honte. Je regardais mes mains et je vis avec satisfaction qn'elles remuaient. Les forces que je voyais encore à Jozé Marianno me rassuraient ; cependant j'étais cruellement tourmenté de voir cet homme dans cet état et je croyais moi-même ne plus jouir jamais de l'entier exercice de ma raison. Un second vomissement me procura plus de soulagement que le premier. Je distinguais les objets plus clairement encore, je pouvais, à mon gré, parler français

et portugais, mes idées prirent plus de sûreté et j'indiquai plus clairement à Laruotte où il pourrait trouver un vomitif. Je le pris en trois fois et j'achevai de rendre avec des torrents d'eau tous les aliments que j'avais pris. Jusqu'au moment où je rendis la troisième portion de vomitif, j'avais une sorte de plaisir à boire de l'eau chaude, alors elle commença à me répugner et je cessai d'en boire.

Pendant quelques instants, j'éprouvai un engourdissement dans les doigts, mais il fut de courte durée. Le nuage disparut entièrement, mes idées achevaient de s'éclaircir, et, aux forces près, je me trouvai guéri. Je fis faire du thé ; j'en pris trois tasses; je me levai ensuite ; je me promenai ; je me mis à courir et je fus le premier à rire de tout ce qui s'était passé. A peu près dans le moment où je commençais à me trouver tout à fait bien, la raison revint tout à coup à Jozé Marianno. Il prit de nouveaux vêtements, dit au pion indien qu'il fallait aller à la recherche de Mathias, monta à cheval et le ramena bientôt.

Je présume qu'il était dix heures du matin lorsque je mangeai le miel et le soleil se couchait lorsque je me trouvai tout à fait bien. Le nouveau guide et Joaquim arrivèrent à la nuit tombante. J'avais besoin de repos, je me couchai et ce fut alors que je sentis combien on est heureux d'être au milieu des siens. Mes gens savaient combien j'avais été malade ; il leur était facile de juger combien j'avais le plus grand besoin de repos, et cependant ils n'ont cessé toute la soirée de faire du bruit à mes oreilles. Les mosquites qui, depuis les pluies, sont devenus extrêmement abondants, m'ont empêché de dormir le reste de la nuit.

En plein air, a la source du ruisseau Garapuita, 1er février, 2 lieues et 1/2. Le thermomètre à 2 heures, 26°. — Nous avons fait 2 lieues ce matin : ce soir nous n'avons fait qu'une demi-lieue, pour qu'on eût le temps de tuer une vache. Ce n'est pas que la dernière n'eût dû nous conduire beaucoup plus loin, mais les soldats qui m'accompagnent ne connaissent ni ordre, ni économie. C'est un bonheur pour eux de jeter, de gaspiller, de perdre. En cela ils ne diffèrent nullement de Firmiano, et si je leur avais donné le soin d'ar-

ranger mon bagage, je suis bien sûr que toutes mes malles seraient brisées.

Ce matin, on m'a appris que trois des chevaux royaux qui m'ont été prêtés à Belem s'étaient réunis à une troupe de juments sauvages. La jument qui m'accompagne depuis Sainte-Thérèse a été, cette nuit attaquée par un tigre, car elle porte dans plusieurs endroits la marque de ses griffes ; elle avait les entraves et si elle a échappé à un ennemi si dangereux, c'est que, probablement, elle aura été défendue par les chevaux ; ce qui tendrait à le prouver, c'est qu'on les a trouvés tous rassemblés autour d'elle, comme si ils eussent voulu lui faire un rempart de leur corps.

Ce matin, j'étais un peu faible, mais bientôt je me suis remis et ce soir j'étais dans mon état ordinaire. Cependant tout ce qui s'est passé hier ne pouvait me sortir de l'esprit, je n'ai pensé à autre chose pendant toute la journée et j'ai fini par en avoir la tête très fatiguée. Mathias se plaint d'être sourd d'une oreille, Jozé Marianno dit qu'il est d'une faiblesse extrême et qu'il lui semble que tout son corps est enduit de sirop.

Jusqu'à l'endroit où nous avons fait halte ce matin, nous avons passé par les endroits où j'avais déjà été, dans ma promenade d'hier matin. Pour venir jusqu'ici, nous avons suivi les bords du ruisseau de *Garapuità* jusqu'à sa source.

J'avais dit à Mathias que je serais bien aise d'avoir quelques-unes des guêpes de l'espèce de celles qui produisent le miel dont j'ai éprouvé les funestes effets. Un peu avant que nous arrivassions ici, il a aperçu un guêpier et m'a appelé. Ce guêpier était absolument semblable à l'autre, de la même forme, de la même consistance et également attaché à une des branches épineuses d'un petit arbrisseau. Sur le soir, Mathias s'est enveloppé dans son puncho et, accompagné de Firmiano, il a été détacher le guêpier ; il est revenu bientôt après avec deux guêpes que j'ai soigneusement gardées et un grand nombre de gâteaux semblables à ceux que j'avais mangés et remplis d'un miel également rougeâtre.

Il m'a dit que Firmiano et un petit pion indien qui accompagne le vaquiano en avaient mangé une grande quantité. J'ai cru d'abord qu'il voulait plaisanter. Mais rien n'était plus vrai.

Firmiano l'a confirmé et dans l'instant même mon pion indien s'est mis à en avaler devant moi. Il y avait là trois hommes blancs dont deux ne savent ce qui nous est arrivé que par nos récits, mais la vue du miel n'a paru que leur inspirer de la crainte. Mes deux Indiens, au contraire, ont été témoins du danger affreux que nous avons couru hier et cependant ils s'y exposent de gaîté de cœur, probablement même sans être poussés par une tentation très violente, car, en se donnant la peine de chercher, ils trouveraient facilement d'autre miel aussi doux qu'ils pourraient manger avec sûreté. Cela n'achève-t-il pas de confirmer ce qui m'a déjà été prouvé par tant de faits, que les Indiens sont tout entiers au présent, qu'ils n'ont point l'idée de l'avenir et manquent entièrement de prévoyance ?

Je n'ai pu cependant m'empêcher d'accabler mes deux pions de marques d'indignation et de mépris. Ils sont parfaitement tranquilles et moi je suis sur leur compte dans une vive inquiétude. J'ai tiré deux vomitifs de mes malles et je m'attends à être toute la nuit sur pied. Ce qui m'étonne cependant, c'est qu'il y a plus de deux heures que mes hommes ont mangé ce miel, ils ont simplement soupé par dessus et ne se plaignent encore de rien.

En plein air, a la source du ruisseau de Guarapuita, 2 février. — Mes inquiétudes sur le compte de mes Indiens ont encore augmenté, lorsque ce journal a été écrit et que je n'ai plus rien eu pour me distraire. Je craignais que Firmiano, que je n'entendais plus, ne fût tombé dans un engourdissement léthargique et je me rappelai avec douleur qu'il n'est point baptisé. J'allais descendre de la charrette pour m'assurer de l'état où il se trouvait lorsque j'ai entendu le pion qui allait veiller les chevaux. Je lui ai demandé comment il se trouvait et il m'a dit qu'il n'avait pas éprouvé la plus légère douleur. J'ai été me coucher et j'ai appris ce matin avec étonnement que les trois Indiens n'avaient absolument rien ressenti. Le miel qu'ils ont mangé est cependant absolument semblable à celui qui nous a fait tant de mal. Les deux guêpiers se ressemblent parfaitement, tout le monde a reconnu les guêpes pour être de l'espèce que les Guaranis appellent

Lechiguana. Comment se fait-il que nous ayons été si malades et que ces hommes n'aient pas éprouvé l'indisposition la plus légère ? On ne peut guère admettre que cela tienne à la différence d'organisation qui existe entre les Indiens et les blancs, car Jozé Marianno est un métis d'Indien et de mulâtre. On peut supposer que les *guêpes Lechiguana* ne retirent pas toujours leur miel des mêmes substances, mais comment penser que ce miel puisse être pour l'homme tantôt un poison affreux, tantôt une nourriture agréable et ne produise que les mêmes effets sur les insectes qui s'en nourrissent. Il y a ici un merveilleux qui n'est guère moins surprenant que les symptômes extraordinaires que nous avons éprouvés hier, moi et mes deux serviteurs.

La pluie a commencé hier au soir et a continué toute la nuit ; je me préparais cependant à me mettre en route quand on est venu me dire qu'il manquait huit de mes chevaux. Après des recherches qui ont duré toute la journée, Mathias les a aperçus au milieu d'une troupe de juments sauvages, il s'est mis en campagne avec Joaquim et José Marianno et ils en ont rattrapé quatre.

Ce soir, Firmiano m'a manqué de la manière la plus grossière et j'ai été obligé de le frapper. Ce jeune homme a vu hier qu'au milieu de l'agonie la plus cruelle je songeais presque uniquement à lui, que, sur le point d'expirer, j'étais tourmenté par l'idée de le laisser sans appui, et aujourd'hui tout cela est déjà oublié. Les blancs sont ingrats parce qu'avouer qu'on a reçu un bienfait, c'est convenir de son infériorité, ce qui blesse toujours l'amour-propre, mais chez eux, l'ingratitude est le fruit de la réflexion et d'une réflexion ordinairement tardive ; au bout d'un jour, ils n'ont point encore cherché à oublier un bienfait. Les nègres esclaves peuvent être reconnaissants, parce que l'aveu de leur infériorité ne leur coûte rien et qu'ils ne perdent point l'idée du passé. Ce n'est pas que les Indiens l'oublient, mais ils n'en tirent aucune conséquence pour l'avenir, il est pour eux ce que nos rêves sont pour nous ; nous nous les rappelons très bien, mais nous nous les rappelons sans utilité. Il est donc difficile que les Indiens soient reconnaissants, parce que pour l'être, il faut nécessairement tirer des conclusions du passé pour le présent.

En plein air, près du ruisseau d'Imbuha, 3 février, 5 l. — L'avant-dernière nuit, un tigre n'avait cessé de rôder autour de notre feu, mais cette nuit il n'a point reparu. Il pleuvait encore quand nous sommes partis. Je suis monté dans la charrette, mais bientôt le temps s'est mis au beau et j'ai fait le reste du chemin à cheval. Le pays que j'ai parcouru aujourd'hui est le plus égal que j'aie traversé depuis Montévidéo, les plaines de Beauce ne le sont pas davantage.

Comme il y a dans ces campagnes une immense quantité de juments sauvages, l'herbe, sans cesse broutée, n'a aucune élévation. C'est un gazon ras, et qui, dans ce moment, est du plus beau vert ; on y voyait peu d'espèces de plantes en fleur, mais il existe un nombre prodigieux d'individus de celles qui ont actuellement les leurs. C'est l'*Acanthée naine* n° *2578*, c'est la *Narcissée* n° *2565 ter*, ce sont l'*Amaryllis* n° *2566* et une autre espèce que je n'ai point décrite, plante qui s'élève à peine au-dessus de la terre, dont les calices et les corolles, mêlées parmi le gazon, le peignent de rouge, de jaune, de rose et de blanchâtre.

Nous avons fait halte près d'un ruisseau appelé *Itapuitatuocai*, bordé d'arbres, puis, continuant notre route, nous sommes venus passer la nuit au milieu des ruines d'une estancia éloignée de quelques centaines de pas du *Rio-Imbuha*.

D'après ce que m'a dit mon vaquiano, les campagnes que j'ai parcourues depuis Belem et qui, aujourd'hui, ne sont plus habitées que par les tigres, les cerfs, les autruches et les juments sauvages, l'étaient autrefois par plusieurs estancieros portugais, mais leurs habitations furent détruites deux fois pendant la guerre par les Garuchos et ils n'ont pas encore eu le courage de les rétablir une troisième.

En plein air, sur le bord d'un ruisseau qui n'a pas de nom, 4 février, 5 l. — La colline sur laquelle était bâtie l'estancia où nous avons fait halte la nuit dernière domine d'un côté une vaste étendue de pâturages, et de l'autre un large vallon qui est arrosé par le ruisseau d'Imbuha. Descendus dans ce vallon, nous avons suivi pendant quelque temps le lit du ruisseau en remontant vers sa source. Nous avons eu de la peine à le passer, cependant nous y sommes parvenus

sans qu'il nous arrive d'accident. Ce ruisseau est bordé d'arbres serrés et touffus.

De l'autre côté, nous avons trouvé un pays absolument différent de celui que nous avons parcouru hier et certainement le plus inégal que nous ayons traversé depuis Montévidéo. Il offre des vallées profondes, des ravins creusés par les eaux pluviales, un terrain très pierreux, des pâturages peu fournis et presque ras. La campagne ne présente pas ici cet air de gaîté que je lui ai trouvé partout dans ce voyage, elle a un aspect sombre, qu'elle doit non seulement à l'inégalité du sol et à sa stérilité, mais encore à la couleur noirâtre des pierres parsemées dans les pâturages; d'immenses troupeaux de juments sauvages sont dispersés dans la campagne et répandent seuls un peu de vie dans le paysage. Nous avons fait halte sur le bord d'un ruisseau peu considérable qui n'a pas même de nom, mais qui pourtant est bordé d'une large lisière d'arbres.

Estancia de San-Marcos, 5 février, 4 lieues. — Le terrain n'est plus inégal ni pierreux, les pâturages sont cependant peu élevés, mais cela vient sans doute de ce qu'ils sont broutés sans cesse par une immense quantité de juments sauvages. Ils sont dans ce moment d'un vert aussi beau que celui que j'admirai dans les campagnes de Maldonado ou de Rocha, lorsque je les traversai au commencement du printemps, et depuis longtemps je n'avais trouvé autant de fleurs.

Lorsque j'étais près d'un ruisseau qui porte le nom de *Toropasso*, le vaquiano m'a demandé la permission de se retirer et je la lui ai donnée. Cet homme traîne à sa suite une petite Indienne fort jolie, à peine âgée de quatorze à quinze ans, qui est accompagnée par sa mère et un petit frère. Il possède près d'ici une estancia où l'alféres de la garde lui a permis de passer quelques jours; il est marié, il a sa femme dans son estancia et cependant il y mène son Indienne. Presque tous les miliciens cantonnés dans cette partie de la frontière du sud se sont ainsi attachés à des Indiennes. La facilité avec laquelle ces femmes s'abandonnent, leur docilité, leur nullité même, sont autant d'appâts pour des hommes grossiers qui

ne veulent pas autre chose que des instruments de plaisir. Mais, je le répète, ces mélanges feront perdre à la capitainerie de Rio-Grande son plus grand avantage, celui d'offrir une population presque sans mélange. Les enfants de pères blancs et d'Indiennes guaranies n'auront déjà plus cette docilité qui peut-être est la seule vertu de ce peuple, et élevés par des Indiennes, ou plutôt abandonnés à eux-mêmes, ils auront tous les vices des Indiens et des blancs.

Quoi qu'il en soit, ce n'est point au véritable gué, comme je l'ai su depuis, que nous avait conduit le vaquiano. Mes gens ont été obligés de travailler pendant plusieurs heures pour ouvrir un passage à la charrette au milieu des bois qui bordent le ruisseau : il a fallu la décharger pour lui faire passer le ruisseau et je ne sais comment elle n'a pas été mise en pièces.

A environ une demi-lieue du ruisseau, nous avons trouvé une estancia où nous nous sommes arrêtés. Depuis près de dix jours, je n'avais pas vu de maisons, ni aperçu d'autres personnes que mes gens et mes vaquianos ; j'ai éprouvé une véritable jouissance en voyant enfin quelques cabanes. On ne peut pas, en effet, donner un autre nom aux chétives demeures qui composent cette estancia. Il y en a une demi-douzaine, qui sont habitées par quelques-unes de ces familles indiennes qui ont récemment quitté l'Entre-Rios. La plus grande, construite en paille comme les autres a cependant la forme d'une maison, mais elle est si petite qu'il y tiendrait à peine cinq à six personnes. Un petit banc et un girão en forment tout l'ameublement et elle n'a d'autre ouverture que la porte. Le propriétaire, au reste, m'a fort bien reçu sans savoir qui je suis ; il m'a offert de la viande et m'a dit que demain il me guiderait jusqu'à l'estancia voisine. Cet homme, comme la plupart des habitants de la capitainerie de Rio-Grande, a fait plusieurs campagnes contre les Espagnols et, quoique simple milicien, il a passé presque toute sa vie à servir le roi. Son estancia a été détruite pendant la guerre et il n'y a que quelques mois qu'il y est revenu. Il paraît qu'il suit l'usage général du pays, car, lorsque je suis arrivé, j'ai trouvé à la porte de sa chambre une Indienne assez jolie et passablement bien mise, qui se ba-

lançait dans un hamac, et, depuis, elle est entrée plusieurs fois dans sa chambre.

Rincao de Sanclon, 6 février, 4 lieues. — Comme notre hôte d'hier au soir me l'avait promis, il m'a servi de guide pour venir jusqu'ici. Le pays que nous avons traversé pour y arriver est parfaitement plat et couvert d'une herbe presque rase. Elle est dans ce moment du plus beau vert et j'ai eu le plaisir d'y revoir beaucoup de fleurs. Actuellement, la végétation n'a plus rien de commun avec celle de la flore d'Europe, mais je suis persuadé que, parmi les plantes que je recueille, il s'en trouvera beaucoup que j'aurais déjà récoltées dans les campos geraes. D'après ce que m'a dit mon vaquiano, ce n'est que depuis qu'il a plu que les campos sont devenus aussi verts, ils étaient auparavant jaunes et desséchés.

L'estancia où j'ai fait halte appartient à l'alfères qui commande cette garde de Santa-Anna que j'ai tant cherchée. La garde a été changée, on l'a placée à deux lieues d'ici environ et l'alfères peut venir chez lui quand bon lui semble. Son estancia qui, comme tant d'autres, avait été détruite pendant la guerre, se compose actuellement de quelques chétives cabanes dont la plupart sont habitées par des familles indiennes récemment arrivées du village de *Yapeju*.

Les estancieros de ce pays qui n'ont point d'esclaves ont bien profité de l'émigration des Indiens pour s'en attacher quelques-uns comme pions. Les Guaranis sont, de l'aveu de tout le monde, très propres à ce service ; ils montent bien à cheval ; ils ont beaucoup de goût pour cet exercice et plusieurs d'entre eux savent dompter les chevaux. Leur parfaite docilité est encore une qualité qui les fait rechercher comme serviteurs.

Ceux que j'ai trouvés ici n'ont eu, pour la plupart, toute la journée, d'autre vêtement qu'un caleçon de toile de coton. Les hommes étaient assis par terre, les femmes se balançaient dans de petits hamacs de laine qu'elles font elles-mêmes. L'alfères se loue beaucoup de leur douceur, mais il ne fait pas le même éloge de leur intelligence ; il dit qu'ils sont peu susceptibles d'attachement et de reconnaissance ; il ajoute même

qu'ils ont peu d'affection les uns pour les autres et il en donne pour preuve la facilité avec laquelle ils abandonnent leurs enfants aux hommes blancs, sans savoir comment ils seront traités, ni ce qu'ils deviendront.

J'ai demandé à quelques-uns des Guaranis qui sont ici s'ils avaient entendu parler des Jésuites à leurs pères, mais ils m'ont dit que non. Ils n'ont cependant point encore perdu toutes les habitudes que leur avaient données les Pères de la Compagnie de Jésus. Les parents continuent à enseigner à leurs enfants à prier en langue vulgaire et tous les jours ils ont soin de leur faire réciter leur prière. Les très jeunes gens ne savent plus guère que monter à cheval, mais les hommes d'un certain âge ne sont point étrangers aux travaux de l'agriculture. Il y a ici un homme d'une soixantaine d'années, qui avait dans son pays, à ce que m'a dit l'alfères, des plantations assez considérables de froment, de seigle et de maïs.

Le village de Yapeju, d'où sont venus les Indiens qui sont ici, n'est situé qu'à deux lieues de cette estancia, sur la rive droite de l'Uruguay, et était un des plus considérables des Missions jésuitiques de l'Entre-Rios ; il est facile d'en juger, puisqu'il n'est guère qu'à deux lieues d'ici et cependant Sando, qui en est si loin, formait autrefois une des estancias de ce village. Les terres de l'estancia de l'alfères en dépendaient et ce n'est que depuis la campagne de don Diogo qu'il a eu la permission de s'y établir.

Pendant toute la journée le temps était à l'orage et à la nuit il a commencé à tonner et à pleuvoir. Comme la chaumière de l'alfères n'a point de porte, il en fit fermer l'entrée avec un cuir; cependant l'eau y tombait de tous lès côtés. Comme cette chétive demeure est encore mieux close que celles des Indiens, quelques miliciens qui sont ici avec l'alfères sont venus passer la nuit. Ils se sont tous couchés sur un girâo fait de tiges de bambous.

Dans tout le Brésil, personne ne se déshabille entièrement pour se coucher et les meilleurs lits se composent d'un simple matelas de paille de maïs, mais ici on n'a pas même besoin de cet appareil, chacun porte son lit avec lui, ou, pour mieux dire, il trouve son lit dans l'équipement de son cheval. Il étend

par terre cette grande pièce de cuir qu'on appelle *carona*, le *lombillo* lui sert d'oreiller. Sur la carona il met son *pilego*, sa *chincha* et il s'étend sur cette simple couche enveloppé dans son *poncho* et la tête découverte.

Rincao de Sanclon, 7 février. — En arrivant hier ici, j'ai consulté l'alfères sur le chemin que je devais tenir. Depuis les pluies, l'Uruguay n'est plus guéable et je me vois obligé d'attendre ici que l'on ait amené des pirogues qui sont beaucoup plus bas sur le bord du fleuve. Je vois la saison s'avancer, le temps des pluies va arriver et je tremble d'être arrêté par des rivières débordées entre les Missions et Porto-Alègre.

Lorsque j'étais à Belem, je pouvais choisir entre deux chemins, ou m'éloigner de la côte et passer par le village appelé Capelha d'Allegrette, ou suivre, comme j'ai fait, les bords de l'Uruguay. J'ai préféré cette route comme la plus courte et, par l'événement, je me trouverai avoir employé beaucoup plus de temps.

Ce matin, l'alfères m'a demandé si je voulais partager son déjeuner et il a fait venir de la viande rôtie tellement dure que, malgré mes efforts, il m'a été impossible d'en mâcher le plus petit morceau. J'étais réduit à en sucer le jus et je jetais la viande sous le girâo le moins maladroitement qu'il m'était possible. Dans ce déjeuner, c'est moi qui ai fait les frais de la farine, car l'alfères n'a ni farine, ni sel. Ainsi, voilà un homme qui se nourrit uniquement de viande et de viande la plus dure qu'on puisse imaginer, qui n'a pour demeure qu'une chaumière de sept pas de long sur cinq de large, d'autre plaisir que de fumer et de boire du maté et cependant cet homme est officier. Il paraît, à la vérité, fort content, mais il n'en est pas moins vrai qu'une telle existence doit nécessairement conduire à une entière barbarie un peuple qui sait s'en contenter. Borner tous ses talents à savoir monter à cheval, tous ses besoins à manger de la viande, c'est se réduire à l'état des Indiens et s'éloigner de l'état de civilisation qui, nous faisant connaître une foule de jouissances, nous a forcés à travailler, à exercer notre intelligence pour les conquérir et, par conséquent, nous a perfectionnés, puisque c'est

uniquement par l'exercice de notre intelligence que nous nous perfectionnons.

D'après ce que j'ai dit, on serait peut-être tenté d'attribuer les mœurs de ce peuple à une certaine innocence, mais il n'en est pas ainsi ! Des mœurs innocentes se trouveront chez un peuple religieux et ami du travail et n'exclueront pas toutes les jouissances de la vie. Un peuple sans religion, qui passe la plus grande partie de sa vie dans l'oisiveté, pourra connaître peu de besoins, mais il n'en sera pas moins corrompu et la simplicité de ses mœurs ne sera qu'ignorance et grossièreté. Introduire le luxe chez un peuple dont les mœurs sont réellement innocentes, c'est le perdre. Quand un peuple est grossier et tellement corrompu qu'il a perdu la tradition du bien et les éléments d'une régénération morale, le luxe peut seul le ramener à la civilisation.

Pendant que j'écris ce journal, un métis pince de la guitare à la porte de ma chaumière en chantant de tristes chansons espagnoles et des Indiennes dansent avec les soldats de l'alfères. Ces danses n'ont rien de l'indécence des Batuques ; c'est un trépignement mesuré qui n'est pas sans quelque grâce, mais qui n'a absolument aucune vivacité. J'en pourrais dire autant des danses plus élégantes et plus polies de Montévidéo. Elles n'ont absolument rien du mouvement et de la rapidité des nôtres. C'est tout simplement une marche mesurée, accompagnée de figures et d'attitudes souvent très graves, quelquefois très indécentes.

Rincao de Sanclon, 8 février. — L'alfères a calculé que les pirogues que nous attendons ne pouvaient arriver aujourd'hui et je suis resté ici. J'ai passé une grande partie de la journée à herboriser autour de l'estancia. Les pâturages sont dans ce moment aussi verts que l'étaient au commencement du printemps ceux de Castilhos et du Pao d'Assucar.

La végétation de ce pays n'est plus celle de l'Europe. Les espèces que je trouve en fleurs appartiennent toutes à des genres de la flore américaine et un grand nombre d'entre elles croissent également dans les campos geraes, comme le prouve mon herbier et le livre de botanique. Parmi celles qui

sont communes aux deux pays, je puis citer avec certitude la *Composée*, le *Polygala*. Les contrées que je parcours aujourd'hui sont, à la vérité, plus méridionales que les campos geraes ; mais la différence se trouve compensée par l'élévation de ces dernières campagnes. Pour la première fois depuis Montévidéo, j'ai vu de grands *bambous* sur les bords du ruisseau de *Toropasso* ; j'ai commencé à trouver l'*Inga* (1) au *Salto*, sur les bords de l'Uruguay, et je sais qu'il croît encore près d'ici. J'ai mangé des pêches, des melons d'eau et un assez bon melon recueilli près d'ici. Les pêches n'étaient pas encore mûres, ainsi je ne puis juger de leur qualité.

(1) Légumineuse n° *2496 bis*.

CHAPITRE XV

En plein air sur les bords de l'*Ibicui*. — Passage en pirogue. — Sur l'autre bord de l'Ibicui. — Estancia de l'alfères *Antonio Francisco Sonto*. — *Rinção da Cruz*. — Pierres de limites. — Produits de l'élevage. — Produits de la culture. — Le maréchal *Chayas*. — Chacara de *Pedro Lino*. — Sens du mot *chacara*. — Fazenda *do Salto*. — Le padre *Alexandre*, son insolence. — Fazenda *do Deumairo*. — Colons européens. — Leurs enfants. — *Siti*, chef d'Indiens.

En plein air, sur les bords de l'Ibicui, 9 février, 2 l. 1/2. — Ce matin, de très bonne heure, l'alfères est parti de sa maison pour faire ouvrir, dans le bois qui couvre la rive droite de l'Ibicui, un chemin où puisse passer la charrette. Quant à moi, je n'ai quitté le *Rinçao* de *Sanclon* qu'à dix heures.

Le pays que j'ai traversé pour venir jusqu'ici est ondulé et couvert de pâturages qui, quoique d'une très bonne qualité, ne valent cependant pas ceux des environs de Montévidéo. L'herbe y est plus fournie, mais elle est moins fine et moins tendre. Les endroits humides sont couverts d'une *Graminée* qui est actuellement en fleurs. Je continue à trouver beaucoup de plantes qui sont des campos-geraes ou d'autres parties du Brésil. Je puis citer entre autres la *Loranthe*, que j'ai recueillie à côté de la *Serra de Parnagoa*, l'*Hyptis*, qui croît près de Joao-del-Rey, une *Composée*, que je crois des marais de la capitainerie des Mines, la *Labiée* si commune ici et qui est également de plusieurs cantons de l'intérieur du Brésil, etc. Parmi les plantes en fleurs les plus communes, on peut citer une *Cassia*, une *Melastomée* et plusieurs *Sparmannies* qui deviennent aussi communs que dans les campos-geraes.

L'*Ibicui*, à l'endroit où nous devons le passer, reçoit les eaux d'une autre rivière appelée *Yguirocai* (*Agoa de Angico*), ou, par corruption, *Verocai*, dont les sources se trouvent à environ 20 lieues d'ici, près de celle de la rivière de *Nhorendui*. Les deux rivières réunies en forment une seule qui n'est pas moins large que la Seine au-dessus de Paris. De ce côté, le terrain s'élève brusquement au-dessus des eaux de l'Ibicui et présente une lisière de bois, d'arbrisseaux et d'arbres peu élevés et d'une grosseur médiocre, mais serrés et touffus. Du côté opposé, la rivière est bordée par des sables, mais au delà on voit aussi des bois. Le *Saule* n° *2132 sexto* se retrouve encore sur le bord des rivières et des ruisseaux; mais il est beaucoup moins commun. Parmi les arbres et arbrisseaux qui, de ce côté, bordent l'Ibicui, on voit un grand nombre de *Myrtées*, l'*Inga* n° *2496 bis*, le *Sarandi*, le *Sorta Cavallos branco*, etc. Au delà de ces arbres, croissent en société dans les pâturages la *Vernonie* et la *Radiée* déjà recueillies.

Lorsque je suis arrivé ici, l'alfères m'a dit qu'il venait de faire tuer une vache et que nous allions bientôt manger. J'ai effectivement passé autour d'un grand feu qu'avaient allumé des Indiens et je l'ai trouvé entouré de broches de bois dont chacune traversait un morceau de viande et qui, plantées obliquement dans la terre, formaient une voûte au-dessus du bûcher. L'alfères avait étendu par terre, sous des arbres, tout 'équipement de son cheval ; nous nous sommes assis et l'on nous a apporté une broche passée dans une énorme portion des côtes de la vache qu'on venait de tuer. L'alfères a séparé les côtes et nous nous sommes mis à manger, nous servant beaucoup plus de nos doigts que de fourchettes.

Ce soir, les pirogues qui doivent nous servir pour passer de l'autre côté n'étaient pas encore arrivées.

En plein air sur les bords de la rivière d'Ibicui, 10 février. — Hier au soir, les femmes des Guaranis qui devaient aider à passer les malles et la charrette sont arrivées ici. En général, les Indiens ne peuvent faire un pas sans être accompagnés de leurs femmes; celles de presque toutes les peuplades suivent leurs maris à la guerre, comme je l'ai vu chez les Botocudos. Lorsque le capitaine Caiti m'accompagna

du Salto-Grande jusqu'au passage du Chapicui, sa femme était avec lui. Les lanciers guaranis que j'ai vus à Belem avaient tous leurs femmes et, lorsque des soldats Indiens des Missions vont garder quelque poste, c'est toujours en compagnie de leurs femmes, quoique cela soit entièrement contraire aux ordres du maréchal Chayas, qui commande dans les Missions.

Les pirogues que j'attendais avec tant d'impatience sont arrivées ce matin ; les malles et tous les bagages ont été embarqués sur-le-champ et passés de l'autre côté de la rivière. Lorsque les pirogues ont été de retour sur la rive gauche, on les a fait passer en travers sous la charrette, deux chevaux ont été attelés par la queue à l'une des roues et quelques Indiens conduisaient la voiture, placés dans la partie des pirogues qui dépassait la charrette, tandis que d'autres la poussaient par derrière et en nageant et que d'autres enfin dirigeaient les chevaux, allant également à la nage. On a eu une peine infinie à faire traverser la rivière aux animaux, un bœuf et un cheval se sont noyés dans le passage.

De ce côté de la rivière sont des bois épais à travers lesquels il faudra nécessairement ouvrir une percée pour arriver aux campos et il est malheureusement impossible de la faire en ligne droite, parce que, de l'autre côté du bois, en face du lieu où la charrette a été amenée, est un lac que nous ne pourrions traverser. Il faudra donc nécessairement que le chemin que nous devons faire suive une ligne parallèle à la rivière et au lac et qu'ensuite il passe derrière celui-ci. Cette percée est déjà indiquée par un sentier peu fréquenté que suivent quelquefois des gens à pied et à cheval. Nous avions déjà commencé à le suivre, l'alfères et moi, pour voir jusqu'où il s'étend, lorsque la pluie a commencé à tomber. Je me suis hâté de revenir à la charrette que l'on n'avait pas encore chargée. Avant qu'on ait pu le faire, les malles ont été un peu mouillées, mais pas assez pour que les objets qu'elles renferment soient endommagés. L'alfères m'a demandé la permission de se retirer, m'assurant que la percée n'irait pas beaucoup plus loin que le lieu où nous étions arrêtés, il m'a laissé deux Indiens pour la faire et m'a promis de m'en envoyer deux autres demain matin.

Les chevaux et les bœufs étaient restés sur le rivage, et, pour qu'ils pussent paître, il était nécessaire de leur faire passer le bois. Jozé Marianno et les deux soldats se sont mis à les toucher devant eux, les faisant passer par le sentier où doit se faire la percée et coupant les branches qui embarrassaient le passage. Au bout d'environ trois quarts d'heure, lorsqu'il faisait déjà nuit, Jozé Marianno est revenu tout en fureur, me disant qu'il avait fait plus d'une demi-lieue dans les bois sans pouvoir en sortir, que les bœufs et les chevaux s'y étaient dispersés, que, probablement, on ne les retrouverait jamais, qu'il faudrait plus de quinze jours de travail pour faire la percée et qu'il y avait dans le bois des marais et des ravins qui rendaient le passage presque impossible. Le rapport de cet homme m'a un peu effrayé, mais comme je sais qu'il se plaît à exagérer le mal et à me décourager, j'espère que les choses ne seront pas aussi fâcheuses qu'il les représente. Connaissant le détestable caractère de cet homme et sachant que sa fureur devient extravagante lorsque je lui fais la plus légère observation, j'ai gardé le plus profond silence. Comme il paraît matin et soir des myriades de moustiques sur les bords de cette rivière et qu'il m'eût été absolument impossible d'écrire dans la charrette, je suis resté au coin du feu, à côté de mon maussade serviteur.

En plein air, sur les bords de la rivière d'Ibicui, 11 février. — Ce matin, à la pointe du jour, je me suis levé ; le temps était extrêmement couvert et il était facile de voir que la journée ne se passerait pas sans pluie. Jozé Marianno m'a demandé, avec beaucoup d'humeur, si je ne voulais pas aller voir la percée. Je l'ai suivi et je n'ai pas tardé à me convaincre qu'il n'y avait absolument rien d'exagéré dans le rapport qu'il me fit hier au soir. A chaque difficulté que nous rencontrions, il m'accablait de ses réflexions décourageantes auxquelles j'ai toujours eu la prudence de ne pas répondre une parole.

Les bois que nous avons traversés sont les plus épais que j'aie vus depuis Porto-Alègre. Nulle part les arbres ne sont aussi gros. Les bambous et les grandes lianes y sont très communs, enfin ils diffèrent peu des forêts vierges les moins

vigoureuses de l'intérieur du Brésil. Ce n'est qu'après avoir fait trois quarts de lieue que je suis sorti de ce bois, réellement convaincu que la percée ne pourrait être achevée qu'au bout de huit ou dix jours tout au moins.

Arrivé dans les pâturages, j'y ai trouvé les deux soldats. Mathias m'a dit que les bœufs et les chevaux étaient perdus et m'a paru encore plus découragé que Jozé Marianno. Il m'a proposé de conduire les malles par eau, jusqu'à un endroit où il n'y a pas de bois, de faire faire la percée et de faire sortir la charrette à vide. Cette proposition n'était pas déraisonnable, mais je l'ai mal comprise. J'ai fait quelques objections, mon homme s'est fâché et m'a dit que je n'avais qu'à faire tout ce que je voudrais, qu'il prendrait son puncho et son sac et qu'il s'en irait. Il est aussitôt monté à cheval et s'est enfoncé dans le bois. J'ai été véritablement désolé d'entendre le seul homme de ma troupe qui ait un peu de tête et qui soit ami du travail me tenir un pareil langage et j'ai songé avec effroi à la situation où je me trouverais si, réellement, j'en étais abandonné. J'ai repris fort tristement le chemin du bois, toujours précédé par Jozé Marianno. L'insolence de Mathias a rendu celui-ci plus traitable et nous avons commencé à raisonner sur notre situation.

Sur notre chemin, nous avons trouvé les chevaux. J'ai rencontré Mathias, je lui ai dit que, probablement, je ne l'avais pas bien compris et l'ai prié de me répéter ce qu'il m'avait dit. J'ai approuvé son plan et nous nous sommes quittés moins mécontents l'un de l'autre.

Arrivé à la charrette, j'ai voulu voir s'il n'y avait pas moyen de traverser le lac dans quelque endroit et, par la même occasion, retrouver les bœufs. Sur ces entrefaites, l'Indien que l'alfères m'avait promis est arrivé. Il n'est pas sans intelligence et a été voir à cheval s'il ne découvrirait pas quelque passage au-dessus du lac. N'en trouvant point, il est revenu. Lui, Mathias et tous mes gens se sont réunis pour m'engager à abandonner l'idée de faire faire la percée, à embarquer les malles et ensuite la charrette après l'avoir fait démonter. Comme l'Indien m'assurait qu'il ne serait pas nécessaire de défaire la couverture de la charrette, j'ai consenti à ce qu'on me proposait. Les malles et les bagages ont été sur-le-champ embar-

qués dans les pirogues et je me suis embarqué moi-même dans l'une d'elles. Comme je l'ai dit, le temps était déjà couvert quand nous nous sommes levés et nous étions à peine embarqués depuis une demi-heure lorsque la pluie a commencé à tomber par torrent, les malles étaient, à la vérité, couvertes de cuirs; cependant je craignais vivement que l'eau n'y entrât par-dessous. Jozé Marianno et les Indiens conduisaient la pirogue où j'étais, l'autre était conduite par Mathias et Firmiano. Ramant contre le vent et le courant, ils ont eu beaucoup de peine à arriver à l'endroit vers lequel nous nous dirigions.

A peine avons-nous été débarqués, que Mathias, aidé par les autres, s'est empressé de faire une baraque. Elle a été couverte par les cuirs, et les malles y ont été placées sur des morceaux de bois. Quand la pluie a été passée, j'ai visité mes malles pour savoir s'il y aurait quelque chose de mouillé et je n'ai heureusement rien trouvé qui ait souffert. Je suis resté près des effets avec Firmiano pendant que le reste de mes gens est retourné dans la pirogue pour y chercher la charrette. Ils ont malheureusement été obligés de défaire la couverture et n'ont pu amener aujourd'hui que les bâtons et les cuirs qui la composent, les roues et l'essieu. Tous étaient extrêmement fatigués, principalement Mathias qui n'a cessé de travailler depuis deux jours et presque toujours dans l'eau. Cet homme a les mœurs grossières de son pays, mais il est actif, intelligent, courageux; il a de la présence d'esprit et, dans les occasions difficiles, il voit promptemenî quel est le meilleur parti qu'il faut prendre. Il est incontestable que, sans lui, je n'aurais pu faire le voyage.

En plein air, sur les bords de la rivière d'Ibicui, 12 février. — Les moustiques ont été, s'il est possible, plus incommodes cette nuit que la nuit dernière. Ce matin, à la pointe du jour, mes gens ont été chercher ce qui restait de la charrette et sont revenus au bout de peu de temps. On a remonté la charrette et j'aurais peut-être eu le temps de faire quelques lieues, mais j'ai voulu laisser mes gens prendre un peu de repos.

Il est certain que, depuis le commencement de tous mes

voyages, je n'ai pas eu encore de journées aussi difficiles que celles d'hier et d'avant-hier et, à présent que la charrette n'est plus couverte, je vais être dans une inquiétude continuelle de voir mes effets endommagés par la pluie.

On pense bien que, moi et mes gens, nous avons mille fois maudit l'alfères Antonio Bernardino è Silve, à qui nous devons tant d'embarras. J'ai su depuis qu'il y avait beaucoup d'autres endroits où nous aurions pu passer facilement. Comment se fait-il que cet homme, qui connaît parfaitement le pays, nous ait menés dans un lieu aussi difficile et où il savait parfaitement que jamais il n'avait passé de charrettes ? Je ne puis guère lui supposer de la méchanceté, car je l'ai traité avec tous les égards possibles. Je lui ai fait de petits présents et je lui ai promis de lui rendre quelques services qu'il m'avait demandés. Peut-être a-t-il jugé qu'il se débarrasserait de moi plus promptement en me faisant passer la rivière où je l'ai traversée ; peut-être n'y a-t-il eu de sa part que légèreté, faute de réflexion, insouciance ; et je serais d'autant plus tenté de le croire que cet homme, quoique véritablement blanc, est de ceux des habitants de cette capitainerie dont les mœurs diffèrent peu de celles des Garuchos.

Ayant vu beaucoup de plantes en fleurs sur le bord des bois qui dessinent les sinuosités de l'Ibicui, j'allais commencer une longue promenade, lorsque j'ai reçu la visite d'un alfères qui demeure à quelques lieues d'ici. Il m'a fait beaucoup de politesses et m'a témoigné combien il prenait part à tous les désagréments que j'ai éprouvés. Il m'a bientôt appris qu'il était de la capitainerie des Mines ; mais, quand il ne me l'aurait pas dit, j'aurais bientôt reconnu, à sa conversation animée et à la sagacité de son esprit, qu'il n'était pas du pays. Cet homme ayant éprouvé quelques désagréments dans la maison de son père, a pris la fuite, courut le monde et vint, il y a onze ans, s'établir dans cette province. Il y forma une fazenda, mais il a été continuellement occupé au service du roi, quoiqu'il ne soit que milicien ; il a peu travaillé pour sa fortune.

Les Mineiros sont obligés de faire de longs voyages pour vendre leurs denrées. Un père se fait accompagner de ses enfants, pour les accoutumer de bonne heure à la vie des ca-

ravanes. Ceux-ci se détachent bientôt de la maison paternelle. Ils ne tardent pas à connaître que, dans un pays où il est si facile de vivre sans rien faire, ils n'ont pas besoin de leurs parents et, au moindre mécontentement qu'ils essuient, ils s'éloignent souvent sans retour. C'est ainsi que toutes les capitaineries du Brésil se sont peuplées de Mineurs. Quoique j'aie fort goûté la conversation de l'alfères, j'ai cependant trouvé qu'il prolongeait beaucoup trop sa visite ; il m'a empêché d'herboriser et d'écrire ce journal.

Estancia de l'alfères antonio-francisco Sonto, 13 février, 4 lieues. — Comme je l'ai dit hier, on trouve une grande variété de plantes le long des bois qui bordent l'Ibicui ; mais, à mesure qu'on s'en éloigne, le nombre des espèces diminue. Le pays que j'ai parcouru pour venir jusqu'ici est presque plat et offre dans ce moment des pâturages à perte de vue d'un vert admirable. A peine nous sommes-nous éloignés de l'Ibicui, que nous avons aperçu dans le lointain trois petites montagnes arrondies, d'une forme à peu près semblable, qu'on appelle *Tres-Cerros* et qui sont situées de l'autre côté de l'Uruguay. Un peu plus loin, nous avons passé près d'un endroit qui porte le nom de Santa-Maria et où était jadis une chapelle. On y voyait encore deux pierres prismatiques à quatre côtés, l'une haute de quatre pieds environ et l'autre de près de cinq pieds. Sur l'un des côtés de chacune d'elle est sculptée, avec assez de soin, une croix accompagnée des instruments de la passion et les deux croix portent l'inscription suivante : *Inri 1868, en el govien^o d. S^nr. G^r. D. F^o. Bruno de Labasa se rreconnosierod los Linderos del Ybicui y nos dionue va possexsion juridico.* Plus bas, on lit sur la grande croix : *Adin^on Jph Benites cap^n. com^te. Mig. Yeguaca. Ten D^n. Joaq. Guarascuye citæ l^o. voto Benito Al Cotoe 2e Conrado Arriguayu Alf. de And^o Real Raymondo Nin y secr^o Bartholome Hata.*

Voici, suivant l'alfères, ce qui a donné lieu à l'érection de ces deux pierres. Les pâturages qui s'étendent entre les rivières d'*Ibicui* et de *Mbutui* appartiennent au *Povo-da-Cruz*, situé en face de ce terrain, de l'autre côté de l'Uruguay. Ceux qui forment la rive gauche de l'Ibicui dépendaient, comme je

l'ai dit, de *Yapeju*. Les *Minuanos* et les *Charruas* ayant fait quelques excursions sur les terres de ce dernier village, on permit aux habitants de faire passer leurs troupeaux sur les terres du Povo-da-Cruz, et comme ensuite il survint des difficultés sur la limite des terrains où pouvaient paître ces troupeaux, on la fixa juridiquement par l'érection des deux pierres dont j'ai parlé ; on bâtit au pied une chapelle et chaque povo eut dans cet endroit un *Capatò* chargé d'empêcher que la limite ne fût violée. Aujourd'hui, la rivière d'Ibicui borne de ce côté la province portugaise des Missions qui se compose de sept villages et fait partie de la capitainerie de Rio-Grande. Cette province se divise en différents cantons et celui que je parcours aujourd'hui porte le nom de *Rinção-da-Cruz*, parce qu'il dépendait, comme je l'ai dit, du village du même nom.

Le *Rinção-da-Cruz* est compris entre l'*Ibicui*, l'*Uruguay*, le *Mbutui* et le *Hitu ;* il est à peu près carré et l'on y compte une trentaine d'estancias. Les pâturages y sont excellents et les meilleurs, dit-on, de toute la province. Cependant il s'en faut bien qu'ils aient la finesse de ceux de Montévidéo et, si l'on n'y mettait le feu tout les ans, la terre n'offrirait bientôt plus qu'une herbe dure et épaisse.

La *Graminée* qui, dans ce moment, est en fleurs et couvre les terrains humides, a un chaume dur et des feuilles roides qui ne sauraient engraisser le bétail comme les tiges tendres des styres. Mais les pâturages de Montévidéo sont d'une qualité telle, qu'ils ne doivent point servir de terme de comparaison et après eux on peut en trouver d'excellents, surtout lorsqu'on prend comme ici la précaution de les brûler tous les ans.

Pour la première fois, j'ai vu aujourd'hui un *rodeo*, et les bestiaux qui s'y trouvaient rassemblés étaient gros et d'une belle race. Les vaches mettent bas à deux ans, et leur lait, fort crèmeux, sert à faire de très bons fromages. Le bétail que j'ai vu au rodeo était dans l'état de repos et entouré de pions. A l'endroit où il se trouvait réuni, le terrain était battu et n'offrait absolument aucune herbe, ce qui n'est pas étonnant, puisque c'est toujours aux mêmes endroits qu'on ramène le troupeau. Parmi les bestiaux d'une estancia, on doit compter

à peu près une moitié de mâles et une moitié de femelles. Ici, m'a dit mon hôte, on peut marquer tous les ans le quart de son fonds. Qu'un estanciero ait 4,000 bêtes à cornes, il en marquera annuellement 1,000, dont il faut retrancher 100 têtes pour la dîme. Il lui en restera 900. Les 450 vaches remplaceront celles que l'on mange et qui meurent ; sur les 450 mâles, il faut en déduire 50 pour les maladies naturelles et celles qu'entraînent les castrations. Donc, l'estanciero pourra vendre annuellement 400 bœufs, ou le dixième de son fonds, calcul qui diffère extrêmement en moins de ceux des cultivateurs de Porto-Alègre. Mais il est à croire que le compte de ces derniers est erroné, car il ne s'accorde pas non plus avec celui des cultivateurs espagnols dont les pâturages sont si bons.

Si les terres de ce pays sont favorables à l'éducation des bestiaux, elles ne le sont pas moins à la culture. Le froment, le maïs, les haricots, y réussissent très bien. Nulle part je n'avais mangé des melons d'eau aussi beaux qu'ici, les melons y naissent presque sans soins et sont aussi d'une qualité excellente. On peut ensemencer la même terre à peu près six années de suite sans la fumer, ni la laisser reposer. L'alféres a essayé plusieurs fois de planter du coton ; il est parfaitement bien venu, mais les gelées ont fait périr les capsules avant qu'elles fussent mûres.

Il y a onze ans, comme je l'ai dit, l'alféres Antonio Francisco Sonto est venu s'établir dans ce pays et il m'a dit que, depuis ce temps, la province avait toujours été en décadence. Elle a été envahie deux fois par l'ennemi ; on avait besoin de monde, on a enrégimenté les Guaranis et on les a ainsi arrachés à l'agriculture. Devenus soldats, les Indiens ont achevé de perdre ce qui leur restait de leurs anciennes habitudes. Les jeunes n'ont plus appris à cultiver la terre et se sont abandonnés plus que jamais à l'oisiveté. D'un autre côté, beaucoup d'hommes, qui voulaient échapper au service militaire, ont pris la fuite et se sont dispersés dans les différentes parties de la capitainerie. Les mariages sont devenus moins communs, les Indiennes se sont prostituées, les maladies vénériennes ont fait des progrès et la population a diminué d'une manière sensible.

L'histoire reprochera au maréchal Chaya, comme une atrocité, l'incendie des villages indiens situés sur la rive droite de l'Uruguay. Les temples, les maisons, la bibliothèque que les Jésuites avaient laissée dans chaque village, rien ne fut respecté. Chaya s'est-il porté de lui-même a d'aussi horribles excès, ou avait-il reçu pour cela des ordres du gouvernement? On ne peut répondre à cet égard d'une manière certaine, mais il est permis de former quelques conjectures. Cet homme est officier de génie, il passe pour être instruit et pour avoir des mœurs douces; il n'est donc pas vraisemblable qu'il ait trouvé un plaisir barbare dans la destruction et l'incendie; il n'est pas croyable que ce plaisir fût tellement vif pour lui que, pour le goûter, il eût risqué d'attirer sur lui une responsabilité terrible et de perdre sa place et les bonnes grâces de son souverain. Il est bien plus probable qu'il n'a agi que par l'ordre du ministère, qui aura imaginé cet affreux moyen pour éloigner à jamais des voisins dangereux de la province des Missions. Le ministère a prouvé du moins que la conduite de Chaya ne lui avait pas déplu, puisqu'il lui a laissé son commandement un grand nombre d'années encore après l'incendie des villages.

Voici la liste des commandants qui se sont succédés dans cette province depuis que les Portugais en sont les maîtres : Saldanha, sergent-major du corps du génie; Joaquim Feliz da Fonseca, lieutenant-colonel du corps du génie; Joâo de Dios, capitaine de dragons; Thomas da Costa, colonel; Joaquim Feliz da Fonseca, pour la deuxième fois; Francisco da Chayas Santos.

Chacara de Pedro Lino, 14 février, 3 lieues. — La maison de l'alfères n'est qu'une pauvre chaumière, sa famille est nombreuse, il est arrivé hier au soir plusieurs voisins. Les hommes ont couché, les uns dehors, sous un hangar, les autres par terre, dans la maison, les femmes sur des bois de lit garnis de cuirs, et il y a eu de la place pour tout le monde. Il a fait de l'orage et il est tombé de l'eau pendant une partie de la nuit; mais, comme Mathias avait parfaitement arrangé les cuirs qui couvrent les malles et les effets, rien n'a été mouillé.

Après avoir beaucoup remercié l'alfères et sa famille, je suis parti avec son fils qui m'a servi de guide jusqu'ici. Le terrain continue à être presque plat et de tous côtés on découvre d'immenses pâturages qui, dans ce moment, sont du plus beau vert. On y trouve des plantes en fleurs, cependant elles ne sont pas extrêmement nombreuses. Ce sont principalement des *Vernonies*, des *Verbenacées* et les *Légumineuses* n^os^ *2625 bis* et *2625 ter*.

Nous nous sommes arrêtés, pour faire reposer les bœufs, à une chacara qui dépend d'une estancia où nous devions passer la nuit. Nous y avons trouvé un grand hangar sous lequel nous avons fait entrer la charrette à l'abri et une chaumière où était un vieil Indien avec ses enfants et sa femme. Comme le temps s'est mis à l'orage et que les effets sont parfaitement à l'abri, je n'ai pas voulu aller plus loin.

Il y a, sous le hangar, un assez bon nombre de surons de blé recueilli ici. La rouille a fait le plus grand tort à la dernière récolte, mais les blés qui sont venus sur les terres de cette chacara n'en ont point été attaqués. Les sacs ou surons, dans lesquels les cultivateurs de cette capitainerie gardent leur blé, se font avec des cuirs entiers, cousus de lanières étroites de cuirs. Le mot indien *chacara* veut dire proprement une plantation. Peu à peu les Portugais et les Espagnols en ont étendu la signification et les maisons de campagne les plus agréables des environs de Rio-de-Janeiro ne portent actuellement d'autre nom que celui de chacara.

Fazenda do Salto, 15 février, 6 lieues. — Un terrain presque plat, des pâturages à perte de vue et du vert le plus beau. Quelques endroits un peu pierreux. Depuis Montévidéo jusqu'à l'Ibicui, je n'ai vu de bois que sur les bords des ruisseaux et des rivières, mais ici on commence à retrouver de ces bouquets de bois qu'on appelle *capoâ*. A peu près comme partout ailleurs, ils n'occupent que les terrains bas, humides et abrités. Leur verdure n'offre plus ces teintes gaies et radoucies des bocages de Montévidéo, ils ne sont pas non plus sombres comme les capoês des campos gerâes, mais leur feuillage est déjà de ce vert foncé qui caractérise la végétation des bois de la zone torride.

Je me suis d'abord arrêté quelques instants à l'estancia du propriétaire de la chacara où j'ai passé la nuit dernière et j'y ai pris un vaquiano pour me conduire jusqu'à l'estancia d'un prêtre chez lequel je comptais coucher. Avant d'arriver à cette estancia, j'ai vu un troupeau immense de vaches et de bœufs qui paissaient dans la campagne et indiquaient assez l'opulence du propriétaire. De loin, les bâtiments de l'estancia paraissaient aussi beaucoup plus considérables que ceux de toutes les estancias que j'ai vues depuis longtemps. Arrivé à l'estancia, j'ai reconnu que tous ces bâtiments n'étaient encore que de pauvres chaumières mal entretenues, mais il y en a un nombre considérable. J'ai demandé le *Padre Alexandre* et j'ai vu paraître un petit homme d'environ 55 ans, à ventre énorme, à cheveux blancs, à tête massive, à figure pâle et allongée où se peignaient la dureté et l'orgueil. Je lui ai demandé, le plus poliment qu'il m'a été possible, la permission de passer la nuit dans sa maison ; mais il m'a refusé brusquement, disant qu'il n'avait pas assez de place, qu'il avait souvent couché à la belle étoile et que je pouvais en faire autant. J'ai insisté, je me suis fait connaître, tout a été inutile. A chaque réponse que me faisait le prêtre, il devenait plus insolent. L'ironie insultante dont il accompagnait ses paroles a enfin lassé ma patience. Je n'ai plus gardé aucun ménagement et, affectant d'appeler le prêtre simplement *padre* et *vose*, pour irriter son orgueil, je lui ai reproché avec amertume son manque d'hospitalité et de charité ; après lui avoir donné les noms les plus avilissants, je suis monté à cheval. Mathias est resté en arrière, il a entendu le prêtre me faire de grandes menaces et il lui a répondu très froidement que, si celà était nécessaire, nous saurions lui prouver qu'il n'avait pas affaire à des poltrons.

Il est digne de remarquer que les deux hommes qui seuls m'ont refusé l'hospitalité durant mes longs voyages sont un matérialiste et un prêtre, mais avec cette différence que j'ai été parfaitement reçu du matérialiste, quand il a su qui j'étais, et rien ne m'a fait trouver grâce devant l'ecclésiastique. Le rapprochement que je viens de faire n'a, au reste, rien qui doive étonner : un mauvais prêtre est le pire de tous les impies, puisqu'il se fait une habitude journalière du sacrilège.

Il serait injuste peut-être de juger le padre Alexandre par une seule action, mais je savais déjà, par l'alfères, que cet homme trafiquait des sacrements et, qu'ayant la permission de baptiser dans sa fazenda, il ne le faisait pas à moins de 8,000#; cependant ce prêtre a été longtemps curé de San-Borja, et voilà les hommes que l'on envoie pour gouverner les Indiens et remplacer les Jésuites !

En sortant de chez le padre Alexandre, j'ai demandé à mon guide s'il n'y avait pas quelque estancia dans le voisinage. Il m'a répondu que nous en trouverions une à une lieue de là et je lui ai dit de m'y conduire. Chemin faisant, cet homme m'a dit que je n'étais pas le seul que le padre Alexandre traitât de la sorte ; que, quand un voyageur lui demandait quelque chose à manger, il lui disait d'aller cueillir des pêches, fruit tellement abondant dans ce pays, que c'est une véritable insulte de ne pas offrir autre chose. Mon guide a cependant ajouté que le padre Alexandre m'aurait sans doute mieux reçu, si je n'avais manqué à une formalité essentielle. J'ai demandé quelle était cette formalité. « Vous êtes entré dans la cour ; il fallait rester au dehors, demander à quelqu'un le padre Alexandre, le saluer avec un profond respect et n'entrer dans la cour que quand lui-même vous en aurait donné la permission. »

Au reste, j'ai été bien dédommagé de la mauvaise réception du prêtre par l'accueil que l'on m'a fait ici. Cette estancia était autrefois très riche en bestiaux, mais elle a beaucoup perdu, lors de l'invasion des ennemis et, comme toutes celles du pays, on l'épuise par les fournitures qu'il faut faire sans cesse pour les troupes qui sont sous les armes dans cette province.

Près de cette estancia coule un ruisseau que les Portugais appellent *Arroio-do-Salto*, et les Indiens *Itaroro* (pierre qui ronfle), parce qu'il s'y forme une petite cascade en tombant du haut d'un rocher. Il est bordé d'arbres serrés d'un vert sombre parmi lesquels j'ai remarqué beaucoup de *Myrtées*. La *Rubiacée* n° *2623* et le n° *2639* y sont également fort communs.

FAZENDA-DO-DEUMEIRO, 16 février, 3 lieues. — Après avoir

traversé des déserts, on trouve un plaisir inexprimable à parcourir un pays où quelques signes du travail et d'industrie annoncent la présence de l'homme. Ce plaisir, je le goûte de plus en plus à mesure que je m'éloigne de l'Ibicui. J'ai encore vu aujourd'hui la place d'un rodeo. Des bestiaux apprivoisés paissaient çà et là dans la campagne. Nous avons passé à peu de distance d'une estancia, et celle où nous avons fait halte n'est qu'à trois lieues de celle du Salto. Le pays est toujours presque plat et couvert de pâturages au milieu desquels sont épars quelques capoès.

Je n'ai pas été moins bien reçu aujourd'hui qu'hier. Quand je suis arrivé, on m'a fait prendre le maté ; bientôt après, nous avons déjeuné avec des fruits et de la viande rôtie ; enfin, sur les cinq heures, nous avons fait un fort bon dîner où l'on a servi plusieurs plats de viande, des haricots, du riz et des citrouilles, des pêches, des melons, des figues et des melons d'eau. Le vin n'a point été oublié, il y avait tout à la fois sur la table du pain, du biscuit ou de la farine de manhoc. Le riz avait été cueilli dans le pays, aussi bien que le froment avec lequel avaient été faits le pain et le biscuit.

Mon hôte se plaint de la rouille, mais il m'a dit qu'il avait semé l'anné dernière une espèce de blé appelée *trigo-manco* nouvellement introduit dans le pays et que ce blé n'avait point été attaqué de la rouille, quoique le terrain qu'il couvrait touchât à un champ où l'on avait semé du blé ordinaire qui fut presque entièrement détruit par cette maladie.

Mon hôte est Européen et, quoiqu'il soit dans le pays depuis sa première jeunesse, il préfère l'agriculture à l'éducation des bestiaux. La vie pastorale, en prenant ces mots dans leur acception véritable, est la première époque de la civilisation, celle où un pays est encore peu habité. Quand la population augmente et que les terres se divisent, il faut nécessairement s'appliquer à l'agriculture qui exige plus de combinaisons que le soin des troupeaux et qui, par conséquent, conduit l'homme à un perfectionnement. Les magnifiques pâturages qui couvrent la capitainerie de Rio-Grande et celle de Montévidéo invitaient naturellement ceux qui s'y établirent les premiers à y élever des troupeaux, mais ils firent un pas rétrograde en quittant les habitudes de la vie agricole

pour celles de la vie pastorale et ce retour vers la barbarie fut bien plus sensible chez les Espagnols qui se confondaient avec les Indiens.

L'Européen qui arrive dans cette contrée et qui a appris un métier, ou que l'on a élevé au milieu de travaux sans cesse répétés de l'agriculture, conserve toujours un certain mépris pour les mœurs grossières de ces hommes qui, n'ayant jamais besoin d'exercer leur intelligence, mènent une vie qui diffère peu de celle des sauvages, mais il n'en est pas de même du fils de l'Européen. Les premiers objets qui s'offrent à sa vue sont des chevaux et du bétail, il cherche à imiter ce qu'il voit faire, il ne veut pas rester inférieur à ses voisins, il apprend à monter à cheval aussi bien que ceux qui l'entourent et, n'entendant louer que ce talent, il s'imagine qu'il n'y en a pas d'autre. D'ailleurs, l'enfance trouvera toujours un plaisir inexprimable dans le sentiment de sa supériorité. Cette jouissance, il l'éprouve lorsqu'il se rend maître d'un cheval, qu'il aide à faire un rodeo, à tuer un bœuf, à le dépouiller. Un père européen ne cessera, à la vérité, de parler à sa famille de son pays, d'en exalter les avantages et de témoigner son mépris pour l'Amérique ; mais ses enfants n'appartiennent point à l'Europe, ils sont Américains, le mépris de leur père les irrite et les humilie ; de là cette haine qu'ont souvent contre leurs parents, au témoignage même d'Azarra, les enfants nés en Amérique de parents européens.

Outre ce grand nombre d'Indiens qui ont traversé l'Uruguay au Salto et au Guaraim pour se mettre sous la protection des Portugais, il en est passé environ un mille à *San-Borja*, sous la conduite d'un métis appelé *Siti* auquel on donne le titre de colonel. Voici ce que mon hôte m'a raconté de ce Siti :

Il est né dans l'un des villages des Missions, situé entre l'Uruguay et le Paraña. Cependant il servait dans les troupes de Rio-Grande, mais ensuite il déserta et se retira dans son pays. Il prit d'abord parti pour Artigas, mais, fatigué de faire une guerre qui ne pouvait conduire à aucun résultat, il abandonna son chef dans le dessein de rétablir les villages des Missions qui avaient été détruits ; il rassembla un jour sa troupe et dit à ses Indiens que, si quelqu'un d'entre eux

aimait mieux aller avec Artigas que de le suivre, il pouvait se retirer librement. Quelques hommes sortirent de leurs rangs; mais il leur dit qu'il n'était pas juste qu'il donnât des armes à un ennemi et que, par conséquent, ils devaient lui laisser celles qu'ils portaient. Ils lui remirent leurs armes et, quand ils furent à quelque distance, il les fit entourer et massacrer tous. Depuis, il se soumit à Ramirès, mais à condition qu'il le laisserait rétablir les villages indiens de l'Entre-Rios détruits par les Portugais et que, pendant dix ans, il ne le forcerait pas à prendre les armes.

Ramirès oublia bientôt le traité qu'il avait fait et, ayant pris la résolution de faire la guerre aux habitants du Paraguay, il voulut obliger Siti à y prendre part. Ce dernier en appela à sa loyauté, mais Ramirès l'attaqua et le battit. Siti demanda un asile au maréchal Chayas qui lui permit de se retirer sur les terres portugaises. Le colonel se hâta donc de gagner l'Uruguay, mais il fut poursuivi par son ennemi et les troupes de Corrientes tiraient encore sur les Indiens pendant qu'ils traversaient la rivière ; mais le maréchal, qui leur avait envoyé des barques pour faciliter leur passage, fit dire à ceux de Corrientes que, s'ils ne cessaient pas leur feu, il les ferait attaquer par ses soldats. Alors les troupes de Ramires se retirèrent. Les Indiens achevèrent de passer librement l'Uruguay. Le maréchal s'est emparé des armes au nom du roi, mais il a laissé Siti se retirer dans l'un des villages des Missions; ses gens se sont dispersés dans la province; ils ont été reçus comme pions dans les estancias et l'on en a admis cent dans le régiment des Guaranis portugais.

Les blancs blâment avec raison cette dernière mesure ; ils disent que l'on ne doit pas compter sur des hommes qui ont fait si longtemps la guerre aux Portugais, qui se sont accoutumés au brigandage et qui sont étrangers à toute espèce de bonne foi. Ils ajoutent qu'apprenant à connaître le pays et s'instruisant avec les soldats portugais dans le maniement des armes, ils deviendraient des ennemis dangereux. Le gouvernement portugais, recevant ces hommes sur ses terres, a certainement le droit de prendre des mesures pour qu'ils ne lui nuisent point un jour et par conséquent de les éloigner de ses frontières.

Le comte de Figuera avait eu l'idée de jeter les premiers fondements d'un village indien à Torrès en y envoyant quelques-uns des prisonniers faits à Taquarembò. On ne pourrait mieux faire, ce me semble, que d'y faire passer aussi ceux qui, depuis quelque temps, ont traversé l'Uruguay, ou du moins une partie d'entre eux. Le pays n'est pas tellement différent des leurs qu'ils ne pussent s'y accoutumer facilement. Sans espoir de pouvoir retourner chez eux, ils deviendraient bientôt portugais, les terres de ce canton ne resteraient plus sans culture et le voyageur qui se rend de Laguna à Porto-Alègre trouverait dans sa route des ressources dont il est actuellement privé.

Ce n'est point seulement, à ce qu'on m'assure, depuis que les Portugais sont maîtres de cette province que les blancs se sont établis sur les terres des Indiens. Où sont aujourd'hui des estancias portugaises, il y en avait d'autres habitées par des Espagnols. Ceux-ci se retirèrent à l'approche des Portugais, et des hommes de cette nation demandèrent et obtinrent des commandants la permission de se fixer sur les terres abandonnées.

Bords du Rio-Mbutui, 17 février, 6 lieues. — Comme il faisait un clair de lune magnifique, nous sommes partis ce matin avant le jour pour aller faire reposer les bœufs à l'estancia de San-Donato qui appartient au maréchal Chayas.

CHAPITRE XVI.

Bords du *Rio Mbutui*. — Estancia de *S.-Donato* au maréchal Chayas. — Estancia de *Mbutui*, rive droite du Rio Mbutui. — Les *pelotas*, barques de cuir cru. — *S.-Borja*. — Église. — Remarquable parti que *les Jésuites* savaient tirer de l'imbécillité des Indiens. — Musique. — Décadence des Missions depuis que l'on a abandonné le système des Jésuites. — Mélange avec les blancs. — Maladies. — Dépopulation. — Retour à la barbarie. — Caractère enfantin des *Guaranis*. — Opinion du colonel *Paulete*. — Description du village. — Estancia de *Santo-Rei*. — Ancienne plantation de maté. — Régiment des Guaranis. — Leurs femmes. — Vermine. — Ruine du pays par les fournitures militaires. — Observations recueillies de la bouche du curé de S. Borja. — *Ramirès*.

Le terrain est toujours plat, l'herbe n'est pas aussi fine ni aussi tendre qu'aux environs de Montévidéo mais elle est très fournie et d'un vert magnifique. Avant d'arriver à San-Donato, nous avons passé devant un bois plus grand que ne sont ordinairement les capoes et où j'ai remarqué de fort beaux arbres. Les teintes de la végétation avaient déjà commencé à changer un peu en deçà du Rio Negro ; mais c'est principalement depuis que je suis entré dans les Missions que je trouve la différence sensible. La verdure des bois est obscure, celle des pâturages est magnifique sans doute, mais elle n'est pas gaie comme celle des campagnes du Rio-de-la-Plata. Excepté la *Verveine* n° *2646 quarto* et la *Marsilée* n° *2652*, qui est commune dans les marais et n'est peut-être que le *quadrifolia*, je ne trouve plus actuellement aucune plante qui appartienne à la flore d'Europe. La végétation est déjà celle des tropiques ou du moins elle s'en rapproche infiniment. Depuis l'Ibicui, je ne vois plus le *Saule* n° *2132 sexto*.

J'avais d'abord formé le projet de passer la nuit à l'estancia, mais j'y ai renoncé en voyant qu'elle était remplie de blattes, animal dont je n'entendais plus parler depuis longtemps. J'y ai été fort bien reçu par le capato qui m'a offert des pêches, des figues et des melons d'eau. De tous les pays où je me suis trouvé dans le temps des fruits, depuis que je suis en Amérique, je n'en ai vu aucun où ceux d'Europe réussissent aussi bien. Les figues sont aussi bonnes dans les Mines. Les melons d'eau sont les meilleurs que j'aie jamais mangés. Les melons n'ont aucune broderie, mais ils sont très sucrés. On ne donne absolument aucun soin aux pêchers et cependant ils courbent sous le poids de leurs fruits; ils sont absolument supérieurs à nos pêchers de vigne.

L'estancia du maréchal comprend cinq lieues de terrain, 6,000 bêtes à cornes, 200 chevaux et il en demande 88,000 cruzades. Il ne contribuait point aux fournitures de viande et vendait chaque année 500 bœufs à un demi-double pièce, ce qui fait un revenu de 250 doubles. Il faut, pour le service d'une estancia, un capato à un double par mois, et dix pions à 8 pataques, ce qui fait 36 doubles. Déduisant cette somme de 250, il reste 224 pour revenu net de la fazenda, ce qui fait un intérêt de huit pour cent, dans le cas où réellement on obtiendrait de l'estancia 88,000 cruzades, ce qui n'est pas vraisemblable.

Après avoir quitté l'estancia du maréchal, j'ai d'abord trouvé d'excellents pâturages couverts de bestiaux qui, sans doute, dépendent de cette estancia. Je suis ensuite arrivé à des marais où nous avons été dévorés de cousins, enfin j'ai remonté le *Rio Mbutui* (*rivière des taons*). Cette rivière coule entre deux lisières de bois embarrassées par des lianes et des bambous ; on y voit de très grands arbres et, en un mot, ils diffèrent peu des forêts vierges.

A l'endroit où nous avons fait halte, le Mbutui n'a guère que la largeur de l'Essonne devant Pithiviers ; il est ordinairement guéable ; mais les dernières pluies ont occasionné une crue qui ne permet pas de le traverser à gué. Il faudra donc demain éprouver de nouveaux embarras. Dès aujourd'hui on a fait passer les chevaux et les bœufs et Joaquim l'Indien a été coucher de l'autre côté de la rivière.

Estancia de Mbutui, sur la rive droite du Rio-Mbutui, 18 février. — Le Rio Mbutui n'a qu'un cours de peu d'étendue et se jette dans l'Uruguay. On ne pouvait donner à cette rivière un nom qui lui convînt mieux, car, dans aucun des pays que j'ai parcourus, je n'ai vu un nombre de moustiques aussi considérable. (Mbutui ne veut pas dire moustiques, mais taon ; cependant, lorsque nous passâmes cette rivière, nous n'y vîmes aucun taon.)

Hier au soir, je m'étais mis au milieu de la fumée, pour écrire ce journal, et cependant ils me piquaient encore et toute la nuit nous en avons été dévorés. A la pointe du jour nous avons commencé à décharger la charrette et mes effets ont été passés dans une de ces pirogues que l'on fait dans un instant quand on n'en a pas d'autres et qui sont si fort en usage dans la capitainerie de Montévidéo et de Rio-Grande où il n'y a pas de pont.

La *pelota*, c'est le nom que l'on donne à ces pirogues, est tout simplement un cuir écru dont on lie les quatre coins et qui, par ce moyen, forme un bateau qu'on peut confondre, pour la figure, à ces écuelles de papier où l'on met des biscuits. On remplit la pelota d'effets, on y attache un lacet ou une lanière de cuir, un homme se met à la nage, prend le lacet entre ses dents et fait passer ainsi la pirogue. Pour avoir moins de peine, mes gens avaient attaché un lacet d'un bout à l'autre de la rivière et s'en aidaient en nageant. J'ai moi-même passé la rivière assis dans la pelota et je suis arrivé heureusement de l'autre côté, ainsi que tous mes bagages et la charrette. Mathias, Jozé Marianno et Firmiano ont tour à tour aidé à passer la pelota.

Comme ils étaient fatigués, je n'ai pas songé à aller plus loin et je me suis arrêté à la deuxième estancia du maréchal. Nous n'y avons point trouvé de viande. On a été obligé de faire cuire des haricots qui n'ont été prêts que sur les cinq heures et je n'ai pu m'empêcher d'admirer la patience avec laquelle tout le monde a supporté la faim après avoir autant travaillé. Le capato et les pions de cette estancia sont absents et il n'y a ici qu'un malade et quelques Indiennes assez jolies. Elles sont venues s'asseoir sur le bord de la rivière pendant qu'on passait les bagages, et, quoique mes gens fussent

nus et leur fissent quelquefois des plaisanteries fort peu décentes, elles ne se sont retirées qu'après avoir vu mettre mes effets à terre. Peu de temps après, elles sont revenues à la rivière; elles sont entrées dans l'eau sans prendre aucune précaution pour voiler leur nudité. Elles ont savonné leurs cheveux, les ont tressés et, de retour à l'estancia, elles ont mis ce qu'elles avaient de plus propre. Tout montrait en elles le dessein de faire des conquêtes. Je ne leur ai vu faire autre chose qu'aller, venir et se coucher. Sur le soir, elles ont dansé avec mes gens et il n'est pas difficile de deviner de quelle manière la journée s'est terminée.

La chasteté, qui nous fait résister aux plus violents désirs, est de toutes les vertus celle qui exige le plus que l'idée de l'avenir soit fortement gravée dans notre âme. Comment donc les Indiennes pourraient-elles être chastes, elles qui n'ont de l'avenir qu'une si faible idée ?

S.-Borja, 19 février, 4 lieues. — Marianno m'assure que je m'étais trompé sur le compte de nos hôtesses, que Jozé Marianno et Nevez les avaient poursuivies une partie de la nuit et qu'elles avaient fait la plus belle résistance. J'ai bien de la peine à le croire et, si cela est, je ne puis me l'expliquer.

Pendant quelque temps, nous avons traversé de très bons pâturages et nous sommes ensuite arrivés à un ruisseau qui porte le nom de *Passovai (mauvais gué)* et la charrette a eu quelque peine à passer. Près de là sont quelques cabanes habitées par des Indiens. A peu près dans toutes leurs demeures on voit un hamac, où, presque toujours, il y a quelque femme étendue nonchalamment.

Comme les bœufs était extrêmement fatigués par la chaleur excessive qu'il faisait, on les a dételés; j'ai pris le devant avec Mathias et mes autres domestiques se sont arrêtés sous des pêchers qui déjà sont entièrement dépouillés de leurs fruits. J'ai fait observer plusieurs fois qu'il était extrêmement rare que les Brésiliens attendissent que les fruits fussent mûrs pour les manger. Cela tient encore à ce qu'ils ne peuvent pas faire à l'avenir le plus léger sacrifice.

Après avoir quitté ma charrette, je suis bientôt entré dans

un marais d'environ une lieue de long où mon cheval enfonçait profondément ; de là nous apercevions déjà l'église de S. Borja et, ayant à peine fait un quart de lieue depuis le marais, nous sommes arrivés au village. Les premières maisons devant lesquelles nous avons passé ne sont que de pauvres chaumières éparses çà et là, près desquelles on ne voit pas la moindre plantation. Ce qui m'a frappé, quand je suis entré dans le village, c'est, d'un côté, l'air de décadence et d'abandon où il est réduit, et, de l'autre côté, l'aspect militaire sous lequel il se présente. On n'y voit absolument que des soldats et des fusils, à chaque pas on rencontre des sentinelles et, devant la maison du commandant, qui était autrefois celle des Jésuites, sont rangées plusieurs pièces de canon.

J'ai été présenter mon passeport au commandant, M. le colonel *Paulette*, ancien officier de marine, qui a été longtemps aide de camp de M. *Sampayo*, alors gouverneur du Ceara, aujourd'hui capitaine-général de la capitainerie de Goyaz. Dans le voyage que le comte de Figuera fit aux Missions, pour en chasser les Espagnols, il remarqua dans le maréchal Chayas beaucoup de faiblesse et d'apathie, et, peu content de son administration, il demanda pour le remplacer M. Paulette, qui lui était connu sous les rapports les plus avantageux. Ce n'est malheureusement que depuis peu de temps qu'il est arrivé ici ; il ne peut, par conséquent, connaître le pays et je ne dois pas espérer de lui beaucoup de renseignements. Il m'a paru froid. Cependant il m'a fort bien reçu ; il m'a fait donner un appartement près de celui qu'il occupe dans l'ancien couvent des Jésuites ; il a envoyé mes bœufs et mes chevaux dans une estancia du voisinage ; il m'a invité à prendre mes repas avec lui, m'a promis de faire faire un essieu et de faire couvrir ma charrette, et il a fait donner de la viande à mes gens.

J'ai changé, il y a quelques jours, plusieurs de mes bœufs qui étaient fatigués contre d'autres plus jeunes, mais qui ne sont pas encore domptés. Lorsque la charrette a été dételée, l'un d'eux est devenu furieux et s'est précipité dans la cour de l'ancien couvent ; il m'a poursuivi ; mais, au moment où il allait m'atteindre, je me suis réfugié dans une petite chambre qui était ouverte et j'ai ainsi échappé à sa fureur.

A la chute du jour, je suis entré dans l'église qui était ouverte, et la grandeur de cet édifice, demi-détruit, m'a fait éprouver une impression profonde de surprise et de respect.

S.-Borja, 20 février. — Je commencerai cet article par la description de l'église de S.-Borja. Pour y entrer on monte trois degrés en pierre et l'on passe sous un vaste porche qui est soutenu par quatre rangs de colonnes en bois de l'ordre dorique, placées deux par deux sur le même piédestal. Ce porche aboutit à trois portes peintes et sculptées dont une plus grande répond à la nef et les deux autres aux bas côtés; entre ces portes, on voit dans la muraille des statues colossales de saints, peintes d'une manière grossière. L'église est bâtie en pierres, mais comme on n'a trouvé jusqu'à présent aucune pierre à chaux dans tout le pays, on y a suppléé par de la terre battue. Par-dessus les murailles est un enduit composé de sable, de glaise et de bouse de vache, qui, m'a-t-on assuré, n'est jamais délayé par les pluies les plus longues et les plus abondantes. Il n'y a point de clocher, ni de tour qui le remplace; les cloches sont placées dans la cour de l'ancien couvent, sous un appentis carré et on va les toucher; on y monte par un petit escalier en bois.

L'intérieur de l'église est pavé de carreaux très inégaux; la voûte est élevée, mais en bois, parce que le défaut de chaux ne permettait pas de la construire en pierres. J'ai compté cent seize pas de la porte principale au maître-autel et quarante-trois d'une muraille à l'autre. La nef est séparée des bas côtés par huit arcades soutenues par des colonnes en bois de l'ordre ionique, placées deux à deux sur le même piédestal, Il n'y a point de chœur et les autels ne sont qu'au nombre de trois, l'un qui termine la nef et les autres auxquels aboutissent les bas côtés. Les images des saints qui ornent le maître autel sont assez mal sculptées, mais il est accompagné d'ornements extrêmement dorés qui s'élèvent jusqu'à la voûte.

Sous une des arcades les plus voisines du maître-autel est une tribune isolée et de forme ovale, destinée pour les musiciens. De chaque côté de l'église est une sacristie, dans celle de la gauche sont entassés les débris d'une multitude

de statues de saints de toutes grandeurs, peintes et en bois. J'en ai remarqué une dont les bras sont mobiles ; elle m'a paru représenter Pilate ou Judas et était probablement destinée à figurer dans une de ces farces pieuses dont les Jésuites amusaient les Indiens.

L'église que je viens de décrire est encore tenue avec propreté, mais depuis longtemps on n'y a fait aucune réparation. Le défaut de chaux avait, comme je l'ai dit, forcé les Jésuites à construire en bois la voûte et les colonnes ; il s'en détache continuellement des débris et bientôt ce temple n'offrira que des ruines.

On ne peut s'empêcher d'être pénétré d'étonnement, quand on songe que tous les villages des Missions et les édifices qu'ils renferment furent l'ouvrage d'un peuple sauvage conduit par quelques religieux. Il fallait que ceux-ci sussent tous les métiers et qu'ils eussent la patience de les enseigner aux Indiens et, comme ces derniers sont incapables de concevoir l'ensemble d'un plan, puisqu'ils ne voient rien dans l'avenir, il était nécessaire qu'ils dirigeassent l'exécution de chaque pièce en particulier et que toutes fussent mises en place sous leurs yeux.

Hier au soir, après la retraite, la musique du régiment des Guaranis est venue dans la cour du couvent, et, en présence du colonel, elle a exécuté la marche du régiment avec un goût et une précision extrême.

Ce matin j'ai été à la messe, et, pendant que le curé la célébrait, quelques enfants ont chanté quelques cantiques portugais d'une voix très agréable et avec une justesse extrême. Les Jésuites, comme les législateurs anciens, se servirent de la musique pour adoucir les mœurs des Guaranis et pour les captiver. Ce moyen leur réussit d'autant mieux que ce peuple a pour cet art les dispositions les plus heureuses. Comme les Indiens n'entendaient le son des instruments pour lesquels ils étaient passionnés que dans les cérémonies religieuses, ils regardaient bientôt la musique comme une partie essentielle du culte divin. Elle leur fit aimer les cérémonies religieuses et les rendit chrétiens autant qu'ils pouvaient l'être. Depuis la destruction des Jésuites, le goût des instruments s'est perpétué chez les Guaranis pour ainsi dire sans maîtres ; ils ont

continué à apprendre la musique et peut-être a-t-elle autant contribué à les rendre soldats qu'autrefois elle avait contribué à les rendre chrétiens.

S.-Borja, 21 février. — M. Paulette, avec lequel j'ai beaucoup causé, connaît le caractère des Indiens. C'est déjà un grand point pour les gouverner, mais ce n'est pas tout: il faudrait encore trouver des moyens qui, dans l'état actuel des choses, s'accordassent avec le caractère. Parmi les commandants qui ont précédé M. Paulette, plusieurs étaient des hommes instruits, qui avaient de bonnes vues et d'excellentes intentions; cependant, depuis que les Portugais sont maîtres de la province des Missions, elle s'est appauvrie chaque année davantage et sa population a diminué d'une manière effrayante. Celle de tous les villages conduits par les Jésuites s'élevait, lors de leur expulsion, à huit mille âmes.

Pendant les huit premières années, les Espagnols suivirent exactement la route qui avait été tracée par les Pères de la Compagnie de Jésus et le nombre des Indiens des Missions augmenta au lieu de diminuer; mais bientôt on n'envoya plus, pour gouverner les Missions, que des créatures des vice-rois de Buenos-Ayres dont on voulait assurer la fortune. On s'écarta du système des Jésuites; les Indiens furent pillés de toutes les manières; ils se dispersèrent; le mariage ne leur fut plus recommandé comme l'obligation la plus sainte; les blancs se mêlèrent parmi eux, s'emparèrent de leurs terres, et leur apportèrent leurs vices et des maladies destructives.

Quand les Portugais se rendirent maîtres des sept villages de la rive gauche de l'Uruguay, ils n'y trouvèrent que quatorze mille âmes. Alors les Indiens n'étaient plus les mêmes; ils avaient presque entièrement perdu les habitudes jésuitiques; ils avaient fait des pas rétrogrades vers leur ancienne barbarie, et déjà, peut-être, il n'était plus possible d'arrêter une décadence dont la guerre a encore hâté les progrès. Aujourd'hui on ne compte pas plus de quatorze mille âmes dans les Missions portugaises.

Tous les habitants des villages de l'Entre-Rios ont passé, comme je l'ai dit, de ce côté de l'Uruguay; on porte leur

nombre à environ sept mille, et, par conséquent, la population entière du pays connu sous le nom des Missions du Paraguay est réduite au dixième de ce qu'elle était du temps des Jésuites.

Quel remède pourrait-on, dans les circonstances actuelles, apporter à tant de maux ? J'avoue que je n'en vois aucun. La civilisation n'est point faite pour les Indiens, puisqu'elle est entièrement fondée sur l'idée de l'avenir qui leur est absolument étrangère. Entourés de tous les côtés par des hommes civilisés, ils ne peuvent plus retourner à la vie entièrement sauvage. Jusqu'à ce qu'ils soient complètement dispersés et confondus avec les blancs, ils continueront à vivre dans un état bien pire que la vie sauvage, puisqu'ils ont perdu l'innocence que leurs ancêtres avaient au sein des forêts, qu'ils ne possèdent pas plus qu'eux les qualités nécessaires pour subsister dans l'état de société et que cependant ils n'en peuvent sortir. Les Guaranis peuvent à peine être comparés à des enfants de notre race ; mais l'enfant inspire de l'intérêt, parce qu'il deviendra homme un jour. L'Indien, au contraire, qui, dans l'âge de raison, conserve l'imbécillité de l'enfant, n'excitera que le mépris et on profitera de sa faiblesse pour l'opprimer. Il est vrai que même dans l'état actuel, il a très peu de besoins. Qu'il puisse partager avec une compagne sa cabane mal construite et plus mal entretenue, qu'il possède quelques haillons, qu'il voie un morceau de viande suspendu à son toit, que sa gourde soit pleine de maté, il sera plus heureux que le blanc le plus riche et le plus puissant, entouré de flatteurs et embarrassé du choix des voluptés. Cependant, ce peu de besoins suffit pour le rattacher à une société qui tend à le détruire ; car, pour pouvoir satisfaire sa faim, il faut qu'il travaille, qu'il se soumette et se laisse opprimer.

« Nous savons, me disait M. *Paulette*, combien la province des Missions était florissante sous le gouvernement des Jésuites et qu'elle n'a été florissante que sous leur gouvernement ; si donc nous pouvons espérer quelques résultats heureux, c'est en nous rapprochant de leur système autant que les circonstances le permettent. Mais il n'en est pas ainsi. Ce système formait un ensemble dont il n'est pas possible de conserver quelques parties en supprimant les autres. Il était

appuyé sur des bases qui n'existent plus, et, par conséquent, il est écroulé pour jamais. Ces bases étaient le peu d'idées qu'avaient les Indiens de ce qui se passait dans le monde, leur séparation de tous les blancs qui n'appartenaient pas à l'ordre des Jésuites, et enfin la profonde vénération qu'ils avaient pour les Pères qu'ils regardaient comme des êtres d'une espèce supérieure, envoyés de Dieu même pour les gouverner.

« Sous les Jésuites, les Indiens vivaient en communauté, mais il ne faut pas croire qu'ils travaillassent pour jouir un jour. Ils travaillaient parce que telle était la volonté des Pères, Les intérêts de ces derniers se confondaient avec ceux des Guaranis ; par conséquent, ils devaient chercher à rendre ceux-ci heureux. Leur esprit de prévoyance suppléait sous ce rapport à ce que la nature a refusé aux Indiens. Ils étaient pour eux ce qu'un père est pour ses enfants, une deuxième Providence ou, pour mieux dire, la nation guaranis formait un corps dont les Jésuites étaient l'âme.

« Si les Guaranis dépendaient d'une nation chez laquelle existe un enthousiasme pour la vertu, le régime de la communauté serait peut-être encore admissible, mais où trouver parmi les Portugais des hommes qui, pour ainsi dire, sans intérêt, aillent s'enfoncer au milieu d'un peuple demi-barbare, dans un pays éloigné des villes, où rien ne s'achète qu'au poids de l'or. L'homme qui se chargera d'administrer les Indiens ne le fera qu'avec l'intention de s'enrichir à leurs dépens, comme cela est presque toujours arrivé jusqu'à présent, et les Indiens travailleront avec répugnance, parce qu'ils verront que ce n'est pas pour eux qu'ils travaillent ; ils savent très bien d'ailleurs que les estancieros ne demandent pas mieux que de les recevoir chez eux et de les prendre à leur service en qualité de pions ; ils savent qu'ils trouveront toujours de la viande dans les estancias et, qu'en outre, ils recevront un salaire. Comment ne préféreraient-ils pas ce service, qui leur laisse tant de repos, à un travail régulier, répété tous les jours, sous les yeux d'un gardien qui doit les châtier s'ils manquent à un devoir qu'on leur impose ?

« Ils savent aujourd'hui que le monde n'est pas limité à leurs villages ; si on les contraint, rien ne les empêche de

fuir ; déjà un grand nombre d'entre eux s'est dispersé dans l'intérieur de la capitainerie, et, peu à peu, les autres suivront cet exemple.

« A mesure que les Indiens sortiront des Missions, les blancs s'y introduiront davantage; les races se confondront; des métis sans principes, sans amour pour le travail, finiront par prendre la place des blancs et des Indiens; mais les premiers seront en partie renouvelés par l'arrivée d'Européens, de Paulistes, de Mineurs, et après une ou deux générations, il n'existera plus de Guaranis. Si on laissait aux Indiens la même liberté qu'on laisse aux hommes blancs, ils ne se disperseraient pas moins, mais on s'épargnerait l'embarras de les contraindre. »

S.-Francisco de Borja, connu plus généralement sous le nom de S.-Borja, 22 février. — Ce village est situé sur une élévation à peine sensible, dans un pays entrecoupé de pâturages et de bouquets d'arbres. A une lieue du village, du côté du nord, on rencontre l'Uruguay, qui coule majestueusement entre deux lisières de bois serrés et touffus, peu différents des forêts vierges.

Vers le sud et à environ un quart de lieue du village, s'étendent, comme je l'ai dit, de vastes marais ; en général, le pays est humide et il offre de tous les côtés des flaques d'eau plus ou moins profondes. Les pâturages des environs de S.-Borja sont d'une qualité inférieure. Comme cela a ordinairement lieu dans les terrains aquatiques, des nuées de cousins remplissent l'air, et principalement lorsqu'on se promène sur les bords de l'Uruguay, il est impossible de s'arrêter un instant sans être entièrement couvert de ces insectes. J'en ai été extrêmement incommodé un jour que j'ai été herboriser jusqu'à la rivière, et, lorsque je revins, des essaims de ces animaux malfaisants m'accompagnèrent jusqu'au village. Je dois remarquer en passant que les cousins d'Amérique, dont il existe un grand nombre d'espèces différentes, font rarement venir des boutons comme ceux d'Europe ; leur piqûre est très vive, mais, si elle est suivie de démangeaisons, elles ne sont pas ordinairement de longue durée.

Il n'y a dans les environs de S.-Borja ni fontaine, ni

ruisseau, et l'on est obligé d'y boire l'eau des marais qui est d'un goût fade et douceâtre. Si les Jésuites préférèrent ce lieu à tant d'autres qui eussent été plus agréables, par exemple aux belles campagnes du Rinçâo-da-Cruz, c'est peut-être parce qu'ils trouvèrent les Indiens déjà établis dans ce canton ; peut-être aussi parce qu'ils trouvèrent plus de bois ou plutôt encore parce qu'ils jugèrent que ce lieu, resserré entre l'Uruguay et des marais, serait plus facile à défendre de l'approche des blancs.

L'église, dont j'ai déjà fait la description, est tournée vers le nord; elle fait face à l'Uruguay. Avec l'ancien couvent des Jésuites qui lui est attenant, elle forme l'un des côtés d'une place carrée qui a environ deux cent pas en tous sens. Les bâtiments du couvent environnent, conjointement avec l'église, une cour couverte de gazon dont la figure est celle d'un carré long et qui peut avoir soixante-seize pas de l'église au côté opposé et soixante-huit de la porte au logement des Pères. Le couvent, élevé de trois marches au-dessus du niveau de la cour, n'a que le rez-de-chaussée ; les murailles sont épaisses et construites de la même manière que celles de l'église; le toit est couvert en tuiles creuses se prolongeant au delà des murs; il forme une galerie carrelée large d'environ six pas et soutenue par des colonnes en bois. Le toit de l'église, également prolongé, continue cette galerie du côté de l'est. Du temps des Jésuites, il n'y avait aucun bâtiment à droite et à gauche de la porte ; la galerie seulement s'y prolongeait et régnait ainsi tout le long de la cour ; mais sous le gouvernement des Espagnols, on a fermé par une muraille l'espace qui s'étend de l'église à la porte et on y a pratiqué des petites chambrettes qui nuisent à la régularité de l'ensemble. Le couvent est divisé par des murailles transversales en autant de grandes pièces carrelées; c'est là l'unique distribution.

Le commandant occupe les appartements que l'on donnait au Provincial quand il faisait ses visites; on m'a logé dans les chambres les plus voisines de l'église qui étaient celles des curés.

Sur la même ligne que le couvent sont d'autres bâtiments qui entourent également une cour dont la figure est encore

celle d'un carré long. Au fond de cette cour sont des bâtiments devant lesquels règne une galerie. Les autres côtés sont simplement formés par une large galerie soutenue par trois rangs de poteaux. Cette cour et les bâtiments qui en dépendent portent le nom de *corallão*. C'étaient là que travaillaient, du temps des Jésuites, les ouvriers des différents métiers et que travaillent aujourd'hui, pour le compte du roi, ceux qui restent encore.

Les trois côtés de la place, dont j'ai déjà parlé, sont formés chacun par deux corps de bâtiments séparés l'un de l'autre par un intervalle. Chaque corps de bâtiments a un toit couvert en tuile qui, prolongé du côté de la place et du côté opposé, forme deux larges galeries soutenues par des piliers en pierres. Ces bâtiments, divisés par des murs, formaient autant de maisons et, du temps des Jésuites, chacune était habitée par une famille d'Indiens. Ces maisons se composaient d'une pièce assez élevée, à peu près carrée et d'environ vingt palmes dans tous les sens ; on n'y voyait pas de croisée, mais deux portes qui donnent l'une sur la galerie de devant et l'autre sur celle de derrière. Les maisons n'avaient aucune communication à l'intérieur ; mais, par le moyen des galeries, on passait de l'une à l'autre sans craindre la pluie ou le soleil.

Aux quatre angles de la place était autrefois une chapelle. De trois d'entre elles on a fait des magasins, et de la dernière, un hôpital militaire qui est fort mal tenu, parce que les fonds manquent entièrement. Du côté du nord, il y avait autrefois deux rangées de corps de bâtiments absolument semblables à ceux que je viens de décrire, et ceux qui s'étendent parallèlement à la place formaient plusieurs rues transversales coupées par une rue longitudinale. Celle-ci faisait face à l'église et était prolongée par une allée d'orangers qui existe encore. Des corps de bâtiments parallèles à la place, il n'existe aujourd'hui que deux, dont on a fait la caserne du régiment des Guaranis après avoir bouché la galerie de derrière.

Les maisons qui entourent la place ne sont plus occupées par des Indiens, mais par des blancs qui en paient le loyer et dont quelques-uns tiennent des boutiques. Plusieurs d'entre eux ont percé des croisées à leurs maisons, et, pour les

agrandir, ils ont bouché la galerie de derrière. A peine pour cent familles blanches y a-t-il aujourd'hui à S.-Borja une famille d'Indiens et ce lieu ne peut guère être considéré que comme une place d'armes. C'est là qu'est la résidence du commandant de la province, qu'est cantonné le régiment des Guaranis et que demeure le colonel du régiment de milice dont il y a toujours un détachement dans le village.

Le très petit nombre d'Indiens qui réellement appartiennent encore à S.-Borja demeurent aujourd'hui dans de misérables cabanes éparses autour du village. D'autres cabanes sont habitées par les femmes des militaires et n'annoncent également que la dernière indigence. La plupart de ces chétives demeures sont construites en paille. Un hamac, quelques giraos, une cafetière de cuivre, quelques poteries en forment tout l'ameublement, et à peine en ai-je vu deux ou trois autour desquels on avait planté quelques pieds de maïs.

Estancia de Santo-Rei, 1er mars, 2 lieues 1/2. — Pendant que je suis resté à S.-Borja, M. le colonel Paulette m'a rendu tous les services qui ont dépendu de lui et m'a comblé d'honnêtetés. J'ai passé mon temps à faire réparer ma charrette, à faire une malle d'oiseaux et une autre de plantes. Depuis Saint-Paul, je prends la précaution d'enduire d'un mélange de cire et de résine les joints de toutes les caisses que je remplis et de couvrir les paquets de plantes d'une toile cirée que je fais moi-même.

Après les repas, j'avais ordinairement de longues conversations avec M. Paulete qui a du jugement, de l'esprit et des sentiments nobles. J'ai ainsi goûté un plaisir dont j'avais été privé depuis si longtemps : celui de pouvoir communiquer mes idées à un homme qui m'entende et qui satisfasse mon esprit, lorsqu'à son tour il me communique les siennes.

M. Paulete prétend établir un courrier entre les Missions et Porto-Alègre. La malle est partie pour la première fois pendant que j'étais à S.-Borja et j'en ai profité pour écrire à *M. de Jussieu* une longue lettre où je lui fais le détail de l'empoisonnement dont j'ai failli être victime auprès du ruisseau de Garapuità.

Pendant que je suis resté à S.-Borja, la chaleur a toujours été insupportable. Ni moi, ni mes gens, nous ne pouvions faire un pas sans avoir notre chemise mouillée, et, sans remuer de place, nous étions souvent tout en sueur. D'après ce que m'ont dit les habitants de ce pays et entre autres le curé, le mois de février est régulièrement le plus chaud de l'année ; en hiver, il gèle souvent à glace. Le vent du nord amène des pluies, celui du sud-ouest des orages et quelquefois de la grêle, tandis que le beau temps est ordinairement accompagné du vent d'est.

La canne à sucre et les caféiers, qui ne supportent point les gelées, ne peuvent réussir à S.-Borja, mais autrefois on y a planté du coton avec succès. Il paraît que les Jésuites avaient fait dans le village des plantations de maté, mais elles n'existent plus aujourd'hui. Les orangers donnent, dit-on, de bons fruits. Les melons d'eau, les pêchers, les pommes et les melons sont excellents, quoiqu'on ne leur donne aucun soin.

Je devais partir hier, mais, comme j'avais encore quelques arrangements à prendre, j'ai été forcé de rester un jour de plus. Cette nuit, il a fait de l'orage, et, quoique le temps fût douteux, je me suis mis en route vers les dix heures. Je devais passer la rivière de *Camapuan* et aller coucher plus loin ; mais j'avais à peine fait une lieue que le tonnerre a commencé à gronder et bientôt il est tombé beaucoup de pluie. Nous sommes venus nous réfugier à cette estancia qui est un peu écartée du chemin, mais où du moins nous avons trouvé un abri. Le propriétaire, qui est l'administrateur de Saint-Nicolas, est absent; j'ai été reçu par un nègre qui a été fort honnête. J'ai encore trouvé ici une famille d'Indiens réfugiés. Ces infortunés se sont dispersés dans tout ce pays et ils y trouvent peu de moyens d'existence.

Le nègre de l'administrateur m'a dit que les terres de ce canton étaient très propres à la culture, mais il dit, comme tant d'autres, que la rouille fait beaucoup de mal au blé. L'administrateur a renoncé à avoir des bestiaux, parce que les Indiens de S.-Borja venaient les lui enlever.

Le pays que j'ai parcouru pour venir de S.-Borja jusqu'ici est à peine ondulé et offre des pâturages où sont par-

semés quelques bouquets de bois d'un vert sombre. L'herbe devient meilleure à mesure que l'on s'éloigne de S.-Borja.

Tandis que nous marchions, je sentais une odeur forte de citron. J'ai demandé à un pion que le colonel m'a donné pour m'accompagner ce qui produisait cette odeur et j'ai su qu'elle était due à une graminée n° *2682* qui est fort commune dans ce pays et qu'on appelle *Capim limão* (1). J'en ai fait arracher quelques pieds dont j'ai mâché la feuille et je leur ai trouvé un goût très acide. On m'a dit que les bestiaux mangeaient cette herbe, qu'elle les engraissait, mais qu'elle communiquait à leur chair un goût désagréable.

Dans ma description de S.-Borja, j'ai oublié de dire que le couvent avait un très grand jardin entouré de murs. On y voit encore des orangers et des pêchers, mais, d'ailleurs, il est entièrement en friche.

Estancia de Santo-Rei, 2 mars. — Il y a environ douze ans que l'on a commencé à former le régiment des Guaranis qui se compose de cinq cents et tant d'hommes considérés seulement comme miliciens. Excepté le colonel et le major, tous les officiers sont Guaranis. Dans les commencements, on eut quelque peine à réunir ces Indiens et à les soumettre à la discipline ; mais bientôt la musique militaire les séduisit, les exercices et les manœuvres ne furent plus pour eux qu'une sorte d'amusement. Naturellement portés à la soumission, ils s'accoutumèrent facilement à obéir à leurs chefs et les longs intervalles de repos que leur laissent leurs devoirs, favorisant leur paresse, achevèrent de les rendre soldats. La guerre qui leur offrait l'occasion de se livrer au pillage contribua encore à leur donner le goût de la vie militaire et ils montrèrent que c'était peut-être celle qui leur convenait le mieux.

Ce qui les rend propres surtout au métier des armes, c'est l'espèce d'empressement avec lequel ils supportent la faim, les fatigues et les intempéries des saisons. Ils se sont distingués dans différentes circonstances. Le Portugal leur doit en grande partie les succès obtenus à l'affaire de Taquarembo. On

(1) *Echites guaranitica* (Aug. de S. H.).

a reconnu qu'ils étaient propres principalement au service de l'artillerie, mais, ne sachant rien combiner, ils ont besoin d'être mêlés avec les blancs et de recevoir leur exemple. Les soldats guaranis ont une fort belle tenue et manœuvrent avec beaucoup de précision.

Plus généralement sensibles que les hommes de notre race aux accents de la musique, ils indiquent la mesure, lorsqu'ils marchent, par un balancement très marqué. Sous les armes ils ressemblent singulièrement aux cosaques réguliers, et le comte de Figuera, frappé de cette ressemblance, y a encore ajouté en leur donnant un uniforme bleu à parements rouges, à peu près taillé sur le modèle de celui des cosaques. Les Guaranis cependant ont les traits moins grossiers et les membres moins charnus que les soldats du Don.

Leur paye est la même que celle des miliciens quand ils sont employés, c'est-dire qu'elle est de trois vintems et demie par jour; mais elle est presque toujours arriérée; on leur donne leur uniforme, et, pour unique ration, quatre livres de viande par jour. Presque tous sont mariés et ont leurs femmes à San-Borja. Ce sont elles qui habitent les cabanes dont j'ai parlé et qui sont éparses autour du village. Ces femmes et leurs enfants vivent sur la ration de leurs maris, c'est dire assez qu'elles sont dans la dernière indigence. La plupart sont couvertes de vermine. Comme les Hottentotes, elles trouvent un plaisir extrême à croquer leurs poux et leurs puces, et, quand on le leur reproche, elles répondent qu'il est impossible que Dieu ait créé ces animaux uniquement pour faire du mal. Lorsqu'on passe devant leurs cabanes, on les voit presque toujours accroupies autour du feu. Cependant il faut convenir qu'il serait injuste de les accuser uniquement.

Autrefois, les habitants des villages cultivaient du coton; les femmes le battaient, le filaient et en faisaient des tissus; mais, dans les trois invasions que les Espagnols ont faites dans les Missions, ils ont détruit ce qui avait échappé à la rapacité des administrateurs; les hommes qui sont le plus en état de cultiver la terre sont actuellement soldats; ils vivent éloignés de leurs villages et leurs femmes sont réellement privées des moyens de travailler, parce que l'ouvrage leur

manque. J'ai employé pendant deux jours deux Indiennes à battre du coton et j'ai été extrêmement content de leur ouvrage et de la promptitude avec laquelle elles travaillaient.

A présent que ce pays jouit des douceurs de la paix, il est vraisemblable que l'on ne continuera pas à tenir sous les armes toute la jeunesse du pays. On donnera successivement des congés aux soldats pour aller cultiver les terres et pouvoir entretenir leurs familles. Il est extrêmement nécessaire de diminuer l'état militaire de cette province si l'on ne veut pas la détruire entièrement. Toute la jeunesse guaranie est sous les armes; les terres des villages ne sont plus cultivées; les jeunes gens mêmes sont aujourd'hui étrangers aux travaux de la campagne et n'apprennent plus de métier. Les blancs, toujours employés au service militaire, ne peuvent songer à leur établissement.

On leur enlève leurs bestiaux pour la nourriture des troupes ; on assure généralement que le produit annuel de toutes les vaches de la province ne suffit pas pour les rations que l'on distribue, et ces fournitures ne sont jamais payées.

Ce qui rend cette charge plus pesante encore pour ceux qui la supportent, c'est qu'on en a exempté les hommes les plus riches, sous prétexte de les récompenser des services qu'ils ont rendus à l'État. L'excessive cherté de toutes les denrées achève encore de ruiner les agriculteurs, car, tandis qu'on les frustre du produit de leurs champs, ils sont obligés de payer leurs vêtements et toutes les douceurs dont ils ont besoin à des prix exorbitants. Les marchandises les moins chères se vendent avec une différence de 100 pour 100 sur le prix de Porto-Alègre et il y en a sur lesquelles la différence s'élève jusqu'à 2 et 300 pour 100.

Les Guaranis ne sont pas grands; ils ont la peau cuivrée, les cheveux noirs et assez fins et sont généralement laids. Leurs traits et la structure de leur corps présentent, en général, le caractère de la race américaine; mais ce qui me paraît les distinguer particulièrement comme nation, c'est la longueur de leur nez et la douceur de leur physionomie. Les femmes ont la figure extrêmement plate. Les rides des vieillards sont plus fortement prononcées que dans notre race.

Je me suis beaucoup entretenu de ces Indiens avec le curé

de S.-Borja qui vit au milieu d'eux depuis un grand nombre d'années, et je vais rapporter ici ce qu'il m'a dit en le combinant avec mes propres observations et celles d'autres personnes dignes de foi.

Les Guaranis, comme tous les Indiens, n'ont aucune idée de l'avenir; ils apprennent avec facilité ce qu'on leur enseigne, mais ils n'imaginent et ne combinent rien. Ils sont d'un caractère doux, ils obéissent sans peine, mais leur caractère n'a aucune fixité; ne songeant qu'au présent, ils ne peuvent être fidèles à la parole qu'ils ont donnée; ils n'ont aucune élévation dans l'âme; ils sont étrangers à tout sentiment généreux; ils le sont encore davantage à l'honneur; ils n'ont aucune ambition, aucune cupidité, aucun amour-propre. Si, quelquefois, ils économisent, ce n'est jamais que pour un temps fort court. Un Guarani, par exemple, parviendra à se procurer par ses épargnes un vêtement qui pourrait le garantir pendant longtemps des intempéries des saisons; mais à peine l'aura-t-il en sa possession qu'il l'échangera contre une vache dont il ne restera rien au bout de peu de jours.

Autrefois, on enseignait à lire et à écrire dans tous les villages, mais ces leçons ont cessé depuis longtemps. On vient cependant de créer une place de maître d'école pour tous les villages réunis; mais, comme on ne veut donner que 100,000 reis (625 fr.), il paraît que l'on ne trouvera personne qui veuille remplir la place pour ce prix, et, réellement, la somme accordée est fort modique pour un pays où l'alqueire de farine coûte 40,000# et davantage, et le reste à l'avenant.

Le curé de S.-Borja donne des leçons particulières à une demi-douzaine d'enfants, mais les autres sont abandonnés à eux-mêmes et à leurs parents. Ce qui prouve, au reste, quels soins les Jésuites prenaient de ces Indiens, quel respect ils leur inspiraient pour la doctrine chrétienne et combien ils la leur représentaient comme nécessaire, c'est qu'on trouve encore un très grand nombre de Guaranis qui savent et enseignent à leurs enfants le catéchisme en langue vulgaire et les prières que les Pères de la Compagnie avaient composées. Il est facile cependant de sentir qu'une pareille instruc-

tion ne va pas plus loin que la mémoire et qu'elle ne saurait influer sur les mœurs.

Les Guaranis n'ont aucune superstition particulière, mais leur respect pour les images va presque jusqu'à l'idolâtrie. D'un caractère doux, étrangers à la haine, à la vengeance, à l'amour de l'argent et des honneurs, ils commettent réellement beaucoup moins de fautes que nous. Quand ils vont à confesse, ils ne s'accusent guère que sur le sixième commandement, et, quand ils ont terminé leur confession, il est inutile que le prêtre les interroge, parce qu'ils répondront non à toutes les questions qu'il peut leur faire. Ils commettent des vols aussi souvent qu'ils en trouvent l'occasion, mais ils ne s'en accusent jamais, prétendant que Dieu doit avoir fait les biens de ce monde pour tous les hommes, et, quand une chose a été volée, ils disent qu'elle a pris la fuite.

Comme les Jésuites leur avaient persuadé qu'une des fautes les plus graves qu'ils pussent commettre c'était d'avoir quelques communications avec les blancs, les femmes se croient beaucoup plus coupables lorsqu'elles ont eu commerce avec un homme de notre race qu'avec un nègre et surtout un Indien, et, quand elles se confessent, elles ne manquent jamais de faire connaître au prêtre la race de celui avec lequel elles ont eu des relations.

Les enfants ont de la vivacité ; on les voit beaucoup plus sauter, courir, rire et jouer entre eux que les enfants Brésiliens ; mais, à mesure qu'ils grandissent, ils deviennent sérieux, indolents, apathiques. Ils ont peu d'attachement les uns pour les autres. Les mères pleurent quelquefois leurs enfants, mais les maris ne pleurent point leurs femmes, ni les femmes leurs maris. Les enfants voient d'un œil sec leur père et mère rendre le dernier soupir et ils se font un devoir de les porter au cimetière et de creuser leur fosse.

Les jeunes filles sont nubiles de très bonne heure et se prostituent dès l'âge le plus tendre. Les hommes cachent avec soin leurs parties naturelles. Les femmes n'ont aucune pudeur, et, nombre de fois, j'en ai vu qui se baignaient entièrement nues devant des hommes. Celles qui ont un mari le suivent partout où il va, cependant il n'est pas d'épouses moins fidèles. Les maris, de leur côté, voient avec la plus

grande indifférence leur femme se livrer à un étranger, souvent eux-mêmes les prostituent. Lorsqu'une Indienne a un fils d'un homme blanc, l'époux lui donne toujours la préférence sur ses propres enfants.

L'insensibilité physique des Guaranis va peut-être encore beaucoup plus loin que leur insensibilité morale. Ils souffrent sans proférer une plainte. Les malades ont un extrême éloignement pour les remèdes et leurs parents ne leur en font prendre que lorsqu'ils en ont demandé. Si on leur reproche leur insouciance à cet égard, ils répondent que, quelque chose qu'on fasse, il n'arrive jamais que ce que Dieu a ordonné.

M. Paulete a été témoin d'un fait qui prouve avec quelle indifférence ces Indiens supportent la douleur : Un jeune pion, occupé à faire le rodeo, tomba de cheval et fut traîné pendant quelques instants; comme l'étrier, dans lequel son pied était engagé, était de métal, un de ses doigts fut entièrement séparé du pied, les autres furent coupés profondément ; l'enfant, néanmoins, ne proféra pas une seule parole; il remonta à cheval et ne s'arrêta que lorsque le rodeo fut achevé.

Quoique les Guaranis vivent depuis un grand nombre d'années au milieu des hommes civilisés, on retrouve chez eux plusieurs des habitudes de la vie sauvage. Ceux-mêmes qui ont du linge et des habillements se plaisent à aller sans chemise avec un simple caleçon; ils aiment se tenir accroupis autour du feu et préfèrent à nos maisons des cabanes basses et étroites, mais aérées et construites au milieu des champs. Les Jésuites n'ignoraient pas sans doute qu'ils contrariaient ce goût, lorsqu'ils leur donnèrent des maisons couvertes en tuiles, serrées les unes contre les autres et obscurcies par de larges galeries ; mais, en cela, ils cherchaient beaucoup moins à les satisfaire qu'à rendre leur surveillance plus facile.

Le temps a été assez beau pendant toute la journée, mais je suis resté ici parce qu'on m'a dit qu'à la suite des pluies, les bords de l'*Icabacu* (ou *Camacuan*) étaient extrêmement dangereux et que je ne saurais où mettre mes malles lorsqu'il faudrait les décharger.

Il y a ici plusieurs de ces familles indiennes qui ont passé l'Uruguay pour se soustraire à la cruauté de Ramirès. Ces malheureux sont dispersés dans tout ce pays et vivent dans la dernière indigence. Ceux qui sont ici n'ont aucune occupation et ne mangent que des citrouilles et des haricots cuits dans l'eau sans sel et sans aucune espèce de graisse. Les Indiens de l'Entre-Rios ont vu brûler leurs maisons, ils ont perdu tout ce qu'ils possédaient, ils n'ont aucun espoir de le recouvrer, ils meurent de faim, ils sont sans asile, et cependant je n'en ai pas entendu un seul proférer une plainte. Chez les blancs, ce serait un manque de courage, un acte héroïque de résignation ; chez les Indiens, ce n'est qu'une preuve de plus de leur apathie ; parmi ces hommes, quelques-uns ont commis des crimes depuis qu'ils sont parmi les Portugais, et l'on ne doit pas s'en étonner, puisque, depuis un grand nombre d'années, ils ne font pas autre chose que s'exercer au pillage et à toutes les cruautés d'une guerre de parti.

Ce ne sont pas seulement des Indiens qui se sont réfugiés parmi les Portugais ; pendant que j'étais à S.-Borja, il venait tous les jours des hommes blancs de Corrientés et de S. Roque et d'autres villages de l'Entre-Rios se présenter au colonel Paulete et lui demander la permission de chercher à se placer dans les estancias portugaises. Tous racontent que, dans ce moment, Ramirès fait une levée d'hommes plus considérable que jamais. Mariés, non mariés, il prend indistinctement tous ceux qui ont la force de porter les armes ; mais personne ne sait positivement quels sont ses projets. Les uns prétendent qu'il veut attaquer Buenos-Ayres ; d'autres qu'il a le dessein de faire la guerre aux habitants du Paraguay ; d'autres, enfin, que c'est aux Brésiliens qu'il en veut. Quels que soient ses desseins, on ne peut guère voir aujourd'hui, dans ses entreprises, que le désespoir d'un tyran insensé qui, voyant approcher le terme de ses forfaits, risque tout avant de succomber et veut avoir la consolation barbare d'entraîner dans sa chute toutes les victimes dont la crainte l'a rendu l'arbitre.

Quoi qu'il en soit, les hommes de l'Entre-Rios que j'ai vus à San-Borja sont remarquables par leur taille élevée, la

blancheur de leur teint, la grandeur et la beauté de leurs yeux ; mais en même temps, le colonel et moi nous avons été frappés de l'air audacieux et déterminé qu'ils ont tous. Leur costume est celui des habitants des campagnes de Montévidéo et achève de les faire ressembler à nos brigands de mélodrame ; ils ont des cheveux tressés et un mouchoir autour de la tête ; un autre mouchoir noué très lâche leur sert de cravate ; pour arme, ils portent un long couteau attaché à la ceinture. Avec un pantalon blanc et à franges, ils ont un chiripà, souvent rayé de baguettes rouges ; le plus souvent ils ne portent point de veste et les manches de leur chemise sont retroussées comme celles de nos bouchers.

CHAPITRE XVII

Estancia *da Silva*. — Estancia *da Souza*. — Aventure d'un milicien, d'une Indienne et d'un nègre prisonnier. — Laideur des Indiennes, passion qu'elles inspirent aux blancs. — Joli paysage. — Estancia de *S.-José*. — Propriétés du maréchal *Chayas*. — Scandale de ces acquisitions. — Estancia d'*Itaruquem*. — Ruines des anciennes estancias des *Jésuites*. — Chacara de *Chico pentiado*. — Les taons. — Signification des mots *estancia* et *chacara*. — Notes agricoles. — Chacara de *Sa-Maria*. — Passage du Piratinim. — Administration de S.-Borja. — Village de S.-Nicolão — Description. — Ruines. — En plein air, bord de l'Arroio de *Caotchobay*. — En plein air, à un 1/2 quart de lieu de *S.-Luiz*.

Estancia da Silva, 3 mars, 1 1/2 lieue. — Comme le temps était hier très beau et que le thermomètre indiquait encore 25° à quatre heures après midi, je me suis mis en route, bien persuadé que je ne trouverais plus de boue sur le bord de la rivière de *Camacuan* (1) et je n'ai point été trompé dans mes espérances. Pour arriver à cette rivière, j'ai traversé une lieue de pays presque plat et encore parsemé de bouquets de bois.

Le Camacuan, qui se jette dans l'Uruguay, peut avoir, à l'endroit où l'on a coutume de le passer, à peu près la même largeur que le bras des Montées devant la solitude de Plissai et il coule entre deux lisières d'arbres serrés et touffus, d'un vert aussi foncé que celui des bois vierges de l'intérieur.

Un détachement de Guaranis cantonné sur le bord de la rivière est chargé de passer d'une rive à l'autre les personnes qui se présentent. Ces hommes ont construit au bord de l'eau

(1) Sur les cartes *Camacua* ou *Icabacual*.

quelques chaumières et ils y vivent avec leurs femmes. Quand nous sommes arrivés, celles-ci, entièrement nues, étaient occupées à laver du linge sur des rochers avancés dans la rivière ; elles n'ont point été dérangées par notre présence, et, sans se vêtir, elles ont continué leur ouvrage tranquillement pendant tout le temps qu'on a fait traverser la rivière aux bagages et à la charrette. Celle-ci a été passée sur deux pirogues placées en travers et conduites à la perche.

Après être resté environ une heure de l'autre côté de l'eau pour laisser sécher les courroies de la charrette, nous nous sommes remis en route ; nous avons fait environ une demi-lieue et nous sommes arrivés à l'estancia d'un capitaine de milice. J'avais envoyé Mathias en avant, et, quoique le maître de la maison soit absent, j'ai été parfaitement reçu. On m'a fait dîner et souper, on a tué une vache, on a donné à mes gens autant de viande qu'ils en ont voulu et l'on m'a préparé un lit. La maîtresse de la maison m'a envoyé une corbeille de pommes parfaitement mûres, les meilleures que j'aie mangées depuis que j'ai quitté la France, mais elle n'a point paru et on a refusé à Laruotte la permission de faire sécher du papier dans la cuisine. Il est à croire que cette femme n'est point de ce pays, car, pendant tout le temps que j'ai parcouru la capitainerie de Rio-Grande, je ne me rappelle pas d'être entré dans une seule maison où les femmes se cachassent.

De l'estancia de Silva, on découvre un pays immense, légèrement ondulé et couvert de pâturages où sont parsemés des bouquets de bois. La campagne n'offre point ici cette verdure charmante que j'ai tant admirée entre Montévidéo et Rio-Negro ; les pâturages sont d'un vert un peu dur et l'on retrouve dans le feuillage des bois les teintes rembrunies des forêts vierges. Le paysage est infiniment plus varié que dans les environs du Rio de la Plata. Là, il faut trouver une rivière pour apercevoir quelques arbres ; ici, des bouquets de bois de différentes formes sont épars au milieu des pâturages et la campagne ressemble à un vaste jardin. Toutes les estancias où je me suis arrêté depuis l'Ibicui ont un enclos, et il est facile de voir que nous ne sommes plus chez les Espagnols.

Estancia da Souza, 4 mars, 3 lieues. — Hier au soir,

pendant que j'étais à l'estancia de Silva, un milicien et un soldat guarani sont venus y prendre un nègre de l'Entre-Rios qui a commis plusieurs vols dans le pays. Les hommes ne venaient que de S.-Borja et avaient été envoyés par leur officier tout exprès pour faire cette prise. Le milicien avait cependant emmené avec lui sa maîtresse qui est une Indienne. Voulant encore moins s'en séparer la nuit que le jour, il avait pris le parti d'attacher le nègre les bras en croix sur un joug, ensuite il avait été se coucher; le Guarani en avait fait autant, et ce matin, quand ils se sont levés, ils n'ont plus trouvé leur prisonnier. Je n'aurais pas rapporté ce fait, assez insignifiant en lui-même, sans la circonstance du soldat qui, chargé d'aller à la recherche d'un voleur, se fait accompagner par sa maîtresse. Si cet homme, qui est blanc et de l'île de Sainte-Catherine, ne fût jamais sorti de chez lui, il n'aurait jamais songé à se faire suivre par une femme en exécutant une telle commission; mais il a vu que les Indiens ne sortent jamais de chez eux sans la leur et il en a fait autant. Je montrerai, dans quelques autres articles, que, de la fréquentation des blancs et des Indiens, il est résulté, principalement chez les Espagnols, des mœurs mixtes qui ont fait faire aux premiers des pas vers la barbarie. Les Indiens ont peu gagné en se mêlant indistinctement parmi les blancs et ceux-ci ont beaucoup perdu au milieu des Indiens.

Ainsi, la précaution que prenaient les Jésuites d'éloigner les Espagnols des Guaranis tournait, comme je l'ai déjà fait observer, à l'avantage des deux peuples. Pendant longtemps, il y a eu dans les Missions des soldats de l'île Sainte-Catherine qui se sont conduits avec valeur et n'ont pas peu contribué à chasser les Garuchos lorsque ceux-ci se sont présentés. Depuis l'affaire de Taquarimbo, on a envoyé ces hommes chez eux, mais en même temps on a permis à ceux qui voulaient passer dans les milices des Missions de rentrer dans cette province. Presque tous ces hommes avaient pris des maîtresses parmi les Indiennes; quelques-uns se sont mariés ave elles et les ont emmenées avec les enfants qu'ils en avaient eus; d'autres ont abandonné tout à la fois leurs amies et leurs enfants; enfin, il en est resté une centaine, par l'unique motif, dit-on, de ne point se séparer de leurs

Indiennes qu'ils n'auraient pu décemment présenter dans leur famille.

Les Indiennes sont laides, stupides, sans aucune grâce; elles ont un rire niais, une marche ignoble; elles ne s'attachent point à leur amant, elles sont en tout infiniment inférieures aux négresses; cependant on voit une foule d'hommes blancs se passionner pour elles. Cette dépravation de goût ne peut s'expliquer que par la stupidité même de ces femmes qui les rendent étrangères à toute combinaison, à toute idée relative à l'avenir, fait qu'elles se livrent comme les animaux, tout entières à la volupté, et que, par là, elles augmentent la jouissance de l'homme qu'elles reçoivent dans leurs bras et qui est assez peu délicat pour ne chercher dans une femme que le plaisir des sens.

Le pays que j'ai parcouru pour venir jusqu'ici ne diffère point de celui que j'ai traversé hier et avant-hier; j'ai fait halte à une estancia dont le propriétaire était absent lorsque je me suis présenté chez lui. Je me suis installé sous un hangar élevé où il règne un air assez frais, malgré l'excessive chaleur qu'il fait aujourd'hui. J'ai trouvé ici un jeune Espagnol qui sert de domestique au maître de la maison. Il est né, m'a-t-il dit, près de Montévidéo, et fut forcé, il y a environ huit ans, de suivre Artigas. Depuis cette époque il est toujours resté dans l'Entre-Rios, et, dernièrement, il avait été placé dans la garde particulière de Ramirès; mais il a pris la fuite et est venu se réfugier parmi les Portugais. Il m'a dit que les habitants de l'Entre-Rios étaient généralement tels que je les ai décrits, mais il ajoute qu'ils n'ont aucun courage, aucun attachement pour leurs chefs; qu'ils se marient peu parce qu'ils n'ont aucun principe, aucun honneur et sont extrêmement enclins au meurtre. J'avais déja entendu d'autres personnes leur faire à peu près les mêmes reproches.

Cependant le maître de la maison est arrivé. Il m'a paru un fort brave homme, et, après avoir vu ma porteria, il n'a pas fait la plus légère difficulté pour me prêter ses bœufs.

Aujourd'hui, comme hier, la chaleur a été insupportable; sans changer de place, nous étions tout baignés de sueur et mes gens ont passé la journée à dormir; cependant, hier, à 4 heures, le thermomètre n'indiquait que 25°; aujourd'hui, à

la même heure, il était à 25° 1/2, et, pendant tout le temps que j'ai été à S.-Borja, il n'est guère monté plus haut. Comment se fait-il que moi et mes gens nous ayons été si fort incommodés de cette chaleur, tandis que nous l'étions beaucoup moins des 29° que nous avons eussi longtemps à quatre heures avant d'arriver aux Missions.

Sur le soir, lorsque l'air commençait à se rafraîchir, je suis sorti pour herboriser accompagné du petit Indien que j'ai pris à S.-Borja. A peu de distance de la maison de mon hôte, je suis entré dans un capâo de peu d'étendue. Un sentier m'a conduit à un ruisseau à peine large de deux ou trois pieds, mais d'une limpidité extrême. Un épais fourré d'arbres et d'arbrisseaux m'empêche d'en suivre le cours ; mais, à l'endroit où il commence à paraître, il forme une petite cascade bordée de mousse et de diverses espèces de fougères. Les arbres élevés, entrelaçant leurs branchages, rendent ce lieu impénétrable aux ardeurs du soleil et l'on y retrouve toute la fraîcheur et toute la majesté des forêts vierges. De grandes lianes se balancent entre les branches des arbres et viennent effleurer la surface du ruisseau ; partout des masses sombres de végétaux où il est impossible de bien distinguer ce qui appartient à chaque espèce ; les parasites se pressent sur le tronc des arbres et les herbes qui croissent à leurs pieds sont d'un vert qui n'est jamais altéré.

Ainsi donc, cette province offre à la fois toutes les beautés des pays découverts et celles des contrées de bois vierges. Les Jésuites ne se décidèrent probablement à s'établir dans ce pays que parce qu'ils y trouvèrent des Indiens dociles et disposés à recevoir leurs lois ; mais, s'ils eussent choisi, ils n'auraient pas rencontré mieux.

Les terres comprises entre l'Ibicui, l'Uruguay et le Camacuan sont excellentes pour l'éducation des bestiaux ; celles qui s'étendent entre le Camacuan et les limites de la province, du côté de la Serra, n'offrent plus d'aussi bons pâturages; mais, en revanche, elles sont excellentes pour la culture et peuvent produire avec une égale abondance le froment, le maïs, du riz et du coton. En choisissant des lieux abrités et de très bons terrains, on peut même cultiver la canne à sucre dans les parties les plus chaudes de la pro-

vince. Il est constant que les Jésuites s'occupaient de cette culture pour flatter le goût que les Indiens ont pour les choses douces, et, de nos jours, le maréchal Chayas a aussi recueilli une quantité suffisante de cannes à sucre pour pouvoir faire du sirop et une pipe d'eau-de-vie.

J'ai dit qu'il ne restait plus à San-Borja qu'un très petit nombre d'Indiens descendant de ceux qui, autrefois, composaient la population de ce village; mais, en même temps, j'ai ajouté que toute la jeunesse des Missions se trouvait réunie dans ce village où elle forme un régiment d'environ cinq cents hommes qui, pour la plupart, sont mariés ou vivent avec des maîtresses. Dans l'année 1820, il s'est fait à S.-Borja 200 baptêmes, dont 141 d'Indiens, et, depuis le commencement de janvier, jusqu'à la fin de février 1821, il s'était déjà fait 37 baptêmes dont 36 d'Indiens.

Estancia de S.-José, 5 lieues. — Pays ondulé, agréablement coupé de pâturages et de bouquets de bois. Au milieu du jour, je me suis arrêté à une estancia où, sans que je le demandasse, on a remplacé par des bœufs nouveaux ceux que j'avais pris chez Souza. On m'a fait dîner ainsi que mes gens et l'on n'a voulu recevoir aucune rétribution.

L'homme qui m'a reçu est européen. Pendant le repas, il a fait tomber la conversation sur le gouvernement et il a beaucoup gémi sur les abus. Les Brésiliens d'une classe inférieure se résignent à tout avec une patience admirable, mais je ne vois pas un Portugais qui ne se plaigne. Cette différence tient, sans doute encore, à l'esprit qui distingue les Européens des Américains. Les premiers ont l'esprit inquiet, l'idée de l'avenir les tourmente ; les autres sont apathiques, pensent peu et prennent le temps comme il vient ; il est clair que je ne parle point ici des hommes qui ont reçu de l'éducation ; chez eux, elle a lutté contre l'influence de l'exemple et celle du climat, et, sans détruire entièrement en eux le caractère américain, elle l'a beaucoup modifié.

J'ai fait halte à une estancia qui dépendait du village de Saint-Thomas, situé sur l'autre rive de l'Uruguay et qui appartient au maréchal Chayas. Comme dans toutes les estancias construites par les Jésuites, il y avait autrefois ici une

chapelle, mais aujourd'hui elle est abandonnée et presque détruite et les bâtiments de l'estancia tombent en ruine. Avant l'entrée des Gauchos à Saint-Nicolas (25 avril 1819), le maréchal avait, à S.-Jozé un grand nombre de bêtes à cornes; comme il n'avait jamais contribué aux fournitures des troupes, les miliciens qui passèrent sur ses terres en allant à la défense de Saint-Nicolas profitèrent de l'occasion pour se venger et lui tuèrent beaucoup de bestiaux. Voulant sauver ceux qui restaient, il leur fit passer le Camacuan, les envoya à S.-Donato, et depuis cette époque les terres de S.-Jozé sont restées inutiles.

J'ai déjà passé par trois estancias qui appartiennent au maréchal Chayas, et, tant chacaras qu'estancias, il en possède huit dans la province des Missions. L'on estime à 24 lieues l'étendue de terrain qu'elles peuvent former. Toutes ces terres ont été achetées, mais elles l'ont été à très bon marché, et, s'il faut en croire la voix publique, la crainte a plus d'une fois décidé les propriétaires à les vendre. Mais, en admettant qu'un semblable moyen n'ait jamais été employé, il faut encore avouer qu'il est scandaleux de voir le commandant d'une province y être devenu, pendant son gouvernement, possesseur d'une si grande étendue de terrain, tandis qu'il laissait ses administrés dans un entier abandon. Il est scandaleux que le propriétaire le plus puissant du pays, parce qu'il en était commandant, ne donnât jamais une vache pour la nourriture des troupes tandis qu'il arrachait aux pauvres tout le profit de leurs terres. Il est scandaleux que ses gens ne contribuassent jamais au service militaire, lorsque les pères de famille les plus utiles étaient arrachés pour des années entières à leurs femmes, à leurs enfants, à la culture de leur terre et à l'élevage de leurs bestiaux. Sous aucun gouvernement peut-être, il ne devrait être permis à un administrateur en chef de devenir propriétaire dans le pays qu'il est appelé à administrer ; mais cela devrait être défendu surtout sous un gouvernement militaire tel que celui de la capitainerie de Rio-Grande, où un commandant supérieur peut faire tourner à l'accroissement de sa propriété une autorité presque sans bornes.

Estancia d'Itaruquem, 4 lieues, 6 mars. — Le pays est un peu plus inégal et toujours coupé de pâturages et de bouquets de bois. La terre était, à S.-Borja, d'un rouge foncé; ici elle est d'une couleur noire; quelques endroits sont pierreux et l'herbe y est presque rase.

Nous avons fait halte à une estancia qui appartient aux Indiens de Saint-Nicolas. Du temps des Jésuites, tous les villages des Missions possédaient des estancias où l'on élevait des bestiaux ; souvent elles étaient fort éloignées du village dont elles dépendaient; par exemple, *Pai Sando de Yapeju*. Plusieurs villages de la rive droite de l'Uruguay avaient, ainsi que sur la rive gauche, des estancias qui, depuis longtemps, sont devenues la propriété des cultivateurs portugais. Les commandants n'ont guère ménagé davantage celles des villages qui appartiennent au Portugal ; ils les ont données ou les ont laissées se dépeupler de bestiaux.

S.-Anjo n'a plus d'estancia ; le comte de Figuera a donné dernièrement à un de ses aides de camp une estancia qui appartenait à S.-Luiz. S.-Borja possède encore celle de S.-Gabriel, mais elle est sans bestiaux ; S.-Lorenzo, celle de *Tupānsynetān* (*Povo de N^ssa^ Sñra*) qui n'en a pas davantage; enfin, la *Conceicao*, qui appartient à S.-João, est également sans bestiaux.

La seule estancia qui conserve quelque importance est celle de *S.-Vicente* où l'on compte quatorze mille bêtes à cornes et qui appartient à *S.-Miguel*. Les bestiaux d'Itaruquem avaient été détruits à l'époque où les Garuchos entrèrent à S.-Nicolaô. Le maréchal Chayas en a remis quelques-uns et l'on fait monter à un millier le nombre de bêtes à corne qui s'y trouvent actuellement. Les bâtiments de cette estancia sont assez considérables; la chapelle, principalement, est fort grande. Il y a ici des Indiens et des blancs qui font partie de ceux qui ont passé dernièrement l'Uruguay ; à la nuit, ils se sont mis à danser avec des Indiennes, pendant que l'un d'eux jouait du violon et s'accompagnait, suivant la coutume, d'une voix lamentable.

Chacara de Chico-Pentiado, 7 mars, 5 lieues. — Comme mes bœufs étaient extrêmement fatigués, j'en ai envoyé de-

mander à une estancia voisine d'Itaruquem et on m'en a prêté huit paires sans vouloir même regarder ma porteria. Ils nous ont été bien nécessaires, car, quoiqu'il ait plu hier et aujourd'hui, la chaleur a encore été excessive, et à peine a-t-elle commencé à se faire sentir, que les bœufs, les chevaux et nous-mêmes nous étions couverts de taons de quatre espèces différentes. Dans aucune partie du Brésil je n'en ai vu une aussi grande quantité. Quand je restais quelques instants sans les chasser, il n'y avait bientôt plus d'espace sur la tête et le cou de mon cheval où il n'y en eût quelques-uns. Ils m'incommodaient peu, tant que j'étais à cheval, mais, lorsque je m'arrêtais quelques instants pour arranger des plantes, ils venaient se placer sur mon visage et sur mes mains et me piquaient même à travers mes vêtements.

Le pays que nous avons parcouru est encore plus inégal que celui que j'ai traversé hier et les bouquets de bois y sont très multipliés. Depuis S.-Borja, les pâturages sont toujours d'un très beau vert et émaillés d'un grand nombre de fleurs. Dans les endroits humides, l'herbe s'élève souvent jusqu'au ventre des chevaux ; elle se compose principalement de la *Graminée* n° *2698*, de l'*Hyptis* n° *2656 bis* et de la *Composée* n° *2716*. Ce sont les composées qui, après les graminées, forment dans les endroits secs la famille la plus nombreuse en espèces et en individus. La *Charrua* n° *2671 bis*, d'autres espèces appartenant au même genre, des *Vernonies*, le n° *2671*, peuvent être comptés parmi les composées les plus communes dans ce canton. Je n'y trouve aucune *Mélastomée*. Les *Cassias* sont également fort rares.

J'ai fait halte à une chacara qui est habitée par un Pauliste. Comme je l'ai déjà dit, une estancia est un domaine où il peut y avoir quelques terres en culture, mais où l'on s'occupe principalement des bestiaux. La chacara a moins d'étendue et l'on ne s'y occupe que de culture.

Mon hôte m'a beaucoup vanté les terres de ce pays, il prétend qu'elles ne se fatiguent jamais et qu'elles produisent en abondance du blé, du maïs, du coton, des haricots, du riz, du mandubis, de la manhioc, des melons d'eau, des citrouilles, des melons et tous les fruits de l'Europe. Depuis cinq années il a planté, deux fois par an, dans le même terrain sans

jamais l'avoir fumé et il ne s'est aperçu d'aucune diminution dans ses récoltes. Les premières semailles se font en mai, juin ou juillet et l'on recueille en novembre ou décembre. On sème une deuxième fois immédiatement après et l'on fait la deuxième récolte au mois de mars. On peut cultiver avec un égal succès les campos et les bois, et tous les capoes indistinctement offrent un terrain absolument bon, tandis qu'auprès de Saint-Paul on est obligé de faire un choix. Il y a, dans ce pays, si peu de culture, qu'on vient de S.-Borja chez mon hôte lui acheter ses fruits et ses mandubis. Au prix où sont toutes les denrées dans ce pays, il pourrait faire une fortune rapide s'il avait des avances plus considérables.

Cet homme s'est établi sur le terrain qu'il occupe sans avoir aucun titre. Le maréchal Chayas voulut l'en faire sortir, mais il tint bon et il a fini par rester paisible possesseur de sa terre. D'autres Portugais, qui n'ont pas eu la même persévérance, se sont retirés et à peine compte-t-on un ou deux blancs établis sur les terres du village de S.-Nicolao, de l'autre côté du *Piratinim*. On ne pourrait que louer Chayas d'avoir conservé aux Indiens les terres qui leur appartiennent s'il les leur avait fait cultiver et s'il avait été aussi sévère pour lui-même que pour les autres ; mais, il avait formé à une lieue de S.-Nicolao une chacara et y avait construit un moulin à sucre ; de là, on serait presque tenté de conclure que, s'il écartait les Portugais des Missions, c'était pour n'avoir point de témoin de sa mauvaise administration.

A l'époque où les insurgés espagnols s'emparèrent du village de S.-Nicolaô, le maréchal *Abreu* vint avec ses milices au secours de la province et mon hôte assure que, quand elles se retirèrent, elles firent plus de mal que les ennemis eux-mêmes ; qu'elles pillaient les propriétaires sans scrupule et qu'elles enlevaient les chevaux et les bestiaux des estancias par où elles passaient.

D'après tout ce que j'ai ouï dire, il paraît véritablement que les habitants du pays où commande Abreu, c'est-à-dire de la Capella d'Alegrette et des cantons circonvoisins, sont, de toute la capitainerie de Rio-Grande, ceux qui ont le plus de ressemblance avec les Garuchos et que les mœurs d'Abreu lui-même diffèrent peu de celles des hommes connus sous ce nom.

Chacara de Santa-Maria, 8 mars, 5 lieues 1/2. — Jusqu'au *Rio-Piratinim*, le terrain continue à être inégal et toujours agréablement coupé de pâturages et de bouquets de bois. Le Paratinim est une des plus grandes rivières qui se jettent dans l'Uruguay ; à l'endroit où nous l'avons passé, il peut avoir la même largeur que le bras des Montées à son embouchure et il est bordé de deux lisières d'arbres serrés et touffus. Mes effets ont été passés dans une mauvaise pirogue qui appartient à un vieil Indien dont la chaumière est peu éloignée de la rivière. Comme les animaux ne perdent pied que tout à fait au milieu de l'eau, les bœufs ont tiré la charrette d'un bord à l'autre.

Au delà du Paratinim, le pays devient plus agréable encore, les mouvements de terrain sont plus sensibles, les bouquets de bois sont plus rapprochés et forment une sorte de marqueterie qui ressemble aux massifs d'un jardin anglais disposé au milieu d'une vaste prairie. Les taons ont encore été fort incommodes , cependant il étaient moins nombreux qu'hier.

Nous avons fait halte à la chacara du maréchal Chayas, qui n'est qu'une chaumière, mais dont la position est charmante. Devant la maison le terrain forme une large pente douce et s'élève ensuite de la même manière ; il laisse voir les deux côtés d'un immense vallon coupé de bouquets de bois et de pâturages. Dans ce pays les campos sont, comme dans les Mines, situés dans les vallons et dans les enfoncements et l'on y trouve ordinairement quelque fontaine ou quelque petit ruisseau d'une eau pure. Le feitor du maréchal m'a confirmé ce qui m'a été dit hier à Chico Pentiado sur la fertilité des terres de ce pays. Il assure qu'elles ne se fatiguent jamais et que lui-même a vu ensemencer deux fois le même terrain dans la saison, pendant plusieurs années de suite sans qu'il perdît rien de sa fécondité.

La canne à sucre, comme je l'ai décrit, a produit suffisamment ici pour qu'on ait pu faire une quantité assez considérable d'eau-de-vie ; elle est déjà bonne à couper au bout de neuf mois et donne jusqu'à cinq recoupes, mais on perd beaucoup de pieds par les gelées ; il s'en faut que cette partie de la province soit aussi propre à l'éducation des bestiaux

qu'à la culture. On peut se dispenser de donner du sel aux bœufs, mais, quand on n'en donne point aux vaches, elles maigrissent et finissent par mourir.

Il y avait autrefois dans tous les villages des Missions un cabildo composé de divers officiers qui, sous l'influence des Jésuites, étaient chargés de la police du pays. Les Espagnols, et depuis les Portugais, laissèrent subsister ce mode de gouvernement municipal en remplaçant, comme je l'ai dit, l'autorité des Jésuites par celle d'un administrateur blanc.

A S.-Borja, qui ne peut guère être considéré aujourd'hui que comme une place d'armes, il n'existe plus de cabildo, mais on y a conservé un administrateur qui est un métis de blanc et de Guarani. Cependant, comme il n'existe plus de communauté dans ce village, l'administrateur n'est à peu près que le commissionnaire du commandant, celui qui transmet ses ordres aux ouvriers. Ces derniers sont aujourd'hui en très petit nombre ; ils sont âgés et le dernier commandant a négligé de leur faire former des apprentis. Ainsi, l'agriculture et les métiers sont également sur le point d'être inconnus des Indiens.

Parmi les ouvriers qui restent à S.-Borja, on compte un tourneur, un serrurier et des charpentiers. Tous travaillent dans le coralâo, pour le compte du roi, et l'on ne peut leur faire faire la moindre chose sans la permission du commandant. Ces malheureux ne reçoivent pas d'autre payement qu'une ration pareille à celle que l'on donne aux soldats, c'est-à-dire quatre livres de viande par jour, et, par une injuste distribution, l'homme marié ne reçoit pas plus que le célibataire, ce qui a également lieu pour les militaires. Peut-être n'y a-t-il pas un point dans toute l'administration du maréchal Chayas qui montre davantage la négligence la plus coupable et l'entier oubli de ce qui constitue l'art de gouverner les hommes.

Outre l'administrateur, on a encore conservé à San-Borja deux dignités qui datent du temps des Jésuites : c'est le *cunhanrequaro* (gardiâo das molheres) et l'*avanuquaro* (gardien des hommes). Ces gardiens sont chargés de surveiller, l'un, le travail des femmes, l'autre, celui des hommes. Pendant que j'étais à S.-Borja, le colonel fit acheter de la laine pour

faire faire des punches. On en donna à toutes les femmes une certaine quantité pour qu'elles la filassent et le cunhanrequaro fut chargé de la distribuer.

Village de S.-Nicolao, 9 mars, 1 lieue. — A peu de distance de la chacara du maréchal, on passe une petite rivière guéable qui porte le nom de *Iguaracapu*. Plus loin, le pays devient tout à fait montueux et offre au moins autant de bois que de pâturages. A quelque distance de S.-Nicolaô, on commence déjà à apercevoir ce village, qui est situé sur une petite hauteur. Mathias avait pris les devants et m'avait annoncé à un alféres que le commandant envoie dans ce moment pour faire la visite du village. Celui-ci a été sur-le-champ prévenir l'administrateur de mon arrivée et j'ai trouvé une maison toute préparée pour me recevoir.

Avant d'entrer dans le village, j'ai passé par un étroit sentier bordé pêle-mêle de pêchers et de broussailles épaisses qui déjà m'annoncaient assez que j'allais voir des ruines. Je suis entré dans une rue assez large, bordée de bâtiments entourés de galeries et absolument semblables à ceux de S.-Borja ; mais on ne voit d'habitants presque dans aucune maison, les portes ont été arrachées, les toits et les murailles tombent en ruines de tous côtés.

Village de S.-Nicolao, 10 mars. — S.-Nicolaô avait été construit absolument sur le même plan que S.-Borja. L'église est également tournée du côté du nord, elle est également bâtie sur une place régulière et entourée de maisons ; elle a aussi un porche, deux bas côtés, deux sacristies, trois autels. Elle est sans clocher, elle n'a point de chœur ; enfin, les murailles sont également construites en terre et en pierres ; la voûte et les colonnes le sont en bois. Le couvent tient, ici comme à S.-Borja, au côté occidental de l'église ; en y entrant, on se trouve aussi dans une cour entourée de galeries formées par le prolongement des toits de l'église et du couvent. Derrière le couvent est également un grand jardin entouré de murs ; au couvent, tient un bâtiment qui forme aussi un cloître et était destiné pour les ouvriers. Les maisons du village ne sont également que des divisions de bâtiments allongés, couverts en tuiles, et dont le toit, prolongé

et soutenu par des poteaux, forme tout autour une large galerie.

Le côté oriental et le côté occidental de la place offrent chacun deux de ces bâtiments qui laissent entre eux un intervalle comme ils en laissent aussi aux angles de la place. Chaque maison se compose également d'une seule chambre. A l'exception de quelques-unes, où l'on a percé récemment une croisée, elles n'ont d'autre ouverture que deux portes étroites dont l'une ouvre sur la galerie de devant et l'autre sur celle de derrière.

Je vais actuellement indiquer les principales différences qui se trouvent entre les deux villages. Celui de S.-Nicolaô est infiniment plus gai, ce qui tient à ce qu'il est situé dans un pays plus agréable et plus varié et que toutes les maisons sont blanchies. L'église est moins élevée que celle de S.-Borja. Le porche par lequel on y entre n'a qu'un rang de colonnes. J'ai compté 96 pas de la porte à l'autel principal et 34 d'une muraille à l'autre. Les bas côtés sont séparés de la nef par huit arcades soutenues par des colonnes d'ordre composite. Les ornements qui accompagnent les autels sont garnis de dorures et s'elèvent jusqu'à la voûte comme à S.-Borja, mais sont plus frais et d'un meilleur goût; l'église est carrelée comme celle de S.-Borja, mais elle l'est avec beaucoup plus de régularité. La voûte est peinte d'arabesques grossières qui se ressemblent toutes et dont l'ensemble produit un effet assez agréable. Les fonts baptismaux sont placés dans une petite chapelle qui tient à l'église et qui est ornée avec assez de goût; elle a un plafond qui forme une espèce de dôme à huit pans, et, sur chaque compartiment, on a peint quelque emblême qui a rapport au baptême et est accompagné d'une devise.Le cimetière tient à l'église; il est environné de murs et planté d'orangers. Le toit de l'église, prolongé et soutenu par des colonnes, forme d'un côté une large galerie sous laquelle on enterre également. Sur plusieurs fosses est une très petite pierre carrée qui porte une inscription en langue guaranie; il ne peut pas y avoir d'épitaphe plus simple que celles-là, puisqu'elles indiquent simplement le nom du défunt et l'année où il est mort.

La place a environ deux cents pas de large de l'est à l'ouest

sur cent cinquante-sept pas de long. En face de l'église est un bâtiment régulier et à un étage, qui a neuf croisées de face et un toit à l'italienne ; le rez-de-chaussée présente trois arcades qui laissent voir par derrière une rue assez longue et terminée par une allée d'orangers à l'extrémité de laquelle est une chapelle. Du côté de l'ouest, les trois rues qui aboutissent à la place ont été conservées dans leur entier ; il n'y en a plus que deux du côté de l'est, mais on en compte une du côté du nord.

La rue qui aboutit au milieu du côté oriental de la place, fait face à une chapelle carrée entourée de galeries et à laquelle on arrive par une allée d'orangers touffus accompagnée de contre-allées. Le vert sombre des orangers, l'ombrage qu'ils communiquent à la chapelle, inspirent une sorte de respect religieux et rappellent l'idée que l'on se forme des *lucus* des anciens. Les galeries ne sont pas toutes soutenues par des poteaux en bois, plusieurs le sont par des piliers en pierres et souvent ces piliers sont formés par une seule pierre qui peut avoir neuf pieds de long.

Bords de l'arroio de Caotchobay, en plein air, 11 mars, 2 lieues 1/2. — Pendant tout le temps que je suis resté à S.-Nicolaô, l'administrateur a eu pour moi toutes sortes d'égards ; il m'a fait manger, moi et mes gens, mais c'est moi qui fournissais le sel et la farine, denrées qui ne se trouvent pas dans le village. Le premier jour, on ne nous a servi à manger que des légumes; mais hier, nous avons eu de la viande fraiche, parce que le colonel, sur la demande de l'administrateur, vient d'envoyer à S.-Nicolaô quelques vaches prises à l'estancia d'Itaruquem. On m'en a aussi donné un quartier pour faire ma route jusqu'à S.-Luiz. Ne voulant rien devoir à ces Indiens, qui sont si misérables, j'ai fait présent de trois punches aux enfants les plus pauvres.

Le pays que j'ai traversé pour venir jusqu'ici continue à être un peu montueux et agréablement coupé de pâturages et de bouquets de bois où l'on trouve de très beaux arbres qu'on peut employer pour la construction des maisons, le charronnage ou la menuiserie.

Les taons n'ont pas été moins incommodes que le jour où nous avons été d'Itaruquem à Chico-Pentiado. Nos chevaux en avaient la tête et le poitrail entièrement couverts. Je me suis arrêté deux ou trois fois pour recueillir des plantes; mais, dans l'instant même, ces insectes venaient se poser sur ma tête et sur mes mains ; ils me mordaient de tous les côtés et à eux se joignaient encore des moucherons et de petites abeilles. Ne pouvant supporter un tel martyre, j'ai été obligé de renoncer à descendre de cheval et de laisser échapper quelques plantes que je n'avais point encore.

Nous avons traversé dans la journée trois ruisseaux : le premier, qui se jette dans le Paratinim, le *Guaracapo*, que nous avons déjà passé pour nous rendre de la chacara de Santa-Maria à S.-Nicolaô, le *Taquarăty* (Rio das Taquaras) (1) et enfin le *Caotchobay*, sur le bord duquel nous avons fait halte au milieu d'un pâturage resserré entre deux bouquets de bois.

J'éprouve toujours du désagrément de la part de ceux qui m'accompagnent, quoique je ne puisse nier qu'ils me rendent de très grands services. Mathias m'est extrêmement utile, mais il me parle presque toujours avec insolence ou ne se donne pas la peine de me répondre quand je l'interroge. Firmiano est plus lent, plus maussade et plus contrariant que jamais. Laruotte n'est qu'un grand enfant mal élevé. Jozé Marianno ne montre plus autant d'humeur que lorsqu'il était seul, mais il se plaît à me contrarier et à me décourager. Je n'ai d'autre moyen, pour vivre en paix, que de garder un silence profond, mais il me devient tous les jours plus pénible d'être obligé de me concentrer en moi-même, de ne pouvoir jamais causer un instant avec ceux qui m'entourent et de ne recevoir jamais d'eux aucune marque d'affection.

Le soin de fournir mes gens de provisions devient extrêmement fatigant dans un pays où il n'y a absolument rien. Il leur faut de la viande, mais, quelque quantité que je leur en donne, il n'y en a jamais que pour un jour. J'avais emporté la moitié d'une vache pour aller d'Itaruquem à S.-Nicolaô. On s'est gorgé de viande le jour où j'ai été à Chico

(1) Taquara, jonc sauvage.

Pentiado, mais, comme on n'avait pris aucune précaution pour conserver ce qui restait, il a fallu le jeter. Tout le quartier de viande que j'ai emporté de S.-Nicolaô a été mangé aujourd'hui et personne ne s'est embarrassé de la manière dont on vivra demain. En général, il en est ainsi de toutes les provisions. Mes gens sont tellement ennemis de tout ce qui pourrait leur rappeler l'avenir, que, lorsqu'ils ont l'estomac plein, ils trouvent du plaisir à jeter ce qui est destiné à les faire vivre plusieurs jours ; même quand ils sont presque certains de ne rien trouver le lendemain.

J'ai dit que les pâturages étaient très bons jusqu'au Camacuan et même jusqu'au Paratinim, mais qu'en deçà de cette dernière rivière il fallait nécessairement donner du sel aux bestiaux. Cette différence est fort extraordinaire, car si les bouquets de bois sont plus nombreux et ont plus d'étendue, je ne vois dans la végétation des pâturages aucune différence notable.

En plein air, a un demi-quart de lieue de S.-Luiz, 12 mars, 4 lieues 1/2. — Le pays que j'ai traversé aujourd'hui continue à être un peu montueux et agréablement coupé de pâturages et de bouquets de bois. Ceux-ci présentent un fourré très épais d'arbres, de lianes et d'arbrisseaux où il serait impossible de pénétrer, à moins de s'ouvrir un passage la hache à la main.

Les campagnes que je parcours en ce moment ont beaucoup de ressemblance avec celles des environs de Curitiba, mais elles sont beaucoup plus gaies, parce que l'Araucaria n'y croît point.

Après avoir fait environ une demi-lieue, nous avons passé devant une chapelle ruinée dédiée à saint Jérôme et nous avons laissé reposer les bœufs sur le bord de la petite rivière de *Piraju* et qui est à quatre lieues et demie de S.-Nicolaô.

Déjà, sur les quatre heures du matin, nous avons commencé à être fort incommodés par les taons, mais c'est principalement à trois ou quatre heures du soir qu'ils sont devenus insupportables. Aux quatre espèces que j'avais déjà observées, il s'en est joint deux autres nouvelles ; l'air en était rempli, et partout où nous passions ils ressemblaient,

par leur nombre, à un essaim d'abeilles qui s'échappent de la ruche. Ils étaient pelotonnés sur le cou et sur le poitrail de mon cheval et le couvraient de sang ; ils passaient et repassaient devant ma figure, se jetaient dans mes yeux et couvraient mes vêtements. Les mouvements que faisait mon cheval pour se débarrasser de ses ennemis, ceux que je faisais moi-même, m'avaient tellement fatigué que j'étais comme un homme ivre.

Lorsque nous sommes arrivés au lieu où nous avons fait halte, le soleil venait de se coucher ; pendant une demi-heure environ, ces insectes ont continué à nous assaillir et à nous piquer, mais, lorsque la nuit est venue, ils ont tout à coup cessé leur persécution. Les gens du pays disent qu'ils paraissent ainsi tous les ans au mois de mars et il n'y en a aucun dans les bois. Sur les bords du Rio de San-Francisco au contraire, où ces insectes sont beaucoup moins nombreux qu'ici, c'est en hiver qu'ils se montrent et ils habitent principalement les bois.

La chaleur excessive et la piqûre des taons ont beaucoup fatigué mes chevaux et mes bœufs. J'en ai emmené avec moi de S.-Nicolaô deux paires qui appartiennent au maréchal Chayas, et, malgré cela, c'est avec beaucoup de peine qu'hier nous avons fait deux lieues et demie, et nous ne serions pas arrivés jusqu'ici aujourd'hui si nous n'étions pas partis d'extrêmement bonne heure.

CHAPITRE XVIII

S.-Luiz. — Respect pour les Jésuites, inspiré par la vue des ruines de leur civilisation. — Indigence actuelle des Indiens. — Maître d'École. — Les Indiens de S.-Nicolaô ont meilleure apparence que ceux de S.-Borja, ce qui prouve qu'ils perdent à la fréquentation des blancs. — Conversation avec une Indienne. — Hôpital construit par les Jésuites. — Administration ancienne et actuelle. — Description de S.-Luiz. — Quelques ouvriers et un bon administrateur. — Petite vérole. — Chacara de l'administrateur de S.-Lorenzo. — Chacara de la communauté de S.-Luiz. — Bonne tenue de cet établissement. — *S.-Lorenzo.* — Misère des Indiens. — Mauvais administrateur. — Description du village. — Ancien quinconce d'*Erva de mate.* — Récolte du maté. — *S.-Miguel.* — Bon état de ce village. — Le *maréchal Chayas.* — Abus. — Soldats non payés. — Église de S.-Miguel. Hôpital sans médecin et sans remèdes. — Ce village est le moins pauvre de tous. Général indien *Siti*, ivrogne et pillard. Petits Indiens fréquemment volés. — Moulin à sucre construit par les Jésuites. — *S.-Joâo.* — Le curé de S.-Miguel. — *S.-Anjo.* — Le *Juimirim* et le *Juicuassu.* — Population du village. — Triste condition des Indiennes. — Misère et mœurs des Indiens. — Culture par les Guaranis : leur charrue, blé, manioc, maïs, coton, haricots. — Impudeur naïve des Indiennes.

S.-Luiz, 13 mars, 1/4 de lieue. — La régularité du village de S.-Nicolaô et la grandeur de ses édifices m'ont causé un sentiment d'admiration et de respect lorsque j'ai songé que tout cela était l'ouvrage d'un peuple demi-sauvage guidé par quelques religieux ; mais de quelle amertume ce sentiment n'a-t-il point été mêlé lorsqu'au lieu de ce peuple nombreux qui, naguère, remplissait ce village, je n'ai vu que des maisons abandonnées ; lorsque, jetant les yeux autour de moi, je n'ai vu que des bâtiments dont l'existence ne peut plus être que d'un très petit nombre d'années. S.-Nicolaô était déjà tombé dans un état de décadence déplorable lors-

que les Garuchos y entrèrent, au mois d'avril 1819, et achevèrent de le détruire. Ils pillèrent les maisons, en arrachèrent les portes et firent des trous aux murailles pour y passer leurs fusils et pouvoir se défendre. Les habitants avaient pris la fuite; ils se dispersèrent, et un grand nombre d'entre eux n'est jamais revenu ; d'un autre côté, on a enlevé tous les jeunes gens pour en faire des soldats; il n'y a plus guère que deux douzaines de maisons qui soient encore habitées et elles ne le sont que par des vieillards, des femmes et quelques enfants.

L'église n'est pas tout à fait en aussi mauvais état que celle de S.-Borja; cependant la voûte et les colonnes tombent en ruines. Les bâtiments du corallâo sont déjà presque détruits ; on ne peut plus entrer dans les appartements du cabildo que par une échelle et il n'y a plus que le couvent qui soit encore bien conservé.On ne doit pas en être étonné, puisqu'il a été longtemps la demeure du maréchal Chayas. Les différentes pièces qui le composent étaient autrefois sans aucune communication intérieure. Le maréchal Chayas a fait percer des murs de séparation et fait faire des portes, ce qui était fort inutile, puisque, par le moyen des galeries, on pouvait passer d'un appartement à l'autre sans craindre la pluie ni l'ardeur du soleil ; il a fait plus : il a fait faire de nouvelles pièces qui ne sont pas même achevées ; on y a travaillé pendant plusieurs années et toujours aux frais des Indiens, tandis qu'on laissait détruire leurs estancias et qu'on négligeait tous les moyens d'assurer leur subsistance.

Le peu d'Indiens qui habitent encore S.-Nicolaô sont dans la dernière indigence. La communauté existe encore parmi eux, mais, dans ce moment, ce n'est qu'un mot, puisqu'il n'y a rien à partager. L'administration attribue cette pénurie à la sécheresse qui a eu lieu l'année dernière; le public, à sa faiblesse et à son incurie. Dans ce moment, il y a vingt-cinq Indiens environ, tous vieux, employés aux travaux de la communauté. Leurs plantations, que j'ai été voir, sont situées à une lieue du village et consistent en quelques arpents de maïs qui est très beau et presque mûr, et environ un arpent et demi de cotonniers, dont les capsules commencent à s'ouvrir.

Les plantations ne sauraient être très considérables parce que la communauté n'a point de bœufs et que les cultivateurs sont vieux et mal nourris. Ils sont appelés au travail par le son du tambour et demeurent avec leurs femmes à peu de distance de leur champ, sous un grand hangar couvert en chaume, où l'on voit un petit autel chargé de débris de statues de saints. De semblables débris se retrouvent dans toutes les maisons et ont été tirés des églises détruites de la rive droite de l'Uruguay et des chapelles qui ont eu le même sort dans les villages portugais.

Celui de S.-Nicolaô a un curé, mais je ne l'ai pas vu, parce qu'il était à sa chacara. Dans le même village il y a aussi un maître d'école qui est guarani et qui enseigne à lire, à écrire et à chanter à une douzaine d'enfants. Je suis entré chez lui pendant qu'il faisait l'école ; chaque enfant tenait à la main un morceau de carton sur lequel étaient écrits de la main du maître, en caractères fort bien faits, quelques versets de l'Écriture sainte. C'était la leçon sur laquelle les enfants s'exerçaient à la lecture. Comme les livres manquent, le maître est obligé d'écrire lui-même ce qu'il doit faire lire à ses élèves. C'est aussi ce qui se pratique dans presque tout le Brésil. Le maître d'école de S.-Nicolaô reçoit pour toute rétribution la ration de la communauté, c'est-à-dire que, depuis longtemps, il exerce ses fonctions gratis.

J'ai trouvé aux Indiens de S.-Nicolaô un air beaucoup plus ouvert, plus gai, des manières plus polies qu'à ceux de S.-Borja, ce qui prouve encore que ces hommes perdent toujours en se mêlant avec les blancs. Ceux avec lesquels ils ont le plus de liaisons appartiennent, en général, à la dernière classe de la société ; en les fréquentant, les Guaranis prennent leurs vices, et, traités par eux avec mépris, ils prennent un caractère de défiance qui se peint jusque sur la physionomie des enfants.

La propreté est une des qualités qui me semble distinguer les femmes guaranies; elles n'ont souvent que des haillons, mais ils sont propres. Leur habillement consiste uniquement en une chemise et une robe de toile de coton ; leurs cheveux sont très longs; elles vont toujours pieds nus; elles relèvent leurs cheveux derrière la tête et portent un voile blanc quand

elles vont à l'église. Je me rappelle que, quand j'étais à S.-Nicolaô, l'administrateur me montra une Indienne et me dit devant elle que son mari l'avait quittée, mais qu'elle s'en était consolée avec plusieurs hommes blancs dont elle avait eu successsivement sept enfants. « D'après tout ce qu'on me raconte, répondis-je, il paraît que ces femmes ne sont susceptibles d'aucun attachement ; elles suivent leurs maris partout, mais c'est uniquement parce que leur mari est un homme ; elles auraient suivi tout autre à sa place, s'il s'était présenté. — Il y a si peu de temps que ce blanc est ici, voyez comme il nous connaît déjà ! » s'écria l'Indienne.

J'ai vu à S.-Nicolaô un hôpital qui avait été construit par les Jésuites. Il se compose de quatre salles, l'une qui servait de chapelle, l'autre qui était destinée pour les hommes, la troisième qui l'était pour les femmes et la quatrième où étaient reçus les vieillards et les infirmes. Aujourd'hui, cet établissement est inutile, les lits des malades n'existent plus et il n'y a pas dans le village un seul remède. Un *curioso* portugais se mêle cependant de traiter les malades avec les plantes du pays, mais on peut juger de son habileté par le fait suivant : Un petit Indien que j'ai vu s'était brûlé un côté de la figure et le haut de la poitrine ; il est aujourd'hui guéri, mais son menton et sa poitrine sont restés adhérents.

J'ai dit qu'il y avait autrefois dans chaque village un conseil municipal (cabildo) qui y maintenait la police, d'abord sous la direction des Jésuites et ensuite sous celle des administrateurs. Ce conseil était, à ce qu'on m'a dit, composé de douze membres à S.-Borja ; il n'existe plus rien qui le rappelle ; mais à S.-Nicolaô, les quatre dignités principales du cabildo sont encore occupées, savoir : celle de *Capitaô corrégidor*, de *Tenente corrégidor*, d'*Alcade* et *Escrivaô*. Ces hommes remplissent encore quelques fonctions peu importantes ; mais ils ne s'assemblent jamais pour délibérer.

S.-Luiz, 13 mars. — Je ne suis pas entré hier à S.-Luiz parce qu'il était fort tard et que je craignais qu'on n'eût pas le temps de me préparer une maison. Comme le temps était fort beau, j'avais fait faire mon lit sous la charrette ;

mais, au milieu de la nuit, le tonnerre s'est fait entendre, la pluie a commencé à tomber, tout a été rentré dans la charrette à la hâte et au milieu de l'obscurité et j'ai passé le reste de la nuit assis sur une de mes malles, au milieu des bagages entassés. Mes gens se sont réfugiés sous la charrette; ils ont cessé de faire la ronde pour empêcher les bœufs de s'écarter; ce matin, on ne les a plus trouvés; tout le monde a été à leur recherche et il était déjà fort tard quand nous nous sommes rendus au village. L'administrateur est absent, mais j'ai été reçu par un de ses beaux-frères qui m'a fait donner une maison dans le village.

Si je n'ai pas été installé dans le couvent, c'est probablement parce que c'est là que loge l'administrateur et qu'il y a laissé sa femme et sa famille. Son beau-frère m'a fait voir l'église, le corallaô et tout le village. Je lui ai fait beaucoup de questions, mais cet homme est d'une telle stupidité qu'il n'a pu répondre à aucune et j'ai fini par ne plus l'interroger.

S.-Luiz, 14 mars. — S.-Luiz est situé sur une colline d'où l'on découvre un pays un peu montueux, agréablement situé, coupé de pâturages et de bouquets de bois; à quelques différences près dans les dimensions, ce village a été bâti sur le même plan que ceux de S.-Borja et de S.-Nicolaô; cependant les maisons sont plus élevées que celles des deux autres villages, plus claires et construites avec plus de soin, et les galeries qui les entourent sont soutenues par des piliers de pierres. Ce sont également des piliers en pierre qui supportent les galeries du cloître, et plusieurs, formés d'une pierre seule, ont une assez grande élévation.

L'église n'avait pas été entièrement achevée; elle a été construite, comme le reste du village, sur le modèle qu'on a suivi à S.-Borja et à S.-Nicolaô; mais elle est plus belle que celles de ces villages; elle est en partie pavée en pierre et les ornements qui accompagnent les autels sont plus frais et d'un meilleur goût. La voûte, qui n'a pas été entièrement achevée, laisse voir une charpente où le bois a peut-être été trop prodigué, mais qui a été faite avec beaucoup de soin. D'ailleurs, ce village n'est pas en meilleur état que celui de S.-Nicolaô.

Il ne reste aucun vestige de l'hôtel du cabildo ; les seules maisons qui existent encore sont celles qui environnent la place et la plupart tombent en ruine. L'église n'a pas été mieux entretenue ; l'innombrable quantité de chauves-souris qui l'habitent y répandent une odeur fétide.

On compte 400 âmes à S.-Nicolaô et sur les terres qui dépendent de ce village ; ici il n'y en a que 300 et tous sont des hommes âgés, des femmes et des enfants ; les jeunes gens, comme ceux de S.-Nicolaô, ont été enlevés pour le régiment et sont actuellement à S.-Borja.

C'est le curé de S.-Nicolaô qui dessert S.-Luiz ; il reçoit une égale rétribution des deux villages, et, par conséquent, il semble qu'il devrait partager également entre eux son temps et ses soins ; cependant il ne vient ici que pour faire faire les pâques aux habitants, et, par conséquent, ils sont, privés des secours spirituels pendant tout le reste de l'année. Les enfants n'ont pas même ici comme à S.-Nicolaô la ressource d'un maître d'école.

Il y a à S.-Luiz plusieurs ouvriers, principalement des tisserands qui travaillent pour la communauté ; mais telle était l'insouciance du maréchal Chayas, qu'il n'a jamais donné d'ordres pour que ces ouvriers enseignassent leur métier à des enfants.

J'ai trouvé aux Indiens de S.-Luiz l'air gai et ouvert comme à ceux de S.-Nicolaô, et, en outre, ils paraissent mieux portants et plus satisfaits. Ils ont le bonheur d'avoir pour administrateur un homme intelligent, qui, tout en les traitant avec douceur, les oblige à travailler et a soin que rien ne leur manque. Il est arrivé ce soir me faire visite, j'ai été fort content de ses manières honnêtes et de sa conversation.

J'ai vu dans le couvent un assez grand nombre de surons remplis de riz, de maïs et de haricots. Ces denrées, résultat des travaux de la communauté, sont destinées à la nourriture des habitants du village. L'excédant des récoltes et celui de la toile de coton s'échangent contre des bestiaux et les Indiens de S.-Luiz mangent toujours de la viande. Excepté les ouvriers, tous travaillent dans les plantations de la communauté, mais, en outre, l'administrateur leur permet de

faire des plantations particulières et leur donne des jours de congé pour les soigner. J'ai vu plusieurs de ces jardins autour de ce village et je les ai trouvés assez bien soignés. Les plantes que les Indiens y cultivent principalement sont le maïs, plusieurs espèces de haricots, la manioque douce, les batates, les citrouilles, les melons d'eau. Ils ont coutume de construire de petites chaumières au milieu de ces plantations et ils y demeurent tant qu'il y a quelque chose à recueillir, afin d'empêcher qu'on ne les vole. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les jardins dont je viens de parler ne sont jamais fermés et l'on ne se rappelle pas le temps où ils étaient encore en friche.

La petite vérole doit être comptée parmi les causes principales de la diminution qu'a éprouvée la population de cette province. Dès le temps des Jésuites, elle avait exercé des ravages et elle les a répétés il y a environ trois ans. On sait qu'en général elle épargne moins les Indiens que les hommes des autres races ; elle en enleva un très grand nombre et les habitants de S.-Anjo furent seuls épargnés parce que l'administrateur eut soin de les inoculer dès qu'il vit ce qui arrivait dans les autre villages. Alors il y avait déjà longtemps que la vaccine était connue au Brésil. Cependant le maréchal Chayas n'avait point cherché à l'introduire parmi les Indiens des Missions, et après même avoir été témoin du mal que leur avait fait la petite vérole, il ne s'occupa pas davantage à prévenir le retour du fléau.

Chacara de l'administrateur de S.-Lorenzo, 15 mars, 3 lieues. — Aucun changement notable dans l'aspect du pays; il est toujours inégal et agréablement coupé de pâturages et de bouquets de bois. Depuis les pluies que j'ai essuyées du côté de Belem, les pâturages ont la plus belle verdure et je n'ai cessé d'y voir des fleurs. Depuis le Piratinim les plus communes sont : les deux *Eryngium*, des *Vernonies*, le *Charrua* n° *2671 bis* et une foule d'espèces du même genre.

Pour donner un peu de repos à mes bœufs, j'avais demandé à l'administrateur de S.-Luiz ceux de la communauté. Il me les a prêtés et m'a donné un Indien pour les accompagner.

A une lieue environ du village, je me suis détourné de mon

chemin pour aller voir la chacara de la communauté. Les Indiens qui y travaillent ordinairement avaient été conduire au village des sacs de maïs et de haricots et je n'ai trouvé que le tenente corrégidor et un autre fonctionnaire, qui m'ont très bien reçu et m'ont fait voir toutes les plantations. Le terrain où on les a faites a été très bien choisi. Il s'étend en pente sur la rive droite d'une petite rivière qui est là près de sa source et il forme la lisière d'un grand bois et d'un vaste campo, de sorte qu'on peut à volonté s'étendre dans l'un ou dans l'autre.

Les cabanes des planteurs ont été construites sur la rive gauche de la rivière, et au milieu d'elles est une petite chapelle couverte en chaume dédiée à saint Isidore, dont le tenente corrégidor m'a montré avec beaucoup de complaisance l'image fort grossièrement sculptée. Les plantations sont très belles et d'une assez grande étendue ; ce sont des cotonniers, c'est un champ de maïs, un autre de haricots et une superbe rizière. Les femmes étaient occupées à nettoyer une terre qui doit être ensemencée l'année prochaine. A mon arrivée, elles se sont réunies sur deux files et m'ont demandé ma bénédiction, les mains jointes, suivant l'usage du pays ; elles sont ensuite retournées à leur ouvrage et se sont mises à rire comme des folles. En général, j'ai remarqué que, lorsqu'elles voient un étranger, les Indiennes commencent par lui faire quelques politesses d'un air sérieux et embarrassé et ensuite elles se mettent à rire, de ce rire niais et enfantin qui leur est particulier.

J'ai été très content du tenente corrégidor et de l'autre fonctionnaire ; je leur ai trouvé l'air gai, ouvert et satisfait. Ils m'ont dit beaucoup de bien de leur administrateur ; ils m'ont répété qu'il traitait les Indiens avec égard, qu'il les aimait et qu'il avait soin de les nourrir et de les habiller. J'ai observé que, pour faire l'éloge de cet homme, ils répétaient qu'il faisait travailler ses administrés. Les Indiens sont en tout comme les enfants, ils sont paresseux ; cependant, ils sentent qu'ils doivent travailler et n'estiment pas les chefs qui les laissent sans rien faire. C'est ainsi que tout en profitant de sa négligence l'écolier méprise le précepteur qui ne lui apprend rien.

J'ai demandé aux deux Indiens de la chacara de S.-Luiz si l'administrateur de S.-Lorenzo était aussi bon que le leur. « Qui est-ce qui le sait ? » m'ont-ils répondu d'abord. J'ai jugé, par cette manière de me parler, qu'ils craignaient de me dire ce qu'ils pensaient et je n'ai plus fait de question à cet égard ; mais, d'eux-mêmes, ils ont remis la conversation sur ce même sujet et m'ont dit qu'il s'en fallait bien que le *carai-major* de San-Lorenzo valût le leur, qu'il s'occupait beaucoup de sa chacara, mais fort peu de celle du village qui lui a été confiée.

C'est à cette chacara même que j'ai fait halte. Elle est située dans un pâturage resserré entre deux bouquets de bois. Le terrain est très inégal et ses mouvements contribuent à embellir le paysage. Les plantations sont très considérables et je ne crois pas en avoir vu de plus belles depuis que je suis au Brésil. Le terrain n'offre pas une mauvaise herbe; les plantes sont rangées avec symétrie.

A peine ai-je été descendu de cheval qu'un émigré du Paraguay, qui sert ici de capato, m'a apporté une quantité prodigieuse d'excellents melons. Cet homme avait passé dans l'Entre-rios pour quelques affaires ; on s'est emparé de ce qu'il avait, on l'a forcé de porter les armes, on l'a ensuite fait officier; mais il est parvenu à s'échapper et s'est réfugié parmi les Portugais. Il a été extrêmement complaisant pour moi et a répondu avec beaucoup de politesse aux questions que je lui ai faites.

J'ai eu occasion de voir, dans mes voyages, un assez grand nombre de Paraguayanos, et, même chez ceux qui passent pour blancs, il m'a été facile de reconnaître un mélange de la race indienne. Ces hommes sont généralement grands et se tiennent très droits ; ils ont la figure spirituelle, l'air ouvert; ils sont communicatifs et montrent dans leurs conversations de l'intelligence et de l'esprit.

Parmi les Indiens qui travaillent à la chacara de l'administrateur, j'en ai trouvé un qui parle fort bien le portugais, ce qui est fort rare parmi ceux qui ne sont point soldats. Je me suis mis à causer avec lui et je lui ai demandé s'il était content de son maître. « Voyez si je puis en être content, m'a-t-il dit en me montrant les haillons dont il était couvert ; je

le sers depuis longtemps, et voyez comme je suis vêtu ! Mais Jozé Maria va, j'espère, lui ôter cette chacara et la donner aux habitants du village. En effet, ce sont nos terres qu'il a cultivées et où sont les nègres dont il s'est servi ? » Ce *Jozé Maria*, dont parlait l'Indien, a autrefois administré plusieurs villages ; Chayas l'avait dépossédé, mais le colonel Paulete lui a accordé sa confiance et il l'a chargé de faire la visite des villages et de lui rendre compte de ce qui s'y passe. Je le voyais tous les jours à S.-Borja où il prenait ses repas chez le commandant ; il m'a rejoint à l'estancia de Bicu et je l'ai retrouvé à S.-Nicolaô. Il m'avait raconté, chez Bicu, que, depuis mon départ de S.-Borja un capitaine de l'Entrerios, homme blanc, était venu se présenter au colonel Paulete avec une cinquantaine d'hommes et lui avait dit que Ramires avait entièrement perdu la confiance de ses troupes et que, dans peu, il serait sans doute entièrement abandonné.

Aujourd'hui, il est arrivé ici trois cents Indiens sous la conduite d'un caporal parent de l'alfères du Rincâo da Cruz. Ils faisaient partie, m'a dit ce sous-officier, d'un détachement de quatre cents hommes qui viennent de passer l'Uruguay et de demander asile au commandant ; celui-ci leur a demandé s'il y en avait parmi eux qui voulussent entrer dans le régiment de Guaranis portugais ; il s'en est offert cent et les autres vont actuellement à S.-Miguel où est Siti. Le caporal se loue beaucoup de leur patience et de leur docilité. Ils racontent que Ramirès a été entièrement abandonné par ses troupes, qu'un régiment de nègres, sur lequel il comptait beaucoup, s'est retiré au Paraguay et que Pirès, ayant refusé d'obéir à l'ordre qui lui avait été donné d'aller attaquer cette contrée, avait été chercher un asile à Buenos-Ayres. Ce Pirès est, m'a-t-on dit, fils d'un Pauliste établi dans l'Entrerios à l'*Arroio de la China ;* il n'a pas encore vingt ans, il ne sait ni lire, ni écrire ; mais il a du courage et de la résolution, et c'est là ce qui lui avait valu la confiance de Ramirès.

S.-Lorenzo, 16 mars, 2 lieues. — Le pays est toujours charmant ; il continue à être inégal et offre un mélange agréable de pâturages et de bouquets de bois.

J'ai rencontré dans le chemin les Indiens dont j'ai parlé

hier; ces malheureux, qui sont accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, ne possèdent absolument rien que leurs chevaux qui sont d'une maigrenr extrême et ils sont à peine couverts de haillons. Des femmes presque caduques allaient à pied parce que leurs montures n'étaient plus capables de les porter.

Avant que j'arrivasse à S.-Lorenzo, un sous-officier guarani qui accompagnait Jozé Maria est venu au-devant de moi et la première chose qu'il a faite a été de me parler de l'administrateur. Il m'a dit que Jozé Maria était extrêmement mécontent de cet homme, que ses comptes n'étaient point en règle et que tous les Indiens se plaignaient de lui. A mon entrée dans le village, l'administrateur est venu me complimenter, il a montré beaucoup d'empressement et m'a engagé à passer près de lui plusieurs jours. Ayant aperçu Jozé Maria, je me suis approché pour lui souhaiter le bonjour et, dans l'instant même, je l'ai entendu répandre des plaintes violentes contre l'administrateur. Cet homme, à ce qu'il prétend, traite les Indiens à coups de nerfs de bœuf. Il fait du collegio un sérail et se rend coupable de toutes sortes de malversations.

Cet entretien ayant été interrompu, je suis retourné vers l'administrateur et je l'ai prié de me faire voir l'église. Elle est tournée vers le nord et bâtie sur le même plan que celles des autres villages, mais il n'en existe aucune qui soit aussi belle. Elle a quatre-vingt-seize pas de long, sur quarante de large; les bas-côtés sont soutenus par deux rangs de colonnes en bois de l'ordre composite; au lieu de trois autels, il y en a ici cinq dont tous les ornements sont dorés et d'un très bon goût; enfin, tout l'édifice est encore dans le meilleur état possible. Le couvent est aussi très bien entretenu, mais, d'ailleurs, on ne voit ici que des ruines. Le corallon est entièrement tombé; hors de la place, il n'existe plus qu'une portion de rue et la moitié même d'un des côtés de la place est déjà détruit.

Il y a encore moins de monde ici que dans les autres villages, puisqu'on y compte seulement deux cents individus, qui tous sont des enfants, des vieillards et des femmes. Les habitants de ce village sont généralement sales, mal vêtus,

peu honnêtes, tristes et sournois, ce qui tient certainement aux mauvais traitements que leur chef leur faisait essuyer. Les Indiens, comme je l'ai dit cent fois, ne sont que des enfants gais, ouverts, quand ils sont conduits avec douceur, sombres et maussades, quand ils le sont avec dureté.

Aussitôt que l'administrateur a été seul avec moi, il m'a conté ses doléances, s'est beaucoup plaint de l'injustice de Jozé Maria et m'a prié de m'intéresser pour lui auprès du colonel commandant. Je lui ai donné un refus le moins malhonnête qu'il m'a été possible, en lui disant que, ne faisant que passer, mon témoignage aurait peu de poids auprès du commandant.

Sur le soir, j'ai été herboriser et j'ai passé par un vaste quinconce d'erva de maté qui touche au village et qui date du temps des Jésuites. Des arbres ont à peu près la grosseur de la cuisse et, comme on les inonde chaque année, ils n'offrent que de jeunes pousses. Quelques Indiens de la rive droite de l'Uruguay étaient occupés à y faire de l'herbe et voici de quelle manière : Deux rangées, composées chacune de trois fourches à peu près de la hauteur d'un homme, sont plantées verticalement en terre ; entre les branches des fourches d'une même rangée, branches qui sont fort courtes, repose un gros bâton horizontal, et enfin, des bâtons plus petits sont attachés transversalement sur les deux gros bâtons opposés : cette espèce de table appelée *carijo* est destinée à faire subir au maté les dernières opérations.

Auprès du carijo était allumé un bûcher allongé. Les Indiens fendaient, jusqu'à moitié environ, des bâtons courts et menus et y passaient les ramules du maté garnis de leurs feuilles ; ils enfonçaient ces bâtons obliquement en terre sur les côtés du bûcher (*sapicar*) et faisaient ainsi griller les ramules et leurs feuilles. Quand elles leur paraissaient l'être suffisamment, ils les retiraient et les arrangeaient entre les barreaux transversaux et de manière que les feuilles en couvrissent le dessus et que les branches passassent en dessous. Ensuite ils allumaient du feu dessous ; de cette manière, ils faisaient chauffer le maté qu'ils pilaient ensuite avec une bûche dans un petit sac de cuir.

Les Jésuites, qui faisaient un commerce considérable d'erva

de maté, ne se contentaient pas de l'envoyer préparer dans les bois qui s'étendent au delà de S.-Anjo, où elle est abondante; ils en avaient fait des plantations autour de leurs villages; mais presque toutes ont été détruites. Il n'y en avait plus aujourd'hui ni à S.-Borja, ni à S.-Nicolaô, ni à S.-Luiz, et personne n'a songé à les renouveler, malgré les immenses bénéfices qui pourraient en résulter pour le village.

Après avoir traversé les quinconces de maté, je me suis promené autour du village et j'y ai vu, comme à S.-Luiz, plusieurs chacaras en assez bon état.

Je suis entré dans l'une d'elles et je n'y ai trouvé que des femmes qui m'ont reçu d'un air gai et ouvert. La plus âgée m'a beaucoup parlé, mais, comme elle ne savait que le guarani, il m'a été impossible de la comprendre; elle a été cueillir une citrouille et m'en a fait présent de fort bonne grâce. Je ne sais si l'habitude de voir des Indiennes commence à faire disparaître à mes yeux quelque chose de leur difformité, mais il me semble qu'il y en a entre elles qui ont quelque chose d'agréable dans leur sourire enfantin.

S.-Miguel, 17 mars, 3 lieues. — Comme les reproches de Jozé Maria ont troublé le cerveau du pauvre administrateur de S.-Lorenzo, je n'ai pu avoir qu'à midi les bœufs que je lui avais demandés et nous avons éprouvé une chaleur excessive. Les taons nous ont beaucoup tourmentés cependant ils étaient moins nombreux que le jour où nous arrivâmes à S.-Luiz. Le terrain présente toujours le même aspect, mais il devient plus montueux dans certains endroits, le chemin est très pierreux.

Auprès de S.-Miguel on voit plusieurs chacaras dispersées dans la campagne. Ce village est situé sur une colline et, de tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent, c'est celui qui est dans le meilleur état. J'avais pris les devants avec Mathias et je me suis présenté à l'administrateur, un mulâtre déjà âgé, né dans la capitainerie des Mines. Il avait été prévenu de mon arrivée et m'a reçu avec cette politesse humble qu'ont dans son pays les hommes de sa couleur. Il paraît d'ailleurs avoir de l'intelligence, et, quand il parle aux Indiens, c'est avec bonté. Sa conversation prouve assez qu'il n'est pas

de cette capitainerie, car, en général, les hommes de ce pays parlent peu, montrent une extrême ignorance, peu d'esprit et de jugement. Ils sont grands, bien faits, ils ont généralement une belle figure, mais la nature semble avoir voulu ne leur faire que des dons extérieurs. Peu d'heures après mon arrivée, j'ai reçu la visite d'un lieutenant qui commande ici un détachement de Guaranis et d'hommes blancs du régiment de la province. Je lui ai remis une lettre du colonel et il m'a dit qu'il me donnerait un vaquiano pour m'accompagner plus loin.

S.-Miguel, 18 mars. — La chaleur a été excessive et je n'ai eu le courage de rien faire. Au commencement de la journée, j'ai longtemps causé avec un Européen qui a été longtemps secrétaire du maréchal Chayas et qui, comme tous les Européens, crie beaucoup contre les abus. Il gémit principalement contre le sort de cette province, et il faut convenir que ce n'est pas sans raison. Au commencement de la guerre on y envoya trois cents soldats de l'île Sainte-Catherine ; mais, si on les excepte, ce sont les miliciens de la province qui seuls l'ont défendue contre l'ennemi et l'on peut dire qu'ils ont fait la guerre à leurs dépens, car, dans l'espace de onze ans, ils n'ont reçu que deux ans et demi de solde et un seul uniforme. Cependant ils n'ont cessé d'être sous les armes, loin de leur famille et de leurs maisons, de fournir des bestiaux, des chevaux, qui ne leur sont pas payés.

Depuis que le comte de Figuera gouverne la capitainerie de Rio-Grande, la fazenda-réal a fait quelques dépenses pour le régiment des Guaranis ; mais, jusqu'alors, il avait été presque entièrement entretenu aux dépens des povos ; dans les commencements, on ne donna pas même de fusils aux soldats et le maréchal fut obligé de faire fabriquer des lances avec du fer qu'il fit venir sur les fonds des villages ; son secrétaire m'a affirmé que, depuis la formation du régiment jusqu'au départ de Chayas, il avait été fourni à cette troupe, par les diverses communautés, une valeur de soixante-treize mille crusades. Ainsi, des femmes et quelques vieillards soutenaient le régiment par leur travail et ce n'était pas là leur seule charge, puisque les curés et les administrateurs des vil-

lages sont payés par les Indiens et il y a même eu une décision de la junte de la fazenda de Porto-Alègre pour qu'ils payassent la dîme, mais l'effet en a été suspendu.

S.-Miguel, 19 mars. — S.-Miguel est situé sur une colline peu élevée, dans un pays un peu montueux, coupé de pâturages et de bouquets de bois. A S.-Borja, les bouquets de bois n'étaient pas encore très nombreux ; à mesure que je me suis avancé vers l'est et par conséquent vers les montagnes, ils sont devenus plus communs et peut-être y a-t-il dans les environs d'ici plus de bois que de pâturages. S.-Miguel est le mieux entretenu de tous les villages que j'ai vus jusqu'ici. Outre les maisons qui forment la place, on y voit plusieurs rues. La corallaon en est en bon état. Le cabildo a besoin de réparations, mais il subsiste encore. L'église, bâtie par les Jésuites, est entièrement en pierre et a une tour qui servait de cocher, mais il y a déjà plusieurs années, le tonnerre tomba sur le toit et le détruisit entièrement. Joâo de Deos, l'un des premiers gouverneurs portugais de cette province, voulait faire réparer cet édifice ; on rassembla des matériaux, on dépensa beaucoup d'argent, mais le gouverneur fut changé, son successeur n'approuva point ses projets. Les réparations de l'église furent interrompues et les dépenses qui avaient été faites devinrent inutiles. Tel est encore l'inconvénient du pouvoir absolu qu'on accorde aux gouverneurs de province. Chacun d'eux commence quelque ouvrage et presque aucun ne continue ceux de son prédécesseur ; l'argent des provinces se dissipe et elles s'endettent pour toujours.

Pour remplacer l'ancienne église, on en a construit une qui est basse, étroite, allongée et ne ressemble en rien aux vastes édifices qu'élevaient les Jésuites. S.-Miguel a été bâtie sur le même plan que les autres villages ; cependant, outre la différence que présente l'ancienne église, il en existe dans la position respective des trois bâtiments principaux. Dans tous les villages que j'ai parcourus, l'église est placée à la droite du couvent et le corallâo à gauche ; et ici, au contraire, c'est le corallâo qui est à droite et l'église à gauche. L'hôpital, qui existe encore, se compose de plusieurs pièces

extrêmement sombres ; on y reçoit les malades, mais il n'y a point de médecin ni de chirurgien pour les traiter, ni de remède pour les guérir.

Il n'y a ni curé, ni maître d'école à S.-Luiz, ni à S.-Lorenzo ; mais ici il y a un curé, et un jeune guarani montre à lire aux enfants. Ce village est le moins pauvre de tous. Il possède une plantation considérable de maté et une estancia importante où l'on marque trois mille bestiaux tous les ans. Les habitants, bien nourris, bien vêtus, traités avec égard par leur administrateur, ont un air gai et ouvert et paraissent contents.

S.-Miguel est le premier village où je voie faire quelques réparations. Si, dans les commencements, on en eût fait partout, lorsque cela était nécessaire, les villages ne seraient pas aussi près d'une destruction totale, mais dans un pays où l'on ne répare point sa propre maison, pouvait-on espérer que des administrateurs qui ne songeaient qu'à leurs intérêts se donnassent la peine de faire faire des réparations à des bâtiments qui ne leur appartiennent point et dont ils se souciaient fort peu. Dans les villages que j'ai parcourus jusqu'à présent, on a remplacé les lattes par des bambous serrés les uns contre les autres et attachés avec des lianes. Il n'entre aucun clou dans les charpentes.

Un soldat guarani m'a servi de vaquiano depuis S.-Borja jusqu'ici, où il a sa femme et ses enfants qu'il n'avait pas vus depuis trois ans. Lorsque nous arrivâmes, je le félicitai sur le bonheur qu'il allait avoir de se retrouver au milieu de sa famille ; mais il m'écouta avec la plus grande froideur ; il se rappelait à peine combien il avait d'enfants. Ce matin, il m'a dit qu'il ne savait ce qu'il devait faire, s'il fallait qu'il retournât à S.-Borja ou qu'il restât ici. Je lui ai répondu que je demanderais au lieutenant quels ordres il a reçus à cet égard du commandant de la province. Après avoir parlé au lieutenant, j'ai revu le Guarani et je lui ai dit qu'il pourrait rester ici tout le temps qu'il voudrait, que j'écrirais à ce sujet au commandant. Il m'a répondu qu'il partirait dans huit jours. Je ne cite point ce fait comme un trait particulier d'indifférence, mais comme un exemple de celle qui caractérise cette race.

L'abbé Casal dit qu'il y a des pins dans la province des Missions ; ces arbres ne croissent point dans tous les pays que j'ai parcourus depuis l'Ibicui jusqu'ici, mais il y en a deux pieds dans le jardin du couvent de S.-Nicolaô] et une demi-douzaine dans celui du couvent de S.-Miguel, qui tous ont été plantés par les Jésuites.

San-Miguel, 20 mars. — J'ai déjà dit que c'était S.-Miguel que le maréchal Chayas avait désigné au général *Siti* pour sa résidence. Je voulais l'aller voir hier, mais alors il était onze heures ou midi et l'on me dit que, comme il fêtait saint Joseph, il serait probablement déjà ivre. Cet homme a apporté avec lui une grande quantité de vases sacrés et d'ornements d'église, mais au lieu de vendre toutes ensemble ces riches dépouilles et de s'en faire un fonds pour acheter quelque estancia, il se défait d'une pièce, puis d'une autre; avec l'argent qu'il en retire, il achète de l'eau-de-vie et il s'enivre presque tous les jours sans s'inquiéter de l'avenir. N'ayant pu lui faire ma visite hier, je me suis présenté chez lui ce matin. J'ai trouvé un homme d'environ quarante ans, d'une figure assez insignifiante et d'une taille moyenne. Sa peau blanche et son teint coloré pourraient le faire prendre pour nn homme blanc, si le peu de longueur de son cou, la dureté de ses cheveux et la largeur de ses épaules n'indiquaient pas suffisamment qu'il est d'un sang mêlé. Il était vêtu, quand je suis entré chez lui, d'un mauvais uniforme écarlate; il avait du linge fort sale et un mouchoir bleu autour de la tête ; plusieurs Garuchos, qui ressemblaient à nos brigands de mélodrame, étaient assis sur des bancs. Il y avait au milieu de la chambre une grande malle anglaise, trois ou quatre montres étaient étalées sur une table et l'on voyait plusieurs nécessaires rangés sur des tablettes. Siti est resté debout tout le temps de ma visite et ne m'a point offert de m'asseoir, mais je crois qu'il en a agi ainsi beaucoup moins par hauteur que par embarras et manque d'usage.

Après les premiers compliments, j'ai fait tomber la conversation sur la guerre. Siti était déjà à la tête des Indiens, lorsque Ramirès prit le commandement de la province d'Entre-Rios et voici ce que lui-même m'a raconté des derniers événements. Ramirès lui avait promis qu'il serait dix

ans sans faire la guerre ; mais au bout de quelques mois, il lui envoya l'ordre de se tenir prêt à marcher avec tout son monde. Siti fit quelques représentations, mais elles ne furent point écoutées et Ramirès fit avancer ses troupes contre lui. Alors Siti donna ordre à tous les Indiens de se joindre à lui pour passer l'Uruguay. Quelques-uns, prétendant qu'il voulait les vendre aux Portugais, restèrent avec Ramirès, mais la plupart obéirent. Ce sont les premiers qui viennent actuellement de passer l'Uruguay et, comme le commandant de la province ordonna qu'ils fussent répartis entre tous les villages, Siti me disait d'eux d'un air triomphant : « Ils n'ont pas voulu me suivre et les voilà soumis au régime d'administration, tandis que mes gens n'obéissent qu'à moi. »

Nous en étions là de notre conversation, lorsque survint un Espagnol qui sert de secrétaire au curé ; il se mit à me parler de Buenos-Ayres, du Chili, de Charles-Quint et de François Ier. A mon grand regret, il ne fut plus question des Indiens, et, comme l'heure du dîner était arrivée, je fus obligé de me retirer. J'espérais que le général indien me rendrait ma visite, mais il ne m'a pas fait cet honneur et je l'ai regretté, parce que ma qualité d'étranger me permettait de lui donner quelques conseils qui pouvaient être utiles tout à la fois à lui et aux Portugais.

Quoique ses gens ne contribuent en rien aux travaux du village qu'ils habitent, on leur donne depuis plusieurs mois une ration de viande tous les jours ; on a fait plus encore, puisque l'on a permis à soixante-dix d'entre eux d'aller faire du maté dans les bois qui appartiennent au village de S.-Anjo.

La générosité des Portugais mérite d'autant plus d'éloges que ceux qui en sont l'objet les ont traités pendant la guerre avec la dernière barbarie. Ils massacraient impitoyablement les prisonniers qu'ils faisaient dans les combats ; quand ils se retirèrent de S.-Nicolaô, ils traînèrent sur la place un malade qu'ils avaient trouvé dans l'hôpital et le tuèrent à coups de fusil. J'ai vu moi-même un estanciero qu'ils avaient emmené de l'autre côté de l'Uruguay avec toute sa famille et auxquels ils firent endurer tous les mauvais traitements imaginables. Mais cette noble générosité, à laquelle je me

suis plu à rendre hommage, doit nécessairement avoir un temps. Les Portugais ne peuvent faire toujours le même sacrifice. Il viendra nécessairement un moment où ils diront aux Indiens de Siti : « Nous vous avons nourris assez longtemps, sans que vous fissiez rien ; il faut actuellement que vous travailliez. » Ne serait-il pas plus convenable que Siti prévînt ce moment et demandât la permission de quitter S.-Miguel et de former un nouveau village avec tous ses gens, dans quelque endroit inhabité, comme, par exemple, dans les environs de S.-Victoria? De cette manière, il préserverait ses Indiens du régime administratif dont ils ont perdu l'habitude, il s'assurerait la continuation de son commandement et se rendrait utile au pays qui lui a accordé un asile.

J'ai visité aujourd'hui le corallon de S.-Miguel et je l'ai trouvé en meilleur état que ceux des autres villages. J'y ai vu plusieurs tisserands, un tanneur, un fort bon serrurier et l'administrateur a placé auprès de chaque ouvrier un enfant auquel il est chargé d'enseigner son métier. J'ai eu tort de dire ailleurs qu'il fallait pour cela un ordre du commandant de la province; la volonté de l'administrateur suffit, mais le commandant aurait dû veiller à ce que les subalternes ne négligeassent pas une chose aussi essentielle. C'est dans le corallão que l'on fait l'école et j'ai remarqué que, sur une quinzaine de petits garçons, il n'y en avait que deux ou trois qui passâssent dix ans. A peine commencent-ils à pouvoir rendre quelques services, qu'on les vole ou qu'ils prennent la fuite.

Les vols de petits Indiens sont un des plus horribles abus qu'on ait laissé introduire. On ne les enlève que pour s'en faire servir, on les traite souvent comme des esclaves et ils sont perdus pour la population, puisque, loin de leur pays, ils ne trouvent point de femmes avec lesquelles ils puissent s'allier.

J'ai vu, dans le corallão, un petit moulin à sucre qui date du temps des Jésuites. Ces Frères, connaissant le goût des Indiens pour les aliments doux, plantaient la canne partout où elle pouvait croître. Mais, dans cette province, on n'en trouve jamais qu'une très faible partie, parce qu'il faut

nécessairement la couper au bout de neuf mois, à cause des gelées qui surviennent ensuite et qui la feraient périr.

Ici, comme dans plusieurs autres villages, on fait ramasser par des Indiens les morceaux d'une grande coquille terrestre dont on fait de la chaux pour blanchir les églises et les couvents.

S.-João, 21 mars, 3 lieues. — Avant de quitter S.-Miguel, j'ai été faire mes adieux au curé, Dominicain espagnol, qui, avant la destruction des villages de l'Entre-rios, desservait la paroisse de Santo-Thome. Lors de l'incendie de ce village, il s'échappa à la faveur de la nuit et vint se réfugier dans les Missions portugaises. On lui a confié la paroisse de S.-Miguel et, en outre, il va faire faire leurs pâques aux habitants de S.-Lorenzo et de S.-Joâo. Comme les autres curés, il reçoit de sa paroisse 150,000 reis et une ration et, en outre, 50,000 reis de chacun des deux autres villages. Il gémit beaucoup sur les vols que Siti a faits dans les églises d'Entre-rios et sur les profanations qu'il commet en habillant ses maîtresses avec les ornements d'église.

Le terrain est très inégal et toujours coupé de pâturages et de bouquets de bois. A mesure que l'on s'éloigne de S.-Borja, les bois deviennent plus communs et la qualité des pâturages s'altère davantage. L'herbe devient dure. Les sous-arbrisseaux y sont très communs et les bestiaux périssent quand on ne leur donne point de sel. Nous avons été fort tourmentés des taons, cependant ils sont moins nombreux.

Arrivé au village de S.-João, j'ai été très bien reçu par l'administrateur, qui avait été prévenu de mon arrivée par Jozé Maria et le colonel Paulete. Partout on me donne dans les couvents (collegios) l'appartement qu'on appelle *residencia*. C'est celui qui est réservé au commandant et qui, autrefois, était destiné pour le provincial, lorsqu'il faisait la visite du village.

S.-Anjo, 22 mars, 4 lieues. — Comme on m'avait dit que ma charrette aurait beaucoup de peine à venir jusqu'ici,

je l'ai laissée à S.-João, et je me suis mis en marche accompagné seulement de Jôaquim Neves, d'un petit Indien et d'un jeune guide que m'a donné l'administrateur de S.-João.

Le pays que j'ai parcouru pour venir jusqu'ici est montueux et boisé. Il ressemble singulièrement aux environs de Curitiba, mais on n'y voit aucun pré. Les pâturages sont de très mauvaise qualité, l'herbe y est généralement élevée, mais très dure ; les bois sont épais, serrés et remplis de bambous. Nous avons passé deux rivières assez grandes, d'abord le *Juimirim* (*Rio dos Sapos*), et ensuite le *Juicassu,* qui toutes les deux sont bordées de bois. La première se jette dans la seconde et celle-ci dans l'Uruguay. Dans ce moment, toutes les deux sont guéables, mais cessent de l'être après des pluies un peu considérables, et alors le *Juicuassu* devient dangereux par la rapidité de son cours. Le *Juimirim* coule sur un lit de pierres glissantes qui le rendent difficile à passer.

S.-Anjo est le dernier de tous les villages des Missions du côté de l'est. Au delà s'élèvent de grandes forêts qui se rattachent à celles du *Certâo de Lages* et servent d'asile aux Indiens sauvages. Ce village est le plus caché de tous, puisqu'il est situé dans un pays boisé et montueux et qu'on n'y peut arriver qu'en traversant deux rivières dangereuses. Les Jésuites paraissent avoir voulu indiquer d'une manière symbolique qu'ils n'avaient pas l'intention de s'étendre plus loin, car les églises de tous les villages sont tournées vers le nord, tandis que celle de S.-Anjo est tournée vers le sud.

Les Indiens sauvages se montrent souvent dans les environs, et souvent ils ont tué des Guaranis et des blancs qui allaient faire du maté dans les forêts voisines.

A la différence près que j'ai indiquée dans la position de l'église, S.-Anjo est absolument bâti sur le même plan que S.-Borja, S.-Nicolâo, S.-Luiz et S.-Lorenzo ; mais le couvent est plus petit, la place a environ 180 pas en carré, et, en outre, il subsiste encore quelqués rues. L'église, le corallâo, le couvent même, tombent en ruines, et, sur un nombre considérable de maisons, il n'y en a que six d'habitables. La population ne s'élève qu'à 80 personnes, sans y comprendre les enfants au-dessous de 8 à 10 ans, et, dans ce nombre, il

n'y a guère qu'une quinzaine d'hommes en état de travailler. Ceux-ci sont dans ce moment occupés à faire du maté et ce sont les femmes qui soignent les plantations. Ces malheureuses font tous les jours deux lieues pour aller à leur travail et deux lieues pour en revenir. Elles supportent toute la chaleur du jour et sont dévorées par les taons.

S.-Anjo, 23 mars. — Je désirais retourner dès aujourd'hui à S.-Joâo, mais il a plu presque toute la journée et j'ai été forcé de rester ici. J'ai passé quelques heures avec le curé qui demeure dans le couvent et qui m'a fait beaucoup de politesses; il m'a dit, les larmes aux yeux, qu'il avait été un temps où la misère était si grande dans ce village que les Indiens allaient voler des cuirs de bœufs pour les manger et que plusieurs étaient morts de faim. D'ailleurs, tout ce qu'il m'a raconté des Guaranis s'accorde parfaitement avec ce que j'ai consigné jusqu'ici dans ce journal. Les Guaranis, dit-il, poussent jusqu'à l'idolâtrie leur respect pour les images ; ils n'ont jamais qu'une idée imparfaite du sacrement de l'autel et ne semblent dignes que du baptême. Les femmes sont sans aucune pudeur et semblent nées pour la perte des hommes de notre race.

S.-Joao, 24 mars, 4 lieues. — Comme le temps s'est mis au beau, je suis parti ce matin de S.-Anjo et je suis revenu ici par le même chemin. Quoiqu'il n'ait plu qu'un jour, les deux rivières n'étaient déjà plus guéables et j'ai été obligé de les passer dans une pirogue. Ce sont des Indiens qui sont chargés de ce passage ; il ne leur est assigné aucune rétribution et ils m'ont beaucoup remercié du léger cadeau que je leur ai fait. Avant de quitter S.-Anjo, j'ai visité l'église que j'ai trouvée dans le plus mauvais état, mais qui n'est pas moins belle que celles des autres villages.

S.-Joao, 25 mars. — Il a encore plu toute la journée. J'ai été forcé de rester à la maison et j'ai employé mon temps à écrire une longue lettre au colonel Paulete. Je lui peins le misérable état de la province et lui indique quelques palliatifs : la suppression de trois villages : S.-Luiz, S.-Lo-

renzo et S-Anjo, qui permettrait d'avoir plus de soin de ceux que l'on conserverait ; l'augmentation de la solde des administrateurs, la direction spirituelle des villages confiée à des religieux étrangers, l'abandon d'une partie des terrains des Indiens à des colons des îles Açores qu'on exempterait de tribut pendant dix ans, mais qui paieraient aux villages une redevance perpétuelle ; enfin, l'entière séparation des blancs et des Indiens. Je sais très bien qu'il n'appartient pas au colonel de faire tout ce que je propose ; mais, si mes idées lui paraissent capables de produire quelque bien, il peut les proposer à la cour.

De S.-João j'ai écrit aussi au curé de S.-Borja qui m'a promis de me donner l'explication de plusieurs noms de lieux tirés de la langue guaranie. Je lui donne une liste de ces noms et je le prie de m'envoyer à Porto-Alègre l'explication promise.

La résidence de S.-Anjo est très jolie ; le lit, les rideaux de la croisée et celui qui couvre la porte sont de damas, mais l'eau tombe dans cet appartement et l'aura bientôt perdu.

J'ai déjà montré que les femmes guaranies, n'ayant aucune idée de l'avenir, ne pouvaient avoir de pudeur. Elles semblent croire que le mariage ne les oblige à rien et les hommes n'en ont pas une idée différente. Le curé de S.-Borja m'a dit que souvent des Guaranis déjà mariés se présentaient à lui pour qu'il les unît à une autre femme.

S.-Joao, 25 mars. — Je suis monté ce matin à cheval pour aller voir les plantations du village de S.-João et j'ai été accompagné dans cette course par l'administrateur. Elles sont immenses ; celles des autres villages ne peuvent leur être comparées et cependant elles n'ont été faites qu'avec des femmes et une demi-douzaine de vieillards. Il s'agirait maintenant d'examiner si ce travail n'était pas au-dessus des forces d'un si petit nombre d'individus et je serais fort tenté de le croire. L'administrateur répète qu'il ne peut souffrir que les Indiens restent oisifs ; il ne parle d'eux qu'avec un profond mépris et paraît les traiter avec beaucoup de dureté. Cependant, comme il fait d'abondantes récoltes,

il nourrit bien ses indiens, et, en général, ils ont de l'embonpoint.

J'ai vu, dans cette course, la charrue dont se servent les Guaranis; il ne peut pas y en avoir de plus mauvaise, mais en même temps de plus simple. La pièce principale est un long morceau de bois non équarri, un autre morceau de bois, pointu, un peu courbé et de la longueur du bras, est enfoncé à angle aigu vers l'une des extrémités et tourné vers l'extrémité opposée. Ce dernier morceau de bois, qui sert de soc, est fixé au premier, non seulement par un tenon, mais encore par de fortes courroies liées près du bout pointu. L'extrémité de la pièce principale, opposée à celle où est fixé le soc, s'attache au joug d'une paire de bœufs de manière que le soc se trouve dirigé vers les bœufs. Le laboureur conduit les bœufs avec l'aiguillon qu'il tient d'une main, tandis que de l'autre main il dirige la charrue à l'aide d'un manche formé par un petit bâton enfoncé verticalement au-dessus du soc, dans la pièce principale.

Les terres de ce pays, comme celles à peu près de toutes les Missions, sont excellentes et produisent également du blé, de la manioc, du maïs, du coton, des haricots, des fèves et toutes espèces de légumes. Le coton est d'une qualité médiocre, mais les cotonniers rendent beaucoup et durent environ cinq ans. Après chaque récolte on les coupe au pied. On bat le blé en usant de la méthode que j'ai décrite quand j'étais à Sainte-Thérèse. Pour séparer les graines de maïs de leur axe, on met les épis dans une auge et l'on frappe dessus avec des bûches comme lorsque l'on veut piler quelque chose.

Lorsque nous sommes entrés dans les plantations de coton, les femmes étaient occupées à nettoyer la terre et travaillaient avec beaucoup d'activité. J'ai été révolté de la manière indécente dont leur parlait l'administrateur, de ses plaisanteries et de ses gestes obscènes. Il m'a fait remarquer des mouchoirs que quelques-unes portaient sur leur tête et m'a dit qu'ils ne pouvaient leur avoir été donnés que par mes gens. Comme Firmiano avait découché la nuit précédente et que je craignais qu'il ne m'eût dérobé quelque chose, j'ai désiré savoir avec laquelle de ces femmes il avait eu des rap-

ports, afin de pouvoir lui demander si elle avait reçu quelque chose. En promettant des colliers, j'ai su, dans un instant, celles qui avaient accordé leurs faveurs à chacun de mes gens et toutes ont dit en même temps ce qu'on leur avait donné, à l'exception cependant de la maîtresse de Firmiano qui, tout en convenant comme les autres de ce qui s'était passé, a persisté à répondre qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait reçu. Ce qui m'a frappé dans cette scène indécente, c'est l'air de simplicité, je dirais presque d'innocence, avec lequel ces femmes faisaient leur aveux. Elles semblaient à peine soupçonner qu'il y eût quelque mal dans ce qu'elles avaient fait.

S'il y a dans tous les villages plus de femmes que d'hommes, ce n'est pas que les soldats qui sont à S.-Borja n'aient à peu près tous une femme ou une maîtresse, c'est que les femmes ne peuvent déserter aussi facilement que les hommes et que, par conséquent, il doit en rester un plus grand nombre. N'ayant au milieu d'elles que quelques vieillards, elles s'abandonnent au premier qui se présente, soit nègre, soit blanc, et souvent même elles ne demandent aucune rétribution. On voit tous les jours des blancs faire des extravagances pour des Indiennes, mais il est sans exemple qu'elles se montrent fidèles. On a remarqué que les vieillards blancs se montrent encore plus passionnés que les jeunes gens. Cela tient à ce que ces femmes, entièrement dépourvues de délicatesse, ne savent pas choisir et que, par conséquent, les vieillards n'aperçoivent point chez elles cette répugnance et ce dégoût que des blanches, ou même des négresses, ne peuvent entièrement leur cacher. Au reste, les liaisons des femmes guaranies sont presque toujours funestes à ceux-ci. On sait combien les maladies vénériennes sont dangereuses pour les hommes de notre race quand elles leur sont communiquées par des Indiennes et presque toutes celles des villages sont infectées de virus vénérien.

Lorsque j'étais à S.-Nicolâo, il venait autour de ma charrette des femmes presque nues qui cherchaient à partager la nourriture de mes soldats et qui tombaient en pourriture, aussi bien que leurs enfants qu'elles allaitaient. Chaque village contribue au payement d'un chirurgien-major, mais il ne sort pas de S.-Borja.

CHAPITRE XIX

Chaumière du *Piratinim*. — Notes sur *S.-João*. — Adresse manuelle des Indiens, écriture, sculpture. — En plein air, au bord de l'*Itapiru-Cuassu*. — Estancia de *Tupamiretan*. — Estancia de *Santiago*. — Respect que l'on devrait avoir pour les droits des Indiens sur leurs terrains. — Une femme qui a vécu sous le gouvernement des Jésuites. — Estancia de *Salvador-Lopez*. — *Entrado do mato*. — Culture du tabac. — *S.-Xavier*. — Mauvaises mœurs du Brésil. — Comparaison entre les nègres et les Indiens. — *Toropi-Chico*. — *Serra* de *S.-Xavier*, de *S.-Martin* et de *Butucarai*. — Fertilité de ce pays, écrasé de réquisitions. — En plein air, bords du *Toropi-grande*. — Estancia de *S.-Lucas*. — Estancia de *Philipinho*. — Estancia de *Duramal de S.-Joao da cochillo do mozzo grande*. — Estancia *do rincão da bom do monte*. — Propriété incertaine. — Titres de *Sesmaries*.

Chaumière du Piratinim, 26 mars, 4 lieues. — On compte à S.-João environ 200 âmes parmi lesquelles il n'y a qu'un très petit nombre d'hommes, tous déjà d'un âge avancé. On a augmenté cette faible population d'une soixantaine d'individus pris parmi ceux qui ont passé dernièrement l'Uruguay. L'administrateur les fait travailler sous la surveillance de l'un d'eux. Il est facile de voir, à la lenteur avec laquelle ces Indiens travaillent, qu'ils en avaient perdu l'habitude.

De tous les villages des Missions, S.-João est celui qui ressemble le moins aux autres. La place est beaucoup plus large que longue, le couvent est fort exhaussé au-dessus du sol et l'on y monte par plusieurs escaliers; le coralláo est à droite du couvent, l'église à gauche. Celle-ci a été brûlée, à ce qu'il paraît, par la négligence d'un sacristain et il n'en reste plus que des ruines. On l'a remplacée par une très petite chapelle où il fait à peine clair, mais qui, au reste, sert fort peu, parce qu'il n'y a point de curé à S.-João. Ce vil-

lage est également sans maître d'école et l'on ne peut réellement s'empêcher de regretter qu'on ait privé les Indiens d'instruction, car ils apprennent avec une facilité extrême tout ce qu'on leur montre. Les églises des villages, construites et peintes par eux, montrent ce dont ils peuvent devenir capables et j'ai encore une preuve de leur habileté ; j'ai vu dans la chapelle de S.-João le *Gloria* et le *Credo* écrits avec tant de perfection que ce n'est qu'en regardant de très près que je me suis convaincu qu'ils n'étaient pas imprimés. C'est l'ouvrage d'un vieil Indien qui remplit dans le village les fonctions d'écrivain (l'un des titres des anciens cabildos) et qui paraît très bien seconder l'administrateur. On voit encore dans la même chapelle quelques images de saints sculptées par le cordonnier du village qui ne se sert d'autre outil que d'un couteau ; ce ne sont pas des chefs-d'œuvre sans doute, mais il faut songer que cet homme n'a rien appris et qu'il n'a vu que quelques modèles imparfaits. L'habileté des Indiens s'accorde parfaitement avec leur imprévoyance ; ils ne savent point en tirer parti pour leurs intérêts ; c'est une espèce d'instinct qui les pousse comme celui de la fourmi et de l'abeille.

Le pays que nous avons parcouru pour venir jusqu'ici est un peu montueux et assez boisé. Il ressemble beaucoup aux environs de Curitiba et n'est pas plus gai. Comme les pâturages sont très mauvais, mes bœufs et mes chevaux s'affaiblissent chaque jour davantage, les taons continuent à les persécuter et je crains de ne pouvoir bientôt plus avancer.

Depuis S.-João jusqu'ici nous n'avons aperçu aucune maison, aucune trace de culture, ni qui que ce soit dans la campagne. Avant d'arriver au Paratinim, il a fallu traverser un bois extrêmement fourré qui le borde. Le chemin y est très étroit et embarrassé par des tiges de bambous. Il fallait nous ouvrir un passage à mesure que nous avancions; la charrette heurtait continuellement des troncs d'arbres ; j'ai vu plusieurs fois l'instant où elle allait être mise en pièces ; on a été obligé de dételer plusieurs fois les bœufs et ce n'est qu'avec une peine extrême que nous sommes parvenus sur les bords de la rivière. Pendant tous les embarras que nous avons éprouvés, la pluie est survenue, un bœuf s'est égaré,

nous avans été obligés de laisser en arrière un cheval qui ne pouvait plus marcher et nous ne sommes arrivés ici qu'à plus de 4 heures du soir sans avoir rien mangé de tout le jour. Mes gens, qui sont partis de S.-João déjà très fatigués, sont actuellement exténués et de la plus mauvaise humeur.

Il y a ici deux chaumières passablement construites et habitées par des Indiens. Il n'y a aucune plantation dans les alentours ; cependant, il faut bien qu'ils en aient fait quelqu'une, car je vois dans leur maison beaucoup de maïs et de citrouilles. Ces hommes ne parlent que le guaranis et, par conséquent, je suis privé de pouvoir demander une foule de choses que je désirerais savoir. En général, comme je l'ai dit, il n'y a guère que les Indiens de S.-Borja qui communiquent beaucoup avec les Portugais, sachant parler leur langue.

A S.-Miguel, on m'a donné pour guide un vieil Indien qui paraît très bon charretier, mais qui m'a désespéré aujourd'hui parce que je ne puis m'en faire comprendre. Dans aucun des villages, le cabildo n'est complet, il n'y a plus à S.-João que l'écrivain dont j'ai parlé et un tenente corrégidor, et l'on ne pourrait leur donner de collègue, parce qu'il n'y a plus dans le village personne qui sache lire. Cet homme remplace l'administrateur en cas de besoin,l'écrivain dans l'intérieur du village et le tenente dans les plantations. Malgré la dignité de celui-ci, l'administrateur a fort peu de respect pour lui, car il l'a menacé devant moi et devant plusieurs Indiens de lui donner des coups de bâtons. Si cet homme manque à un devoir, il me semble qu'il serait mieux de le reprendre en particulier, ou du moins de le faire avec plus d'égards.

Chaumière du Piratinim, 27 mars. — Il a plu toute la journée et je suis resté ici. Mes gens sont d'un maussaderie insupportable, comme cela arrive toujours quand nous quittons quelque ville ou quelque village. Ils s'y fatiguent avec les femmes et il faut ensuite trois ou quatre jours de voyage pour les remettre dans leur état naturel. Laruotte s'est disputé avec Joaquim et lui a dit qu'il tuait les bœufs et les chevaux. Mathias a pris ce reproche pour lui et est venu me

déclarer qu'il ne voulait plus se mêler de rien. Je l'ai calmé de mon mieux et il s'est allé coucher. Jozé Marianno n'a point paru de toute la journée ; comme il m'avait beaucoup vanté sa sagesse, il n'y a encore que quelques jours, je crois qu'il était un peu honteux de l'aventure de S.-João ; je suis sorti ce soir après la pluie, il avait l'air de la plus mauvaise humeur, mais je lui ai parlé comme à l'ordinaire et il s'est un peu remis. Ce qu'il y a de plus désagréable pour moi, c'est que toutes mes provisions ont été distribuées aux Indiennes. J'ai encore beaucoup de chemin à faire avant de pouvoir les renouveler et je suis bien sûr que mes gens, qui les ont eux-mêmes dissipées, s'en prendront à moi quand il n'y aura plus rien.

Les chaumières de mes Indiens sont fort petites et très mal arrangées, on n'y voit autre chose que des épis de maïs suspendus à des bâtons, un peu de coton, des citrouilles, un hamac, quelques haillons, une marmite, une cafetière pour faire le maté, quelques escabeaux et des bois de lit garnis de bandes de cuir croisées. Ce dernier meuble se retrouve dans toutes les maisons des Indiens, quelque pauvres que soient ceux qui les habitent.

En plein air, sur les bords de l'Itapiru-Cuassu (Lugendinho-Grande Port), 28 mars, 5 lieues. — Le pays n'est plus qu'ondulé et rien n'y borne la vue ; les bouquets de bois sont beaucoup plus rares et les pâturages semblent meilleurs. Les taons, quoique moins nombreux, tourment encore cruellement nos bœufs et nos chevaux déjà très fatigués. Nous n'avons rencontré aucun voyageur, nous n'avons vu ni chevaux, ni bestiaux.

Après nous être arrêtés au milieu du jour sur le bord d'un petit ruisseeu appelé *Itapiru-Mirim*, qui coule sur un lit de rochers, nous sommes venus passer la nuit au bord d'un autre ruisseau qui n'est pas beaucoup plus grand et qu'on appelle cependant *Itapiru-Cuassu;* il coule comme le premier sur des rochers et est également bordé de bois, parmi lesquels on voit beaucoup de palmiers. J'ai vu aujourd'hui une espèce à feuille de palmier, c'est la quatrième que je vois depuis que je suis au Brésil.

Estancia de Tupamiretan, 28 mars, 6 lieues. — Le pays continue à être ondulé, et, aussi loin que la vue peut s'étendre, on découvre des pâturages parsemés de très petits bouquets de bois. Toujours la même solitude ; on ne voit même plus, comme dans les déserts de Cuaraim, de cerfs ni d'autruches. Ces animaux existent, il est vrai, dans la province des Missions ; mais il faut qu'ils ne soient pas très communs, car je ne me rappelle pas d'en avoir vu de l'une ni de l'autre espèce depuis que j'ai passé l'Ibicui.

Les pâturages continuent à être d'une très belle verdure, mais les plantes en fleurs sont beaucoup moins communes. Ce sont principalement les *Eryngiums* n° *2758*, et ensuite des Composées, surtout une *Radiée*, la *Nicandra* n° *2733* et une *Vernonie*. Le *Jaguai*, que nous avons passé avant d'arriver ici, est une petite rivière extrêmement rapide qui coule sur un lit de rochers et qui, m'a t-on dit, est extrêmement poissonneuse.

L'estancia où nous avons fait halte appartient, comme je l'ai dit, au village de S.-Lorenzo ; une petite chapelle à demi ruinée et une couple de chaumières dans le plus mauvais état en composent tous les bâtiments. Le bétail a été entièrement détruit.

Estancia de Santiago, 30 mars, 3 lieues. — L'aspect du pays est le même, peut-être même encore moins de fleurs dans les pâturages. Il y avait à peine une heure que nous étions en route, que la pluie a commencé à tomber et elle nous a accompagnés jusqu'ici.

Cette estancia a été autrefois habitée par un Espagnol et elle a conservé son nom. Elle est habitée aujourd'hui par un Brésilien qui demeurait autrefois du côté de Cuaraim, mais qui, ayant vu ravager ses propriétés pendant la guerre par les Garuchos et par les Portugais eux-mêmes, est venu se réfugier ici. « Je n'ai, me disait-il, acheté que la maison, parce que les terres appartiennent aux Indiens. » J'ai été étonné de l'entendre faire cette distinction, car, dans d'autres parties de la province, on a donné purement et simplement des terrains qui appartenaient aux villages. Si le gouvernement des États-Unis a reconnu qu'il ne pourrait légitime-

ment s'avancer d'un seul pas sur les terres des sauvages nomades sans les indemniser, combien à plus forte raison ne devrait-on pas reconnaître comme sacré le droit qu'ont les Indiens guaranis à des terres qu'ils habitent depuis si longtemps, qu'ils ont cultivées et où ils ont bâti tant d'édifices réguliers ? Ils sont aujourd'hui si peu nombreux, qu'ils ne pourraient pas cultiver la millième partie de la province; il serait donc absurde d'empêcher les Portugais de s'y établir, mais il faudrait ne le leur permettre qu'en les obligeant de payer une redevance aux Indiens et, en outre, d'établir entre les hommes des deux races une ligne de démarcation qu'il serait également défendu aux uns et aux autres de franchir. Quant aux terres qui appartiennent aux villages de la rive droite de l'Uruguay, il est clair que, s'il n'a rien été réglé à cet égard avec le gouvernement espagnol, les Portugais pouvaient en disposer comme bon leur semblait, puisqu'ils conservaient sur ses terres tous les droits que l'on est convenu de considérer comme le résultat de la conquête.

J'ai trouvé ici plusieurs hommes des campos-geraes qui sont venus acheter des mulets dans les environs et qui doivent passer l'hiver dans cette estancia. Ils ont passé le Certâo au mois de septembre, comme cela se pratique généralement ; ils ont fait leurs achats pendant l'été et ils retourneront chez eux aux mois de septembre prochain. C'est à cette époque, où l'herbe reverdit, que les mulets trouvent dans le Certâo la meilleure nourriture ; c'est aussi à cette époque qu'ils sont le moins exposés à une maladie épidémique qu'on appelle *mal de varo* qui, dans d'autres saisons, en fait périr un grand nombre dans la traversée du désert.

Il est à remarquer qu'il ne reste dans toute la province des Missions aucune inscription, aucune épitaphe qui rappelle les Jésuites. Tous les monuments de ce genre furent probablement détruits par les Espagnols dans le dessein de faire oublier ces pères aux Indiens. Parmi ceux-ci, je n'ai vu qu'une femme qui eût vécu sous le gouvernement jésuitique et elle ne prononce le nom de jésuite qu'avec un respect profond ; mais beaucoup de Guaranis se rappellent avoir entendu parler d'eux à leurs pères ou à leurs aïeuls, et ils disent

que le temps où ces religieux gouvernaient le pays était un temps de bonheur.

Estancia de Salvador-Lopez, 31 mars, 2 lieues. — Les bestiaux de ce pays ont absolument le même goût pour le sel que ceux de la capitainerie des Mines. L'homme chez lequel j'ai couché hier au soir a beaucoup de vaches à lait qui rôdent autour de sa maison et j'ai remarqué qu'elles poursuivaient les personnes qui sortaient pour uriner. Pendant la nuit, elles ont eu l'adresse de tirer de la charrette le sac où était notre provison de sel et elles ont mangé tout ce qu'il contenait.

Le pays recommence à devenir plus boisé. Sur la droite, on voit quelques petites montagnes. J'avais le projet d'aller aujourd'hui jusqu'à la descente appelée *Serra de S.-Xavier*, mais à peine étions-nous en route que le temps s'est couvert et, quand nous sommes arrivés ici, la pluie a commencé à tomber par torrent. Elle a continué toute la journée et était accompagnée d'un *minuano* déjà très frais.

Cette estancia se compose de quelques chaumières où il pleut de tous les côtés et où, par conséquent, nous sommes fort mal. La vache qui me restait n'a pas été tuée, parce que le mauvais temps n'eût pas permis de faire sécher la chair. La provision de farine est achevée; nos haricots, qui viennent de Montévidéo, sont d'une dureté extrême; nous sommes réduits à les faire fricasser avec du suif. Une chère aussi maigre rend mes gens plus insupportables que jamais. Personne ne dit un mot, personne ne sourit et je passe mon temps le plus tristement possible.

Voilà la quatrième maison où je m'arrête depuis S-João. Les deux premières étaient habitées par des Indiens qui ne mangeaient que du maïs grillé et des citrouilles, et le Pauliste qui a des bestiaux et des nègres ne se nourrit que de haricots sans farine. Il m'est donc impossible de rien acheter. Je m'estime heureux que l'on veuille bien me donner quelques citrouilles que nous mangeons rôties sur le feu ou cuites dans de l'eau.

Les punaises, les puces, les poux sont extrêmement communs dans la province des Missions. Les femmes guaranies

mangent ces deux dernières espèces d'insectes et quand on leur en fait des reproches, elles répondent, m'a-t-on dit, qu'il est impossible que Dieu ait fait ces animaux uniquement pour nous tourmenter.

J'ai eu mille exemples de la facilité avec laquelle les habitants de ce pays supportent la fatigue et les intempéries de l'air. Je vais en citer encore un. Marianno est sorti éreinté de S.-João; il ne mange presque rien depuis que nous sommes sortis de ce village ; hier, il a été mouillé jusqu'à la peau, cependant il n'a point changé de vêtements, ne s'est point séché et il s'est couché avec les mêmes vêtements. Aujourd'hui, il est monté à cheval, dans le moment où il pleuvait le plus, pour aller à la recherche des bœufs, il n'a pas changé davantage et s'est encore couché tout mouillé.

Entrado-do-Mato, 1er avril, 3 lieues. — La nuit a été très froide, mais le temps a été très beau ; cependant, comme il a fallu faire de nouveaux traits pour la charrette, nous n'avons pu partir que sur les midi. Mon hôte, que je n'avais pas vu hier au soir, est venu me rendre visite et m'a raconté qu'il était de Castro, mais qu'il a quitté son pays depuis un assez grand nombre d'années, qu'il cultivait la terre et vivait tranquillement du fruit de son travail. Il y a, dans le pays, si peu de gens qui récoltent, que toutes les denrées sont à des prix exorbitants.

Mon hôte m'a vendu un alquêre de farine de maïs pour 8 pat. ; il en retire beaucoup d'argent et les bénéfices qu'il fait sur son riz, ses haricots et ses mandubis ne sont probablement pas moindres. Cet homme se livre aussi à la culture du tabac qui réussit parfaitement dans ce canton, il le met en corde et le vend à la Vacca. Si les villages étaient moins dépeuplés, il serait avantageux d'y envoyer quelques hommes pour cultiver cette plante. Les Indiens sont passionnés pour le tabac, on les exciterait au travail en distribuant quelques cigares aux plus laborieux et on ferait sur le surplus des bénéfices considérables. C'était sans doute aussi comme objet de récompense que les Jésuites faisaient du sirop, là où la canne à sucre pouvait croître. L'espérance des honneurs ne stimulera jamais un Indien, il ne sait même pas

espérer ; mais on l'animera entièrement en lui mettant sous les yeux un morceau de viande ou de tabac. Le pays que nous avons traversé est montueux et très boisé ; les chemins passent toujours dans des pâturages, mais, pour éviter les bois, on a été obligé de lui faire décrire mille sinuosités. Il ressemble à une allée de jardin anglais où tantôt l'on voit des massifs s'avancer au milieu des gazons et tantôt les gazons pénétrer au milieu des bois. La charrette était arrivée avant moi à l'endroit où nous devions faire halte. C'est là que le chemin commence à traverser des bois et que commence aussi la descente de la serra.

Je n'ai trouvé que Firmiano et Jozé Marianno ; ils m'ont dit que les soldats avaient été examiner le chemin par lequel nous devons passer demain. Cependant Mathias est bientôt arrivé et s'est écrié tout en colère que la route était effroyable et que demain la charrette serait mise en pièces. Il ajoute fort insolemment que cela était ma faute, que je suivais les conseils de tout le monde et que je ne voulais pas croire mes serviteurs. Comme il n'y a que ce chemin et celui de la Serra de S.-Martin, qui sont abandonnés depuis longtemps, je n'avais aucun conseil à demander ; mais ce n'est pas là l'observation que j'ai faite à Mathias. Je me suis contenté de lui répondre avec beaucoup de sang-froid que je n'aurais pas hésité à suivre ses conseils s'il avait jamais passé par cette route, mais qu'il n'aurait pu m'en donner, puisque c'était la première fois qu'il venait dans ce pays. Je l'ai ensuite un peu ranimé en lui faisant une large rasade d'eau-de-vie. Demain j'en distribuerai autant à toute la troupe et ensuite je m'abandonnerai à la Providence.

S.-Xavier, 2 avril, 2 lieues 1/2. — Il a fait très froid pendant toute la nuit et j'ai fort mal dormi. Le temps a été superbe aujourd'hui et nous a singulièrement favorisés pour le passage de la Serra. A peine avons-nous fait quatre pas que nous sommes entrés dans un bois vierge extrêmement fourré et embarrassé de bambous, qui, avec les branches des arbres, formaient au-dessus de nos têtes un berceau impénétrable aux rayons du soleil. Le chemin va presque toujours en descendant et est extrêmement mauvais. Tantôt il faut

passer sur de gros rochers, plus souvent sur des pierres roulantes ; quelquefois il faut traverser des flaques d'eau fangeuse. Mathias avait cependant exagéré le danger, car la charrette n'a été arrêtée nulle part et elle est arrivée à bon port.

J'avais vu à S.-João l'homme chez lequel j'ai fait halte ; il avait eu l'extrême complaisance de me promettre de m'envoyer à l'estancia de Santiago des bœufs qui sont accoutumés à monter la Serra ; il a tenu parole et ces bœufs nous ont été fort utiles.

Au bas de la Serra, on sort des bois sombres et touffus que l'on a traversés dans un espace de plus d'une lieue et l'on jouit tout à coup d'une vue charmante. On se trouve dans un pâturage inégal, coupé par des ruisseaux et des ravins et entouré de tous les côtés par des montagnes. Les unes, principalement celles qu'on laisse derrière soi, sont couvertes de bois ; les autres sont uniquement couvertes de pâturages du plus beau vert; quelques-unes, enfin, offrent tout à la fois des arbres et des gazons; elles ont peu d'élévation, aucune n'est fort escarpée ; elles se terminent toutes par un mamelon ou par une plate-forme, cependant, la variété qu'elles présentent dans leur forme ou dans leur végétation rend ce paysage délicieux et, aujourd'hui, le beau temps qu'il faisait lui prêtait encore des charmes. Le ciel était un peu pâle, mais d'une pureté extrême et ressemblait à celui de nos beaux jours du commencement de septembre.

L'habitation où j'ai fait halte est située dans le lieu que je viens de décrire ; elle se compose de quelques chaumières éparses. Le propriétaire jouit cependant de quelque aisance, car il a des bestiaux, plusieurs charrettes, quelques nègres et fait le métier de transporter à Rio-Pardo les cuirs qu'il achète dans les alentours, les toiles et le maté des Missions. Cet homme m'a dit qu'il était pauliste et il est facile, en effet, de juger à ses manières polies et à son air agréable et communicatif qu'il n'est point de cette province.

Quand les Paulistes, principalement ceux du district de Curitiba, ont commis quelque faute, ou qu'ils veulent se soustraire au service militaire, ils se réfugient dans la capitainerie

de Rio-Grande ; ils s'y établissent et souvent ils n'en sortent plus. Ces émigrations peuvent être regardées comme un très grand bien pour cette capitainerie.

Le mélange des étrangers avec les habitants du pays renouvelle continuellement la race et retarde l'adoption des mœurs espagnoles. Mon hôte, qui est blanc, était devenu dans son pays amoureux d'une mulâtresse. Son père s'opposa à leur union, mais les deux amoureux prirent la fuite et vinrent se marier ici. Depuis, mon hôte s'est entiché d'une Indienne et en a des enfants et, quoiqu'il sache parfaitement que sa maîtresse se livre au premier venu, il ne cesse de la combler de présents. Sa femme s'est ennuyée de ce train de vie et elle a pris la fuite. Si j'ai cité ces faits, qui n'ont en eux-mêmes aucun intérêt, c'est comme exemple des maux que cause dans les familles le mélange des Indiens et des blancs. Ce ne sont pas les seuls. Tous les cultivateurs de la province ont dans leurs maisons des Indiens qui leur servent de pions. Leurs épouses et leurs filles ont sans cesse sous les yeux les exemples du libertinage des Indiennes, elles se familiarisent avec le vice et deviennent aussi peu chastes que les femmes Indiennes elles-mêmes. Ainsi, dans cette province, les ménages n'offrent souvent que l'exemple de la désunion et de tous les genres de désordre. En se livrant aux Indiennes, les hommes blancs s'abrutissent, ils deviennent lourds et comme hébétés ; j'en ai eu plusieurs exemples entre S.-Borja et S.-João.

En me parlant ce soir de mon hôte, Mathias le tournait en ridicule, parce qu'il envoyait quelque chose à sa femme et criait beaucoup contre celle-ci qui n'a pas voulu voir dans sa maison les enfants de la concubine de son mari. Voilà les mœurs du Brésil !

Les habitants de ce canton, presque tous étrangers, font de la farine de maïs et se servent, comme dans les Mines, de la *mongiole* (1); il y en a une chez Salvador Lopez et j'en ai vu une autre aujourd'hui.

J'ai renvoyé aujourd'hui le vieil Indien qui m'a servi de

(1) Machine hydraulique pour broyer le maïs. (Voir *Voyage au Brésil*, vol. I, p. 106 et 235.)

vaquiano de S.-Miguel jusqu'ici. Je l'ai largement récompensé, cependant il m'a à peine remercié ; il n'a point pris congé de moi et n'a dit adieu à aucun de mes gens. Les Indiens sont généralement les hommes les plus froids et les plus indifférents qui existent au monde. Leur imprévoyance ne peut venir que d'une organisation moins délicate que la nôtre et c'est probablement cette grossièreté d'organes qui les rend en même temps insensibles au moral comme au physique. Les nègres, qui sont si loin de nous, sont cependant supérieurs aux Indiens. Leur jugement n'est jamais aussi formé que le nôtre. Ils conservent quelque chose d'enfantin dans leurs manières, dans leur langage, dans leurs idées, mais ils ne sont pas étrangers à l'idée de l'avenir ; on en a vu qui avaient acquis quelque argent, même dans l'esclavage ; enfin, ils ne sont pas incapables d'attachement et de générosité. La négresse de l'administrateur me parlait d'une manière touchante de son affection pour sa mère. « Mes enfants, me disait-elle, n'ont plus besoin de moi, mais il n'y a pas de jour où le souvenir de ma mère ne se présente à mon esprit et ne me fasse verser des larmes. Mon maître dit quelquefois qu'il quittera ce pays et qu'il ira dans celui qu'elle habite. J'ai fait dire plusieurs messes à Notre-Dame de l'Apparition pour qu'elle le fortifie dans ses bonnes intentions. »

Toropi-Chico, 3 avril, 2 lieues 1/2. — Pendant mon séjour chez Joaquim Joze, j'ai été traité par cet homme avec une bonté inimaginable et il m'a rendu tous les services qui ont dépendu de lui. Lui-même avait eu la complaisance de m'offrir ses bœufs pour me conduire jusqu'au *Toropi-Grande*, mais ces animaux s'étaient enfuis dans les bois, on a été à leur recherche et je n'ai pu partir avant midi.

Le chemin que j'ai suivi pour venir jusqu'ici traverse un pâturage qui serpente entre des montagnes la plupart couvertes de bois. Ces montagnes ne sont que la continuation et presque l'extrémité de la grande chaîne qui, pendant si longtemps, suit la côte du Brésil. Ici, elle porte le nom de *Serra de S.-Xavier ;* huit lieues plus haut, celui de *Serra de S.-Martinho*, et, un peu plus haut encore, on l'appelle

Serra de Butucarai. Elle s'étend encore, m'a-t-on dit, à environ une demi-lieue d'ici, et là elle finit entièrement.

J'ai fait halte à une petite estancia dont le propriétaire est absent, mais où j'ai été reçu par un Curitibanais qui demeure dans le voisinage. Cet homme gémit de ce que tant de gens quittent son pays pour s'établir dans celui-ci, où ils font cent extravagances pour les Indiennes et où ils ne deviennent pas plus riches. Plusieurs prennent la fuite pour se soustraire au service du roi et il est ici beaucoup plus pénible que dans la capitainerie de Saint-Paul ; d'autres viennent dans l'espérance de faire fortune et ils s'appauvrissent. La plupart n'ont pas d'abord le projet de rester ici : les uns font de mauvaises affaires et la honte les empêche de retourner dans leur pays ; les autres s'amourachent pour des Indiennes et ne veulent plus s'en séparer ; d'autres, enfin, courent après leurs fonds, se trouvent embarrassés dans un enchaînement d'affaires compliquées et vieillissent en faisant chaque année le projet de repasser le désert l'année suivante.

Au reste, mon Curitibanais, qui a de l'esprit et est bien élevé, m'a confirmé tout ce que j'ai déjà décrit dans ce journal sur le caractère des Indiens, sur l'amour que les Indiennes inspirent aux blancs comme par une sorte d'enchantement, sur la désunion qn'elles mettent dans les familles et les mauvaises mœurs qui règnent dans cette province, parmi les hommes comme parmi les femmes.

Cet homme m'a raconté qu'il avait vu mourir une foule de blancs des maladies vénériennes qui leur avaient été communiquées par des Indiennes et il assure que souvent même elles les donnent sans en être elles-mêmes infectées.

D'après ce que m'ont dit ce même homme et plusieurs autres personnes, on peut élever des bestiaux dans ce canton sans leur donner du sel et en même temps les terres sont favorables à tous les genres de cultures. Elles produisent du coton, du maïs, des mandubis, du blé, du riz, des haricots, des fruits et des légumes en abondance. Joaquim Joze m'a dit que seize alquères de froment lui en avaient rendu cent. Le même terrain peut produire deux fois dans la même année pendant six ans et davantage, sans qu'on le laisse reposer et sans qu'on y mette de fumier.

Les Indiens des villages sont, comme je l'ai dit, fort mal vêtus; les distributions d'habillements dépendent entièrement du caprice des administrateurs et les femmes n'ont pas même une couverture pour se garantir du froid. Elles y suppléent en mettant de la braise sous leur lit qui, comme je l'ai dit, se compose d'un cadre garni de courroies croisées. C'est de la même manière que l'on réchauffe les malades et il n'est pas nécessaire de dire que la vapeur de la braise ne fait qu'augmenter la maladie.

Mon hôte de S.-Xavier, Joaquim Joze, veut quitter ce pays pour se soustraire aux vexations dont il est l'objet. On met sans cesse en réquisition ses bœufs et ses chevaux et l'on vient de lui prendre, comme à tous les cultivateurs du voisinage, un grand nombre de vaches pour servir à la nourriture des soldats cantonnés à S.-Miguel et des Garuchos de Siti.

Tous les Portugais se plaignent des sacrifices qu'on leur fait faire en faveur d'hommes qui les ont aussi maltraités. La générosité de la nature lui faisait un devoir de ces sacrifices, mais il est évident qu'ils auraient déjà dû avoir un terme. Depuis que ces hommes sont dans ce pays, ils auraient pu chercher des moyens de subsistance et s'ils en eussent cherché, ils en auraient trouvé facilement puisque le manque de bras se fait sentir de tous les côtés.

En plein air, sur les bords du Toropi-Grande, 4 avril, 1 lieue 1/2. — J'avais écrit, de chez Joaquim Joze, au commandant du district pour le prier de me procurer des bœufs et un guide et il s'est exactement conformé à ma demande. A peu de distance de la rivière de *Toropi-Chico*, qui coule à environ une lieue de la maison où j'ai passé la nuit, j'ai appris que cette rivière, qui est ordinairement guéable, ne l'est plus depuis les pluies. D'après le conseil de mon Curitibanais et d'un Indien établi dans le voisinage, j'ai écrit des bords mêmes du Toropi-Chico au commandant de la garde de Toropi-Grande pour qu'il m'envoyât une pirogue. Elle est arrivée, traînée par une paire de bœufs; les effets ont été déchargés et passés de l'autre côté. Nous avons encore fait environ une demi-lieue dans un pays très boisé et nous som-

mes arrivés sur les bords du *Toropi-Grande*. Comme il n'y avait point de pirogue pour la traverser, il a fallu envoyer chercher celle qui nous avait servi pour passer le Toropi-Chico ; il était déjà nuit quand elle est arrivée et nous ne pourrons le passer que demain.

Mathias m'a encore été très utile aujourd'hui, il me rend toujours beaucoup de services dans les occasions difficiles ; d'ailleurs, il me parle avec une insolence et un air de mépris qui me le rendent insupportable. Les autres ne sont pas moins désagréables ; Firmiano me devient odieux, et si mon courage se soutient encore, c'est uniquement parce que je sais que bientôt j'arriverai à Porto-Alégre.

J'ai retrouvé aujourd'hui en abondance sur le bord des ruisseaux le saule de la campagne de Montévidéo et un arbrisseau qui est également très commun dans les environs du Rio de la Plata.

L'Indien dont je parle plus haut fait, parmi ceux de sa race, une exception remarquable. Non seulement il sait lire et écrire et parle bien le portugais, mais il est fort bien vêtu et très honnête ; il jouit d'une certaine aisance ; il possède une estancia, des chevaux et des bestiaux ; il a, dit-on, beaucoup d'ordre dans ses affaires et a marié ses filles à des hommes blancs.

Estancia de S.-Lucas, 5 avril, 1 lieue. — Nous avons commencé la journée par traverser le Toropi-Grande. Le bagage a été passé dans la pirogue ; les bœufs en nageant ont tiré la charrette de l'autre côté. Le *Toropi-Chico* se jette, m'a-t-on dit, dans le *Toropi-Grande* et celui-ci dans l'*Ibicui*. Les deux premières de ces rivières ont fort peu de largeur, mais, à la suite des pluies, elles deviennent profondes ; le Toropi-Grande n'est même jamais guéable. Les Indiens donnent à cette dernière purement et simplement le nom de *Toropi*, qui veut dire *la rivière des cuirs de taureau ;* quant à l'autre, ils l'appellent *Tororaipi*, mot qui signifie *la rivière du cuir de veau*. Il peut y avoir une lieue entre le Toropi-Grande et l'Ibicui, et entre ces deux rivières le pays est parfaitement plat et couvert de pâturages.

On vient de placer sur les bords du Toropi-Chico une

garde chargée de ne laisser entrer dans la province des Missions et de n'en laisser sortir que les gens munis de passeports. Cette mesure a été prise sans doute dans l'intention d'empêcher les Indiens guaranis de déserter des villages et les blancs de voler les enfants de cette nation ; mais il me semble qu'en vexant les propriétaires miliciens, elle manque entièrement le but; car les Indiens, excellents nageurs, n'ont pas besoin, pour déserter, de passer devant des soldats, et le blanc qui a envie d'enlever un enfant peut également, en le mettant sur la croupe de son cheval, le faire passer partout ailleurs que par la grande route.

L'Ibicui, qui n'a pas même ici la largeur de l'Essonne devant Pithiviers, était encore guéable hier; mais aujourd'hui il avait augmenté et il a encore fallu décharger la charrette et passer les bagages dans une pirogue. Tous ces passages de rivières donnent beaucoup d'ouvrage à mes gens et les rendent encore plus maussades.

Nous avons fait halte à un quart de lieue de l'Ibicui, dans une estancia qui se compose de plusieurs chaumières dont la principale est assez grande et nouvellement construite. Le propriétaire a cependant répondu à Mathias, qui lui avait demandé de ma part la permission de nous arrêter chez lui, qu'il n'avait pas de place ; cependant, a-t-il ajouté, si vous voulez vous contenter de ce qui se trouve, vous êtes les maîtres de passer ici la nuit. La réception de cet homme a été extrêmement froide ; cependant il m'a promis des chevaux pour me conduire jusqu'à l'estancia voisine.

Les Mineurs accueillent l'étranger avec empressement, ils répondent à ses questions et lui en font à leur tour. Les gens de ce pays ont un air indifférent et dédaigneux, ils répondent à peine quand on les interroge.

Je suis maintenant dans le chemin qui va de Rio-Pardo à S.-Borja ; c'est un peu au-dessus du Toropi-Chico qu'est l'embranchement des deux routes, il y en a aussi une qui va d'ici au Rincâo-da-Cruz sans passer par S.-Borja.

Estancia de Philipinho, 6 avril, 4 lieues. — Il y a, dans l'estancia où j'ai passé la nuit dernière, un nègre assez remarquable. Il est déjà vieux et n'a point de barbe. Il aurait

pu rivaliser, pour la hauteur de ses fesses, avec la Vénus hottentote; il marche en cannetant et a toutes les manières d'une femme; sa voix, cependant, est celle d'un homme et il m'a dit qu'il en avait tous les organes, mais qu'ils étaient d'une petitesse extrême.

Le pays que nous avons parcouru pour venir ici est plat, marécageux et couvert de pâturages assez élevés. A gauche cependant, on voit des arbres peu élevés, parmi lesquels il y a beaucoup de saules et de palmiers; dans le lointain on découvre de petites montagnes. La végétation des pâturages me paraît peu variée; une des herbes la plus commune est une composée. Les chevaux et les bêtes à cornes sont assez communs dans la campagne; d'ailleurs, on n'aperçoit aucune culture et nous n'avons rencontré qu'un homme à cheval.

L'estancia où j'ai fait halte est située sur une colline d'où l'on découvre une vaste étendue de pays. Quelques chaumières, dans le plus mauvais état possible, composent cette habitation. Une négresse qui m'a reçu voulait d'abord m'envoyer dans une masure qui est en dehors, mais j'ai montré un peu d'humeur, je me suis fait valoir et l'on m'a ouvert la maisonnette la plus propre de toutes. Elle est pourtant si mal couverte que, s'il pleut, l'eau y tombera de tous les côtés. J'ai su par de vieux nègres qui gardent cette estancia qu'elle appartenait à un homme riche qui commit sur une femme libre des cruautés telles qu'on ne peut les rapporter. Il fut poursuivi par la justice; on le mit en prison; il finit par se sauver dans la capitainerie de Saint-Paul où il mourut. Pendant tout cet intervalle de temps, ses biens furent entièrement négligés et telle est la cause du mauvais état de cette estancia.

Estancia do Duramal de S.-João da Cochillo do Morro-Grande, 7 avril, 4 lieues. — J'avais envoyé hier au soir Joaquim Neves chez le commandant du district pour lui demander des chevaux et des bœufs. L'homme qui lui a servi de guide est revenu me dire que le commandant n'était pas chez lui, mais que je trouverais Neves dans le chemin avec des bœufs. Le pays que nous avons traversé pour

venir jusqu'ici est peu montueux et couvert de pâturages parsemés de bouquets de bois ; on voit de loin en loin quelques chaumières en fort mauvais état ; des chevaux et des bestiaux paissaient dans la campagne.

Une pluie très forte a commencé à tomber lorsque nous étions à peu de distance d'ici : jusqu'alors nous n'avions pas encore rencontré Neves. J'ai pensé qu'il pourrait être dans une maison que j'apercevais à droite du chemin. Je m'y suis rendu et je l'ai effectivement trouvé. Il m'a dit qu'il avait couru toutes les maisons du voisinage et qu'il n'avait trouvé de bœufs nulle part. Il paraît que les cultivateurs du pays, souvent vexés par les réquisitions de bœufs et de chevaux qu'on leur fait sans cesse pour le service du roi et qui ne sont jamais payés, élèvent le moins de bœufs qu'il leur est possible.

J'ai été parfaitement reçu par le propriétaire de la maison où j'ai fait halte. Sans avoir l'esprit et l'intelligence des Mineurs, il en a l'hospitalité et les manières agréables. Il m'a donné à dîner et à souper, ainsi qu'à tous mes gens, et m'a servi du mouton excellent et de très bon lait. La maison de cet homme n'annonce pas la richesse et il répète effectivement qu'il est pauvre ; cependant il m'a fait manger dans de très belle argenterie. Sa mère a paru ; j'ai beaucoup causé avec elle et je lui ai trouvé ce jugement sûr qui distingue les femmes du continent. Cette femme a beaucoup d'Indiens dans sa maison et se plaint amèrement de leur peu d'attachement. « Ces gens-là, me disait-elle, ont besoin d'être battus, ce n'est point par de bons traitements qu'on en peut tirer parti. » Dans la soirée, un de mes gens s'est donné un coup à la tête et cette femme en a beaucoup ri ; on n'a pas moins ri lorsqu'ensuite on m'a vu frotter avec de l'eau-de-vie le genou du petit Pedro qui boite depuis quelques jours. Il me semble qu'on ne doit pas s'étonner beaucoup que les Indiens montrent peu d'attachement, lorsqu'on veut qu'ils soient traités comme des animaux.

Tout le pays que j'ai parcouru depuis S.-João jusqu'à l'Ibicui dépend de la paroisse de S.-Miguel et il n'y a de prêtre que dans le village de ce nom. Il est clair, d'après

cela, que les habitants de cette paroisse ne vont jamais à la messe et qu'ils ne peuvent recevoir les sacrements, même à l'heure de la mort. On m'a dit qu'on avait vu des enfants monter à cheval pour aller se faire baptiser. Les cultivateurs qui demeurent en deçà de la serra ont obtenu la permission de construire une chapelle dans un endroit appelé S.-Antonio, mais on y met peu de zèle et il paraît que de longtemps la chapelle ne sera achevée. L'instruction morale et religieuse des Brésiliens est entièrement négligée. Le gouvernement perçoit les dîmes et ne songe point à remplir l'engagement sacré qu'il a contracté en attirant à lui cette branche du revenu public : celui de donner au peuple des pasteurs, d'entretenir les églises et d'en faire construire dans les lieux où une augmentation de population rend cette dépense nécessaire.

L'Ibicui fait la limite de la capitainerie de Rio-Grande et de la province des Missions, mais le commandant de cette province est entièrement subordonné au capitaine-général de Rio-Grande ; ainsi les Missions ne peuvent être considérées que comme une partie de cette capitainerie.

Estancia do Rincao da Bom da Monte, 8 avril, 2 l. — La pluie a continué toute la matinée et j'avais déjà pris la résolution de passer la nuit à l'estancia de Duramal de S.-João, mais vers les deux heures le temps s'est mis au beau et j'en ai profité pour me mettre en route.

Pendant tout le temps que je suis resté chez *Claudiano Pinheiro*, cet homme et sa mère ont eu pour moi toutes sortes d'attentions. Claudiano a éprouvé beaucoup de malheurs et a été victime de beaucoup d'injustice ; mais il se résigne à la volonté du ciel avec une sérénité touchante. J'ai dit que cet homme ne parlait des Indiens qu'avec une dureté extrême, mais cela n'est réellement pas chez les Portugais une preuve de méchanceté. Témoins continuels de l'infériorité des hommes de cette race, ils s'accoutument presque à les confondre avec les animaux et personne ne sera regardé comme un barbare pour dire qu'on ne peut dresser un chien ou dompter un cheval qu'en leur donnant quelques coups de fouets. L'humanité, dans certain cas, ne peut être regardée

que le fruit d'un raisonnement dont l'homme sans éducation n'est pas susceptible.

Le pays que j'ai parcouru pour venir jusqu'ici est charmant. A droite, l'horizon borné par une chaîne de montagnes connue sous le nom de Serra-Geral. Le terrain est partout fort inégal, des pâturages couvrent le sommet et le flanc des collines; dans tous les enfoncements sont des bois élevés et touffus. On voit à peu de distance les unes des autres des chaumières qui chacune ont un petit enclos entouré de haies sèches et planté de pêchers. Des troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux paissent çà et là dans la campagne et l'on voit dans les bons terrains des plantations de maïs et d'autres grains. La beauté du temps ajoute encore à celle de ce paysage, que je contemplais avec d'autant plus de plaisir qu'il y a peu de jours encore, je n'apercevais que des déserts.

J'ai fait halte à la maison d'un vieillard qui m'a parfaitement reçu. D'après ce que m'ont dit lui et Claudiano, les campagnes que j'ai parcourues depuis l'Ibicui et celles qui s'étendent jusqu'au ruisseau *dos Ferreios* faisaient autrefois partie d'un terrain neutre où ni les Espagnols ni les Portugais ne devaient s'établir. Mais il arriva ici la même chose que dans les campos-neutraes des environs de Rio-Grande: des Portugais profitèrent de la condescendance des commandants des deux nations pour s'avancer sur les terres neutres et il y en avait déjà plusieurs d'établis dans ce canton lorsque la prise des Missions en rendit le Portugal entièrement maître.

Mon hôte m'a raconté que son beau-frère fut un des premiers qui se fixèrent dans ce pays avant que les Portugais en fussent entièrement maîtres; mais, depuis qu'ils en ont acquis la possession, un autre a tiré des titres de *Sesmarie* du terrain où il s'était fixé et prétend l'expulser. Il a fait ses représentations au comte et celui-ci a renvoyé les parties devant la justice. Mais ici, il me semble qu'il ne peut y avoir le plus léger doute. La fidélité que l'on doit aux traités ne permettait pas sans doute aux commandants portugais de laisser des hommes de leur nation s'établir dans les terres neutres, mais le pauvre qui voulait un coin de terre pour le cultiver n'était point obligé de se constituer juge de la délicatesse de

ses supérieurs, et dès qu'ils autorisaient son établissement en ne l'empêchant pas, il est évident que cet homme avait quelque mérite à braver le ressentiment des Espagnols et qu'une propriété acquise à de tels risques doit lui donner des droits puissants aux yeux des Portugais.

Le beau-frère de mon hôte n'est pas le seul, au reste, qui se trouve dans de semblables embarras. Le même terrain a souvent été donné à plusieurs personnes. Plus souvent encore, il est arrivé qu'après qu'un pauvre cultivateur, entièrement étranger aux affaires, s'est établi dans un terrain avec la permission de son commandant, qu'il a placé des troupeaux et bâti une chaumière, des hommes riches de Porto-Alègre et d'ailleurs ont obtenu des titres de *Sesmarie* de ce même terrain et prétendent en chasser celui qui l'a défriché de ses mains, y placer un gérant et en toucher les revenus sans se donner la moindre peine.

Mon hôte dit que dans ce pays on cultivait de préférence dans les bois où la terre rend davantage, qu'on l'ensemençait pendant trois ans, qu'ensuite on la laissait reposer pendant deux ans, qu'on brûlait les capoeiras qui y croissaient, qu'on y semait pendant trois autres et qu'on continuait ainsi indéfiniment. D'abord, on est obligé de travailler le terrain avec la houe, mais peu à peu les capoeiras deviennent moins vigoureux et finissent par être remplacés par de l'herbe. Dans cet intervalle, les racines des arbres pourrissent et alors on peut faire usage de la charrue. Le riz, le maïs, le froment, les haricots réussissent très bien dans ce pays, le coton y vient passablement, la racine de manioc pourrit dans la terre et l'on est par conséquent obligé de la recueillir.

CHAPITRE XX

Capelha de Sª-Maria. — Nouvelles de la révolution au Brésil. — La chapelle dépend de la paroisse de *Caxueira.* — Simonie. — Estancia da *Tronquera.* — Note sur les chevaux sauvages. — Ouragan violent. — Histoire de Firniano. — Estancia da *Restinga seca.* — Famille de *Silveira*, campagnard de Tronquera. — Le vendredi saint. — Rigueur du jeûne.

Capella de Santa-Maria, 9 avril, 2 lieues. — J'ai continué à marcher parallèlement à la serra, dans de belles campagnes couvertes de bois et de pâturages. Le terrain continue à être très inégal et le pays riant. Nous avons traversé deux petits ruisseaux, celui *das Taquacas* et celui *dos Ferreios,* qui se réunissent et forment la rivière d'*Arenal* dont les eaux vont se jeter dans celles du *Jacui.*

Un peu avant d'arriver à la capella, j'ai envoyé Mathias en avant pour demander une maison au commandant. Il est venu me dire que celui-ci est absent, mais qu'il était remplacé par un alfères auquel il avait parlé et qui se préparait à me recevoir. L'alfères est effectivement venu à ma rencontre et m'a conduit à une maison dont il a envoyé chercher la clé. Pendant que nous l'attendions, il m'a demandé si j'étais instruit des derniers événements. J'ai répondu que non et il m'a montré un décret du roi, par lequel il change ses ministres et déclare qu'il est prêt à accepter les constitutions des Cortes. J'étais à Montévidéo lorsque l'on a reçu les premières nouvelles de la révolution qui commençait en Portugal; elles y firent beaucoup de sensation; mais le général et ses amis répondirent que tous les

troubles étaient apaisés et que la cause du roi était sortie triomphante.

Deux jours avant mon départ, un vaisseau français entra dans le port. Le capitaine avait apporté les gazettes ; j'aurais désiré pouvoir les lire, mais le général les fit demander et les garda. Personne ne me parla du Portugal jusqu'à mon arrivée au Rinçâo das Galinhas, et là, comme je l'ai dit dans ce journal, il me fut facile de voir combien les idées révolutionnaires avaient pénétré parmi les troupes européennes. Le général Saldanha lui-même ne me parut pas éloigné de les partager. A S.-Jozé, on ne me dit rien du Portugal ; mais on m'en parla beaucoup au Salto, où les officiers murmuraient hautement de n'être pas payés depuis trente et un mois ; ils prétendaient que quarante mille Espagnols étaient entrés dans les provinces portugaises pour soutenir les insurgés et me racontèrent d'autres extravagances semblables. Personne ne me dit plus rien sur le Portugal jusqu'à mon arrivée à S.-Borja. Là, j'appris du commandant que la révolution s'était terminée de la manière la plus glorieuse pour la nation, puisqu'elle n'a pas coûté une goutte de sang.

Il était évident que les Brésiliens ne voudraient pas vivre sous un gouvernement absolu, tandis que les Portugais d'Europe auraient un gouvernement constitutionnel ; en effet, on me dit ici que le peuple de Rio-de-Janeiro s'est réuni en foule sous les croisées du palais, demandant la constitution et le châtiment des hommes qui ont abusé de la confiance du roi, les ministres *Thomaz-Antonio Villanova e Portugal*, de *Tarhini*, de *Paulo Fernandez*, intendant de la police et de *Jozé Maria*, qui commandait le règiment de la police. C'est, d'après ce qu'on me raconte, à la suite de cette espèce de sédition que le roi a rendu le décret dont j'ai parlé plus haut.

Le gouvernement que les Portugais viennent de reconquérir n'est point nouveau pour la nation ; c'est celui sous lequel vécurent leurs pères et sous lequel ils acquirent tant de gloire, et les rois à leur sacre jurent de n'en pas donner d'autre à leur peuple. Le gouvernement absolu chez les Portugais est donc le résultat de l'usurpation et du parjure, et

le seul gouvernement légitime est pour eux le gouvernement constitutionnel. La nation n'a manqué à aucun de ses devoirs en réclamant ce qui lui appartenait ; mais en même temps il est fâcheux que le roi n'ait pas assez connu l'esprit de son siècle et même celui de son peuple pour prévenir ses justes demandes et les faire lui-même rentrer dans ses droits. Il en serait devenu l'idole et, prenant l'initiative, il aurait pu se ménager les restrictions qu'il aurait jugées convenables. Mais le peuple, en dictant des lois à son souverain, a fait l'essai de ses forces, il a appris à les connaître, n'en abusera-t-il pas ?

D'un autre côté, si le nouveau gouvernement est le seul légitime, l'ancien régime était une violation du droit des peuples et le prince un usurpateur. Sa bonté bien connue empêchera le peuple de le détester, mais il sera méprisé pour la facilité avec laquelle il laissait ses favoris abuser de leur pouvoir, il le sera pour la faiblesse avec laquelle il les a abandonnés et s'est dessaisi de son autorité. Soumise et fidèle plus qu'aucun peuple ne le fut jamais, la nation portugaise n'eût probablement pas songé à réclamer ses droits si elle n'avait pas été entraînée par l'exemple de tant d'autres peuples et principalement de ses voisins les Espagnols.

Cependant, les abus étaient à leur comble ou, pour mieux dire, tout était abus ; les divers pouvoirs étaient confondus, l'argent et les faveurs décidaient de tout. Le clergé fait la honte de l'Église chrétienne. La magistrature est sans probité et sans honneur ; des malheureux pourrissent dans les prisons sans être jugés, les procès sont interminables, les lois se contredisent et de quelque manière que le juge décide, il peut toujours trouver une excuse dans quelque loi. Les offices se sont multipliés à l'infini, les revenus de l'État sont dissipés par les employés et les favoris, les troupes ne sont point payées, les impôts sont ridiculement répartis, tous les employés gaspillent, le despotisme des subalternes est porté à son comble, l'arbitraire s'est introduit partout et la faiblesse marche à côté de la violence ; rien d'utile n'est encouragé. Il y a 14 ans que le roi est arrivé à Rio-de-Janeiro et le ministère n'a rien amélioré ; l'instruction morale et religieuse sont également négligées ; on n'a point songé à en-

courager les mariages, on n'a pris aucune mesure pour faire adopter aux agriculteurs des pratiques moins nuisibles, enfin, l'on est parvenu à réprimer tous les sentiments élevés, à étouffer l'honneur et la délicatesse chez une nation naturellement spirituelle et généreuse.

J'ai vu tous les abus et j'en ai signalé plusieurs dans ce journal. J'ai souvent entendu les Portugais gémir, mais jusqu'à présent je les ai invités à la patience ; je leur ai répété qu'il valait mieux souffrir tous les abus que faire une révolution ; je leur dirais aujourd'hui : « Vous avez reconquis vos droits, ne désirez pas davantage, ne vous laissez pas séduire par des théories qui vous conduiraient à tous les maux qui ont accablé vos voisins les Espagnols. Attachez-vous au grand principe de la légitimité, seul garant de la tranquillité des empires, n'allez ni en deçà, ni en delà de votre constitution et travaillez avec prudence à la réforme des abus. »

Capella de Santa-Maria, 10 avril. — Avant la guerre de 1801, il y avait une garde espagnole à S.-Martinho et une garde portugaise sur les bords du ruisseau dos Ferreios que j'ai passé pour me rendre ici de l'estancia du Rinçâo do Bom do Monte. On avait construit, sur l'emplacement où est aujourd'hui le village de Santa-Maria, une petite chapelle couverte en chaume où le chapelain de la garde portugaise célébrait la messe les dimanches et fêtes. Les commissaires nommés par le roi pour la démarcation des limites entre les possessions portugaises et espagnoles séjournèrent aussi quelque temps au même endroit. De petits marchands vinrent s'y établir pour vendre aux soldats de l'eau-de-vie, du tabac et d'autres denrées, des cultivateurs du voisinage y construisirent des chaumières pour avoir un abri quand ils venaient entendre la messe. La garde fut retirée, les commissaires se transportèrent ailleurs, mais le hameau continua à subsister sous le nom d'*Encampamento de Santa-Maria ;* cependant il augmenta peu à peu, les habitants obtinrent la permission d'y élever une chapelle qui dépend de la paroisse de *Caxueira* et ils demandent à présent que le gouvernement en fasse le chef-lieu d'une paroisse séparée.

Le village de Santa-Maria, qu'on appelle généralement *Capella de Santa-Maria*, est situé dans une position assez romantique, à un demi-quart de lieue de la serra. Il est bâti sur une colline très irrégulière ; d'un côté l'on découvre une plaine riante coupée de pâturages et de bouquets de bois, et de l'autre la vue est bornée pas les montagnes couvertes de forêts sombres et épaisses. Le village se compose actuellement d'une trentaine de maisons qui forment un couple de rues parmi lesquelles il y a plusieurs boutiques très bien garnies. La chapelle est fort petite, bâtie sur une place qui n'est encore qu'indiquée.

Les environs de Santa-Maria sont habités par des estancieros qui, pour la plupart, élèvent des bestiaux, mais en même temps cultivent tous la terre. C'est dans le pays même que se consomment les denrées qu'ils recueillent; cependant il s'en exporte aussi de petites quantités pour la Capella d'Allégrette où les propriétaires, qui ont à peu près les mœurs des Garuchos, ne sont point dans l'usage de planter.

Dans presque toutes les estancias des environs de Santa-Maria, il y a quelques Indiens déserteurs des villages. Les hommes se louent comme pions et ils ont avec eux toute leur famille. On se plaint généralement de leur inconstance et de leur peu d'attachement. On dit aussi qu'il arrive souvent que, quand on leur a fait des avances, ils s'en vont et ne reparaissent plus.

La chapelle de Santa-Maria dépend, comme je l'ai dit, de la paroisse de Caxueira, dont le curé reçoit de chaque fidèle une demi-pataque pour la confession pascale. Les habitants de Santa-Maria se cotisent et font un traitement à leur chapelain. Celui-ci a reçu du curé la permission de confesser ; ses pénitents lui paient leur demi-pataque et il la remet au curé. Il serait de toute justice que, touchant le revenu, le curé payât le chapelain comme cela se fait dans les Mines ; mais pour lui, cette partie de sa paroisse est une sorte de sinécure qu'il perçoit sans aucune charge et son traité avec le chapelain se réduit à ceci : « Je vous permets d'exercer les fonctions curiales dans le district de Santa-Maria et de recevoir salaire de mes paroissiens, mais à condition que vous me réserverez le produit de la vente des confessions pas-

cales. » Je crois qu'il est impossible de porter plus loin la simonie.

Mon hôte du Rinçâo da Bom-do-Monte m'a dit que lui et plusieurs autres propriétaires des bords de la route avaient autrefois des bestiaux, mais qu'ils en ont été entièrement privés par les vols que leur ont fait des voisins plus puissants et les cultivateurs qui hivernent dans la serra.

Ce que j'ai dit en date du 8 avril, sur le nombre d'années pendant lesquelles on peut cultiver sans les laisser reposer les terrains qui ont été couverts de bois est parfaitement exact lorsque ces terrains sont un peu élevés ; mais on a cultivé pendant neuf ans des terres basses et humides sans leur donner aucun repos. Cette fertilité est bien loin cependant de celle de la province des Missions.

Estancia da Tronquera, 11 avril, 5 lieues. — Pendant que je suis resté à Santa-Maria, j'ai reçu beaucoup d'honnêtetés de l'alfères dont j'ai déjà parlé, du commandant du district et d'un capitaine de milice qui habite aussi ce village. J'avais prié le commandant de me procurer une vache pour la nourriture de mes gens et des bœufs pour traîner ma voiture jusqu'au Jacui qui forme les limites du district. Il a fait exactement ce que je lui avais commandé et m'a dit que les cultivateurs qui ont fourni la vache et les bœufs ne voulaient absolument aucune rétribution.

Le chemin continue à se prolonger parallèlement à la serra; le pays se compose de montagnes couvertes de bois sombres, dont les sommets arrondis et presque égaux ne s'élèvent qu'à une hauteur peu considérable; ce pays est riant et agréablement coupé de pâturages et de bouquets de bois. On voit beaucoup de bestiaux dans les campagnes. Nous avons traversé deux bois qui sont touffus et serrés. Dans tous ceux qui couvrent ce pays, on trouve une grande quantité d'arbres qui peuvent servir pour le charronnage, la construction et la menuiserie. Lorsque les Espagnols s'étendaient jusqu'au ruisseau dos Ferreiros, des Biscayens exploitaient des bois du côté du Rincâo da Bom do Monte et ils envoyaient les planches qu'ils sciaient par terre jusqu'à Montévidéo. De là vient même le nom de *Biscaino* qu'on donne encore à ce canton.

J'ai fait halte, pour laisser reposer les bœufs, à une petite estancia habitée par un vieillard de soixante-dix-huit ans qui vint à l'âge de dix ans dans l'île de Sainte-Catherine avec les premiers ménages que le gouvernement fit venir des îles Açores pour peupler cette île et la capitainerie.

Le fils de cet homme m'a accompagné jusqu'ici, et quand nous avons été sur le point d'arriver, il m'a dit qu'il faudrait nécessairement faire halte auprès d'un bois, parce que la charrette pourrait verser si elle venait jusqu'ici. J'ai été voir le chemin avec mes gens, et, quoiqu'il fût effectivement très mauvais, nous sommes revenus faire halte à la maison.

Je me suis félicité d'avoir couru quelques risques, car à peine étions-nous arrivés que la pluie est tombée à verse.

Ayant sous les yeux l'article d'Azzara sur les chevaux sauvages, je vais consigner ici quelques observations que sa lecture m'a fait faire. Les troupes de chevaux sauvages, que les Portugais appellent *baguoladas*, ont été tellement poursuivies qu'elles ne s'approchent plus aujourd'hui comme autrefois des voyageurs ; cependant, le jour où nous allâmes faire halte au Rio d'Imbuha, il en vint un très grand nombre autour de la voiture ; ils galopaient en faisant un grand nombre de gambades et s'avancèrent assez près pour que Mathias pût tuer une jument d'un coup de couteau.

D'Azzara et son traducteur ne sont point d'accord sur l'utilité des chevaux sauvages. Il est évident qu'ils ne font aucun mal dans une contrée déserte, mais ils seraient nuisibles dans les pays habités, parce qu'ils détruisent les pâturages et enlèvent les chevaux domptés. Les estancieros leur font la guerre lorsqu'il s'en trouve dans leur voisinage dans le double but de les éloigner et de s'emparer des poulains qu'ils domptent ensuite. Quelques-uns même font la chasse aux juments pour vendre leur cuir. Les chevaux sauvages de chaque troupe marchent toujours très rapprochés les uns des autres, mais ne suivent aucun ordre dans leur marche. Il n'y a entre eux et les chevaux domestiques du pays aucune différence, ce qui n'est point étonnant, puisque ces derniers ne reçoivent aucun soin particulier et quand on ne les monte pas, on les abandonne à eux-mêmes dans les pâturages où ils paissent en toute liberté comme les chevaux sauvages.

Les uns et les autres sont plus petits et moins gros que nos chevaux de France; ils ne trottent pas aussi bien, mais ils galopent mieux; ils font sans se fatiguer des courses beaucoup plus longues, sont plus patients et supportent plus facilement la privation de nourriture.

Il n'est pas vrai que l'on ne trouve chez les chevaux sauvages que trois couleurs différentes ; on remarque parmi eux toutes les teintes qui s'observent chez les chevaux domestiques. Au reste, il serait possible qu'il n'en fût pas ainsi du temps d'*Azzara* et que les mélanges continuels des chevaux sauvages et domestiques, qui ont eu lieu pendant la guerre, eussent altéré l'uniformité de teinte que l'on dit avoir existé autrefois parmi les premiers. Chez les Portugais, on appelle *parejeros* les chevaux destinés aux courses. On les y prépare pendant quelque temps en les tenant à l'écurie et en les exerçant chaque jour à courir. C'est ce qu'on appelle chez les Portugais, comme chez les Espagnols, composer le cheval. Les estancieros portugais ne montent point leurs juments. On les soumet, comme les bêtes à cornes, à un rodeo et même dans plusieurs estancias on les accoutume à se rendre à leur rodeo dans le même temps que le bétail se réunit au sien.

Les Indiens des Missions, trop pauvres pour avoir des chevaux, élèvent des ânes et les montent. J'ai aussi vu à Santa-Maria beaucoup d'ânes qui appartiennent également à des Indiens. Ces animaux sont ici plus petits qu'en France et tous d'une couleur blanchâtre.

Tronquera, 12 avril. — Il a fait aujourd'hui un temps affreux et je n'ai pu me mettre en route. La pluie, comme presque toujours dans ce pays, était accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre. Mon hôte me sert à manger ainsi qu'à mes gens. C'est un campagnard excellent qui fait peu de politesses, mais qui offre ce qu'il a de très bon cœur. Ainsi que la plupart des cultivateurs de ce pays, il reste chez lui en gilet et les pieds nus. Je n'ai point aperçu les femmes.

Tronquera, 13 avril. — La pluie a continué pendant la nuit et le vent a été très violent. Pendant toute la matinée

nous avons eu des alternatives d'eau et de beau temps, et lorsqu'il ne pleuvait pas la chaleur était excessive.

Quelques heures avant le coucher du soleil, le temps s'est couvert de nuages noirs et épais et tout à coup a commencé l'ouragan le plus effroyable que j'aie jamais éprouvé depuis que j'existe. Il faisait tellement sombre qu'à peine était-il possible de lire : de tous les côtés le ciel était sillonné par des éclairs ; les coups de tonnerre se succédaient sans interruption, les mugissements du vent du sud surpassaient encore le bruit du tonnerre par leur violence. J'étais alors dans la salle de mon hôte avec le petit Diogo. La fenêtre et la porte étaient ouvertes, tout ce qui était sur la table a été enlevé par le vent, je me suis empressé de tout fermer, mais au même instant une partie du toit a été enlevée et, quoique la maison soit neuve, un pan de la muraille, qui est construite en terre et en briques, a été poussée par l'ouragan et a entièrement englouti une partie de mes malles. L'eau tombait dans la maison par torrents et les morceaux de tuiles volaient autour de moi de tous côtés. J'avais déjà été blessé à la cuisse, et, craignant de plus graves accidents, je me suis précipité dans la chambre voisine; mais je l'ai trouvée découverte comme la salle et également inondée. Je suis entré dans un petit cabinet voisin et j'y ai trouvé toutes les femmes qui, pressées les unes contre les autres, et tremblantes, invoquaient le ciel avec ferveur. Au bout de sept ou huit minutes la violence de l'ouragan avait un peu diminué. Je suis rentré dans la salle, j'en ai tiré les malles qui étaient le plus exposées à la pluie et j'ai cherché dans la chambre voisine les endroits où il pleuvrait le moins. Sur ces entrefaites, Mathias et Laruotte sont entrés. Le premier m'a raconté que, quand l'ouragan avait commencé, il était avec Firmiano dans la charrette ; que, malgré son énorme poids et la parfaite égalité du terrain, elle avait été poussée contre un *hombre* qu'elle avait déraciné et que la couverture avait été emportée au loin. Neves, qui est arrivé dans le même moment, nous a raconté qu'un hangar sous lequel il était avec Jozé Marianno avait été renversé et que Jozé Marianno avait été un peu blessé. Cependant, le frère de mon hôte est venu me dire qu'une petite chaumière voisine de la

maison était restée intacte et m'a beaucoup engagé à y faire porter mes effets. J'ai profité de cette offre, mes malles ont été tirées des décombres et je me suis installé dans cette chaumière. Tous mes effets sont mouillés, les malles le sont également, mes gens n'ont pas de quoi changer et probablement nous passerons tous une mauvaise nuit.

Mon hôte était absent lorsque tous ces événements se sont passés, il est revenu à la nuit et quand il a vu ce qui était arrivé, il n'a proféré aucune plainte et s'est résigné à son sort avec un courage dont peu d'Européens seraient susceptibles. « C'est un châtiment du Ciel, c'est Dieu qui le veut, » voilà les seules paroles que proféraient lui et toutes les personnes de sa famille, et, avant qu'on ait été se coucher, tout le monde riait déjà de tout ce qui s'était passé. Ce courage, il faut le dire, est beaucoup moins admirable chez un Américain qu'il ne le serait chez un Européen. Celui-ci aurait minutieusement calculé sa perte, il aurait compté combien il lui faudrait de temps pour la réparer et combien de privations il serait obligé de s'imposer. L'heureux Américain, songeant peu à l'avenir, est exempt de tels soucis. La pluie a cessé, mon hôte et les autres personnes de sa maison ont trouvé quelque petit coin où il ne pleuvait pas ; ils pourront dormir en repos ; il ne leur en faut pas davantage.

Tronquera, 14 avril. — Le temps a été très beau pendant toute la journée, j'ai mis mes malles à l'air, j'ai séché mes effets mouillés et mes gens ont recouvert la charrette. Mes hôtes, de leur côté, ont déblayé leur maison, lavé leur linge, et, à l'aide de quelques voisins, ils ont commencé à recouvrir la maison. L'ouragan a brisé toutes les tiges de maïs d'un très beau champ qu'ils auraient bientôt récolté ; il a dépouillé tous les orangers et déraciné des figuiers et d'énormes *ipè* (*Bignonia* à cinq feuilles) qui ombrageaient leur cour. Les voisins nous ont dit qu'ils n'avaient pas été mieux traités. Cependant tout le monde a continué à être gai comme s'il ne fût rien arrivé.

Sur le soir, j'ai été herboriser le long des bois et j'ai trouvé plusieurs arbres renversés par l'ouragan. Les pâturages

sont encore verts, mais on n'y voit point d'autres fleurs que quelques composées communes.

Tronquera, 15 avril. — Comme le temps était très beau hier au soir, j'ai fait faire mon lit dans la maison de mon hôte quoiqu'elle fût encore presque entièrement découverte. J'ai entendu le tonnerre gronder ; je suis sorti dans la cour, j'ai vu le temps chargé de nuages, j ai été réveiller Laruotte et j'ai fait transporter mon lit et mes effets dans la maisonnette où étaient mes malles. Je me suis bien félicité d'avoir pris cette précaution, car l'orage n'a pas tardé à éclater et la chambre que je venais de quitter a été inondée en peu d'instants. Quand je me suis levé le temps était extrêmement chargé ; j'ai craint un nouvel ouragan et je suis resté.

Comme mon hôte m'a toujours nourri, moi et mes gens, je lui ai dit que je craignais de lui être à charge et que je voulais payer les dépenses que j'avais faites ; mais il s'y est entièrement refusé et il a même paru un peu choqué de ma proposition. Sur le soir est arrivé son père, qui est le véritable propriétaire de la maison. Il a paru fort sensible au dégât qu'il a éprouvé.

Il y avait autrefois beaucoup d'autruches et de cerfs dans la province des Missions, mais ils ont été presque entièrement détruits par les Indiens, qui ne cessent de leur faire la chasse pour en manger la chair.

Je devais emmener avec moi un Botocude pour faire connaître en France cette nation singulière et je ne considérai d'abord Firmiano que comme un espèce de monument de mon voyage. L'habitude de le voir, le besoin qu'il avait de moi, sa gaité, l'originalité de son caractère m'attachèrent peu à peu à lui et je finis par l'aimer comme un père aime son fils. Tant que nous voyageâmes dans les Mines, je n'exigeai de lui aucun travail ; il était presque toujours gai et me dédommageait de son inutilité par l'air de contentement qu'il portait empreint sur sa figure.

A mon arrivée à Rio-de-Janeiro, il s'installa dans la cuisine, il dit que c'était là qu'il voulait coucher et qu'il serait cuisinier. En effet, Prégent, pour lequel il avait beaucoup d'affection, lui apprit à faire cuire du riz et des haricots ; il nettoyait mes

habits et mes souliers ; il balayait quelquefois et passait le reste de son temps à dormir. Il obéissait sans peine, il ne montrait aucun désir, n'avait aucun regret, aucun souci, aucune inquiétude pour l'avenir; le moindre cadeau l'enchantait et il paraissait toujours content. Je jouissais de son bonheur et je me répétais avec une sorte d'orgueil : Au moins, je ne mourrai pas sans avoir rendu une créature humaine parfaitement heureuse. Il ne savait pas compter et ne connaissait pas la valeur de l'argent et c'était lui cependant qui allait chercher les petites provisions qui nous étaient nécessaires. Mon domestique, qui savait les prix, lui donnait séparément l'argent nécessaire pour chaque objet et je ne me rappelle pas qu'il se soit jamais trompé. Lorsque j'allais herboriser, je l'emmenais avec moi ; il portait quelques provisions ; nous les mangions ensemble sur les bords de quelque ruisseau, et ces promenades étaient pour nous deux une récréation charmante.

Peu de temps après mon arrivée des Mines, je le conduisis à Copocabuna, l'un des sites les plus délicieux des environs de Rio-de-Janeiro. L'on y voit d'un côté la haute mer, de l'autre des montagnes élevées et pittoresques, couvertes de bois vierges, et à leur pic des maisons de campagne et des terrains en culture. Nous montâmes sur une colline et la vue de la mer, qui était nouvelle pour lui, lui arracha un cri d'admiration. Jusqu'alors je ne lui avais encore point parlé de Dieu, je saisis cet instant pour le lui faire connaître et je lui demandai s'il savait quel était l'auteur de tant de merveilles. Il me répondit que non. « Aucun homme, lui dis-je, ne saurait créer une goutte d'eau, un grain de sable ni le plus petit brin d'herbe, il faut donc que tout ce que nous voyons ait été fait par un être bien supérieur à nous; cet être, c'est Dieu ; c'est lui qui a fait le soleil qui nous éclaire, la terre qui nous porte, les fruits que nous mangeons, qui a fait naître sur le corps des brebis la laine donc nous filons nos vêtements, qui a placé dans le sein de la terre le fer dont nous faisons nos armes et nos instruments d'agriculture; partout il a répandu ses bienfaits; il nous chérit comme un père; nous devons l'aimer comme ses fils reconnaissants. » Je lui demandai le lendemain s'il se rappelait ce que c'était que

Dieu. Il me fit alors une longue nomenclature des œuvres du Créateur et la termina en disant que Dieu était un grand capitaine.

Lorsque je partis pour le Rio-Doce, je lui dis que je n'avais personne pour aider le muletier à charger les malles et pour faire la cuisine et que j'espérais qu'il se prêterait à ce travail. Il me dit qu'il ne demandait pas mieux. Dans le commencement du voyage je n'eus qu'à me louer de lui. Lorsque nous arrivâmes chez les Indiens civilisés de la côte, sa qualité de Botocude lui valut de leur part beaucoup de petites vexations et il les supporta d'abord avec beaucoup de patience. Quand les Indiens l'entouraient pour l'examiner et qu'ils l'injuriaient, il rougissait, laissait tomber sa tête sur sa poitrine et l'on voyait quelques larmes s'échapper de ses yeux. Cependant, il s'accoutuma peu à peu à tenir tête, il finit par devenir méchant et commença à me répondre à moi-même avec insolence et à me désobéir.

Je m'embarquai avec lui pour retourner à Rio-de-Janeiro. Nous y restâmes seuls pendant environ un mois ; personne ne le tourmentait, il avait peu de chose à faire, il redevint bientôt ce qu'il avait déjà été et je fus très content de son service. Il continua à être parfait pendant le voyage de Goyaz. Imitateur de ceux avec lesquels il vit, il était aussi gai que Marcellino, et, comme lui, il ne se plaignait jamais ; alors il semblait prendre intérêt à ce qui m'appartenait ; je pouvais lui confier la garde de mes effets, il trouvait du plaisir à causer avec moi; se considérant en quelque sorte comme faisant partie de ma famille, il mettait le seul Laruotte sur la même ligne, paraissant ne regarder mes serviteurs portugais que comme des gens dont nous étions obligés de nous servir en passant, mais qui ne pouvaient pas avoir pour moi la même affection que lui.

Lorsque Marcellino me quitta, il le remplaça parfaitement, mais alors son caractère commença à changer. Pregent qui, dès le premier jour, l'avait mieux jugé que moi, me répétait sans cesse : « Si Firmiano n'est pas méchant, c'est qu'il ne vit pas avec des méchants : son caractère se modèlera toujours sur celui des hommes qu'il aura sous les yeux. » Lorsqu'il vit Jozé Marianno me manquer de respect, lorsqu'il fut

témoin de sa mauvaise humeur et de l'espèce de soumission que j'étais obligé de lui montrer, il commença à murmurer contre moi, à me parler mal et à me désobéir. Étant à Saint-Paul, je me vis obligé de le frapper pour le punir de quelque emportement; il se retourna et me présenta la pointe d'un couteau qu'il tenait à la main. Je fis semblant de ne point m'être aperçu de ce mouvement, je continuai à le gronder et il abaissa peu à peu son couteau.

Pendant le voyage de Saint-Paul à Porto-Alègre il fut l'objet des continuelles plaisanteries du nègre Manoel. Sans cesse contrarié par cet homme et l'entendant sans cesse se plaindre de moi, il devint tout à la fois disputeur et insolent; son caractère changea entièrement. Sa mauvaise humeur, son insolence, n'eurent plus de bornes. Je ne pouvais plus le supporter quand nous arrivâmes à Porto-Alègre. Cependant, je ne désespérais pas de lui, et, en effet, lorsque nous fûmes seuls, il reprit sa gaîté ordinaire et le caractère qu'il avait autrefois. Avec la même mobilité, il prit les défauts des soldats qui m'accompagnaient; il fut un moment à Montévidéo où ils cessèrent de m'obéir et Firmiano se mit à me résister avec audace.

Pendant le voyage il a rendu quelques services, mais il ne me montre plus le moindre attachement; il a adopté le langage grossier des soldats et, avec une foule de défauts qu'il a acquis, il a conservé toute son inexpérience, sa maladresse, sa gloutonnerie et son éloignement pour le travail. Il ne sait rien et n'a pas le moindre désir d'apprendre; jamais il ne lui arrive de chercher à faire quelque chose qui me soit agréable. Quand je lui donne quelque ordre, il en murmure presque toujours et n'obéit qu'avec une lenteur capable de faire perdre patience à l'homme qui en a le plus.

Cependant, je conservai beaucoup d'attachement pour lui jusqu'à notre arrivée au ruisseau de Santa-Anna. Lorsque je me crus sur le point de mourir, je ne songeais qu'à lui et je priai plusieurs fois et avec instance Mathias et Laruotte de le recommander de ma part au comte de Figuera. Il fut témoin de cette prière, il vit quel tendre intérêt je prenais à son sort et répandit quelques larmes. Quel homme blanc, après avoir reçu des preuves d'affection si peu équivoques,

n'en aurait pas été touché, n'eût pas cherché, au moins pendant quelques jours, à montrer de la reconnaissance par sa conduite ? Il n'en fut pas ainsi de Firmiano ; dès le jour suivant, il me manqua de respect de la manière la plus insultante ; je le châtiai en le frappant, il parut vouloir se défendre, je redoublai et il céda, probablement dans la crainte que les soldats ne vinssent se réunir à moi. Depuis cet instant, j'ai cessé de lui parler avec affection et j'ai commencé à me dégoûter de lui.

Jusqu'à mon départ de Saint-Paul, il n'avait montré que de l'éloignement pour l'autre sexe, il prétendait même à Rio-de-Janeiro que la vue d'une femme le rendait triste. La gloutonnerie et l'amour du sommeil paraissaient être son unique passion. Ce fut à Castro qu'il commença à paraître moins indifférent ; mais je suis persuadé que l'exemple de Neves et de Jozé Marianno influa beaucoup plus sur cette métamorphose que son propre tempérament. Dans les Missions, il montra du goût pour les Indiennes, probablement encore par imitation ; mais, à cette occasion, il me cause encore beaucoup de désagréments par ses mensonges, sa désobéissance et son manque de respect. Alors j'ai commencé à le traiter avec quelque dureté ; j'ai continué jusqu'à présent ; je lui ai répété qu'il n'était pas libre, que je pouvais disposer de lui comme bon me semblerait. A ces paroles, il n'a jamais opposé que le silence, parce qu'il sait très bien qu'effectivement les hommes de sa nation vendent leurs propres enfants aux Portugais pour la moindre bagatelle. Je voudrais pouvoir aujourd'hui me débarrasser de ce jeune homme ; mais je me vois malheureusement forcé de le garder par une sorte d'expiation. S'il appartenait à notre race, je lui dirais : « Ou change de conduite, ou va chercher ton pain ailleurs ! » Mais que servirait-il de tenir ce langage à un homme qui n'a aucune idée de l'avenir, paresseux à l'excès, toujours mécontent, ne sachant rien, pas même compter, ignorant la valeur de l'argent, manquant entièrement d'expérience, absolument étranger à tout ce qui constitue les rapports des hommes entre eux ; que deviendrait-il, si je l'abandonnais ? et dois-je l'abandonner, après avoir eu le malheur de le tirer des bois ?

Je croyais, quand je le pris avec moi, qu'un Indien ne différait de nous que par le défaut de civilisation, j'ignorais qu'il n'en est pas susceptible et cette erreur m'a conduit à une foule d'autres. Ainsi, toutes les fois que je lui donnais un ordre, je cherchais à lui en faire sentir la nécessité ; mais il est clair que cette méthode est entièrement défectueuse pour celui dont les idées ne s'étendent pas au delà du présent ; il en est résulté seulement qu'il s'est accoutumé à me demander compte de tout ce que je fais et à raisonner les ordres que je lui donne à peu près comme un enfant de cinq à six ans, mal élevé, raisonne les ordres de son père. Sans parler des défauts inhérents à sa race, il doit quelques-uns qu'il a acquis à mon ignorance et à mon indulgence excessives. Les autres, tels que sa grossièreté, son insolence, son penchant au mensonge, il le doit aux hommes qui m'ont accompagné dans mes voyages. C'est peut-être un motif de plus pour ne pas l'abandonner. Ainsi, me voilà embarrassé pour toujours d'un homme qui restera éternellement enfant par la raison et auquel il est impossible de faire comprendre qu'il n'est qu'un enfant, qui ne me sera jamais d'aucune utilité et qui n'est susceptible ni d'attachement, ni de reconnaissance.

Tronquera, 16 avril. — Le temps a encore été mauvais pendant toute la journée et je ne puis songer à partir.

Les pâturages de ce canton sont très favorables à l'éducation des bêtes à cornes et des brebis. On file la laine de celles-ci dans les maisons et l'on en fait des ponches et d'autres tissus. On plante jusqu'à sept ou huit fois de suite dans les bois et ensuite il faut laisser reposer la terre, mais quand une fois les capoeras ont succédé aux bois, on ne peut travailler sur un terrain aussi longtemps sans le laisser reposer.

Tronquera, 17 avril. — Le temps est toujours détestable, je ne puis partir et à peine m'a-t-il été possible de faire ce soir une promenade d'une demi-heure. Je me désespère de rester aussi longtemps dans cette maison, toujours très bien nourri, moi et mes gens, et ne pouvoir rien faire accepter à mes hôtes. D'un autre côté, je vois avec douleur que je

sortirai de Porto-Alègre par les plus mauvais temps et que je courrai le risque de perdre le fruit d'un voyage si long et si pénible. Mes camarades s'ennuient ici et semblent s'en prendre à moi de ce qu'il tombe de la pluie.

On s'est avisé ici de les faire manger avec moi, ce qui rend extrêmement désagréables les moments de mes repas. Mathias est souvent peu respectueux, il faut entendre ses éternelles plaintes contre le roi ou ses plaisanteries sur la religion et les prêtres. J'ai déjà éprouvé que c'est me compromettre que de lui répondre et je suis persuadé même que s'il revient aussi souvent sur le même sujet, c'est parce qu'il s'est aperçu que j'étais contrarié par ses discours.

Les pâturages sont encore verts, mais, à l'exception de quelques *Composées* extrêmement communes et de quelques *Oxalis*, on n'y voit plus de plantes en fleurs.

Mon hôte n'a point recouvert sa maison parce que les tuiles lui manquent ; mais ses enfants ont déjà reconstruit les deux pans de murailles qui étaient tombées. Depuis que j'ai quitté la province des Missions, j'ai vu, comme je l'ai dit, plusieurs maisons assez jolies et couvertes en tuiles ; mais elles sont construites avec un seul rang de briques et de la terre battue ; il n'est pas étonnant, par conséquent, qu'elles soient aussi peu solides. En général, les Brésiliens, quand ils bâtissent, ne pensent point à leurs enfants, mais il faut convenir aussi que, dans ce pays, il en coûte peu pour construire une maison. Depuis que je suis dans la capitainerie de Rio-Grande, je n'en ai pas vu une seule qui eût autre chose qu'un rez-de-chaussée.

Les terres du district de Santa-Maria sont en général assez divisées, cependant il se trouve des estancias où l'on compte jusqu'à six mille bêtes à cornes ; mon hôte en a environ mille et n'est pas un homme riche. Tous les propriétaires cultivent la terre en même temps qu'ils élèvent des bestiaux. Le maître de la maison et ses enfants ont soin des bêtes à cornes, ce sont les nègres qui plantent, cependant personne dans ce pays ne rougit de travailler. Les hommes peu riches n'ont que des vaches à lait et cultivent la terre de leurs propres mains. Dans cette partie du district on ne plante

pas seulement pour sa consommation, plusieurs cultivateurs vendent du blé, du maïs, etc., à Caxueira et à Rio-Pardo.

Estancia da Restinga-Seca, 18 avril, 4 lieues. — Ce matin le temps était très chargé et semblait menacer encore. J'avais déjà pris la résolution de passer la journée chez ce bon Jozé Silveira et j'étais véritablement désespéré de l'incommoder si longtemps lorsque les nuages se sont un peu dissipés et je me suis mis en route à la grande satisfaction de toute ma suite. Avant de partir j'ai dit à Silveira que je désirais lui laisser quelques marques de souvenir, mais que n'ayant malheureusement plus rien qui pût lui être offert, je le priais d'acheter quelque chose pour lui et ses enfants et, en lui parlant ainsi, j'ai voulu lui remettre environ deux louis, mais il s'est obstiné à ne pas les accepter et j'ai été réduit à lui donner quelques-uns des petits objets qui me restent encore. Lui et ses enfants m'ont accompagné presque jusqu'ici et m'ont été fort utiles, car, dans plusieurs endroits, les pluies ont rendu le chemin très mauvais.

Nous avons continué à avoir la serra à notre droite, mais nous nous en éloignons davantage. Les montagnes qui la forment, toujours peu élevées et couvertes de bois, se terminent presque toutes par un large plateau. Le pays que traverse le chemin est agréablement coupé de bouquets de bois très épais et de pâturages où paissent des chevaux et des bêtes à cornes.

Nous nous sommes arrêtés quelques instants à une petite venda où les bœufs ont été changés et nous sommes venus faire halte à une estancia située à quelque distance de la route. Silveira et ses enfants peuvent se comparer pour leurs manières à nos campagnards riches. Le père a dans sa maison une veste de gros drap, les enfants n'ont qu'un gilet, tous restent les jambes nues : aucun d'eux ne sait ni lire, ni écrire et leur conversation ne porte que sur le petit nombre d'objets qui les entourent.

Les femmes sont jolies, très blanches et ont des couleurs; elles ne ressemblent nullement à nos paysannes; cependant elles paraissent embarrassées; elles se montrent peu et ne

mangent point avec nous. Elles portent une robe d'indienne et un fichu, les cheveux sont relevés avec un peigne et elles ont les jambes nues. Ce costume n'est pas sans doute celui des Mines, mais il ne diffère pas de celui qu'ont les femmes dans les villes.

Il est à remarquer que, dans cette partie de la capitainerie, les femmes paraissent beaucoup moins devant les étrangers et sont généralement plus timides que celles qui demeurent entre Rio-Grande et Sainte-Thérèse. Ces dernières n'ont pas sans doute les agréments des Espagnoles-Américaines, mais déjà elles s'en rapprochent.

Silveira m'a dit que les fondements de sa maison qui sont en pierres avaient deux palmes ; je présume qu'il en est de même de ceux de toutes les maisons construites de la même manière.

Potreno-da-Estiva, 19 avril, 4 lieues. — Hier au soir, avant de me coucher, je me suis longtemps entretenu avec mon hôte qui paraît d'une condition plus relevée que le bon Silveira. Il se plaint hautement des abus dont les cultivateurs de cette capitainerie et lui en particulier n'ont cessé d'être victimes et il espère beaucoup des Cortès. Il est arrivé sans cesse que les officiers prennent chez les estancieros des chevaux et des bœufs, promettant de les renvoyer de l'estancia voisine, et le propriétaire ne les revoit jamais. Quelquefois ils sont volés, plus souvent, on les emmène fort loin et on les abandonne lorsqu'on ne peut plus les faire avancer, ou bien on leur coupe le bout de l'oreille et ils deviennent propriété royale. Comme tout se fait arbitrairement et par violence, on n'observe aucune règle dans les réquisitions, ceux qui ont le droit d'en faire ne se donnent pas la peine de s'adresser au commandant qui seul pourrait faire une répartition égale ; ils prennent chez les cultivateurs les animaux qui leur sont nécessaires ou même ils s'emparent de ceux qu'ils trouvent dans les champs et ainsi toute la charge tombe sur les propriétaires voisins des routes.

J'ai dit ailleurs que l'on prenait chez les estancieros les bestiaux nécessaires pour la nourriture des troupes et que, depuis plusieurs années, on ne les payait point. Actuellement

on fait plus encore. Depuis quelque temps on a enlevé de ce district beaucoup de bêtes à cornes pour Belem et pour la Capella d'Allegrette et on a pris un excellent moyen pour que les propriétaires ne fatiguassent personne de leurs réclamations: on ne leur donne point de reçu.

J'ai toujours à ma droite la même chaîne de montagnes, mais elle s'éloigne de plus en plus. Le pays que j'ai parcouru est fort inégal, les bouquets de bois y sont plus nombreux que les pâturages et ceux-ci ne sont pas d'une très bonne qualité.

En général la teinte des pâturages est dans tout le Brésil en raison inverse de la quantité de bois qui s'y trouvent mêlés et les meilleures prairies que j'ai vues en Amérique sont celles de la campagne de Montévidéo, où il n'y a pas du tout de bois. Depuis plusieurs jours, je ne trouve plus de plantes en fleurs, si ce n'est quelques composées et quelques *Oxalis*. Je continue à voir un grand nombre de bestiaux dans les campagnes, mais ils sont généralement petits. A une lieue de l'estancia *Restinga-Seca*, en est une autre qui appartient à un Pauliste. J'ai envoyé un de mes soldats y demander des bœufs et on en a donné quatre paires, quoique je n'aie point exhibé ma *porteria* et que mon soldat ne fût pas même en uniforme. Cela prouve combien on est accoutumé à ce genre de vexation.

Quant à moi, j'ai toujours, dans les demandes de bœufs que j'ai faites depuis quelque temps aux estancieros, mis toute la politesse possible et j'ai constamment offert de payer, mais on a toujours refusé de rien accepter. Je remarque même que plus mes manières sont honnêtes, plus je mets de simplicité et d'abandon dans mes conversations, moins on a de déférence pour moi. Le contraire avait lieu dans les Mines; l'on me savait généralement gré des efforts que je faisait pour me rendre agréable et je crois qu'ils ont contribué à me faire recevoir avec autant d'hospitalité. La différence tient à ce qu'ici on est tellement habitué au ton militaire et aux grands airs des officiers, qu'on ne peut pas croire qu'un homme simple et honnête soit quelque chose.

C'est aujourd'hui le vendredi saint et je vois tout le monde jeûner avec une rigueur que je n'avais point encore eu occa-

sion d'observer, parce qu'à pareil jour je ne me suis jamais trouvé chez personne.

Ce matin, mon hôte m'a répété qu'il ne m'offrait point de café parce que c'était un jour de jeûne. L'estanceiro nous a servi pour notre dîner du pain et de l'eau et l'homme chez lequel je dois passer la nuit m'a dit qu'il ne me donnait point à souper, parce que c'était aujourd'hui le vendredi saint. Mes soldats ont refusé de boire de l'eau-de-vie, ils n'ont voulu rien manger de chaud et se sont contentés de pain et de fromage. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette austérité, c'est que Jozé Marianno, qui a été le premier à parler du jeûne et qui a rejeté avec une sorte d'indignation l'offre qu'on lui avait faite de boire de l'eau-de-vie, ne laisse presque pas passer de jour sans faire des plaisanteries sur Dieu et les saints.

CHAPITRE XXI

Bords de la rivière *Jacui*. — Notes sur l'administration de *Chayas*. — *Chacara de pedro-morales*. — *Villa da Caxueira*. — Bords de la rivière *Butucarai*. — Accident. — Désir des Brésiliens d'avoir une constitution. — Conversation sur la *province des missions*. — Impossibilité d'employer des nègres. — A une demi-lieue de la maison du *major Philippe Carvalho*. — Leçon de civilité. — *Villa do Rio pardo*. — Le sargenté mór *Joze Joaquim de Figueredo*. — Six cents lieues sans un pont. — Vente de la charrette pour continuer le voyage par eau. — Décadence des Indiens achevée par les Portugais. — Commerce de Rio-Pardo. — Cuirs, froment. Description de la ville. — Passion du jeu, luxe de harnachement, commerce entre les mains des Européens.

Bords de la rivière de Jacui, 20 avril, 4 lieues. — Le pays que j'ai traversé pour venir jusqu'ici n'offre qu'une plaine parfaitement égale, très humide, environnée de collines peu élevées et couvertes de pâturages ; on ne peut la traverser après de longues pluies et alors on fait un détour en suivant le sommet des collines ; toutes les plantes sont défleuries. Le *Jacui* a été le terme de notre marche, c'est la rivière qui coule devant Porto-Alègre et qui finit par former le lac dos Pathos. Il peut avoir ici la même largeur que le Loiret devant Plissai et coule majestueusement entre deux lisières de bois.

Mes effets ont été passés en une seule fois dans trois pirogues attachées ensemble, dont celle du milieu était plus grande que les autres. La charrette a été passée appuyée sur deux pirogues ; elle a donné beaucoup de peine et l'on n'en a pas eu moins pour faire passer la rivière aux bœufs et aux chevaux. Mes gens ont encore beaucoup travaillé et tout n'a

été fini qu'au coucher du soleil, quoiqu'on eût commencé dès midi.

J'ai été reçu avec mes effets dans une maisonnette où loge le passeur qui a été pour moi d'une politesse et d'une complaisance extrêmes.

Entre l'Ibicui et la Capella de Santa-Maria, j'ai vu beaucoup de maisons couvertes avec l'écorce de palmier appelé *giriba*. Coupée par la moitié, elle forme deux gouttières que l'on divise en longs morceaux et l'on arrange ceux-ci sur les toits, absolument de la même manière que les tuiles creuses.

Chayas signala le commencement de son gouvernement par des marques apparentes d'affection pour les Indiens, et, jusqu'au dernier moment, il a paru vouloir favoriser les hommes de cette race. Il ne les punissait point, leur permettait de quitter la province quand ils en avaient envie et leur donnait, dit-on, presque toujours raison contre les blancs. Il eût bien mieux montré, ce me semble, qu'il les aimait, en prenant quelques mesures pour empêcher leurs villages de tomber, en ne permettant point aux administrateurs de s'enrichir aux dépens de ces malheureux, de les démoraliser et de les laisser mourir de faim; en faisant apprendre des métiers à quelques enfants et en introduisant la vaccine dans la province qu'il gouverne.

Chacara de Pedro Morales, 21 avril, 3 lieues. — Pendant qu'on passait la voiture, plusieurs des bœufs et des chevaux ont été paître au loin dans la campagne ; il a fallu commencer la journée par les aller chercher et il était extrêmement tard quand nous sommes partis.

Le passeur m'avait dit que la route ordinaire était impraticable et qu'il fallait faire un long détour : je l'ai prié d'enseigner le chemin à mes gens et il a effectivement eu la complaisance de le faire, mais je me suis aperçu qu'ils l'écoutaient avec beaucoup d'humeur.

Nous avons d'abord trouvé une plaine humide qui semble être la continuation de celle que j'ai parcourue hier avant d'arriver au Jacui ; elle a également peu de largeur et elle est bordée à droite par des collines (*cochillo*) et à gauche par des bois au delà desquels on voit la Serra-Géral. Après avoir fait

environ deux lieues dans cette plaine, nous avons monté sur les collines. Le pays que nous avons parcouru depuis ce moment est extrêmement joli; il est inégal et offre une marqueterie charmante de pâturages et de bouquets de bois. On continue à apercevoir dans le lointain les sommets de la Serra-Géral qui sont moins égaux et par conséquent plus pittoresques.

Comme mes bœufs étaient extrêmement fatigués, mes soldats m'ont engagé à en prendre quelques-uns qui paissaient tranquillement dans la campagne. Quoique les officiers munis de porterias se permettent sans cesse cette espèce de violence, je n'ai consenti à les imiter qu'avec une excessive répugnance et beaucoup moins, je l'avoue, pour ménager mes bœufs que pour ne pas achever de mécontenter mes soldats qui déjà étaient de la plus mauvaise humeur.

J'ai reconnu, par leurs discours, que je l'avais occasionnée en consultant le passeur sur le chemin et en leur faisant faire un détour de deux lieues. Mathias, avant que j'arrivasse ici, m'a montré son humeur de la manière la plus insultante; j'ai fait semblant de ne pas même m'apercevoir qu'il voulait m'offenser ; mais je confesse que je n'ai pas assez de philosophie pour y être insensible. Je reconnais que ces hommes m'ont rendu les plus grands services, mais je ne puis m'empêcher de croire qu'ils sont excités par José Marianno dont je connais le caractère détestable. Je ne puis m'habituer à des manières aussi rudes que les leurs et à être aussi souvent l'objet de leur dédain, de leur brusquerie. Tout cela me rend insupportable la fin de ce voyage et je n'ai jamais eu un tel désir d'arriver. Je me consolerais si je trouvais quelques plantes en fleurs, mais je n'en vois plus qu'en graines et ce sont toujours les mêmes espèces. Je puis indiquer parmi les plus abondantes la *Composée* n° *2587 bis*, une autre *Composée*, quelques *Hyptis* extrêmement communes et la *Rubiacée* n° *2759 ter*.

L'homme chez lequel je vais passer la nuit n'était pas dans sa maison quand je suis arrivé. J'ai été au-devant de lui quand je l'ai vu venir ; il a d'abord été médiocrement honnête, cependant il m'a permis de faire décharger mes malles dans une petite chambre. Je lui ai montré ma porteria et lui

ai demandé des bœufs, mais il m'a assuré qu'il les avait vendus, ainsi que tous ses bestiaux, pour n'être pas l'objet des vexations de tous les militaires qui passent par cette route ; que, dernièrement encore, un soldat lui avait pris son dernier cheval pour aller jusqu'à la maison voisine et qu'il n'avait pas revu sa monture.

Quant à moi, je suis tellement fatigué d'aller mendier des bœufs partout où je passe et de trouver si peu de gens de bonne volonté, que si j'avais pu prévoir ce qui arrive, j'aurais acheté des bœufs à quelque prix que ce fût.

Villa-da-Caxueira, 22 avril, 4 lieues. — Pays coupé de bois et de pâturages, d'abord assez inégal, ensuite presque plat et moins boisé. Toujours la vue de la serra, point de fleurs dans la campagne, seulement des plantes en graines et toujours les mêmes espèces. La ville de *Caxueira*, qui a été le terme de la journée, est agréablement située ; avant d'y arriver, Mathias partit en avant avec ma porteria pour demander une maison au commandant, qui lui a remis les clés de celle où je me suis logé.

Quand mes effets ont été déchargés, j'ai été lui faire ma visite qu'il m'a bientôt rendue et je suis retourné chez lui vers le soir pour savoir quelques nouvelles, mais il ne m'a rien dit que je ne susse déjà.

Bords de la rivière de Butucarai, 23 avril, 2 lieues. — La ville de *Caxueira*, siège de deux juges ordinaires et chef-lieu d'une paroisse fort étendue, est dans une position agréable, sur le versant d'une colline qui domine la rivière de *Jacui*. Cette ville n'existe que depuis un petit nombre d'années, elle est encore peu considérable et la place publique n'est indiquée que par quelques maisons éparses.

Entre la ville et la rivière, sur le penchant de la colline, sont de misérables chaumières écartées les unes des autres, dont la réunion porte le nom d'Aldea. Ces chaumières sont habitées par des Indiens qu'on avait fait venir de l'aldea de S.-Nicolao, voisin du Rio Pardo, pour jeter les fondements de cette ville, et qui restèrent ici lorsque leur tâche fut remplie.

La ville de Caxueira doit son nom à des récifs qui, à peu de distance du lieu où elle est bâtie, embarrassent le lit de la rivière et ne laissent passer les pirogues que dans le temps des grandes eaux. Jusqu'à présent, on n'a fait autre chose pour faciliter le déchargement des marchandises que d'ouvrir une percée au milieu des arbres qui bordent le Jacui et il ne paraît pas qu'on entretiennne le chemin qui conduit de cette rivière à la ville. Quoi qu'il en soit, comme S.-João da Caxueira est la première ville qui se trouve sur la route des Missions et du Paraguay, elle est devenue une sorte d'entrepôt où les marchands et les estancieros qui ne veulent pas faire un plus long voyage laissent les produits du pays et prennent en retour les marchandises dont ils ont besoin.

La contrée que nous avons parcourue pour venir ici offre encore une alternative de pâturages et de bouquets de bois : on voit dans le lointain les sommets de la Serra-Geral ; toujours aucune fleur dans la campagne.

En arrivant à Caxueira, j'avais prié le commandant de me procurer des bœufs ; mais il m'a répondu qu'il faudrait qu'il eût plusieurs jours pour en chercher ; je suis donc parti avec les miens, qui sont extrêmement fatigués. Nous avions à peine fait une demi-lieue que nous en avons vu un immense troupeau qui paissait dans la campagne. J'ai encore laissé mes soldats en prendre quatre paires et nous sommes arrivés très promptement à la rivière de Butucarai.

Comme le temps était à l'orage, j'ai pris la résolution de faire décharger mes effets, de les laisser cette nuit dans la maison du passeur et de me contenter pour aujourd'hui de faire traverser la rivière à la charrette. Pour exécuter ce plan il fallait d'abord que le passeur voulût bien me recevoir chez lui. Je l'en ai prié, mais il m'a fait voir que sa maison était trop petite et trop embarrassée pour pouvoir contenir mes effets et il m'a renvoyé à son voisin, dont la maison est également située presque sur le bord de l'eau. Quoique je me sois adressé à cet homme avec toute la politesse possible, il a rejeté ma demande fort grossièrement. J'ai insisté, mais j'ai continué à essuyer des refus. Ne voulant pourtant pas risquer le fruit d'un voyage si long et si pénible, j'ai pris pour la deuxième fois le noble titre dont on veut bien me

décorer, et, jetant au milieu de la chambre une pièce de deux pataques, j'ai dit qu'ayant payé ma nuit, je croyais actuellement avoir le droit de ne pas coucher dehors. Mon titre a produit, je crois, beaucoup plus d'effet encore que mon argent; l'homme n'a plus dit une parole et a été débarrasser une petite chambre qui peut avoir deux toises en carré ; mais, ayant entassé mes malles, je trouverai encore la place de faire faire mon lit.

Cependant mes gens se sont mis en devoir de faire passer la charrette de l'autre côté du Butucarai. Comme cette rivière a peu de largeur, Mathias a pensé qu'il pouvait employer le même moyen qu'au Toropi. Le passeur et plusieurs personnes qui étaient présentes lui ont répété que la rivière était très rapide et que la charrette irait à fond ou serait entraînée par le courant. Mathias s'est opiniâtré à suivre ses idées et j'ai eu la faiblesse de le laisser faire. La voiture est entrée dans la rivière traînée par les bœufs et accompagnée de deux pirogues dont les conducteurs devaient diriger les bœufs. Mathias s'est jeté à l'eau, mais il a été mal secondé par le passeur et malgré les efforts de mes gens, les bœufs et la voiture ont été entraînés par le courant et ont disparu à mes yeux, cachés par les arbres qui bordent la rivière. Bientôt, cependant, j'ai su que la charrette était arrivée à l'autre rive, mais dans un endroit d'où l'on ne pouvait la tirer de l'eau qu'avec beaucoup d'efforts et il a péri dans ce passage deux bœufs et un cheval.

Bords de la rivière de Butucarai, 24 avril. — Longtemps avant le jour, mes gens ont passé de l'autre côté de l'eau ; ils ont fait une percée dans le bois qui borde la rivière ; ils ont brisé la couverture de la charrette et l'ont tirée de l'eau.

Pendant qu'ils travaillaient, la pluie n'a cessé de tomber par torrent. Ces hommes avaient déja été mouillés hier au soir et n'avaient pas changé ; après avoir tiré la charrette de l'eau, ils sont venus déjeuner, ils n'ont pas changé davantage; ils ont repassé l'eau pour aller rassembler les bœufs et les chevaux et ce n'est que vers le soir qu'ils ont pris du linge sec. Les gens de ce pays supportent, comme je l'ai dit, les

intempéries de l'air avec une facilité extrême ; il faut qu'il pleuve bien fort pour que mes soldats ne couchent pas dehors ; quelque temps qu'il fasse, Mathias se jette dans l'eau sans la moindre difficulté toutes les fois que cela peut être utile et, avec l'apparence de la faiblesse, cet homme est réellement infatigable.

Quoi qu'il en soit, me voilà à huit lieues du terme de ce voyage et je ne sais quand je pourrai arriver, puisque le temps est effroyable et que ma voiture n'est plus couverte.

Bords de la rivière de Butucarai, 25 avril. — Lorsque je partis de Rio-Grande, je fus suivi par un chien qui m'a toujours accompagné depuis jusqu'ici. Il ne se trouva pourtant point lorsque nous sortîmes de Caxueira ; Mathias le chercha inutilement dans toute la ville et nous pensâmes qu'il avait été emmené à la campagne par quelque nègre.

Ce matin cependant, un homme de la Caxueira qui a passé par ici pour se rendre à Rio-Pardo et qui m'a reconnu m'a dit que cet animal était resté renfermé dans la maison où j'avais logé, et que les voisins, attirés par le bruit qu'il faisait, avaient ouvert la porte et l'avaient fait sortir.

J'ai loué un cheval, j'ai envoyé Firmiano à la ville et il a ramené le chien. Je m'étais imaginé qu'en nous revoyant il nous donnerait quelque marque de joie, mais il s'est couché tranquillement et n'a pas même répondu à nos caresses. Il est à observer que les chiens de ce pays s'attachent beaucoup moins à l'homme que ceux d'Europe. Je n'en ai pas vu un seul qui léchât son maître et il est extrêmement rare qu'ils remuent la queue, comme font les nôtres.

Je sais qu'en général les Brésiliens maltraitent beaucoup leurs chiens, mais le mien est bien nourri, il n'est point battu et il est aussi indifférent que les autres. Une si grande différence dans la même espèce ne peut, ce me semble, être attribuée qu'à l'influence du climat. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la même différence se retrouve parmi les hommes. Les Brésiliens sont bons, hospitaliers, généreux, mais je les crois, en général peu sensibles à l'amitié ; ils sont peu expansifs et je ne leur vois donner presque aucun signe de

joie, lorsqu'après une longue absence, ils se retrouvent avec leurs connaissances et leurs amis.

Mes gens ont arrangé des cuirs sur les côtés de la charrette, cependant je crains bien qu'ils ne puissent garantir mes effets de la pluie qui ne cesse de tomber. Mon temps se passe ici de la manière la plus triste, je ne fais rien et suis entièrement découragé.

Le Rio-Butucarai, qui se jette dans le Jacui à environ une demi-lieue d'ici, a très peu de largeur, mais il est rapide; cependant il ne cesse d'être guéable qu'après des pluies un peu considérables. Le passage en est affermé pour le compte du roi moyennant deux cent mille reis par an.

Ce qui d'abord paraît assez plaisant dans la révolution qui vient de s'opérer , c'est que tout le monde est enchanté de la Constitution, tout le monde en attend le plus grand bien et cette Constitution n'est pas encore faite ; la plupart même de ceux qui en espèrent tant de bonheur ne savent pas ce que c'est qu'une Constitution. Tout cela cependant n'est pas aussi ridicule qu'on pourrait le penser. Il était impossible que les Brésiliens ne fussent pas fatigués de tant d'abus et de tant de vexations, suite du pouvoir arbitraire. Sans avoir une idée bien précise d'une Constitution, ils n'ignoraient pas cependant que c'est un code de lois qui doit mettre des bornes à l'autorité absolue et, par conséquent, il est bien naturel qu'ils se réjouissent. Jusqu'à présent, néanmoins, je n'ai vu d'enthousiasme chez personne ; on est satisfait, mais on n'est pas exalté. Cela tient au caractère calme de la nation ; elle ne se portera à des excès qu'à la dernière extrémité ; mais alors il n'auront pas de borne.

Il ne faut pas s'étonner de ce que les Brésiliens se réjouissent de voir arriver l'époque d'un changement quelconque, on doit l'être plutôt de ce qu'ils ont souffert si longtemps la tyrannie dont ils étaient l'objet. Les habitants de cette province, entre autres, ont tous fait la guerre pendant un grand nombre d'années et n'ont presque jamais reçu de solde. Pendant qu'ils payaient de leur personne, on leur prenait leurs chevaux, leurs bestiaux, leurs charrettes ; l'on ne payait rien et leurs familles restaient exposées aux vexations et aux rapines des subalternes et des chefs ; cependant, il y a un grand

nombre de ces hommes qu'on n'entend pas même murmurer. On peut dire avec vérité que les Français ne souffriraient pas sans se révolter la centième partie de ce qu'endurent avec tant de patience les habitants de la capitainerie de Rio-Grande.

Bords de la rivière de Butucarai, 26 avril. — Il a fait très chaud toute la nuit, et toute la journée il a encore plu par intervalles. Les gens du pays disent que le temps ne se mettra pas au beau tant que le vent ne sera pas au sud-ouest et ils ajoutent que, pendant bien des années, on n'a pas vu un mois d'avril aussi pluvieux. J'ai continué à passer mon temps le plus tristement du monde, soupirant après l'instant où je pourrais me mettre en route.

A la chute du jour, est arrivé ici l'homme qui m'a reçu chez lui l'autre jour, et nous avons beaucoup causé de la province des Missions. Je lui disais que j'étais étonné que les estancieros riches de cette province n'achetassent pas des nègres plutôt que de louer des pions à huit et à douze pataques par mois. Il m'a répondu que l'on était forcé, malgré soi, de se servir de ceux-ci parce que les nègres étaient bientôt débauchés par les Indiennes qui les préfèrent aux hommes blancs et aux Indiens et qu'elles leur donnent des maladies vénériennes dont ils étaient le plus souvent victimes.

27 avril, 2 lieues. — Ennuyé à l'excès de la triste vie que je menais sur les bords du Butucarai, j'ai pris enfin le parti de sortir de ce lieu, quoique ce matin le temps fût encore à la pluie. Mathias a placé les malles dans la charrette sur des morceaux de bois qui les exhaussent et empêchent qu'en cas de pluie elles ne soient mouillées par-dessous, et par-dessus il les a couvertes avec des cuirs. Quand il a eu achevé, mes gens ont attelé à la voiture des bœufs qu'ils avaient encore été prendre dans les champs et nous nous sommes mis en route.

Le pays que nous avons parcouru pour venir jusqu'ici est inégal, coupé de pâturages et de bouquets de bois. Ça et là on aperçoit des chaumières ; des bêtes à cornes et des chevaux paissent dans la campagne et sur la gauche on voit

dans le lointain les montagnes de la Serra-Geral qui commencent à avoir plus d'élévation.

Après avoir fait environ une lieue et demie, je me suis arrêté à la maison du major *Philippe Carvalho,* homme riche et serviable, qui, m'avait-on dit, pourrait me prêter des bœufs pour aller plus loin. Il n'était pas chez lui, mais j'ai été parfaitement reçu par sa femme qui m'a fait servir à dîner, m'a prêté des bœufs pour venir jusqu'ici et doit donner de la viande à mes gens. Cette femme est fort honnête, mais il s'en faut bien qu'elle ait cette aisance qui distingue les Espagnoles et qu'elle montre le même désir de plaire. Comme beaucoup d'autres femmes de ce pays, elle a dans les manières quelque chose de froid, de gêné et de dédaigneux que n'ont jamais les Espagnoles. Celles-ci me faisaient manger avec elles, même en l'absence de leurs maris ; mais les Brésiliennes qui m'ont reçu dans leur maison lorsque leur mari n'y était pas m'ont toujours fait servir seul.

La maison du major est couverte en tuiles, mais elle n'a que le rez-de-chaussée ; en général, je n'ai pas vu à la campagne, depuis que je suis dans cette capitainerie, une seule maison à un étage.

Pour tout ameublement, il y avait dans la salle où j'ai été reçu une table et des chaises pliantes donc le siège est en cuir. Quant à la table, elle était bien servie. Il faut qu'une maison soit très pauvre pour qu'on n'y trouve pas quelques couverts d'argent, mais l'usage des plats d'argent est inconnu dans tout le Brésil. Dans la capitainerie de Rio-Grande, il n'y a de tenture nulle part ; les murs sont blanchis et n'ont pas d'autre ornement.

Les bœufs du major Philippe ne m'ont conduit qu'à une demi-lieue de chez lui, à la maison où j'ai fait halte. Elle appartient à un homme qui m'a paru fort complaisant et qui jouit de quelque aisance. A l'instant même de mon arrivée, il m'a fait entrer dans la salle où étaient réunies sa femme et ses filles , et la première, mère de douze enfants, s'est aussitôt mêlée à notre conversation. Mon hôte m'a fait servir à manger, ainsi qu'à mes gens et il m'a promis des bœufs pour demain. Il me disait, avant de souper, qu'il n'avait que des haricots et de la viande sèche à m'offrir, mais

que si je voulais de la viande fraîche, je pouvais envoyer chercher une vache dans une estancia voisine. Je lui ai répondu qu'étant sur le point d'arriver à Rio-Pardo, je ne voulais pas faire tuer une vache qui serait perdue. « Voilà la première fois, a repris mon hôte, que je vois un officier qui montre une telle délicatesse. »

Comme on me donne le titre de colonel, tout le monde me suppose le droit d'enlever des bestiaux chez les cultivateurs sans les payer et l'on est extrêmement étonné que je n'en use point. Ma porteria me permet, à la vérité, de requérir toute espèce de secours, mais je n'ai jamais cru qu'il me fût permis pour cela de rien prendre chez qui que ce soit sans en compter la valeur. Telle est la raison qui m'a privé de l'affection de mes soldats ; j'eusse été pour eux une divinité, si, ne les grondant jamais comme je l'ai fait, je leur eusse laissé tuer une vache tous les jours et que je leur eusse permis d'aller prendre à leur gré des chevaux chez les estancieros. La difficulté de contenter ces hommes et de les nourrir a rendu ce voyage extrêmement pénible.

28 avril, 5 lieues 1/2. — Le pays est toujours charmant et inégal et entrecoupé de pâturages et de bouquets de bois. Ça et là on aperçoit des chaumières et sur la droite on voit encore dans le lointain les montagnes de la Serra-Geral. Depuis S.-Maria, et, plus encore, depuis Caxueira, je rencontre sur la route beaucoup de charrettes et d'hommes à cheval.

Après avoir fait halte au milieu du jour près d'un bouquet de bois, je suis venu demander ici la permission d'y passer la nuit. J'avais pris le devant et je m'étais présenté seul à cette maison, mais j'ai été extrêmement mal recu. Mon hôte m'a fait un reproche très vif de ce que j'avais franchi la barrière qui sépare sa cour de la campagne. « Il n'y a, m'a-t-il dit, qu'un homme mal élevé qui se conduise ainsi ; vous deviez rester dehors, appeler et attendre que quelqu'un vînt vous répondre. » Ayant toujours envoyé Mathias en avant depuis plusieurs mois, j'avais malheureusement oublié que c'étais en manquant à toutes ces formalités que m'étais attiré le ressentiment du Padre Alexandre. J'ai protesté à mon hôte que je n'avais point eu l'intention de l'offenser,

il s'est radouci peu à peu; cependant il a continué à être très froid.

Rio-Pardo, 29 avril, 1 lieue. — On m'a dit ici que les habitants de Rio-Grande avaient d'eux-mêmes retiré au major Matheus da Cunha Telles le commandement de la ville et que ceux de Porto-Alègre avaient dépossédé les trois chefs qui gouvernaient la capitainerie en l'absence du comte de Figueira.

Les Portugais d'Europe et ceux de Rio-de-Janeiro ont donné des lois au souverain, ils ont élu des ministres; il est assez naturel que les habitants des provinces déposent leurs magistrats. Mais, quand une fois le peuple connaît ses forces, il continue à en user et il en abuse. Peut-on supposer que ceux qu'on choisira pour remplacer les employés dépossédés ne déplaisent à personne? et, s'ils déplaisent, pourquoi ne les déposséderait-on pas comme les premiers?

Si le peuple est le maître de disposer des emplois, il est clair que les ambitieux vont sans cesse le mettre en mouvement. D'un autre côté, il est impossible que des magistrats que l'on aura ainsi déposés n'aient pas quelques amis. Ceux-ci devront naturellement chercher à les venger. De là les partis, la guerre civile et la désunion des provinces. Au milieu de l'enthousiasme que cause une Constitution qui n'est pas encore faite, quelques esprits raisonnables trouvent que l'on sort des bornes de la prudence et que l'on marche à pas précipités. Quant à moi, attaché comme je le suis à la nation portugaise, je vois toutes ces choses avec une profonde douleur. Je me disais souvent que, de retour dans ma patrie, je soupirerais probablement après le calme de ces beaux déserts et actuellement il est probable que je me féliciterai de les avoir quittés.

Entre la maison que j'ai quittée ce matin et *Rio-Pardo*, le pays est inégal et toujours coupé de pâturages et de bouquets de bois. A peine étais-je en marche, que j'ai commencé à apercevoir la ville de Rio-Pardo, située sur le sommet d'une colline au bas de laquelle coule la rivière qui lui donne son nom. Arrivé au bas de cette rivière, j'ai passé de l'autre côté avec Mathias. Le fermier du péage est venu à moi et m'a

dit que depuis plusieurs jours le sargente-mór *Jozé-Joacquim de Figueredo Neves* envoyait exactement demander si je n'était pas arrivé. Ce *sargenté-mór* est cousin du *desembargador Morreira,* de Rio-de-Janeiro, et frère de *Dona Josepha,* femme du capitaine *Antonio Gomez,* d'*Itajuru.* Je lui avais fait dire des bords du Butucarai que j'avais des lettres pour lui et l'avais fait prier de me louer une maison pour quelques jours.

Accompagné par un homme obligeant qui s'est offert pour me servir de guide, je me rendais chez le sargente-mór lorsque j'ai été abordé dans la rue par un vieillard qui, après m'avoir demandé qui j'étais, m'a appris qu'il était aussi frère de Dona Josepha et qu'il avait épousé la sœur du desembargador Moreira. Il m'a beaucoup invité à m'arrêter dans sa maison et m'a dit que le sargente-mór, son frère, était absent, mais qu'il reviendrait dans la soirée ; il m'a engagé à envoyer Mathias à la rivière pour faire passer la charrette et les effets et m'a invité à dîner. Nous avons beaucoup causé de la capitainerie des Mines et de nos connaissances et j'ai retrouvé dans mon hôte, qui a fait quelques études, cette facilité à s'exprimer et ce goût pour la conversation qui, en général, distinguent les Mineurs.

Le passage de la charrette et des effets a pris beaucoup de temps. On avait à peine achevé que le sargente-mór est arrivé et m'a conduit à la maison qui m'était destinée. Il n'a pas été moins honnête que son frère et m'a engagé à prendre mes repas chez lui pendant que je resterais à Rio-Pardo.

Je viens d'achever un voyage de près de six cents lieues, dans un pays coupé d'un grand nombre de rivières, et il est à remarquer que je n'y ai pas vu un seul pont. Nulle part il n'y a que des pirogues et le plus souvent elles sont dans le plus mauvais état. Le passage d'une charrette et de sa charge demande toujours plusieurs heures ; il faut nécessairement la décharger, et sur le bord d'aucune rivière on n'a songé à construire un hangar pour mettre à l'abri du mauvais temps les marchandises et les voyageurs. On n'a d'autre ressource que de couvrir ses effets avec des cuirs et l'on sait que cette précaution ne peut empêcher certains objets, tels que le sel, d'essuyer des avaries.

Pendant que j'étais sur les bords du Butucarai, un estanciero des environs d'Allegrette, qui se rendait à Rio-Pardo, se présenta sur la rive droite de la rivière avec sa femme et sa belle-sœur qui paraissaient délicates et bien élevées. Il les fit d'abord passer avec ses effets, mais à peine furent-elles de l'autre côté, où il n'y a pas même une cabane, qu'une pluie affreuse commença à tomber et je ne sais ce que seraient devenues ces pauvres femmes si un charretier, qui avait passé avant elles, ne leur eût offert un abri dans sa voiture.

On construit ici un pont en pierres sur le Rio-Pardo, mais quoiqu'on y travaille depuis longtemps, on ne voit encore que le commencement des culées ; cependant, en attendant que ce pont s'achève, on n'a pas pris plus de précaution pour mettre les machines à l'abri sur le bord de la rivière que sur ceux du Jacui, du Butucarai et de tant d'autres. Les habitants du pays, robustes et habitués à se jeter à la nage quand il le faut, et à supporter toutes les intempéries de l'air, ne songent pas même à se plaindre des embarras incroyables que leur cause le passage des rivières, mais il n'en est pas moins vrai que les retards seuls doivent être préjudiciables au commerce, et que, par la seule perte des chevaux et des bestiaux qui se noient dans ce passage, on trouve des dommages considérables. Aussi, le chargement d'une charrette ne coûte pas moins de cent mille reis, de Rio-Pardo aux Missions. Sous ce rapport la capitainerie des Mines l'emporte beaucoup sur celle-ci. Toutes les rivières ont des ponts et l'on trouve sur toutes les routes des ranchos où du moins l'on peut se mettre à l'abri sans incommoder personne.

Villa de Rio-Pardo, 29 avril. — Accompagné *du sargente-mór José-Joaquim de Figueredo Neves* et de son frère, le *capitaine Thomas Aquino de Figueredo Neves*, j'ai été aujourd'hui rendre plusieurs visites. Je me suis présenté d'abord chez le *lieutenant-général Patricio-Jozé Correia da Camara* qui a autrefois servi dans l'Inde et qui depuis un grand nombre d'années commande dans cette partie de la province où il est né. Quoique presque centenaire, ce vieillard montre cependant encore du jugement et de l'esprit.

De chez lui, nous avons été chez son fils le *maréchal*

Bento Correia da Camara, qui a dû un avancement très rapide à la protection du dernier ministre Thomas-Antonio de Villanova e Portugal.

Enfin, j'ai cru devoir faire une visite au *maréchal João-de-Dios Mena Barreto*, l'un des premiers commandants de la province des Missions, aujourd'hui inspecteur-général des troupes de cette capitainerie.

Partout on a beaucoup parlé des derniers événements. Tout le monde est content d'avoir une Constitution ; on est prêt à lui jurer fidélité, quoiqu'elle ne soit pas encore faite ; mais personne ne montre le moindre enthousiasme. Quant à ce qui s'est passé à Porto-Alègre, on en rit comme d'une plaisanterie qui ne saurait tirer à conséquence. Je ne me lasse pas d'admirer le calme avec lequel ces gens font des révolutions.

Villa de Rio-Pardo, 30 avril. — On peut aller par terre d'ici à Porto-Alègre, mais comme il faut pour cela passer toutes les rivières qui se jettent devant cette ville dans le Guaiba, je me suis résolu à m'embarquer ici et j'ai vendu mes bœufs, ma charrette et mes chevaux ; j'ai essuyé sur le prix d'achat une perte très considérable, cependant je dois encore me féliciter d'être sorti de Montévidéo avec une charrette à moi, car jusqu'aux Missions je n'en aurais pas trouvé à louer ou du moins elle m'aurait coûté infiniment plus que je n'ai perdu sur le prix auquel j'ai vendu la mienne. Ce qui m'a empêché d'en tirer un meilleur parti, c'est qu'elle était d'*inga*, bois dont on ne se sert ici que pour le chauffage, tandis qu'on le travaille à Montévidéo où les bois sont extrêmement rares.

Les Indiennes disent qu'elles se livrent aux hommes de leur race par devoir, aux blancs par intérêt et aux nègres par goût.

Villa de Rio-Pardo, 1er mai. — Les deux Mineurs auxquels je suis recommandé ont pris des informations pour savoir quand il partirait d'ici quelque barque pour Porto-Alègre et ayant appris qu'il y en avait une qui doit être chargée ces jours-ci, j'ai été avec le capitaine *Thomas Aquino*

chez le lieutenant-général *Patricio* pour le prier de donner ordre au patron de me recevoir avec mes effets et mes gens. C'est une espèce de droit de préférence qu'on est en usage d'accorder aux officiers et aux hommes envoyés par le gouvernement.

Villa de Rio-Pardo, 2 mai. — La petite insurrection qui a eu lieu à Porto-Alégre n'est pas l'ouvrage du peuple, mais celui des troupes excitées par les négociants. Ne sachant si je puis compter sur tous les détails qui m'ont été donnés ici, je ne les consignerai point dans ce journal. Ce qui paraît certain, c'est que tout s'est passé avec ordre et qu'il n'y a pas eu une goutte de sang répandu. Ce peuple fait les révolutions avec une sagesse que je ne me lasse pas d'admirer, mais dont on peut facilement assigner les causes. Les Brésiliens sont naturellement froids, lents et peu passionnés ; depuis que je suis dans leur pays, je n'en ai pas encore rencontré un seul qui montrât quelque enthousiasme ; les enfants mêmes m'ont toujours étonné par leur air grave et réfléchi : ce sont des hommes d'une plus petite taille. Avec ce caractère et accoutumé comme l'est ce peuple à une aveugle soumission, il doit naturellement conserver encore du respect pour l'autorité, lors même qu'il se révolte contre elle.

L'attachement que les Brésiliens ont pour leur souverain est encore une des causes qui, du moins pendant quelque temps, les préservera des excès. Ils ne veulent agir que pour servir le roi et dans l'idée de suivre ses intentions, et je suis sûr qu'un grand nombre d'entre eux ne se permettraient pas de vanter la Constitution si le roi ne l'avait approuvée. On raconte que le *colonel Sébastien Barreto*, qui commande les dragons de cette capitainerie, ayant été invité par le *général Lecor* à jurer la Constitution, lui avait répondu, avec une noblesse digne des plus grands éloges, qu'il était aussi disposé que qui que ce fût à la reconnaître et à se soumettre à la nouvelle forme de gouvernement qu'on voulait introduire, mais qu'il avait juré d'être fidèle au roi et qu'il ne prêterait pas un autre serment avant qu'il ne le lui eût permis.

Une des raisons les plus puissantes du calme avec lequel les insurrections s'opèrent dans ce pays, c'est que, principa-

lement dans cette capitainerie, il n'existe réellement pas de populace ou qu'elle y est peu nombreuse. Les nègres qui la représentent sont très éloignés des hommes libres, trop asservis pour songer à se mêler des affaires.

D'après tout ce que j'entends dire à des témoins oculaires, il paraît que, quand les Portugais firent la conquête de la province des Missions, elle était encore loin de l'état de décadence où elle est tombée depuis. On y comptait quatorze mille âmes ; les hommes indiens étaient bien nourris et bien vêtus ; il y avait encore de vastes terrains en culture ; les magasins étaient remplis de denrées, les estancias de toutes les bourgades couvertes de troupeaux. Les Indiens allaient faire la chasse aux bestiaux sauvages, ils les laissaient engraisser sur leurs terres et ne se nourrissaient point de ceux de leurs estancias. Devenus Portugais, ils furent obligés de renoncer à ces chasses, parce qu'elles se faisaient sur des terres qui continuèrent à appartenir aux Espagnols. On leur laissa tuer sans aucune prévoyance le bétail de leurs estancias ; des Portugais en volèrent une partie pour peupler leurs habitations ; les administrateurs, de leur côté, en vendaient à leur profit, et, au bout de très peu de temps, les bourgades avaient déjà perdu cette riche ressource.

Villa de Rio-Pardo, 3 mai. — Les cuirs et le froment sont les principales denrées qu'exportent les négociants de cette ville ; et c'est de Rio-de-Janeiro directement qu'ils tirent presque toutes leurs marchandises.

On cultive beaucoup de froment dans les environs de cette ville, principalement sur les paroisses d'Encrusiada et de Taquari. Comme partout ailleurs, on se plaint beaucoup de la rouille, mais on a récemment introduit dans le pays deux sortes de blé qu'on appelle *Trigo-branco* et *Trigo-moro*, qui sont beaucoup moins sujettes à cette maladie que l'espèce ordinaire à laquelle on donne le nom de *Trigo-creolo*, parce qu'elle est la plus ancienne.

On m'a dit qu'il y avait deux plantes qui nuisaient beaucoup aux plantations de blé, en naissant au milieu d'elles et en étouffant le froment ; l'une, qu'on nomme *Joio* et qui, d'après ce qu'on m'a dit, doit être une graminée ; l'autre, qui

est appelée dans le pays *Calamo*, et qui n'est autre chose que l'avoine commune. Celle-ci est tellement difficile à détruire que, lorsqu'après avoir laissé croître des bois dans un terrain qui a été autrefois en blé, après les avoir coupés et brûlés, on sème dans ce même terrain un froment parfaitement pur, l'avoine s'y montre encore en abondance.

Villa de Rio-Pardo, 4 mai. — Je fais tous les jours des promenades, mais je ne trouve presque aucune fleur ; plusieurs arbres des bois ont déjà perdu leurs feuilles : ceux qui conservent les leurs sont des espèces qui en ont de dures, d'un vert obscur et luisant telles que les *Myrtées*. Depuis que je suis ici, le temps est magnifique et l'on assure que tous les ans, vers cette époque, on a quelques jours de beau temps. C'est ce qu'on appelle le petit été du mois de mai, *Veranico de maio*.

Villa de Rio-Pardo, 5 mai. — La camara de cette ville, suivie d'une compagnie de milice, a été annoncer dans tous les carrefours que tel jour on prêterait serment à la Constitution. Le peuple ne suivait point le cortège et toute cette cérémonie s'est passée dans le plus grand calme et sans le moindre enthousiasme.

Villa de Rio-Pardo, 10 mai. — La villa de Rio-Pardo est entièrement nouvelle. Quelqu'un qui vint s'y établir, il n'y a pas trente ans, m'a raconté qu'on n'y voyait alors que des chaumières. L'on y établit des juges ordinaires ; ils furent remplacés par un juiz de fora. Cette ville, qui est aussi le chef-lieu d'une paroisse, est située sur un terrain très inégal, au confluent de la rivière qui lui donne son nom et du Jacui.

La principale rue se prolonge sur la crête d'une colline assez élevée, les autres s'étendent sur les flancs de la même colline et sur les collines ajacentes. La plupart de ces dernières ne communiquent pas immédiatement les unes avec les autres ; ce sont, pour ainsi dire, des groupes de maisons jetées çà et là et entremêlées de pelouses, de terrains vagues et d'enclos plantés d'orangers , ensemble dont la vue est à la fois agréable et variée. La place publique est petite. L'église pa-

roissiale forme l'un de ses côtés, elle n'est pas entièrement achevée et il en est de même des deux autres petites églises qu'on voit encore dans cette ville. L'hôtel de la camara, dont la prison fait partie, est un bâtiment qui n'a que le rez-de-chaussée. La rue principale est en partie pavée ; la plupart des autres ne le sont point encore. Toutes les maisons de Rio-Pardo sont couvertes en tuiles, plusieurs sont grandes et bien bâties ; on en compte un assez grand nombre à un et même deux étages et presque toutes celles qui annoncent quelque aisance ont des croisées à carreaux de vitres.

C'est dans la principale rue que l'on voit la plupart des boutiques et des magasins de comestibles, les unes et les autres également bien garnies. Quoique Rio-Pardo soit une ville riche et commerçante, on n'a rien fait jusqu'ici pour faciliter le débarquement des marchandises qui y arrivent. On n'a point fait de glacis sur le bord de la rivière et non seulement la rue qui y conduit n'a point été pavée, quoique sa pente soit assez rapide, mais encore elle est fort mal entretenue.

Les barques qui servent au transport des marchandises entre Porto-Allègre et Rio-Pardo portent proprement le nom de *canoa* qui, au Brésil, signifie proprement pirogue ; elles sont pontées, elles ont un mât, environ de cinquante-cinq à soixante-dix palmes de longueur et jusqu'à vingt de large. Il n'y en a jamais plus de dix à la fois dans le port de Rio-Pardo, mais en général elles mettent peu de jours à charger et à décharger.

Villa de Rio-Pardo, 11 mai. — Depuis plusieurs jours, la barque qui devait me conduire à Porto-Alègre avait été prendre des cuirs dans le Rio Pardo. Comme on ne peut suivre les bords des deux rivières à cause des bois dont ils sont couverts, je ne pouvais aller parler au patron et j'attendais avec une vive impatience qu'il reparût dans le port. Tous les jours, j'allais gémir de ce retard chez le capitaine Thomas Aquino de Figuerédo Neves, lui témoignant combien je craignais que l'on me trompât de quelque manière, mais il me répétait que, le lieutenant-général ayant donné ordre au patron de ne point partir sans me prendre, je ne devais avoir

aucune inquiétude, que le chargement de la barque ne pouvait durer longtemps et que je partirais certainement d'un moment à l'autre.

Le temps était magnifique, mais dans cette saison je devais m'attendre à le voir changer bientôt et j'étais d'autant plus affligé de rester aussi longtemps à Rio-Pardo que voyais mes soldats désespérés de n'en point sortir. Depuis que j'ai vendu mes chevaux, ces hommes, qui ne peuvent faire un pas à pied, ne quittent plus la maison, et n'ayant absolument rien à faire, ils s'ennuient mortellement et sont de la plus mauvaise humeur.

J'ai été aujourd'hui raconter mes doléances au sargente-mór Joaquim de Figueredo Neves qui a chargé son beau-frère d'aller s'informer de ce que devient la barque en question. Ce jeune homme est bientôt revenu, disant qu'elle était toujours dans le Rio-Pardo, mais qu'il y en avait une autre dans le port qui devait partir demain. Nous nous sommes rendus ensemble au port, nous avons été voir cette dernière barque, elle était déjà pleine ; mais le patron nous a dit qu'il tâcherait de décider un de ses amis à se charger de quelques surons d'*erva* et que, par ce moyen, il aurait assez de place pour loger mes malles et mes gens.

En sortant de cette barque, j'ai rencontré le patron de la première qui venait de rentrer dans le port. Je lui ai fait de vifs reproches de ce qu'il ne m'avait pas au moins fait dire que son départ était retardé, mais il s'est excusé sur le correspondant de son maître. Comme ce correspondant était sur le rivage, nous avons été à lui. Le beau-frère du sergent lui a dit que j'étais la personne que le lieutenant-général avait donné ordre de recevoir à bord de sa barque et lui a témoigné son étonnement de ce que depuis si longtemps on ne s'était pas même donné la peine de me faire dire pourquoi elle ne partait pas. Le correspondant a répondu qu'il ne savait rien de tout cela, que l'on s'était adressé à un nègre au lieu de s'adresser à lui, qu'au reste, il ne pouvait pas me prendre à bord de sa barque, et que, d'ailleurs, elle ne partirait pas avant quinze jours. Une discussion allait s'engager, mais comme j'ai espérance de partir sur une autre barque, j'ai engagé le beau-frère du sergent-major à nous retirer.

La pluie a commencé à tomber aujourd'hui et je m'attends à un voyage fort désagréable.

J'ai déjà dit plusieurs fois qu'il y avait dans cette capitainerie des hommes fort riches ; on compte beaucoup d'estancieros qui ont jusqu'à quarante mille crusades de revenu, et cependant rien dans la construction ni l'ameublement de leur maison n'annonce une telle fortune. Le major Philippe, par exemple, est un de ceux qui possèdent quarante mille crusades de revenu et un campagnard français qui a mille écus de rente est toujours mieux logé.

C'est dans l'équipement de leurs chevaux que les gens de ce pays mettent le plus de luxe ; ils ont des étriers d'argent ; la têtière, la bride, la croupière de leurs chevaux sont garnis de plaques du même métal ; mais une telle dépense ne se renouvelle pas souvent et elle ne saurait absorber qu'une très petite partie du revenu de ceux qui la font. On assure qu'en général, les propriétaires ne thésaurisent point ; ils jouent beaucoup moins qu'autrefois, et je demande continuellement à tout le monde à quoi ils emploient leur argent. Connaissant le caractère insouciant des Américains, je présume que ces hommes gaspillent plus qu'ils ne dépensent, et qu'eux-mêmes seraient souvent embarrassés de dire au bout de l'année ce qu'ils ont fait de leurs revenus. Il faut dire aussi que la générosité de plusieurs d'entre eux absorbe des sommes considérables. Leur bourse est ouverte à leurs parents et à leur amis et ils donnent ou prêtent avec une facilité extrême. Cette libéralité est beaucoup moins méritoire chez eux qu'elle ne le serait chez les Européens, parce que ces derniers, sans cesse inquiétés par l'idée de l'avenir, attachent à l'argent une valeur beaucoup plus considérable.

Les hommes riches de cette capitainerie le sont de leurs troupeaux dont ils ne prennent presque aucun soin et qui multiplient pour ainsi dire sans qu'ils s'en occupent. Le commerce, qui exige de l'ordre, de l'économie et qui est basé sur l'idée du futur, le commerce, dis-je, est presque entièrement entre les mains d'Européens, la plupart sans éducation, sans connaissances, dont plusieurs ont commencé par être matelots et ne savent ni lire, ni écrire, et qui, quoique inférieurs aux Américains en esprit et en intelligence, savent s'enrichir

plus promptement qu'eux, parce que, pensant toujours à l'avenir, ils économisent avec parcimonie et font tourner à leur profit la libéralité des habitants du pays. Lorsque ces hommes arrivent du Portugal, ils sont d'une humilité extrême ; mais devenus riches, ils s'imaginent qu'ils feront oublier par leur morgue la bassesse de leur origine : ils affectent de mépriser les Américains et de là la haine de ces derniers contre les Européens. Elle était infiniment plus grande dans les colonies espagnoles, parce que le mélange des Espagnols avec les Indiens y avait produit entre les habitants du pays et les Européens une différence qui faisait naître chez ces derniers un dédain que les Portugais ne peuvent avoir pour les Brésiliens.

Rio-Pardo, 12 mai. — Le temps a été affreux pendant toute la journée : ce matin, j'ai été voir le patron de la barque auquel j'avais parlé hier, il m'a dit qu'il pourrait me prendre et que nous partirions à midi si le temps se mettait au beau.

Après bien des allées et venues, il a été enfin résolu que j'enverrais mes effets au port. Le sergent-major m'a prêté des bœufs et un char. Une partie de mes effets a été emportée dans un premier voyage et chargée à bord de la barque ; le reste était déjà en chemin lorsque le patron m'a fait dire qu'il ne partirait pas. J'ai fait revenir la voiture et je coucherai encore à Rio-Pardo.

Le patron de la barque sur laquelle je dois m'embarquer m'a dit qu'il y avait dix barques qui faisaient continuellement le voyage de Rio-Pardo à Porto-Alègre ; sept d'entre elles appartiennent à des négociants et trois aux patrons eux-mêmes qui vivent du frêt ; chaque barque fait tous les ans de quinze à vingt voyages, aller et retour.

CHAPITRE XXII

Sur le *Rio Jacui* près l'estancia *dos Dorados*. — Le chirurgien major *Vicente*. — Passage des cataractes ou *Caxueiras*. — Poste de *dona Rita*, sur le Jacui. — Village de *S.-Amaro*. — Sur le Jacui, à trois lieues de *Porto-Alegre*. — *Freguezia nova*. — *Canoos*. — *Porto-Alegre*. — Le sargente-mór *João Pedro da Silva Ferreira*. — Embarquement pour *Rio-Grande*. — *As Pedras Brancas*. — *Barro do Rio Pardo*. — Séparation du *Guaïba* et du *Rio de Porto-Alegre* ou *Lagoã de Viamão*. — A l'ancre auprès du *Morro do coco*. — Notes sur Porto-Alègre. — Inconvénients du pouvoir absolu des capitaines généraux. — Au coucher du soleil à la hauteur *dos tres Irmaos*. — Réflexions sur les capitaineries du Brésil. — *Sacco de Bijuru*. — Tempête. — Départ du roi pour le Portugal. — Absence inconcevable de balisage pour la navigation du lac. — En vue de la pointe *dos Lancoes*. — L'auteur emmène un jeune *Guarani*.

Sur le Rio Jacui, près l'estancia dos Dorados, 13 mai, 6 lieues. — Le temps a été superbe pendant toute la journée. Le reste de mes effets a été embarqué ce matin de bonne heure ; cependant nous sommes partis fort tard, parce que le patron attendait des lettres du commandant de la ville.

Pendant mon séjour à Rio-Pardo, j'ai reçu toutes sortes d'honnêtetés du sargente-mór, Joze-Joaquim de Figuéredo Neves et de son frère Thomas Aquino de Figuéredo Neves, et j'ai dîné tous les jours chez l'un ou chez l'autre. Le lieutenant que j'avais rencontré au Butucarai m'a fait aussi beaucoup de politesses. Le maréchal Bento, fils du lieutenant-général Patricio, est venu deux fois chez moi, mais je n'ai vu personne de la maison du maréchal João de Dios, quoique j'eusse remis des lettres à son fils aîné, et que j'aie fait avec l'autre le voyage de Porto-Alègre à Rio-Grande.

En géneral, dans toutes les villes du Brésil, la première personne à laquelle je me suis adressé avec quelques lettres de recommandation m'a rendu tous les services que je lui ai demandés et m'a le plus souvent offert sa table et sa maison. C'est une sorte de patronage que l'on se croit obligé d'exercer, par égard pour celui qui avait écrit la lettre de recommandation ; d'ailleurs, je n'ai presque nulle part reçu d'invitation de personne. Je n'ai pu juger, par conséquent, la société de Rio-Pardo que l'on m'avait beaucoup vantée. On m'avait dit que les femmes de cette ville avaient des manières presque aussi agréables que celles de Montévidéo ; mais je n'ai vu que la femme et les filles du sargente-mór, qui effectivement sont fort honnêtes et paraissent bien élevées.

Au moment où j'allais m'embarquer, le chirurgien-major *Vicente* est venu sur le rivage et m'a dit qu'il remettrait pour moi quelques échantillons de minéraux au sargente-mór Jose Joaquim. Ce chirurgien-major est un homme instruit en chimie et en minéralogie qui fut chargé par le comte de Linhares, Don Rodrigo, de faire des recherches sur les minéraux qui existent dans cette capitainerie, et qui ensuite voyagea dans le même but aux environs de Rio-de-Janeiro. Il resta longtemps dans cette ville pour faire part au ministre du résultat de ses travaux et y dépensa beaucoup d'argent ; ses découvertes furent bientôt oubliées et il revint dans son pays abreuvé de dégoût.

Dans les six lieues que nous avons faites aujourd'hui, la rivière de *Jacui* peut avoir à peu près la largeur du Loiret devant Plissai. Ses bords sont plats ; elle coule majestueusement entre deux lisières de bois peu élevés, mais touffus et d'un vert sombre. Les arbres n'y sont point dépouillés de leurs feuilles, mais un grand nombre d'entre eux empruntent une teinte grisâtre des *Tillandsia Usneoïdes* dont ils sont couverts et qui sont balancés par le moindre vent. D'après ce qu'on m'a dit, ces bois n'ont nulle part plus d'une lieue de profondeur et dans plusieurs endroits ils n'offrent qu'une bande étroite. On assure qu'ils ne perdent leurs feuilles que lorsque les gelées sont très fortes ou quand la sécheresse de l'été a duré très longtemps.

Nous avons traversé aujourd'hui six cataractes *(caxueiras)*,

savoir : celles de *Biscorto dos Granadeiros, dos Ilheos, das Pombas, das Banderinhas, do Cosme,* qui, dans ce moment, ne présentent aucune difficulté et qu'on apercoit à peine parce que les eaux sont très hautes. Dans les temps de sécheresse, si l'on excepte celle dos Granadeiros, on ne peut les passer sans décharger les barques ; alors plusieurs patrons se réunissent pour faire le voyage. Ils s'aident réciproquement et font passer leur chargement sur des bateaux légers. Nous avons passé devant l'embouchure d'un ruisseau, celui de *Cupivari,* qui se jette dans le Jacui, à la rive droite de cette rivière.

La seule maison que nous ayons vue est celle devant laquelle nous avons fait halte pour passer la nuit. Avant d'y arriver, le patron a envoyé prendre par ses gens le corps d'un de ses nègres qui s'était noyé lorsque la barque allait à Rio-Pardo. Lorsque nous avons aperçu le cadavre de ce malheureux, le patron s'est écrié : *Ah meu dinheiro ! meu dinheiro ! que me custam tanto à ganhar !* Sa femme est entrée dans la pirogue ; elle a été présider à l'enterrement du corps ; on a mis sur la fosse une croix de bambous et qnand cette femme est rentrée dans la barque elle était baignée de pleurs, mais la rudesse avec laquelle elle traite ses esclaves me fait croire qu'elle ne pleurait aussi autre chose que son argent.

Porto de dona Rita, sur le Jacui, 14 mai, 10 lieues. — Comme le vent a été aujourd'hui presque toujours contraire, nous n'avons pu aller à la voile. Les nègres du patron, aidés par mes soldats, ramaient dans une pirogue attachée à la barque et la trainaient ainsi à la remorque.

Dans toute la partie de la rivière qne nous avons parcourue, elle n'a guère plus de largeur qu'elle n'en avait hier ; ses bords sont également plats et bordés de bois touffus et peu élevés.

De l'estancia dos Dorados, nous nous sommes arrêtés pendant quelque temps à la *Charqueada* du *coral Alto* ou de *S.-João da Fortulera,* où le patron avait à faire prendre de la viande sèche. Avant d'y arriver, elle nous a été annoncée par des nuées d'urubus qui obscurcissaient l'air.

Le temps des tueries est passé depuis quelque temps, cependant il y avait encore beaucoup de viande sur le sol et

des entrailles de bœufs en putréfaction répandaient une odeur infecte autour de la maison.

Celle-ci est d'ailleurs située dans une position charmante. La colline sur laquelle elle est bâtie domine une vaste étendue de pays ; les bois épais qui bordent le Jacui se dessinent dans la campagne et cette rivière laisse voir, par intervalles, de larges portions de ses eaux qui semblent autant de lacs.

Avant d'arriver au Coral Alto, nous avons passé devant l'embouchure du ruisseau *do Francisquino*, qui coule aussi à la droite du fleuve. Nous avons vu ensuite celle d'un autre ruisseau appelé *Arroio do Carajal*, qui vient du même côté et, un peu avant la nuit, nous avons passé devant le village de *S.-Amaro*, qui est le chef-lieu d'une paroisse. L'emplacement où il a été bâti a été dégarni de bois, mais ceux de droite et de gauche sont restés intacts. L'église est située sur le sommet d'une colline et sur son penchant sont quelques petits groupes de maisons entremêlées d'orangers et de pelouses. Ce ne serait rien que ce village, s'il n'était composé que des maisons qu'on aperçoit lorsqu'on est sur la rivière ; mais on m'a assuré qu'il y en avait davantage sur le revers de la colline. Après avoir passé le village de S.-Amaro, nous avons encore laissé à notre droite un ruisseau qu'on appelle *Arroio do Conde*.

Dans le cours de la journée, nous avons passé successivement les *Caxueiras do-poso, do-milho, dos tres irmães, do Padre zecurro* et *da praia d'anta*. Elles sont actuellement à peine sensibles parce que les eaux sont hautes ; mais en été on est obligé pour les passer de décharger les barques comme lorsqu'il faut passer les cataractes dont j'ai fait mention hier. A environ onze lieues de Rio-Pardo, nous avons longé une île qui s'étend dans un espace de trois lieues de l'endroit appelé *Canyussu* jusqu'à la *Praya d'anta* et qui est entièrement couverte de bois. Quand les eaux sont hautes, on passe par le canal de la droite ; quand elles sont basses, on suit celui de la gauche, qui est plus long, mais qui a plus de profondeur.

Sur le Jacui, a 3 lieues de Porto-alègre, 15 mai. — Comme le temps était très beau et qu'il faisait un clair de

lune superbe, nous avons navigué une partie de la nuit. Près de l'endroit où nous nous étions arrêtés, nous avons passé la *Caxueira da Dª Rita,* qui est la dernière que l'on rencontre en descendant la rivière. A notre droite nous avons laissé le ruisseau de *Jacintho Roque.* Nous avons ensuite passé devant un village situé sur la rive gauche du fleuve et qui porte le nom de *Freguezia Nova.* Devant ce village, un peu plus bas, sont plusieurs charqueadas.

C'est près de la Freguezia Nova que le *Rio Taquari,* qui est assez considérable et qui vient de la Cochilla-Grande, réunit ses eaux à celles du Jacui ; celui-ci devient alors beaucoup plus large ; mais il continue toujours à être bordé de bois semblables à ceux que j'ai décrits hier. Au-dessous de la *Freguezia nova,* on laisse à droite une île qui est habitée et qui a une lieue de longueur.

A une lieue de Fregeria Nova sont encore des charqueadas ; encore à la droite on laisse un ruisseau qui porte le nom d'*Arroio dos Ratos.* Enfin, l'on passe successivement devant plusieurs îles dont quelques-unes n'ont pas même de nom et dont les plus considérables sont l'*Ilha da Fanfa,* qui a une lieue de longueur, l'*Ilha Rasa,* qui est habitée, et enfin l'*Ilha do Buticairo.*

Nous étions déjà à quelque distance de la Freguezia Nova lorsque je me suis levé, et j'ai été agréablement surpris lorsqu'en montant sur le pont j'ai vu la largeur que le Jacui avait acquise depuis ce village. C'est actuellement une belle rivière à peu près aussi large que la Loire devant Orléans, mais dont le cours est moins rapide. Nous avons rencontré plusieurs barques très jolies qui allaient à Rio-Pardo. Ce sont celles dont on se sert quand on veut se rendre en peu de temps de Porto-Alègre à cette ville. Elles sont faites de planches, mais elles sont étroites et allongées comme des pirogues ; elles sont ordinairement peintes en vert et sont couvertes d'un baldaquin également peint en vert ; on les appelle *canoos legeros* pour les distinguer des barques de transport que l'on nomme *canoos grandes.*

A six lieues environ de Porto-Alègre, on commence à voir un assez grand nombre de maisons sur le bord de la rivière. Nous voyons les lumières de Porto-Alègre ; on y célèbre au-

jourd'hui une fête, probablement pour le serment de la Constitution, et nous entendions le bruit des tambours. Nous sommes arrivés en face de Porto-Alègre, mais comme le vent nous est contraire, le patron a jugé prudent de jeter l'ancre ; il est neuf heures, nous voyons les illuminations, nous entendons le son des instruments et les cris de joie. La nuit est magnifique et je suis resté longtemps sur le pont à en admirer les beautés.

Porto-Alègre, 13 juin. — Je débarquai à Porto-Alègre le 16 mai ; la première chose que je fis fut de me présenter chez le sargente-mór *João Pedro da Silva Ferreira,* qui me reçut parfaitement, me conduisit à une petite maison voisine de la sienne qu'il avait louée pour moi et m'engagea à prendre mes repas chez lui pendant tout le temps que je serais ici. J'acceptai cette invitation ; chaque jour, je passe plusieurs heures avec le sargente-mór et je n'ai cessé d'être comblé de politesses par lui et par sa femme *dona Gertrude.*

M. João Pedro est né en Portugal ; il a étudié les mathématiques ; il sait un peu de français et a de l'esprit et du jugement. Nos conversations roulent sur les événements qui viennent de se passer en Portugal et au Brésil, sur les opérations des Cortès et sur les conséquences de la révolution, et elles ont pour moi d'autant plus d'intérêt que M. Joâo Pedro n'a aucun préjugé contre l'Amérique, ce qui est fort rare dans les Portugais d'Europe, qu'il est également ennemi du despotisme et de l'anarchie, et qu'en général il connaît les hommes et en particulier les habitants de ce pays.

Le lendemain de mon arrivée ici, j'allai rendre visite aux différentes personnes dont j'avais reçu des honnêtetés l'année dernière et je commençai par le lieutenant-général Marquez qui, depuis le départ du comte de Figuera, gouverne cette capitainerie conjointement avec l'ouvidor de la comarca et le plus ancien vereador de la *Camara.* Je priai le colonel *Anthero,* aide de camp du lieutenant-général, d'écrire au commandant de la frégueira de S.-Antonio, où demeurent la plupart des voituriers des environs d'ici, et de lui donner ordre de m'envoyer deux charrettes. Le commandant ne répondit qu'au bout de quinze jours et pour dire qu'il n'y avait

dans son district personne qui possédât des bœufs et des voitures capables de faire le voyage d'ici à Laguna. J'avais bien recommandé au colonel Anthero de mander au commandant de S.-Antonio que les deux voitures seraient payées au prix courant dans le pays ; mais les cultivateurs sont tellement accoutumés à ne rien recevoir quand ils sont requis par les autorités supérieures, que la crainte de travailler gratis aura sans doute empêché ceux de S.-Antonio de répondre à l'invitation de leur commandant. Je demandai au colonel Anthero une autre lettre pour le commandant de la frégueira da Serra qui est plus loin que S.-Antonio et, pour éviter les retards, je l'envoyai par Mathias auquel je recommandai de répéter au commandant et aux charretiers qu'ils seraient exactement payés. Mathias ne revint qu'au bout de huit jours, mais il était accompagné du voiturier qui m'amena ici l'année dernière et qui, moyennant huit doubles, ne demandait pas mieux que de me louer deux charrettes jusqu'à Laguna.

Cependant, comme Mathias et d'autres personnes m'assuraient que le chemin était devenu affreux, que la plaine qui s'étend au delà de Boa Vista était entièrement inondée, que mes malles couraient le risque d'être mouillées dans la charrette, enfin, comme l'une de celles que l'on m'offrait n'était pas couverte et ne pouvait probablement pas l'être avant que j'arrivasse au Taramandahi, je commençai à me dégoûter du projet de retourner à Rio-de-Janeiro par terre ; ces diverses réflexions m'y firent renoncer entièrement. C'est au mois de juin que je suis venu ici et je n'ai presque rien trouvé dans ce voyage ; par conséquent il est clair que, le recommençant à présent, il serait sans utilité pour l'histoire naturelle et il est incertain que les collections courussent moins de risque que par mer, puisque les chemins sont inondés, qu'il y a plusieurs rivières à traverser, qu'il faudrait passer la barre de Sainte-Catherine ou faire passer les malles à dos d'homme sur le Morro de Siriu ; qu'enfin, il n'y a aucune habitation dans la dernière moitié du chemin. Étant obligé de louer deux charrettes, les dépenses du voyage seraient énormes ; j'aurais de la peine à trouver assez de chariots à Laguna et je serais peut-être obligé d'attendre fort longtemps à Garupava. J'ai horriblement souffert l'année dernière dans ce voyage, les gens qui

me servent sont les mêmes et je n'aurais pas même les consolations que j'avais alors, celles de voir des objets nouveaux.

On m'avait dit qu'il y avait une sumaca de la ferme des cuirs qui était sur le point de partir d'ici pour Sainte-Catherine; j'eus l'idée d'en profiter pour me rendre à cette ville, d'où je voulais m'embarquer pour me rendre à Santos et aller prendre, avant d'aller à Rio-de-Janeiro, les vingt caisses que j'ai laissées à S.-Paul. J'allai trouver le commis qui remplace M. Joze Antonio de Azevedo et je lui demandai une place dans la sumaca. Il m'a dit qu'elle avait été affrêtée jusqu'à Rio-Grande, mais que, si je voulais m'embarquer pour cette ville sur un yacht, je pourrais y reprendre la sumaca. J'acceptai cet offre et, conduit par M. Antonio Candido Ferreira qui a toujours pour moi la même complaisance, j'allai voir un yacht qui doit partir sous peu et dont on vante beaucoup le patron. Je m'arrangeai avec celui-ci et je retournai chez le commis de Jose Antonio de Azevedo pour lui en faire part. Cet homme m'avait dit d'abord qu'il donnerait ordre au capitaine de la sumaca de m'attendre à Rio-Grande dans le cas où elle arriverait avant moi, mais ensuite il se rétracta et me montra même assez clairement qu'il ne serait pas fâché que je renonçasse à mon projet. Je songeai d'abord à m'adresser au capitaine de la sumaca, mais comme on me fit observer qu'il se passait souvent plusieurs mois sans qu'il partît d'embarcation de Sainte-Catherine pour Santos, je me décidai à aller directement à Rio-de-Janeiro. J'écrivis au commandant pour le prier de me louer une maison et de retenir mon passage sur quelque bâtiment.

La barre de Rio-Grande me cause, je l'avoue, quelque effroi et, si j'avais un domestique de confiance, j'enverrais mes manuscrits par terre ; cependant, comme on m'assure que les sorties sont très bonnes, surtout depuis que la barre du nord est fermée, je tâche de me rassurer et j'espère que la Providence, qui m'a déjà préservé de tant de dangers, me conservera à cause de ma mère.

As pedras Brancas, 3 lieues, 18 juin. — En arrivant à Porto-Alègre, je priai le lieutenant-général Marquez de m'accorder le congé de mes deux soldats ; il y consentit avec

beaucoup de politesse ; mais il me dit que ne voulant pas que cette grâce servît de prétexte pour qu'on lui en demandât tous les jours de semblables, il ne me donnerait les congés des deux soldats que la veille de mon départ. Pendant tout mon voyage, j'ai traité ces hommes le mieux qu'il m'a été possible ; je ne les ai jamais grondés, et j'ai supporté avec patience leur grossièreté et leurs impertinences. Je les ai gardés ici pendant un mois sans qu'ils me fussent d'aucune utilité. Hier matin, je leur ai remis leur congé signé du général ; je leur ai donné de l'argent et trois chevaux, et je n'en ai pas reçu le moindre remerciement. Ils ne m'ont même pas fait leurs adieux. J'ai raconté comme fait remarquable qu'un Indien m'a quitté au bout de quinze jours sans me remercier de la récompense que je lui avais donnée et sans prendre congé de moi ni de mes gens ; alors j'étais loin de penser que j'aurais à citer un trait bien plus fort d'hommes de ma race.

Il en coûte à tous les hommes de donner des preuves réfléchies de reconnaissance, parce qu'elle est toujours l'aveu d'un bienfait et que celui qui l'avoue s'est montré en cela inférieur à celui qui l'a accordé. L'Européen sera ingrat par réflexion, mais il n'en est pas un, quelque pervers qu'il soit, dans l'instant où on lui rend un service semblable à celui que j'ai rendu à mes soldats, qui ne le paie au moins d'un remerciement. Ces deux hommes diffèrent donc beaucoup des Européens pour se rapprocher des Indiens ; voilà, par conséquent encore, un exemple de l'altération que notre race éprouve en Amérique, et l'on en pourrait citer une foule d'autres.

Au reste, l'Américain, dans son ingratitude, est loin d'être aussi coupable que l'Européen ; chez lui, elle est beaucoup moins le fruit de l'orgueil réfléchi ; s'il est ingrat, c'est qu'il est moins sensible, c'est qu'il ne connaît pas le prix d'un bienfait, parce qu'il n'en prévoit pas les conséquences. Ce qui prouve cette assertion, c'est que mes deux soldats ne m'ont pas donné le plus léger signe de joie et n'en ont montré aucun à mes gens. Il est reçu, parmi les habitants de cette capitainerie, de répéter sans cesse que les Guaranis sont également insensibles aux mauvais traitements et aux bienfaits.

Tel est en effet leur caractère, mais celui des blancs s'en rapproche plus ou moins, selon qu'ils ont reçu plus ou moins d'éducation, et la vie des gens de la campagne, les exercices violents auxquels ils se livrent, le peu de police auquel ils sont soumis, l'habitude où ils sont de voir couler le sang et de faire souffrir les animaux, doit étouffer le peu de sensibilité dont la nature les a doués.

Le patron de la sumaca qui doit me porter à Rio-Grande m'avait annoncé que nous partirions demain. J'ai fait mes adieux à toutes les personnes dont j'ai reçu des honnêtetés, j'ai fait charger mes malles et je me suis embarqué ce matin avec Laruotte, José Marianno, Firmiano et les deux péons. J'ai quitté avec beaucoup de regrets le sargente-mór *Joâo Pedro da Silva Ferreira* et sa femme *Dª Gertrudes*. Le sargente-mor m'a accompagné jusqu'au rivage et paraissait vivement attendri. J'avouerai que je l'étais moins, l'habitude de voir tous les jours de nouveaux visages m'empêche de m'attacher à mes hôtes autant que je faisais autrefois. Dans le commencement de mes voyages, j'étais toujours ému lorsque je me séparais des personnes qui m'avaient reçu avec hospitalité ; cette idée « c'est pour jamais ! » faisait sur moi une impression profonde. Aujourd'hui, il n'en est plus de même ; ma sensibilité morale s'est affaiblie comme ma sensibilité physique ; je sens moins les privations des choses nécessaires à la vie ; je me résigne plus facilement aux contrariétés et je suis moins affecté des adieux.

Il ne fait presque pas de vent, et nous avons marché toute la journée avec une extrême lenteur. Après être sorti du port, nous avons doublé la pointe de la colline sur laquelle est située la ville de Porto-Alègre, et ensuite nous avons eu en vue pendant fort longtemps le côté occidental de cette même colline. L'église qui en couronne le sommet, les pelouses qui s'étendent sur son penchant, les maisons qui bordent le rivage, forment un lointain charmant : la gauche du lac est bordée de collines couvertes de bois et de pâturages ; à la droite, le terrain est moins inégal et paraît entièrement couvert de bois.

Nous avons doublé plusieurs pointes, dont les plus remarquables sont celles dites *Da casa da polvere* et de *Dionisio*,

et nous sommes venus jeter l'ancre près de ces rochers qu'on aperçoit de Porto-Alègre au milieu des lacs et auxquels on donne le nom de *Pedras brancas*. La pointe du lac *Casa da Polvere* qui, comme celle de *Dionisio*, s'avance du côté gauche du lac, porte ce nom, parce que c'est là qu'est le magasin à poudre de Porto-Alègre.

Avant de partir de cette ville, j'ai été me promener à cheval sur une colline située dans les environs de cette pointe. De ce point on découvre une vue magnifique : la colline où est bâtie Porto-Alègre, toutes les campagnes environnantes, l'embouchure des rivières qui font face à la ville, une grande portion du lac dû à la jonction de ces rivières, et l'on peut se faire une idée juste de la topographie du pays.

J'ai rapporté l'année dernière les raisons qui pouvaient faire considérer les eaux qui s'étendent de *Porto-Alègre* à *Itapaan* comme étant la continuation du *Guaiba*, mais la vue dont on jouit lorsqu'on est sur les collines m'a fait changer entièrement d'opinion. En effet, on y voit évidemment que les rivières *Cahy*, *Sinos* et *Gravatahi* ne se jettent point dans le *Guaiba*, mais qu'elles se réunissent avec lui dans un réservoir commun, et ce réservoir, infiniment plus large que le Guaiba, n'en est pas plus la continuation que celle des quatre autres rivières, et il semble même les prolonger bien plus que le Guaiba lui-même, puisqu'il s'étend dans la même direction, tandis que le Guaiba n'y arrive que latéralement. Les maîtres des yachts qui naviguent entre Rio-Grande et Porto-Alègre ne considèrent pour rien les eaux dont il s'agit comme la continuation du Guaïba ; ils distinguent parfaitement le point où finit cette rivière ; ils lui donnent à ce point le nom impropre de *Barro do Rio pardo*, et ils appellent *Rio de Porto-Alègre* l'étendue d'eau qui nous occupe. Quelques personnes, comme je l'ai dit, lui donnent le nom de *Lagoã de Viamão* ou de Porto-Alègre ; mais, en général, lorsque les habitants de Porto-Alègre en parlent, ils la désignent simplement sous le nom de Rio. Il résulte de tout ceci que l'on doit indiquer le Guaiba comme finissant en face de Porto-Alègre.

A L'ANCRE AUPRÈS DU MORRO DO COCO. RIVE GAUCHE DU

Rio de Porto-Alègre, 4 lieues, 19 juin. — Comme je l'ai dit l'année dernière, dans l'article sur les bâtiments qui naviguent entre Porto-Alègre et Rio-Grande, ils sont obligés, à cause des bas-fonds, de suivre une certaine route qu'on appelle le canal, entre Porto-Alègre et Itapuan ; ce canal forme une suite de zig zags ; il a généralement quatre brasses ; cependant sa profondeur est moindre dans plusieurs endroits, par exemple le voisinage *das Pedras Brancas*.

Près de ces îles, on découvrait encore Porto-Alègre ; mais bientôt nous l'avons perdu de vue. Jusqu'ici nous avons constamment aperçu les deux rives du lac ; la rive orientale, dont le canal s'approche généralement davantage, offre un terrain moins égal ; mais, depuis que nous avons cessé d'apercevoir Porto-Alègre, nous n'avons joui d'aucun point de vue qui méritât d'être cité. A deux lieues environ das Pedras Brancas, nous avons laissé du côté de l'est la *Ponta-grossa;* à deux lieues plus loin, nous avons passé devant une petite île couverte de bois, qu'on appelle *ilha de Francisco Manoel* et qui est voisine de la rive orientale ; enfin, comme le vent nous a manqué, nous avons jeté l'ancre près de la rive orientale, au-dessus d'un morne appelé *morro-do-coco,* qui est très pierreux et couvert de bois.

Jusqu'ici il n'y a point de rivière qui se jette dans le lac du côté de l'est ; mais on en compte quatre petites du côté de l'ouest : l'*Arroio do conde da Cunha,* qui a son embouchure à deux lieues de Porto-Alègre ; l'*Arroio-pitim,* qui a la sienne à cinq lieues de la même ville ; enfin l'*Arroio de Manoel Alves* et celui *do Padre Salgado,* qui se jette dans le même crique, à huit lieues de Porto-Alègre. Dans ce moment le lac n'a point de courant sensible, mais ses eaux acquièrent de la rapidité dans les grandes crues.

A l'ancre auprès de Morro-do-Coco. Rive gauche du Rio de Porto-Alègre, 20 juin. — Le temps a été superbe ; nous n'avons point eu de vent, et nous avons été forcé de rester à la même place. Le maître du yacht a envoyé couper du bois sur le rivage pour le vendre à Rio-Grande. Les arbres que l'on choisit de préférence sont une *myrtée* appelée *cambui* et la *myrsinée* appelée *capororoca de folha larga,* dont le bois

brûle bien même étant vert, probablement parce qu'il contient des sucs résineux. Je couche avec deux autres passagers et les deux pions dans la chambre du patron. Jozé Marianno, Laruotte et Firmiano couchent dans le *purão*. Je me nourris à mon compte ; c'est Firmiano qui fait ma cuisine, c'est dire assez qu'elle est sale et détestable.

Le patron et ses mariniers sont d'une honnêteté rare chez des gens de cet état. Le premier est né en Portugal ; il est venu fort jeune au Brésil et il s'y est enrichi comme cela arrive presque toujours aux Européens, au milieu d'hommes qui craignent le travail, qui ne pensent guère à l'avenir et qui n'ont ni ordre ni économie.

J'ai dit, l'année dernière, que l'on construisait à Porto-Alègre, dans la rue de la Praya, en face de la cale, un bâtiment du plus mauvais goût, destiné pour la douane. On l'a abattu, et l'on en a commencé un autre sur un meilleur plan. Cependant, je persiste à croire qu'il eût mieux valu, pour l'embellissement de la ville, ne pas masquer la cale et former devant elle une espèce de place où l'on eût continué à tenir le marché. Aussitôt que le comte de Figueira a été parti, on a interrompu les travaux de la place qui s'étend au-dessous de l'église et du palais. Les eaux ont déjà creusé des ravins, et bientôt cet ouvrage sera entièrement perdu, si on continue à le négliger.

J'ai dit que l'on avait commencé en face de l'église *das Dores* une cale destinée pour l'arsenal. Elle avait été commencée sous le gouvernement du comte de Figueira, et, comme la place, elle a été interrompue après son départ. Elle a le très grand défaut de ne point être d'équerre avec l'église, mais ce n'est pas le seul : par une économie absurde, on s'est avisé de la construire avec de la terre et des pierres ; les eaux l'ont déjà beaucoup dégradée et dans peu de temps il n'en existera plus rien.

Tout ceci est encore une preuve des inconvénients du pouvoir absolu qu'on a laissé jusqu'ici aux capitaines généraux. Sans aucun obstacle, ils pouvaient suivre toutes leurs idées, exécuter tous leurs plans, quelque bizarres qu'ils fussent, et leurs subalternes ne manquaient jamais de s'extasier devant ce qu'ils faisaient. Mais lorsqu'un général était parti, on se

vengeait de son despotisme en dépréciant tous ses ouvrages; son successeur les abandonnait et il en commençait d'autres qui étaient négligés à leur tour.

Au coucher du soleil a la hauteur dos-tres irmaos, 21 juin. — Le Brésil est une immense contrée dont les provinces diffèrent singulièrement entre elles par le climat, par la nature du sol et par les productions, et ces différences ont nécessairement dû en apporter de non moins sensibles dans les mœurs des habitants. Tant que le souverain est resté en Europe, il pouvait entrer dans la politique du système colonial de favoriser l'isolement des provinces : c'était un moyen de les opprimer plus facilement et de les empêcher de se réunir contre la métropole; mais, depuis que le souverain est venu s'établir au Brésil, ses intérêts s'accordaient mieux avec ceux de son peuple; il avait bien plus à craindre des séparations partielles qu'un soulèvement général, et il est évident qu'il devait tâcher de former des liens entre ses sujets, tâcher de créer parmi eux un esprit public, imaginer un système d'administration qui se rattachât à un centre commmun. Mais les ministres des rois ne se sont pas même élevés à des vues aussi ordinaires.

Il était impossible de continuer à considérer comme colonie un pays où le souverain faisait sa résidence. On l'a donc déclaré l'égal des provinces d'Europe et l'on a ouvert ses ports à toutes les nations. Mais l'on s'est arrêté là, et par une contradiction singulière, on a laissé une administration coloniale à un pays qui n'était plus une colonie. Chaque capitainerie est restée une sorte de pachalick où le capitaine général a continué à jouir d'un pouvoir absolu et où il pouvait à son gré réunir en lui tous les pouvoirs.

Rien n'a été changé dans la manière inégale d'asseoir l'impôt. Ainsi, quoique les Mineurs soient devenus pauvres, on a continué à les assujettir à un double droit sur des marchandises qui en avaient déjà payé un premier dans les ports. Quoique la plupart des Goyanais ne tirent plus d'or de leurs terres, qu'ils ne vendent jamais rien, on a continué à exiger d'eux en argent la dîme qui, ailleurs, ne se payait qu'en nature. Chaque capitainerie a conservé son trésor

séparé et était obligée de prendre sur ses revenus de quoi subvenir à ses dépenses. Enfin, il n'y a point eu plus qu'autrefois d'armée brésilienne, mais toutes leurs provinces ont eu leurs troupes particulières qui ne se rattachaient à aucun centre commun et ne composaient point un seul ensemble.

J'ai déjà eu l'occasion d'exposer quelques-uns des inconvénients de ce système militaire ; il y en a en particulier de très graves pour cette capitainerie. Comme les corps qui en dépendent sont presque entièrement composés d'hommes du pays, que la guerre a nécessité de grands avancements et donné lieu à de grandes fortunes, il s'est formé ici une sorte d'aristocratie de famille embarrassante pour les capitaines généraux et dangereuse pour le repos des citoyens.

Ce matin, quand je me suis levé, nous avions déjà passé *Itapuan* et nous ne voyions plus cette pointe que dans le lointain. Bientôt nous n'avons plus aperçu aucune terre. Le vent était favorable, nous avancions rapidement, nous dirigeant vers le sud, et au milieu du jour nous avions découvert, à la droite du lac, la pointe de *Christovan-Pereira*. Jusqu'à la nuit nous avons eu en vue une côte sablonneuse où s'élèvent à peine de loin en loin quelques arbres rabougris ; à la chute du jour, nous passions devant le lieu appelé *tres irmâos*. Depuis Itapuan, nous nous sommes longtemps dirigés vers le sud, ensuite vers le sud-ouest ; nous avons eu régulièrement quatre à cinq brasses et demie de fond.

Il est dix heures, la nuit est excessivement obscure ; il fait des éclairs dans le lointain, le vent menace de tourner au sud ; le patron a jugé prudent de jeter l'ancre. C'est à Itapuan que commence proprement le lac, et c'est là que la navigation devient dangereuse, parce qu'il n'y a point d'abri. Toute la matinée, nous avons eu le mal de mer ; mais il a cessé vers le milieu du jour, parce que le vent s'est calmé. Vers le soir, l'eau du lac était encore douce.

J'ai déjà eu l'occasion d'observer que, dans ce pays, on employait à toutes sortes d'usages les divers produits des bestiaux. Je dois ajouter que l'on se sert de cordages de cuir dans les barques qui naviguent entre Porto-Alègre et Rio-Grande. Ils ont l'inconvénient de s'étendre beaucoup quand ils sont mouillés.

J'ouvre au hasard ma Bible anglaise, et je tombe sur ces paroles du psaume XXIX : *The voice of the Lord is upon the waters : the god of glory thundereth : the Lord is upon many waters. The voice of the Lord is powerful: the voice of the Lord is full of majesty !*

Ces versets, qui semblent faits pour la situation où je me trouve, m'ont rempli d'une sorte de terreur religieuse ; cependant j'ai continué la lecture du psaume, et j'ai été ranimé par le dernier verset : *The Lord vill give strength unto his people : the Lord will bless his people with peace.* L'idée de ma mère s'est présentée à mon esprit, je me suis senti pénétré d'attendrissement ; j'espère que je devrai mon salut à ses prières.

Sacco de Bujuru, 22 juin. — Une violente tempête s'est élevée pendant la nuit. Le yacht était balancé sur ses ancres d'une manière furieuse et semblait menacer de s'ouvrir ou d'être renversé. Le patron ne savait où nous étions et attendait le jour avec la plus vive impatience. Quand le soleil s'est levé, il a reconnu que nous n'avions qu'une lieue à faire pour gagner une crique voisine de l'*Estancia de Bujuru* et qu'on appelle pour cette raison *Sacco de Bujuru.* Nous avons levé l'ancre et nous sommes venus, malgré la tempête, chercher cet abri. Le vent s'y faisait sentir avec beaucoup moins de fureur ; nous y avons jeté l'ancre et nous y sommes encore à huit heures du soir. Pendant ce temps, le vent s'est calmé, et j'espère que demain nous pourrons nous remettre en route. Les passagers ont été obligés d'aider l'équipage, qui ne se compose que de cinq personnes, en comptant le patron. Tout le monde travaillait en silence et avec une sorte de recueillement ; mais lorsqu'on s'est vu hors de danger, on a commencé à se parler et à se donner mutuellement des espérances.

J'avouerai que jamais je n'ai eu moins de courage que dans cette occasion. A présent même, que nous sommes en sûreté je ne puis me défendre de vives craintes sur la suite de mon voyage jusqu'à Rio-de-Janeiro. Dans celui que je fis par mer de *Villa-da-victoria* à ce port, il me semblait, au contraire, qu'il ne pourrait rien m'arriver, et au milieu de la tempête que

nous essuyâmes à la hauteur du cap Frio, je m'endormis d'un sommeil profond. A quoi tient cette différence? Je ne puis croire aux pressentiments, puisque ceux que j'avais formés sur les déserts de Goyaz ne se sont pas vérifiés. Si je suis plus sensible à la crainte, c'est sans doute parce que mes forces se sont épuisées et que je ne suis plus soutenu par le même enthousiasme.

Quoi qu'il en soit, je regrette beaucoup de n'avoir pas laissé à Saint-Paul les journaux de mon voyage de Goyaz et de n'avoir pas quelqu'un sur qui je puisse assez compter pour le charger de porter tous mes papiers par terre jusqu'à Rio-de-Janeiro.

D'après ce que m'a dit le patron du yacht, la pointe d'Itapuan qui forme l'entrée du lac, fait partie de sa rive orientale, et du côté opposé est le *Morro das formigas*. Près de la pointe d'Itapuan est l'île *das Pombas* et au nord-ouest de la même pointe l'*Ilha do Junco*. Le canal passe entre l'Ilha do Junco et la terre ferme. Dans le lac même, à peu de distance de son entrée, est l'*Ilha da Barba negra*. Nous avons marché dans la direction du sud, deux degrés sud-est, jusqu'au *Tres Irmâos*, et ensuite dans celle du sud sud-ouest, jusqu'à *Bujuru*, toujours avec quatre brasses ; mais il y a moins de fond dans l'été.

Pendant le temps que je suis resté à Porto-Alègre, on y a successivement appris plusieurs nouvelles importantes. Le commerce de Rio-de-Janeiro avait présenté à la camara de cette ville une requête fondée sur les raisons les plus fortes pour l'engager à supplier le roi de rester au Brésil ; mais ce dernier n'y a eu aucun égard. Le 21 avril, lorsque les électeurs de paroisse étaient réunis sous la présidence du *juiz da Fora*, le peuple s'est présenté en foule au lieu de l'assemblée, demandant à grands cris que les électeurs suppliassent le roi de donner au Brésil la constitution espagnole, en attendant que celle qui se fait à Lisbonne fût achevée. Les électeurs, dont plusieurs, à ce qu'il paraît, approuvaient cette demande, allèrent effectivement la faire au roi, qui rendit un décret conforme à leur désir. Les troupes, cependant, ne se réunirent point au peuple, et lorsqu'elles cherchaient à contenir la multitude, un soldat reçut un coup de couteau d'un homme

de la populace. Ce meurtre irrita les militaires, et ayant trouvé de la résistance lorsqu'ils voulurent faire évacuer la salle où s'était tenue l'assemblée des électeurs, ils tuèrent un assez grand nombre de personnes. Le roi, fort de l'appui des troupes, annula, le 22, son décret du 21, et, le même jour, il nomme son fils prince régent pour gouverner en son absence en attendant que la constitution soit mise en vigueur.

Ce fut le 26 qu'il effectua son départ, accompagné d'environ deux mille personnes réparties sur quatorze bâtiments qui, presque tous, avaient été affretés à cet effet. Le roi, qui fut toujours un modèle de piété filiale, a fait placer sur un de ces bâtiments les ossements de sa mère pour les transporter à Lisbonne. Tous les grands du royaume qui étaient à Rio-de-Janeiro ont suivi le roi, à l'exception de quatre, dont deux, le comte *dos Arcos* et le comte de *Louzâ,* font partie du ministère. Quand le roi s'est embarqué, il était profondément attendri ; mais le peuple n'a donné aucune marque de regret.

Le prince régent a commencé son gouvernement en faisant de grandes réformes dans les dépenses du palais ; il s'occupe beaucoup des affaires, assiste aux manœuvres des troupes, visite l'arsenal et les tribunaux et il a rendu plusieurs décrets pour soulager les misères du peuple. Déjà le roi, avant son départ, en avait rendu un qui doit avoir une grande influence sur les capitaineries de l'intérieur. Par ce décret il supprime la dîme dans toute l'étendue du Brésil et la remplace par des droits qui devraient être payés, à la sortie des ports, sur les denrées susceptibles d'exportation, telles que le sucre, le coton, le café, etc., et à l'entrée des villes et villages sur les denrées qui servent uniquement à la communication du pays, tels que les haricots, le maïs. Les deux décrets du prince régent ne sont pas moins remarquables : l'un des deux supprime l'impôt du sel ; l'autre défend aux autorités de rien enlever aux propriétaires pour le service du roi sans qu'ils y consentent, et ordonne que toutes les fournitures nécessaires pour le service public se fassent par des achats, et qu'elles soient exactement payées. Je ferai quelques observations sur les divers articles de ce journal.

Sacco de Bujuru, 23 juin. — Le vent a continué à être contraire pendant toute la journée, et nous sommes restés à l'ancre. Le patron a envoyé ses nègres couper du bois sur le rivage et je les ai accompagnés. Je me suis longtemps promené sur les terrains qui avoisinent le lac, et je les ai trouvés sablonneux et coupés de marais et de flaques d'eau. Des arbres rabougris, tels que des *myrsinées* et des *myrtées*, croissent sur le rivage, et l'on voit sur les eaux ou dans leur voisinage un grand nombre d'oiseaux aquatiques tels que des hérons blancs, des hirondelles de mer, des *buiacus* et des *ugonhas ;* des *grèbes,* diverses sortes de canards et des *patos armenhos*. La végétation est telle que je l'ai peinte l'année dernière à la même époque. L'herbe est d'une teinte jaunâtre, et à peine apercevait-on de loin en loin quelques fleurs qui ont échappé à la mauvaise saison. Entre Porto-Alègre et Itapuan, on voit dans le lac quelques balises qui ne sont autre chose que des perches que des patrons bien intentionnés ont plantées ça et là.

Le mien m'a dit que, il y a une couple d'années, un ingénieur avait offert au commerce d'indiquer le canal par deux rangs de balises l'une à droite, l'autre à gauche à certaines conditions ; mais que l'on s'y était refusé.

Il est véritablement inconcevable que le gouvernement n'ait pris jusqu'ici absolument aucune mesure pour rendre moins dangereuse une navigation aussi utile et qui contribue tant à la richesse de cette capitainerie. Il y a quelques pilotes qui se chargent de conduire les bâtiments de Rio-Grande à Porto-Alègre ou de Porto-Alègre à Rio-Grande, mais ils ne sont revêtus d'aucun caractère légal et l'on peut prendre qui l'on veut pour pilote.

Outre la crique où nous avions jeté l'ancre, les bâtiments peuvent encore trouver un abri près de *Christovan Pereira*; d'ailleurs, il n'y en a pas d'autres depuis Itapuan jusqu'au Rio de San-Gonzalo.

En vue de la pointe dos Lancoes, 24 juin, 9 lieues. — Ce matin, nous avons levé l'ancre et nous sommes rentrés dans le lac. Nous avons fait trois lieues avec un vent faible ; il est ensuite survenu du calme, et nous sommes restés long-

temps à la même place. Dans l'après-midi, le vent s'est levé de nouveau et nous a poussés jusqu'à l'entrée du détroit (*estreito*). Comme on n'y peut avancer que guidé par la vue des balises, le patron a jugé prudent de jeter l'ancre. La journée a été superbe et très chaude, la nuit est également très belle, le ciel est étoilé ; mais le vent est assez fort.

J'ai dit dans ce journal que le comte de Figueira se faisait servir par un petit Indien que l'on avait pris à l'affaire de Taquarimbo et qui, auparavant, était fifre dans les troupes d'Artégas. Le comte prétendait que comme j'emmenais en France un Indien du Nord du Brésil, il fallait aussi que, pour faire la comparaison, j'en emmenasse un du midi, et il eut l'honnêteté de m'offrir son fifre. Voyant qu'il avait quelque attachement pour cet enfant, je le refusai. Cependant, l'idée du comte me sourit, et j'acceptai une lettre qu'il me donna pour le maréchal Chayas, et par laquelle il lui recommandait de me donner un petit Guarani. Je ne savais trop d'abord si je ferais usage de la lettre ; cependant je me trouvais si mal accompagné, j'avais si peu de distraction dans ce voyage, il était devenu si pénible pour moi d'avoir toujours sous les yeux des visages mécontents, que je me décidai à demander un *pião* au colonel Paulete, dans l'espérance qu'un enfant répondrait à mes soins, qu'il me sourirait, qu'il me témoignerait quelque affection et me servirait d'amusement. Je dis au colonel que je ne voulais qu'un réfugié espagnol et que je désirais qu'il n'eût ni père ni mère. Il se trouva à S.-Borja un enfant qui était tel que je le souhaitais : il a huit ou neuf ans et une figure agréable et spirituelle ; son père et sa mère sont morts pendant la guerre ; il a passé l'Uruguay avec un autre Indien espagnol qui en avait eu pitié. Le pauvre petit était entièrement nu et comme je donnai quelque argent à celui qui en avait pris soin jusqu'alors, je fis à la fois deux heureux.

Dès le premier moment, le petit Pedro montra le plus grand désir de me plaire, beaucoup d'empressement pour me servir et l'envie de tout faire, même ce qui était au-dessus de ses forces. Dès le deuxième ou le troisième jour, je l'emmenai avec moi dans la campagne et j'ai toujours continué depuis. Il m'amusait par sa gentillesse ; il m'aidait à

recueillir des graines ; il courait après tous les insectes et m'apportait toutes les fleurs qu'il trouvait. Cet enfant montre la vivacité et la curiosité d'un Européen, et il y joint la douceur et la docilité, qui sont l'attribut de sa nation. On l'a fait pleurer plusieurs fois en lui disant qu'on le séparerait de moi, mais il est rare qu'il verse des larmes quand il se fait du mal, il couche toujours sur une de mes caisses enveloppé dans une simple couverture; il mange ordinairement beaucoup, mais il ne se plaint point quand on n'a rien à lui donner. Je lui ai enseigné à réciter le *Pater* en français ; il entend déjà tout ce qu'on lui dit en Portugais et commence même à parler cette langue.

Lorsque je quittai S.-Borja, le colonel Paulete me pria de prendre en passant à Saint-Miguel un autre petit Indien espagnol et de le remettre à mon arrivée à Rio-de-Janeiro entre les mains du marquis de Bellas, frère du comte de Figueira. Je ne pouvais me refuser à cet acte de complaisance et en conséquence j'emmenai de Saint-Miguel un Guarani.

FIN.

LIVRE DU VOYAGE[1]

QUE J'AI ENTREPRIS DE FAIRE DE RIO DE JANEIRO A VILLA-RICA
ET DE VILLA-RICA A S.-PAUL, POUR ALLER
CHERCHER LES 20 CAISSES QUE J'AI LAISSÉES DANS CETTE DERNIÈRE VILLE

CHAPITRE XXIII

Rio de Janeiro. — Soins aux collections. — Préparatifs de départ. — Environs de Rio de Janeiro. — *Inhauma da freguezia.* — *S. Antonio de Jacutinga. Pe da Serra.* — *Senhor d'Engenho.* — Sucreries. — *Caffe.* — *Caminho novo do comercio.* — Défaut de persévérance dans les entreprises faites au Brésil. — *Varge.* — *Le Parahyba.* — *Registro do caminho do comercio. Engenhoca.* — *Aldea das cobras.* — Le *desembargador Loueiro.* — Mauvaise distribution des terres concédées. — Le *Rio Preto.* — Limite de la capitainerie de Rio de Janeiro. — *Registro de Rio Preto.* — La *Serra-Negra.* — *S. Gabriel.* Politesse du peuple. — *Fazenda de S. João.* — Les petits guaranis Diego et Pedro. — Un chirurgien. — Le *Rio de Peixe.* — *Rancho de Manoel Viera.* — Les *Campos.* — *Rancheria.* — *Brumado. Rancho de Antonio Pereira.* — *Fazenda do Tanque.*

Freguezia d'Inhauma, 2 lieues, 29 janvier 1822. — De retour de Rio-Grande, je commençai à visiter les collections que j'avais laissées à Rio-de-Janeiro et celles que j'avais ap-

(1) Aug. de Saint-Hilaire, arrivé à Rio-Grande, y séjourna quelque temps, se rembarqua et parvint à Rio de Janeiro après une heureuse traversée de dix jours (lettre de Rio de Janeiro, 4 septembre 1821).

Il dut ensuite aller rechercher à St-Paul les collections qu'il avait été contraint d'y laisser en dépôt (décembre 1819). C'est cette expédition dont on donne ici le journal. Comme on le verra, il dutrenoncer à son projet de passer par Villa-Rica

Ce fut son dernier voyage sur le continent américain. De retour à Rio de Janeiro, il ne tarda pas à s'y embarquer pour la France, et il rentra au pays natal au commencement d'août 1822.

portées avec moi, et à les emballer de manière à ce qu'elles pussent partir pour la France, aussitôt que je serais revenu du voyage que je commence actuellement. Je trouvai dans le meilleur état possible les oiseaux et les insectes ; mais deux malles de plantes avaient été entièrement ravagées par les larves des *ptines*, et ce sont celles que j'ai recueillies dans les *minas novas*, sur les bords du Rio de S.-Francisco, entre Rio-de-Janeiro et le Rio Doce, sur les montagnes de *Tapanhoacanga* et dans les environs d'*Ubà*.

Le climat de Rio-de-Janeiro, auquel je n'étais plus accoutumé, l'odeur du camphre, du soufre et de l'essence de térébenthine que je respirais sans cesse, et, il faut l'avouer, le chagrin que j'éprouvais en voyant les pertes que j'avais faites dans mon herbier, toutes ces causes altérèrent sensiblement ma santé et me privèrent presque entièrement de mes forces. Le fastidieux travail auquel je me livrais en souffrait, et prolongeait aussi mes dégoûts. Plusieurs mois se passèrent pendant lesquels je ne fis autre chose qu'envelopper des oiseaux dans du coton, laver des insectes avec de l'éther, saupoudrer des plantes avec du camphre et chercher des débris de fleurs au milieu d'une poussière plus fine que du tabac. La lenteur extrême des ouvriers de Rio-de-Janeiro contribua aussi à me faire perdre beaucoup de temps. Enfin ce ne fut qu'au bout de trois jours de recherches que je parvins à découvrir le muletier qui m'accompagne aujourd'hui.

J'ai conservé à Rio-de-Janeiro la maison que j'avais louée à mon arrivée, et le bon M. Ovide a bien voulu l'habiter en mon absence. J'y ai laissé quinze caisses remplies de plantes et parfaitement emballées, et vingt-quatre autres pleines d'oiseaux, de mammifères et d'insectes, dont vingt sont emballées de manière à pouvoir être expédiées quand on voudra.

Je suis parti aujourd'hui (1), accompagné de mon nouveau muletier, de Laruotte et des deux Guaranis qui vont à cheval. Firmiano va à pied.

Étant partis fort tard, nous n'avons pu faire que deux lieues. Le chemin que j'ai suivi est celui par où je passai avec MM. Langsdorff, Antonio-Ildefonso Gomez et le

(1) 29 janvier 1822.

pauvre Prégent, lorsque, plein d'un enthousiasme qui s'est éteint et d'espérances dont j'ai reconnu la vanité, je commençai mes longs et pénibles voyages.

Après être sortis de la ville, nous avons passé devant Saint-Christophe. Le chemin est beau, assez égal, quoique tracé dans un terrain sablonneux. A droite, on est à peu de distance de la baie dont on a quelquefois des échappées ; à gauche, on découvre une vallée parsemée de collines et couverte de maisons de campagne, de terrains de culture et de pâturages. Au delà, on voit s'élever les hautes montagnes de *Tijuco*, dont les flancs sont revêtus de bois vierges.

Rien au monde n'est aussi beau peut-être que les environs de Rio-de-Janeiro. En été, le ciel y est d'un azur foncé, en hiver les teintes se radoucissent et présentent le bleu fondu de nos plus belles journées d'automne. Ici, la végétation ne se repose jamais, et dans tous les mois de l'année, les bois et les campagnes sont ornés de fleurs. Des forêts vierges aussi anciennes que le monde étalent leur majesté presque aux portes de la ville et forment un contraste avec les ouvrages des hommes. Les maisons de campagne que l'on voit autour de la ville n'ont aucune magnificence ; on y a peu suivi les règles de l'art, mais l'originalité de leur construction contribue à rendre le paysage plus pittoresque. Qui pourrait peindre les beautés que présente la baie de Rio-de-Janeiro, cette baie qui, suivant l'amiral Jacob, contiendrait tous les ports de l'Europe ! Qui pourrait peindre ces îles si diverses de formes qui s'élèvent de son sein, cette foule d'anses qui dessinent ses contours, ces montagnes si pittoresques qui la bordent, cette végétation si variée qui embellit ses bords !

Ici, je jouissais d'autant plus délicieusement de la vue de la campagne, que j'en ai été privé pendant tout le temps que je suis resté à Rio-de-Janeiro. Les chemins qui avoisinent cette capitale sont actuellement aussi vivants que ceux qui aboutissent aux plus grandes villes d'Europe. Jusqu'ici je n'ai cessé de rencontrer des hommes à cheval et à pied. Des nègres ramenaient à vide des mulets qu'ils avaient conduits le matin à la ville, chargés de provisions ; des troupeaux de bœufs et de pourceaux touchés par des Mineurs s'avançaient lentement vers la ville et faisaient voler des tourbillons de

poussière ; à chaque pas, je passais devant quelque venda remplie d'esclaves confondus avec des hommes libres ; des miliciens avec une veste d'indienne, un pantalon blanc et un casque sur la tête, allaient retrouver leurs camarades au poste que l'honneur leur assigne, tandis que d'autres retournaient en permission pour raisons de santé.

J'ai fait halte à une venda fort propre et assez bien garnie, comme le sont en général celles des environs de la ville. Le toit en se prolongeant forme une varanda soutenue par des poteaux entre lesquels on a élevé un mur d'appui, genre de construction assez ordinaire autour de Rio-de-Janeiro. C'est là que le maître de la maison, qui est fort honnête, m'a permis de passer la nuit. Cette venda dépend de la paroisse d'*Inhauma* et n'est qu'à quelques portées de fusil de l'Église. C'est un bâtiment isolé et construit sur une plate-forme peu élevée, d'où l'on découvre une vue agréable.

A côté de l'église, on voit une de ces petites maisons qu'on appelle *casa do Imperador* et qui servent pour les fêtes de la Pentecôte. Celle-ci, suivant la coutume, est à peu près carrée, un peu élevée au-dessus du sol et divisée en deux chambres. Celle du fond est fermée et fort petite, l'autre ouverte sur le devant et sur les côtés. L'empereur y tient sa cour et l'on y vend à l'enchère les objets dont les dévots ont fait l'offrande au Saint-Esprit.

Le nom d'Inhauma n'est probablement qu'une corruption de celui d'Inhuma, qui est le nom que l'on donne au Brésil à un oiseau dont le nom scientifique m'échappe. Comme beaucoup d'endroits portent le nom d'Inhuma ou Inhumos, il est clair que cet oiseau, aujourd'hui si rare, était autrefois commun ; on l'aura détruit pour se procurer cette espèce de corne qu'il porte sur sa tête, et à laquelle on attribue une foule de vertus.

A Inhauma, comme dans beaucoup d'autres endroits de Rio-de-Janeiro, il n'y a pas de village proprement dit ; mais la paroisse se compose uniquement de maisons éparses dans la campagne. Dans les Mines, au contraire, il n'y a guère de paroisse sans village, et la raison est facile à indiquer. Autour de Rio-de-Janeiro, les terres se sont divisées plus que partout ailleurs, et lorsque, dans un canton, il y a eu un nombre

suffisant d'habitants, on a formé une paroisse. Comme les vendas sont dispersées sur le bord des chemins, chaque propriétaire a toujours quelque église à sa portée. Il n'y avait donc pas de raison pour qu'il se formât un groupe de maisons autour de l'église plutôt qu'ailleurs.

Il n'en est pas ainsi des Mines. Les habitations y sont très écartées les unes des autres, et l'église, quelque part qu'on l'eût placée, eût été fort éloignée de la plupart des paroissiens. Outre son habitation ordinaire, chacun a donc voulu avoir près de l'église une maison où sa famille pût se reposer de la longue course qu'elle était obligée de faire pour assister au service divin, où il pût recevoir ses amis et traiter d'affaires le seul jour où on se trouve ensemble.

Les marchands, les cabaretiers, les ouvriers ont dû chercher à se rapprocher du lieu où les propriétaires se rassemblaient, et c'est ainsi que la plupart des villages se sont formés.

Paroisse de S.-Antonio de Jacutinga, 4 lieues, 30 janvier. — Le chemin est un peu moins égal, mais en même temps il offre beaucoup de marécages, principalement sur la paroisse de S.-Antonio. A mesure qu'on s'éloigne d'Inhauma, on voit moins de maisons, les vendas deviennent plus rares, il y a moins de terrains en culture, les bois sont plus communs, enfin on se rapproche davantage de la Serra, et l'aspect du pays devient moins riant. Jusqu'à Inhauma, le chemin est bordé de haies artificielles formées de cette mimosée charmante si répandue aujourd'hui autour de Rio-de-Janeiro. Depuis Inhauma, les haies sont composées de plantes du pays ; ce sont les espèces les plus communes, celles qui ont échappé à la destruction des bois vierges, principalement diverses espèces de *Bignones,* des *Bauhinia,* le *Cordia* à odeur fétide et le *Pittanga,* myrtée qui caractérise les terrains plats, sablonneux et voisins de la mer, la cucurbitacée appelée *Erva de S.*

Vers le milieu du chemin, deux mulets se sont enfoncés dans les bois pendant que l'on arrangeait la charge des autres. Firmiano et Jozé ont été à leur recherche, et ce dernier les a retrouvés au bout d'une demi-heure. Firmiano ne repa-

raissait plus et nous avons continué notre route. J'ai craint qu'il se perdît, et cette idée m'a tourmenté. Ce jeune Indien devient chaque jour plus maussade; il fait tout à contre-cœur ; il est toujours mécontent ; enfin il est devenu en tous points le singe de Jozé Marianno. Cependant, et c'est là ce qui m'afflige, je lui suis devenu nécessaire; l'abandonner serait le condamner à une misère certaine, et je ne dois point oublier que c'est moi qui l'ai tiré de ses forêts, que jusqu'à, ce moment, il n'a point été instruit et qu'il n'est pas encore baptisé. Je l'avais désigné à toutes les personnes que j'avais rencontrées, je les avais priées de lui indiquer son chemin. Mes intentions ont été parfaitement remplies et il est arrivé ici avant la nuit.

J'ai fait halte à une sucrerie qui dépend de la paroisse de S.-Antonio de Jacutinga et me suis installé, avec la permission du maître, sous une espèce de hangar où l'on met des plantes et des charrettes, et où l'on enfonce jusqu'à la cheville dans la poussière et le fumier. Vers le soir, le maître de la maison m'a fait offrir du café et m'a engagé à coucher dans sa maison. Je l'ai remercié, parce que je venais de souper, et que mon lit était déjà dressé sous la varanda.

Fazenda de Bemfica ou Pe da Serra, 31 janvier, 3 lieues. — Le muletier que m'a envoyé Michel d'Ubà, et dont je me sers dans ce voyage me paraît un très bon enfant, et je crois d'un caractère doux et docile. Il entend même assez bien son métier ; mais il est sans expérience et d'une extrême lenteur. Pendant qu'il chargeait ses mulets, ce qui lui demanda un temps infini, j'ai été causer avec le maître de la maison ; sans affectation, je lui ai parlé de *Jean Rodrigue*. Ce nom, qui a été tant de fois pour moi un talisman, a produit encore l'effet accoutumé. On m'a aussitôt montré beaucoup de respect, on m'a fait déjeûner avec du café au lait, du pain et du beurre. On en a même offert à mes gens. La possession d'une sucrerie établit parmi les cultivateurs de Rio-de-Janeiro une sorte de noblesse.

On ne parle qu'avec considération d'un senhor d'Engenho, et le devenir est l'ambition de tous. Un senhor d'Engenho a

ordinairement un embonpoint qui prouve qu'il se nourrit bien et travaille peu. Quand il est chez lui, il porte une veste d'indienne, des galoches et un pantalon mal attaché, il ne met point de cravate ; enfin sa toilette indique qu'il est ennemi de la gêne. Mais s'il monte à cheval et sort de chez lui, il faut que sa mise révèle sa dignité, et alors le frac, les bottes luisantes, les éperons d'argent, une selle très propre, un page noir en espèce de livrée, sont pour lui de rigueur. Il se rengorge, tient la tête élevée et parle avec cette voix forte, ce ton impérieux qui indique l'homme accoutumé à commander un grand nombre d'esclaves.

A une couple de lieues de Rio-de-Janeiro cessent les chacaras et commencent les sucreries. Il y en a déjà un assez grand nombre sur la paroisse de S.-Antonio de Jacutinga où l'on trouve beaucoup de terrains bas et humides qui sont ceux qui conviennent à la culture de la canne. Elle donne ici trois coupes, après lesquelles on est obligé de laisser reposer la terre quatre années de suite, à moins qu'on ne la fume, ce que font les cultivateurs qui ont peu de terrain.

Le pays que j'ai parcouru pour arriver à *Aguassù* est moins habité que celui que j'ai traversé hier. Il est couvert de bois et devient de plus en plus montueux. Aguassù est le chef-lieu d'une paroisse ; on n'y voit pas de village proprement dit, mais quelques boutiques de mercerie assez bien garnies, de jolies vendas et quelques ateliers de maréchaux-ferrants, métier que le passage continuel des Mineurs rend plus nécessaire que tout autre.

La rivière d'Aguassù, qui descend de la Serra, est navigable depuis cette paroisse jusqu'à la baie de Rio-de-Janeiro. Elle offre aux planteurs du voisinage un moyen commode pour transporter leurs denrées à la ville. D'Aguassù à Peda Serra, il n'y a guère qu'une demi-lieue.

J'ai déjà décrit ailleurs la position charmante de cette habitation. Elle est, comme je l'ai dit, adossée à une colline. Devant la maison s'étend une belle pelouse, parsemée de quelques groupes de goyaviers. Au delà coule, sur un lit de pierres, la petite rivière d'*Hytu*, dont on entend le murmure, mais qu'on n'aperçoit pas, parce qu'elle est cachée par les arbrisseaux qui la bordent. Plus loin enfin les montagnes se

développent en demi-cercle et offrent sur leurs flancs un amphithéâtre de bois vierges majestueux.

Les arbres qui croissent sur les bords de la rivière d'Hytu devant la maison de *Jozé Gonzalo* sont principalement les *Ingas,* une *Borraginée,* dont les fleurs blanches en cime ressemblent à celles des liserons, une *myrtée* remarquable par la grandeur de ses feuilles, son calice operculaire, et le goût de ses fleurs qui rappelle celui du clou de girofle. Enfin, il est impossible de ne pas remarquer entre les pierres qui s'élèvent du lit de la rivière un petit arbrisseau touffu, dont le feuillage est d'un vert luisant, dont les branches étalées s'étendent au-dessus des eaux et se terminent par une espèce d'ombelle de longues corolles, d'un aussi beau rouge que celles du grenadier.

Quoique Jozé Gonzalo voie chaque jour de nouveaux visages et qu'il ait plus de quatre-vingts ans, il m'a cependant reconnu et nous avons beaucop parlé de Jean Rodrigue.

Caffe, 1er février, 4 lieues. — J'ai dit, dans le journal de mon voyage à Goyaz, que le chemin qui passait à Ubà pour gagner ensuite le Rio-Preto allait être fermé et que la junte du commerce de Rio-de-Janeiro en faisait un autre qui commençait auprès de la maison de Jozé Gonzalo et allait aboutir à l'ancien chemin, près la paroisse de l'Aldea. C'est ce chemin appelé *Caminho do comercio,* ou plus communément *Caminho novo* ou *estrada nova,* que j'ai commencé à suivre aujourd'hui. La partie de la Cordilière qui traverse cette route en a emprunté son nom et s'appelle *serra da Estrada.* J'ai déjà eu l'occasion de faire observer que la Cordilière changeait sans cesse de nom ; cela est vrai, surtout dans les environs de Rio-de-Janeiro. A côté de la *serra da Estrada nova* est la *serra do Azevedo,* plus loin la *serra da viuva,* plus loin encore la *serra da Estrella,* etc. Pour parvenir au point le plus élevé de la *serra da Estrada nova,* il ne faut guère moins de deux heures lorsqu'on monte avec des mulets chargés. La route a été tracée en zig zag avec assez d'art; on a construit de petits ponts pour le passage des ruisseaux, et dans les endroits où les éboulements sont à craindre, on a soutenu les terres. Ce chemin est beaucoup

plus court que les autres pour les habitants de la *comarca de S.-João*, et par conséquent son utilité est incontestable. On y a travaillé pendant longtemps ; on y a dépensé des sommes considérables ; mais depuis qu'il est possible d'y passer, non seulement on n'achève pas les parties qui n'étaient qu'ébauchées, mais encore on ne songe pas à entretenir celles qui étaient construites. Les eaux y ont déjà creusé de tous côtés des ravins profonds et on sera obligé de renoncer à cette belle route si l'on passe encore cette année sans l'entretenir.

Il en est à peu près ainsi de tout ce que l'on entreprend dans ce pays. Les Brésiliens saisissent avec facilité ; ils savent former un plan, mais ils s'abandonnent trop à leur imagination, ne calculent pas assez les obstacles, ne mesurent pas leurs entreprises sur leurs moyens. Les défauts de leur administration ajoutent des obstacles factices aux obstacles réels. L'esprit d'intrigue, porté ici plus loin que partout ailleurs, se met dans tout ce qui se fait, brouille tout, favorise le fripon, décourage l'honnête homme. On a commencé quelque chose d'utile, mais on l'interrompt, on le néglige, et quelquefois un ouvrage ordonné par le gouvernement et qu'on pourrait livrer en peu de temps et à peu de frais ne s'achève jamais, quoiqu'on y travaille toujours. Cet ouvrage est devenu le patrimoine d'un homme en place. De quoi vivrait-il, si on lui ravissait son patrimoine ?

Quoi qu'il en soit, il est difficile de voir une route plus pittoresque que celle que j'ai suivie aujourd'hui. Parvenu à une certaine hauteur, on découvre tout le pays que l'on a parcouru les jours précédents ; on voit la plaine parsemée de collines, la plupart couvertes de bois et qui augmentent d'élévation à mesure qu'elles se rapprochent de la grande chaîne auprès de laquelle on dirait des nains aux pieds d'un géant. Le chemin se dessine entre les montagnes en décrivant des sinuosités que l'on distingue à leurs teintes moins foncées ; dans le lointain se voit le fond de la baie entourée de montagnes vaporeuses. Bientôt la scène s'agrandit encore : ce n'est plus une partie de la baie que l'on aperçoit ; elle se montre tout entière avec les îles qui s'élèvent de son sein et le *pain de sucre* posté comme une sentinelle à sa majestueuse

entrée. Les bois vierges que l'on traverse présentent tous les effets de végétaux les plus divers et les plus grandioses. Les maisonnettes que l'on avait construites de distance en distance pour les hommes qui travaillaient au chemin répandent de la variété dans le paysage et rappellent certaines vues des montagnes de la Suisse. J'ai remarqué entre autres une de ces chaumières construites sur le penchant d'une haute montagne, au milieu d'arbres touffus et à côté d'une cascade qui tombe en bondissant sur des pierres éparses. Le chemin passe au bas de cette cascade. Au-dessous est une vallée profonde, et dans le lointain on aperçoit encore une partie de la baie. Rien ne peut être en même temps plus grandiose et plus romantique que ce paysage.

Après être parvenu au sommet de la Serra, on commence à redescendre, mais l'on remonte et descend encore plusieurs fois. A peu de distance de la maison où j'ai fait halte, on marche à mi-côte, au-dessus d'une profonde vallée, et l'on entend un mugissement sourd qui indique la présence d'une cascade. Tout à coup, au détour que forme le chemin, on voit un pont en bois construit d'une manière pittoresque et appuyé sur deux massifs en pierre. Sous ce pont sont des rochers entre lesquels passe un ruisseau, qui ensuite se précipite dans la vallée en formant une écume blanche et se cache bientôt au milieu des arbres touffus. C'est ce même ruisseau dont on entendait le bruit quelque temps auparavant et c'est lui qui forme la rivière de Santa-Anna qui, m'a-t-on dit, se jette dans la mer.

A moins d'un demi-quart de lieue du *rancho dos Caffés*, on voit, au fond d'une vallée, quelques plantations de maïs et une habitation. C'est la seule que l'on trouve depuis la *fazenda de Bemfica* jusqu'ici. Le *rancho dos Caffés* était occupé par des caravanes ; j'ai été demander l'hospitalité à la maison d'un major située sur une petite plate-forme entourée de montagnes. Le major a été appelé à la ville avec son régiment après l'affaire du douze ; mais l'homme qui le remplace m'a permis de fort bonne grâce de m'établir dans une petite maison où je me trouverais fort à l'étroit, si mes longs voyages ne m'avaient accoutumé à être content de tout.

VARGÉ, 3 lieues, 2 février. — Le pays est toujours montagneux et couvert de forêts vierges. Le chemin est tracé à mi-côte sur les montagnes, ses bords ont été dégarnis de bois et n'offrent plus que la végétation des *capoeiras*. Avant d'arriver ici, on marche au-dessus d'une vallée qui peu à peu s'élargit et finit par former une sorte de petite plaine que l'on appelle *Vargé*. En général, les Brésiliens donnent ce nom à toutes les plaines humides qui se trouvent entre les montagnes, dans les pays de bois vierges. Ce sont ou des vallées fort larges, ou le point de rencontre de plusieurs vallées. Le mot *Vargé* n'est point portugais, mais il vient évidemment de *vargia* (1) qui a la même signification.

Il y a, à *Vargé* des vendas, quelques maisons et deux ou trois ranchos. Je ne me suis arrêté à aucun d'eux, parce qu'ils étaient occupés, et je suis venu à un quart de lieue de là demander l'hospitalité à une sucrerie qui annonce quelque opulence. Le propriétaire m'avait d'abord indiqué un petit appentis placé derrière ses usines, mais comme le toit était en très mauvais état et ne pouvait me garantir de la pluie, j'ai été demander au maître de la maison la permission de m'établir dans sa sucrerie. Il était sous la varanda de sa maison avec un ecclésiastique et je me suis humblement tenu sur le perron. Le prêtre m'a reconnu pour m'avoir vu à Ubà ; j'étais d'ailleurs fort proprement vêtu et m'annonçais avec assez de politesse pour mériter quelques égards. Cependant, on ne m'a même pas invité à monter jusqu'à la varanda et l'on a eu l'air de m'accorder comme une très grande faveur la permission de coucher dans le moulin. Surtout chez les gens riches, on trouve dans la capitainerie de Rio-de-Janeiro peu d'hospitalité. En Europe, où il n'y en a point pour les inconnus, aucun homme aisé n'eût envoyé coucher dans sa grange un étranger dont il ignorait à la vérité le nom, mais qu'il savait être reçu en ami dans une des meilleures maisons du voisinage, qui d'ailleurs serait mis décemment et se présenterait avec les manières et la politesse d'un homme bien né.

(1) *Varzea.*

Registro do caminho do comercio, 3 février, 3 lieues. — Rien de remarquable dans la route. Le pays est toujours montagneux et couvert de bois vierges. Les grands arbres ont été coupés sur le bord du chemin et la végétation des capaeiras les a remplacés. Au bout de quelques heures, je suis arrivé sur le bord de la *Parahyba*, qui a ici à peu près la même largeur qu'à l'endroit où on la passait près d'Ubà. Comme l'ancien chemin a été fermé, on a transporté ici le bureau du péage. L'aspect de ce lieu est à peu près le même que celui du *porto* d'Ubà. La rivière coule majestueusement dans une vallée bordée de hautes montagnes couvertes de bois vierges. Sur leur penchant, on a fait quelques plantations de maïs, de chaque côté de la rivière est un rancho et sur la rive une maisonnette qui sert de demeure à l'employé chargé de recevoir l'argent du péage.

Le paysage est animé par les pirogues qui vont et viennent d'un bord à l'autre, par les troupeaux de bœufs et de cochons qui passent la rivière à la nage, le mouvement des hommes qui obligent les animaux à entrer dans le fleuve et à le traverser, par les troupes de mulets que l'on charge et que l'on décharge. Comme cette route est la plus courte pour les habitants de toute la comarca de S.-Joâo, c'est par ici que passe une grande partie des bœufs et des porcs que cette comarca fournit à Rio-de-Janeiro.

Les hommes qui les conduisent se font reconnaître facilement à leur tournure et à leur costume. Il y a parmi eux au moins autant d'hommes blancs que de mulâtres. Comme on les accoutume de bonne heure à de longues marches et au régime le plus frugal, ils sont en général maigres et assez grands. Ils font en général de très grands pas, leur figure est étroite et allongée ; de tous les Mineurs, ce sont eux peut-être qui ont le moins d'expression dans leur physionomie ; ils vont les pieds et les jambes nus et un grand bâton à la main ; ils portent un chapeau à bords étroits, à forme très haute et arrondie, un caleçon et une chemise de coton dont les pans sont passés par dessus le caleçon, enfin un gilet d'étoffe de laine grossière ordinairement bleu ciel.

Arrivé sur la rive droite du fleuve, je l'ai passé seul dans

la première pirogue qui s'est présentée; j'ai été trouver l'employé du bureau que j'avais vu autrefois à Ubà, et je lui ai demandé ce qu'il y avait de mieux à faire, de faire passer la rivière à ma petite caravane ou de remettre à demain matin. Il m'a engagé à passer ce soir même; nous avons soupé ensemble et beaucoup parlé de l'intérieur du Brésil qu'il a parcouru pendant plusieurs années.

Engenhoca, 3 février, 3 lieues. — Pays toujours montagneux et couvert de forêts. Les vallées y sont très étroites et profondes, et ordinairement il y coule quelque ruisseau ; la pente des montagnes est en général très rapide. Ceci peut se dire de tous les pays de bois vierges. Nous avons fait halte à une sucrerie peu importante dont le propriétaire, en m'établissant sous un petit appentis placé auprès de ses chaudières, m'a demandé honnêtement pardon de ne pouvoir me loger d'une façon plus convenable.

Pendant que j'analysais les plantes que j'ai recueillies aujourd'hui, mon appentis s'est rempli de muletiers, qui, suivant la coutume des Mineurs, examinaient avec beaucoup d'attention et m'accablaient de questions. Cette curiosité, qui procède certainement du désir de s'instruire, ne se retrouve ni dans la capitainerie de Rio-de-Janeiro, où la chaleur et l'humidité du climat rendent les hommes mous et languissants, ni dans celle de Rio-Grande, dont les habitants n'estiment que les exercices du corps.

Aldea das cobras, 5 février, 4 lieues. — Toujours des montagnes et des forêts. Un peu avant d'arriver à l'Aldea, on découvre du haut d'une montagne élevée une immense étendue de pays, et de tous côtés on n'aperçoit que des montagnes couvertes de forêts. Le chemin du *comercio* tombe immédiatement au-dessus de l'Aldea, dans l'ancienne route qui passait à Ubà et que je suivis en 1819. Depuis cette époque les terres des environs de l'Aldea se sont peuplées un peu davantage ; on y compterait actuellement une soixantaine de maisons; on est occupé à y construire une petite église de pierre et l'on en a fait, sous le nom de *Villa de Valença,* le chef-lieu d'un termo qui s'étend entre le Para-

hyba et le Rio-Preto. Mais quand même ce nom de ville conviendrait mal à ce hameau, ce serait encore par sa position un des lieux les plus tristes de la capitainerie de Rio-de-Janeiro. Pour satisfaire sa vanité, le dernier gouvernement a multiplié les villes et créé des cités. Il eût bien mieux valu encourager les mariages, favoriser les étrangers et partager les terres avec plus de justice.

En sortant de l'Engenhoca, nous avions monté sur une montagne fort élevée; il a fallu descendre avant d'arriver à l'Aldea das Cobras. Le chemin est détestable en sortant de Valença.

La venda de l'Aldea das Cobras est tenue par deux Français qui habitent ce canton depuis fort longtemps et qui m'en ont beaucoup vanté la fertilité. Ces hommes avaient fait de leurs propres mains une plantation considérable de café sur les terres du *desembargador Loueiro,* homme décrié pour ses mœurs et son défaut de probité. Trouvant qu'il ne remplissait pas les engagements qu'il avait pris avec eux et craignant de sa part quelque chicane, tous deux vendirent leur plantation pour deux cent mille reis, avant qu'elle fût en rapport et ils assurent que cette année l'acheteur, ou M. Loueiro, qui s'est mis à sa place, en retire deux mille cruzades.

Rien n'égale l'injustice et la sottise avec laquelle les distributions des terres se sont faites jusqu'à présent. Il est évident que, surtout quand il n'y a point de noblesse, il est de l'intérêt de l'État qu'il y ait dans les fortunes le moins d'inégalité possible. Au Brésil, rien n'était plus facile que de mettre dans l'aisance une foule de familles. Il fallait leur distribuer gratuitement et par petites portions cette immense étendue de terres voisines de la capitale qui étaient encore à donner lorsque le roi est venu. Qu'a-t-on fait au contraire? On les a distribuées par *sesmarias,* qui ne pouvaient s'obtenir qu'après beaucoup de formalités et dont il fallait payer le titre.

Le riche qui connaissait la marche des affaires, qui avait des protecteurs et pouvait faire des avances, demandait pour chaque personne de sa famille et réunissait de cette manière une immense étendue de terrains. Quelques hommes faisaient des demandes de sesmarie une spéculation. Ils

commençaient un défrichement sur le terrain concédé, ils y faisaient une petite plantation, y bâtissaient une maisonnette, vendaient ensuite la sesmarie et s'en faisaient donner une autre ailleurs. Le roi donnait des terres sans discernement et sans mesure aux hommes dont il s'imaginait avoir reçu des services. Paul Fernandez a été comblé de dons de cette nature. Manoel Jacyntho, employé du trésor, possède auprès d'ici douze lieues de terres qui lui ont été accordées par le roi.

Les pauvres, qui ne peuvent avoir de titres s'établissent sur des terrains qu'ils savent n'appartenir à personne. Ils y plantent, ils y construisent une maisonnette, y élèvent des volailles, et au moment où ils s'y attendent le moins, un homme riche vient avec un titre qu'il a obtenu la veille, les chasser de chez eux et profiter du fruit de leur travail. La seule ressource qui reste au pauvre, est de demander à celui qui possède des lieues de terrain la permission d'en ensemencer une portion. Cette permission est rarement refusée, mais comme elle peut être retirée d'un moment à l'autre par caprice ou par intérêt, ceux qui cultivent sur le terrain d'autrui, et qu'on appelle *aggregados*, ne plantent que des grains dont la récolte peut se faire en quelques mois, tels que le maïs et les haricots ; mais ils ne font point de plantations qui ne doivent rapporter qu'au bout d'un terme un peu long, comme le café.

Registro de Rio Preto, 6 février, 3 lieues. — J'ai déjà décrit la situation charmante du rancho de l'Aldea das Cobras je n'y reviendrai pas. Pour arriver au Rio Preto, on traverse toujours un pays montagneux et couvert de bois vierges, et lorsque de quelque sommet élevé on peut découvrir une grande étendue de pays, on n'aperçoit absolument que des forêts et des montagnes.

Le Rio Preto sert de limite à la capitainerie de Rio-de-Janeiro ; on le passe sur un pont de bois et l'on se trouve dans la capitainerie des Mines. A l'extrémité du pont est un village adossé à des montagnes qui se compose d'une seule rue fort large parallèle à la rivière. Ce village porte même nom qu'elle ; il dépend de la paroisse d'*Ibitipoca* et n'a qu'une

église succursale avec un chapelain. Les maisons de Rio-Preto, à l'exception d'une ou deux, n'ont qu'un rez-de-chaussée; elles sont petites, mais toutes ont un petit jardin planté de bananiers dont le feuillage pittoresque contribue à embellir le paysage.

Aussitôt après avoir passé le pont, on trouve à droite le rancho des voyageurs sous lequel est le poids public où l'on pèse les marchandises qui doivent entrer dans la capitainerie des Mines. C'est aussi là que l'on visite les malles des voyageurs pour savoir s'ils n'emportent pas de lettres et s'ils ne privent pas la poste de ses droits. Après être rentré sous le rancho, j'ai présenté aux soldats la porteria que je tiens du prince et celle que M. Joze Texeira, vice-président de la junte des Mines, m'a donnée avant mon départ de Rio-de-Janeiro, où il était venu en députation. Après avoir lu ces pièces, les soldats m'ont engagé à les aller présenter au commandant du détachement, et l'un d'eux m'a accompagné jusque-là. J'ai trouvé dans le commandant un homme extrêmement poli, d'une figure agréable, et non seulement il ne m'a point parlé de la visite de mes malles, mais encore il a voulu qu'elles fussent déchargées chez lui et m'a fait partager un très bon souper. J'ai souvent eu occasion de parler avec éloge du régiment des Mines. Le commandant du Rio-Preto m'a confirmé encore dans la bonne opinion que j'en avais déjà; cet homme n'est qu'un simple fourrier, et cependant il s'énonce bien, raisonne avec justesse et montre par ses manières qu'il a été bien élevé.

Saint-Gabriel, 7 février, 3 lieues. — Le commandant du registro de Rio-Preto ne s'est pas contenté de me faire le meilleur accueil, il a encore voulu me donner une lettre de recommandation pour son frère qui habite Barbacena.

Toujours des forêts vierges et des montagnes. Longtemps avant d'arriver à Saint-Gabriel, on aperçoit la *Serra-Negra*, et l'aspect du pays devient plus austère. Le rancho de Saint-Gabriel est situé dans un fond presque an pied de la Serra-Negra et à quelques centaines de pas d'une petite rivière. De tous côtés on est entouré de sombres forêts et de hautes montagnes, dont la plus élevée est la Serra-Negra. J'ai fait prier

un jeune homme qui tient la venda d'où dépend le rancho de permettre que je m'établisse dans la maisonnette que j'avais déjà habitée à mon autre voyage. Il y a consenti, mais je serai fort mal dans ce petit réduit, parce qu'il a été encombré de bancs et de girâos. Je ne dois pas au reste oublier de faire observer que cette maison est couverte avec des troncs de palmier. La tige de ces arbres est plus ou moins dure à la circonférence, mais remplie au centre d'une moelle très tendre. On la coupe par la moitié, on ôte la moelle et l'on forme ainsi des espèces de gouttières qu'on arrange sur les toits comme on y place les tuiles creuses, c'est-à-dire que si l'une présente le côté concave, sa voisine offre le côté convexe. Il y a à Valença beaucoup de maisons couvertes de cette manière.

Saint-Gabriel, 8 février. — Le matin sur les neuf heures, j'ai pris avec moi Firmiano et je suis monté sur la Serra-Negra. Le bas de cette montagne offre des bois vierges d'une grande fraîcheur dont la végétation est déjà très variée. A environ un quart de lieue de Saint-Gabriel, on a bâti presque sur le bord d'une petite rivière un rancho et une venda qui n'existaient pas lors de mon premier voyage. Lorsqu'on est parvenu à une certaine hauteur, le terrain change de nature. Après avoir été argileux, il n'offre plus que des rochers ou un sable quartzeux blanc et grossièrement concassé et la végétation change en même temps que le sol. Aux bois vierges succèdent des *carrascos* serrés et touffus qui se composent d'une grande quantité de petits arbres d'espèces différentes et principalement d'arbrisseaux tels que une *éricée*, un grand nombre de *myrtées*, des *cassies*, plusieurs *laurinées* et une *mélastomée* à grandes fleurs violettes. Les plantes de ces carrascos ne sont point aussi raides ni aussi sèches que celles des *taboleiros cobertos*, mais elles sont beaucoup moins aqueuses que celles des bois vierges.

Il est facile de voir que ce n'est point la différence d'élévation, mais celle du sol qui influe sur la végétation. En effet, au bas même de la montagne il existe un espace de terrain assez considérable composé d'un quartz concassé,

semblable à celui que j'ai décrit plus haut et l'on y retrouve la plupart des plantes du sommet de la montagne. Je suis resté trop tard pour pouvoir faire l'analyse des plantes nombreuses que j'ai recueillies, ainsi il faudra passer ici la journée de demain.

Saint-Gabriel, 9 février. — J'ai passé toute la journée à analyser et à décrire les plantes que j'ai rapportées hier de la Serra et ne suis pas sorti un seul instant de ma chambrette. Quoique l'étude des plantes soit le but de ce voyage, un véritable devoir et l'occupation la plus agréable, j'avais cependant fini par avoir la tête fatiguée de tant d'analyses et malheureusement, je n'ai pu encore terminer toutes celles que j'avais à faire. Malgré la promptitude avec laquelle je travaillais, j'ai vu que je serai forcé de rester ici demain. En réfléchissant sur le temps qu'exige le voyage que j'entreprends je me suis peu à peu abandonné à la plus sombre mélancolie. J'ai le plus vif désir de donner à ma mère la consolation de m'embrasser encore, je crains qu'arrivant en France en hiver, je ne puisse supporter la rigueur du froid, et je me vois presque dans l'impossibilité de m'embarquer au mois de juin. Tout cela me bouleverse et je suis presque tenté d'abréger le voyage.

Saint-Gabriel, 10 février. — J'ai encore passé toute la journée à faire des analyses; cependant, comme j'ai moins travaillé qu'hier, je suis moins fatigué. Les caravanes se succèdent sans cesse sous le rancho ; en France ce seraient des cris, des jurements, des disputes. Ici tout se passe en paix; chacun fait son travail sans le moindre bruit ; le plus sale toucheur de pourceaux parle avec douceur et politesse. On se rend sans se connaître les petits services dont on a besoin, et tout le monde vit dans la meilleure intelligence. Quand on se rencontre dans un chemin, on ne manque jamais de se saluer ; lorsqu'on va prendre sa place sous un rancho, on salue les premiers occupants, et bientôt on engage la conversation avec eux. Presque tous ceux qui ont passé hier ici sont venus me voir travailler ; on ne manque jamais de me demander quel est le but de mon travail, on me témoigne le

désir de voir ma loupe, on est quelquefois importun, mais toujours poli.

Fazenda de San-Joao, 11 février, 3 lieues. — J'ai quitté ce matin Saint-Gabriel et passé la serra Negra. A peine a-t-on traversé la rivière de Saint-Gabriel que l'on passe snr un terrain composé d'un quartz blanc, grossièrement concassé, mêlé d'une légère portion de terre végétale. Ce terrain semblable à celui que l'on retrouve dans les parties les plus élevées de la montagne, en offre aussi la végétation ; on y retrouve en abondance la *mélastomée*, l'*éricée*, etc., dont j'ai parlé dans mon journal du 8 février, et il n'y croît également que des arbrisseaux. Dès que la proportion de terre végétale augmente, les arbres reparaissent, et alors le chemin devient charmant ; on n'y voit pas la moindre inégalité, il semble avoir été sablé par la main des hommes et serpente comme une allée de jardin anglais entre de grands arbres qui appartiennent à une foule d'espèces différentes. Leurs branches entremêlées forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Le voisinage de la rivière augmente encore la fraîcheur de cette promenade sans ciel et l'air y est embaumé par cette mélastomée, dont les fleurs blanches disposées en bouquets délicats, contrastent avec la verdure foncée des plantes voisines. Plus loin le sol devient plus anguleux, les bois ne sont plus aussi variés, il n'y croît plus autant d'arbrisseaux, le chemin s'élargit, il n'est plus aussi joli ; cependant il a encore son charme entre la rivière et les arbres et l'on continue à jouir d'une fraîcheur délicieuse.

A un quart de lieue de Saint-Gabriel, on trouve une venda et un rancho qui n'existaient pas encore lorsque je montai sur la serra, il y a trois ans ; on les a construits depuis que l'on a rendu le chemin de la montagne un peu meilleur et qu'il est plus fréquenté. C'est après avoir passé cette venda et un petit ruisseau qui coule auprès, que l'on commence à monter ; cependant on descend encore quelquefois pour monter ensuite sans aucune discontinuité.

A environ un quart de lieue depuis la venda, le terrain se compose d'un gros sable et d'une terre grisâtre ; les bois ne

cessent point encore, mais ils deviennent beaucoup plus maigres. C'est là que l'on commence à découvrir le pays; nulle part je n'ai aperçu une aussi vaste étendue; mais sur quelque point que l'œil se porte, on ne voit absolument que des forêts et des montagnes dont les plus élevées présentent à une certaine hauteur une zône d'une couleur moins foncée, formée par des carrascos qui croissent au-dessus des bois vierges. Bientôt le sol est composé à sa surface d'un sable pur et la végétation change entièrement. Elle n'offre plus guère que des arbrisseaux pressés les uns contre les autres, dont la plupart ont des rameaux nombreux disposés en corymbe. Ce sont principalement une *cassie,* une *éricée,* un grand nombre de *myrtes,* quelques *laurinées,* des *malpighiées,* des *composées,* une *mélastomée,* etc., au milieu desquels croît par intervalle une petite espèce de *bambous.*

De temps en temps, le chemin est extrêmement difficile; dans les parties boisées, il n'offrait souvent qu'un sentier étroit, embarrassé par des racines. Au milieu des carrascos, il passe sur des rochers glissants où les mulets ont peine à se tenir. Dans un endroit, il n'a guère qu'un pied et demi de large. D'un côté il est bordé de rochers, de l'autre il domine un précipice. Un peu au-dessous du sommet de la montagne, le sol devient humide et se compose d'un mélange de sable presque blanc et d'un humus noirâtre. Là croît en abondance une *mélastomée,* qui s'élève jusqu'à trois pieds et offre des corymbes serrés, des rameaux parsemés de jolies fleurs purpurines. Je montais encore lorsqu'est venue à passer une troupe de bœufs très nombreuse et divisée suivant la coutume en différentes bandes. J'étais alors dans une des parties les plus larges du chemin, et il a fallu attendre que toute la troupe fût passée pour éviter l'embarras de se rencontrer dans quelque sentier escarpé et difficile. La vue devient plus étendue encore à mesure que l'on monte et l'on finit par découvrir les montagnes de Rio-de-Janeiro qui se perdent dans un lointain vaporeux. En descendant la montagne, on trouve beaucoup moins de carrascos; cependant ce n'est guère que vers le bas qu'ils reprennent la vigueur ordinaire aux bois vierges.

Il était temps que j'arrivasse, car la chaleur a été très forte pendant toute la journée, et j'ai presque toujours été à pied portant mon porte-feuille qui avait fini par devenir fort pesant. La fazenda où j'ai fait halte est située absolument au pied de la serra, et comme les caravanes qui passent la montagne y font nécessairement halte, il y a toujours un très grand mouvement de mulets, de muletiers et de voyageurs. Il n'y a en effet aucune maison dans la montagne.

Suivant l'usage de tous les pays, le propriétaire profite de la nécessité où l'on est de s'adresser à lui, et le maïs se vend ici comme à Saint-Gabriel beaucoup plus cher que partout ailleurs.

Mes petits Guaranis sont partis de Rio-de-Janeiro, montés sur le même mulet, l'un sur la selle, l'autre en croupe; mais l'animal s'est trouvé fort blessé au bout de quelques jours. Il ne peut plus être actuellement que pour l'un des deux enfants. Je faisais monter tantôt l'un, tantôt l'autre, et lorsque j'allais à pied, je laissais presque toujours mon mulet à celui qui ne pouvait aller sur le sien. Malgré cela, tous les deux ont beaucoup marché et beaucoup couru pour attraper des insectes ; Diego en arrivant s'est trouvé incommodé. Je l'ai fait coucher et lui ai fait prendre du thé très chaud pour le faire suer. Il n'y a dans son état rien qui doive raisonnablement m'alarmer ; mais je suis tellement attaché à ces enfants que je ne puis me défendre d'une vive inquiétude.

Rancho de Manoel Viera, 1 lieue 1/2, 12 février. — J'avais pris place hier dans une grange où étaient déjà quelques voyageurs qui vont pour leurs affaires du village de *Oliveira* à Rio-de-Janeiro, et paraissent être des gens aisés. Parmi eux était un chirurgien qui s'est empressé de me faire connaître sa qualité en prenant un air de dignité qui semblait dire : « Messieurs, respectez-moi. » Chacun s'est empressé de le consulter, et entre autres un jeune homme que le commandant du Rio-Preto m'a prié de conduire jusqu'à Barbacena et qui a je ne sais quelle maladie de peau. L'honnête chirurgien lui a dit qu'il allait lui faire un remède et que le lendemain il serait guéri. Il a effectivement mêlé de la poudre et du jus de coton, il en a frotté les parties malades et les a

bénites ; puis il a envoyé le malade se coucher en l'assurant du succès.

J'ai déjà eu l'occasion de parler plusieurs fois dans mon journal de la confiance que les Brésiliens ont dans les amulettes et les remèdes sympathiques. Un des moyens de guérison qu'ils emploient aussi très souvent est de faire bénir leurs maux. Quelque charlatan en même temps doit répéter une formule de prière. Une foule de gens se mêlent ainsi de bénir les malades et de la meilleure foi du monde ; mais je n'aurais jamais cru qu'un homme qui se donne publiquement pour chirurgien et qui par conséquent doit avoir été approuvé consacrât ainsi par son exemple les pratiques superstitieuses. Mon mépris a encore surpassé mon étonnement lorsque le docteur est venu me demander une pataque. Je la lui ai refusée en lui disant que son malade ne m'appartenait en aucune façon.

Diego est déjà fort bien, et il est clair que son indisposition n'était qu'une transpiration arrêtée. Je n'ai cependant fait aujourd'hui qu'une lieue et demie, parce que j'ai recueilli hier beaucoup de plantes et que je suis arrivé trop tard pour les examiner.

Toujours des bois vierges et nous n'avons fait aujourd'hui que monter et descendre, ce qui est très fatigant pour les hommes et les animaux. A environ un quart de lieue d'ici, nous avons passé sur un pont en bois la petite rivière appelée *Rio-do-Peixe* et dans la route nous avons vu plusieurs fazendas. Dans quelques endroits, le chemin a tout au plus la largeur nécessaire pour un mulet chargé, défaut très ordinaire à toute cette route. Si dans de pareils endroits deux caravanes se rencontrent, il faut nécessairement que l'une des deux recule, ce qui souvent donne lieu à des disputes ou occasionne des embarras dangereux.

Le rancho où j'ai fait halte dépend d'une fazenda éloignée de quelques portées de fusil et cachée dans un fond. Je m'y suis rendu à la chute du jour pour payer le maïs que j'avais envoyé chercher pour mes mulets et je me suis mis à causer avec le maître de la maison. Je lui demandai entre autres choses si l'on était content du nouveau gouvernement. Il m'a répondu qne oui. « Je suis fâché cependant, a-t-il ajouté,

qu'on nous ait ôté notre général ; nous étions accoutumés à lui, et une personne seule gouverne toujours mieux que cinq qui ont de la peine à s'entendre. Si, quand j'ai fait ma maison, j'avais été obligé de consulter tous mes voisins, elle ne serait pas encore faite. »

Il y a quelque chose de vrai dans les paroles de ce cultivateur; mais je crois que lui-même ne se rendait pas bien compte de la raison qui lui faisait préférer l'ancien général à une junte provisoire. La plus grande partie des hommes ont un besoin de s'attacher à ceux qui les gouvernent. C'est un sentiment qui paraît aussi naturel que l'affection du fils ou du serviteur pour le père de famille; mais l'on ne s'attache pas à un corps comme à un homme : c'est en quelque sorte un être métaphysique comme la loi. On peut la trouver juste ou injuste, l'approuver ou la blâmer, mais on ne ressent pour elle ni haine ni affection. La plupart des hommes ne peuvent aimer non plus à être gouvernés par des magistrats tirés de la classe dont eux-mêmes font partie. L'élévation de leurs égaux les avertit sans cesse de leur infériorité ; mais ils se consolent d'être gouvernés par un homme d'un rang élevé, en songeant que ce n'est point un mérite supérieur au leur qui l'a placé au-dessus d'eux, mais que ce sont les hasards de la naissance auxquels il faut bien se résigner.

Rancho de Antonio Pereira, 13 février, 3 lieues. — Aujourd'hui nous avons découvert les campos dans le lointain, mais nous avons trouvé encore un pays de bois vierges. Le chemin est fort difficile, très étroit et va toujours en montant et en descendant. Après avoir fait environ deux lieues, nous sommes arrivés dans une vallée fort agréable où coule une petite rivière, sur laquelle on voit successivement deux fazendas, celles de *Rancheria* et de *Brumado*, qui ont dû avoir de l'importance autrefois, mais m'ont paru aujourd'hui en très mauvais état. Il ne m'a pas été difficile de deviner la raison de leur décadence, quand j'ai vu pour la première fois depuis Rio-de-Janeiro des amas de *cascalhos* sur le bord de la rivière.

Continuant notre route, nous sommes arrivés à un petit

rancho où nous avons fait halte. Il dépend d'une venda qui est tenue par un enfant de dix à douze ans. La venda, le rancho et une maison voisine où l'on élève des volailles et des cochons appartiennent à un oncle de l'enfant, et celui-ci en est resté le gardien pendant un voyage de son oncle. Cela prouve quelle sécurité règne dans ce pays, et combien les vols y sont rares. Quoi qu'il en soit, ce lieu a quelqe uchose qui plaît par son aspect sauvage. La venda et le rancho sont construits à quelques pas du chemin et de la rivière. Celle-ci coule au milieu d'un fourré formé d'arbrisseaux parmi lesquels une *composée* se fait remarquer par ses grands corymbes de fleurs purpurines, et un *calyplutus*, par de larges fleurs d'un blanc jaunâtre. Des amas de cailloux attestent les travaux des mineurs. De tous côtés s'élèvent des montagnes couvertes de bois, et au-dessus d'elles en face du rancho on voit une échappée des campos.

Fazenda do Tanque, 14 février, 1 lieue 1/4. — Comme j'ai l'intention de monter à la *serra d'Ibitipoca*, où sans doute je trouverai beaucoup de plantes, j'ai voulu ne pas quitter le rancho d'Antonio Pereira sans m'être mis au courant de mes analyses et il était fort tard quand nous sommes partis. Après avoir monté une côte assez roide, nous sommes entrés dans les campos. C'est avec un plaisir extrême que j'ai revu une foule de sous-arbrisseaux charmants qui ont commencé mon herbier et que je n'ai point aperçus depuis deux ans, les élégantes cassias et ces mélastomées, dont les rameaux grêles et serrés forment des touffes charmantes arrondies en boule. Dans les bois vierges, il n'y a presque jamais de vue, mais la végétation est si majestueuse et si variée, ses effets y sont si pittoresques que je ne m'y suis jamais ennuyé. Les campos au contraire paraissent bientôt monotones; mais lorsque au sortir d'une forêt sombre on entre dans un campo et qu'on découvre tout d'un coup une immense étendue de pays, lorsqu'on se sent rafraichi par une brise que rien n'empêche de circuler, lorsque, au lieu d'arbres gigantesques dont on distingue à peine le feuillage, on ne voit plus que des pâturages émaillés de fleurs charmantes dont on peut connaître de fort loin la famille et le genre, il est impossible

à ce changement de scène inattendu de ne pas éprouver une sorte de ravissement.

A la vue des belles campagnes qui se sont offertes aujourd'hui à mes regards, je n'ai pu me défendre d'un serrement de cœur en songeant que bientôt je m'en éloignerais sans retour. Tous ces jours-ci j'ai été livré à la plus pénible incertitude. Je sens très bien, il est vrai, que je ne puis rester toujours au Brésil ; mais j'aurais désiré du moins pouvoir jouir plus longtemps du plaisir d'admirer ce beau pays ; j'aurais désiré pouvoir prendre congé de mes amis, de mes bons amis des environs de Villa-Rica ; cependant je sens bien en même temps que si je faisais ce voyage, il me serait difficile de pouvoir m'embarquer cette année, et si j'attends peu de satisfaction de mon retour en France, je ne puis me dissimuler qu'une foule de devoirs m'y rappellent. Après bien des combats et des hésitations, je me suis enfin à peu près résigné à me diriger directement de Barbacena à Saint-Paul.

Ce ne sont pas toujours des campos que nous avons parcourus aujourd'hui, nous avons aussi traversé des bois. Après avoir fait une lieue environ, nous sommes arrivés au village d'Ibitipoca, qui est situé sur une hauteur. Quoique le chef-lieu d'une paroisse qui s'étend jusqu'au Rio-Preto, ce village ne se compose que de quelques maisonnettes dans le plus mauvais état.

Je me suis arrêté à l'une d'entre elles, où vit entassée une nombreuse famille de mulâtres, et j'ai demandé où demeurait le commandant. On m'a répondu qu'il habitait une fazenda située à une lieue et demie d'ici ; j'ai prié alors l'homme auquel je m'étais adressé de m'indiquer le chemin de la fazenda do Tanque, que je savais être l'habitation la plus voisine de la *Serra*. Cet homme m'a non seulement indiqué le chemin avec cette politesse qui semble naturelle aux Mineurs, mais encore il a voulu me servir de guide pendant quelques instants. Après avoir suivi pendant une demi-heure un sentier qui suit un vallon couvert de bois, je suis enfin arrivé au Tanque. J'ai demandé l'hospitalité à un jeune homme qui m'a dit que le maître de la maison était absent, mais que cependant je pouvais passer ici la nuit. Il s'est

empressé de ranger les différents objets qui étaient dans la salla et mes effets y ont été déchargés. Peu de temps après sont venus Laruotte et Jozé, que j'avais laissés au village pour y acheter quelques provisions. Le dernier m'a dit que notre arrivée avait répandu l'alarme dans le pays. On y avait entendu parler des événements de Rio-de-Janeiro, et voyant passer un homme accompagné de mulets chargés de malles, on en avait conclu que ce devait être quelque grand personnage chargé de faire des levées d'hommes.

La Fazenda do Tanque paraît avoir eu autrefois quelque importance, mais elle est devenue la propriété de quelques mulâtres qui paraissent très pauvres et elle tombe entièrement en ruines.

CHAPITRE XXIV

Serra d'Ibitipoca. — *Rio do Sal.* — Rocher de S. Antoine. — *Ponte-Alta. Fazenda da Caxueira.* — Puces. — *Villa de Barbacena.* — Don Manoel de Portugal e Castro. — *Fazenda de Barroso.* — *Rancho d'Elvas.* — Bichos do Pe. — *S. João-del-Rey.* -- J. Baptiste Machado, escompteur. — La messe au presbytère. — Conversation sur la révolution brésilienne. — *Rancho do Rio das Mortes Pequeno.* — Lettres. — *Fazenda do Ribeirao. Fazenda da Caxueirinha.* — Passage du Rio-Grande qui devient plus tard le Rio de la Plata. — Négresses. — *Rio da Juruoca.* — *Fazenda de Carrancas.* — *Rancho da Tritura.* — Caravanes de sel, de lard et de fromages pour Rio-de-Janeiro. — *Fazenda do Retiro.*

Fazenda do Tanque, 16 février. — J'ai été aujourd'hui herboriser dans la *serra da Ibitipoca,* guidé par deux enfants de la Fazenda do Tanque. Au pied de la montagne sont des bois épais que nous avons traversés en montant insensiblement, et tout à coup nous nous sommes trouvés dans un pâturage immense où le terrain offre un mélange de sable et de terres noirâtres. Dès l'instant où j'y ai mis le pied, j'ai trouvé au milieu des graminées, des plantes qui n'appartiennent qu'aux campos montagneux, des mélastomées, une apocinée, etc.

La *serra da Ibitipoca* n'est point un pic isolé, mais une portion avancée de la chaîne que j'ai traversée depuis Rio-de-Janeiro jusqu'ici. Elle peut avoir, m'a-t-on dit, une lieue de longueur et présente des parties plus élevées, d'autres qui le sont moins, des vallées, des ravins, des pics, de petites parties planes. Les pentes y sont rarement très rapides, les endroits élevés présentent généralement des croupes

arrondies, et les rochers y sont assez rares. Les fonds et les ravins sont ordinairement couverts d'arbrisseaux, mais on y voit peu de bouquets de grands bois ; presque toute la montagne est couverte de pâturages presque toujours excellents.

Nous avons suivi un sentier qui monte peu à peu et nous sommes arrivés près d'une petite rivière appelée *Rio do Sal*. C'est elle, m'a-t-on dit, qui sous le nom de Rio do Brumado arrose la vallée où est située la fazenda de ce nom et qui enfin va grossir le *Rio do Peixe*. Le Rio do Sal coule avec rapidité dans un ravin étroit et est bordé dans plusieurs endroits de rochers à pic. Sur l'un d'eux, qui est d'une couleur blanchâtre, sont plusieurs taches noires formées, autant que j'ai pu en juger, par des expansions lichénoïdes. L'une d'elles représente assez bien une figure d'ermite affublé de sa robe en tenant un livre. On en a fait un saint Antoine et elle est l'objet de la vénération de tout le pays. Ceux qui ont perdu des bestiaux dans la montagne vont réciter le chapelet devant l'image et les retrouvent infailliblement ; d'autres vont en pèlerinage un cierge à la main au-dessus du rocher où le saint est représenté et ils y font quelque pénitence.

A peu de distance de ce lieu nous sommes arrivés à une petite maison grossièrement construite avec de la terre et des bâtons croisés, couverte de chaume, et qui n'a d'autres ouvertures que des portes étroites fermées avec des cuirs. Mais si cette chaumière n'annonce que l'indigence, sa situation a été très bien choisie ; elle est bâtie dans un fond et garantie des vents par les hauteurs voisines. D'un côté est un grand bois et de l'autre un ruisseau dont l'eau est excellente et fait mouvoir une petite mangola.

A mon arrivée j'ai été reçu par une mulâtresse vêtue d'une chemise de toile de coton fort sale et d'un jupon de même étoffe ; une foule de jolis petits enfants étaient autour d'elle et habillés plus pauvrement encore. Cette femme a paru un peu effrayée de ma visite, mais elle s'est bientôt rassurée ; je lui ai demandé si son mari pourrait me conduire dans les parties les plus élevées de la serra. Elle m'a répondu qu'il était dans le bois, mais qu'il reviendrait bientôt et que je

pourrais lui parler à lui-même. En attendant, je me suis mis à causer avec la maîtresse de la maison et je lui ai demandé si elle ne s'ennuyait pas seule au milieu de ces montagnes. Elle m'a dit qu'elle n'y était que depuis un an, mais qu'elle n'avait pas éprouvé un moment d'ennui, que ses enfants, le soin du ménage, celui de ses volailles et de ses bestiaux l'occupaient sans cesse, que d'ailleurs il se passait toujours quelque chose de nouveau dans son petit intérieur, qu'il fallait tantôt planter, tantôt recueillir, qu'il lui naissait des bestiaux, que son mari ou son fils aîné allaient à la chasse, et qu'ils rapportaient tantôt un cochon sauvage dont on mangeait la chair, tantôt un rôti, tantôt un chat sauvage, et effectivement elle m'a montré les peaux déjà tannées de plusieurs de ces animaux.

Sur ces entrefaites le mari est arrivé et a consenti fort honnêtement à me servir de guide. Avant de partir il m'a offert du fromage, de la farine et des bananes, fruit que l'on ne peut cueillir qu'au pied de la montagne. Pendant que nous mangions, la conversation a continué ; mon hôte m'a appris qu'il avait habité longtemps le village de Rio-Preto, mais qu'ayant jugé ce lieu favorable à un établissement, il y avait passé un an seul pour y construire sa chaumière et pour y former une plantation, que dans cet espace de temps, il avait tué dix jaguars, que, par ce moyen, il avait rendu les pâturages plus sûrs, et qu'enfin il y avait transporté sa femme et ses enfants.

Après avoir fini de déjeuner, nous sommes partis tous à cheval et nous sommes montés au *pion,* nom que l'on donne au sommet le moins arrondi et l'un des plus élevés de la serra. De ce petit pic on découvre une vue plus étendue encore que celle dont on jouit dans la serra de S.-Gabriel ; lorsque le temps est clair, on peut même distinguer les montagnes des environs de Rio-de-Janeiro. Derrière le pion et dans un très long espace la montagne est taillée absolument à pic et il est difficile de se défendre d'une sorte de terreur lorsqu'en s'avançant aussi loin que la prudence le permet on découvre à une immense profondeur d'épaisses forêts cachées dans une vallée sombre. Au-dessous du pion est un gouffre dont l'œil ne peut mesurer le fond, mais qui, dit-on,

correspond très loin de là par une autre ouverture à un ravin beaucoup plus bas. Les pâturages qui environnent le pion et en général tous ceux qui couvrent la montagne sont d'une qualité excellente et pourraient nourrir une quantité prodigieuse de bestiaux ; mais ils ne servent qu'à ceux de mon guide, qui sont fort peu nombreux, et à ceux de quelques voisins aussi pauvres que lui.

En nous éloignant du pion, nous avons suivi pendant quelque temps les bords escarpés de la montagne, nous avons ensuite traversé un ruisseau près duquel croît une singulière mélastomée dont les fleurs sont d'un pourpre noir ; nous avons traversé des terrains marécageux, puis une pente où les pâturages ont été brûlés récemment et où croît en abondance un *Vilosia* dont les tiges et les rameaux tortueux et rabougris, noircis par le feu, sont terminés par une touffe de feuilles roides du milieu desquelles s'élèvent 5 à 6 fleurs d'un beau bleu aussi grandes que des lys. Pendant cette course, j'ai récolté un nombre prodigieux d'espèces de plantes, mais je les avais déjà ramassées pour la plupart dans d'autres montagnes de cette capitainerie.

Mon guide commençait, je crois, à s'ennuyer d'être obligé de s'arrêter à chaque instant pour attendre que j'arrangeasse mes fleurs, et il m'a paru enchanté de se retrouver chez lui. Sa femme nous avait préparé un plat de palmitos et une jatte de lait excellent. Nous nous sommes empressés de manger, et il était déjà nuit quand nous sommes arrivés ici.

Ponte Alta, 16 février, 1lieue 1/2. — Comme j'avais une prodigieuse quantité de plantes à examiner, je n'ai pas voulu faire aujourd'hui beaucoup plus d'une lieue. Après avoir remercié mon hôte, qui a été très complaisant pour moi, je me suis remis en route. Nous avons d'abord traversé le village d'Ibitipoca, que je n'avais d'abord vu qu'imparfaitement et que je croyais encore moins insignifiant qu'il n'est. Il est, comme je l'ai dit, situé sur une colline et se compose d'une petite église et une demi-douzaine de maisons rangées autour d'elle et dont la plupart sont abandonnées, et de quelques autres au moins aussi misérables,

bâties sur le penchant d'une autre colline. Il ne faut donc pas s'étonner si c'est inutilement que j'ai fait chercher hier dans ce pauvre village les denrées les plus nécessaires à la vie.

Le pays que j'ai parcouru aujourd'hui est montueux et présente des pâturages sur les hauteurs, des bois dans les fonds et sur le penchant des mornes. Ce sont presque toujours des pâturages que nous avons traversés, et j'y ai retrouvé beaucoup de plantes communes dans de semblables localités, une cassia, une mélastomée, une rubiacée, etc. Les graminées les plus abondantes dans les pâturages sont : le *Capimfrexa*, dont la présence indique leur bonté, et une espèce à épis horizontaux.

Nous avons fait halte à une petite fazenda dont le maître est absent. Ses nègres nous ont d'abord permis de nous établir sous la varanda, et le soir ils m'ont ouvert la sala pour que j'y fisse faire mon lit. J'ai par conséquent eu l'occasion de voir l'intérieur et l'ai trouvé comme celui de la plupart des habitations de cette comarca, c'est-à-dire presque nu. Dans la sala on ne voit qu'une table et un banc, et dans les chambres qu'une couple de bois de lits. Aux murs de la varanda et à ceux de la sala sont clouées une série de croix de bois de différentes grandeurs, usage qui se retrouve dans toutes les anciennes maisons. D'ailleurs la position de celle-ci est fort agréable ; elle est située dans une vallée, et en face sur le penchant d'une colline s'élève en amphithéâtre un bois presque entièrement composé d'araucarias.

Dans ce voyage, j'ai commencé à revoir cet arbre sur les bords du ruisseau *do Brumado*, et je l'ai retrouvé près de la fazenda *do Tanque* et d'*Ibitipoca*. Il croît naturellement sur quelques-unes des plus hautes montagnes de Rio-de-Janeiro ; on le retrouve ici dans un pays très élevé sur la limite des bois et des campos. Il forme presque à lui seul la plupart des capoês des environs de *Curitiba ;* enfin dans la Capitainerie de Rio-Grande, il descend jusqu'au bord de la plaine. Il semble donc qu'il y ait égalité de température entre ces différents points, et l'Araucaria forme une sorte de thermomètre.

Fazenda de Joao Alves, 17 février, 5 lieues. — En sortant de Ponte-Alta, nous sommes montés sur un morne élevé et pierreux où j'ai retrouvé beaucoup de plantes intéressantes que j'avais recueillies en 1817 dans des localités semblables, entre autres une verbenacée et une liliacée. Descendant ensuite, nous avons parcouru un pays montueux, où il y a plus de bois que de pâturages, et après avoir fait environ une lieue et demie, nous sommes arrivés à *Santa-Rita da Ibitipoca*. Ce village, bâti dans une position agréable sur le penchant d'une colline, n'est qu'une succursale d'Ibitipoca, et cependant il est plus considérable. Il se compose d'une seule rue, mais on y voit quelques jolies maisons et plusieurs boutiques.

Après avoir passé Ibitipoca, nous avons continué à parcourir un pays montueux où il y a plus de bois que de pâturages. En deçà de Santa-Rita, j'ai vu beaucoup moins de plantes qu'auparavant, parce que le terrain a cessé d'être pierreux et qu'en général il n'y a pas une aussi grande variété de végétaux dans un sol argileux qu'au milieu des rochers. Mais quand il y aurait une plus grande quantité de plantes, je n'aurais pu songer à les recueillir, car pendant que j'en récoltais en sortant de Ponte-Alta, la caravane s'était éloignée, et pour pouvoir la rattraper j'étais obligé d'aller aussi vite que je pouvais.

Trompé par une branche de pin qui probablement avait été jetée par le vent dans le chemin que je devais suivre et que je crus y avoir été placée à dessein par Jozé, j'ai pris une route qui m'a beaucoup éloigné. Pendant ce temps la caravane allait toujours en avant et ce n'est guère qu'à la nuit qu'elle s'est arrêtée. Comme je suis loin d'avoir examiné toutes les plantes de la serra d'Ibitipoca, j'ai été fort contrarié d'être arrivé si tard ici, et je n'ai pu m'empêcher de témoigner à Jozé mon mécontentement de ce qu'il avait fait tant de chemin.

Le lieu où il a fait halte est une grande fazenda située dans un fond entre des bois et des pâturages. Lorsque Jozé s'y est présenté, il n'y a trouvé que des nègres qui lui ont indiqué pour gîte une vieille varanda où les pourceaux ont coutume de passer la nuit et où l'on enfonce dans la pous-

sière et le fumier. Quand le maître de la fazenda est arrivé, je l'ai prié de m'accorder un petit coin de sa maison. Il y a consenti de de la meilleure grâce ; mais je n'ai pas d'abord profité de sa permission, afin de n'être pas obligé de changer tous mes effets de place. Cependant quand la nuit est venue les puces qui restent ordinairement engourdies pendant le jour sont sorties de leur poussière. En peu d'instants, nous en avons été entièrement couverts et il a fallu nécessairement profiter de l'offre de mon hôte.

Fazenda da Caxueira, 3 lieues, 18 février. — J'avais fui la vieille varanda, afin de n'être pas dévoré par les puces. Mais il y en avait encore assez dans la maison de mon hôte pour m'empêcher de dormir. Dans les comarcas de *Sabara* et de *Cerro-do-frio*, on balaie la maison aussitôt que le jour paraît, mais dans la comarca de S.-Joâo on est généralement moins propre et l'on est aussi beaucoup moins civilisé. Dans cette dernière comarca les habitants de la campagne s'appliquent davantage à l'agriculture ; ils travaillent avec leurs nègres, passent leur vie dans leurs plantations et au milieu de leurs bestiaux, et leurs mœurs doivent nécessairement emprunter quelque chose de la rusticité de leurs occupations.

Les hommes, au contraire, qui s'adonnent à la minération ne font que surveiller leurs esclaves; ils ne travaillent point, ils ont plus de loisirs pour discourir et pour penser. Leur éducation a été plus soignée, et ils soignent davantage celle de leurs enfants.

Hier au soir, mon hôtesse m'a envoyé un plat de très bons raisins et ce matin nous avons causé un moment. Elle m'a appris que son mari avait été avec ses mulets chercher du coton à *Araxa* pour le conduire à Rio-de-Janeiro et qu'il ne serait de retour ici que dans sept mois. J'ai déjà eu occasion de faire observer plusieurs fois que dans ces contrées peu peuplées, où chacun cultive peu, les affaires de commerce doivent nécessairement consommer un temps très considérable.

Le pays que j'ai traversé aujourd'hui est toujours montueux et coupé de bois et de pâturages. Nous avons fait

halte à une fazenda qui paraît fort considérable, si j'en dois juger par la grandeur des bâtiments et par le grand nombre de bêtes à cornes et de cochons que j'ai vus dans la cour de l'habitation. Avant que j'arrivasse, Jozé avait déjà rangé mes malles sous un rancho en fort mauvais état situé en dehors de l'habitation, mais comme les puces y étaient à peu près aussi nombreuses que dans la varanda d'hier, j'ai pris le parti d'envoyer un de mes gens avec ma porteria vers le maître de la maison, et de demander une petite chambre où je puisse travailler sans être dévoré par les insectes. Les porterias ont produit l'effet accoutumé. On m'a donné la varanda de l'habitation et une petite chambre voisine où je serai assez bien, mais il n'y a guère ici moins de puces qu'à la fazenda. Les insectes sont dus au peu de soin que l'on prend de balayer les maisons et à la grande quantité d'insectes que l'on élève et qui pénètre partout.

Villa de Barbacena, 19 février, 2 lieues 1/2. — Comme j'avais cueilli près de 100 espèces de plantes dans la serra de Ibitipoca, que, depuis, je n'ai fait aucun séjour et que j'ai toujours continué à recueillir, je suis extrêmement arriéré dans mon travail. J'aurais désiré me mettre au courant avant de partir pour Barbacena, mais je n'ai pu y parvenir, quoique je sois resté à Caxueira jusqu'à midi et que je me sois borné à indiquer le port et la localité de la plupart des plantes que j'ai passées en revue.

La fazenda de Caxueira est bâtie dans une situation charmante. Les campagnes qui l'environnent sont montueuses, coupées de bois et de pâturages. Immédiatement au-dessous de la cour d'habitation coule une petite rivière qui forme une jolie chute d'eau à laquelle la fazenda doit son nom. Le paysage que j'ai traversé pour me rendre de Caxueira à Barbacena est montueux et coupé de bois et de pâturages, les uns sur les hauteurs, les autres dans les fonds. Dans plusieurs endroits, le chemin est fort mauvais. A une lieue d'ici, j'ai pris les devants avec Firmiano afin d'avoir le temps de m'entretenir avec le commandant sur la route que je devais suivre. Dans le voisinage de la ville, nous avons vu sur le

bord d'une petite rivière des amas de cailloux qui attestent les travaux d'anciens Mineurs.

En arrivant ici, j'ai demandé où demeurait le commandant, on me l'a indiqué ; je lui ai présenté une lettre que m'avait donnée pour lui son père, commandant du Rio-Preto. Il a refusé de voir mes papiers et m'a traité avec beaucoup d'égard et de politesse.

Presque aussitôt après les premiers compliments, je lui ai fait part de mes plans de voyage et lui ai demandé s'il croyait qu'en les exécutant je pourrais arriver à Rio-de-Janeiro dans les premiers jours de mai. Nous avons fait ensemble le calcul du nombre de lieues qu'il y a d'ici à *Itajura* et de là à S.-Paul et ensuite de cette dernière ville à Rio-de-Janeiro, et je me suis convaincu que, s'il ne m'était pas impossible de faire ce voyage dans l'espace de temps que je puis y consacrer, il faudrait du moins que, pour cela, je n'éprouvasse absolument aucun retard. L'amour filial a triomphé du désir que j'avais de revoir mes amis, de prolonger mon séjour dans cette capitainerie et de connaître l'esprit qui y règne depuis les derniers événements. J'ai pris la résolution de me rendre directement d'ici à S.-Paul, et, quand mon sacrifice a été fait, je me suis senti plus content et comme soulagé d'un poids pénible à porter.

Le commandant m'a promis pour demain matin un itinéraire d'ici à S.-Paul, et, quand ma caravane est arrivée, il nous a conduits à une auberge située hors de la ville du côté de Villa-Rica.

Barbacena, 20 février. — Comme j'avais différentes petites emplettes à faire et une foule de plantes à examiner, je me suis décidé à ne point partir aujourd'hui. J'ai été extrêmement occupé pendant toute la journée parce qu'il me restait une foule de plantes à examiner. J'ai reçu, vers midi, la visite du commandant, et ce n'est que vers la nuit que j'ai pu la lui rendre. J'ai déjà fait la description de cette ville et je n'y reviendrai qu'en peu de mots.

Le pays où elle est située est élevé, montagneux, agréablement coupé de pâturages et de bouquets de bois. L'eau y est peu abondante, mais l'air y est très pur. Elle est bâtie

sur la crête de deux collines allongées, dont l'une aboutit perpendiculairement au milieu de l'autre, et elle se compose de deux rues assez longues. L'église paroissiale occupe le milieu d'une place formée par la rencontre des deux rues; outre cette église, il y en a trois autres dont une n'est pas encore achevée. Les maisons sont basses et petites, mais assez jolies. Cinq à six ont un étage, outre le rez-de-chaussée, et, parmi celles-ci, il y en a une qui se fait remarquer par une belle treille qui en tapisse la façade. On voit à Barbacena plusieurs boutiques assez bien garnies, plusieurs vendas et quelques auberges. Nulle part, dans cette capitainerie, la main d'œuvre n'est aussi chère qu'ici, ce qui tient à ce que cette ville est sans cesse traversée par des voyageurs qui, pressés de se rendre à leur destination, se laissent faire la loi par les ouvriers. Barbacena est célèbre parmi les muletiers par la quantité de mulâtresses qui l'habitent et entre les mains desquelles ces hommes laissent le fruit de leur travail.

Fazenda . . . . . ., 21 février, 3 lieues. — Je me suis entretenu avec le commandant des derniers événements qui se sont passés dans la capitainerie des Mines. Il dit, avec tous les habitants de ce pays, que Don Manoel de Portugal e Castro était un homme d'honneur, qu'il s'est toujours opposé aux vols des employés, et que c'est par là principalement qu'il s'est attiré des ennemis ; enfin, il représente la petite révolution qui s'est opérée à Villa-Rica comme le résultat d'une intrigue du secrétaire du gouvernement dont la probité avait toujours été suspecte au général et que celui-ci surveillait de très près. Il a reproché à ce secrétaire d'avoir mis tous ses parents en place, et, en général, il reproche au gouvernement actuel l'ignorance où il est des affaires de la capitainerie, ses empiétements sur le pouvoir exécutif et l'espèce d'indépendance à laquelle il semble tendre. Le commandant m'a dit de plus que la comarca de Barbacena avait envoyé un député au prince pour l'assurer de son obéissance et de sa fidélité et protester, en sa présence, contre les atteintes que le gouvernement de Villa-Rica a portées contre l'autorité royale et toutes celles qu'il pourra porter à l'avenir.

Voilà donc déjà des semences de désunion dans une même capitainerie, et ce qui devait arriver nécessairement chez un peuple accoutumé à l'autorité absolue d'hommes qui, par leur rang, lui étaient infiniment supérieurs. Il est humilié d'obéir à des magistrats qui ont été ses égaux, et cherche à se soustraire à cette autorité qui blesse son amour-propre !

Le paysage que j'ai parcouru pour venir ici est montagneux et présente encore des pâturages sur les hauteurs et des bois dans les fonds. Dans beaucoup d'endroits le terrain est pierreux. Sur toutes les hauteurs, on découvre une très grande étendue. Pour venir jusqu'ici, il a fallu nous détourner du chemin d'environ un demi-quart de lieue, et avant d'arriver, nous avons passé, sur un pont de bois le plus détestable du monde, la rivière de *Rio-Grande,* qui n'a pas ici plus de vingt pas de largeur et finit par devenir le fameux *Rio de la Plata.* Tout mauvais qu'il est, le pont produit sur le paysage un effet très pittoresque ; il est appuyé sur un rocher qui, s'avançant sur la rivière, l'arrête dans son cours ; l'eau frappe le rocher, bondit, écume, se précipite et reprend son cours en mugissant.

La fazenda où j'ai fait halte a été construite par un Mineur ; les bâtiments du maître sont considérables, construits en pierres et la charpente en est assez belle ; mais le propriétaire est mort débiteur envers la fazenda réal. Celle-ci s'est emparée de ses biens et si le gendre du défunt les possède aujourd'hui, c'est qu'il les a rachetés. Cet homme ne s'occupe pas à chercher de l'or comme son beau-père ; il profite des pâturages qui environnent son habitation pour élever des bestiaux ; il possède environ un millier de bêtes à cornes et fait beaucoup de fromages. Il m'a dit que, dans ce pays, on ne pouvait pas vendre plus du dixième de son troupeau sans porter atteinte au principal. Si les bestiaux produisent si peu, ce n'est pas que, comme dans le sud, on se nourrisse exclusivement de la chair des vaches, cela tient à ce que le régime auquel on soumet les veaux pour profiter du lait des mères en fait périr un grand nombre. Mon hôte, outre cette fazenda, en possède une autre dans les bois, du côté du *Rio da Pomba.* Ici il élève des bestiaux et là il plante du maïs. Comme les cultivateurs de ce pays, cet

homme peut être comparé pour les manières à nos fermiers de Beauce.

ELVAS, MAISON DU CAPITAINE JOZE FERREIRA, 22 février, 5 lieues. — Nous avons passé aujourd'hui devant cette fazenda de *Barroso* où l'on me refusa si impoliment l'hospitalité lors de mon premier voyage des Mines. Là, nous avons quitté le chemin que nous suivions alors et qui conduit à S.-Joze et nous avons pris celui qui conduit directement à S.-João-del-Rey. Pays montagneux, des pâturages sur les hauteurs, des bouquets de bois dans les fonds. Avant Barbacena, les bois étaient en général plus communs que les pâturages. Depuis cette ville, c'est le contraire. Cette province, et principalement la commune de S.-João, est plus peuplée que la plupart des autres parties du Brésil. Cependant, hier, je n'ai vu qu'une fazenda avant d'arriver au Barroso et il n'y en a qu'une non plus entre Barroso et Elvas.

Dans les parties les plus élevées, les pâturages se composent principalement de graminées et offrent très peu de sous-arbrisseaux. A mesure que le sol, s'abaissant, devient plus humide, les plantes ligneuses deviennent plus communes; enfin, dans les fonds et le voisinage des bois, le terrain est couvert d'arbrisseaux et principalement d'une *Composée*. Entre Barroso et Elvas, j'ai trouvé avec étonnement, sur quelques côtes élevées, mais dans de petits espaces, la végétation des *taboleiros cobertos*, c'est-à-dire des arbres épars, rabougris, tortueux, à écorces subéreuses, à feuilles dures et cassantes.

Arrivés au rancho d'Elvas, mes gens se sont mis en devoir de décharger les mulets; mais, comme, en un instant, leurs jambes ont été couvertes de *bichos do pe* ils m'ont prié d'aller demander l'hospitalité dans une fazenda voisine un peu écartée de la route. J'y ai envoyé Jozé avec les porterias et, quand je me suis présenté, j'ai été parfaitement accueilli. Les habitants de cette maison, sans avoir la politesse de ceux du Cerro do Frio et de Sabarà, ont cependant des manières plus polies que les cultivateurs de la contrée. J'ai beaucoup causé avec la maîtresse de la maison, qui m'a paru une très bonne mère de famille, pieuse, attachée à ses enfants,

à son mari et à ses devoirs. On n'a pas voulu que nous fissions notre dîner et l'on nous en a servi un fort bon pour le pays.

S.-Joao-del-Rey, 20 février, 3 lieues. — J'avais fait préparer mon déjeuner de fort bonne heure. Mes hôtes m'en ont fait des reproches et j'ai été obligé de faire avec eux un second déjeuner. Le pays est toujours le même. Sur les hauteurs et sur le penchant, des mornes d'excellents pâturages, comme tous ceux que j'ai parcourus depuis Barbacena, et, dans les fonds des bouquets de bois généralement beaucoup moins vigoureux que ne le sont les bois vierges. Dans une grande partie du chemin, nous avons marché parallèlement à la serra de S.-Jozé, dont les sommets offrent une plateforme assez égale et dont le flanc, taillé à pic, n'offre que des rochers presque nus. Presque jusqu'à S.-Joao del Rey, le pays est aussi désert que celui que nous avons parcouru les jours précédents, mais, après avoir passé une petite rivière appelée *Corgo do Segredo*, nous avons découvert une vallée charmante où sont éparses de jolies maisons de campagne.

Alors, nous approchions de la ville. En y entrant, je me suis rendu chez le curé. Il en coûtait à mon amour-propre de faire des politesses et de demander quelque chose à un homme que je ne puis estimer ; mais je devais passer un jour à S.-João, je ne voulais pas aller à l'auberge et le curé est la seule personne à qui je pusse demander l'hospitalité. Il m'a reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive et m'a répété mille fois, comme à mon autre voyage, que je pouvais regarder sa maison comme la mienne et qu'il était entièrement à mon service. J'avais laissé en arrière mes gens et mes mulets. Quand ils sont arrivés, j'ai fait décharger les effets qui m'étaient le plus nécessaires et j'ai envoyé toute ma caravane au *Rio das Mortes* chez le bon *Anjo*.

Le fondé de pouvoir de Joâo Rodrigues Pereira de Almeida m'avait donné une lettre de crédit sur le principal négociant de S.-Joâo, M. Joâo Baptiste *Machado*. Je me suis présenté chez lui et l'ai trouvé étendu sous son comptoir. Il ne s'est

pas même levé pour me recevoir. Il s'est fait lire ma lettre et m'a dit qu'il était prêt à faire honneur à la signature du représentant de Jean Rodrigue, mais que si je voulais recevoir de l'argent, il faudrait que je supportasse une perte de 6 0/0, parce que l'on ne payait à Rio-de-Janeiro qu'en billets, et que c'était à 6 0/0 qu'on les échangeait ici. Je suis convenu avec cet homme que je retournerais chez lui à la nuit, mais quand je me suis présenté, on m'a dit qu'il était couché. J'ai offert à son fils de mettre dans mon reçu que j'avais touché l'argent que je demandais en valeurs métalliques et qu'il devait être remboursé de la même manière à Rio-de-Janeiro. Le fils m'a dit qu'il ne pouvait accepter cette proposition sans en faire part à son père et m'a renvoyé à demain. D'ailleurs, on ne m'a pas fait dans cette maison la moindre politesse ni la plus légère offre de service ; mais je n'en ai point été étonné quand j'ai su que M. Machado était Européen.

Comme j'ai souvent eu occasion de le faire observer, les négociants européens établis dans le Brésil sont presque tous des hommes grossiers et sans éducation qui, souvent même, ne savent ni lire ni écrire et qui ont commencé avec rien. Tandis que les Brésiliens dissipent négligemment ce qu'ils possèdent, les Européens amassent sou à sou et se privent de tout pour devenir riches. La première chose qu'ils s'accordent est une négresse, et il faut, tout à la fois, qu'elle leur serve de maîtresse, qu'elle fasse leur cuisine, qu'elles les blanchisse, nettoie leur maison, et même, ce que les Américains ne font faire en général que par des hommes, qu'elles aillent leur chercher de l'eau et du bois. Devenus riches, ils conservent leur grossièreté primitive et ils y joignent la morgue la plus insupportable et traitent avec dédain les Brésiliens à qui ils doivent leur fortune.

Rancho do Rio das Mortes Pequeno, 1 1/2 lieue, 21 février. — M. J.-B. Machado n'a pas voulu accepter ma proposition, disant que les valeurs métalliques ne gagnent à Rio-de-Janeiro que 4 0/0 sur les billets et qu'ici il pouvait retirer 6 0/0 de son argent. Il a fallu faire tout ce qu'il a voulu : — demander, c'est se mettre dans la dépendance.

Lorsque j'ai souhaité le bonjour au curé, il m'a dit qu'il m'attendait pour dire la messe. Je me suis empressé d'aller m'habiller et j'avais pris mon chapeau, m'imaginant que nous allions nous rendre à l'église paroissiale. Mais le curé m'a dit que nous ne sortirions pas de chez lui, et, effectivement, il a dit la messe dans sa maison. Moi et ses nègres, nous avons été les seuls à y assister. Dans l'Église brésilienne rien ne doit étonner, elle est hors de toutes les règles.

J'ai beaucoup causé avec le curé des derniers événements qui se sont passés à Villa-Rica. Son témoignage n'est pas suspect, car il est fort constitutionnel; cependant, il regrette beaucoup Don Manoel et dit avec tout le monde que jamais la capitainerie des Mines n'avait eu un général plus juste et plus intègre. Il regarde son expulsion comme le résultat d'une intrigue formée par des fripons qu'il surveillait; enfin, il blâme beaucoup le nouveau gouvernement de l'espèce d'indépendance dans laquelle il a voulu se constituer et des atteintes qu'il a portées à l'autorité du Prince. D'après la demande que Don Manoel avait faite à ce dernier, on devait installer un gouvernement provisoire et des députés des différentes comarcas avaient été appelés pour procéder à l'installation. Le curé était du nombre des députés de S.-João, mais, quand ils arrivèrent à Villa-Rica, ils trouvèrent le nouveau gouvernement déjà en activité; il avait été proclamé par la populace et les soldats poussés par des intrigants qui espéraient obtenir, dans un nouvel ordre de choses, les uns de l'avancement, les autres plus de facilité pour exercer leur empire. Le curé m'a raconté que, le jour de l'installation illégale du nouveau gouvernement, un Dn Villoso, nommé député aux Cortès, avait dit qu'après avoir nommé la Junte provisoire, il paraissait à propos de déterminer les pouvoirs dont elle devait être investie. Elle était destinée à remplacer le capitaine général; il était bien clair, par conséquent, qu'elle ne devait pas avoir d'autre autorité que lui. Cependant, Villoso proposa de conférer aux membres du nouveau gouvernement non seulement le pouvoir exécutif, mais encore celui de prendre toutes les mesures qu'il jugerait convenables au bien de la capitainerie, sauf à rendre compte de leur conduite aux Cortès de Lis-

bonne. L'avis de l'orateur fut appuyé par un mauvais prêtre qui prit la parole après lui, s'étendit beaucoup sur la tyrannie que le prince exerçait, disait-il, à Rio-de- Janeiro, et sur la nécessité de ne plus reconnaître son autorité pour se soustraire aux maux dont il accablait la province où il faisait sa résidence. La canaille applaudit à ces deux discours et la junte fut investie d'une autorité pour ainsi dire sans bornes. Mais l'opinion de la populace de Villa-Rica, composée d'hommes de couleur, n'était point celle du reste de la province.

Partout où je m'arrête, on parle avec attachement de Don Manoel ; on blâme le gouvernement à peu près de tout ce qu'il fait, on ne parle qu'avec respect de la maison de Bragance, et l'on montre le plus grand désir de rester uni à Rio-de-Janeiro, seule ville où les cultivateurs du pays puissent trouver le débit des productions de leur territoire. Ceux des Mineurs qui n'habitent point Villa-Rica ont dû, d'ailleurs, être mécontents de ce que le peuple de cette ville se soit ingéré de donner un gouvernement à toutes les provinces et n'a pas même attendu pour l'installer les députés envoyés à cet effet par les différentes comarcas.

Je suis parti vers le soir pour me rendre au Rio da Mortes Pequeno. Environ un quart d'heure avant que j'arrivasse a commencé une pluie effroyable qui m'a accompagnée jusqu'ici. Le vieil Anjo et ses deux mulâtresses ont paru me revoir avec sensibilité et je compte passer ici la journée de demain pour avoir le temps d'écrire quelques lettres.

Rancho do Rio das Mortes Pequeno, 26 février. — J'ai passé la journée tout entière à écrire à ma mère et à M. de Candolle et à tâcher de me mettre au courant (1).

Fazenda do Ribeirao, 27 février, 4 lieues. — Je n'ai pas

(1) *Extrait d'une lettre d'A. de S.-H. à sa mère.*

S.-Joâo del Rey, 24 février 1822.

« Je me rappelle que je vous ai dit que je répondrais une autre fois aux questions que me faisait mon père sur l'ouvrage d'*Alphonse Beauchamp*. Ce livre, écrit avec facilité, mais sans philosophie, paraît n'avoir été qu'une spéculation mercantile. L'auteur y parle très légèrement de l'histoire du Brésil de *Southey*, et il n'a fait autre chose que l'extraire.

« Ce dernier qui, je crois, n'a pas été traduit en français, mérite d'être lu

quitté sans attendrissement les bons habitants du Rio-das-Mortes, qui avaient aussi les larmes aux yeux quand nous nous sommes quittés. J'ai trouvé tant de bonté chez ces excellentes gens pendant le mois que j'ai passé chez eux que, dans tout le cours de mes voyages, je me les suis rappelés sans cesse. Je les ai revus avec une vive satisfaction et les ai quittés avec de nouveaux regrets. Cette fois-ci il a fallu dire, avec plus de vraisemblance encore : « Nous nous séparons pour jamais ! » Il y a dans ces mots quelque chose de solennel qui m'a toujours fait une impression profonde lorsqu'il a fallu les dire à des gens que j'aimais.

Le pays que j'ai parcouru est encore montueux et offre d'excellents pâturages sur les hauteurs et dans le fond des bouquets de bois. Ceux-ci sont bien loin d'avoir la vigueur des bois vierges et mon hôte m'a dit que, lorsqu'on y plantait du maïs, il ne produisait pas plus de cent pour un. Aussi, les propriétaires aisés ont-ils leurs plantations à quelque distance d'ici, dans de meilleurs terrains, et ils élèvent des bestiaux dans les excellents pâturages qui font la richesse de ce canton. Il s'en faut bien cependant qu'il y ait dans ce pays autant de bestiaux qu'il en pourrait nourrir. On fait souvent beaucoup de chemin sans voir une seule bête à cornes. Les propriétaires de fazendas ont en général une immense étendue dont il leur est impossible de profiter, car ils ne veulent pas souffrir d'aggregados.

Pour venir jusqu'ici, nous avons presque toujours suivi les hauteurs et joui d'une vue étendue ; mais nous ne découvrions aucune habitation. Sur le bord du chemin, nous

et étudié. Quant aux voyageurs, voici ce que j'en pense. *Mawes* est tout à la fois niais, méchant et menteur. Il change le cours des rivières, crée des villes où il n'y en a jamais eu, défigure tous les noms, fait une capitale d'une simple habitation, etc., etc. *Coster* a bien peint les pays qu'il a vus. *Le prince* (*de Neuwied*) ennuiera sans doute un peu ceux qui n'aiment pas la chasse autant que lui ; mais, s'il est loin d'avoir tout dit, du moins il ne dit rien que de vrai. Le négociant *Luckock* a de l'esprit et décrit très bien, mais il est exagéré dans sa malignité, et comme il est sourd, on ne peut avoir autant de confiance dans ce qu'il dit avoir entendu que dans ce qu'il a observé.

« On a déjà tant écrit sur le Brésil que je crois qu'il sera inutile que je m'en mêle. Les Allemands m'ôtent même la botanique, et le résultat le plus clair de mon voyage sera la diminution de mes forces.... »

n'avons vu qu'une maisonnette où une pauvre femme vend de l'eau-de-vie de sucre et quelques chétives provisions.

Presque partout, les pâturages se composent de graminées, principalement des *Capim frexa*. Les plantes d'autres familles sont bien loin d'y être aussi multipliées que dans nos prairies, où l'on trouve un nombre d'espèces plus considérable dans un espace donné : mais la même espèce y est infiniment moins répétée. Telle est la raison pour laquelle nos prés paraissent beaucoup plus émaillés de fleurs que les campagnes de ce pays. Auprès du Rio das Mortes, j'ai encore retrouvé, dans ce petit espace de terrain, la végétation des *taboleiros cobertos,* c'est-à-dire encore des arbres tortueux et rabougris, épars dans les pâturages, et toujours principalement la Guttifère à grandes feuilles elliptiques que l'on appelle *pao santo* ou *pao de pinhao*, une légumineuse, et la solanée à fruits énormes qui porte le nom de *fruta de lobo.* Assez près d'ici, sur des hauteurs, j'ai trouvé éparse dans les campos une composée, dont les feuilles sont dures et ondulées, dont les fleurs ont une odeur très agréable, et qui forme un arbrisseau buissonnant haut de quelques pieds.

La fazenda où j'ai fait halte est située dans un fond, sur le bord d'un ruisseau. Elle porte simplement le nom de fazenda do Ribeirao. Quand nous sommes arrivés, le maître de la maison était absent, sa femme m'a donné la permission de m'établir dans sa sala. Sur le soir, est arrivé le propriétaire de la fazenda. C'est un gros campagnard, qui a dans la milice le grade d'alferez et dont la voix de stentor se ferait entendre d'un quart de lieue. Chez lui, il a les jambes nues, suivant l'usage du pays et ne porte qu'un gilet de grosse étoffe bleue et un pantalon de *Riscado* (étoffe à raies). Il m'a accueilli fort cavalièrement, mais je suis persuadé qu'il a avec tout le monde les mêmes manières qu'avec moi.

Fazenda do Ribeirao, 27 février. — Il a beaucoup plu hier au soir et cette nuit ; le ruisseau avait débordé, et il a fallu passer ici la journée. Cette fazenda est bâtie sur le même modèle que toutes celles de cette comarca. Un mur de pierres sèches, à peu près de la hauteur d'un homme, entoure en

partie une cour très vaste, au fond de laquelle sont rangés, les uns à côté des autres, les cases à noirs, les petits bâtiments qui servent à l'exploitation, et la maison du maître. Celle-ci, bâtie en terre et en bois et couverte en tuiles, se compose uniquement d'un rez-de-chaussée. La salle est la première pièce qu'on trouve en entrant. Elle n'a pour ameublement qu'une table, une couple de bancs et un ou deux bois de lits. On manque rarement d'attacher autour de la salle plusieurs porte-manteaux destinés à suspendre les selles, les brides, les chapeaux, etc. Je ne dois pas non plus oublier de dire qu'on entre dans la cour par une des portes qu'on appelle *porteira* et qu'on emploie aussi pour fermer les pâturages. Elles sont faites de deux montants et de quelques planches transversales écartées les unes des autres. On a soin de donner un peu d'obliquité au poteau sur lequel elles tournent ; elles retombent par leur propre poids et se ferment d'elles-mêmes.

Fazenda da Caxueirinha, 24 février, 4 lieues. — Le pays est toujours montueux et continue à offrir d'excellents pâturages sur les hauteurs et des bouquets de bois dans les fonds. Comme le chemin suit presque toujours la crête des mornes, on découvre presque partout une grande étendue de pays ; mais nulle part on n'aperçoit d'habitation, et l'on ne voit pas beaucoup de bestiaux. Nous avons toujours devant nous la *Serra de Carrancas*, dont le sommet, vu de loin, semble presque égal, et dont les flancs offrent peu d'anfractuosités.

A environ 2 1/2 lieues de Ribeirao, j'ai trouvé le *Rio-Grande*, que l'on passe sur un pont de bois dont le péage est affermé pour le compte de la Fazenda réal. J'ai présenté mes porterias à l'homme chargé de recevoir l'argent des voyageurs et il m'a laissé passer librement. Sa femme et ses filles, en voyant les insectes piqués à mon chapeau et les plantes qui sortaient de mon porte-feuille, ont montré le plus grand étonnement. « Ce ne sont pas, disaient-elles, les gens des Mines qui ont ce désir d'apprendre. Nous autres, nous ne nous embarrassons point de toutes ces choses, nous ne sommes que des ignorants et des brutes. » Pendant tout le temps que j'ai voyagé dans les Mines, j'ai entendu partout

répéter des discours semblables, et l'on ne peut s'empêcher de dire qu'ils font l'éloge des Mineurs. On peut espérer que ceux qui rougissent de leur ignorance chercheront bientôt à en sortir.

Nous avons fait halte à une fazenda située dans un fond, sur le bord d'un ruisseau, et qui, sans être en fort bon état, annonce cependant de l'aisance. Les maîtres de la maison sont absents, mais leurs nègres m'ont dit que je pouvais passer ici la nuit. Après m'avoir placé d'abord dans une varanda où j'étais fort incommodé par le soleil, ils m'ont ensuite fait entrer dans une grande chambre où je suis beaucoup mieux.

La maîtresse de la maison, avant de partir, avait eu soin d'enfermer ses négresses. Nous les avons entendues chanter toute la journée; mais lorsque le soir est venu, elles ont commencé à se quereller, se sont reproché leurs amours, puis ensuite elles ont recommencé à chanter comme auparavant.

Fazenda de Carrancas, 1er mars, 4 lieues. — Après avoir traversé un ruisseau qui forme une petite chute d'eau d'où la fazenda emprunte son nom de Caxueirinha, nous avons traversé des pâturages et sommes bientôt arrivés au *Rio da Juruoca*. Cette rivière est plus considérable que n'est le Rio-Grande à l'endroit où nous l'avons passé hier. On la traverse sur un pont de bois en assez mauvais état; mais on n'y paie aucun péage parce qu'il n'a pas été construit aux frais de la fazenda réal, mais aux frais des habitants du voisinage.

Traversant toujours des pâturages, nous avons trouvé à peu de distance du Rio da Juruoca celui das Pittangueras qui, m'a-t-on dit, va se réunir au Rio-Grande. Le pont sur lequel on passe le *Rio das Pittangueras* est si mauvais que les mulets n'y peuvent marcher sans danger. Nous avions toujours devant nous la serra das Carrancas et nous y sommes enfin arrivés. Nulle part elle n'est très élevée et le chemin la traverse dans l'endroit où elle a le moins de hauteur. Sur son sommet, qui est très sablonneux, j'ai revu quelques plantes intéressantes, entre autres une orchidée qui a deux calices.

Nous avons fait halte à peu de distance du pied de la montagne à une fazenda qui appartient à la même famille que celle de Caxueirinha et ne paraît pas moins considé-

rable. J'ai été fort bien accueilli et les maîtres de la maison n'ont pas voulu permettre que nous fissions la cuisine. Ils m'ont dit que les pâturages de ce canton n'étaient pas à beaucoup près aussi bons que ceux qui s'étendent entre S.-João et la serra das Carrancas, mais qu'en revanche, les terres y étaient plus propres à la culture. Les bois, en effet, y sont plus communs et ils ont plus de vigueur.

Rancho da Trituba, 2 mars, 4 lieues. — Comme je l'ai dit ailleurs, on enferme tous les soirs les veaux dans un parc et les vaches se rapprochent d'elles-mêmes de la fazenda. Dès la pointe du jour, on les fait entrer dans la cour et elles sont traites par des nègres et des négresses. On met le lait dans de petits barils cerclés en fer et on le transvase avec des gourdes coupées longitudinalement par la moitié. Les bestiaux des environs du Rio-Grande sont, avec juste raison, renommés pour leur grandeur et leur force. Nourris dans des pâturages excellents, les vaches donnent un lait presque aussi crémeux que celui de nos montagnes, et l'on en fait une grande quantité de fromages qui s'exportent pour Rio-de-Janeiro.

A environ un quart de lieue de la fazenda, nous avons trouvé le village das Carrancas, qui est le chef-lieu d'une paroisse, mais qui mérite à peine le nom de hameau. Il est situé sur le penchant d'une colline peu élevée et se compose d'une vingtaine de maisons rangées autour d'une grande place couverte de gazon et dont la plupart ne sont que de misérables chaumières. L'église occupe le côté le plus élevé de la place ; elle est petite, mais bâtie en pierres et fort jolie à l'intérieur. Ce n'est point à la minération que le village de Carrancas doit son origine. A l'endroit où il est situé, il y avait autrefois une fazenda avec une petite chapelle. Attirés par le désir d'entendre la messe, quelques cultivateurs sont venus s'établir dans le voisinage. La fazenda a été détruite, mais la chapelle a continué à subsister. On l'a remplacée par une église plus considérable et peu à peu le hameau s'est formé.

Le pays que j'ai parcouru aujourd'hui est montagneux ; il offre encore d'excellents pâturages ; mais il devient plus

boisé et est, par conséquent, plus propre à la culture. Pendant toute la journée, nous avons eu à notre droite et à peu de distance la *serra das Carrancas* qui contribue à embellir le paysages.

Nous avons fait halte sous un immense rancho, situé dans une position assez remarquable. Il est entouré de collines et dominé par une montagne assez élevée, terminée par une plate-forme, et taillée à pic du côté qui regarde le rancho.

Après nous, plusieurs caravanes sont venues successivement prendre place sous le rancho. Les unes, qui se rendent de Rio-de-Janeiro à S.-João et à Barbacena, apportent du sel; les autres, qui vont des environs d'ici à la capitale, ont un chargement de lard et de fromage. Ces denrées, qui forment deux branches de commerce très importantes pour la Comarca de S.-João, se transportent dans des paniers de bambou *(jacu)* applatis et carrés : chaque panier de fromages en contient cinquante et deux paniers forment la charge d'un mulet. Les paniers de lard pèsent chacun trois arrobes, si le mulet qui les porte est nouveau, et quatre arrobes, s'il est déjà accoutumé à la charge. Le sel se transporte dans des sacs. Lorsque les muletiers arrivent, ils arrangent leur bagage avec ordre et de façon qu'il prenne le moins de place possible. Chaque caravane allume son feu sous le rancho, fait sa cuisine; avant et après le souper, on s'entretient des pays que l'on a parcourus et d'aventures amoureuses ; on chante, on joue de la mandoline et l'on s'endort enveloppé dans une couverture et étendu par terre sur un cuir.

Fazenda do Retiro, 3 lieues, 3 mars. — Sur la droite, la continuation de la serra das Carrancas : toujours d'excellents pâturages et des bouquets de bois dans les fonds, contrée montagneuse.

Le mois de janvier a été, cette année, extrêmement sec, et les cultivateurs avaient conçu beaucoup d'inquiétudes pour leurs plantations. Mais, depuis quelque temps, il a plu presque tous les jours, et il paraît que la récolte sera bonne.

Jusqu'à présent, il ne tombait de l'eau que le soir, et je suis toujours arrivé à la couchée avant la pluie. Aujourd'hui je n'ai pas été aussi heureux. A environ une demi-lieue

de cette fazenda, la pluie a commencé à tomber par torrents, et, malgré mon parapluie, j'ai été mouillé jusqu'à la peau. Nous devions faire aujourd'hui une lieue de plus; mais lorsque Joze, qui était en avant, a passé devant cette fazenda, la maîtresse de la maison, veuve d'un âge avancé, l'a engagé à s'y arrêter pour éviter la pluie. Je suis arrivé dans ce moment même et j'ai accepté avec empressement l'offre qu'on nous faisait. La maîtresse de la maison a ordonné à un de ses nègres d'aider Joze à décharger le bagage; il a été rangé dans la salle, on nous a fait des lits; on a pris notre linge mouillé pour le laver et on nous a fait servir à dîner.

J'achevais à peine de manger lorsque parut la fille de mon hôtesse avec ses deux fils. Cette femme n'est plus de la première jeunesse, mais elle est bien conservée. Sa mise avait quelque chose de théâtral et de pittoresque. Elle portait une robe d'indienne à grands ramages, un mouchoir arrangé en manière de turban sur le sommet de sa tête; sa poitrine était découverte suivant l'usage de cette capitainerie. Elle avait autour du cou deux ou trois colliers d'or à l'un desquels était suspendu un énorme reliquaire de même métal. Enfin sur l'une de ses épaules était jetée négligemment une capote d'étoffe rouge qu'elle drapait de différentes manières pendant la conversation.

Dans la comarca de S.-João, les femmes se montrent un peu plus que dans les autres parties de la capitainerie des mines; cependant, comme cela n'est point encore d'un usage commun, et que celles qui paraissent ne le font qu'en triomphant d'un préjugé, elles ont souvent une certaine audace qui a quelque chose de repoussant.

La maîtresse de cette maison m'a dit qu'elle avait autrefois un troupeau de moutons assez considérable et qu'elle même et sa fille fabriquaient de leurs mains différentes sortes de tissus. Mais on n'a point, dans le pays, l'usage de faire garder les troupeaux, et comme l'on a fait passer tout récemment devant cette fazenda un des chemins qui vont de S.-João à Rio-de-Janeiro, le troupeau a été détruit par les chiens des muletiers.

CHAPITRE XXV

Fazenda dos Piloès. — *Caminho da Parahyba novo.* — Vente du 10e des bêtes à cornes. — Tort fait aux éleveurs par les animaux sauvages. — *Juruoca.* — Le curé. — Description du village. — On ne trouve plus d'or dans ce pays. — On y récolte du maïs et des haricots. — On y élève des bêtes à cornes. — Peu d'esclaves. — Agriculture. — Excursions à la *Serra do Papagayo.* — Cascades. — Rivière de Juruoca. — Le Pin du Brésil ne s'élève pas au-dessus des hauteurs moyennes. — *Rego do Agoa.* — Rivière de *Baependi.* — *S. Maria de Baependi.* — *Da. Gloriana*, femme du Capitão *Merelis*, propriétaire d'*Itangua.*

Fazenda dos Piloès, 2 lieues, 4 mars. — La maîtresse de la fazenda do Retiro m'a comblé d'honnêtetés jusqu'au dernier moment. Cependant, cette femme, qui paraissait avec moi si bonne et si douce, était à peine rentrée dans l'intérieur de sa maison que je l'entendais crier à tue-tête et s'emporter avec violence contre ses esclaves. Cette conduite qui semble contradictoire ne l'est réellement pas aux yeux des Brésiliens. Les esclaves sont à une distance infinie des hommes libres, ce sont des bêtes de somme que l'on méprise et qu'on ne croit pouvoir conduire que par la hauteur et les menaces : ainsi un Brésilien pourra être plein de charité pour un homme de sa race et en avoir très peu pour ses nègres, qu'il ne regarde point comme ses semblables.

Toujours des montagnes, des pâturages et des bouquets de bois. Vers la moitié du chemin nous avons suivi un embranchement qui doit nous mener à *Juruoca.*

La route que nous avons laissée et que nous suivons depuis *Trituba*, est une de celles qui vont de Rio-de-Janeiro à S.-João et dans toute la partie méridionale de la comarca du

Rio das mortes. Elle passe par Santa-Cruz et porte le nom de *Caminho da Parahyba novo.*

Nous avons fait halte à une fazenda située dans un fond et où j'ai été parfaitement reçu. Le maître de la maison m'a offert de partager son dîner; sur le soir, il m'a fait prendre du café au lait et il a fait faire des lits pour moi et pour mes gens. Ce qui surtout donnait du prix à ses politesses, c'est l'air de satisfaction et de bonté dont elles étaient accompagnées. Après le dîner, les fils de mon hôte, dont les plus âgés ont de vingt à vingt-cinq ans, ont demandé respectueusement à leur père sa bénédiction et lui ont baisé les mains. C'est un ancien usage qui est tombé en désuétude dans beaucoup de familles, mais il est à remarquer que les maisons où se sont conservées ces antiques et respectables coutumes sont celles où l'on trouve le plus de vertus et de simplicité.

Mon hôte m'a confirmé ce qui m'avait été dit au Ribeiraô sur la quantité de bêtes à cornes que les cultivateurs peuvent vendre sans porter atteinte à leur troupeau, et il la porte également au dixième. Il est à observer qu'on ne vend les vaches que lorsqu'elles sont trop vieilles pour pouvoir porter. Il y a ici un troupeau de moutons comme dans la plupart des fazendas de cette comarca. Mais mon hôte se plaint beaucoup des ravages que causent parmi ces animaux les chiens domestiques et quelques animaux sauvages, tels que ceux appelés *Caxuros do campo.* Il serait bien important pour les cultivateurs de prendre l'habitude de faire garder leurs troupeaux et d'avoir de bons chiens de berger; le produit les dédommagerait amplement de cette légère dépense, puisqu'ici on tond les brebis deux fois l'année, au mois d'août et à la mi-carême.

Je ne dois pas oublier de rapporter que mon hôte m'a dit encore que, d'après la division que les cultivateurs sont obligés de faire de leurs pâturages en différents verts, on ne peut pas, dans un espace de deux lieues, nourrir plus de six à sept cents bêtes à cornes.

Juruoca, 3 lieues, 5 mars. — Ce matin, mon hôte m'a fait prendre du café au lait avec quelques pets de nonne;

mais j'ai jugé qu'il était impossible d'aller jusqu'à quatre ou cinq heures avec un aussi léger déjeuner. J'ai avalé en cachette une écuellée de haricots que j'avais eu soin de faire préparer la veille. L'expérience que j'ai acquise dans mon premier voyage aux dépens de mon estomac m'a fait adopter le parti de faire mettre les haricots sur le feu dans les maisons mêmes où l'on m'offre à dîner, afin que si le lendemain on ne me donne suivant l'usage que la tasse de café, j'aie au moins quelque chose à ma disposition pour m'empêcher de mourir de faim.

Le pays que nous avons parcouru aujourd'hui est plus montagneux et plus boisé : deux circonstances qui coïncident presque toujours. Devant nous, nous découvrions les montagnes voisines du village de Juruoca, qui ne sont, dit-on, qu'une branche de la Serra da Mantiqueira, et au milieu desquelles s'élève un morne connu dans tout le pays sous le nom du *Papagayo*. Ce morne se termine, à ce qu'on assure, par un rocher inaccessible et très élevé; mais je n'ai pu voir que le pied de la montagne, parce qu'il faisait un brouillard très épais. A peu près à un demi-quart de lieue avant d'arriver ici, on commence à descendre dans une vallée sombre, extrêmement profonde, bordée de montagnes couvertes de bois.

Le Rio da *Juruoca*, qui descend, m'a-t-on dit, du *Garaffao* (Dame-Jeanne), coule rapidement au fond de la vallée, et c'est sur les bords de cette rivière, au milieu des montagnes et des bois, qu'est situé le village du même nom. Il est bâti sur la rive droite de la rivière, un peu au-dessus de son lit, et se compose d'environ quatre-vingts maisons. Celles-ci forment trois rues, dont la principale est assez large et parallèle à la rivière. L'église paroissiale, située à l'extrémité la plus élevée de cette rue, est petite, sans clocher, et n'offre rien de remarquable. On voit en outre une chapelle et une autre église qui a été construite récemment pour la confrérie du Rosaire et que l'on a placée sur un morne qui domine tout le village. Comme presque tous ceux de la capitainerie des Mines, celui-ci paraît fort peu habité les jours ouvrables; mais il devient probablement beaucoup plus vivant les dimanches et les jours de fête. Ce qui prouve qu'il n'est pas toujours aussi

désert qu'aujourd'hui, c'est qu'on y compte quelques boutiques assez bien garnies, des vendas, et même une boutique d'apothicaire.

Arrivé ici, je me suis rendu chez le curé pour lequel celui de S.-João m'avait donné une lettre. J'ai été reçu par plusieurs prêtres dans un grand vestibule tout entouré de bancs. Ces Messieurs m'ont dit que le curé faisait la sieste et que je ne pouvais lui parler. Je me suis mis à me promener de long en large, un peu choqué de la réception très froide que l'on me faisait et de ce qu'on ne m'offrait point d'entrer dans la maison. Le curé a enfin paru et son premier accueil a été aussi froid que celui de ses confrères; mais peu à peu nous avons fait connaissance, et j'ai fini par reconnaître que c'était un excellent homme.

Juruoca, 6 mars. — J'avais formé le projet de monter aujourd'hui au *Papagayo,* mais il a plu toute la journée, et à peine m'a-t-il été possible de me promener quelques instants dans le village. Il est le chef-lieu d'une paroisse qui a vingt-sept lieues du Nord au Sud; dix-huit de l'Est à l'Ouest, et qui comprend sept succursales. On trouvait autrefois beaucoup d'or sur les bords du Rio-Grande et ceux du Rio-da-Juruoca, et c'est à un établissement de mineurs que le village de ce nom doit son origine. Aujourd'hui, il n'y a plus de *lavrar* entre S.-João et Juruoca et à peine en compte-t-on deux ou trois de peu d'importance dans les environs d'ici. D'après ce que m'a dit le curé, les conjectures que je formais hier sur la population de ce village sont parfaitement fondées. Il n'est habité dans le courant de la semaine que par des marchands, des ouvriers et des prostituées. Mais les dimanches et les jours de fête, il devient un lieu de rassemblement pour tous les cultivateurs du canton.

Entre S.-João et Juruoca, on recueille principalement du maïs et des haricots; mais les denrées ne sortent pas du pays. L'éducation des bêtes à cornes et des pourceaux forme la principale occupation des agriculteurs et presque l'unique source de leurs revenus. Chacun d'eux a une troupe de mulets et envoie à Rio-de-Janeiro son lait et son fromage. Sur la paroisse de Juruoca et dans les environs, le nombre de

mulâtres est peu considérable et les esclaves sont par rapport aux hommes libres dans la proportion d'un à trois. Les esclaves sont en effet beaucoup moins nécessaires dans les pays où l'on élève des bestiaux que dans ceux où l'on cultive la canne à sucre et où l'on cherche de l'or.

Il faut peu de bras pour élever des troupeaux et d'ailleurs, moins il y a d'esclaves, moins les hommes libres rougissent de travailler. Il est donc évident que l'esclavage, dans ces pays, devra aller en diminuant à mesure que la population augmentera. Une grande partie des toucheurs de bœufs et de cochons, qui vont de la comarca de San-Joao à Rio-de-Janeiro, sont des hommes blancs. Dans une fazenda, l'un des enfants devient le conducteur de la caravane, un autre se charge du soin des troupeaux, un autre des plantations et tout le monde indifféremment trait les vaches et fait les fromages.

Il n'en est pas des fazendas de cette comarca comme de celles qui sont reléguées dans les déserts de Goyaz ou même dans quelques parties éloignées de la capitainerie des Mines et qui ne rapportent presque rien à leur propriétaire. Le voisinage de Rio-de-Janeiro met ceux de ce pays dans une position plus favorable. Cependant, si je dois en croire le curé de Juruoca, ils ne retirent pas plus de 10 °/₀ de leurs capitaux sans en déduire les frais et les impôts, et cette évaluation paraît fort vraisemblable. En effet, si l'on examine le produit des bestiaux, on trouvera que le propriétaire n'en peut vendre que le dixième. Il faut encore trouver dans quelque autre branche de commerce l'intérêt du capital que représentent les bâtiments de la fazenda, les esclaves et les mulets. Les récoltes ne servent guère qu'à la nourriture de la famille; donc il faut que l'intérêt dont il s'agit soit représenté par le produit du lard et des fromages. Mais s'il est vrai, comme tout le monde l'assure, que celui des fromages est absorbé par l'achat du sel, il doit rester bien peu de chose au propriétaire sur ses revenus. Encore faut-il qu'il remplace les mulets et les esclaves qu'il perd, qu'il achète du fer et des clous pour les bêtes de somme, et quoique l'entretien de ses bâtiments soit peu de chose, puisqu'il trouve le bois chez lui et qu'il fait faire le plus gros ouvrage par

ses nègres, il est nécessaire cependant que de temps en temps il paie quelques journées de charpentier et de menuisier et qu'il achète des tuiles.

D'après ce que m'a dit le curé de Juruoca, les bonnes fazendas de ce pays sont portées dans les inventaires à une valeur de 40 à 50,000 cruzades. Si l'on compare la manière dont vit en France celui qui possède un fonds de terre de cette valeur avec la manière de vivre du propriétaire brésilien, on y jugera les revenus beaucoup moins considérables; mais cette façon de juger manquerait d'exactitude, puisque le Brésilien n'achète presque rien qui ne soit infiniment plus cher que ce qu'achète le Français, ou d'une qualité bien inférieure, ce qui revient au même.

Serra da Juruoca, 2 lieues, 7 mars. — Les environs de Carrancas et de Juruoca sont très élevés; le café y gèle tous les ans; le sucre et le coton n'y réussissent pas. Cependant, on peut y recueillir un peu de café lorsqu'on choisit les lieux hauts pour le planter. Cette différence, qui au premier abord paraît un peu singulière, tient à ce qu'il y a moins d'humidité dans ces lieux et que, par conséquent, ils sont moins sujets à la gelée. On plante peu de manioc, parce que l'on préfère avec raison, à la farine tirée de cette racine, celle du maïs qui est plus nourrissante et d'un goût plus agréable. On se sert aussi du maïs pour nourrir les pourceaux, les mulets, les chevaux et la volaille. Cependant, on pourrait, si l'on voulait, se livrer à la culture du manioc, car si la gelée fait périr la tige de cette plante, elle n'atteint point sa racine. On a cultivé avec succès le froment dans la Serra de Juruoca; mais ceux qui se livraient à cette culture y ont renoncé parce que la rouille qui avait longtemps respecté leurs plantations avait fini par y faire le plus grand tort.

Le pêcher et le pommier donnent ici de bons fruits, et j'ai mangé chez le curé d'excellents raisins.

Après quelques incertitudes exercées par la crainte des retards, je me suis décidé à aller coucher aujourd'hui dans la montagne, chez l'homme qui possède la fazenda la plus rapprochée du Papagayo où je compte monter demain.

Pour me conduire jusqu'à cette fazenda, le curé m'a donné

pour guide le frère de cet homme, qui est en apprentissage à Juruoca chez un orfèvre. Du village jusqu'ici, nous avons toujours été en montant. De temps en temps nous étions incommodés par de petites averses, mais à mesure que nous montions nous jouissions d'une vue plus belle.

Non seulement nous découvrions une grande étendue de pays, mais souvent nous dominions quelque vallée très pittoresque. Je m'en rappelle une entre autres qui s'est présentée à mes regards peu de temps avant que nous arrivassions ici. On n'en aperçoit qu'une partie qui semble une plaine resserrée entre des montagnes très élevées. Dans un angle est une fazenda qui de loin paraît assez considérable. Le reste de la vallée est agréablement coupé de pâturages et de bouquets de bois; des pins majestueux, tantôt serrés les uns contre les autres et tantôt dispersés, se distinguent par leur forme singulière et leurs teintes rembrunies au milieu des végétaux divers qui les entourent; enfin, pour achever d'embellir le paysage, une cascade s'échappe à mi-côte d'une des montagnes qui entourent la vallée, et s'épanche au milieu d'une forêt sombre en formant une nappe argentée.

Après avoir descendu une côte pierreuse et difficile, nous sommes arrivés à la fazenda où nous devions passer la nuit.

Elle est située dans un fond et environnée de bouquets de bois et de pâturages. Au-dessous d'elle coule un ruisseau bordé d'arbres et d'arbrisseaux, parmi lesquels on distingue le *pao dove* à ses beaux épis de fleurs d'un jaune doré, et le pin du Brésil à ses formes majestueuses et pittoresques. Un filet d'eau fraîche et limpide détourné du ruisseau passe devant la maison du propriétaire et sert à ses besoins. Cette habitation, malgré le nom pompeux de fazenda qu'on lui donne, n'est qu'une chaumière qui peut être comptée parmi les plus chétives de toutes celles où je me suis arrêté depuis le commencement de mes voyages.

Le maître de ce réduit m'a accueilli fort poliment avant même qu'il sût que je venais de la part de son curé; mais il m'a répété plusieurs fois qu'il ne savait comment tant de gens et un bagage si considérable pourraient trouver place chez lui. Je l'ai assuré qu'avec une quantité d'effet beau-

coup plus grande, j'avais su bien des fois m'arranger dans un espace aussi petit, et que je ne serais nullement embarrassé pour en faire autant dans sa maison. Il est très vrai cependant que bien que cet homme nous ait entièrement abandonné sa salle et qu'il en ait retiré tous ses effets, nous avons eu beaucoup de peine à nous y loger. Il a plu toute la soirée, et je crains bien d'être obligé de renoncer au projet que j'avais formé de monter au Papagayo.

Pendant que je travaille, les femmes, suivant l'usage de toutes celles des mines, allongent le nez à travers la porte pour voir ce que je fais. Si je me retourne brusquement, j'aperçois encore un coin de figure qui s'avançait et qui se retire bien vite. Ce que je dis ici, il faudrait le répéter à chaque feuille de ce journal, car on me donne à peu près tous les jours cette petite comédie.

Serra de Juruoca, 8 mars. — Il a beaucoup plu hier au soir, et j'avais peu d'espoir de pouvoir monter aujourd'hui au Papagayo. Ce matin, le temps était très chargé; cependant, je me suis hasardé à me mettre en marche, et j'ai joui du plus beau temps possible. Des nuages cachaient presque toujours le soleil, mais nous n'avons pas eu la moindre pluie. Pour donner une idée exacte de la course d'aujourd'hui, je dois réparer une omission que j'ai faite hier.

J'aurais dû dire que peu après être sorti de Juruoca, nous avons aperçu ce qu'on appelle la *Serra do Papagayo*. C'est une montagne très élevée qui, du côté du village, paraît inaccessible et qui présente quatre sommets arrondis à peu près égaux, rangés sur la même ligne les uns derrière les autres et auxquels se rattachent d'autres montagnes.

Pour me rendre au Papagayo, je suis monté sur mon mulet, j'ai pris avec moi Jozé qui était également à cheval, et notre hôte à pied nous servait de guide. Aussitôt après avoir quitté sa maison, nous avons commencé à monter et bientôt nous sommes arrivés dans de vastes pâturages parsemés de bouquets de bois, coupés par des vallées profondes et dominées par de hautes montagnes. Nous apercevions à la fois deux cascades : l'une plus éloignée s'épanche au milieu d'un bois épais sur le penchant d'une montagne élevée, l'autre se

précipite dans un ravin étroit et profond garni d'arbres; elle présente un volume d'eau beaucoup plus considérable que la première, et elle a, à ce que mon hôte m'a assuré, environ cinquante *covados*, mais du point où nous étions, nous n'en apercevions qu'une très petite quantité, parce que le reste était caché par le ravin.

Continuant notre marche, nous sommes arrivés à la rivière de Juruoca, qui prend sa source dans la montagne voisine, et, dans cet endroit, coule sur un lit de rochers très glissant. Mon guide m'a dit que plusieurs vaches avaient péri en traversant ce gué. Il m'a engagé à descendre et m'a porté dans ses bras. Montant toujours, nous avons traversé de gras pâturages où paissent des vaches qui donnent le lait le plus crêmeux.

Jusqu'à la rivière de Juruoca, je n'avais encore trouvé qu'une végétation peu variée et des plantes qui croissent en général dans les parties basses des grandes montagnes de la Capitainerie des Mines, telles que les mélastomées, que j'ai citées. Ma récolte a commencé lorsque nous avons eu passé la rivière, et elle est devenue de plus en plus belle à mesure que nous avons monté davantage. J'ai déjà remarqué que le pin du Brésil ne s'élevait pas au delà des hauteurs moyennes, et la promenade d'aujourd'hui a achevé de me prouver la vérité de cette observation; car je ne me souviens pas d'avoir trouvé au-dessus de la maison de mon hôte aucun arbre de cette espèce. Arrivé à un bois d'une végétation médiocre, nous l'avons trouvé tellement embarrassé par des arbrisseaux et des lianes qu'il a fallu que notre guide nous frayât un chemin avec son couteau de chasse. C'est en sortant du bois que j'ai commencé à trouver les plus belles plantes de cette herborisation, une labiée dont les feuilles et les fleurs ont absolument le goût et l'odeur de la menthe Pouliot, une composée labiatiflore qui croît comme la précédente sur le bord des bois et qui, pour ses belles fleurs orangées, mériterait d'être cultivée dans les jardins, une jolie scrophulariée à fleurs roses, commune dans les pâturages, une myrtée dont les rameaux sont réunis en boule et dont les fleurs répandent l'odeur la plus suave.

Au delà du bois dont je viens de parler, nous avons tra-

versé des terrains marécageux, nous sommes arrivés sur un des points les plus élevés de la Serra. Nous avons parcouru encore une fois de magnifiques pâturages, et, enfin, nous sommes parvenus à celui des quatre sommets de la Serra do Papagayo qui nous paraissait le plus reculé, lorsque nous venions de Juruoca.

On est peu d'accord sur les noms qu'il faut donner à toutes ces montagnes. Cependant, en général, on appelle les quatre sommets *serra do Papagayo* et le plus avancé est le Papagayo. Quant aux montagnes voisines et qui s'y rattachent, on les nomme simplement dans le pays *Serra*. Mais pour les distinguer de tant d'autres serras, il paraît convénable, comme le font quelques personnes, de les désigner sous la dénomination de serra da Juruoca. D'après ce que m'a dit mon guide, il y avait autrefois beaucoup plus de bestiaux dans ces pâturages élevés, et leurs propriétaires étaient quelquefois obligés d'aller chercher des vaches égarées jusques dans la serra do Papagayo, mais depuis dix ans, personne n'y avait monté. Ayant attaché nos mulets, nous avons grimpé sur le sommet le plus reculé qui n'offre qu'un rocher nu, et s'élève absolument à pic à une hauteur considérable au-dessus de Juruoca et des campagnes que nous venions de parcourir.

En descendant de ce sommet du côté opposé à celui par lequel nous étions montés, nous avons traversé des carascos qui ne s'élèvent pas à hauteur d'homme et sont principalement composés d'une verbenacée, de composées, etc. Comme le deuxième sommet est inaccessible, il a fallu le tourner en marchant à mi-côte, afin d'arriver au troisième. Là, nous avons rencontré un bois très fourré où notre guide a encore été obligé de nous frayer un sentier avec son couteau de chasse. C'est dans ce bois que j'ai trouvé la congonhas à petites feuilles et une orchidée gigantesque. Après en être sorti, nous avons commencé à grimper sur le troisième sommet, marchant à travers des carascos et des broussailles. Là, j'ai trouvé en abondance une éricée, dont le fruit est assez agréable. La cime du mamelon n'offre qu'un rocher, mais entre ses fentes croît en grande quantité une liliacée et un tillandsia.

A très peu de distance de la maison de notre hôte, nous

avions déjà commencé à découvrir une grande étendue de pays et l'horizon s'était étendu à mesure que nous montions; mais nulle part nous n'avions joui d'une vue aussi belle que sur ce troisième mamelon. La serra du Papagayo forme, comme je l'ai dit, une avance vers le nord-est : nous voyions d'un côté les campagnes découvertes et ondulées que nous venons de parcourir, la serra de Carrancas qui semble terminée par une plate-forme parfaitement égale; et enfin, presque au pied de la montagne, le village de Juruoca et la rivière du même nom qui se montre par intervalles entre les bois qui la bordent.

Du côté opposé, la vue offre un caractère tout à fait différent, elle est austère et sauvage : ce sont les hautes montagnes de la Mantiquera que l'on a sous les yeux. Ce sont des vallées profondes, des sommets escarpés, ce sont des forêts majestueuses au milieu desquelles trois belles cascades s'épanchent obliquement et, formant des nappes argentées, contrastent avec la teinte foncée des arbres qui les environnent. Devant le troisième mamelon est celui qui porte, à proprement parler, le nom de Papagayo; il se rattache à la base du troisième mamelon et n'en est séparé que par un ravin assez étroit, mais d'ailleurs il est isolé de tous côtés et s'élève à pic à une très grande hauteur.

Mon guide m'a dit qu'en se donnant beaucoup de peine, il était descendu dans le ravin, qu'il avait grimpé presqu'au tiers du mamelon, mais qu'il n'avait jamais pu parvenir jusqu'au sommet. Comme personne n'a été plus habile, l'imagination des gens du pays s'exerça librement sur cette montagne. Les uns ont placé sur sa cime un grand lac, d'autres y font briller des feux pendant les nuits d'été, d'autres enfin prétendent que le diable y a été enchaîné par un saint évêque lors de la découverte du pays. Ce qui paraît constant, c'est qu'à environ un tiers de cette montagne, à partir de son sommet, il s'en échappe une belle cascade; mais je n'ai pu vérifier ce fait par moi-même.

Jusqu'au sommet de la montagne, j'avais fait une superbe récolte de plantes; en revenant, j'en ai recueilli quelques-unes qui m'avaient échappé et je ne suis rentré à la maison qu'à la nuit.

Parmi les plantes intéressantes qui croissent dans la serra da Juruoca, je n'en dois pas oublier une qui croît très abondamment dans la serra da Ibitipoca. C'est une éricée, sous-arbrisseau dont les fleurs sont blanches et dont le fruit, mêlé de vert et de rouge et de la grosseur d'un grain de groseille, a le goût de la fraise. On l'appelle *andurnha* à Ibitipoca et *imbiri* dans la serra da Juruoca. Dans ces dernières montagnes, on compte deux espèces d'*imbiri* dont le fruit a la même saveur.

Serra da Juruoca, 9 mars, 1 lieue et demie. — Comme j'ai recueilli dans la serra do Papagayo un grand nombre de plantes intéressantes, que je n'avais trouvées jusqu'à présent dans aucune autre partie du Brésil, j'ai pris le parti de faire une marche très courte. Pendant une partie du chemin, mon hôte m'a encore servi de guide. Nous avons d'abord traversé un bois où les mulets ont eu beaucoup de peine à se tirer de plusieurs bourbiers, puis nous sommes rentrés dans des campos. Le pays que nous avons parcouru est très montagneux et offre une alternative de bois et de pâturages. A la fin de notre marche, nous sommes arrivés à une belle vallée où serpente une petite rivière et où des pins majestueux se groupent d'une manière pittoresque au milieu de quelques chaumières.

Nous devions aller demander l'hospitalité à un capitaine de milice dont la maison est située de l'autre côté de la rivière, mais comme celle-ci a cessé d'être guéable depuis les pluies, nous ne la passerons que demain matin, et nous coucherons dans une maisonnette qui appartient à une pauvre femme dont le mari est absent. Sa maison, ses vêtements, ceux de ses enfants n'annoncent que l'indigence ; mais je crois que dans les provinces du milieu de la France, une maison aussi pauvre serait moins malpropre. Elle ne le serait pas autant non plus dans les autres parties de cette capitainerie.

Mais si j'ai eu beaucoup à me plaindre du peu de propreté de mon hôtesse, je n'ai eu qu'à me louer de sa complaisance. Nos paysans de France rendent aussi des services et souvent de la meilleure grâce du monde ; mais c'est qu'ils

savent qu'ils en seront récompensés. Ils calculent tout et mettent un prix aux moindres choses, même à un quart d'heure de travail. Ici, les gens les moins riches donnent et obligent sans songer qu'ils aient quelques droits à une rétribution; si on leur en offre quelques-unes, ils paraissent étonnés et vous font de nouveaux cadeaux pour prouver leur reconnaissance.

Santa-Maria de Baependi, 10 mars, 4 lieues et demie. — Joze et Firmiano ont porté tout mon bagage sur leur dos de l'autre côté de la rivière, et c'est là que les mulets ont été chargés. Le pays que nous avons parcouru aujourd'hui est montagneux et beaucoup plus boisé que celui qui s'étend entre S.-João-del-Rey et Juruoca. Souvent le terrain est pierreux, et le chemin fort difficile. A moitié chemin, à peu près, nous avons traversé une espèce de petit hameau que l'on appelle *Rego de agoa*. Il n'a rien de remarquable et se compose uniquement de quelques maisonnettes éparses et bâties dans un fond sur le bord d'un ruisseau.

Après le Rego de agoa, l'aspect du pays change peu à peu et devient plus austère. Les campagnes sont moins riantes, leur verdure est plus foncée; enfin, le majestueux et sombre araucaria, dispersé au milieu des bois, rappelle un peu les campos geraes. Près de Baependi, nous avons rencontré la rivière du même nom, nous l'avons côtoyée pendant quelque temps, et, après l'avoir passée sur un pont de bois, nous avons aperçu la ville. Celle-ci est située sur le penchant d'une colline peu élevée et se compose de plusieurs rues inégales et irrégulières. Les maisons qui les bordent, en général fort petites, sont loin d'annoncer la richesse. L'église, bâtie sur la place publique, n'a rien non plus de remarquable.

J'ai été me loger dans une auberge qui, semblable à celles de plusieurs villes de l'intérieur, se compose de plusieurs petites chambre carrées placées les unes à côté des autres. Elles ne communiquent point entre elles et ont une entrée sur la rue. Elles n'ont communément qu'un ou deux bois de lits; l'on y allume son feu comme dans les ranchos. Le maître de l'auberge ne fait rien payer pour le loyer de la chambre; mais il trouve son bénéfice sur les provisions qu'il

vend aux voyageurs et sur la rétribution qu'il exige pour le pâturage fermé, où l'on met les bestiaux.

J'ai retrouvé ici dona Gloriana, femme du capitaine Merelis, propriétaire d'Itangua. Comme elle était fort endettée, elle a quitté son pays et est venue s'établir dans cette ville, où elle avait marié une de ses filles. M'ayant vu passer dans la rue, elle m'a appelé et m'a fait beaucoup de politesses.

CHAPITRE XXVI

Fazenda de Paracatù. — Culture du tabac. — *Poso alto.* — Maison du capitaine Miguel Pereira. — *Corgo-fondo.* — Joli pays. — *Registro da Mantiqueira.* — Visite des malles. — *Firmiano* malade. — Bois vierges. — Chemins effroyables pour descendre la *Serra.* — *Pe da Serra.* — *Porto da Caxueira.* — Culture du café et de la canne à sucre. — Passage du *Parahyba.* — Bifurcation du chemin sur S.-Paul et sur Rio-de-Janeiro. — *Rancho dos Canoes.* — Ville de Lorena. — *Villa de Guaratingueta.* — *Rio de S. Gonzalo.* — *Rio dos Mortos.* — Femmes se rendant à la messe. — *N. S. da Apparanda.* — *Capella do Rozeiro.* — Chemin magnifique. — *Campos d'Inhamossa.* — Bois vierges. — *Pinhamonhongaba.* — *Villa de Thaubate.*

Fazenda de Paracatù, 11 mars, 2 lieues. — Aussitôt que je suis arrivé à Baependi, je me suis mis à analyser des plantes, et, dans l'instant, ma porte a été fermée par un cercle de curieux auxquels j'ai été obligé plusieurs fois de demander un peu de jour. Chacun faisait ses conjectures sur l'objet de mon travail, mais celle à laquelle on s'arrête le plus généralement ici comme ailleurs, c'est que mes plantes sont destinées à servir de modèles à des dessins d'indiennes.

Je comptais me rendre de Baependi à villa da Campunha, mais comme l'on m'a assuré que ce serait m'allonger beaucoup, je prends le parti de suivre la route la plus courte, qui est de passer par le Registro de Mantiquera et de gagner le chemin de Rio-de-Janeiro à Saint-Paul. De cette manière, je passerai deux fois par les mêmes lieux; mais la seule chose à laquelle je tende actuellement, c'est à abréger ce voyage et à me rendre le plus tôt possible à Rio-de-Janeiro. Diverses

emplettes que j'ai dû faire à la ville m'ont forcé de partir fort tard et je n'ai pu faire aujourd'hui que deux lieues.

Pour venir jusqu'ici, nous avons traversé un pays montagneux coupé de vallées profondes et couvert de bois au milieu desquels on distingue toujours l'araucaria. La chaleur a été très forte et nous a beaucoup fatigués. Elle est toujours moins intense dans les campos où l'air circule librement, tandis que dans les forêts, il est intercepté par des montagnes et des arbres élevés. Je ne retrouve pas ici la majesté des grands bois vierges et je ne puis m'empêcher de regretter ces belles campagnes que nous avons parcourues entre S.-Joâo et Juruoca, où nous découvrions presque toujours une vue si étendue, où l'air était si pur et où je recueillais tant de belles plantes.

Le maître de cette fazenda nous a logés dans une chambre par où il faut passer pour entrer dans la salle. Comme les poules et les cochons se promènent en toute liberté dans cette chambre, nous y sommes dévorés par les puces et les bichos do pé.

J'ai dit que la principale occupation des propriétaires des pays que j'ai parcourus entre San-Joâo et Juruoca était l'éducation des bestiaux. Cependant, on commence déjà à cultiver un peu de tabac dans les environs de Carancas; on en plante également dans ceux de Juruoca; mais autour de Baependi et du village de Poso-alto où je coucherai demain, on se livre presque uniquement à cette culture, et elle donne lieu à un commerce très important entre ce pays et Rio-de-Janeiro. On mesure la richesse des propriétaires sur la quantité de pieds de tabac qu'ils plantent annuellement et il y en a qui font venir 60,000 pieds. L'espace de terrain que l'on ensemencerait avec un alquere de maïs peut contenir 20,000 pieds de tabac. On sème cette plante en août, septembre et octobre sur des planches préparées et fumées, et l'on transporte les jeunes pieds en décembre et en janvier, dans une terre qui auparavant était couverte de bois que l'on a brûlés et où l'on a eu soin de ne laisser subsister aucun branchage. J'ai vu plusieurs champs de tabac, et quoi qu'en disent les cultivateurs, ils mettent fort peu de régularité dans leurs plantations. On leur donne une façon avant

la récolte, on retranche les sommités et les branches qui naissent à l'aisselle des feuilles, et l'on cueille celles-ci quand elles commencent à jaunir. On a coutume de semer du maïs dans les terres qui, l'année précédente, ont porté du tabac, et ensuite on les laisse reposer pendant deux ou trois ans. Cependant, on assure que la même terre pourrait sans inconvénient rapporter du tabac plusieurs fois de suite.

Poso-Alto, 12 mars, 4 lieues. — Le pays continue à être montagneux, coupé de vallées profondes et couvert de bois au milieu desquels se distingue toujours le pin du Brésil. Nous avons passé devant un assez grand nombre de maisons et de fazendas qui ne sont point sans importance. Je puis citer entre autres celle d'un capitaine Miguel Pereira, dont les bâtiments, très considérables, sont disposés avec une espèce de régularité fort rare dans ce pays.

Nous avons fait halte au village de *Poso-Alto*, qui est le chef-lieu d'une paroisse. Il est bâti en amphithéâtre sur le penchant d'une colline et représente une espèce de pyramide dont l'église forme le sommet. La colline s'avance entre deux montagnes couvertes de bois et au-dessous d'elle une petite rivière coule dans un vallon.

J'avais envoyé Jozé en avant en lui donnant ordre de montrer mes passeports au commandant, avec ordre de lui demander un petit logement pour y passer la nuit. Jozé est revenu et m'a dit que le commandant était à la campagne, qu'il n'avait laissé personne pour le remplacer, et que le curé auquel il avait présenté mes papiers avait été s'enfermer après les lui avoir rendus. Nous avons donc été obligés de chercher un angle dans une petite venda où l'on m'a donné une chambre excessivement sale et remplie de puces.

Le soir, nous avons été témoins d'une dispute très vive entre des mulâtres. Les villages, comme je l'ai dit, ne sont guère peuplés pendant la semaine que de la plus vile canaille : quelques gens de métier, la plupart hommes de couleur, des fainéants et des prostituées.

Corgo-Fondo, 13 mars, 3 lieues. — Pays toujours montagneux et couvert de bois. Nous avons passé devant plusieurs

fazendas et traversé quelques rivières qui coulent sur un lit de cailloux. Nous devions faire halte à une fazenda appelée *Corgo-Fondo* qui appartient à un homme fort riche. Nous étions très près de cette habitation, lorsque Jozé a été demander notre chemin à une petite maison bâtie sur le bord du chemin. Celui auquel il s'est adressé est un Suisse qui, depuis cinq ans, fait le métier de colporter des marchandises dans cette partie de la province des mines; il nous a dit que nous serions probablement fort mal reçus à la fazenda do Corgo-Fondo, et il nous a engagés à nous arrêter chez son hôte. Celui-ci nous a effectivement très bien accueillis et m'a même invité à souper avec lui. J'avais recueilli au Papagayo une si grande quantité de plantes que je n'ai point encore achevé de les examiner, quoique j'y aie travaillé sans relâche.

Depuis que j'ai quitté cette serra, j'ai recueilli fort peu de plantes les premiers jours, afin de me mettre au courant et actuellement parce que mon mulet est blessé, que je suis obligé d'aller presque toujours à pied et que, ne me fiant pas à l'expérience de mes gens, je ne veux pas rester en arrière.

Registro da Mantiqueira, 14 mars, 3 lieues. — Depuis que je voyage dans la capitainerie des mines, je n'ai peut-être rien vu d'aussi joli que le pays que j'ai traversé aujourd'hui. Nous avons suivi une vallée assez large, bordée de montagnes pittoresques et couvertes d'arbres au milieu desquels se distingue toujours le majestueux araucaria. Cette vallée est arrosée par une rivière qui forme mille détours et que l'on passe quatre fois pour arriver jusqu'ici, d'où lui vient le nom de *Passaquatro*. Les bords de cette rivière présentent tour à tour des pâturages, des bouquets de bois peu élevés, des terrains en culture parmi lesquels on voit de distance à autre des groupes de pins. De petites maisons répandent encore de la variété dans le paysage. En face de nous, nous avions la serra da Mantiquera, dont les sommets, assez variés pour la forme, sont couverts de sombres forêts. Rien ne rappelle mieux les vallées de la Suisse que celle dont je viens de faire la description. Le Registro de la Mantiquera a été placé au pied même de la serra et se compose de la maison du scel,

de celle qui est occupée par le détachement, et d'un rancho, sous lequel est le poids où l'on pèse les marchandises qui viennent de Rio-de-Janeiro. Ces bâtiments sont rangés autour d'une grande cour fermée du côté de la montagne par une porte en bois. Comme on a le projet de changer cette route, on n'a fait depuis quelque temps aucune réparation aux bâtiments du Registro et ils sont actuellement à peine habitables.

Le détachement stationné ici est ordinairement composé de soldats du régiment de ligne de la capitainerie des mines; mais comme on a envoyé à Rio-de-Janeiro une partie de ce régiment, il n'y a plus ici que des miliciens commandés par un officier inférieur qui appartient au régiment. A mon arrivée, je lui ai présenté mon passeport, il m'a reçu poliment, mais presque aussitôt il m'a parlé de la visite. Je lui ai représenté que depuis six ans que je voyageais dans le Brésil, on m'avait fait grâce de cette formalité, qu'il m'était fort indifférent que l'on ouvrît mes malles, mais qu'étant porteur d'une porteria du prince qui me donne le droit de passer librement partout, il était de mon devoir de réclamer contre toute violation du privilège honorable qui m'avait été accordé. Le commandant m'a répondu qu'il ne pourrait sans se compromettre m'exempter de la visite, mais qu'elle ne serait pas sévère. Comme il me parlait avec une politesse extrême et semblait me faire une prière, je n'ai plus insisté. Il m'a donné une chambre voisine de la sienne, une varanda pour y mettre les bâts et le bagage, et une pièce abandonnée pour y faire la cuisine. Quand mes malles ont été placées dans la chambre, il y est entré seul; je lui ai ouvert deux ou trois malles qu'il a à peine regardées et il ne m'en a pas demandé davantage. Depuis, m'a-t-il dit, que la population du Brésil a beaucoup augmenté, et que les moyens de communication d'une province à l'autre se sont multipliées, la visite des registres a cessé de remplir son but. Elle est vexatoire pour les gens de bien, les contrebandiers trouvent les moyens de s'y soustraire, et il arrive à Rio-de-Janeiro beaucoup plus d'or en poudre qu'il ne s'en fond dans les intendances.

Registro da Mantiqueira, 15 mars. — Le temps a été

effroyable toute la journée, et comme on me dit que le passage de la serra devient extrêmement dangereux lorsqu'il a plu, j'ai pris le parti de rester ici.

Malgré la pluie, plusieurs caravanes qui avaient pris place hier au soir sous le rancho se sont mises en route ce matin. Elles appartiennent à de riches particuliers du voisinage et portent des tabacs à Rio-de-Janeiro. L'un des propriétaires de ces caravanes posssède 300,000 cruzades, et, cependant, ce sont ses fils qui conduisent ses mulets. Dans les comarcos de Sabara et du Serro do frio, les parents font souvent de très grands sacrifices pour donner quelque éducation à leurs enfants; dans celle de S.-João, on attache beaucoup moins d'importance à l'instruction. Cela vient de ce que les hommes les plus riches de ce pays, par exemple celui que je viens de citer, sont des Européens qui, dans leur patrie, appartenaient aux classes les plus basses de la société et qui n'avaient rien appris. Leur ignorance ne les a point empêchés de s'enrichir, ils jouissent de la considération qui s'attache à la richesse. Ils ne doivent, par conséquent, pas sentir l'utilité de faire donner de l'éducation à leurs enfants. Les propriétaires riches de ce pays font à peu près le même genre d'affaires que ceux de Minas-Novas. Ils vont chercher des nègres à Rio-de-Janeiro; ils les revendent à de très longs termes aux cultivateurs peu aisés, prennent du tabac en échange et gagnent ainsi plusieurs fois la valeur de leur capital.

Registro da Mantiqueira, 17 mars. — Toujours une pluie affreuse. Sur le soir, Firmiano s'est plaint d'être malade, et effectivement il était brûlant, fort rouge et avait beaucoup de fièvre. Je vois que je serai obligé de lui donner demain un vomitif et par conséquent de rester ici quelques jours. Une prolongation de séjour au Brésil me permet de réparer quelques-unes des pertes que j'ai faites dans mon herbier; mais décidé comme je le suis à m'embarquer cette année pour la France, je dois désirer de partir le plus tôt possible, afin de ne pas arriver dans le temps des froids auxquels je ne suis plus accoutumé.

Registro da Mantiqueira, 17 mars. — Firmiano a pris

un vomitif; il ne se plaint plus autant du mal de tête, mais il ne cesse point d'avoir de la fièvre; il est toujours brûlant et je crains beaucoup que sa maladie ne soit une fièvre maligne. Le temps continue à être abominable; tout le monde assure que la serra sera très dangereuse et je me désespère de n'avoir pas passé par la villa da Campanha.

Registro da Mantiqueira, 18 mars. — Firmiano n'est pas encore bien et le temps continue à être affreux.

Registro de Mantiqueira, 19 mars. — Le temps s'est mis au beau. Firmiano va beaucoup mieux, et demain, s'il a assez de forces, je me remettrai en route. Mon séjour ici m'a rempli de tristesse et il est bien nécessaire que je parte pour que les distractions du voyage dissipent un peu mes craintes et ma mélancolie.

Pé da Serra, 20 mars, 2 lieues et demie. — Le temps était magnifique lorsque nous nous sommes levés. Firmiano m'a assuré qu'il avait assez de force pour traverser la serra, et nous nous sommes mis en route. Le commandant du Registro m'avait promis un de ses soldats pour m'accompagner et aider Jozé; mais comme cet homme n'était pas encore revenu ce matin d'une course que le commandant lui avait permis de faire, nous sommes partis seuls. Pour faire passer le chemin, on a choisi une sorte de défilé, et de tous les côtés on aperçoit des montagnes beaucoup plus élevées que celles qu'il faut monter et descendre. On ne cesse point de traverser des bois vierges, mais on aperçoit autour de soi des sommets revêtus d'une végétation plus simple, de carrascos et même de pâturages. Une croix en bois indique la limite des capitaineries des Mines et de Saint-Paul. Jusque-là on monte toujours, et le chemin est assez beau. Mais lorsqu'il faut descendre, il devient effroyable. Je ne me rappelle pas d'en avoir vu un plus mauvais, depuis que je suis au Brésil. Très souvent il est d'une raideur extrême; presque toujours c'est un sentier étroit et profond, couvert de pierres arrondies qui roulent sous les pieds des mulets. Les ossements épars de plusieurs de ces animaux prouvent que

malgré leur extrême sûreté, il en périt souvent dans cette montagne. Quelquefois ces pauvres animaux sont obligés de faire des sauts assez élevés; souvent ils enfoncent dans une boue épaisse sous laquelle ils trouvent encore des cailloux arrondis; plusieurs fois, il faut qu'ils traversent des trous où ils courent risque de glisser et de s'abattre.

J'ai descendu la montagne à pied et ce n'a pas été sans fatigue. Comme dans tous les bois vierges, j'ai trouvé peu de plantes en fleurs.

Le petit Pedro était avec moi et a été d'une amabilité extrême. Cet enfant devient un peu familier, mais je le lui pardonne à cause de sa bonne humeur, de sa gentillesse et du désir qu'il a de se rendre agréable. Hier, je me suis trouvé embarrassé pour passer un bourbier; pendant que j'arrangeais des plantes, il m'a fait un petit pont avec des morceaux de bois et des branchages. Aujourd'hui, quand nous rencontrions un ruisseau, il prenait de lui-même la bride de mon mulet et le faisait passer aux endroits les moins difficiles. De tous ceux qui m'accompagnent, personne ne prend soin de moi autant que lui.

Dès que l'on a commencé à descendre la montagne, on jouit par intervalle d'une vue très étendue. Le pays que l'on découvre est boisé, assez égal et borné par une autre chaîne, celle qui s'étend plus près de la mer et parallèlement à elle. Longtemps avant d'arriver au pied de la Serra, on passe devant une petite maisonnette et celle où nous avons fait halte est la première que l'on voit ensuite. On nous y a donné asile dans un bâtiment à demi découvert, mais nous n'avons pas à nous plaindre, car notre hôte n'est guère mieux logé, quoiqu'il ait des nègres et même un moulin à sucre.

Il est à remarquer que nous avons aujourd'hui beaucoup plus descendu que nous n'avions monté d'abord, ce qui prouve que la partie des mines que nous venons de parcourir est beaucoup plus élevée que le pays où nous sommes actuellement. S'il fallait une autre preuve, on la trouverait dans la différence des productions, puisque le café et le sucre réussissent mal de l'autre côté de la serra et que ce sont ces plantes que l'on cultive de ce côté-ci avec le plus de succès.

Porto da Caxueira, 21 mars, 4 lieues. — Tout le pays que nous avons parcouru aujourd'hui est boisé et la terre y est généralement très bonne. On voit sur les bords du chemin un assez grand nombre de maisons et beaucoup de terres cultivées, mais très peu d'habitations ayant quelque importance. A environ une lieue et demie d'ici, nous avons passé par un hameau qui porte le nom d'*Imbanha* et où l'on voit une chapelle succursale de la paroisse de Lorena. Dans la première lieue que nous avons faite, le terrain était assez égal et les bois n'avaient pas une très grande vigueur.

A mesure que nous nous rapprochions d'ici, le pays est devenu plus montueux et les bois plus vigoureux. J'ai trouvé en général très peu de plantes en fleurs et presque uniquement des espèces communes auprès de Rio-de-Janeiro ou dans d'autres pays de forêts vierges peu élevés. Sur les hauteurs, nous découvrions tout le pays qui s'étend entre la chaîne maritime et le serra da Mantiquera, pays qui forme une sorte de bassin compris entre les deux chaînes.

La canne à sucre et le café sont les deux plantes que l'on cultive le plus dans ce canton. On voit des moulins à sucre même auprès de quelques maisons qui n'annoncent que l'indigence.

Nous avons fait halte à un village situé sur le bord du Parahyba et qui porte le nom de Porto da Caxueira. Pour pouvoir faire demain un plus long voyage, j'ai voulu traverser la rivière dès ce soir, mais ce passage n'a rien de difficile et se fait en très peu de temps. On a formé la barque de trois grandes pirogues attachées ensemble et sur lesquelles on a établi un plancher entouré d'un garde-fou en bois. Huit mulets chargés et plusieurs personnes peuvent passer à la fois sur la barque. Mes porterias m'ont encore exempté du péage.

Rancho dos Canoes, 22 mars, 1 demi-lieue. — Il est difficile de rien voir de plus joli que la position de Porto da Caxueira. Ce village est bâti au bord du Parahyba, sur le penchant d'une colline au sommet de laquelle est l'église. Le Parahyba peut avoir ici la même largeur que le Loiret devant Plissay. Il coule avec lenteur et majesté. A gauche de la

colline où le village est situé en est une autre qui est encore couverte de bois vierges, et au-dessus de ceux-ci, sur le bord même du fleuve, quelques chaumières éparses, entremêlées de groupes serrés de bananiers et d'orangers. Une troisième colline, qui s'élève à la gauche du village, était autrefois comme la première couverte de bois, mais on en a coupé une partie. On l'a remplacé par une sucrerie et des plantations. Lorsqu'on a passé la rivière, on aperçoit d'un coup-d'œil l'ensemble que je viens de décrire, on voit en outre dans le lointain la serra da Mantiquera couronnée d'immenses forêts, et l'on ne peut se lasser de contempler un paysage qui a tout à la fois quelque chose de riant et de majestueux.

Le village de Caxueira ne se compose guère que d'une dizaine de maisons et n'est qu'une succursale de la paroisse de Lorena. On y voit quelques boutiques, plusieurs ranchos. Les maréchaux ferrants y sont assez nombreux, leurs ouvrages ont beaucoup de réputation dans le pays. Le village de Caxueira est un lieu de passage pour toutes les caravanes qui vont à Rio-de-Janeiro de Baependi et des environs; elles se rendent à la capitale chargées de tabac et reviennent chargées de sel. Il n'est guère de jour où il n'en passe quelques-unes par la Mantiquera et, par conséquent, par le village de Caxueira. Hier seulement, nous en avons rencontré trois ou quatre.

A peine à un demi-quart de lieue de Caxueira, le chemin se divise : en prenant à droite on va à Rio-de-Janeiro; et l'on passe à gauche pour se rendre à Saint-Paul. Le pays que nous avons parcouru est sablonneux, très égal et couvert de bois.

Le temps était très couvert quand nous sommes partis et bientôt il est tombé une pluie très forte. Nous nous sommes réfugiés sous un rancho isolé que l'on a construit, je ne sais dans quel dessein, à quelques portées de fusil de la route, et j'y ai fait décharger mes malles.

Tout autour du rancho sont des capoeiras presque entièrement couvertes de goyaviers, myrtée qui se retrouve dans une foule d'autres capoeiras des parties basses et humides des pays de bois vierges, par exemple auprès de Rio-de-Janeiro.

Villa de Guaratingueta, 23 mars, 5 lieues. — Nous avons continué à parcourir un pays très égal, généralement un peu sablonneux. Jusqu'à la ville de Lorena, qui est située à trois lieues du village de Caxueira, le terrain à droite de la route est bas et marécageux et n'offre presque partout qu'une végétation assez maigre, semblable à celle des marais de la paroisse de San-Antonio da Jacutinga. On y voit également des arbres et des arbrisseaux peu feuillés, à tiges grêles, à rameaux peu étalés. Ce n'est pas le seul rapport de ce pays avec les environs de Rio-de-Janeiro. La végétation est ici presque la même dans les plus petits détails. C'est aussi le sucre, le café, la manhoc que l'on y cultive le plus, enfin le chemin ressemble extrêmement à ceux que l'on traverse pour se rendre de la mer aux montagnes. La vue n'est plus celle des campos, elle n'a rien qui rappelle la majesté des grands bois vierges; mais elle est à la fois étendue et assez riante, et les montagnes, qui de tous côtés bordent l'horizon, répandent de la variété dans le paysage. Derrière nous, nous avions la serra da Mantiquera et devant nous celle de *Quebra Cangalha,* que nous apercevons depuis que nous avons quitté le Registro et qui n'est qu'une branche de la grande chaîne parallèle à la mer. Ainsi, le pays que je vais parcourir est un grand bassin compris entre deux grandes chaînes.

La ville de Lorena est située sur les bords du Parahyba à l'extrémité du pays plat et marécageux que je viens de décrire. Elle est peu considérable, mais sa position est riante. Les rues qui la composent sont beaucoup moins larges que celles des villes et villages de la capitainerie des Mines; les maisons y sont serrées les unes contre les autres; en général, elles ne sont point blanchies, elles sont petites et n'ont qu'un étage, mais elles sont bien entretenues et leur extérieur présente un air de propreté qui plaît à la vue. Dans la principale rue que nous avons suivie dans toute sa longueur, on voit plusieurs boutiques assez bien garnies, et parmi elles j'en ai remarqué quelques-unes de ferblantier, ce qui est fort rare dans la capitainerie des Mines.

L'église paroissiale forme un des côtés d'une petite place carrée. Sur une autre place irrégulière et plus petite encore que la première, est une deuxième église dédiée à Notre-

Dame-du-Rosaire. Celle-ci est la seule où je sois entré. Elle n'est point ornée de dorures comme les églises des mines, mais seulement de peintures assez grossières.

Vis-à-vis l'église du Rosaire est la maison de ville, petit bâtiment à un étage, mais fort propre, dont le rez-de-chaussée est, suivant l'usage, occupé par la prison.

Entre Lorena et Guaratingueta le terrain est moins égal, et les bois ont quelque vigueur, ce qui rentre dans la règle générale à établir pour la végétation du Brésil. Depuis le lieu dont nous sommes partis jusqu'ici, on voit beaucoup de maisons à droite et à gauche de la route. Plusieurs ont un moulin à sucre, et il n'y en pas une qui ait deux étages, et la plupart ressemblent à celles du plus pauvre agregador de la capitainerie des Mines. Toutes les fois que j'ai jeté les yeux dans leur intérieur, j'y ai vu un hamac suspendu et quelques personnes couchées dedans. L'usage du hamac, presque inconnu dans la capitainerie des Mines, est très répandu dans celle de Saint-Paul, où il a été emprunté des Indiens, autrefois très nombreux dans ce pays.

J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de remarquer que partout où il y avait des Indiens, les Européens, tout en les détruisant, ont adopté plusieurs de leurs coutumes et emprunté plusieurs mots de leur langue, et si les mineurs ont une grande supériorité sur le reste des Brésiliens, cela tient certainement à ce qu'ils se sont peu mélangés avec les Indiens.

A environ une demi-lieue de Guaratingueta, on commence à apercevoir la tour de son église paroissiale, et le paysage est encore embelli par des échappées du Parahyba qui serpente dans la campagne. *Guaratingueta* est situé à quelques centaines de pas de cette rivière sur une colline peu élevée, dominée elle-même par d'autres collines. Cette petite ville est beaucoup plus longue que large, ses rues sont étroites, si on les compare à celles des villes et des villages de la capitainerie des Mines. Les maisons sont petites pour la plupart, elles ne sont point blanchies et n'ont qu'au rez-de-chaussée des jalousies très serrées qui, suivant l'ancien usage, se lèvent de bas en haut, garnissant les croisées et les portes. Des boutiques assez bien garnies indiquent que cette ville

fait quelque commerce, mais comme la plupart des maisons sont fermées aujourd'hui qui est un jour ouvrable, je présume qu'elles appartiennent à des cultivateurs qui ne les habitent que les dimanches et les jours de fête.

L'église paroissiale est grande et l'on y voit trois autels assez bien ornés; mais elle n'a qu'une seule tour, elle n'est point plafonnée et la nef est sans croisée, et, par conséquent, obscure. On compte encore à Guaratingueta deux autres églises, celle de S. Gonzalo et celle du Rosaire. Mais elles sont si petites qu'elles ne méritent pas même qu'on en fasse mention.

En entrant dans la ville, lorsqu'on vient de Rio-de-Janeiro, on passe sur un pont de bois une petite rivière qui se jette dans le Parahyba et qu'on appelle le Rio de S. Gonzalo. Du côté opposé, on traverse une autre rivière qui porte le nom de Rio dos Mortos, et ainsi la portion la plus considérable de la ville se trouve comprise entre ces deux rivières. La maison de ville qui n'est pas encore achevée forme un des côtés d'une petite place carrée située dans la partie la plus basse de la ville. C'est à cette place même qu'aboutit la seule rue qui conduit au fleuve. Elle est bordée des plus chétives cabanes et ne m'a parue habitée que par des femmes de mauvaise vie. Sur le bord de la rivière est un grand rancho où l'on peut se mettre à l'abri.

Pendant longtemps, il n'y a eu que des pirogues pour traverser le fleuve, mais on vient d'y mettre à flot une barque semblable à celle de Porto da Caxueira. Ici, la rivière est un peu moins large que devant ce dernier village, et la vue du port est loin d'être aussi agréable. Des pirogues descendent de Mogim das Cruzes jusqu'ici et y apportent des planches, du lard et diverses denrées. Les pirogues peuvent encore descendre d'ici à Lorena. De cette ville à Caxueira, la navigation devient déjà difficile et au-dessous de ce village elle est interrompue par de fréquentes *catadupes*.

Les vivres sont ordinairement ici à des prix extrêmement modiques; mais ce qui prouve combien ce pays est en général peu cultivé, c'est que le passage de la légion de S.-Paul a suffi pour l'affamer. Les denrées sont actuellement très rares et très chères, et nous n'avons pu nous procurer aujourd'hui

ni maïs, ni riz, ni farine. Nous avons éprouvé un embarras semblable à Caxueira, et le passage de la légion est encore la raison que l'on y donne de la disette. Puisque vous n'avez ni haricots, ni lard, ni farine, que mangez-vous donc? disait José à quelques habitants de ce village. Ils lui ont répondu qu'ils vivaient de bananes, de goyaves et de poissons quand ils peuvent en attraper, et comme, en faisant cette réponse, ils paraissent tout étonnés de la question, il est clair que dans ce pays beaucoup de gens vivent de la manière la plus misérable, lors même qu'il n'y passe aucune troupe.

Campos d'Inha Mossa, 24 mars, 5 lieues. — Nous avons passé la nuit sous un rancho situé à l'extrémité de la ville et qui dépend d'une venda voisine.

Le pays que nous avons parcouru entre Guaratingueta et N. S. da Apparanda est très riant. A gauche sont des collines, à droite le chemin domine des terrains bas et humides au milieu desquels serpente le Parahyba. On ne voit aucune habitation qui annonce de l'aisance, mais on passe successivement devant une foule de petites maisons dont plusieurs sont des vendas. Une branche de cactus opontia suspendue près de la porte fait connaître celles-ci aux passants, comme dans plusieurs provinces de France on distingue les cabarets aux touffes de gui qui leur servent d'enseigne.

C'était aujourd'hui dimanche, une foule de gens se rendait à la messe. Quelques hommes à cheval étaient assez bien mis. Nous avons rencontré aussi un assez grand nombre de femmes qui étaient à cheval et plusieurs mêmes n'étaient accompagnées par aucun homme. Elles portaient, suivant l'usage du pays, un chapeau de feutre et une espèce d'amazone de drap bleu. Il en est très peu qui rendent le salut qu'on leur fait, elles se tiennent bien droites, ne tournent la tête ni d'un côté ni de l'autre, et regardent le passant du coin de l'œil. Des femmes pauvres marchent les jambes et souvent les pieds nus, elles ont une jupe et une chemise de coton, elles portent sur leurs épaules une capote ou une grande pièce d'étoffe bleue, et elles ont sur la tête un chapeau de feutre. Les traces de sang indien se démêlent moins facilement chez les campagnards de ce pays que chez ceux des

environs de S.-Paul et de Sorocaba. Cependant, en les considérant avec attention, on reconnaît qu'il en est beaucoup parmi eux qui ne sont point d'une race pure.

Outre les gens qui allaient à la messe à Guaratingueta, nous avons aussi rencontré des nègres qui y conduisaient des vivres. Il en est de même tous les dimanches; c'est le jour où les gens de la campagne envoient leurs denrées à la ville. Lorsque Jozé demandait hier du maïs dans les vendas, on le renvoyait au dimanche.

A une petite lieue de Guaratingueta, on passa devant la chapelle de N. S. da Apparanda. L'image qu'on y révère passe pour miraculeuse et jouit d'une grande réputation non seulement dans le pays, mais encore dans les parties les plus reculées du Brésil, et l'on vient ici, dit-on, des mines, de Goyaz et de Bahia, accomplir des promesses faites à Notre-Dame-de-l'Apparition. L'église est bâtie sur le sommet d'une colline, à l'extrémité d'une grande place carrée et entourée de maisons. Elle a deux tours qui tiennent lieu de clocher, mais son intérieur n'a rien de remarquable. Ce qui l'est réellement, c'est la vue charmante dont on jouit sur le haut de la colline. On découvre un pays riant, couvert de bois peu élevés, le Parahyba y décrit d'élégantes sinuosités, et l'horizon est borné par la haute chaîne de la Mantiquera.

A environ deux lieues de N. S. da Apparanda, on trouve sur le bord du chemin une petite chapelle qu'on appelle Capella do Rozeiro et qui mérite à peine qu'on en fasse mention. Quand on a passé cette chapelle, on voit beaucoup moins de maisons. On marche toujours à peu près parallèlement au Parahyba, et de temps en temps on l'aperçoit entre les arbres.

Le chemin depuis Guaratingueta jusqu'ici est véritablement magnifique et le pays est si plat qu'on y voyagerait sans peine dans une berline. Après Notre-Dame-de-l'Apparition ou un peu plus loin, on ne voit plus ces petits arbres peu feuillus à tiges grêles, à rameaux assez courts, à écorce blanchâtre, enfin cette végétation des marais que j'ai déjà signalée un de ces jours derniers. Nulle part on n'aperçoit de véritables bois vierges; il est même difficile de déterminer partout si la végétation est le résultat des travaux de l'homme

ou si dans quelque partie elle a toujours été telle qu'on la voit aujourd'hui. Souvent les arbrisseaux et les arbres sont épars au milieu des gazons comme dans les capoeiras fréquemment broutés par les bestiaux, quelquefois ils sont plus rapprochés. Dans des espaces considérables, ils forment un épais fourré entremêlé de mimoses épineuses, et lorsque le chemin traverse ces bois, on le dirait bordé de haies charmantes. J'y ai moi-même été trompé et mon imagination plaçait des plantations de manioc et de sucre derrière ces prétendues haies qui ressemblent d'une manière frappante à celles qui bordent les jardins des environs de Rio-de-Janeiro. Les plantes en fleurs ne sont pas très fréquentes et appartiennent à peu près toutes à des espèces communes autour de la capitale. La verdure n'est ici ni moins fraîche ni moins belle qu'aux environs de Rio-de-Janeiro.

Le bassin que nous parcourons devient moins large à mesure que nous avançons et au lieu où nous avons fait halte, ce n'est plus en quelque sorte qu'un défilé. Comme le temps est superbe, que le chemin est parfaitement égal, sans aucune pierre et sans boue, nous faisons des journées un peu plus longues. On m'avait indiqué le lieu où nous nous sommes arrêtés comme offrant quelque commodité pour y passer la nuit, mais nous n'y avons trouvé que deux misérables vendas qui appartiennent à des femmes extrêmement pauvres et où il nous aurait été impossible de placer notre bagage. Nous avons donc été obligés de nous loger dans une maisonnette que l'on avait commencée et que l'on a ensuite abandonnée. Nous y sommes fort incommodés par les bestiaux, les chiens et les chats du voisinage qui cherchent à nous enlever nos provisions.

Villa de Thaubate, 25 mars, 5 lieues. — Nous rencontrons continuellement des ruisseaux, mais ils ont été encore plus multipliés aujourd'hui que les jours precédents. Entre Inhamossa et Pindamonhongaba, nous avons trouvé des bois qui sont incontestablement vierges, car on y trouve des bambous et des lianes; cependant, ils ont beaucoup moins de vigueur que les forêts vierges des pays montagneux. Il faut pour la végétation des bois vierges deux conditions qui se

trouvent réunies dans les montagnes : un abri contre les vents et beaucoup d'humidité. Quoique le bassin que je parcours actuellement soit très plat, il réunit cependant ces mêmes conditions, quoique à un moindre degré. Entre deux chaînes de montagne, ce bassin reçoit les eaux qui s'échappent de l'une et de l'autre et il est garanti des grands vents par toutes les deux. On sent cependant que l'évaporation doit être plus prompte dans un pays plat que dans les vallées étroites et profondes, ou sur le flanc des montagnes qui les bordent. Il est donc naturel tout à la fois qu'il vienne des bois dans ce pays et qu'ils soient moins vigoureux que ceux des montagnes.

A environ deux lieues d'Inhamossa, le chemin passe à côté de la petite ville de *Pinhamonhongaba*. J'ai laissé ma caravane aller en avant et je m'y suis promené quelques instants. Elle est peu considérable et ne se compose que d'une rue. Les maisons sont basses, fort petites, mais couvertes en tuiles assez propres, et généralement bien entretenues. On voit à Pinhamonhongaba trois églises fort petites. Je suis entré dans la principale, je l'ai trouvée obscure et assez laide.

Un peu après Pinhamonhongaba, la végétation change entièrement de caractère. Elle présente des pâturages naturels. Bien différents de ceux des mines, ils se composent principalement de graminées velues qui doivent une teinte grisâtre aux poils qui les couvrent. Au milieu de ces graminées, croît un petit nombre d'espèces appartenant à d'autres familles. Ce n'est pas la première fois que j'ai vu des pâturages semblables; ils sont particuliers aux pays peu élevés et un peu secs où il y a aussi beaucoup de bois. Je me rappelle en avoir vu de pareils dans la partie septentrionale de la capitainerie de S.-Paul. Après ces pâturages viennent des bois, puis d'autres pâturages. Ceux des environs de Thaubate sont humides et j'y ai retrouvé plusieurs plantes des mines, particulièrement l'hyptis et la rubiacée. D'après tout ceci, on peut dire que Pinhamonhongaba sert en quelque sorte de limite à la végétation de Rio-de-Janeiro.

Nous avons fait halte à Thaubate et nous sommes logés

dans une auberge tenue par une mulâtresse. Cette auberge se compose, suivant l'usage, de petites chambrettes qui ne communiquent point les unes avec les autres et ouvrent sur la rue absolument comme les cellules d'un monastère qui toutes ouvrent sur un corridor commun.

CHAPITRE XXVII

Description de la ville de *Thaubate*. — Auberge. — *Japebassù*. — *Tabuão*. — *Caragunta*. — *Capão-grosso*. — *Ramos*. — *Piracangava*. — *Jacarahy*. — Goîtres. — Métis Indiens. — *N. S. da Escada*. — *Agua comprida*. — Vermine. — *Mugy das Cruzes*. — Le Sargente mor *Francisco de Mello*. — Indifférence politique de la population. — *Serra do Tapeti*. — Description de la ville de Mugy. — Rivière de *Jondiahy*. — *Le Tayampera*. — Rivière de *Guayão*. — Marais. — *Inhasinha*. — *Penha*. — *Barba de bode*. — *Bananã da Brejo*. — *Casa pintada*. — *Le Thuté*. — La capitainerie de S.-Paul a sauvé le Brésil. — Les frères de *Andrade Silva* — *Tatuape*. — S.-Paul. — *Guilhermé*. — Le brigadier *Vas*. — Le général d'*Oeynhausen*.

Piracangava, 26 mars, 1 lieue et quart. — La ville de Thaubate est plus considérable que toutes celles où j'ai passé depuis que je suis entré dans la capitainerie de S.-Paul. Elle est située sur un terrain égal et a la forme d'un carré long. On y compte cinq rues longitudinales toutes peu larges, mais fort propres, traversées par plusieurs autres. Les maisons sont rapprochées les unes des autres, petites, basses, couvertes en tuiles et n'ont qu'un rez-de-chaussée. La plupart sont blanchies sur le devant et ont un petit quintal planté de bananiers et de caféiers.

L'église paroissiale a deux tours, elle est assez grande et l'on y compte cinq autels, outre le principal ; mais comme celles de Guaratingueta et Pinhamonhongaba, elle ne reçoit pas de jour par les côtés de la nef et, par conséquent, elle est fort obscure. Outre cette église, il y en a à Thaubate trois autres fort petites qui ne méritent guère que le nom de chapelles.

Lorsqu'on arrive de Rio-de-Janeire, on passe devant un très grand couvent qui appartient à l'ordre des Franciscains

et contribue beaucoup à l'embellissement de la ville. Il lui fait face et en est séparé par une grande place carrée qu'on appelle le Campo et qui est couverte d'herbes et de *vassoras* (balais).

Comme dans toutes les villes de l'intérieur du Brésil, la plupart des maisons sont fermées pendant la semaine et habitées seulement le dimanche et les jours de fête. On trouve à Thaubate des ouvriers de différents états, plusieurs auberges, beaucoup de vendas. Parmi ces dernières, il en est de si mal garnies qu'il est impossible que leur propriétaire puisse payer l'impôt et vivre du bénéfice qu'il fait sur ce qu'il vend. On prétend dans le pays que si ces hommes subsistent, c'est par le gain qu'ils font sur les objets volés qu'ils achètent des esclaves.

Les terres des environs de Thaubate sont très propres à la culture de la canne à sucre et du café. C'était autrefois la canne à sucre qu'on plantait le plus; mais depuis que le café a éprouvé une hausse considérable, les cultivateurs ne veulent plus s'occuper que du café.

Je comptais faire aujourd'hui quatre ou cinq lieues; mais j'ai été obligé de faire faire un bât neuf, et l'ouvrier ne me l'a apporté qu'à quatre heures. Il a fallu plus d'une heure pour le garnir et nous ne nous sommes mis en route qu'au coucher du soleil. J'étais fort tenté de rester à la ville jusqu'à demain; mais une lieue faite aujourd'hui diminuait d'autant la longue marche de demain; je craignais d'ailleurs pour Jozé les fatigues de la nuit.

Ces auberges de l'intérieur ne sont que des mauvais lieux. Quand elles sont tenues par des femmes, ce sont des prostituées; quand elles le sont par des hommes, des filles publiques y louent des chambres et offrent leurs charmes aux voyageurs, et s'il n'y en a aucune dans l'auberge, on trouve le maître très disposé à donner tous les renseignements que l'on peut désirer. Ces femmes sont au reste assez rarement jolies, et toujours dépourvues de grâces et d'agrément.

Pour venir ici, nous avons marché la nuit; il faisait des éclairs et il tonnait dans le lointain; je craignais beaucoup que nous n'eussions de l'orage, mais nous sommes heureusement arrrivés ici avant qu'il commençât. J'avais pris les

devants; le maître du rancho y a mis une lampe, et, malgré la nuit, les effets ont été déchargés et rangés avec ordre.

Entre Lorena et Thaubate, le poisson est très abondant et à bon marché. C'est le Parahyba qui le fournit. On en vend de frais, mais on en trouve aussi de sec et de salé dans la plupart des vendas.

Piracangava, 27 mars, 4 lieues et demie. — Les herbes velues des pâturages que j'ai décrites avant-hier sont fort peu du goût des chevaux et des mulets. Entre Piracangava et Japebassu, dans l'espace d'une lieue, nous avons traversé d'autres pâturages où les graminées couvertes de poils sont entremêlées de quelques espèces glabres et où des bêtes de somme trouvent une meilleure nourriture. Les espèces appartenant à d'autres familles que celle des graminées sont également beaucoup plus communes dans les campos que nous avons traversés aujourd'hui.

Depuis Japebassu jusqu'ici, le pays est inégal, boisé et continuellement coupé de ruisseaux. Nulle part les bois n'ont une très grande vigueur. Ils en ont d'autant plus que le terrain offre plus de mouvements. Le chemin continue à être magnifique.

Depuis que nous avons traversé la serra, nous éprouvons de fortes chaleurs. La journée d'aujourd'hui principalement a été très chaude et il a fait ce soir un peu d'orage.

On trouve une maison à Japebassu qui n'est qu'à une lieue de Piracangava; à une demi-lieue de celle-ci, on en trouve une autre appelée *Tabuão;* Caragunta, situé à une lieue de Tabuão, forme une espèce de petit hameau, on trouve d'autres maisons au Capão grosso; on en voit une à Ramos qui est à une lieue de Caragunta, et il y en a beaucoup encore dont je ne fais pas mention pour n'être pas trop minutieux.

A l'exception d'une ou deux, ces maisons n'annoncent que la misère, et le costume de ceux qui les habitent n'est pas fait pour démentir cette idée. Les femmes ont la tête nue, les cheveux dans le plus grand désordre; elles ne portent pour tout vêtement qu'une chemise de grosse toile de coton presque toujours déchirée et fort sale. Les hommes ont une

chemise et un caleçon de toile de coton, avec un gilet d'étoffe de laine; les enfants ne portent qu'une chemise ordinairement tout en lambeaux.

Les habitants des bords de cette route sont en apparence blancs, mais on démêle chez plusieurs d'entre eux des traits qui appartiennent à la race indienne. Des cheveux blonds et des yeux bleus ne sont point rares. Dans presque toutes les maisons, on voit des enfants d'une très grande beauté; mais ceux qui ont atteint douze à quinze ans l'ont déjà perdue; ils sont maigres, ils ont un air languissant, un teint blafard et terreux, ce qui tient sans doute au mauvais régime qu'on leur a fait suivre et à la nourriture malsaine ou insuffisante qu'ils ont prise.

Une grande partie des maisons qu'on voit sur le bord de la route sont des vendas, mais on n'y trouve guère que des bananes, quelques bouteilles de *caxassa* et un peu de tabac. Presque toutes les fois que je me suis arrêté à ces vendas pour demander le nom de l'endroit où j'étais ou quelque autre renseignement, on m'a demandé si je ne voulais rien acheter; un homme même m'a invité à m'arrêter sous son rancho en m'assurant qu'aucun de ses voisins ne me vendrait le maïs aussi bon marché que lui. Dans les mines, me disait Jozé qui lui-même est mineur, celui qui a faim est sûr de trouver partout un plat de haricots et de la farine et on n'est point obligé de payer. Ici, on suspend aux maisons un morceau de la tige épineuse du *figueira do inferno* pour avertir ceux qui n'ont pas d'argent qu'ils seront mal reçus.

Villa de Jacarahy, 27 mars, 5 lieues et demie. — Le pays continue à être plus inégal. Il est coupé de bois et de pâturages. Tantôt ceux-ci n'offrent que des herbes, tantôt ils présentent des arbrisseaux plus ou moins nombreux, parsemés au milieu des herbes et quelquefois même de petits arbres. Les ruisseaux sont très multipliés et presque toujours bordés de terrains marécageux où le plus souvent croissent des arbrisseaux grêles, élancés, peu feuillus, tels que je les ai décrits les jours précédents. Il est incontestable que j'aurais trouvé beaucoup de plantes dans ces marais; mais je ne puis malheureusement pas rester beaucoup en arrière, parce

que je n'ai toujours que deux mulets pour quatre personnes et qu'il faut les monter tour à tour.

Les espèces que je vois dans les pâturages appartiennent à peu près toutes aux campos de la capitainerie des Mines; les bois offrent fort peu de plantes en fleurs et ce sont toujours à peu près les mêmes.

Nous n'avons pas encore cessé de marcher parallèlement à la S. da Mantiquera; mais nous ne voyons plus celle de Quebra Cangalha, qui, m'a-t-on dit, se termine à la hauteur de Thaubate. A une lieue et demie de Piracangava, nous avons passé à côté de la ville de S.-Jozé. Entre Lorena et Jacarahy, on ne passe, si je ne me trompe, par aucun endroit qui soit aussi voisin de la S. da Mantiquera. Cette ville doit aux montagnes une vue assez pittoresque; d'ailleurs, ce n'est qu'un chétif village composé de maisons petites, basses et mal entretenues. L'église est petite et n'a qu'une tour peu élevée. Nous avons trouvé beaucoup moins de maisons sur le bord du chemin, et, s'il est possible, elles sont encore plus misérables.

Arrivé à Jacarahy, j'y ai loué deux petites chambres pour la nuit, dans une maisonnette qui est située à l'entrée de la ville. Comme je n'ai pas eu le temps de parcourir celle-ci, ce n'est que demain que j'en parlerai avec détail.

Agua Comprida, 29 mars, 4 lieues. — Jacarahy est situé au bord du Parahyba entre cette rivière et des marais. Elle est plus considérable que Pinhamonhongaba et S.-Jozé, mais elle paraît peu habitée. On y voit quelques maisons à un étage, mais il y en a aussi un grand nombre qui sont très petites et n'annoncent que la misère. L'église paroissiale, construite en pisé, est assez grande, mais peu ornée; elle n'est blanchie ni en dedans ni en dehors. Deux autres églises, l'une qui est dans la ville et l'autre en dehors, sont si petites qu'elles méritent à peine qu'on en parle.

Depuis Baependi, nous n'avons cessé de rencontrer des gens avec des goîtres. Ils étaient si communs à Poso-Alto que mes petits Indiens avaient surnommé ce village villa dos Papos. Mais dans aucun lieu du Brésil, cette maladie n'est aussi commune qu'à Jacarahy. Un grand nombre d'in-

dividus ont le cou chargé d'une masse de chair aussi grosse que la tête et qui leur tombe sur la poitrine. C'est avec peine qu'ils tournent la tête et leur voix prend un son aigu et sourd tout à la fois. Sans être comme les crétins de la Suisse dans un état d'imbécillité complète, ces infortunés n'ont cependant qu'une intelligence bornée et surpassent encore en apathie et en stupidité ceux de leurs compatriotes qui n'ont pas la même maladie. Quelques-uns auxquels j'ai demandé le nom du pays qu'ils habitent n'ont pas même su me le dire.

Les traits de la race indienne se retrouvent d'une manière beaucoup plus prononcée chez les habitants de Jacarahy que chez ceux des autres villes où j'ai passé jusqu'à présent, et cela n'est point extraordinaire, puisque ce pays est encore à une distance assez considérable de Saint-Paul, qu'il n'a guère que des communications indirectes avec Rio-de-Janeiro et que, par conséquent, les croisements ont été moins répétés. Si ce teint blafard, qui caractérise les descendants des blancs et des Indiennes, est généralement plus prononcé, les yeux ont souvent une légère divergence. Ils sont plus étroits que chez les Européens de race pure, le nez est souvent plus écrasé, l'os des joues plus proéminent. Les physionomies ont souvent de la douceur et de l'agrément, mais elles sont toujours sans expression. Les hommes de ce pays sont lents dans leurs mouvements; ils semblent indifférents à tout, ne montrent pas la moindre curiosité, parlent peu et sont beaucoup moins polis que ceux des mines. La prononciation portugaise prend dans la bouche de ces derniers une douceur qu'elle n'a pas chez les Portugais d'Europe, mais ici cette douceur devient de la mollesse; les inflexions sont peu variées, elles ont quelque chose d'enfantin qui rappelle le langage des Indiens.

Autant les mulâtres sont communs dans la capitainerie des Mines, autant ils sont rares dans ce pays : les descendants des Indiens sont trop pauvres pour acheter beaucoup d'esclaves, et comme les blanches ou du moins les femmes qui paraissent telles sont fort jolies, qu'elles ne se cachent pas et sont aussi faciles que les négresses, on n'a pas autant besoin de recourir à ces dernières.

On passe le Parahyba dans des pirogues. On paie 2 vintems par personne, 4 vintems pour les mulets et les chevaux, quoiqu'on leur fasse passer la rivière à la nage, et enfin 2 vintems pour la charge de chaque bête de somme. Mes porterias m'ont encore épargné cette dépense.

Quand je partis de Rio-de-Janeiro, je craignais qu'elles n'eussent pas la même valeur qu'auparavant. Je croyais qu'on ne voudrait plus reconnaître aucun privilège, qu'on ferait peu de cas de la signature du ministre d'État et d'un passeport donné par M. João Carlo d'Oeynhausen, lorsqu'il était encore capitaine général. C'était juger les habitants de ce pays comme s'ils eussent été européens et en avoir une idée bien fausse. Les révolutions qui se sont opérées en Portugal et à Rio-de-Janeiro n'ont eu aucune influence sur l'esprit des habitants de ce pays ; ils sont absolument étrangers à toutes nos théories ; le changement de gouvernement ne leur a fait ni bien ni mal, et, par conséquent, ils n'en éprouvent aucun enthousiasme. La seule chose qu'ils comprennent, c'est que le rétablissement du système colonial leur faisait du tort, parce que si les Portugais étaient les seuls qui vinssent acheter leur sucre et leur café, ils ne vendraient plus leurs denrées aussi cher. D'ailleurs, ils ont toujours le même respect pour l'autorité, ils parlent toujours du roi comme de l'arbitre suprême de leur existence et de celle de leurs enfants. C'est toujours au roi qu'appartiennent les impôts, le passage des rivières, etc... Je demandais à un cultivateur, qui ne me paraissait pas être des plus pauvres, si l'on était content du nouveau gouvernement de la capitainerie : « On dit qu'il vaut mieux que l'ancien, m'a-t-il répondu... ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'on présente quelque requête, on n'obtient pas de réponse aussi vite que lorsque notre général décidait de tout à lui tout seul, et cela est fort désagréable pour ceux qui n'ont pas de temps à perdre. » On n'a pu faire partir de Jacarahy aucun milicien pour Rio-de-Janeiro ; tous se sont enfuis dans les bois.

A trois lieues de Jacarahy, nous avons passé par la paroisse de N S. da Escada, qui, autrefois, était une aldea d'Indiens. Il y en a si peu aujourd'hui que je n'en ai pas aperçu un seul ni dans le village ni dans les environs. Ce

village conserve cependant le nom d'Aldea. Il est bâti sur une colline qui s'élève au-dessus du Parahyba et il est peu considérable. La plupart des maisons sont rangées autour d'une grande place et l'on peut juger combien il est pauvre, puisque j'ai demandé inutilement de l'eau-de-vie de sucre dans plusieurs vendas. Il est pourtant peu de pays où cette denrée soit aussi commune et à aussi vil prix.

Depuis que nous avons passé le Parahyba, le pays n'est plus le même ; il est devenu très montueux, et depuis Jacarahy jusqu'ici, nous avons toujours traversé des bois. Nous avons fait halte chez un cultivateur qui nous a permis fort honnêtement de passer la nuit chez lui. Sa maison, couverte en tuiles, est la meilleure de celles que nous avons vues depuis Jacarahy. Il ne porte cependant comme tous les autres campagnards qu'une chemise et un caleçon de toile de coton. Il ne paraît ni plus spirituel ni plus actif que le reste de ses compatriotes, et pendant qu'il causait avec moi il cherchait ses poux dans sa tête et les tuait sans cérémonie. Dans aucune partie du Brésil la vermine n'est aussi commune que dans celle-ci. Les enfants et les femmes en ont la tête couverte. On voit celles-ci se tuer réciproquement leurs poux, assises tranquillement sur le seuil de leur porte, et elles ne songent pas à se déranger quand les passants les regardent.

Mugy-das-Cruzes, 30 mars, 4 lieues. — Pendant une grande partie de la route, le pays est encore montueux. A environ trois lieues de Mugy, on passe devant la fazenda de Sabauna qui appartient aux carmes. Lorsqu'on est à trois quarts de lieue de Mugy, on commence à apercevoir cette ville, l'aspect du pays change entièrement, on arrive alors à une vallée large et marécageuse uniquement couverte d'herbes, bordée à droite par des montagnes boisées et assez hautes (la serra *dô Tapeti*) et à gauche par des collines. Une chaussée bien faite prolonge le chemin au milieu des marais et l'on arrive au *Tiété,* dont les eaux paraissent presque noires et qui n'a guère que la largeur de l'Essonne devant Pithiviers. On le passe sur un pont de bois au delà duquel la chaussée continue encore quelque temps et l'on est

bientôt à la ville. Après l'avoir traversée, j'ai trouvé Jozé qui avait pris les devants, établi dans une auberge située sur le bord de la route. Cette auberge est construite absolument comme celles de Baependi et de Thaubaté; je n'ai donc pas à la décrire.

Rafael Tobias de Aguiar m'avait dit, lorsqu'il vint à Rio-de-Janeiro au mois de janvier dernier, que je chercherais inutilement à Saint-Paul un muletier pour conduire mes malles à Rio-de-Janeiro, que j'en trouverais un beaucoup plus facilement à Mugy, et, à cet effet, il avait eu la complaisance de me donner une lettre pour le sergente mór de cette ville, M. *Francisco de Mello*. Après avoir arrangé mes plantes, je me suis rendu chez le sargente mór. J'y ai trouvé plusieurs hommes, entre autres quelques prêtres qui étaient occupés à jouer. On m'a fait asseoir, et peu de temps après le sargente mór est arrivé. Je lui ai remis la lettre de M. Rafael. Après l'avoir lue, il m'a dit qu'il doutait que l'on trouvât aux environs d'ici des mulets à louer, qu'on en trouverait plus facilement à Jacarahy, qu'il écrirait pour cela à l'un des principaux habitants de cette ville, cependant, qu'il allait envoyer chercher un muletier du pays et qu'il m'engageait à repasser chez lui demain matin. Après ce discours, personne ne m'a plus rien dit, on ne m'a fait aucune politesse et je me suis retiré, me félicitant de n'avoir pas été me loger chez le sargente mór comme j'en avais eu l'envie.

Inhasinha, 31 mars, 3 lieues trois quarts. — Lorsque je suis arrivé chez le sargente mór, le muletier n'était pas encore arrivé. Je me suis mis à causer avec quelques hommes qui étaient là. Leur mise montrait assez que ce n'étaient pas des campagnards, leur prononciation ni leurs manières n'étaient non plus celles des habitants de la campagne; mais je ne les ai pas trouvés beaucoup plus spirituels que ces derniers. La conversation est tombée sur les événements de Rio-de-Janeiro. Il m'a semblé que ces hommes n'en avaient pas une idée bien nette, qu'ils étaient tout aussi peu au fait du but qu'on s'est proposé dans la révolution de Portugal, enfin, qu'ils ne connaissaient pas davantage les intérêts de leur pays et ses rapports avec la mère-patrie.

Les troubles de Rio-de-Janeiro antérieurs au 12 janvier ont été l'ouvrage des Européens; les révolutions des provinces ont été l'œuvre de quelques familles riches et puissantes. La masse du peuple est restée indifférente à tout et a semblé dire comme l'âne de la fable : « Ne faudra-t-il pas toujours que je porte mon bât ? »

Le muletier est enfin arrivé, mais il a dit que dans ce moment-ci il ne pouvait louer ses mulets. On m'a assuré que j'en trouverais facilement à Saint-Paul, mais je suis accoutumé à ce langage et je crains d'éprouver encore beaucoup de retards.

Mugi das Cruzes est situé dans une vallée large et marécageuse, bornée d'un côté par des collines et de l'autre par la serra do Tapeti, qui probablement n'est qu'un rameau de la S. da Mantiquera. Cette petite ville présente à peu près la figure d'un parallélogramme. Ses rues sont assez larges, mais bordées de maisons petites et assez laides. Sur la place principale, qui est carrée, on en compte plusieurs à un étage, mais elles ne sont pas plus belles que les autres. L'église paroissiale forme un des côtés de cette place. Elle est assez grande, mais mal ornée. Trois autres petites églises, que je n'ai pas vues, le sont, m'a-t-on dit, moins bien encore.

Vers l'entrée de la ville, du côté de Rio-de-Janeiro, est un petit couvent qui appartient à l'ordre des Carmes. Je suis entré dans l'église et j'ai trouvé la capella mór décorée avec beaucoup de goût. On avait rangé dans l'église une suite de grandes figures qui représentent le Christ et plusieurs saints, et sont destinées à être portées dans les processions de la semaine sainte. Les figures sont en bois de grandeur naturelle peintes et habillées.

Les habitants de Mugi et des environs sont généralement pauvres. Leurs terres sont peu fertiles et le coton est presque la seule denrée qu'ils exportent. D'après ce qu'on m'a dit, on faisait autrefois beaucoup de sucre aux environs de Thaubaté, mais depuis que le prix du café a haussé, on néglige la canne à sucre pour s'occuper des caféiers.

Cette ville est renommée pour les nattes et les corbeilles que l'on fait dans ses environs. Les couleurs dont elles sont peintes, extraites des végétaux du pays, ont beaucoup de vivacité, mais elles passent très promptement. Aux envi-

rons de Jacarahy, on plante beaucoup de café et il est d'assez bonne qualité. Les cultivateurs envoient le produit de leur récolte à Rio-de-Janeiro ou à Santos. Ils n'ont point de troupes de mulets à eux et ils en louent à des muletiers. Dans le voisinage de Thaubaté et de Jacarahy, on élève beaucoup de cochons et on en conduit des troupeaux vivants à Rio-de-Janeiro, ou bien l'on tue ces animaux pour en expédier le lard au port de Santos. Le commerce des chevaux et des mulets est encore une des ressources du pays.

Bientôt après avoir quitté Mugy, nous nous sommes retrouvés dans des marais couverts d'une herbe épaisse au milieu de laquelle l'ériocaulon est fort commun. A une lieue de la ville, nous avons traversé la rivière de *Jondiahi* qui, près de là, se jette dans la Thaété, et à une demi-lieue plus loin, nous avons trouvé le *Tayampera*. On le passe sur un pont de bois que l'on répare en ce moment; cependant, nous sommes arrivés de l'autre côté sans accident. Après le Tayampera viennent des bois. Les marais reparaissent ensuite, puis des bois et ainsi de suite jusqu'ici. Dans les marais, on a fait une chaussée qui en général est en fort bon état. Cependant, après la rivière de Guayão, nous avons trouvé des fondrières fort dangereuses. Les mulets enfonçaient presque jusqu'au poitrail dans un limon noir comme de l'encre. L'un d'eux s'est abattu deux fois et il a fallu deux fois le décharger. Avant d'arriver ici, nous avons vu quelques maisonnettes sur le bord du chemin. Celle où nous nous sommes arrêtés est plus considérable que les autres. Cependant, nous y sommes fort mal. La petite chambre qu'on nous a donnée n'a point de porte. Le vent y pénètre de tous les côtés, et aujourd'hui, principalement, le soir, il fait très froid.

Inhasinha, 1er avril, 5 lieues. — Depuis Inhasinha jusqu'à Penha, le terrain est généralement ondulé et la végétation change d'une manière très remarquable. Quelquefois on traverse des bouquets de bois d'une végétation assez vigoureuse, quelquefois ils ne s'élèvent guère qu'à la hauteur de nos grands taillis, et alors on y trouve en abondance la jolie mélastomée qui, sur le même pied, réunit des fleurs

blanches et bleues, d'autres d'un violet rouge, d'autres d'un rouge purpurin, d'autres enfin qui participent de ces deux couleurs. Souvent on traverse des campos où sont parsemés des groupes d'arbrisseaux; enfin, on voit aussi des terrains marécageux couverts seulement d'herbes et d'autres où croissent des arbrisseaux serrés à écorce blanchâtre, à tiges grêles et dont les rameaux sont assez courts.

Dans les campos comme dans ceux des environs de Thaubaté abonde la graminée qu'on appelle *Barba de bode*, mais qui dans ce moment n'est pas en fleurs. Les nègres forment avec ses tiges rapprochées des espèces de cordons qu'ils serrent avec un fil et dont ils font des chapeaux. Dans les marais comme dans ceux des mines, on trouve communément une aroïde à grande feuille qu'on appelle *Banaña do brejo*. Ses fruits succulents et disposés en épis sont d'un goût extrêmement agréable et d'une odeur suave. Mais il faut se contenter de le sucer et se donner bien de garde de mettre dans sa bouche l'axe de l'épi, dont la saveur est âcre et cause des maux de gorge.

Près de l'endroit appelé *Casa-Pintada*, qui est à deux lieues et demie d'Inhasinha, on trouve encore un très mauvais pas, mais nous l'avons passé sans accident. La paroisse de N. S. da Penha est située, comme je l'ai dit ailleurs, sur une petite éminence et sert de point de vue à la ville de Saint-Paul. Au-dessous de ce village, on passe le *Thiété*, on trouve ensuite un terrain parfaitement plat jusqu'à Saint-Paul. Je ne dois pas oublier de dire que, peu de temps après avoir quitté Inhasinha, nous avons recommencé à voir la serra da Mantiquera. Ne voulant pas arriver le soir à Saint-Paul, où je n'aurais su comment loger mon monde et mes mulets, j'ai pris le parti de m'arrêter à trois quarts de lieue de la ville à une venda d'où dépend un pâturage fermé.

Pendant que j'étais à travailler, j'ai vu passer le docteur *Milo Franco* qui allait à sa maison de campagne. Il est venu à ma rencontre et je lui ai demandé la permission de l'accompagner quelques instants. Tout en marchant, nous avons beaucoup causé, et la conversation a roulé presque uniquement sur les affaires du Brésil. On peut dire avec vérité que la capitainerie de Saint-Paul a sauvé le Brésil par

l'énergie avec laquelle elle s'est déclarée contre les mesures des Cortès de Lisbonne et la fidélité dont elle a fait preuve envers le prince. Cette fidélité est chez les Paulistes une sorte d'instinct, mais il n'en est pas moins vrai que rien ne se serait fait ici ou qu'il s'y serait fait peut-être plus de sottises qu'ailleurs, si deux hommes d'un grand talent n'eussent été à la tête du gouvernement : Jozé Bonifacio *de Andrade Silva* et son frère. Tout le bien qui s'est opéré dans cette capitainerie est leur ouvrage.

Parmi les Brésiliens, il en est beaucoup qui ont de l'esprit naturel et de la facilité; mais, en général, ils n'étudient pas ou le font sans choix et n'ont point d'idées acquises. Ils ne possèdent par conséquent aucune connaissance en administration ni aucune opinion politique, et si les habitants des provinces se désunissent, ce ne sera point pour des systèmes ou des théories, mais pour des rivalités de villes, des haines de famille, la préférence à tel individu sur un autre ou d'autres causes aussi misérables. La Providence a permis que deux hommes supérieurs se trouvassent à la tête du gouvernement de cette capitainerie, et ils ont fait tout ce qu'ils ont voulu, parce que les autres ne savaient rien faire et étaient subjugués par l'ascendant de ces deux collègues.

Tatuape, 2 avril. — J'avais beaucoup de plantes à étiqueter, et il était fort tard quand je suis parti pour la ville. Je me suis fait accompagner par Jozé et j'ai laissé Laruotte, Firmiano, les deux Guaranis et le bagage sous le rancho. Je suis descendu d'abord chez *Guilhermé* (Williams Hopkins), ancien domestique de M. de Woodford, que j'ai fait passer gratis sur la frégate de l'*Hermione* et qui s'est montré si reconnaissant lors de mon premier séjour à Saint-Paul. Il a paru très content de me revoir, il s'est chargé de faire laver mon linge et a déjà fait quelques démarches pour me trouver un muletier. J'ai été voir l'Ouvidor, que je n'ai pas trouvé, le vieux brigadier *Vas,* qui m'a permis d'envoyer mes mulets à sa maison de campagne, et enfin le général, M. João Carlos d'*Oeynhausen*. Ce dernier m'a parfaitement reçu et nous avons beaucoup causé des affaires publiques. Me supposant un royaliste exagéré, il a d'abord paru un peu mal à son aise

avec moi; nous nous sommes sondés réciproquement pendant quelque temps, mais il a fini par se livrer entièrement quand il a vu que j'étais loin de blâmer les tempéraments qu'il a pris.

Lorsque la révolution a commencé, les capitaines généraux se sont trouvés dans l'alternative embarrassante de se rendre odieux au peuple en cherchant à maintenir l'ancien ordre de choses, ou de déplaire au roi s'ils ne soutenaient pas son autorité. Mais aussitôt que celui-ci eut renoncé au pouvoir absolu, il est clair que les capitaines généraux, qui n'étaient que ses représentants, devaient en faire autant dans les provinces. Cependant, accoutumés à gouverner despotiquement et à recevoir des hommages qui tenaient presque de l'adoration, il leur en coûtait de partager leur puissance, de n'être plus que les présidents d'une junte provisoire et de devenir les égaux de quelques-uns de ceux qu'ils traitaient avec tant de supériorité. Ils se persuadèrent que la révolution finirait par être étouffée et ne se prêtèrent qu'avec une répugnance extrême à l'exécution des nouveaux décrets. Le peuple ne vit plus en eux que des défenseurs intéressés de la tyrannie; ils ne pouvaient avoir de partisans, parce que personne ne gagnait au maintien de l'ancien ordre de choses et ils furent renversés. Il est assez vraisemblable que J.-C. d'Oeynhausen aurait eu le même sort s'il n'avait été soutenu par Jozé Bonifacio et son frère, qui savaient que le capitaine général était aimé du peuple et pensèrent avec raison que les Paulistes, attachés comme ils le sont au roi et à sa famille, respecteraient davantage le nouveau gouvernement de la province, s'ils mettaient à la tête de ce gouvernement l'homme qui avait été choisi par le roi et l'avait représenté jusqu'alors. Par ce moyen, le passage de l'ancien régime au nouveau a été moins brusque et les gens de la campagne et des villes se sont plus facilement accoutumés à ce dernier.

CHAPITRE XXVIII

S.-Paul. — Location de 8 mulets pour le retour. — Le colonel Fco Alves. — Fêtes de Pâques 1822. — *Baixo das bananeiras.* — *Mugi das Cruzes.* — Froid. — Électeurs. — *Fazenda de Sabauma.* — *Freguezia de N. S. da Escada.* — *Villa da Jacurahy.* — *Villa da Thaubate.* — Le peuple n'a rien gagné à la révolution. — *Ribeirão* — *Rancho das Pedras.* — *N. S. da Apparanda.* — *Rancho de Thomas d'Aquino.* — Firmiano. — *Rancho de Sapè.* — Faux bruits concernant l'arrestation du prince dans la province des Mines. — *Rancho da Estiva.* — Fer tiré de l'étranger. — Le prince entré à *Villa Rica.* — Composition ridicule de la *junte* provisoire de Goyaz. — Plantations de café. — *Villa das Areas.* — Culture du café. — Un Français. — Mauvaise immigration française. — *Rancho do Ramos.* — La ville de *Cunha.* — *Pao d'Alho.* — *Rancho do Pedro loco.* — *Bananal.* — Notes sur les *Botocudos.* — *Rancho de Parana Pitingua.* — *Rancho dos Negros.* — Rivière *Pirahy.* — Pont inabordable. — *Rancho do Pisca.* — *Villa S. de João de Manque.* — *Rancho de Mathias ramos.* — Troupe de nègres nouveaux. — *Roza del Rey.* — *La Serra.* — *Venda de Toledo.* — *Rio da Texura* débordé. — Mulet volé. — Grande vallée à l'extrémité de laquelle se trouve Rio-de-Janeiro. — *Tayoahi.* — Plaine de *S.-Cruz.*

Saint-Paul, 11 avril. — Le 3, je suis venu à Saint-Paul et me suis logé comme à mon précédent voyage dans la maison de campagne du colonel Francisco Alvès. Sur-le-champ, j'ai cherché huit mulets de louage pour transporter à Rio-de-Janeiro les collections que j'avais laissées ici et je me suis arrangé avec un conducteur moyennant un double pour chaque animal. Nous devions partir hier, mais le temps est affreux et deux des mulets loués ont pris la fuite. Il pleut encore aujourd'hui et je doute que nous nous mettions en route. Le lendemain du jour où je me suis établi chez le colonel Francisco Alvès, j'y ai fait venir les vingt caisses que j'avais laissées en dépôt chez le général. J'ai déjà visité six

portefeuilles de plantes; à l'exception d'une douzaine d'échantillons, j'ai trouvé tous les autres dans le plus bel état possible; je les ai changés de papier, j'ai refermé les portefeuilles et les ai fait couvrir d'une toile cirée que nous faisons nous-mêmes. Les insectes sont un peu sales, mais ne sont point endommagés. Je n'ai pas entièrement déballé les oiseaux, mais la première couche de chaque malle m'a paru fort bien conservée.

J'avais beaucoup d'emplettes à faire et de petits ouvrages à commander aux ouvriers et j'ai trouvé encore plus de difficultés qu'à mon premier voyage, à cause des fêtes de Pâques 1822 (7 avril) que l'on m'opposait toujours, quelque demande que je fisse. Ces fêtes attirent ici un grand nombre de gens de la campagne. J'ai suivi une partie des offices et j'ai été blessé de l'inattention des fidèles. Personne n'entre dans l'esprit des fêtes. Les hommes les plus distingués y prennent part par habitude et le peuple comme à une partie de plaisir. A l'office du jeudi-saint, la plupart des assistants ont communié de la main de l'évêque. Ils regardaient à droite et à gauche, causaient avant ce moment solennel et recommençaient à causer l'instant d'après. Il est au reste une circonstance qui doit servir d'excuse à ce peuple. Il ignore le but et l'esprit des cérémonies de la religion, il n'entend point la langue dans laquelle les prêtres adressent leurs prières au Seigneur. Et comme il n'est pas d'usage de porter de livre de messe dans les églises, il n'y a absolument rien qui puisse fixer l'attention des fidèles.

Le soir du jeudi-saint, le maître autel de toutes les églises était extrêmement orné et les gradins qui s'élevaient au-dessus de l'autel en amphithéâtre étaient chargés d'une prodigieuse quantité de flambeaux. On admirait surtout l'illumination brillante de l'église des Carmes. Les rues étaient pleines de gens qui se promenaient d'église en église, mais uniquement pour les voir et sans la moindre apparence de dévotion. Des marchandes de bonbons et de confitures se tenaient assises par terre à la porte des églises, et les gens du peuple en régalaient les femmes avec lesquelles ils faisaient leur promenade. Le vendredi-saint, les autels des églises n'étaient point dépouillés comme cela se pratique

chez nous, mais la niche de chaque autel était cachée par une toile peinte représentant quelque saint.

La première église que j'ai visitée est celle des Carmes. A gauche et au bas du maître autel, on avait placé sur une table une petite statue habillée et très parée représentant Notre-Dame-de-Douleur, et l'on voyait sur l'autel même une figure du Christ de grandeur naturelle étendue dans une bière et recouverte d'une gaze. Les fidèles commençaient par baiser le bas de la robe de la Vierge, ensuite ils allaient déposer leur offrande près de la figure du Christ. Dans l'église de Sainte-Thérèse, c'est sous l'autel qu'était cette figure. La cathédrale avait seule un aspect lugubre. Elle était à peine éclairée et un long rideau noir voilait la niche du maître autel. Devant ce rideau, on avait placé une très grande croix de même couleur qui s'en détachait à peine et un suaire blanc drapé entre les branches de la croix semblait en quelque sorte suspendu en l'air. La figure du Christ, couchée sur l'autel, était cachée par une étoffe épaisse, et une main seule un peu étendue paraissait au dehors. Les fidèles allaient tous la baiser et déposaient leur aumône dans un bassin. Ce qui nuisait un peu à l'effet de cet ensemble, c'était la présence d'un jeune sacristain en veste et sans cravate qui se tenait assis nonchalamment auprès du bassin dans l'attitude de l'ennui et de l'indifférence, les jambes croisées et la poitrine presque entièrement découverte.

Sur les huit heures, une procession est sortie de l'église des Carmes. . . . . .

A Saint-Paul, les négresses et les mulâtresses et en général les femmes du commun, ne font rien à l'église que la tête et le corps enveloppés d'une pièce d'étoffe noire; les femmes d'une classe plus élevée portent sur leur tête et leurs épaules une mantille de casimir noire avec laquelle elles cachent presque entièrement la figure et qui est bordée d'une large dentelle de même couleur. . . . . .

Baixo-das-Bananeiras, 12 avril, 4 lieues et demie. — Le temps était assez beau aujourd'hui; cependant, il était déjà fort tard quand nous nous sommes mis en marche et il fai-

sait presque nuit lorsque nous sommes arrivés ici. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit déjà sur le pays que nous avons parcouru. La diversité qu'offre la végétation, la vue de la serra da Mantiquera, celle de la ville de Saint-Paul que l'on commence à apercevoir un peu en deçà de N. S. da Penha, la vue du village de la Conceiçao qu'on découvre dans le voisinage de Penha, rendent ce pays véritablement charmant. Le lieu où nous avons fait halte est un hameau composé de plusieurs maisonnettes qui, pour la plupart, sont des vendas. Nous avons fait halte dans une maison qui n'est pas achevée, où le vent pénètre de tous les côtés.

Mugi das Cruzes, 13 avril, 5 lieues et demie. — Le froid, comme je l'avais pensé, a été très vif cette nuit, et je l'ai passée assez mal. C'est vers le *Rio-Taiasupeva* que l'on cesse d'apercevoir la Serra da Mantiquera; elle est cachée par celle de Tapeti, dont la hauteur est bien considérable, mais que l'on découvre sur un plan beaucoup plus rapproché. Lorsque je passai ici pour la première fois, l'herbe des marais commençait à perdre sa beauté; mais dans ce court espace de temps, elle est devenue presque jaune et un grand nombre de plantes se sont flétries. Je crois qu'il faut attribuer ce changement rapide au froid qu'il fait toutes les nuits. Quoi qu'il en soit, j'ai encore trouvé une assez grande quantité de plantes fleuries dont quelques-unes étaient nouvelles pour moi. En général, le pays qui s'étend entre Pinhamonhongaba et Saint-Paul est un de ceux où l'on trouve le plus de variété dans la végétation, et dans les mois d'octobre et de novembre, on pourrait y faire les plus brillantes récoltes.

Nous avons trouvé les chemins beaucoup plus beaux. On s'occupe à le réparer, parce que le prince, dans ce moment-ci, est à Minas et doit bientôt se rendre à Saint-Paul. Toute la journée, nous avons rencontré les électeurs de paroisse qui se rendent à Saint-Paul pour y élire le procurador qui, d'après le système nouvellement adopté, doit représenter la province auprès du gouvernement central. Quelques-uns étaient suivis, comme cela se pratique dans les mines, par un petit nègre portant à son cou un grand gobelet d'argent attaché à une longue chaîne. Ce gobelet est destiné à puiser

de l'eau dans les ruisseaux sans qu'on soit obligé de descendre de cheval.

J'ai été le soir chez le sargente mór Melo, mais comme il est du nombre des électeurs, je n'ai trouvé que son fils, jeune homme de quinze à seize ans, qui, à la place du père, se trouve chargé du gouvernement de la ville. Il m'a reçu avec beaucoup de dignité, mais il avait quelque peine à répondre à des questions extrêmements simples que je lui faisais. Il m'a dit cependant, comme plusieurs autres personnes, que la culture du coton était celle dont les habitants des alentours s'occupaient le plus et qu'ils en faisaient des couvertures assez fines et de jolis hamacs. On ne peut cultiver autour de la ville même la canne à sucre et le café, parce que l'extrême humidité y rend les gelées très fréquentes, mais ces végétaux réussissent assez bien dans la serra da Tapeti qui est plus sèche. La gelée n'épargne pas plus les cotonniers que les caféiers, mais elle ne fait aucun tort aux cotonniers, parce qu'elle n'attaque pas les racines et qu'à l'époque où elle a lieu la récolte est déjà faite.

Freguezia de N.-S. da Escada, 14 avril, 5 lieues. — Peu de choses à ajouter à ce que j'ai déjà dit sur ce pays. Le terrain qui s'étend entre Mugy et la Freguezia doit être le plus élevé de tout le pays que j'ai parcouru depuis Lorena jusqu'à Saint-Paul, puisqu'il est intermédiaire entre deux grands bassins qui se dirigent en sens contraire : celui du Thiété et celui du Parahyba. La fazenda de Sabauma m'a paru considérable. On y plante la canne à sucre pour en faire de l'eau-de-vie.

J'étais convenu avec mes muletiers qu'ils s'arrêteraient à la Freguezia de N.-S da Escada. Mais quand je suis arrivé, je ne les ai point vus et l'on m'a dit qu'ils avaient fait halte à quelques portées de fusil plus loin. Je les ai effectivement trouvés dans une misérable masure, à peine assez grande pour que mes malles entassées pussent y tenir toutes. Bientôt l'horizon s'est obscurci, le tonnerre s'est fait entendre et il est tombé des torrents de pluie. L'eau ruisselait de tous les côtés à travers le toit de notre misérable réduit et nous avons eu une peine extrême à garantir nos effets.

Villa da Jacurahy, 15 avril, 3 lieues. — — Il y a encore des Indiens à la Freguezia de N.-S. da Escada, mais ils sont peu nombreux et d'une extrême pauvreté. Nous avons continué à rencontrer des électeurs qui se rendaient à Saint-Paul. Ces messieurs sont ordinairement précédés d'un ou deux mulets chargés de malles et suivis d'un ou deux esclaves à cheval qui leur servent de domestiques et qu'on appelle pages, portant souvent un gobelet d'argent, tel que je l'ai décrit. Ces hommes, qui tous sont les plus riches du pays, sont en général habillés proprement. Ils ont pour la plupart cet air de suffisance et de contentement d'eux-mêmes qu'on rencontre souvent chez les Paulistes d'un certain rang, qui, cependant, n'exclue pas chez eux la politesse et la complaisance et n'est pas repoussant comme la fierté des Espagnols. Ceux-ci semblent joindre à l'estime d'eux-mêmes le mépris des autres.

Rien de remarquable au passage du Parahyba. Vers le soir, j'ai été voir un alferes qui tient dans ce moment la place du capitâo mór, appelé à Saint-Paul comme électeur. Il m'a dit que le Parahyba était navigable depuis la Freguezia de N.-S. da Escada jusqu'à Caxueira. L'on faisait descendre par cette rivière, jusqu'à Quaratingueta et Loreno, des planches, du lard et des poteries qui se fabriquent à N.-S. da Escadinha. Autrefois, m'a dit encore l'alferes, on ne s'occupait dans les environs de Jacarahy que de la culture du coton et de l'éducation des pourceaux; mais, depuis quelque temps, on s'est mis à y planter beaucoup de café. Les exportations se font ou directement par le chemin de terre ou beaucoup plus souvent par Santos, et alors on n'est point obligé de passer par Saint-Paul, parce que d'Inhasinha il y a une route qui va rejoindre celle du Cabatâo.

Freguezia de N.-S. da Escada, 16 avril, 6 lieues. — Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit lors de mon premier passage sur le pays que j'ai parcouru aujourd'hui, si ce n'est que S.-Jozé est situé au-dessus d'un vaste marais, et, m'a-t-on dit, à une demi-lieue du Parahyba.

Le rancho où nous avons fait halte à la Freguezia de N.-S. da Escada dépend d'une pauvre chaumière où il n'y avait

absolument aucune espèce de meuble. Je n'en vois guère plus dans toutes les maisons situées sur le bord de la route. On dit que ceux des habitants de Jacarahy qui demeurent dans le voisinage des marais ne jouissent pas en général d'une bonne santé. Ils ont généralement un air languissant et un teint blafard.

Villa de Thaubaté, 17 avril, 5 lieues un quart. — Le canton appelé Caraguatù ou par corruption Gravatu doit certainement son nom à la grande quantité de broméliées épineuses qu'on y trouve, dont on fait des haies qui sont peu élevées, mais pourtant assez difficiles à franchir. Le mot Caraguatù est indien et indique ces plantes et leurs analogues. Depuis hier, nous rencontrons sur le bord du chemin des hommes occupés à le réparer et à couper les broussailles qui le bordent. Dans les mines, ceux qui sont obligés de réparer les routes sont les propriétaires des terrains où elles passent; ici, on force les miliciens à faire cet ouvrage. D'après la loi qui a été rendue, il y a environ un an, sous le ministère éphémère du comte das Aruon, ces hommes devaient recevoir un salaire, mais le nouveau régime n'a point fait perdre l'habitude de ne point exécuter les lois. Le peuple n'a ahsolument rien gagné au changement qui s'est opéré. La majorité des Français gagnait à la révolution qui supprimait des privilèges et des droits dont jouissait une caste favorisée. Ici, aucune loi ne consacrait l'inégalité, tous les abus étaient le résultat de l'intérêt et des caprices des hommes puissants et des employés. Mais ce sont ces hommes qui, au Brésil, se sont trouvés à la tête de la révolution; ils n'ont songé qu'à diminuer le pouvoir du roi et à augmenter le leur; ils n'ont pensé en aucune manière aux classes inférieures et le pauvre regrette le roi et les capitaines généraux, parce qu'il ne sait plus de qui il pourra implorer l'appui.

M. Jozé Texeira e Vasconcellos, président de la junte provisoire de Villa-Rica, ancien ouvidor de Sabara, m'a dit qu'on avait laissé en friche pendant soixante-dix ans un terrain qui avait appartenu à sa famille et où, avant cette époque, on avait planté du ricin. Au bout des soixante-dix ans, on coupa les bois très vigoureux qui couvraient ce

même terrain et il y repousse du ricin en très grande abondance. Ce fait tend à expliquer pourquoi les plantes des capoeiras sont si différentes de celles des bois vierges. Pendant que ceux-ci couvrent encore la terre, les oiseaux et les vents y apportent des semences qui ne se développent point, parce que certaines circonstances, telles que le manque d'air et de lumière, s'y opposent ; mais, lorsque les grands bois sont abattus, ces obstacles cessent d'exister et la germination s'opère.

Un grand nombre de ces petites maisons, que l'on voit sur les bords du chemin que j'ai suivi depuis Lorena jusqu'à Saint-Paul, sont habitées par des agregados ; les propriétaires du terrain demeurent à quelque distance du chemin pour n'être pas incommodés par les passants. Quelques-uns cependant ont leurs maisons sur le bord de la route, mais souvent on aurait de la peine à les distinguer de celles des agregados. Hors des villes, je ne me rappelle pas au reste en avoir vu une seule dans la capitainerie de Saint-Paul qui eût autre chose que le rez-de-chaussée.

Ribeirão, 18 avril, 3 lieues et demie. — Nous sommes partis tard de Thaubaté et nous n'avons pu faire qu'une marche très courte. Désirant avoir quelques renseignements sur ce pays, j'ai été hier au soir faire une visite à celui qui remplace le capitâo mór ; mais je n'ai point été reçu.

Depuis que nous avons passé ici pour la première fois, les pâturages et les maisons des environs de Thaubaté et de Pinhamonhongaba ont régulièrement jauni et offrent beaucoup moins de fleurs, ce qui me prouve qu'en hiver ils doivent être entièrement desséchés. Les ranchos que l'on trouve sur cette route depuis Saint-Paul jusqu'à Mogi sont fort petits et la plupart en mauvais état ; mais celui sous lequel nous sommes fait exception. Il est tenu par un mineiro qui a été pendant onze ou douze ans soldat du régiment de Villa-Rica et qui parle des Paulistes avec le plus profond mépris. Il prétend que les gens de ce pays, même les plus riches, manquent de bonne foi et de courage et qu'on ne peut compter sur leur parole. Il m'a confirmé ce que j'ai écrit hier sur les habitants des bords de la route. Presque tous sont des

agregados qui ne possèdent rien au monde et dont la maison et le rancho appartiennent à des propriétaires qui vivent à quelque distance du chemin pour n'être point incommodés par les voyageurs. Ils font bâtir des ranchos et des vendas sur le bord du chemin et les louent à de pauvres gens auxquels ils donnent leur maïs, leur eau-de-vie pour les vendre aux passants. Au reste, suivant mon mineur, les maisons des propriétaires ne diffèrent pas beaucoup de celles qu'on voit sur le bord de la route. Un Pauliste qui se trouvait là pendant que le mineiro parlait de la sorte m'a dit qu'il ne se trouvait point du tout choqué de ce qu'il entendait, parce qu'en effet c'était la vérité.

Nous étions déjà sous le rancho, quand une troupe de gens de tous les âges et de toutes les couleurs est venue s'y établir avec nous. Ce sont des musiciens qui vont avec un empereur et son compère faire des quêtes pour la fête de la Pentecôte. Nous les avons rencontrés l'autre jour au delà de Thaubaté. Dans la règle, ceux qui quêtent ainsi pour le Saint-Esprit ne doivent pas sortir de leur paroisse; mais ils obtiennent facilement la permission d'aller se promener aussi sur les paroisses circonvoisines.

Rancho das Pedras, 19 avril, 6 lieues. — Jusqu'à Thaubaté, nous n'avons point eu à nous plaindre de la chaleur, mais depuis, elle a commencé à se faire sentir et aujourd'hui elle a été très forte. Nous avons fait halte sous un rancho ouvert de tous les côtés, comme ils le sont dans ce pays. Sur le soir, un vent très fort s'est élevé et nous avons été obligés de nous réfugier dans une venda pour y changer les plantes. Beaucoup de paysans y étaient réunis; ils se sont mis à parler des affaires publiques et tous tenaient le langage que je n'ai cessé d'entendre dans cette capitainerie : « On nous promettait tant de bonheur de cette constitution, et, depuis qu'on l'a faite, nous sommes toujours dans la crainte. Chacun était tranquille chez soi, et, à présent, il faut que nous quittions nos femmes et nos enfants pour aller courir à Rio-de-Janeiro et dans les mines ! Ne valait-il pas mieux être gouvernés par notre roi et les généraux qu'il nous envoyait, que par tant de gens qui se disputent entre eux et

n'ont aucune pitié du pauvre! » Il est très vrai que le despotisme des capitaines généraux tombait beaucoup plus sur les principaux habitants que sur les pauvres, et lorsqu'il y a, dans un pays, deux classes au-dessus du peuple, il préférera toujours la plus élevée, parce qu'il se trouve vengé par elle du mépris et des vexations que l'autre lui fait endurer. C'est ainsi que les bourgeois des campagnes sont, en Auvergne, beaucoup plus détestés des paysans que les nobles. Ceux-ci sont beaucoup meilleurs pour le paysan, parce qu'en se rapprochant d'eux, ils craignent moins de se compromettre.

Ce lieu-ci porte le nom de Pedras. Probablement on y voit quelque gros rocher dans les environs.

Dans tout ce voyage, Firmiano a fait passablement son ouvrage; il a touché les mulets et aidé Jozé. Mais presque toutes les fois qu'outre cela je lui ai demandé quelque chose, il m'a toujours témoigné de l'humeur et fait quelque réponse impertinente. J'ai actuellement peu d'affection pour lui et je suis à peu près décidé à le renvoyer dans son pays. Je songeais à charger Laruotte de l'y conduire, mais ce pauvre garçon devient si lent et si stupide que ce serait, je crois, beaucoup risquer que de lui donner une telle commission (1).

Rancho de Thomas d'Aquino, 20 avril, 5 lieues. — Je suis monté sur la colline où est bâtie l'église de N. S. da Apparanda, et j'ai encore joui de la vue délicieuse que j'ai décrite. J'ai été voir le capitâo mór de Guaratingueta qui demeure près de l'église de N. S., et j'ai commencé par lui présenter la porteria qui m'a été donnée par le gouvernement de Saint-Paul. Dès le premier moment, il a été fort honnête; cependant, j'ai remarqué que son visage s'allongeait à mesure qu'il lisait le passeport. Il m'a demandé poliment, mais avec un air de crainte, si j'avais besoin de quelque chose, et il n'a repris un air riant que quand il a su que je n'avais pas d'autre désir que de lui faire une visite. Il m'a confirmé ce que j'ai déjà écrit sur les habitants des bords de cette route depuis Saint-Paul jusqu'ici et sur la pauvreté du pays.

(1) C'est cependant ce qui eut lieu. Laruotte reconduisit Firmiano à Contendas.

C'est au delà de Lorena que l'on commence à trouver des hommes riches, et tous doivent leur fortune à la culture du café. On commence aussi à s'y adonner dans les environs de Jacarahy, Thaubaté et Guaratingueta; mais jusqu'à présent les gens aisés ne s'y occupaient guère qu'à planter la canne à sucre et les pauvres du coton dont ils font de grosses toiles.

J'ai trouvé chez le capitâo mór les mêmes idées sur la politique que chez tous les habitants du pays. Il parle avec respect et attachement du roi et du prince et se montre fort peu ami des changements. Pendant que je lui faisais ma visite, mes mulets de charge allaient toujours et je ne les ai rattrapés qu'à une lieue de Lorena sous un grand rancho où nous avons fait halte. Mon muletier me fait faire de très longues marches, ce qui me fatigue beaucoup et m'empêche de recueillir et d'analyser des plantes.

Comme Firmiano a mal au pied, le pauvre Laruotte lui a cédé son cheval. Il arrive fatigué et ne sait plus de quel côté donner de la tête; il tourne comme un tonton, va et vient sans rien faire et n'a souvent pas commencé à changer ses plantes quand il fait déjà nuit. Firmiano, de son côté, profite de son cheval pour faire avancer les mulets le plus vite qu'il peut. Il les force à trotter et je trouve mes malles entièrement bouleversées. Je m'en plaignais à lui ce soir : « Vous pouvez, m'a-t-il répondu, chercher un toucheur qui vaille mieux que moi ! » Cela ne serait certainement pas difficile à trouver; mais il serait trop barbare de le prendre au mot.

Depuis que nous sommes arrivés au rancho, une caravane est venue y prendre place. Elle vient de San-Jozé et porte des tabacs pour les rendre à Pirahy, lieu situé sur la route et où l'on cultive beaucoup de café.

Rancho de Sapé, 21 avril, 4 lieues et demie. — Aujourd'hui, nous avons quitté le chemin que nous avions suivi en venant des mines, et, bientôt après, nous sommes entrés dans des bois vierges qui rappellent absolument ceux des environs de Rio-de-Janeiro. Les arbres y ont la même vigueur, les palmiers et les cecropia y croissent avec une égale abondance; la verdure des végétaux offre des teintes aussi fon-

cées. Peu de végétaux sont en fleurs et ce ne sont guère que des espèces communes, comme l'hyptis n° 764.

Le terrain est montueux, telle est la cause de la vigueur que prend la végétation. Comme cette partie de la route est beaucoup plus suivie que celle qui va de Lorena à Saint-Paul, puisque c'est en deçà de Lorena qu'aboutit la route des mines, les bords du chemin sont très habités. Depuis l'embranchement, on ne fait pas un quart de lieue sans rencontrer quelque maison, et souvent il y en a plusieurs les unes à côté des autres. Elles annoncent aussi peu la richesse que celles qu'on voit plus près de Saint-Paul, et la plupart sont encore des vendas fort mal garnies. Nous avons fait halte sous un petit rancho qui dépend de l'une de ces vendas, et comme il est fort petit, nous aurons l'agrément de n'être dérangés par aucune autre caravane.

Firmiano continue à avoir mal au pied et profite de la circonstance pour ne rien faire. Il était couché avant la nuit. Quelques instants après, je l'ai engagé à faire chauffer de l'eau pour se laver le pied, afin qu'ensuite je puisse le panser. Je lui ai inutilement réitéré cet ordre quatre ou cinq fois, mais il n'en a pas tenu compte. Enfin, l'impatience m'a pris, j'ai tiré la capote dont il était enveloppé, et je lui ai ordonné impérieusement de m'obéir. Alors, il s'est levé, a jeté son lit en l'air et s'est mis à courir dans les bois. Le mal de pied ne lui permettant pas d'aller bien vite, je n'ai pas tardé à l'atteindre, et j'ai voulu le forcer à retourner sous le rancho. Il a cherché à me résister, mais Jozé est accouru, l'a pris par le bras et l'a entraîné. Quand nous avons été près du rancho, il s'est jeté par terre à peu de distance du bois. Je n'ai pu d'abord m'empêcher de me répandre en plaintes sur lui; mais la compassion a bientôt fait place à la colère. Je me suis approché de lui et lui ai dit doucement qu'il devait bien voir que tout ce que je faisais était pour son bien, que si je l'abandonnais il deviendrait le plus malheureux des hommes, que moi seul consentirais à faire la dépense de le renvoyer dans son pays où il désirait retourner, que sa conduite m'offensait, mais qu'elle offensait aussi Dieu. Lorsque j'ai prononcé ces dernières paroles, il s'est levé sans rien dire et est allé se coucher. L'idée de Dieu, depuis que j'ai commencé à

l'instruire, a toujours fait sur lui une forte impression. Il ne s'est jamais refusé à apprendre son catéchisme et il y prend même quelque intérêt.

Les travaux des missionnaires chez les Indiens perdent une partie de leur merveilleux, quand on songe à la facilité avec laquelle ceux-ci adoptent nos idées, à la propension qu'ils ont à nous imiter, au plaisir qu'ils trouvaient aux cérémonies de l'Église, à l'effet que doit produire sur des esprits qui sont encore sans aucune idée religieuse celle d'un Dieu unique créateur de l'univers, présent à tout, rémunérateur des vertus et vengeur implacable de ses lois méprisées.

Hier, il a passé par Guaratingueta un soldat chargé par le gouvernement de Rio-de-Janeiro de porter des dépêches à Saint-Paul. Cet homme répétait partout et a dit à mes muletiers que les habitants des mines s'étaient révoltés contre le prince et l'avaient arrêté. Il ajoutait que les dépêches dont il était porteur contenaient l'ordre de faire marcher contre les mines ceux des Paulistes qui ne sont pas à Rio-de-Janeiro. Je n'avais ajouté aucune créance à ces nouvelles et j'avais cherché à prouver au capitaine de Guaratingueta qu'elles étaient sans fondement. Mais, aujourd'hui, j'ai causé avec un capitaine de milice qui demeure au village de Caxueira, et il m'a dit qu'il tenait du capitâo mór de Baependi que le prince avait été parfaitement reçu dans les mines partout où il s'était présenté, qu'il s'était avancé jusqu'à Queluz, mais que là il avait reçu une lettre du gouvernement de Villa-Rica où on lui réitérait la défense d'aller plus loin, qu'il était retourné jusqu'à Barbacena, et que les miliciens de la comarca de S.-Joâo lui avaient offert de marcher contre le gouvernement de Villa-Rica. Il est difficile de croire que ce gouvernement ait poussé aussi loin l'audace et l'aveuglement. Mais, s'il en est ainsi, il n'est pas douteux qu'il succombe bientôt, car il a contre lui l'opinion publique, qui tôt ou tard finit par triompher.

Rancho da Estiva, 22 avril, 5 lieues. — Pays montueux, des bois vierges dans toute leur magnificence, peu de plantes en fleurs. On ne passe pas un quart de lieue sans trouver une venda et un rancho; souvent même, ils sont beaucoup plus

rapprochés. Les ranchos sont généralement moins grands et construits avec moins de soin que ceux de la route de Rio-de-Janeiro à Villa-Rica. Le costume des gens que l'on rencontre consiste simplement en un grand chapeau de feutre, une chemise et un pantalon de grosse toile de coton. La chaleur devient très forte et j'ai été frappé aujourd'hui de la teinte brillante que prend l'azur du ciel. Sur les bords de cette route comme sur ceux des grands chemins de la capitainerie des mines, on a eu soin de couper les grands arbres pour que la boue sèche plus promptement, et la végétation qui succède anx bois vierges est absolument celle des capoeiras.

Nous avons rencontré quelques caravanes qui venaient du termo de Baependi chargées de tabac et d'autres qui se rendaient aux mines avec des chargements de sel et de fer. Il est réellement honteux que dans un pays où ce métal est si abondant, on tire encore de l'étranger une grande partie de celui qu'on emploie. Il est évident que ce serait rendre un service au pays de charger le fer de droits considérables à son entrée dans la capitainerie et de forcer ainsi les habitants à faire usage des richesses qu'ils ont sous la main.

Vers le lieu appelé *Payol*, on commence à découvrir la grande chaîne parallèle à la mer, et ses sommets qui s'élèvent à une grande hauteur au-dessus des bois vierges produisent un effet majestueux.

J'ai causé aujourd'hui avec un mineiro qui venait de Rio-de-Janeiro, et qui m'a dit que le prince, soutenu par plusieurs régiments de milice, était entré à Villa-Rica, que plusieurs membres du gouvernement avaient été mis en prison et que la tranquillité était rétablie dans cette importante capitainerie. Le gouvernement de Villa-Rica était en grande partie composé d'Européens. Ils se flattaient de se conserver plus facilement en place dans le cas où le Brésil fût resté soumis aux Cortès, et ils ont dû voir avec dépit leurs espérances trompées. Ce qui prouve combien ces hommes avaient peu d'esprit et de talent, c'est qu'ils ont cru qu'ils pourraient lutter contre l'opinion publique et la prépondérance d'une autorité légitime.

On m'a nommé à Saint-Paul les membres de la junte

provisoire de Goyaz. Ce sont tous des hommes ignorants ou ridicules. L'un d'eux est un prêtre avec lequel je mangeais tous les jours à la table de M. Fernando Delgado et qui lui servait de bouffon. Je me rappelle qu'un jour, parlant de la simonie, je disais que presque aucun prêtre brésilien ne s'en faisait scrupule, quoique ce soit un cas réservé. — Ce n'en est point un, me répondit-il, et pour me le prouver il se mit à me réciter en latin la série des empêchements dirimants du mariage. Il a bien fallu du reste choisir les hommes que l'on avait sous la main, et qui pouvait-on trouver à Goyaz ?

Rancho do Ramos, 23 avril, 4 lieues. — Pays toujours montueux. Encore des bois vierges, point de plantes en fleurs, si ce n'est quelques espèces inconnues, telles qu'une composée dont les fleurs nombreuses répandent une odeur de vanille extrêmement agréable. Toujours beaucoup de ranchos et de vendas. Aujourd'hui, j'ai commencé à voir, tant sur le bord du chemin qu'à quelque distance, des maisons un peu plus soignées que les vendas, et qui sont habitées par des cultivateurs aisés. Déjà hier, j'avais commencé à voir des plantations de café, aujourd'hui, elles ont été plus nombreuses, et elles doivent le devenir davantage à mesure que j'approcherai de Rio-de-Janeiro. Cette alternative de plantations de cafés et de bois vierges, de champs de maïs, de capoeiras, de vallées et de montagnes, ces ranchos, ces vendas, ces petites habitations entourées de cases à nègres et les caravanes qui vont et qui viennent, répandent dans l'aspect du pays une très grande variété. Elles le rendent agréable à parcourir.

Après avoir fait environ deux lieues, je suis arrivé à l'habitation du capitâo mór de la *villa das Areas* qui est située à une portée de fusil de la route. Le capitâo mór n'y était pas, mais j'ai été reçu par son fils, qui m'a témoigné beaucoup de regrets de ce que je ne m'arrêtais pas dans la maison de son père. L'habitation du capitaine offre une cour assez petite, fermée par une portera, au fond de laquelle sont quelques petits bâtiments. Comme toutes les habitations que j'ai vues aujourd'hui, la maison qu'occupe le maître est basse, petite, couverte en tuiles, construite de pao à pique et crépie en terre

grise. L'ameublement de la pièce où j'ai été reçu répond assez à l'extérieur et consiste seulement en une table, un banc, une couple de tabourets et une petite commode.

A un peu moins d'une lieue de l'habitation du capitâo mór, on trouve la petite ville das Areas qui est située dans un vallon entre deux mornes couverts de bois. Elle m'a paru entièrement nouvelle et se compose uniquement de deux rues parallèles, dont la principale est traversée par la route dans toute sa longueur. L'église est assez grande et construite en pisé. Elle n'est point blanchie. Le capitâo mór a aussi une maison à la ville, où j'ai été lui rendre ma visite et j'ai été fort bien reçu. D'après ce que m'ont dit lui, son fils et d'autres personnes, la culture du café est entièrement nouvelle dans ce pays et elle a déjà enrichi beaucoup de gens.

On prend les jeunes pieds de cafés dans les vieilles plantations; ils commencent à donner à trois ans et sont en plein rapport à quatre. Quand la plante est encore jeune, on nettoie la terre deux ou trois fois, mais on ne lui donne plus qu'une façon quand les pieds de café sont déjà vigoureux. Quand ils sont en plein rapport, chacun donne trois à quatre livres. On ne taille pas les arbres, on se contente de les étêter pour les empêcher de s'élever. Pour séparer la semence de sa coque, on pile les fruits dans des mortiers de bois, ou bien on se sert de la mongiole. Quand l'arbrisseau commence à vieillir, on le coupe et il pousse des rejets qui donnent de nouvelles semences.

Le capitâo mór m'avait dit que je trouverais un de mes compatriotes établi à environ une demi-lieue de la ville. Je me suis arrêté à l'endroit indiqué et j'ai trouvé dans une venda un jeune Français qui paraît actif et bien élevé et dont la figure est agréable et spirituelle. Il m'a dit qu'il était né à Saint-Domingue, mais qu'il avait passé son enfance aux États-Unis et qu'il était venu dans ce pays espérant y gagner quelque chose et tirer ses parents de la position fâcheuse où ils se trouvaient. Il achète ici des cafés pour les aller revendre à Rio-de-Janeiro et sa venda lui procure le moyen d'en acheter à bon marché. Des particuliers peu riches, des nègres, des mulâtres, prennent des denrées dans

sa venda, ne le paient point et s'acquittent en lui donnant à l'époque de la récolte du café à très bon compte.

Depuis six ans, il est venu dans ce pays une foule de Français attirés pour la plupart par la réputation de richesse dont il jouit en Europe et par l'espoir d'y faire une fortune rapide. La plupart étaient des militaires dont l'ambition avait été déçue, des ouvriers sans pratiques, des aventuriers dépourvus de principes et de morale. Plusieurs d'entre eux, trompés dans leurs espérances, sont retournés en Europe, ou ont été porter dans l'Amérique espagnole leur ignorance et leur fatuité. Parmi eux, cependant, il est des hommes d'un caractère ferme qui, venus au Brésil avec l'intention de faire fortune, ont poursuivi ce but avec opiniâtreté, et dont les travaux n'ont pas été sans récompense. Dans un pays dont les habitants ont des idées peu étendues et sont accoutumés à la paresse, l'Européen qui a l'avantage d'avoir beaucoup vu doit nécessairement gagner quelque chose, pourvu qu'il travaille avec persévérance et qu'il ait une bonne conduite.

Rancho do Pedro Loco, 24 avril, 4 lieues. — Sous le rancho où nous avons passé la nuit dernière, étaient deux hommes de la ville de Cunha qui vont prendre leur poste à une garde qui est placée sur cette route. D'après ce qu'ils m'ont dit, la ville de Cunha est située auprès de la grande cordillière, à neuf lieues de Guaratingueta, quatorze du petit port de Parati et cinq des sources du Parahyba. Comme cette ville est située dans un pays élevé, le sucre et le café ne réussissent pas dans ses environs, mais ils produisent en abondance le maïs et des denrées dont une partie s'embarque à Paraty pour Rio-de-Janeiro. De Guaratingueta, on envoie aussi des denrées à Parati et on les fait passer par la villa da Cunha.

Le pays devient montagneux, il est couvert de bois vierges. Le chemin est difficile pour les mulets; les ranchos et les vendas n'ont pas été aujourd'hui aussi communs. Au lieu appelé *Pao-d'Alho* est la plus grande étendue que j'aie vue sur toute cette route et la seule où la maison du maître ait un étage outre le rez-de-chaussée. Toujours peu de plantes en fleur. La chaleur est très forte, nous faisons de longues

marches et je commence à être très fatigué. Je suis arrivé sous le rancho avec un mal de tête très fort ; d'autres caravanes y avaient déjà pris place. Le soleil dardait ses rayons sur celle qui nous restait et achevait de m'incommoder, la fumée des feux allumés par les caravanes m'aveuglait, le vent m'enlevait mes papiers et j'étais obligé de me disputer sans cesse avec les chiens, les cochons et les poules. Je n'ai jamais mieux senti l'inconvénient des ranchos.

Ce soir, Jozé a eu une petite dispute avec les propriétaires de la fazenda dont dépend le rancho ; cela m'a donné l'occasion d'aller les voir et j'en ai été reçu fort honnêtement. Ils m'ont confirmé ce que d'autres personnes m'avaient déjà dit. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années qu'on a commencé à cultiver le café qui, aujourd'hui, en fait la richesse. Avant cette époque, on ne s'occupait guère que de la canne à sucre et de l'éducation des pourceaux. Quand on veut faire une plantation nouvelle de café, on s'abstient de cueillir les fruits de quelque vieille plantation ; ils tombent sur la terre, pourrissent, les graines germent et on transplante les jeunes pieds. On plante très souvent du maïs et des haricots entre les cafés. Avant, on nettoie la terre et on la nettoie encore après pour faire une plantation nouvelle. On estime qu'un nègre peut soigner une plantation de mille pieds de café et faire la récolte de leurs fruits. Quelques personnes m'ont dit cependant qu'il fallait trois nègres pour deux mille pieds.

Plus on se rapproche de la capitainerie de Rio-de-Janeiro, plus les plantations sont considérables. Il y en a aussi de très importantes dans les environs de la ville de Rezende. Des particuliers des environs d'ici possèdent quarante, cinquante, quatre-vingts et jusqu'à cent mille pieds de café. Au prix où en est cette denrée, ces cultivateurs doivent gagner une somme énorme. Je demandais au Français dont j'ai parlé hier à quoi ils employaient leur argent. Vous devez voir, m'a-t-il dit, que ce n'est pas à construire de belles maisons ni à les meubler. Ils mangent du riz et des haricots ; leur toilette leur coûte aussi fort peu de chose, ils ne dépensent rien non plus pour l'éducation de leurs enfants qui croupissent dans l'ignorance ; ils sont entièrement étrangers aux plaisirs de la société, mais c'est le café qui leur rapporte de

l'argent, on ne peut recueillir du café qu'avec des nègres; c'est donc à acheter des nègres qu'ils dépensent tous leurs revenus, et l'augmentation de leur fortune sert beaucoup plus à satisfaire leur vanité qu'à augmenter leurs jouissances. On voit cependant, d'après tout ce que j'ai dit, qu'ils n'ont aucun luxe d'habitation, que rien n'affiche leur richesse. Mais il est impossible qu'on ne sache pas dans le pays qu'ils ont tant de nègres et de pieds de café; ils se rengorgent, se complaisent en eux-mêmes et vivent satisfaits, ne se distinguant réellement du pauvre que par une vaine renommée qui s'étend à quelques portées de fusil de chez eux.

Rancho de...., 25 avril, 3 lieues et demie. — Le pays devient de plus en plus montagneux. Le chemin est bordé de bois vierges fort touffus; dans quelques endroits, il est fort raide et très-difficile. Je n'ai vu aucune plantation de café; les ranchos et les maisons ont été beaucoup moins communs que les jours précédents. Nous avons cependant passé à une demi-lieue d'ici devant une fort jolie habitation qui appartient à un homme né dans les Açores. En général, les habitations des Européens établis dans ce pays offrent plus de symétrie que celles des Brésiliens; elles sont mieux tenues, mieux construites et si elles ont un jardin, il est mieux arrangé. Quelque peu spirituel que soit l'Européen, quelque basse que soit son extraction, il doit avoir plus d'idées que ceux des Brésiliens qui n'ont fait aucune étude, et c'est le plus grand nombre même parmi les gens riches. Le Portugais d'Europe a vu en effet tout ce que le Brésilien a pu voir, et de plus il connaît son propre pays, ce qui lui fournit des objets de comparaison étrangers à l'Américain.

Lorsque j'étais près de l'habitation dont je viens de parler, le temps s'est chargé de nuages, le tonnerre s'est fait entendre. J'étais resté fort en arrière pour recueillir quelques plantes, je me suis mis à trotter et j'ai rattrapé la caravane au moment où elle entrait sous le rancho où nous avons fait halte. J'ai fait décharger les malles et bientôt après la pluie a commencé à tomber.

Devant notre rancho en est un autre moins bon auquel tient comme au nôtre une petite venda mal assortie. Comme

il n'y avait pas de maïs à la venda de notre rancho, mes muletiers en ont été demander à la venda voisine, mais on leur a dit qu'on ne leur en vendrait pas parce que nous nous étions arrêtés sous le rancho du voisin. Quand on m'a fait part de ce refus, j'ai été moi-même à la venda, j'ai fait valoir ma qualité d'*homem mandado* et l'on a cessé de faire des difficultés. Je rapporte ce fait pour montrer qu'il y a entre les propriétaires de ranchos la même rivalité qu'entre nos aubergistes. Sur la grande route des mines où il passe des caravanes composées d'un très grand nombre de mulets et où chacun fait une consommation considérable de maïs, les propriétaires cherchent à s'enlever réciproquement leur pratique en faisant des politesses aux chefs de caravanes, en leur donnant à manger gratis, en ne leur faisant pas payer le maïs quand ils voyagent sans leur suite.

Chemin faisant, j'ai causé avec deux hommes qui voyageaient comme moi, dont l'un est Pauliste, l'autre Mineiro. Le premier savait à peine répondre à mes questions les plus simples; il paraissait niais et embarrassé. Le deuxième parlait avec politesse et sans embarras; il montrait dans ses discours du jugement et de l'aplomb. Cette différence est presque générale. Les hommes les plus aisés de ce pays montrent non seulement une ignorance extrême, mais encore un esprit borné et peu de jugement. Il est impossible d'avoir avec eux une conversation suivie et je ne puis m'empêcher de trouver quelque plaisir dans celle de Jozé, qui n'est qu'un muletier et un mulâtre.

Rancho de Parana-Pitinga, 26 avril, 1 lieue et demie.— On n'a point trouvé les mulets dans le pâturage où on les avait mis; hier, il a fallu les chercher de tous côtés et nous n'avons pu partir qu'à midi. Toujours des bois vierges, des pays montagneux et des chemins fort difficiles.

A trois quarts de lieue du rancho, où nous avions passé la nuit dernière, nous avons trouvé le village de Bananal, qui est le chef-lieu d'une paroisse. Ce village est situé dans une vallée assez large entre des mornes couverts de bois et se compose d'une seule rue. Il m'a paru d'une fondation entièrement nouvelle; mais il est probable qu'il acquerra

promptement de l'importance, parce qu'il est situé au milieu d'un pays où l'on cultive beaucoup de café et dont les habitants se font par conséquent un revenu très considérable.

D'après ce que m'a dit Firmiano, les Botocudos n'usent entre eux d'aucune formule de politesse et ne se demandent jamais de leurs nouvelles, lors même qu'ils sont malades. Ils ont quelques apologues. En voici un que Firmiano m'a raconté :

L'urubu, qui autrefois était entièrement couvert de plumes, invita un jour son voisin l'ara à dîner avec lui ; mais comme il ne lui servit que de la chair pourrie de tapir, l'ara se retira sans avoir mangé. Voulant se venger, celui-ci invita à son tour l'urubu et lui fit présenter des sapocaies. L'urubu les trouva excellentes, il en mangea une grande quantité, les plumes de sa tête tombèrent et depuis ce temps cet oiseau est resté chauve.

Firmiano m'a toujours soutenu que les hommes de sa nation n'avaient jamais été anthropophages, mais il m'a dit en même temps que ce qui pouvait avoir donné lieu à débiter cette fable est la coutume qu'ils ont de dépecer leurs ennemis lorsqu'ils les ont tués.

On attribue le goître à la trop grande fraîcheur des eaux. Cette maladie est à la vérité commune dans certaines parties montagneuses du Brésil où les eaux sont très fraîches.

Rancho dos Negros, 27 avril, 4 lieues et demie. — Pays montagneux, principalement dans le voisinage du rancho où nous avons passé la nuit ; chemin souvent difficile, des bois vierges. Depuis le lieu appelé Rancho-Grande, on voit beaucoup de terrains en culture, d'autres qui, ayant été cultivés autrefois, offrent actuellement d'immenses capoeiras. Les ranchos sont très multipliés et à peu près aussi grands que ceux de la route de Rio-de-Janeiro à Villa-Rica. Celui qu'on appelle Rancho-Grande ne pouvait porter un nom plus convenable, car c'est incontestablement le plus vaste que j'aie vu depuis que je suis au Brésil. Il est couvert en tuiles, bien entretenu, élevé au-dessus du sol et entouré d'une balustrade. Le propriétaire est un homme immensément riche qui possède la plantation de café la plus considé-

rable du pays. Mais pour un rancho passable, on en trouve en général plus de dix qui sont dans le plus mauvais état. Les propriétaires les louent avec la venda voisine à de très hauts prix et ne s'embarrassent point s'il y pleut de tous les côtés. J'ai presque autant de peur de la pluie, lorsque je suis sous un rancho, que quand je suis dehors. Il est véritablement inconcevable que le gouvernement ne prenne à cet égard aucune mesure et qu'on s'occupe si peu de ce qui intéresse le commerce, qu'on n'assure pas même à ceux qui transportent des marchandises sur les routes les plus fréquentées, des lieux où ils puissent les retirer pendant la nuit, sans craindre qu'elles soient avariées par la pluie.

Nous sommes partis fort tard. Le muletier que j'ai loué me fait toujours avancer plus que je ne voudrais. Il est huit heures, et depuis sept heures du matin je n'ai encore mangé que quelques bouchées de biscuit avec du thé. Ce régime me fatigue excessivement.

Rancho do Pisca, 28 avril, 3 lieues. — Le pays devient de plus en plus montagneux, et, par conséquent, je n'ai pas besoin de dire qu'il continue à être couvert de bois. Dans plusieurs endroits, le chemin est fort difficile et l'on voit qu'on n'y fait jamais de réparation. Arrivé au bord de la rivière de Pirahy, nous nous sommes trouvés assez embarrassés sur la manière de la passer. A l'endroit où aboutit le chemin, on ne trouve qu'une pirogue où l'eau entre de tous les côtés et un pont formé d'une suite de planches mises bout à bout, ce qui ne peut servir que pour les gens de pied. On nous disait à la vérité qu'à une demi-lieue de là, il y a un pont très bien fait; mais on ajoutait qu'on n'y pouvait arriver que par un sentier tracé dans les bois, où les mulets enfoncent souvent jusqu'au poitrail dans une boue épaisse. Mon muletier de louage m'a offert de décharger mes malles et mes effets et de les passer sur le pont des gens de pied. J'ai accepté cette offre, mais malgré l'activité que mes gens ont montrée dans cette circonstance, nous n'avons pu nous remettre en marche qu'au bout d'une heure et demie. Qui croirait que sur une route aussi fréquentée que celle-ci, on trouve encore des embarras tels à peu près que ceux qu'on

devait rencontrer cinquante ans après la découverte du pays! Voici ce qu'on m'a raconté à ce sujet :

Depuis très longtemps, le Rio Pirahy formait la limite de la capitainerie de Saint-Paul, et l'on assure qu'alors la partie du chemin que nous avons parcourue aujourd'hui était très bien entretenue. On avait formé le projet de changer la route actuelle ; par ce moyen, on devait éviter beaucoup de mornes, et l'on avait déjà fait un très beau pont à l'endroit où ce chemin devait aboutir. Mais ce chemin n'aurait point fait passer la route actuelle près de la petite ville de San-Joâo de Marques (1). Les habitants de cette ville, qui croyaient perdre à ce changement, se cotisèrent, dit-on, et donnèrent 3,000 cruzades à l'intendant de la police, feu Paolo Fernandes. Celui-ci, qui ne pouvait exercer aucune inspection sur les chemins de la capitainerie de Saint-Paul, imagina de faire changer les limites de cette capitainerie et de les faire transporter entre le Rancho-Grande et le Pirahy en le détournant par une ligne imaginaire et presque impossible à fixer dans un pays qui offre tant de bois vierge. Alors, le pont fut abandonné; le nouveau chemin fut interrompu et l'on continua à passer auprès de San-Joâo de Marques. Je n'ai d'autre garant de cette histoire qu'un inconnu, mais il est certain que l'abandon du pont, qui venait d'être construit et qui serait si utile, la rend très croyable.

Nous avons fait halte sous un grand rancho, où sont entassées les marchandises de plusieurs caravanes. A peine y suis-je arrivé, que je me suis mis à travailler, mais je ne savais où me cacher pour éviter le soleil ; la fumée des feux allumés sous le rancho m'aveuglait ; des poules me menaçaient sans cesse de voler sur mon pupitre. Rien n'égale le désagrément de ces hangars.

Rancho do Pisca, 29 avril. — Ce matin, il a fallu partir ; il manquait deux de mes mulets ; on les a cherchés toute la journée et ce n'est que ce soir qu'on les a retrouvés. Mon muletier de louage m'a montré beaucoup d'humeur de ce retard, et si j'avais voulu le croire, j'aurais voyagé toute la

(1) S. João Marcos (Carte).

nuit. Il me tarde bien d'être arrivé, non seulement pour que mes malles soient en sûreté, mais encore pour n'avoir plus à mes trousses un homme qui me pousse sans cesse et me fait avancer plus vite que je ne voudrais.

Rancho de Mathias-Ramos, 30 avril, 4 lieues trois quarts. Toujours des montagnes couvertes de bois vierges au milieu desquels on voit souvent des plantations de café. Nous avons passé devant plusieurs fazendas qui ont de l'importance. Les bâtiments en sont disposés avec quelque régularité. Celui qu'occupe le maître est peu élevé et n'a que le rez-de-chaussée, mais il est vaste et percé d'un grand nombre de croisées. A une lieue et demie du rancho où nous avons passé la nuit dernière, la route passe à peu de distance de la ville de San-Joâo de Marques. J'ai été la visiter, et quoique je n'y aie passé que quelques instants, je puis en donner une idée suffisante, car elle n'est guère plus considérable que nos moindres villages. Elle est située dans un fond entre des mornes couverts de bois vierges, de capoeiras et de plantations de café. Les maisons en sont petites, peu élevées et assez laides. Les principales sont rangées autour d'une place assez grande sur laquelle est bâtie l'église. Celle-ci est assez grande, on y compte quatre autels outre celui de la capella mór, et elle est ornée avec assez de goût. Les environs de S.-Joâo de Marques sont renommés pour la grande quantité de café qu'on y recueille. Après l'endroit appelé *Arroial*, il y a deux chemins qui bientôt se réunissent. Mon muletier a voulu suivre le moins fréquenté et nous sommes venus faire halte dans un rancho qui dépend d'une très grande fazenda dont le propriétaire passe pour être fort riche. A peine avais-je commencé à travailler qu'un soldat de la police s'est présenté sous le rancho et s'est informé d'où je venais. Je lui ai répondu que j'arrivais de Saint-Paul. Il m'a dit qu'il avait été envoyé pour recevoir ici la femme de Jozé Bonifacio de Andrade, ministre d'État, que son mari attendait tous les jours. Ce soldat m'a dit qu'il était des Mines; il s'est trouvé que je connaissais plusieurs de ses parents et nous avons causé longtemps. Comme tous les mineiros, il vante beaucoup, et non sans raison, l'hospitalité et les habitudes de son

pays, et ne parle qu'avec mépris des cultivateurs de la capitainerie de Rio-de-Janeiro auxquels cette vertu est étrangère. Il a ajouté cependant que le maître de la fazenda où nous étions différait en cela de ses compatriotes, et il m'a engagé à l'aller voir. Je me suis habillé, et lorsque nous sommes arrivés à la maison, le soldat a envoyé un nègre dire au maître que je venais lui faire une visite. Pendant que nous attendions est venue une pluie effroyable; j'ai attendu qu'elle passât, le propriétaire ne s'est pas présenté et j'ai profité du premier intervalle de temps supportable pour retourner à mon rancho très fâché d'avoir été ainsi perdre mon temps.

Venda do Toledo, 1er mai 1882, 4 lieues. — Il a plu toute la nuit et le temps était encore extrêmement couvert quand nous nous sommes levés; j'ai été longtemps incertain pour savoir si je me mettrais en route; mais voyant qu'il ne tombait plus d'eau et sachant d'ailleurs qu'il y a des ranchos tout le long de la route, je me suis décidé à partir. Il était alors fort tard et je suis sorti du rancho sans avoir reçu de visite ni du militaire d'hier au soir, ni du propriétaire de la fazenda. Sous son rancho, il y avait avec nous une troupe de négresses et de nègres nouveaux qu'un feitor conduisait à une fazenda voisine de Bezende. Chacun d'eux avait été habillé de neuf, les hommes et les femmes avaient pour s'envelopper une couverture d'étoffe bleue; celles-ci portaient une chemise de toile de coton et une jupe de couleur, les hommes avaient un bonnet de laine rouge, une chemise et un caleçon de grosse toile de coton. Hier, quand la nuit est venue, on leur a fait étendre des nattes sur la terre et ils se sont couchés côte à côte enveloppés dans leurs couvertures. Ce matin, ils ont eu chacun une portion de farine et de haricots cuits avec de la viande sèche.

La pluie avait un peu gâté le commencement du chemin; les mulets glissaient fréquemment, mais bientôt nous avons trouvé la terre plus sèche et plus battue. Dans un espace d'une lieue et demie, nous n'avons fait que monter et descendre. Mais au lieu appelé *Roza del Rey*, nous avons commencé à monter la serra proprement dite, c'est-à-dire la montagne la plus élevée que traverse la route, celle de l'autre

côté de laquelle on trouve la plaine qui se termine à la mer. On fait environ cinq quarts de lieue pour parvenir au sommet de la montagne et dans cet espace le chemin est beau, assez bien tracé et bordé de plusieurs ranchos. J'éprouvais cependant une vive inquiétude, le temps était très couvert et je tremblais qu'un orage éclatât et que toutes mes collections, fruit de tant de peines et d'un si long voyage, ne fussent perdues en peu d'instants. Nous sommes arrivés sans accident au point le plus élevé de la serra, montagne appelée *Pujar da Serra*, et comme le temps ne me paraissait pas avoir empiré, je me suis décidé à descendre. On compte trois quarts de lieue du sommet au pied de la serra.

Le chemin n'est pas tout à fait aussi affreux que celui de la serra da Mantiquera, mais il présente aussi de très grandes difficultés. Il est d'une raideur extrême, presque entièrement couvert de pierres arrondies qui roulent sous les pieds des mulets. Souvent même, ces animaux sont obligés de faire des sauts effrayants et ils courent à chaque instant le risque de s'abattre. Cet accident n'est heureusement arrivé qu'à l'un des miens et il n'en est résulté rien de fâcheux.

Les premiers ranchos que l'on trouve au pied de la montagne étaient occupés et nous avons été obligés de marcher encore près d'un quart de lieue avant de faire halte. Le maître d'une petite venda m'a donné une très petite chambre où je dois coucher et où j'ai fait placer une partie de mon bagage; l'autre partie l'a été sous un petit rancho voisin où l'on enfonce dans la boue et où il a fallu exhausser mes malles sur des morceaux de bois.

Venda do Toledo, 2 mai. — On m'avait dit hier qu'il y a à environ une lieue d'ici un ruisseau appelé *Rio da Texuro* qu'il est impossible de passer quand il a plu, et l'on ajoutait que, probablement, je serais obligé de rester ici aujourd'hui parce qu'il était tombé beaucoup d'eau hier matin dans tout le pays qui s'étend au pied de la montagne. Ce matin, en conséquence, j'ai envoyé Jozé voir le ruisseau et il est revenu me dire que l'on ne pouvait le passer sans avoir de l'eau jusqu'au cou. J'ai donc été condamné à passer la journée dans une misérable petite chambre où mes malles sont entassées les

unes sur les autres et où trois personnes ne peuvent tenir sans se gêner réciproquement! J'étais si contrarié de ce contre-temps que je n'ai pas eu le courage de sortir, si ce n'est quand il était déjà fort tard.

Est-il convenable qu'à dix-huit lieues d'une capitale populeuse, sur une route extrêmement fréquentée, on se trouve arrêté une journée quand il a plu, et cela parce que l'administration néglige de faire une chaussée qui, probablement, n'aurait pas une trentaine de pieds ? Le Brésil est percé d'une multitude de chemins, mais on les répare très peu ou fort mal et principalement dans le voisinage de Rio-de-Janeiro. Ainsi, dans un pays où il serait si important de favoriser le commerce, on le rend d'une extrême difficulté. On ne s'occupe en aucune manière des moyens de rendre les routes praticables, et on met des impôts énormes au passage des rivières. On exige jusqu'à onze pataques pour un passeport, etc.

Malgré la crue du ruisseau, plusieurs caravanes, qui venaient des Mines et de Saint-Paul, ont continué à cheminer, mais elles portaient du lard et du tabac. L'eau ne fait aucun mal à la plupart de ces denrées, et quant au tabac, qu'importe, disaient les muletiers, qu'il soit un peu mouillé, il pèsera davantage. D'autres caravanes venaient de Rio-de-Janeiro avec des sacs de sel et elles avaient mieux aimé le mouiller que de perdre un jour et de faire un surcroît de dépenses.

Venda do Toledo, 3 mai. — Comme le temps a été beau toute la nuit dernière et toute la journée, on aurait pu sans risque passer le ruisseau, mais un des mulets d'Antonio ne s'est point retrouvé, et, à mon grand regret, il a fallu passer ici la journée. Sur le soir, un mulâtre s'est présenté à la venda et m'a dit qu'il savait où était le mulet, qu'il avait monté la serra et qu'on l'avait pris dans la maison d'un nommé Floriano. Lorsqu'Antonio est arrivé, je lui ai répété ce qu'avait dit le mulâtre; il a été lui parler et cet homme lui a promis de le conduire à l'endroit où était le mulet, s'il voulait lui donner trois pataques. Antonio, après avoir longtemps hésité, s'est décidé à suivre le mulâtre et a emmené son

frère avec lui. Au bout d'un demi quart-d'heure, je l'ai vu revenir et il m'a dit qu'après avoir fait quelques pas, le mulâtre lui avait demandé deux mille reis au lieu des trois pataques, et qu'il avait refusé de les donner. Alors, le mulâtre, qui était à cheval, s'était mis à galoper et il avait pris le chemin de la fazenda où les mulets avaient passé la nuit. Il était évident, d'après ce récit et d'après ce que le mulâtre avait dit auparavant, que c'était lui qui avait caché le mulet. Ayant su qu'il était esclave et appartenait à un homme de Rio-de-Janeiro qui a une venda dans le voisinage, j'ai écrit une lettre très honnête au commis qui tient la venda en lui détaillant les faits et le priant de faire avouer la vérité au mulâtre. J'ai donné à entendre poliment que si le mulet ne reparaissait pas, j'aurais recours aux moyens judiciaires et en même temps j'ai fait valoir mes qualités comme par manière d'acquit, mais pourtant le plus clairement possible.

Rancho de...., 4 mai. — Avant de me coucher, j'avais remis à Antonio la lettre dont j'ai parlé hier; il l'a été porter dès la pointe du jour et elle a produit le plus heureux effet. Le commis de la venda a ordonné à l'esclave de déclarer où était le mulet. L'esclave a avoué qu'il l'avait mis dans un pâturage qui appartient à son maître. Antonio m'a dit que ce pâturage faisait face à la venda. Il est difficile de croire, par conséquent, que le commis ne sût pas quelque chose du vol du mulâtre, et ce qui tend à le prouver, c'est que ce dernier n'a pas été puni. Principalement à Rio-de-Janeiro et aux environs, ceux qui tiennent des vendas sont les receleurs des vols faits par les esclaves, et s'il y avait dans ce pays quelque police, ses agents devraient avoir les yeux toujours ouverts sur les maîtres de vendas ou leurs commis.

Nous parcourons actuellement la grande vallée à l'extrémité de laquelle est situé Rio-de-Janeiro. Nous n'avons pas rencontré aujourd'hui la moindre colline, si ce n'est à Santa-Cruz, et d'après ce que j'ai ouï dire, le chemin sera désormais toujours uni jusqu'à la mer. Le terrain est humide et sablonneux, il offre quelquefois des débris de coquilles, ce

qui semble prouver qu'il a été autrefois couvert par les eaux de la mer, et que la baie de Rio-de-Janeiro s'étendait autrefois jusqu'aux montagnes. Nous avons traversé sans accident le Rio de Texura. Cependant, le passage de cette rivière offrait encore des dangers pour les mulets chargés d'objets délicats. A la vérité, on a construit un pont sur la rivière même; mais quand il a plu, l'eau s'étend à droite et à gauche du pont. Là se sont formés des trous profonds où les bêtes de somme peuvent facilement tomber et mouiller leur charge.

A une lieue de Texura et à deux lieues du rancho de Toledo, on trouve la petite ville de *Tayoahi*. C'était autrefois un aldea d'Indiens sans doute formé par les Jésuites lorsqu'ils étaient encore possesseurs de Santa-Cruz. L'ancien aldea était situé sur une colline à quelques centaines de pas du chemin et l'on y trouve encore quelques familles indiennes; des blancs ont bâti quelques maisons sur le bord du chemin. Ils y ont établi des boutiques, des vendas; on a planté un pilori au milieu des broussailles qui couvrent le terrain entre le chemin et l'aldea, et Tayoahi est devenu une ville. Cependant, le nom d'aldea est encore celui qu'on emploie le plus souvent dans le pays pour désigner ce lieu.

A une demi-lieue de Tayoahi est la garde du même nom. Une sentinelle postée dans une guérite, sur le bord du chemin, m'a dit d'aller montrer mes passeports à un employé qui est chargé de percevoir un droit assez élevé sur les voyageurs. J'ai exhibé mes passeports et l'on ne m'a rien demandé. L'employé m'a envoyé au commandant de la garde qui m'a fait toutes sortes de politesses. Un peu au delà de la garde, on passe sur un très joli pont en bois la petite rivière de Tayoahi. C'est vers cet endroit que commence l'immense plaine de Santa-Cruz.

NOTES

SUR L'AGRICULTURE A RIO-PARDO

Les terres donnent deux fois l'année, quand on alterne le maïs et le froment. Le froment se plante de mai à août, et se recueille principalement en décembre. Immédiatement après, on brûle la paille et l'on plante le maïs dans la même terre sans la façonner, seulement en faisant des trous avec la houe pour y mettre la semence. — Le maïs qui se plante dans la terre où il y a eu déjà du froment s'appelle *milho de tarde* (?) ; on plante avec lui des citrouilles. Ce maïs est celui qui donne le plus d'espoir d'une bonne récolte, parce que les épis, avant leur maturation, reçoivent les pluies de février et de mars. On appelle *milho de cedo* celui qui se plante en octobre, et par conséquent dans les terres où il n'y avait point de froment. Il réussit moins souvent que le premier, parce qu'il croît dans une saison où les pluies sont plus rares. Avec le *milho de cedo,* on plante des haricots, plante qui n'a presque besoin, dans ce pays, que de la rosée des nuits.

Quand on plante dans un bois vierge, on le coupe, on le brûle, on façonne la terre à la houe, et pour la première fois on y plante toujours du maïs ; on coupe le bois en novembre, on brûle en décembre ; on plante immédiatement après. La terre n'a pas besoin d'être nettoyée. On récolte en mai ou juin. On sème le froment à la main, puis on donne une façon à la houe par-dessus la semence, car il ne pousse point ou peu de mauvaises herbes. Il est inutile de nettoyer la terre. On coupe le froment au-dessous de l'épi, avec la faucille, puis on coupe la paille au-dessus de la terre pour la brûler.

Déjà, la deuxième année, les racines des arbres sont assez

pourries pour qu'on puisse faire usage de la charrue, après avoir recueilli le maïs, en évitant les troncs qui n'ont pas été brûlés. Mais cette deuxième fois et la première on ne travaille la terre que pour couvrir la semence ; au bout de quatre à cinq ans, on cesse de planter du maïs dans les terres. Après la récolte du froment, on laisse croître l'herbe jusqu'en février ; on donne un labour, et quelquefois deux, à la terre. On sème et on couvre en donnant un nouveau labour. Dans le froment on se contente d'arracher à la main le *calamo* ou *balanz* (?) et le *joio*, mais on nettoie à la houe le maïs et les haricots. Quelques personnes même les nettoient avec la charrue, en ayant soin de mettre une muselière aux bœufs.

Les Indiens se servent de leur charrue attelée à un seul cheval conduit par un enfant.

Quand on voit que la terre ne donne plus autant, on la laisse reposer. Au bout de trois à quatre ans on peut déjà couper et brûler les *capoeiras*. Sur les cendres, on sème le froment ; on donne un labour pour couvrir la semence, ensuite on plante dans la même année maïs et froment, comme dans les *rossas* (?) *novas*, et on continue de la même manière jusqu'à ce que la terre ait besoin d'un nouveau repos.

Quand on défriche un campo pour la première fois, on donne de deux à quatre labours, suivant que la terre est plus ou moins forte, et après chaque labour on passe la herse. On sème du froment pour la première fois, et on donne toujours à la main un second labour pour couvrir la semence. Dans les très bonnes terres, on plante une ou deux fois dans la même année du maïs et du froment, ensuite on ne plante plus que du froment. Au bout de quatre à cinq ans, on laisse reposer son terrain. Le froment rend de dix à cinquante pour un, cinquante dans les bonnes terres, dix environ dans les terres déjà fatiguées. On a vu des terrains donner jusqu'à cent pour un. On bat le blé avec des juments, de la même manière que j'ai décrite à Sainte-Thérèse, et l'on a soin de couvrir l'aire avec de la paille pour que la terre se conserve dure et égale. Pour le maïs, on ne se sert point de battidor, mais on défait les épis à la main. Les haricots se battent

de la même manière que le froment par le moyen de juments ou avec des bâtons.

On ne plante la *manhoc* que dans les *campos* ou les *copoeiras* très anciennes où il n'existe plus de troncs. Avant de la planter, on donne trois labours à la terre, on pose les boutures couchées dans les sillons à trois palmes de distance les uns des autres. Quelques laboureurs la récoltent au bout de six mois, d'autres au bout d'un an et demi. Elle se plante en octobre et se recueille en mai et juin.

On plante la manhoc en octobre, et, pour empêcher la gelée de faire périr les boutures, on est obligé de les enterrer.

On plante du riz ; mais c'est un des grains les plus incertains, à cause de l'inégalité des temps. Quand il est favorable, le riz rend jusqu'à deux et trois cents et plus pour un, mais quand les pluies manquent, il donne fort peu, et alors celui qui est planté dans les terres d'une humidité médiocre réussit mieux que celui que l'on sème dans les terres marécageuses, parce que ces dernières, par l'ardeur du soleil, deviennent d'une dureté extrême et tuent la semence. C'est le riz barbu que l'on plante le plus souvent.

Pour planter le riz, on donne ordinairement une façon à la terre avec la houe, et on nettoie la terre suivant qu'elle a besoin de l'être avec la houe.

Qnelques personnes plantent pour leur usage du coton, mais les gelées lui font beaucoup de tort. Les cotonniers ne rendent bien que les quatre ou cinq premières années, principalement la deuxième et la troisième. On coupe les tiges ras la terre chaque année. Le coton est blanc et fin, mais court.

Le blé se vend en surons faits avec des cuirs écrus et entiers qui contiennent de six à douze alquères. Le nombre des alquères s'indique par des coupures faites au bord du suron ; le négociant achète le suron d'après la déclaration du laboureur ; mais celui-ci est obligé de mettre sa marque sur le suron et est responsable pour la quantité déclarée. S'il y a quelques réclamations de la part du consommateur, il est condamné à six mille reis par suron et un mois de prison.

DÉPENSES (1)

DU VOYAGE DE RIO-DE-JANEIRO A S.-PAUL

EN PASSANT PAR LES MINES

Jozé Simpliciano est entré à mon service le 20 janvier 1822, à raison de 10.000 reis (62 fr. 50 c.) par mois.

	Reis	Francs à raison de 160 reis pour 1 franc
INHAUMA, 29 janvier :		
Maïs	500	3 1125
SAN-ANTONIO DA JACUTINGA, 30 janvier :		
5/4 maïs à 7 # la demi-quarte	1.400	8 75
PÉ DA SERRA, 31 janvier :		
5/4 maïs à 7 # la demi-quarte	1.400	8 75
CAFFÉ, 1er février :		
5/4 maïs à 7 # la demi-quarte	1.400	8 75
VARGE, 2 février :		
5/4 maïs à 7 # la demi-quarte	1.000	6 25
REGISTRO DO CAMINHO NOVO, 3 février :		
5/4 maïs	1.000	6 25
Passage de mes mulets et de mes gens	1.000	6 25
INGENHOCA, 4 février :		
5/4 maïs à 800 # l'alg	1.000	6 25
1/2 quarte de haricots	100	» 625
Pourboire	20	» 125
ALDEA DAS COBRAS, 5 février :		
5/4 maïs à 800 # l'alq	1.000	6 25
Lait	40	» 25
Punch	20	» 125
REGISTRO DO RIO PRETO, 6 février :		
1/2 alquere de maïs	400	2 50
Pourboire	240	1 50

(1) On a cru qu'il ne serait pas sans intérêt de donner un extrait du livre de dépenses de ce voyage.

	Reis	Francs
SAINT-GABRIEL, 10 février :		
Maïs	2.240	14 »
3 rapaduras	240	1 50
SAN-JOAÔ, 11 février :		
5/4 de maïs	1.400	8 75
Lard	160	1 »
Farine	»	»
RANCHO DE JOAÔ VIERA, 12 février :		
5/4 de maïs	820	5 125
1/2 quarte de haricots	80	» 50
RANCHO D'ANTONIO PEREIRA, 13 février :		
5/4 de maïs	820	5 125
FAZENDA DO TANQUE, 15 février :		
3 peaux de chats sauvages	120	» 75
A des guides	240	1 50
2 fromages	200	1 25
2 poulets	160	1 »
PONTE ALTA, 16 février :		
Maïs et haricots	960	6 »
PONTE ALTA, 17 février :		
Un pourboire	80	» 50
5/4 de maïs	800	5 »
FAZENDA DA CAXUEIRA, 18 février :		
5/4 de maïs	800	5 »
Lait	80	» 50
BARBACENA, 21 février :		
Pâturage des 9 mulets pour 2 nuits	320	2 »
Maïs	1.260	7 875
Blanchissage	400	2 50
Pourboire à Luiz	480	3 »
Biscuits	40	» 25
FAZENDA DE S.-BORJA, 22 février :		
Maïs	320	2 »
SAN-JOAÔ DEL REY, 23 février :		
Une paire de malles	9.600	60 »
Une planche pour les plantes	640	4 »
Une petite bouteille vin de quina	400	2 50
Raccommodage d'un fusil	480	3 »
Biscuits	400	2 50
Pourboire aux nègres du curé	160	1 »
Deux peaux de serpents	1.280	8 »
2 # de chocolat	800	5 »
2 # de bougies	1.600	10 »
2 couteaux	400	2 50

	Reis	Francs
Rio das Mortes, 24 février :		
Aumône	80	» 50
Fazenda do Ribeirao, 27 février :		
Provisions	740	4 625
Fazenda da Caxuerinha, 28 février :		
1/2 alq. et 1/2 quarte de maïs	400	2 50
Fazenda de Carrancas, 1er mars :		
1/2 alq. de maïs	240	1 50
Rancho de Trituba, 2 mars :		
1 alq. de maïs	640	4 »
Retiro, 3 mars :		
1/2 alq. de maïs	240	1 50
Fazenda dos piloès, 4 mars :		
Maïs et haricots	640	4 »
Juruoca, 6 mars :		
1 alq. de maïs	480	3 »
7 fers de mulets	1.120	7 »
Serra do papagaio, 7 mars :		
1/2 alq. de maïs	240	1 50
A un guide	320	2 »
id.	960	6 »
Villa de Baependi, 10 mars :		
3 quartes et demie de maïs	700	3 375
Pâturage des 9 mulets	180	1 125
Vin	400	2 50
Pourboire donné le 7	300	1 875
Biscuits	120	» 75
Ruban	160	1 »
Fers	140	» 875
100 clous pour les mulets	640	4 »
Une vanne de toile de coton	160	1 »
Poso alto, 12 mars :		
Pâturage des 9 mulets	180	1 125
1 alq. 1/4 de maïs	1.200	7 50
Eau-de-vie pour les gens	80	» 50
Concombres 2	40	» 25
Corgo fondo, 13 mars :		
1 alq. de maïs	960	6 »
Mantiquera, 19 mars :		
7/4 alq. de maïs	1.680	10 50
Farine 1/4	240	1 50
4 # lard et 1/4 haricots	800	5 »
8 # de lard	640	4 »
1/4 farine	240	1 50

	Reis	Francs
PORTO DA CAXUEIRA, 20 mars :		
1/4 haricots	800	5 »
Biscuits à 40 #	320	2 »
1 fromage	180	1 125
2 rapaduras	30	» 1875
1 mesure de sel	80	» 50
2 # sucre	240	1 50
1 alq. maïs	1.280	8 »
Pourboire au passage de la Parahyba	80	» 50
VILLA DE GUARATINGETA, 23 mars :		
Pâturage	180	1 125
Bois	40	» 25
Bananes	40	» 25
8 # de lard	560	3 50
Maïs	800	5 »
Farine 1/2 quart	100	» 625
INHAMOSSA, 24 mars :		
Poisson	120	» 75
Aumône	40	» 25
Pâturage	90	» 5625
1/2 alqueire de maïs	480	3 »
Bananes	40	» 25
Poisson	80	» 50
VILLA DE THAUBATÉ, 25 mars :		
1 poulet	160	1 »
1 alq. de maïs	560	3 50
Bois	20	» 25
Pour la maison	40	» 25
1 bât	800	5 »
Fers pour un bât	800	5 »
Raccommodage de ma selle	40	» 25
Pâturage	90	» 5625
1/2 quart de farine	200	1 25
Biscuits	80	» 50
1/2 quart de sel	160	1 »
1 fromage	180	1 125
Pauvre	40	» 25
PIRACANGANA, 26 mars :		
Rapadura	60	» 375
Biscuits	40	» 25
PIRACANGANA, 27 mars :		
Lombo de porco	200	1 25
Eau-de-vie pour les gens	20	» 125
1/2 alq. et 1/2 quarte maïs	400	2 50

	Reis	Francs
PIRACANGANA, 28 mars :		
1 main de maïs	160	1 »
Eau-de-vie pour les gens	20	» 125
SACURAHY, 29 mars :		
1 fer à cheval	240	1 50
Loyer de 2 chambres	80	» 50
Biscuits	140	» 875
1/4 haricots	400	2 50
8 # lard	480	3 »
Pâturage	180	1 125
Bois	40	» 25
Rapadura	30	» 1875
Pourboire au passage du Parahyba	80	» 50
Eau-de-vie pour les gens	20	» 125
Pourboire.		
SUMIDOR, 30 mars :		
1/2 alq. de maïs	520	3 25
Maïs	460	2 875
Farine	100	» 625
MUGY, 31 mars :		
Maïs	480	3 »
Bois	40	» 25
Poisson	40	» 25
1 fromage	160	1 »
Pâturage	90	» 5625
TATUAPE, 2 avril :		
1 alq. 1/2 de maïs	1.040	6 50
2 nuits de pâturage	180	1 125
Bois.		
Eau-de-vie.		
SAINT-PAUL, 3 avril :		
Maïs, 1 alq	560	3 50
12 fers de mulets	1.920	12 »
Clous pour mulets (150)	800	5 »
1 pain de chocolat	100	» 625
1 cravate noire	1.280	8 »
3 # de bougies	2.040	12 75
1 paire de bottes	2.880	18 »
2 selles	12.000	75 »
1 pain de chocolat	100	» 625
1 verre de montre	240	1 50
2 bouteilles de liqueur	960	6 »
Blanchissage	140	» 875
1 cuir de bœuf	1.660	10 375
1 bât	960	6 »

	Reis	Francs
1 sobrecarga	160	1 »
Peinture pour le bât	120	» 75
id.	120	» 75
Pourboire	960	6 »
BAIZO DAS BANANEIRAS, 12 avril :		
Pourboire	640	4 »
1/2 alq. maïs	160	1 »
MUGI DAS CRUZES, 13 avril :		
1 alq. de maïs	480	3 »
Pâturage	90	» 5625
N. S. DA ESCADA, 14 avril :		
1 alq. de maïs	480	3 »
Pourboire au Baixo das Bananeiras	640	4 »
SACARAHY, 15 avril :		
Raccommodage d'une malle	80	» 50
SACARAHY, 16 avril :		
1 alq. de maïs	480	3 »
Pâturage	80	» 50
Aumône	100	» 625
THAUBATE, 17 avril :		
1/2 alq. de maïs	280	1 75
7 corbeilles	140	» 875
Pour le logement dans l'auberge	40	» 25
1 alq. de maïs	640	4 »
RIBEIRAÔ, 18 avril :		
1 alq. de maïs	640	4 »
RANCHO DAS PEDRAS, 19 avril :		
1 main de maïs	200	1 25
Cannes	50	» 3125
Ananas	20	» 125
RANCHO DE THOMAS D'AQUINO, 20 avril :		
1 alq. de maïs	640	4 »
Aumône	100	» 25
100 clous	640	4 »
RANCHO DE SAPE, 21 avril :		
2 fers	280	1 75
Aumône	40	» 625
RANCHO DA ESTIVA, 22 avril :		
5/4 de maïs	1.200	7 50
RANCHO DO CAMOS, 23 avril :		
2 quarts 1/2 de maïs à 14 #	700	4 375
1/2 quart de haricots	320	2 »

	Reis	Francs
RANCHO DO PEDRO LOCO, 24 avril :		
1/2 alq. de maïs	560	3 50
1/4 de farine	480	3 »
1 alq. de maïs	800	5 »
Bananes	50	» 3125
RANCHO DE PARANAPITINGUA, 26 avril :		
3/4 de maïs	840	5 25
RANCHO DOS NEGROS, 27 avril :		
1 alq. de maïs	1.280	8 »
RANCHO DO PISCA, 28 avril :		
1 alq. de maïs	1.280	8 »
RANCHO DO PISCA, 1er mai :		
3/4 alq. de maïs	960	6 »

NOTICE

SUR LES INDICATIONS DE PLANTES CONTENUES DANS CE LIVRE

Les numéros qui accompagnent certains noms de plantes recueillies par Aug. de Saint-Hilaire renvoient à son journal botanique, lequel journal est conservé au Muséum, à Paris.

Nous donnons ci-dessous quelques extraits de ce volumineux journal pour faire comprendre au lecteur quel travail s'imposait l'auteur au soir de chacune de ses fatigantes journées de voyage, assis sur ses malles, sous un rancho, éclairé par la lueur tremblante d'une chandelle fumeuse, dévoré par les moustiques qu'attirait la lumière.

Estancia de Santo-Rei, 1er mars, nº 2682. — Graminée. Sur chaque dent de l'épi sont 2 fleurs, l'une sessile, l'autre pédiculée. Épillets sessiles, 1 fl. herm., lancéolés, sous-falciformes, glumes 2-valves, à valve ext. hérissée, lancéolée, tantôt simplement aiguë, tantôt courtement ; 1 ou 2 arrêtées à valv. int. un peu plus courte que l'autre, lancéolée-aiguë, pubescente. Glumelles 2-valv., à valv. membraneuses sous-violettes, sous-pubescentes presque égales, obtusiuscules, 2 paléoles tronquées ; 3 et 2 styles sétacés, 2 stig. complets, continus, plumeux, ovaire glabre ovoïde. *Épillets pédicellés* mâles. Glumes 2 valv. à valve ext. pubescente, lancéolée-linéaire-aiguë, plane, à valve int. lancéolée-aiguë, presque égale à l'autre pubescente carénée, 2 paléoles tronquées, 2 ét. glumelles 2 valv. à valves lancéolées, linéaires, aiguës, presque égales, ciliées, membraneuses, un peu violettes. Toute la plante répand une forte odeur de citron. Nom vulg. *capim limaõ*.

(*Echites guaranitica*. Aug. de S.-H.)

Chacara de Pedro morales, 21 avril. — Composée 2787 *bis*. Involucre hémisphérique. Cylind. imbriqué d'écailles aiguës, membraneuses sur les bords. *Fl. mâles*, aigrettes pileuses, flexueuses, corolle infundib., glabre d'un blanc jaunâtre 5-fide à div. linéaires-aiguës. Anthère sans soie, style indivis chargé de poils sur toute sa surface dans le cinquième

supérieur. Tige rameuse haute de 2 à 3 p. On en emploie la décoction comme sudorifiq. Ovaire entièrement avorté, récept. nu (pâturages à la *tronquera*).

2759 *ter*. Rubiacée. Calice glabre, 4 denté, corolle blanche tubulée 4-fide à div. linéaires-aiguës chargées de poils dans les 3/4. 4 ét. glabres courtes exsutes, style glabre court 2-fide à div. obtuses, stig. à la face, ovaire turbiné, glabre 2-loc à loges 1-sp. ovules ascendants. L'ovule, comme dans les galiums, est concave à la face et reçoit dans sa concavité son cordon ombilical. Toute la plante est glauque. (Campos, près *Jaguari*.)

Au lieu de décrire comme velues les div. de la corolle, il serait peut-être plus exact de les décrire comme frangées, car on ne peut pas considérer les corps dont elles sont chargées comme des poils, puisqu'ils sont blancs, aplatis, obtus. Fruit : capsule glabre obconiq. couronné par les dents persistantes du calice. S'ouvrant au sommet en 2-valves 2-lobées. Semence rousse, linéaire, elliptiq. obtusiuscule, convexe au dos, concave à la face, ayant presque la forme d'un grain de blé. Ombilic linéaire long dans la cavité de la face. Embryon droit placé dans l'axe du périsperme, exactement parallèle à l'ombilic, aplati, à cotylédons ovales-lancéolés un peu plus longs que les radicules. Perisperme charnu.

SOMMAIRES DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER. — *As Torres.* — Prisonniers indiens employés aux travaux de la redoute. — *Itapera.* — *Estancia do meio.* — *Sitio do Ignacio.* — *Taramandahi.* — Firmiano piqué par un serpent. — *Fazenda do Arroio.* — Culture du manhoc et du froment. — *As Pitangueras.* — Conversation avec l'hôtesse à travers la porte. — *Lagoa dos Barros.* — *Boa vista.* — Tannerie de José Egedio, baron de S.-Amaro. — M. Gavet. — Description de la *Fazenda.* — *Sitio.* — *Capella do Viamão.* — Belle église. — Élevage des bestiaux ..... Pages 1 à 22

CHAP. II. — *Porto-Alègre.* — Description de la ville. — Sa saleté. — Habitudes carnassières. — Le comte de Figueira, général. — Sa bonne administration. — Défaite d'Artigas à *Taquarembó.* — Prisonniers guaranis. — Leur analogie avec les Cosaques. — Le *Caminho novo.* — Artigas. — Deux vaches hermaphrodites. — Grande sécheresse. — Difficulté d'organiser le service des vivres pour les troupes. — Solde arriérée. — Revenus de la capitainerie. — Système des fermes générales. — Leur adjudication faite à Rio-de-Janeiro. — Grand abus. — Junte criminelle. — Fruits. — Vignes. — Pas de cheminées. — Climat sain. — Le général Lecor. — Un bal. — Origines de la guerre. — Les habitants de cette capitainerie sont originaires des Açores. — Comparaison avec ceux de Sainte-Catherine et de Rio-Grande do Sul. — Suite de la description de *Porto-Alègre* ..... Pages 23 à 50

CHAP. III. — *Capella do Viamão.* — Population de la capitainerie. — *Boa vista.* — Administration des villages (*povos*) des Missions. — *Palmarès.* — Nègres esclaves. — *Estancia dos Barros.* — Les capitaines généraux. — *Estancia de S.-Simão.* — *Bujuru.* — *Mostardas.* — Bestiaux, moutons. — *Freguezia do Estreito.* — *Rio-Grande do Sul.* — Réception du comte de Figueira. — Exportations, sables. — Le lac *dos Pathos.* — Gains excessifs du fermier général. — Bal chez

le *Sargente mor Matheus da Cunha-Telles.* — Position de *Rio-grande.* — Mauvaise éducation des jeunes filles. — Négociants presque tous européens. — Maladies. — Village *do Norte*..... Pages 51 à 78

CHAP. IV. — La barre de Rio-Grande. — Profondeur variable. — M. Francisco Ignacio da Silveira, curé de Rio-Grande. — Système de temporisation du général Lecor à Montevideo. — Influence du climat. — Description de Rio-Grande. — Décadence probable de cette ville. — Son commerce. — Naissances en 1819 et 1820. — Rio das Pellotas. — Visite chez M. Chaves. — Navigation sur le canal et le *Rio das Pellotas.* — Description de l'habitation et de la tannerie de M. Chaves. — La paroisse de *S.-Francisco-de-Paula.* — M. *Païva*, fermier général des dîmes. — Deux Français établis à S.-Francisco-de-Paula. — États d'exportation de Rio-Grande depuis 1805 jusqu'à 1819. — Culture du chanvre. — Les esclaves des charqueadas mal traités. — M. Chaves. — San-Francisco-de-Paula. — Importations à Rio-Grande..... Pages 79 à 111

CHAP. V. — Arroio das Cabeças. — Le lieutenant Vieira. — Chiens gardiens de troupeaux, appelés *ovelheios.* — Estancia do Silveio. — Invasion des sables. — Culture du blé. — Estancia do Velho-Terras. — Estancia de Jose Correio. — Le *Maté.* — Les *campos neutraes.* — Propriété disputée. — Estancia da Tapera. — Estancia de Jose Bernardes. — Estancia de Francisco Correio. — Estancia de Medanos Chico. — Estancia de Corral-Grande. — Chiripà. — Ophtalmies causées par le sable. — Jerebatubà. — M. Delmont, Français. — Revenus des estancias, d'après lui. — Estancia de Chuhy. — Estrados. — Culture du maïs. — Chevreuils. — Rio et Serra de S.-Miguel. — Joli paysage. — Forteresse de S.-Miguel. — Morro da vigia. — Estancia Angelo Nuñez, lieu projeté pour y former un village. — Chuhy. — Le capitaine Manoel Joaquim de Carvalho. — Limites entre Rio-Grande et Montévidéo..... Pages 112 à 141

CHAP. VI. — Sainte-Thérèse. — Forteresse. — Location d'une charrette. — Excessive cherté de toutes choses. — Moisson et battage du blé. — Angostura. — Castilhos. — Droits sur les marchandises qui passent de Rio-Grande à Montévidéo. — Chevaux sauvages. — Castilhos (suite). — Chafalote. — Don Carlos Conxas. — Villa da Rocha. — Herborisation au Cerro-Aspro. — Marque des bestiaux. — Arroio de las piedras. — La messe à Rocha. — Passion du jeu. — Arroio de Jose Iñacio. — Gahuchos ou Garuchos. — Estancia dos Bragados. — Prière du soir, les grâces. — Villa de S.-Carlos. — Beurre. — Clôtures en courges épineux..... Pages 142 à 163

CHAP. VII. — *Maldonado.* — Un jeune chirurgien français établi à Maldonado. — Excellente qualité des terres. — L'amiral *Jurien.* —

M. *Ébert*, négociant français. — Les officiers du *Colosse* et de la *Galathée*. — *Ilha dos lobos*. — Loups marins. — *Arroio del Sauce*. — *Pao de Assucar*. — Haine des Espagnols contre les Portugais. — La jument *madrinha*. — *Arroio de Solis grande*. — Pas d'assiettes. — En plein air, *Arroio de Solis Chico*. — *Zorilho*, animal à liqueur puante. — *Arroio de Merelis*. — Serpents..... Pages 164 à 175

CHAP. VIII. — *Montevideo*. — *Padre Gomes*. — Chevalier *del Hosl*. — L'auteur s'égare la nuit dans la banlieue. — Général *Lecor*. — Bonne administration. — Danses de nègres. — Vice-amiral *Jose-Rodrigo Ferreira Labo*. — Colonel *Frangini*. — M. *Cavailler*. — M. *Larenhaya*, curé de Montévidéo. — Son herbier. — Invasion rapide des plantes européennes. — Bal chez le général Lecor, spectacle. — Herborisation au *cerro* de Montévidéo. — Rédaction d'un troisième mémoire sur les plantes dont le *placenta* devient libre après la fécondation. — Genre *Pelletiera*. — M. *Payredon*, ancien gouverneur de Buénos-Ayres. — D. *Miguel Barreron*. — Entretien sur ce pays. — Cimetière. — M. *More*. — Bibliothèque publique. — Hôpital. — Négociation du *duc de Richelieu* avec Buénos-Ayres pour en donner le gouvernement au *duc d'Orléans*. — Continuée par M. *Decazes* au profit du *prince de Lucques*..... Pages 176 à 198

CHAP. IX. — Paroisse de *las Piedras*. — Povo de *Canclones*. — Notes sur la ville de Montévidéo. — Colonel Manoel Marquez *de Souza*. — Povo de *Santa Luzia*. — Estancia de *Suarez*. — Povo de *S.-Joze*. — Courses de chevaux. — Rancho de *Pavon*. — Culture du froment. — En plein air sur le bord d'un ruisseau près l'estancia de *Duron*. — *El Colha* (village). — En plein air sur le bord du ruisseau *del Sauce*. — *Riachuelo*..... .... Pages 199 à 217

CHAP. X. — *Colonia do Sacramento*. — Don *Antonio de Souza*, gouverneur. — Herborisation au *Rio de la Plata*. — Description de la colonie. — *S.-Piedro*. — *S.-Juan*. — Cerro de S.-Juan. — Cochons sauvages. — Le tigre *Uncus puntadus*. — En plein air, bords de l'*Arroio* de *las Turas*. — Ancienne estancia des Jésuites. — *Rincão*. — *Arroio* de *las Vaccas*. — Estancia près le village de *las Vibozas*. — Chardons. — *Povo de las Vibozas*. — Estancia de Don *Gregorio*. — Description du village de las Vibozas. — Cabarets. — *Lespinillo*. — *Arenal-Chico*. — Le Rosaire et les grâces. — *Povo de S.-Salvador*. — Don *Isidoro Mentraste*. — Arroio de *Biscotcho*. — *S.-Domingos-Suriano*. — Hersage avec une branche d'arbre. — *Vaquiano*. — Le *Rio Negro*. — *Charruas*. — Pillage de Suriano. — Description. — Légion de paulistes. — Manque de prêtres Pages 218 à 239

CHAP. XI. — *Estancia de Brita*. — Trente ans de blé dans le même champ. — *Capelha de Mercedes*. — Description. — En plein air, rive

droite du Rio-negro, en face de la Capelha de Mercedes. — *El campamento do rincão de las Galinhas.* — Brigadier *João Carlos Saldanha Oliveira e Daun.* — Description. — L'*Uruguay.* — Deux tigres et deux autruches pour le Muséum. — *Ramirez.* — Note sur les Indiens *Charruas* — *Sanga una da Funda.* — *Rincão-Chico.* Pages 240 à 253

CHAP. XII. — Estancia de *Velharo.* — Estancia de... — *Pai Sando.* — En plein air, aux bords du *Queguay.* — Estancia do *Tenente Jacintho.* — Bords du *Rio de S.-Joze.* — Colonel *Galvão.* — Bonne administration des Portugais. — Leur situation politique sur le bord de l'Uruguay. — Estancia de *Guabiju.* — Lieutenant-colonel *Jñatio Jose Vicente de Fonsera.* — En plein air, sur les bords du ruisseau *Chapicui.* — Bords du ruisseau de *Daiman.* — Paresse des Métis. — Inconvénients du mélange des Indiens avec les blancs. — Camp du *Salto.* — Aversion des soldats de Rio-Grande pour les soldats paulistes. — Marchands. — Indiens et Indiennes. — Maladies. — Détails sur l'*Entre-Rios.* — Brigandages de *Ramirez.* — Indiennes Baïkurus ..... Pages 254 à 272

CHAP. XIII. — *Salto-Grande.* — Habitations d'Indiens *guaranis.* — Hameau de *Manduré.* — *Ilha de S.-Antonio.* — Indiens *minuanos* ou *charruas.* — Halte sur le bord d'un petit lac près l'estancia de *Dresnal.* — Estancia *do tenente Mendez.* — Ravages causés par le gouvernement d'Artigas. — Camp de *Belem.* — Solde non payée. — *Ilha do mico.* — Restes de la population des villages indiens fondés par les *jésuites.* — Docilité des Indiens et leurs mauvaises mœurs. — Sage administration des jésuites. — Tolérance des Portugais. — En plein air, bords du ruisseau de *Guabiju.* — En plein air, bords du ruisseau de *Mandiju.* — Juments sauvages, cerfs et autruches. — Garde de *Guaraïm.* — Sage politique du général *Lecor.* — Bords de la rivière Guaraïm. — En plein air, bords d'un ruisseau. — Nid d'Autruche de 24 œufs..... Pages 273 à 295

CHAP. XIV. — Bords du ruisseau de *Sa-Anna.* — Indien gaikuru vu à Bélem. — Mots du dialecte de ces Indiens. — Réflexions sur le Portugal et le Brésil. — Les *Dumestes,* insectes nuisibles et nombreux. — Tigres. — En plein air, bords du ruisseau de *Guarapuità.* — Miel de guêpes. — Empoisonnement. — En plein air à la source du *Guarapuità.* — Les trois Indiens mangent du même miel sans incommodité. — Cette guêpe est appelée par les Guaranis *Lechiguana.* — Ingratitude de Firmiano. — Incapacité des Indiens à concevoir autre chose que le moment présent. — En plein air près du ruisseau d'*Imbuha.* — En plein air, près d'un ruisseau sans nom. — Estancia de *S.-Marcos.* — *Rincão de Salones.* — Mœurs. — Retour à la barbarie. — Aucune religion ..... Pages 296 à 320

CHAP. XV. — En plein air, sur les bords de l'*Ibicui*. — Passage en pirogue. — Sur l'autre bord de l'Ibicui. — Estancia de l'Alferès *Antonio Francisco Sonto*. — *Rinção da Cruz*. — Pierres de limites. — Produits de l'élevage. — Produits de la culture. — Le maréchal *Chayas*. — Chacura de *Piedro Lino*. — Sens du mot *chacara*. — Fazenda *do Salto*. — Le padre *Alexandre*, son insolence. — Fazenda *do Deumeiro*. — Colons européens. — Leurs enfants. — *Siti*, chef d'Indiens ..... Pages 321 à 338

CHAP. XVI. — Bords du *Rio Mbutui*. — Estancia de *S.-Donato* au maréchal Chayas. — Estancia de *Mbutui*, rive droite du Rio Mbutui. — Les *pelotas*, barques de cuir cru. — *S.-Borja*. — Description de l'église. — Remarquable parti que *les Jésuites* savaient tirer de l'imbécillité des Indiens. — Musique. — Décadence des Missions depuis que l'on a abandonné le système des Jésuites. — Mélange avec les blancs. — Maladies. — Dépopulation. — Retour à la barbarie. — Caractère enfantin des *Guaranis*. — Opinion du colonel *Paulete*. — Description du village. — Estancia de *Santo-Rei*. — Ancienne plantation de maté. — Régiment des Guaranis. — Leurs femmes. — Vermine. — Ruine du pays par les fournitures militaires. — Observations recueillies de la bouche du curé de S.-Borja. — *Ramirès* ..... Pages 339 à 361

CHAP. XVII. — Estancia *da Silva*. — Estancia *da Souza*. — Aventures d'un milicien, d'une Indienne et d'un nègre prisonnier. — Laideur des Indiennes, passion qu'elles inspirent aux blancs. — Joli paysage. — Estancia de *S.-José*. — Propriétés du maréchal *Chayas*. — Scandale de ces acquisitions. — Estancia d'*Itaruquem*. — Ruines des anciennes estancias des *Jésuites*. — Chacura de *Chicopentiado*. — Les taons. — Signification des mots *estancia* et *chacara*. — Notes agricoles. — Chacura de *Sa-Maria*. — Passage du Piratinim. — Administration de S.-Borja. — Village de S.-Nicolao. — Description. — Ruines. — En plein air, bord de l'Arroio de *Caotchobay*. — En plein air, à un demi-quart de lieue de *S.-Luiz*..... Pages 361 à 379

CHAP. XVIII. — *S.-Luiz*. — Respect pour les Jésuites, inspiré par la vue des ruines de leur civilisation. — Indigence actuelle des Indiens. — Maître d'École. — Les Indiens de S.-Nicolaô ont meilleure apparence que ceux de S.-Borja, ce qui prouve qu'ils perdent à la fréquentation des blancs. — Conversation avec une Indienne. — Hôpital construit par les Jésuites. — Administration ancienne et actuelle. — Description de S.-Luiz. — Quelques ouvriers et un bon administrateur. — Petite vérole. — Chacura de l'administrateur de *S.-Lorenzo*. — Chacura de la communauté de S.-Luiz. — Bonne tenue de cet établissement. — *S.-Lorenzo*. — Misère des Indiens. — Mauvais administrateur. — Description du village. — Ancien quin-

conce d'*Erva de mate*. — Récolte du maté. — *S.-Miguel*. — Bon état de ce village. — Le *maréchal Chayas*. — Abus. — Soldats non payés. — Église de S.-Miguel. — Hôpital sans médecin et sans remèdes. — Ce village est le moins pauvre de tous. Général indien *Siti*, ivrogne et pillard. Petits Indiens fréquemment volés. — Moulin à sucre construit par les Jésuites. — *S.-João*. — Le curé de S.-Miguel. — *S.-Anjo*. — Le *Juimirim* et le *Juicuassu*. — Population du village. — Triste condition des Indiennes. — Misère et mœurs des Indiens. — Culture par les Guaranis : leur charrue, blé, manioc, maïs, coton, haricots. — Impudeur naïve des Indiennes. Pages 380 à 404

CHAP. XIX. — Chaumière du *Piratinim*. — Notes sur *S.-João*. — Adresse manuelle des Indiens, écriture, sculpture. — En plein air, au bord de l'*Itapiru-Cuassu*. — Estancia de *Tupamiretan*. — Estancia de *Santiago*. — Respect que l'on devrait avoir pour les droits des Indiens sur leurs terrains. — Une femme qui a vécu sous le gouvernement des Jésuites. — Estancia de *Salvador-Lopez*. — *Entrado do mato*. — Culture du tabac. — *S.-Xavier*. — Mauvaises mœurs du Brésil. — Comparaison entre les nègres et les Indiens. — — *Toropi-Chico*. — *Serra* de *S.-Xavier*, de *S.-Martin* et de *Butucarai*. — Fertilité de ce pays, écrasé de réquisitions. — En plein air, bords du *Toropi-grande*. — Estancia de *S.-Lucas*.— Estancia de *Philipinho*. — Estancia de *Duramal de S.-João da cochillo do mozzo grande*. — Estancia *do rinçáo da bom do monte*. — Propriété incertaine. — Titres de *Sesmarie* ..... Pages 405 à 425

CHAP. XX. — *Capelha de Sa-Maria*. — Nouvelles de la révolution au Brésil. — La chapelle dépend de la paroisse de *Caxueira*. — Simonie. — Estancia *da Tronquera*. — Note sur les chevaux sauvages. — Ouragan violent. — Histoire de Firmiano. — Estancia da *Restinga seca*. — Famille de *Silveira*, campagnard de Tronquera. — Le vendredi saint. — Rigueur du jeûne..... Pages 426 à 446

CHAP. XXI. — Bords de la rivière *Jacui*. — Notes sur l'administration de *Chayas*. — *Chacara de pedro-morales*. — *Villa da Caxueira*. — Bords de la rivière *Butucarai*. — Accident. — Désir des Brésiliens d'avoir une constitution. — Conversation sur la *province des missions*. — Impossibilité d'employer des nègres. — A une demi-lieue de la maison du *major Philippe Carvalho*. — Leçon de civilité. — *Villa do Rio pardo*. — Le sargente mór *Joze Joaquim de Figueredo*. — Six cents lieues sans un pont. — Vente de la charrette pour continuer le voyage par eau. — Décadence des Indiens achevée par les Portugais. — Commerce de Rio-Pardo. — Cuirs, froment. — Description de la ville. — Passion du jeu, luxe de harnachement, commerce entre les mains des Européens..... Pages 447 à 468

CHAP. XXII. — Sur le *Rio Jacui* près l'estancia *dos Dorados*. — Le chirurgien major *Vicente*. — Passage des cataractes ou *Caxueiras*. — Poste de *dona Rita*, sur le Jacui. — Village de *S.-Amaro*. — Sur le Jacui, à trois lieues de *Porto-Alegre*. — *Freguezia nova*. — *Canoos*. — *Porto-Alegre*. — Le sargente-mór *João Pedro da Silva Ferreira*. — Embarquement pour *Rio-Grande*. — *As Pedras Brancas*. — *Barro do Rio Pardo*. — Séparation du *Guaïba* et du *Rio de Porto-Alegre* ou *Lagoa de Viamão*. — A l'ancre auprès du *Morro do coco*. — Notes sur Porto-Alegre. — Inconvénients du pouvoir absolu des capitaines généraux. — Au coucher du soleil à la hauteur *dos tres Irmãos*. — Réflexions sur les capitaineries du Brésil. — *Sacco de Bijuru*. — Tempête. — Départ du roi pour le Portugal. — Absence inconcevable de balisage pour la navigation du lac. — En vue de la pointe *dos Lancoes*. — L'auteur emmène un jeune *Guarani*..... Pages 469 à 489

CHAP. XXIII. — Rio-de-Janeiro. — Soins aux collections. — Préparatifs de départ. — Environs de Rio-de-Janeiro. — *Inhuma da freguezia*. — *S.-Antonio de Jacutinga*. — *Pe da Serra*. — *Senhor d'Engenho*. — Sucreries. — *Caffe*. — *Caminho novo do comercio*. — Défaut de persévérance dans les entreprises faites au Brésil. — *Varge*. — *Le Parahyba*. — *Registro do caminho do comercio*. — *Engenhoca*. — *Aldea das cobras*. — Le *desembargador Loueiro*. — Mauvaise distribution des terres concédées. — Le *Rio Preto*. — Limite de la capitainerie de Rio-de-Janeiro. — *Registro de Rio Preto*. — La *Serra-Negra*. — S.-Gabriel. — Politesse du peuple. — *Fazenda de S.-João*. — Les petits guaranis Diego et Pedro. — Un chirurgien. — Le *Rio de Peixe*. — *Rancho de Manoel Viera*. — Les *Campos*. — *Rancheria*. — *Brumado*. — *Rancho de Antonio Pereira*. — *Fazenda do Tanque*..... Pages 490 à 516

CHAP. XXIV. — *Serra d'Ibitipoca*. — *Rio do Sal*. — Rocher de S.-Antoine. — *Ponte-Alta*. — *Fazenda da Caxueira*. — Puces. — *Villa de Barbacena*. — Don Manoel de Portugal e Castro. — *Fazenda de Barroso*. — *Rancho d'Elvas*. — *Bichos do pe*. — *S. João-del-Rey*. — J.-Baptiste Machado, escompteur. — La messe au presbytère. — Conversation sur la révolution brésilienne. — *Rancho do Rio das Mortes Pequeno*. — Lettres. — *Fazenda do Ribeirão*. — *Fazenda da Caxueirinha*. — Passage du Rio-Grande, qui devient plus tard le Rio de la Plata. — Négresses. — *Rio da Juruoca*. — *Fazenda de Carrancas*. — *Rancho da Tritura*. — Caravanes de sel, de lard et de fromages pour Rio-de-Janeiro. — *Fazenda do Retiro*.. Pages 517 à 539

CHAP. XXV. — *Fazenda dos Piloes*. — *Caminho da Parahyba novo*. — Vente du 10e des bêtes à cornes. — Tort fait aux éleveurs par les animaux sauvages. — *Juruoca*. — Le curé. — Description du

village. — On ne trouve plus d'or dans ce pays. — On y récolte du maïs et des haricots. — On y élève des bêtes à cornes. — Peu d'esclaves. — Agriculture. — Excursions à la *Serra do Papagayo*. — Cascades. — Rivière de Juruoca. — Le Pin du Brésil ne s'élève pas au-dessus des hauteurs moyennes. — *Rego do Agoa*. — Rivière de *Baependi*. — *S.-Maria de Baependi*. — *Dª Gloriana*, femme du Capitão *Merelis*, propriétaire d'*Itangua*..... Pages 540 à 553

CHAP. XXVI. — *Fazenda de Paracatù*. — Culture du tabac. — *Poso alto*. — Maison du capitaine Miguel Pereira. — *Corgo-fundo*. — Joli pays. — *Registro da Mantiqueira*. — Visite des malles. — *Firmiano* malade. — Bois vierges. — Chemins effroyables pour descendre la *Serra*. — *Pe da Serra*. — *Porto da Caxueira*. — Culture du café et de la canne à sucre. — Passage du *Parahyba*. — Bifurcation du chemin sur S.-Paul et sur Rio-de-Janeiro. — *Rancho dos Canoes*. — Ville de Lorena. — *Villa de Guaratingueta*. — *Rio de S.-Gonzalo*. — *Rio dos Mortos*. — Femmes se rendant à la messe. — *N. S. da Apparanda*. — *Capella do Rozeiro*. — Chemin magnifique. — *Campos d'Inhamossa*. — Bois vierges. — *Pinhamonhongaba*. — *Villa de Thaubate*..... Pages 554 à 571

CHAP. XXVII. — Description de la ville de *Thaubate*. — Auberge. — *Japebassù*. — *Tabuão*. — *Caragunta*. — *Capão-grosso*. — *Ramos*. — *Piracangava*. — *Jacarahy*. — Goîtres. — Métis Indiens. — *N. S. da Escada*. — *Agua comprida*. — Vermine. — *Mugy das Cruzes*. — Le Sargente mor *Francisco de Mello*. — Indifférence politique de la population. — *Serra do Tapeti*. — Description de la ville de Mugy. — Rivière de *Jondiahy*. — *Le Tayampera*. — Rivière de *Guayão*. — Marais. — *Inhasinha*. — *Penha*. — *Barba de Bode*. — *Bananã da Brejo*. — *Casa pintada*. — *Le Thuté*. — La capitainerie de S.-Paul a sauvé le Brésil. — *Jose Bonifazio de Andrade Silva* et son frère. — *Tatuape*. — S.-Paul. — *Guilhermé*. — Le brigadier *Vas*. — Le général d'*Oeynhausen*..... Pages 572 à 585

CHAP. XXVIII. — *S.-Paul*. — Location de 8 mulets pour le retour. — Le colonel Fco Alves. — Fêtes de Pâques 1822. — *Baixo das bananeiras*. — *Mugi das Cruzes*. — Froid. — Électeurs. — *Fazenda de Sabauma*. — *Freguezia de N. S. da Escada*. — *Villa da Jacurahy*. — *Villa da Thaubate*. — Le peuple n'a rien gagné à la révolution. — *Ribeirão*. — *Rancho das Pedras*. — *N. S. da Apparanda*. — *Rancho de Thomas d'Aquino*. — Firmiano. — *Rancho de Sapè*. — Mines. — *Rancho da Estiva*. — Fer tiré de l'étranger. — Le prince entré à *Villa-Rica*. — Composition ridicule de la *junte* provisoire de Goyaz. — Plantations de café. — *Villa das Areas*. — Culture du café. — Un Français. — Mauvaise immigration française. — *Rancho do Ramos*. — La ville de *Cunha*. — *Pao d'Alho*. — *Rancho do Pedro*

loco. — *Bananal*. — Notes sur les *Botocudos*. — *Rancho de Parana Pitingua*. — *Rancho dos Negros*. — Rivière *Pirahy*. — Pont inabordable. — *Rancho do Pisca*. — *Villa de S. João de Manque*. — *Rancho de Mathias ramos*. — Troupe de nègres nouveaux. — *Roza del Rey*. — *La Serra*. — *Venda de Toledo*. — *Rio da Texura* débordé. — Mulet volé. — Grande vallée à l'extrémité de laquelle se trouve Rio-de-Janeiro. — *Tayoahi*. — Plaine de *S.-Cruz*..... Pages 586 à 614

Notes sur l'agriculture à Rio-Pardo ..... Page 615
Extrait du livre de dépenses..... Page 617
Spécimen des analyses botaniques journalières d'Aug. de Saint-Hilaire..... Page 625

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS LE PRÉSENT OUVRAGE

A

Abreu (maréchal), 370.
Acegua (Serra d'), 141.
Aggregados, 505.
Agua comprida, 576.
Aguas claras (Arroio das), 19.
Aguassu (Rivière d'), 497.
Aguiar (Rafael Tobias de), 580.
Albardao (Lagoa da), 122.
Alegrete (Marquis d'), 32, 103.
Alves (Fazenda de Joâo), 522.
Alves (Colonel Francisco), 586.
Amaro (Jozé Egidio, baron de S.), 16, 66.
Amaro (Village, S.-), 472.
Anna (Ruisseau de Santa-), 296 et suiv.
Andrade e Silva (Joze Bonifacio), 584, 609.
Angostura, 138, 141, 146.
Animas (Cerro de las), 170.
Anjo, 529.
Anjo (Village indien de S.-), 399.
Anjos (Aldea dos), 58.
Anthero (Colonel), 474.
Antoine (Cap S.-), 201.
Antonio (Ilha de S.-), 275.
Apparanda (N.-S. da), 567, 595.
Aquino (Rancho de Thomas d'), 595.
Araringua (Rio), 2.
Araucaria, 521.
Areas (Villa das), 600.
Arenal (Rio), 426.
Arenal chico, 232.
Arenas gordas, 92.
Arguejo, 148.
Ariège (Navire français l'), 188.
Aroeira (plante), 19.
Arroial, 609.
Arroio (Fazenda do), 12.
Artigas, 2, 27, 35, 42, 73, 82, 168, 248, 261, 265, 279, 284, 336.
Aruon (Comte das), 592.
Arupaï (Rivière), 280.
Aspro (Cerro), 154.
Azevedo (Joze Antonio de), 24, 476.
Azzara, 155, 298, 432.

B

Baependi (Santa Maria de), 552.
Bahia, 106.
Baica (Comte da), 41.
Baixo das Bananeiras, 588.
Bananal (Village de), 605.
Banhado, 122.
Barbacena (Villa da), 524.
Barbote (Juan), 157.
Barca (Comte da), 16.
Barra (Lac da), 169.
Barreron (D. Miguel), 188.
Barreto (Colonel), 278, 462.
Barreto (Maréchal Joâo de Dios Mena), 461.

Barros (Estancia de), 56, 61.
Barros (Lagoa dos), 15.
Bayonnaise (Navire français, *la*), 192.
Beauchamps (Alphonse), 532.
Belen (Camp de), 280.
Bellas (Marquis de), 489.
Bemfica (Fazenda de), 496.
Benke (M.), 190, 195.
Bento (Maréchal), 469.
Bento (Gonzalo), 137.
Bernardes (Estancia de Joze), 125.
Bezerra (Jose Feliciano), 146.
Biscotcho (Arroio de), 236.
Boa vista, 16, 53, 475.
Bomba, 16.
Borja (S.-), 342 et suiv., 372.
Bourdon et Fry (MM.), 25.
Bragados (Estancia dos), 160.
Brita (Estancia de), 240.
Brumado (Fazenda de), 513.
Buenos-Ayres, 220.
Bujuru, 58.
Bujuru (Sacco de), 484.
Butucarai (Serra de), 417.
Butucarai (Rivière), 451.

C

Cabeças (Arroio das), 112, 123.
Cacambuhy, 111.
Caffe, 498.
Cahy (Rio), 44, 69, 71, 479.
Caiova (Lagoas da), 118.
Caipi, 249.
Caiti (Capitaine indien), 322.
Camapuan (Rivière), 353, 361.
Camaquan, 69, 73.
Cambahy (Village), 283.
Caminho novo ou do comercio, 28, 498, 502.
Campunha (Villa da), 554.
Canario (Arroio do), 288.
Canclones (Povo de), 200, 206, 207.
Canguçu, 70, 84.
Canoes (Rancho dos), 562.
Canhada grande, 141.
Caotchobay (Arroio), 375.
Capilha, 120, 139.
Capim limão (plante), 354.
Capivary, 55.
Caraguatú, 592.
Caragunta, 574.
Carlos (Villa de S.-), 162.
Carrajal (Arroio do), 472.
Carrancas (Fazenda de), 536.
Carrancas (Serra de), 535.
Carvalho (Major Philippe), 456.
Carvalho (Manoel Joachim de), 140.
Casa-Pintada, 582.
Castilhos, 147.
Catherine (Province de Sainte-), 106.
Cavailler (M.), 183, 188, 192, 199.
Cavallos (Ilha dos), 74, 85.
Caxueira, 430, 450.
Caxueira (Fazenda da), 523.
Caxueira (Porto da), 562.
Caxueirinha (Fazenda da), 535.
Caxura do campo, 541.
Chaim (D. Benedito), 251.
Chacara, 169.
Chafalote, 151.
Chapicui (Arroio), 265.
Charqueada de Coral alto, 471.
Charqueada de S.-João da fortulera, 471.
Charqueadores, 161.
Chapre (M.), 183, 188.
Charruas, 248, 277.
Chaves (Antonio-Jose-Gonçalo), 84, 92, 98, 106.
Chayas (Maréchal), 38, 323, 331, 340, 367, 380.
Chiripà, 151.
Climaroẽs (chiens), 147.
Christophe (S.-), 493.
Christovão pereira (Pointe de), 70.
Chuhy (Estancia), 133, 140.
Cobras (Aldra das), 503.
Colha (El), 214.
Colonia do sacramento, 218 et suiv.
Colosse (Navire français, *le*), 166, 188.
Conceição (Village), 589.
Conxas, 154.

Corgo fundo, 556.
Correia da Camara (Lieutenant général), 460.
Correio (Estancia de Jose), 120.
Coster, 533.
Cruz (Rincâo da), 329.
Cruz (Santa), 613.
Cunha telles (Sargente mor Matheus da), 72, 89, 108, 110.
Curado (Maréchal), 39, 73, 245.
Curral grande (Estancia do), 122.

D

Daiman (Arroio), 265.
Dalborga (M.), 178.
Decazes (M.), 197.
Deleuze (M.), 188, 192.
Delmont (M.), 129, 132, 142.
Deumeiro (Fazenda do), 334.
Dorados (Estancia dos), 469.
Dores (Église das), 48, 481.
Dresnal (Estancia de), 278.
Duramal (Estancia de), 421.
Duron (Estancia de), 213.

E

Ebert, 166.
Elvas, 588.
Embigudas (Oranges), 64.
Engenho (Senor d'), 496.
Engenhoca, 503.
Entrado do mato, 412.
Entre-rios, 239.
Escada (N. S. da), 578, 590.
Estiva (Lagoa da), 54.
Estiva (Rancho da), 598.

F

Fe (Village de Santa), 297.
Fernandez (Paulo), 58, 427, 504.
Ferreios (Arroio dos), 426.
Ferreira (Maison du capitaine Joze), 528.
Ferreira (Sargente mor J. Pedro da Silva), 474, 478.
Figueira (Comte de), 9, 25, 103, 117, 139, 145, 157.
Figueredo neves (Sargente mor Joze-Joachim de), 459.
Firmiano, 11, 37, 50, 91, 154, 173, 195, 217, 310, 312, 376, 403, 436, 491, 560, 584, 595, 597, 606.
Flemming (Comte de), 178.
Fonseca (Lieutenant-colonel Iñatio-Joze, vicente da), 263.
Franchet (M.), 188.
Francisco de Paula (S.-), 95, 111.
Francisquino (Arroio do), 472.
Franco (Capâo da), 122.
Frangini (Colonel), 183, 193, 199.
Freguezia do Estreito, 61, 70, 94.
Freguezia nova, 69, 473.
Freguezia da Serra, 5.

G

Gabriel (S.-), 506.
Galathée (Navire français, *la*), 166.
Galinhas (Rincão das), 242, 244, 255.
Ganjaõ (Lieutenant-colonel), 183.
Garaffâo, 542.
Garapuita (Ruisseau), 302, 309.
Garcaõ, 159.
Gauchos, 82, 160.
Gavet (M.), 17.
Geral (Serra), 14, 71.
Girâo, 11.
Goitres, 576, 606.
Gomez, d'Itajuru (Antonio), 459, 492.
Gomes (Padre), 177, 178, 193, 199.
Gonçalo (S.-), 70, 83, 92.
Gonzalo (Joze), 498.
Gravatahy (Rio), 44, 69, 71, 479.
Grande (Rio), 535.
Gravatù, 592.
Guabiju (Arbre), 282.
Guabiju (Estancia de), 263.
Guabiju (Rio), 287.
Guaiba, 44, 69, 71, 479.
Guaikurus (Indiens), 271, 297, 298.
Guampa, 88.
Guaraïm (Garde de), 290 et suiv.

Guaranis, 27, 274, 284, 317, 322, 363, 403, 492, 511, 584.
Guaratingueta (Village), 564, 598.
Guaritas, 60.
Guêpes (Empoisonnement par les), 303 et suiv.
Guilhermé, 574.
Grégorio (Estancia de D.), 229.
Gurite (Ilha de), 167.

H

Henera (M.), 178.
Hermione (Frégate française, *l'*), 584.
Herva de Mate, 120.
Hervidero (Arroio del), 266.
Hort (Chevalier del), 178, 184, 199, 248.
Huedo (famille), 245, 254.
Hytù (Rivière d'), 497.

I

Ibicui (Rio), 321 et suiv., 419.
Ibitipoca (Paroisse d'), 505.
Ibitipoca (Serra do), 517.
Ibitipoca (Santa Rita de), 522.
Iguaracapu (Rivière), 373.
Igreja (Rue da), 45, 72.
Imbuha (Ruisseau), 313.
Inâcio (Sitio do), 6.
Inâcio (Arroio de Joze), 159.
Indiens, 9.
Inha mossa (Campos d'), 567, 570.
Inhasinha, 580.
Inhauma (Freguezia d'), 491.
Irmaõs (Los tres), 482.
Itangua, 553.
Itapera, 4.
Itapuan, 69, 483.
Itapuitatuocai (Ruisseau), 313.
Itaroro (Ruisseau), 334.
Itaruquem (Estancia d'), 367.

J

Jacarahy (Villa de), 575, 591.
Jacintho (Estancia do tenente), 259.
Jacuhy ou Jacui (Rio), 44, 69, 71, 282, 287, 426, 447, 469.
Jacutinga (S.-Antonio de), 495.
Jaguari, 238.
Japebassu, 574.
Jerebatuba, 122, 131.
Jésuites, 9, 285, 317, 345, 357, 363, 410.
Joâo (Village indien S.-), 401, 405.
Joâo (Fazenda de S.-), 509.
Joâo del rey (S.-), 529.
Joâo pedro (Sargente mor), 25, 36.
Jondia (Poisson), 138.
Jondiahy (Rivière), 582.
Jourdan (M.), 190.
Joze (Camp S.-), 260.
Joze (Estancia de S.-), 366.
Joze (Povo S.-), 210.
Joze (Rio S.-), 259.
Joze (Villa S.-), 576.
Juan (S.-), 224.
Juan (Cerro de S.-), 224.
Juicassu (Rivière), 400.
Juimirim (Rivière), 400.
Justino, 113, 123.
Jurien (Contre-amiral), 166.
Juruoca (Rio da), 536, 542.
Juruoca (Serra da), 545, 551.
Juruoca (Village), 541.

L

Lambert, 66.
Lançoes (Pointe dos), 487.
Langsdorff (M.), 492.
Larenhaya, curé de Montévidéo, 178, 183, 193, 208.
Laruotte, 50, 91, 199, 200, 289, 291, 305, 376, 492, 584, 595.
Le Chanteur (M.), 192.
Lechiguana (Guêpe), 312.
Lecor (Général), 37, 73, 83, 161, 179, 184, 249, 255, 279, 462.
Lemos (M.), 111, 129.
Lespinillo, 231.
Lobo (Vice-amiral J.-C.-Jose-Rodrigo-Ferreira), 183.

Lobos (Ilha dos), 167.
Lombas, 19.
Lorena (Villa de), 564, 595.
Lorenzo (S.-), 387, 389.
Loueiro (Desembargador), 504.
Lucas (Estancia de S.-), 419.
Luckock, 533.
Luiz (Rio de S.-), 141.
Luiz (Village indien de S.), 379, 383.
Luzia (Povo de Santa), 206.

M

Machado (J.-Baptiste), 529.
Maldonado, 145, 164.
Maler (M.), 192.
Mambituba (Rio), 1.
Mandiju (Ruisseau), 288.
Manduré (Hameau et chef indien), 275.
Mangueira (Lac da), 66, 67, 74, 85, 113.
Manhoc, 617.
Manoel, 5, 37, 50.
Manoel Jacyntho, 505.
Manta, 25.
Mantiquera (Registro da), 554, 557.
Mantiquera (Serra da), 576.
Marcos (Estancia de S.-), 314.
Maria (Capella da Santa), 426, 429.
Maria (Chacara de Santa), 370.
Maria (Joze), 427.
Maria (Rio Santa), 71.
Marianno (Joze), 5, 37, 50, 65, 91, 129, 173, 182, 195, 223, 299, 304, 324, 376, 412, 446.
Marie (Cap Sainte-), 201.
Marinheiros (Ilha dos), 66, 74, 85.
Marques (Colonel), 184.
Marques (Général), 62, 474.
Marques (Ville de S.-Joâo de), 608.
Marquez de Souza (Colonel Manoël), 206.
Martins (Major Joze-Francisco), 286.
Maté, 16, 391.
Maturrango, 251.
Maturranga (Cerro da), 146.
Mawes, 553.
Mbutui (Rio), 338.
Meio (Estancia do), 5.
Mello (Sargente mor Francisco de), 580.
Mendez (Estancia do tenente), 279.
Mentraste (D.-Isidore), 234.
Mercedes (Capilha de), 238, 241.
Merelis (Capitaine), 553.
Mico (Ilha do), 282.
Miel vénéneux, 303 et suiv.
Miguel (S.-), 135, 137.
Miguel (Serra S.-), 137.
Miguel (Pontal S.-), 139.
Miguel (Village indien, S.-), 392.
Miguelette (Rio de), 186, 226.
Milho de Cedo, 615.
Milho de Tarde, 615.
Milo Franco (Docteur), 583.
Minuanos (Indiens), 277.
Minuano (Vent d'ouest), 13.
Mirim (Lac), 83, 115, 121, 141.
Moisson, 145.
Molina (Casa da), 148.
Montagnac (M.), 192.
Montévidéo, 176 et suiv., 201.
More (M.), 188, 191, 199.
Morreira (Desembargador), 459.
Morro da Vigia, 138.
Morro do Coco, 480.
Morro Grande, 19.
Mortes (Rio das), 529.
Mosquitos (Garde de), 172.
Mostardas, 59.
Mugy das Cruzes, 579, 589.
Muller (M.), 248.

N

Negra (Serra), 506.
Negros (Rancho dos), 606.
Negro (Rio), 141, 237, 243.
Neutraes (Campos), 121.
Newied (Le prince de), 533.
Nhacurutu (Arroio), 264.
Nhorendui (Rivière), 322.
Nicolao (Village de S.-), 373, 380.

Norte, 67, 70, 76.
Nuñez (Angelo), 35, 137, 148, 164.

O

Oeynhausen (Joâo Carlos d'), 179, 578, 584.
Oulmaes (Lac dos), 138.
Ortuguez, 36, 41.
Ovelheiros, 114, 131.
Ovide (M.), 491.
Ovos (Ilha dos), 92.

P

Padre Alexandre, 333.
Pai Sando, 257.
Païva (M.), fermier général, 96.
Palmarès, 55.
Pâo d'Alho, 602.
Pâo d'Assucar, 168.
Papagayo (Serra do), 542, 547, 549.
Paracatù (Fazenda de), 554.
Parahyba (Rivière), 502, 562, 574, 578, 591.
Paranangua, 107.
Parana-Pitangua (Rancho de), 605.
Paso do Fundo do Curral alto, 123.
Passaquatro, 557.
Passo de S.-Pedro (Gué de l'Uruguay), 295.
Patos (Lagoa dos), 24, 55, 83, 115.
Patricio (M.), 40.
Patricio (Lieutenant général), 462.
Paul (Ville de Saint-), 586.
Paulette (Colonel), 343, 359, 488.
Paulistes, 30.
Pavon (Rancho de), 212.
Payol, 599.
Payredon (M.), 188, 192, 195, 199.
Pe da Serra, 496, 560.
Pedras (Rancho das), 594.
Pedras brancas, 476.
Pedro (Indien guarani), 488.
Pedro lino (Chacara de), 332.
Pedro loco (Rancho do), 602.
Pedro morales (Chacara de), 448.
Peixe (Lagoa do), 60.
Peixe (Rio do), 518.
Pelletier (M.), 188.
Pelota (Barque de cuir), 341.
Pelotas (Rio das), 91, 92.
Penha (Paroisse de N.-S. da-), 583.
Pentiado (Chacara de Chico), 368.
Pereira (Rancho d'Antonio), 513.
Pereira (Jean-Rodrigues), 89.
Pernambouc, 106.
Philippinho (Estancia do), 420.
Piedras (Arroio de las), 156.
Piedras (Paroisse de las), 199.
Piedro (S.-), 222.
Pinhamonhongaba, 570.
Pinheiro (Claudiano), 423.
Pinheiro (Jose-Féliciano-Fernando), 53.
Piloes (Fazenda dos), 540.
Piracangava, 571.
Pirahy, 596, 608.
Piraju (Rivière), 377.
Piratinim (Rio), 371, 405.
Pisca (Rancho do), 607.
Pittangueras (As), 14.
Pittangueras (Rio das), 536.
Plata (Rio de la), 187.
Ponta-Brava, 201.
Ponte alta, 520.
Porto-Alegre, 23, 473.
Poso-Alto, 556.
Potreno da Estiva, 444.
Povos (Estancia de), 58.
Praia (Rue da), 44, 85.
Prato (Rio do), 201.
Prégent, 493.
Pujar da Serra, 611.
Purification (Ville), 265.

Q

Quebracho (Arroio), 259.
Quegay (Rivière), 258.

R

Ramirez, 239, 248, 269, 284, 337, 360, 389.
Ramos (Rancho de Mathias), 609.

Ramos (Rancho de), 600.
Rancheria, 513.
Rancho-Grande, 606.
Rebeiro (P.-Jose-Gomes), 112.
Rei (Estancia de Santo-), 352.
Registro de Rio Preto, 505.
Restinga Seca (Estancia de), 443.
Retiro (Fazenda do), 538.
Riachuelo, 216.
Ribeirâo (Fazenda do), 534, 593.
Rincâo da bom da Monte (Estancia do), 423.
Rio-Grande do Sul, 62 et suiv
Rio-de-Janeiro, 106, 492.
Rio-Pardo, 73, 458 et suiv.
Rita (Porto de dona), 471.
Rivera (Frutuoso), 161.
Riz barbu, 617.
Rocha (Villa da), 153.
Rodeio, 22, 329.
Rodrigues (Jean), 24, 496, 530.
Româo Chico, 251.
Roque (Arroio de Jacintho), 473.
Roza del Rey, 610.

S

Saboiaty (Rio), 141.
Sal (Rio do), 518.
Saldanha (Brigadier Joâo-Carlos), 242, 244, 247, 261.
Salgado (Rio), 297.
Salto (Camp du), 267 et suiv., 320.
Salto (Fazenda do), 332.
Salvador Lopez (Estancia de), 411.
Salvador (Povo de S.-), 233.
Sampayo (Capitaine général), 343.
Sanclon (Rinçâo de), 321, 316.
Sanga una da fonda, 249.
Santiago (Estancia de), 409.
Santos, 107.
Sape (Rancho de), 596.
Sarandi (Euphorbiacée), 291.
Sauce (Arroio do), 167, 215.
Seco (Rio), 186.
Segredo (Corgo do), 529.
Serra d'Acegua, 141.
Serra Geral, 14, 71.
Serra Negra, 506.
Serra dos Tapes, 95.
Serrito, 39.
Sesmarias, 504.
Sigueira (Tannerie), 66.
Silva (Joâo-Bonifacio de Andrade e), 584, 609.
Silva (Estancia da), 361.
Silveio, 117.
Silveira (Général), 169.
Silveira (D.-Francisco-Ignacio da), 81.
Silveira (Joze), 443.
Siti (Capitaine indien), 336, 396.
Simâo (Estancia de S.-), 57.
Sinos (Rio dos), 44, 69, 71, 479.
Solis grande (Arroio de), 171.
Solis Chico (Arroio de), 172.
Sonto (Estancia de l'Alferez Antonio-Francisco), 328, 330.
Southey, 531.
Souza (Estancia do), 362.
Souza (Major Joâo-Pedro de Ferreira), 112.
Souza (Antonio-Francisco de), 218.
Suarez (Estancia de), 208.
Suriano (S.-Domingo), 235.

T

Tabuâo, 574.
Tacombre (Ruisseau), 314, 320.
Tahim, 121, 123.
Tanque (Fazenda do), 514.
Tapera (Estancia da), 122.
Taperi (Ruisseau), 278.
Tapes (Serra dos), 537.
Tapeti (Serra do), 579.
Taquacas (Arroio das), 426.
Taquaraty (Rivière), 376.
Taquarembô, 26, 73.
Taquary, 73.
Taquary (Rio), 473.
Taramandahi, 8.
Tatuape, 584.
Tayampera (Rivière), 582.
Tayoahi (Ville et rivière), 614.
Texeira (Joze), 506.

Texeira e Vasconcellos (Président Joze), 592.
Texuro (Rio da), 611.
Thaubaté (Villa de), 569, 571, 592.
Thérèse (Sainte-), 142.
Thiété (Rivière), 583.
Tijuco, 493.
Toleido (Venda de), 610.
Toropasso (Ruisseau), 314, 320.
Toropi-Chico, 416, 419.
Toropi grande, 419.
Torres (As), 1.
Torutamu (Ile de), 91.
Trahira (poisson), 59, 138, 293.
Tres-Cerros, 328.
Trigo-Manco (sorte de blé), 335.
Trituba (Rancho da), 537.
Tronquera (Estancia da), 431.
Tupamiretan (Estancia de), 409.
Turas (Arroio de las), 225.

U

Uba, 501.
Uruguay, 238, 246, 267, 282, 293.

V

Vaccas (Arroio de las), 226.
Valença (Villa de), 503.
Vaporaïtu (arbre), 282.
Vargé, 501.
Vargem, 19.
Velharo (Estancia de), 254.
Velho-Terras (Estancia do), 117.
Verocaï (Rivière), 322.
Viamâo (Capella do), 20, 51.
Viamâo (Lagoa de), 479.
Vibozas, 224, 229.
Vieira (Lieutenant José), 113.
Viera (Rancho de Manoel), 511.
Vierra (Estancia de), 171.
Villanova e Portugal (Thomas-Antonio), 427.
Dn Villoso, 531.

X

Xavier (Village S.-), 297, 413.
Xavier (Serra de S.-), 411.

Y

Yapeju (Village), 317.
Ypa (arbre), 282.

Z

Zambuyeo (Capitaine Francisco-Alves de), 286.
Zorilhos, 174.

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

ERRATA

Page 55, *au lieu de* guarium, *lisez* geranium.

Page 132, *au lieu de* guanium, *lisez* geranium.

Page 135, note, *au lieu de* Lathirus, *lisez* Lathyrus.

Page 161, *au lieu de* Erisemum, *lisez* Erysimum.

Page 184, *au lieu de* Erycinum, *lisez* Erysimum.

Page 187, *au lieu de* miagrum, *lisez* myagrum.

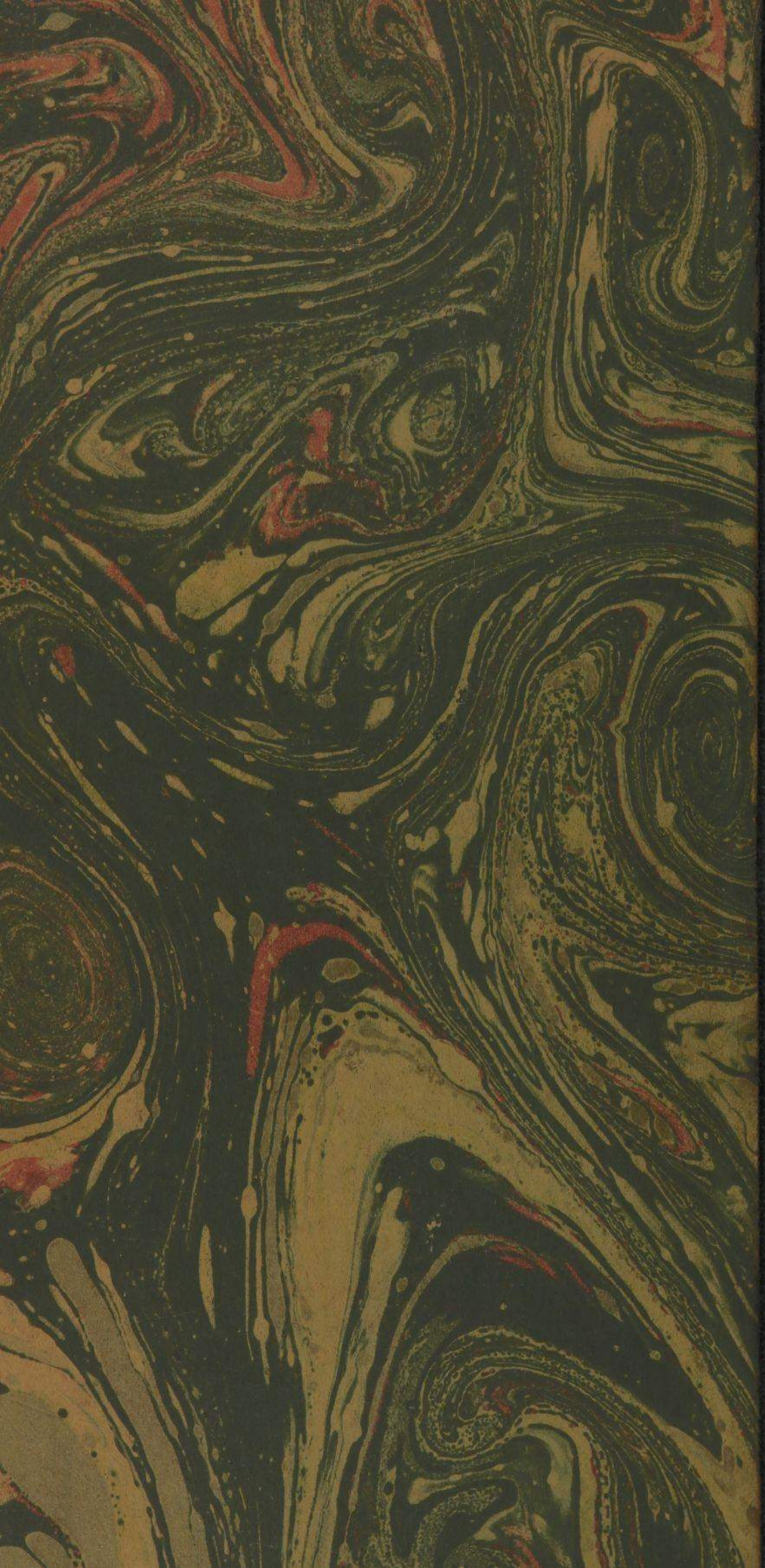
Page 195, *au lieu de* hydrocolte, *lisez* hydrocotile.

Pages 204, 213, 233, 240, 256, *au lieu de* cardoncellus, *lisez* carduncellus.

Page 514, *au lieu de* calyplutus, *lisez* calyplectus.

0081

rare

MW

Elf 2001 7
OC